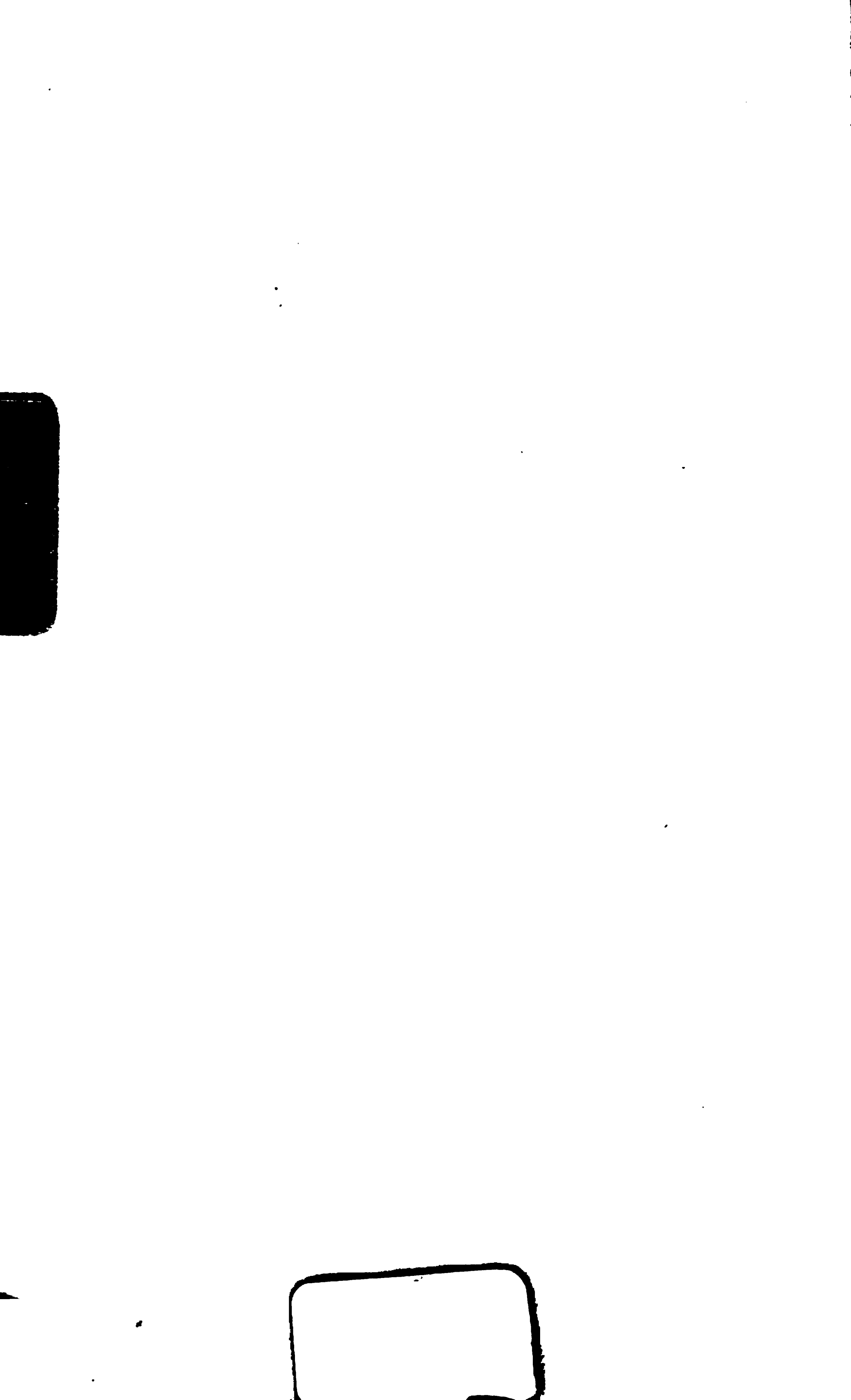


STENDHAL-BEYLE

PAR

ARTHUR CHUQUET

DE L'INSTITUT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^{e}

—

1902

STENDHAL-BEYLE

STENDHAL-BEYLE

CHAPITRE PREMIER

GRENOBLE

Sentiments de Beyle à l'égard de Grenoble et du Dauphiné. — Le caractère dauphinois. — *Vie de Henri Brulard.* — Quelle créance elle mérite. — Les sœurs de Beyle. — Son père et sa mère. — Le docteur Gagnon. — L'oncle Romain. — La tante Séraphie. — La grand'tante Élisabeth — Aristocratie. — Souvenirs d'enfance. — Les Granges et les Échelles. — L'abbé Raillane. — Beyle enfant de chœur. — Son père notoirement suspect. — Le bataillon de l'Espérance. — Lectures. — Rousseau. — Mlle Kably. — Victorine Bigillion. — Camarades. — Querelle avec Odru. — L'école centrale de Grenoble. — Les professeurs : Berriat Saint-Prix, Durand, Dubois-Fontanelle, Chalvet, Gattel, Jay, Trousset, Villars, Dupuy de Bordes. — Succès scolaires. — Le géomètre Gros. — Premier prix de mathématiques. — Départ pour Paris. — L'École polytechnique.

Henri Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal, est Dauphinois : il naquit à Grenoble, rue des Vieux-Jésuites, le 23 janvier 1783.

Il n'aimait pas Grenoble, qui ne rendait pas justice à son mérite : Grenoble lui faisait horreur, lui faisait « mal au cœur », et il n'y trouvait, outre de vilaines rues, que bassesse et que plat égoïsme. Mais il avoue que d'autres pensaient différemment : il entendit en Italie des officiers dire à la table de Moncey que Grenoble est un endroit charmant où l'esprit pétille et où les jolies femmes ne manquent pas ; il vit Laclos vieillissant s'attendrir devant lui en apprenant qu'il était de Grenoble. Lui-même, durant son premier séjour à Paris, regrettait la cité natale, et en 1802, en 1804, dans la société grenobloise, avec

les Périer et les Mallein, au milieu des bals et des fêtes du carnaval, il se divertit et s'amusa follement. Il finit par reconnaître que Grenoble est le pays de la finesse et du patriotisme éclairé, une ville qui s'élève au-dessus des préjugés environnants par la raison profonde comme Bordeaux par les saillies de l'esprit : « On sait lire, écrit-il, dans la patrie de Montesquieu et dans celle de Barnave », et il loue, il déclare unique dans l'histoire de la Révolution la défense que Grenoble opposa le 6 juillet 1815 aux troupes piémontaises.

Il affectionna toujours le Dauphiné, les montagnes, « témoins des mouvements passionnés de son cœur », la vallée du Grésivaudan au nom baroque, et il a dit que le genre ennuyeux semble banni de cette région de la France, qu'on ferait sur elle des volumes si l'on cédait à la tentation de parler de tout ce qu'elle a de beau, de ses groupes d'arbres, de la végétation luxuriante de sa plaine, des jolis bois de châtaigniers qui garnissent ses coteaux, « du grand caractère qu'impriment à tout cela les neiges éternelles de Belledone ». Les personnages de son *Armance*, les Malivert, Mmes de Claix et de Seyssins, le domestique Voreppe ont des noms de villages dauphinois. Il fait le plus chaud éloge de ses compatriotes Mounier et Barnave : l'un avait plus de science et préconisait le système anglais; l'autre, plus éloquent, fougueux, un peu paresseux, était un héros qui ne commit des fautes que sous l'empire de la passion et qui refusa de s'évader de sa prison parce qu'il avait foi dans la liberté dont il était l'un des fondateurs.

En plusieurs passages de ses œuvres il a dépeint complaisamment le caractère dauphinois. Il le juge vif, ferme, opiniâtre, raisonneur, sagace, et il cite comme représentants et types de la race cet astucieux Lesdiguières que le duc de Savoie comparait au renard, et Casimir Périer, qui savait vouloir sans être troublé par l'approche du danger. Même dans l'amabilité des dames de Grenoble il discerne un fond de bon sens et de malice qui souvent embarrasse. « Ce pays de Dauphiné est resté une demi-république; on ne s'y soumet guère aux vérités qui arrivent toutes faites de Paris; dans ces montagnes couvertes de neige six mois de l'année, comme on est

sans occupation, on s'amuse à faire ses idées, on a le malheur d'être original. »

Beyle a certains traits de ce caractère dauphinois : esprit, finesse, profondeur, originalité. Il a remarqué que Lesdiguières ne fut jamais dupe; que c'est absolument contre la nature des Dauphinois d'être dupe; que, même en fléchissant le genou devant la plus triomphante des hypocrisies, ils ne peuvent s'empêcher d'encourir sa haine en montrant par quelque détail imprudent qu'ils ne sont pas sa dupe. C'est ainsi qu'il tâcha de n'être jamais dupe; c'est ainsi que l'ironie apparaissait, quoi qu'il fît pour la cacher, dans le coin droit de sa bouche.

Il a raconté son enfance et une partie de sa jeunesse jusqu'à la dix-septième année dans la *Vie de Henri Brulard* (1). Mais son biographe ne doit puiser à cette source qu'avec précaution. La *Vie de Henri Brulard* renferme plus de poésie que de vérité, plus de fiction que de réalité. Elle date de 1835 et de 1836. De son aveu, Beyle y a mis une foule de choses qu'il voit nettement sous le règne de Louis-Philippe et qu'il ne voyait pas sous la Révolution, ou, selon ses propres termes, qu'il voyait d'en bas comme un enfant, qu'il ne sentait que confusément. Il croit qu'elles ont dû se passer ainsi, et il les découvre, dit-il, en y pensant. Beaucoup sont donc imaginées, inventées, et, pour parler comme lui, la plupart de ses raisonnements sont bien avancés pour l'âge qu'il avait alors.

Il convient avec bonne grâce qu'il se rappelle peu de faits : il ne sait plus si son grand-père est mort en 1807 ou en 1813, et il n'a plus souvenance de sa physionomie; il a oublié la couleur d'un des uniformes qu'il a portés; il confond les deux frères Petiet l'un avec l'autre. Mais a-t-il au moins « de la véracité en ce qui touche ses sentiments » ? Peut-on croire, par exemple, qu'il ait, dès l'âge de quatre ans, conçu de l'horreur pour la religion ?

Il termine ainsi, et très ridiculement, une notice nécrolo-

(1) Publiée en 1890 par Casimir STRYIENSKI.

gique sur lui-même : « Il était amoureux de sa mère, qu'il perdit à sept ans. » Parce que sa mère lui semblait belle, parce qu'il l'embrassait volontiers, la baisait naïvement sur la gorge, il assure dans la *Vie de Henri Brulard* qu'elle a été son premier amour; il la revoit sautant avec la légèreté d'une biche par-dessus le matelas où il couchait : « J'étais, dit-il, aussi criminel que possible, j'aimais ses charmantes faveurs! » Il y a là non seulement profanation, non seulement manque de goût, mais manque de vérité : si précoce qu'ait été Beyle, et bien qu'il eût déjà « un tempérament de feu », il n'était pas amoureux de sa mère, et s'il eut alors quelque inclination, ce fut plutôt pour cette petite fille, une Lavalette ou une Saint-Vallier, qu'il rencontra dans le salon de Mme de Valserre et dont il voit encore la figure et les beaux bras en 1835.

Il dit aussi qu'en janvier 1793, à l'âge de dix ans, il espérait que Louis XVI serait exécuté : pendant que sa famille se désolait et se désespérait, il était transporté de joie; il regardait le roi comme un traître; il avait les opinions « parfaitement et foncièrement républicaines ». Il se trompe et il nous trompe : il était alors royaliste et le resta longtemps. Ne lit-on pas dans son *Journal*, à la date du 6 juin 1803, que le *Cid* lui plaisait en 1799 parce que, « élevé dans une famille pleine de l'honneur monarchique, il n'était que bon sujet d'un monarque » ? S'il avait été républicain, aurait-il avec Colomb, Mante et d'autres camarades de l'École centrale, tiré par une nuit noire un coup de pistolet sur l'arbre de la Fraternité qui portait l'inscription : *Haine à la royauté?*

Le 26 juin 1794, chez son grand-père, dans le salon, il expliquait avec son maître Durand les *Bucoliques* de Virgile lorsqu'il entendit des cris d'allégresse qui saluaient la mort des prêtres Revenaz et Guillabert décapités sur la place Grenette. Mais le Beyle qui prétend que le supplice de ces deux malheureux lui causait du plaisir, est-ce le Beyle de 1794? N'est-ce pas le Stendhal qui se délectait à terrifier ses amis de la Restauration en leur exposant sa politique jacobine?

Est-il vrai qu'à quatorze ans il ait aimé les mathématiques parce qu'elles n'admettent pas l'hypocrisie et le vague, ses

« deux bêtes d'aversion » ? C'est encore Stendhal qui parle ainsi, et non l'élève de l'École centrale.

Est-il vrai que, dégoûté de sa ville natale et désireux d'en sortir, il ait eu cette idée que les mathématiques lui donneraient le moyen de quitter Grenoble? S'il l'a eue, certes, cette idée est une « idée de génie ». Mais il ne l'eut pas : il étudia les mathématiques parce qu'elles lui plaisaient par leur nouveauté, parce qu'elles étaient la seule matière qu'il n'eût pas apprise à la maison.

Est-il vrai qu'il détesta Racine de bonne heure, et qu'en 1800 il le considérait comme un adroit courtisan incapable de sentir et de voir le beau véritable? Sa correspondance et son *Journal* prouvent qu'il avait dans sa jeunesse la superstition littéraire du dix-septième siècle. Il recommande en 1802 à sa sœur Pauline de lire sans cesse les œuvres de Racine. Il projette en 1803 de former son goût d'après Racine, et c'est un des quatre auteurs qu'il emporte à la campagne. En 1804, il loue passionnément *Bajazet :* « jamais tragédie ne l'a peut-être si constamment intéressé; Racine a une vérité élégante qui charme; ce n'est pas le dessin de Michel-Ange; c'est la fraîcheur de Rubens », et lorsqu'il range les pièces classiques par ordre de mérite, il donne la troisième place à *Andromaque* et la quatrième à *Phèdre*, après *Cinna* et le *Cid*.

Enfin, n'a-t-il pas trop assombri la période grenobloise de sa jeunesse, et ne l'a-t-il pas fait, soit à dessein, soit inconsciemment, pour mettre en une plus belle lumière la période milanaise? Il eut pourtant nombre d'heureux moments : il eut de bons camarades et de fidèles amis, Colomb, Mante, Crozet, Félix Faure, et c'est à peine s'il les mentionne. Pas un mot de Crozet; presque rien sur Colomb, son cousin et compagnon, auquel il écrivait en 1817 : « Je t'ai reconnu dès nos jeux d'enfance une certaine force dans le caractère. »

On croirait d'après la *Vie de Henri Brulard* que Henri Beyle méprisait et abhorrait son père Chérubin dès le bas âge. Mais Chérubin était-il si despotique? Lorsque la grive que l'enfant nourrissait fut écrasée dans l'embrasure d'une porte, il accusa Chérubin de l'avoir tuée, et Chérubin prit la peine de se dis-

culper « indirectement et en termes délicats ». Ce n'était donc pas un si méchant et si vilain personnage, et la correspondance de Henri Beyle ainsi que son *Journal* démontrent qu'il affectionnait son père, le tenait pour homme de talent et homme de bon conseil. Il raconte qu'il lui fit ses adieux au Jardin de Ville et qu'il le trouva bien laid; mais il ajoute que Chérubin pleurait, et nous savons par un témoignage postérieur qu'il dut lui promettre alors de ne pas se marier avant trente ans : l'entretien du père et du fils fut, par suite, empreint d'une sérieuse tendresse. En 1803, il reçoit de Chérubin une lettre qu'il qualifie de charmante, et la même année, lorsqu'il écrit qu'on ne peut trop aimer de « tels parents », lorsqu'il jouit à l'avance du bonheur qu'auront ses « bons parents » s'il compose un ouvrage qui lui vaut quelque gloire, il parle non seulement de son grand-père, mais de celui qu'il nomme son *papa*. C'est en 1804, pendant un séjour à Grenoble, que se refroidit son affection : « Ma famille m'aime, dit-il, mais point de cet amour divin que je m'étais figuré de Paris; ce n'est pas la famille qu'on pourrait souhaiter; ils n'ont cessé jusqu'à la fin du repas de grogner et de se lamenter. » C'est en 1805 qu'il se prend à détester son père, qu'il le renie, l'appelle son « bâtard », un barbare, un Tartufe avare.

A-t-il exécré tellement cette tante Séraphie qu'il peint sous des couleurs si noires? En 1808, dans une lettre à sa sœur, il parle sans colère de ce tyran en jupons et de « tous les maux que lui fit souffrir cette pauvre tatan Séraphie ». La pauvre tatan! Il lui en voulait moins en 1808 qu'en 1835 (1).

Il ne faut donc pas avoir dans la *Vie de Henri Brulard* une entière créance. En 1808, Beyle rappelait à sa sœur Pauline qu'il l'avait battue dans la cuisine de Claix, qu'il se réfugia dans le petit cabinet de livres et que son père furieux lui cria : « Vilain enfant, je te mangerai! » En 1835, Beyle se souvint de ce trait, mais il le dénatura : « Donne-moi, aurait-il dit à son père, donne-moi cinq sous par jour, et laisse-moi vivre comme

(1) Remarquons que Raillane, le « tyran » de la *Vie de Henri Brulard*, est simplement, dans une lettre de l'an XI, le « sot » Raillane.

je voudrai » ; sur quoi son père lui aurait répondu : « Tu n'es qu'un vilain impie. » Le mot *impie* est caractéristique : il ne fut pas prononcé dans la circonstance ; mais en 1835 Stendhal se glorifie de son impiété.

Si trompeur que soit par instants ce fragment d'autobiographie que Stendhal a intitulé *Vie de Henri Brulard*, c'est pourtant le seul document qui nous fait connaître la famille de Beyle, ses sœurs Pauline et Zénaïde, son père Chérubin et sa mère Henriette, son grand-père le docteur Gagnon, son oncle l'avocat Romain Gagnon, sa grand'tante Élisabeth et la terrible tante Séraphie.

Beyle avait deux sœurs, Pauline et Zénaïde, qui devaient épouser, l'une, un propriétaire de Grenoble, François Périer-Lagrange ; l'autre, un contrôleur des contributions directes, Alexandre Mallein. Il n'aimait guère la cadette, Zénaïde, qu'il traitait de rapporteuse. En revanche, il adorait Pauline. Il l'avait d'abord détestée ; mais peu à peu elle devint son intime amie et sa confidente. Il ne cesse de correspondre avec elle ; il veut lui écrire toute sa vie et au delà même ; il est son mentor et son pédagogue ; il la sermonne, la morigène, lui débite très pédantesquement des leçons de littérature et d'idéologie ; il la gronde d'avoir couru le soir les rues de Grenoble en habit masculin. L'affection de Beyle ne diminua pas lorsque Pauline eut, selon son conseil, résolu de prendre pour époux un homme riche et médiocre : « L'état d'une fille, lui disait-il, c'est de se marier ; marie-toi, rends-toi indépendante, le rôle d'une demoiselle dans nos mœurs est l'immobilité, la nullité, toutes les négations ; on accorde à une femme mariée une liberté qui va jusqu'à la licence (1). »

Il appartenait à l'une des meilleures familles de Grenoble. Son père, avocat au Parlement, fut sous l'Empire et la Restauration adjoint au maire de la ville et reçut des mains du comte d'Artois la croix de la Légion d'honneur. Très ridé, très laid,

(1) Elle est morte à Grenoble le 7 juin 1857, dans sa soixante-douzième année, chez sa sœur cadette Mme Alex. Mallein.

timide, maussade, sombre, ne riant guère, archidauphinois, finassier et ne pensant qu'à vendre chèrement des domaines ou à les acheter au plus bas prix, Chérubin Beyle n'aimait dans son fils que le soutien du nom et ne vit jamais en lui, peut-être avec raison, qu'un demandeur d'argent. Comme son père, Henri Beyle fut un passionné : Chérubin avait la fureur des femmes, et il eut des toquades ; il ne lut pendant quelque temps que la Bible, Massillon et ce Bourdaloue qui glace de terreur Mme de Malivert ; puis il se jeta dans l'histoire d'Angleterre et se nourrit de Hume ; puis il eut la manie de l'agriculture et fit plantations sur plantations ; puis il eut l'amour de la truelle. Beyle lui ressemble en ce point : il fut, de même que lui, variable et absolu dans ses goûts.

La mère de Henri, Henriette Gagnon, quoique petite et un peu grasse, était fraîche, très jolie, et les traits de son visage avaient une noblesse parfaite. Elle mourut en 1790. Tous ses proches furent navrés de douleur. Sa chambre resta fermée durant huit années. Ce n'est qu'en 1798 que Henri Beyle peut y entrer, et lui seul en a la clef.

Henri Gagnon, le grand-père et parrain de Henri Beyle, coiffé d'une perruque ronde à trois rangs de boucles, marchant toujours à pied, la canne à la main, son chapeau à trois cornes sous le bras, fut longtemps le médecin à la mode. Il était en 1789 l'oracle de la bourgeoisie grenobloise, et il protégea, poussa Mounier et Barnave : il prêtait des livres à Mounier et le soutenait contre le blâme de son père, le marchand de drap ; il calmait la mère de Barnave, qui reprochait au jeune avocat de négliger les procès pour Mably et Montesquieu. Après un pèlerinage à Ferney, il avait placé devant son bureau le buste de Voltaire. Ce fut lui qui fonda la bibliothèque de Grenoble, et Stendhal l'a nommé *le roi d'esprit* de la ville. Pourtant, il n'était pas aussi docte qu'on l'a dit : il ne connaissait en 1804 ni Vauvenargues ni les *Lettres persanes*. Mais si Beyle dut plus tard se « dégagnoniser », son grand-père lui inspira le goût des lettres. Henri Gagnon aimait tendrement son filleul et petit-fils qui le considérait comme son véritable père, son intime ami, son unique camarade. L'enfant se servait souvent de mots

prétentieux; les plaisanteries et le regard railleur de Henri Gagnon l'accoutumèrent peu à peu à n'employer que des expressions simples et précises. Peut-être prit-il de son aïeul qui parlait sans cesse de la connaissance du cœur humain, l'amour de la psychologie. Beyle ne lui reprochait que de la faiblesse : le « grand-papa » avait les mœurs du Régent ; c'était un Fontenelle, plus spirituel que courageux et absolument dépourvu de patriotisme; il riait en racontant que l'irruption des Impériaux en Provence avait arraché des larmes à son père le chirurgien Gagnon.

L'oncle Romain Gagnon, avocat sans causes, était léger, frivole, peu instruit, et il ne lisait que des romans. Aussi ne put-il être sous Louis XVIII conseiller à la cour de Grenoble. Mais il avait une jolie figure, des yeux admirables, des façons charmantes, il sentait l'ambre, et, au lieu du modeste frac des gens de loi, il portait un habit de la dernière élégance; il était aimable, gai, brillant, disait des riens avec grâce et brodait des histoires à merveille. S'il déplaisait aux hommes, les femmes le trouvaient à leur gré. Il fut l'amant des plus belles dames de Grenoble, qui lui faisaient des cadeaux selon l'usage du pays, et le bruit courait qu'avec l'argent de ses maîtresses riches il entretenait ses maîtresses pauvres. Lorsque son neveu partit pour Paris, Romain Gagnon lui donna ce conseil : « Quand une femme te quittera, déclare ton amour à une autre dans les vingt-quatre heures, fût-ce une soubrette. »

Une sœur du docteur Gagnon, Élisabeth, et une de ses filles, Séraphie, habitaient avec lui.

La tante Séraphie avait toute l'aigreur d'une dévote qui n'a pu se marier. Elle était assez jolie, et Beyle soupçonne que son père faisait l'amour avec elle. Quoi qu'il en soit, elle fut le mauvais génie du jeune Henri, qui la nomme un diable femelle. Elle le détestait; elle disait qu'il avait le caractère atroce; elle le rappelait lorsqu'elle l'entendait rire dans la cuisine avec la bonne servante Marion et le valet de chambre Lambert. Un jour qu'il avait dessiné sur le mur une caricature de Zénaïde, Séraphie, interrompant sa partie de boston, se précipita sur lui pour le battre, et il n'eut que le temps de saisir une chaise

de paille qu'il mit entre sa tante et lui. Lorsqu'il pleura la mort du pauvre Lambert, qui s'était laissé choir du haut d'un mûrier, elle le réprimanda si durement qu'il s'enfuit à la cuisine en répétant à demi-voix : « Infâme, infâme ! » Elle ne vivait que de scènes, et le docteur Gagnon n'osait lui résister parce qu'il aimait la paix par-dessus tout. Quand elle mourut, Henri ne put s'empêcher de se jeter à genoux pour remercier Dieu.

Élisabeth Gagnon, maigre, très élancée, proprement vêtue, joignait une rare élévation d'esprit à sa beauté italienne. Elle n'admirait rien tant que le *Cid*. Beyle prétend qu'il doit à cette grand'tante Élisabeth son *espagnolisme*, ses sentiments d'honneur, ce que son âme avait de délicat et de généreux, ce que son caractère avait d'aventureux et de romanesque. S'il arriva souvent à Stendhal de « tendre ses filets trop haut », ce fut sous l'influence toujours persistante d'Élisabeth Gagnon.

En somme, il tient plus des Gagnon que des Beyle. Lui-même se regardait comme Gagnon, et il ne pensait aux Beyle qu'avec répugnance. Les Gagnon lui ont transmis l'amour de l'Italie : le docteur savait l'italien, et Henriette Gagnon lisait Dante. S'il n'avait pas la beauté de l'oncle Romain, il fut comme lui un dandy et tenta d'être comme lui un don Juan. Ainsi que son grand-père maternel, il eut le dédain de l'épargne et l'inattention aux dépenses ; parler d'argent était une bassesse aux yeux du vieux médecin.

Les Gagnon et les Beyle se piquaient d'appartenir à la haute bourgeoisie. Stendhal ne dit-il pas que sa famille se croyait « sur le bord de la noblesse », qu'elle avait la manie nobiliaire et que son père s'imaginait être un noble ruiné, un gentilhomme déchu ? Ses parents ne traitaient-ils pas avec mépris, et comme si elle leur faisait tort dans l'opinion, une cousine pauvre que le petit Tourte, un affreux bossu, commis expéditionnaire à l'administration du département, voulait épouser ? Ne parlaient-ils pas dédaigneusement des Bigillion de Saint-Ismier, qui n'étaient à leurs yeux que des bourgeois de campagne, des bourgeois-paysans ? Ils avaient des relations dans le beau monde de Grenoble, avec le baron des Adrets, chez qui le vieux docteur

dînait une fois par mois même après la mort d'Henriette Gagnon; avec Mme de Valserre, fille de la baronne des Adrets; avec Mme de Montmort, cette femme boiteuse, riche, spirituelle, que l'auteur des *Liaisons dangereuses* a peinte dans la marquise de Merteuil. Henri Beyle a dès son bas âge fréquenté des aristocrates. Il se rappelait plus tard que lorsqu'il commençait à lire, il voyait au foyer paternel des grands seigneurs aimables, gais, charmants, qui ne prenaient rien au tragique. Ses premiers amis furent des enfants de la noblesse qu'il rencontrait dans les salons ou à la promenade, Saint-Ferréol, Raymond de Bérenger, Félix de Sinard, les deux Monval, Gabriel du Bouchage (1). Il ne devait pas aller, selon l'expression de sa famille, avec les enfants du commun. Ce fut un des griefs de Beyle contre son père. Chérubin, disait-il, avait fait de lui une poule mouillée. Pourquoi ne savait-il ni monter à cheval, ni nager, ni tirer des armes? « Qui le croirait? s'écriait-il, je n'ai jamais couru avec des polissons de mon âge, je n'ai jamais joué aux billes, et j'enviais le neveu de notre cordonnière! »

C'est de cette molle et aristocratique éducation ou, comme il dit, de ces habitudes d'*enfant noble* qu'il tient son orgueil et son mépris du peuple. Un soir, à la nuit tombante, il s'échappa de la maison et se glissa dans l'église où la société des Jacobins avait ses séances : tous ces clubistes lui parurent horriblement vulgaires, et il les hait dorénavant parce qu'ils sont mal vêtus et qu'ils ont mauvais ton. En 1796, quand il entre à l'École centrale, il traite ses camarades avec hauteur et leur trouve des façons ignobles.

Il passa son enfance chez son grand-père Gagnon, à cent pas du logis de Chérubin Beyle, au second étage d'une maison située au coin de la place Grenette et de la Grande-Rue. L'appartement était un des plus beaux et des plus gais de Grenoble, et il avait une jolie terrasse, garnie de fleurs et d'arbustes, qui donnait sur le jardin de la ville.

Ce fut d'une fenêtre de cette maison que Beyle vit le 7 juin 1788 la *journée des Tuiles,* et il se rappelait une vieille femme

(1) Voir à l'appendice quelques détails sur ces premiers amis de Beyle.

qui criait de toutes ses forces : « Je me révorte », en brandissant ses souliers, et un ouvrier charpentier couvert de sang et se traînant entre deux hommes qui le soutenaient.

Il se souvenait aussi des funérailles du maréchal de Vaux, de ses promenades aux Granges, de son séjour à Claix et aux Échelles.

A l'enterrement du maréchal de Vaux, le son étouffé des tambours voilés de noir, le défilé des soldats qui marchaient l'arme renversée, la décharge soudaine de leurs fusils l'avaient profondément ému. Mais le peuple raillait l'avarice de la fille du défunt : les tambours devaient selon l'usage recevoir assez de drap pour se faire une culotte, et ils avaient juste de quoi couvrir leur caisse.

Beyle n'a jamais parlé qu'avec amertume des promenades qu'il a faites aux Granges avec son père et la tante Séraphie dans les soirs d'été, par des chemins environnés d'une eau croupissante. Les deux amants avaient la précaution de marcher à quarante pas derrière lui dès qu'ils avaient franchi la porte de Bonne, et l'enfant regardait en soupirant les montagnes de Voreppe dont une douce couleur orangée dessinait les arêtes.

Mais il prenait sa revanche soit les jeudis, jours de congé, soit durant la saison des foins, dans le domaine que son père possédait à Claix, à deux lieues de Grenoble. Il raconte qu'il a fait mille fois peut-être le chemin de Grenoble à Claix, par une route « la plus impatientante du monde », bordée de tilleuls et d'ormeaux à l'aspect misérable. Au mois d'octobre 1824, à l'époque des vendanges, lorsque le bien paternel avait passé dans d'autres mains, il vint rôder autour des vignes de Claix, finit, non sans embarras, par acheter quelques grappes au métayer, et ce lui fut, disait-il à Colomb, une sensation délicieuse de manger ce raisin sur les lieux mêmes où il l'avait savouré jadis.

Un voyage aux Échelles en 1790 ou en 1791 fut sans doute l'événement le plus heureux de son enfance. L'oncle Romain Gagnon régnait en ce village savoyard où il avait trouvé femme, et sa maison était le « quartier général de la gaieté ». Beyle crut être transporté dans le ciel. Le bruit du Guiers qui coulait à

deux cents pas devant ses fenêtres lui devint sacré; plus de rudiment, plus de Séraphie et de père grondeur, mais un oncle toujours galant et aimable, une tante belle et parfaitement bonne qu'il dévorait des yeux, des dames jolies et rieuses, de joyeux jouvenceaux parmi lesquels le capitaine d'artillerie Corbeau de Saint-Albin. On faisait des excursions dans les forêts de hêtres et les montagnes. On allait à la grotte des Échelles, et en 1835 Beyle croit entendre encore les gouttes qui du haut des rochers tombaient sur la route. On buvait du ratafia pour se réconforter, et, à défaut de verres, on se servait du couvercle des tabatières.

Chérubin Beyle avait confié son fils à un M. Joubert, homme grand, maigre, pâle, qui s'appuyait sur un bâton d'épine noire. Joubert enseigna *mura*, *la mûre*, au jeune Henri. Il mourut et fut remplacé par un ecclésiastique, l'abbé Raillane.

Ce Raillane, petit, grêle, très pincé, avait l'œil faux, le nez court et anguleux, le teint vert, la figure inflexible et l'âme sèche. Il a été pour Beyle un tyran. L'enfant était vif, turbulent, étourdi : il fut soumis à une étroite surveillance; il fut grondé sans cesse. Le grand-père Gagnon et la tante Élisabeth n'osaient intervenir en sa faveur ou ne le défendaient de temps en temps que par des mots piquants. Raillane, Séraphie, Chérubin Beyle s'unirent pour réprimer l'ardeur précoce de Henri et le plier aux règles de la société. Au milieu de cette famille sévère et morose qui blâmait tout, il devint sombre et sournois. Il prit l'habitude de ruser et de mentir. De là cette défiance qu'il eut toujours et cette crainte d'être trompé qui le fit comparer à un cheval ombrageux. De là cette haine qu'il manifesta plus tard contre les prêtres et les jésuites.

Les Beyle et les Gagnon étaient pieux. Le grand-père Gagnon, d'abord voltairien, inclina vers la dévotion après la mort de sa fille Henriette, qu'il espérait retrouver dans l'autre monde. La tante Séraphie passait pour une bigote enragée. Chérubin Beyle se jeta dans les pratiques religieuses lorsqu'il eut perdu sa femme, et il maudissait Rousseau qu'il traitait d'impie. Presque tous les siens étaient entrés dans la vie monastique. Il avait un

oncle au couvent de Saint-François, une tante au couvent de Sainte-Marie, une sœur à Sainte-Claire, une autre à Vif, deux autres à Sainte-Cécile (1).

Henri fut donc enfant de chœur. Il servit la messe de l'abbé Raillane au couvent de la Propagation, et il s'acquittait très bien de son emploi avec un air décent et sérieux. Durant la Terreur il a même servi la messe que le curé Dumolard disait le dimanche à onze heures dans le salon du docteur Gagnon, en présence de cinquante à soixante dévotes. Il fit sa première communion à Claix, entre les mains de ce Dumolard qu'il croyait alors rempli de simplesse et qui lui parut en 1815 un profond jésuite. Mais peu à peu il méprisait, détestait cette religion que ses parents invoquaient pour le tracasser et le tourmenter. Les façons de certains ecclésiastiques le dégoûtaient. Si Raillane était très propre et soigné dans sa mise, les prêtres et les moines qui venaient à la maison faisaient claquer la langue contre le palais et coupaient salement leur pain; l'un d'eux avait les yeux hors de la tête en mangeant du petit salé. Des propos du grand-père donnaient à réfléchir. Raillane enseignait le système céleste de Ptolémée, et le docteur Gagnon répétait en riant ce mot de l'abbé : « Le système de Ptolémée explique tout, et l'Église l'approuve. » Parfois le vieux médecin s'épouvantait de l'ignorance de ses hôtes, et il s'écriait : « Même l'abbé Fleury, leur historien, ils l'ignorent! »

La Révolution éclata. Elle arracha Beyle au despotisme de Raillane et aux homélies paternelles. Les Gagnon et les Beyle étaient royalistes, et ils le furent toujours avec passion. « Cette famille, disait le comte d'Agoult en 1815, est pleine de sentiments d'honneur et s'est conservée en toutes nos crises dans les sentiers de la délicatesse. » Romain Gagnon avait émigré à Turin. Le docteur Gagnon prononçait le nom de Voltaire avec un sourire mêlé de respect et d'affection; il méprisait *la* du Barry, au scandale de son petit-fils, très surpris que son aïeul ne dît pas *madame;* il réprouvait l'immoralité de Louis XV; il tenait Louis XVI pour incapable ; mais il avait la réputation

(1) Maignien, *La famille de Beyle-Stendhal, notes généalogiques,* 9-11.

d'un feuillantin et d'un ami de Barnave. Chérubin Beyle connaissait intimement Aubert-Dubayet, le membre de la Législative et le défenseur de Mayence ; mais on le savait dévot, et il n'avait pas caché sa douleur à la nouvelle de l'exécution de Louis XVI.

En avril 1793, deux représentants du peuple, Amar et Merlino, arrivaient à Grenoble, et après y avoir trouvé, comme ils disaient, la morgue parlementaire et des esprits irrités de la mort du roi, ils prenaient des mesures de sûreté générale. Ils dressaient deux listes : la première, composée de personnes notoirement suspectes d'incivisme qui furent mises en état d'arrestation ; la seconde, composée de personnes simplement suspectes, qui furent désarmées, surveillées et soumises à l'appel de la municipalité. L'instituteur Raillane et l'homme de loi Chérubin Beyle étaient inscrits sur la première liste, sur celle des « notoirement suspects », qui devaient être séquestrés dans la maison des religieuses de Sainte-Marie d'en Haut ou toute autre maison d'arrêt ou de justice. Raillane et Chérubin Beyle surent se soustraire aux recherches. Mais un arrêté du 6 juillet menaça les suspects qui ne se rendraient pas dans les maisons d'arrêt de la confiscation de leurs biens. Chérubin reparut et obtint même un sursis, puis, sur un nouvel arrêté du 8 août, se constitua prisonnier à Sainte-Marie d'en Haut. Plus tard, il accusait le conventionnel Amar, ancien avocat au parlement de Grenoble, de s'être souvenu d'une vieille rivalité. « Mais, lui dit naïvement le petit Henri, Amar t'a mis sur la liste parce que tu n'aimais pas la République, et il est certain que tu ne l'aimes pas (1) ! »

M. Durand fut le successeur de Raillane. C'était un bon homme, gros et rond, poli, propre. Il fit expliquer deux fois par jour à son élève Virgile, Ovide, Cornelius Nepos, en hiver dans la chambre du grand-père, en été dans un salon près de

(1) AULARD, *Actes du comité*, IV, 74 ; Archives nat. AFII, 182 ; GRAS, *Bulletin de la Soc. de stat. de l'Isère*, 1851, I, 91. Le docteur Gagnon n'était pas, quoi qu'en dise Beyle, sur la liste des « simplement suspects ». Raillane dirigea par la suite un pensionnat de jeunes gens à la Tronche. (A. DE BOUGY, *Stendhal, sa vie et son œuvre*, 14.)

la terrasse. Le docteur Gagnon assistait aux leçons, et lorsque Durand était parti, il répondait avec joie aux incessantes questions de son petit-fils. Henri lui joua pourtant un mauvais tour. Un abbé défroqué, du nom de Gardon, avait formé les enfants de Grenoble en un bataillon qu'il appelait le bataillon de l'Espérance. Henri voulut être de ce bataillon qu'il voyait défiler sous ses croisées sur la place Grenette. Il écrivit à son grand-père une lettre signée Gardon pour l'inviter à envoyer Henri au temple décadaire où les enfants s'exerçaient. Le faux fut découvert, et de trois jours Henri ne dîna pas à table.

Cependant son esprit se formait et son tempérament s'éveillait. Quelques livres lui tombèrent dans les mains, soit à Claix, soit à Grenoble : *Don Quichotte*, qui le fit mourir de rire ; l'*Arioste* de Tressan, la *Jérusalem délivrée*, Molière, Destouches, les *Mémoires d'un homme de qualité*, le Shakespeare de Letourneur. Avec un louis d'or de vingt-quatre francs qui composait tout son avoir, il acheta les œuvres de Florian et, en cachette, de concert avec son cousin Colomb, dévora, non sans frémissement, *Estelle, Galatée*, *Gonzalve* et *Numa*.

Il lut des ouvrages plus dangereux. Déjà, en lisant l'*Arioste*, il s'était épris de Bradamante, qu'il se représentait sous les traits d'une grosse fille aux appas de la plus éclatante blancheur. Ce fut bien pis lorsqu'il eut feuilleté certains chapitres de Buffon et découvert parmi de mauvais romans que l'oncle Romain avait laissés dans un coin de sa chambre *Félicia, ou Mes fredaines*. Il avoue que *Félicia* le plongea dans un torrent de volupté.

Heureusement, Rousseau le rendit sentimental. Il lut la *Nouvelle Héloïse*, et il la relut; en 1803, il la savoure aux environs de Claix, dans une chaumière déserte; en 1804, il assure qu'il la sait par cœur. Saint-Preux, milord Édouard, Julie le transportèrent d'enthousiasme. Il voulut trouver une Julie dans la femme qu'il aimerait; il crut que toutes les femmes avaient l'âme de Julie; il pensa qu'elles lui donneraient les célestes joies que Julie donne à Saint-Preux dans le bosquet de Clarens. Rousseau, dit-il, « eut alors la préférence, et il fit sur

moi ce que les Romains avaient fait sur lui ». Aussi, en 1800, lorsqu'il passe à Genève, il court aussitôt à la vieille maison de Jean-Jacques et entre dévotement dans la petite chambre à solives saillantes où naquit le philosophe. Il regarde avec ivresse le beau lac qui s'étend sous ses yeux, le lac de Rousseau. Il s'émeut en traversant Vevey, et, plein des souvenirs de l'*Héloïse*, il écoute ravi le son d'une cloche qui prête à ses idées une « physionomie sublime ». A la vue des Alpes, il rêve aux phrases dont le grand écrivain se servait pour peindre ces monts revêtus de neige et leurs pointes sans cesse obscurcies par d'épais et rapides nuages. Quand il descend en Italie, il s'écrie qu'il est dans le pays de Mme Basile et de la Zulietta.

L'influence de Rousseau se manifesta sur-le-champ. Beyle eut deux amours, d'abord pour Mlle Kably, puis pour Victorine Bigillion.

Mlle Kably était une actrice mince, svelte, bien faite, au visage mélancolique. Elle brillait surtout dans la *Claudine* de Florian. Le jeune Henri l'aima follement. Le cœur lui battait lorsqu'il passait dans la rue où elle logeait. Un jour, il la vit venir de loin par une allée de marronniers au Jardin de ville ; il prit la fuite. Il n'y avait plus pour lui qu'un être au monde · Mlle Kably; qu'un événement : Mlle Kably devait-elle jouer ce soir-là ou le lendemain? Quelle joie lorsqu'il lisait le nom de Mlle Kably sur l'affiche! Quand elle partit, il ne put de longtemps assister au spectacle.

Victorine Bigillion, sœur de deux amis de Beyle, remplaça Mlle Kably. Elle était plutôt laide que jolie, mais piquante, fraîche, spirituelle et bonne fille. Il soupa fréquemment chez les Bigillion, mais il préférait à leur raisin de Saint-Ismier la présence de Victorine. « Voir de près cet animal terrible, une femme, et encore avec des cheveux superbes, un bras divinement fait, quoique un peu maigre, et une gorge charmante! » Il dessina sur un exemplaire de Bezout une couronne de feuillage et traça dans le milieu un V majuscule; « tous les jours, dit-il, je regardais ce monument. »

Il n'avait plus alors de maître particulier. Ses parents

2

s'étaient résignés à l'envoyer à l'École centrale, et le jeune étudiant jouissait enfin de la liberté qu'il souhaitait. Il eut de nombreux camarades : Colomb, Crozet, Mante, Félix Faure, Cheminade, François Bigillion, La Bayette et d'autres. François Bigillion était d'un naturel franc et loyal ; il accompagna souvent Beyle dans de longues promenades vers la tour de Rabot et la Bastille. Le Brestois La Bayette, neveu de l'amiral Morard de Galles, aimant, sincère, expansif, demeurait dans une petite chambre au troisième étage sur la place, derrière l'église Saint-André, et sa fenêtre donnait sur la partie basse du Jardin de ville. Beyle et Colomb allaient fréquemment le voir, soit pour partager son goûter de pommes et de pain bis, soit pour faire à six sous par tête un pique-nique composé de fromage du Mont-d'Or, de *griches* ou petits pains et d'un vin blanc qui, bien qu'aigrelet, ne manquait pas de saveur (1).

Beyle avait déjà de l'esprit et décochait à ses condisciples des traits mordants. Parmi ceux qu'il criblait d'épigrammes était François Odru, grand et gros garçon aux cheveux blonds, à la figure commune, aux façons rustiques. On le surnommait soit Goliath, à cause de sa force musculaire et de ses formes athlétiques, soit Kambin, parce qu'il disait *kambin* au lieu de « quand bien », et Beyle avait tracé sur un mur, dans l'escalier de l'école, sa caricature énorme comme sa personne en écrivant au-dessous *Odruas Kambin*. Un jour, au cours de dessin, Beyle souffleta le pauvre Odru ; un instant après, Odru tira la chaise de Beyle et le fit tomber à la renverse. L'injure était grave. Beyle et Odru convinrent de se battre au pistolet et prirent rendez-vous dans les fossés, entre les portes de Bonne et de Trèscloitre. Mais toute l'école connaissait l'endroit et l'heure du combat, et lorsque les témoins eurent chargé les pistolets, mesuré la distance et mis les adversaires en place, lorsqu'ils allaient donner le signal de tirer, la foule des élèves sépara les deux ennemis et déclara la paix. Beyle refusa d'embrasser Odru et de lui toucher la main.

(1) Cf. la *notice* de Colomb dans l'édition des *Romans et nouvelles*. 1854, p. XIV.

Inaugurée le 21 novembre 1796, l'École centrale de Grenoble était surveillée par un jury d'instruction publique, composé de trois membres : le bibliothécaire Ducros, le professeur Dupuy de Bordes et l'ingénieur en chef Dausse. Son enseignement, comme celui de toutes les écoles centrales, embrassait trois sections. Les élèves devaient, selon la loi, être admis à douze ans dans la première section, où ils suivaient des cours de dessin, d'histoire naturelle, de langues anciennes et de langues vivantes; à quatorze ans, dans la deuxième section, où ils apprenaient les éléments des mathématiques, ainsi que la physique et la chimie expérimentale; à seize ans, dans la troisième section, où ils étudiaient la grammaire générale, les belles-lettres, l'histoire et la législation. Mais cet article de la loi ne fut pas rigoureusement observé à l'École centrale de Grenoble ; les élèves ne suivaient pas tous les cours de la section, plusieurs appartenaient à deux sections, et d'autres n'avaient pas l'âge prescrit.

Les leçons se donnaient dans les salles du collège, et Beyle se rappelait notamment la grande salle du premier étage, qu'on nommait la salle des mathématiques, et la pièce du troisième étage où, de la fenêtre, il admirait le superbe paysage que formaient les collines d'Eybens et d'Echirolles et le pré anglais de la porte de Bonne.

Le nombre des élèves était relativement considérable : 176 en l'an V, 196 en l'an VI, 266 en l'an VII (1).

Berriat Saint-Prix faisait le cours de législation, qu'il eût fallu, selon de bons esprits, remplacer par un cours d'économie politique : le Code civil existait-il, et avant d'enseigner la législation, ne valait-il pas mieux opérer un utile triage dans les vingt-cinq mille lois qu'on avait déjà?

Durand, professeur de langues anciennes, naguère précepteur de Henri Beyle, nommé sur la recommandation du docteur Gagnon, enseignait le latin, qu'il ne connaissait pas. Mais il eût été grand clerc qu'il n'aurait pas attiré la foule. L'admi-

(1) Il y avait aussi des auditeurs bénévoles ou, comme on disait, des amateurs : 20 en l'an V, 80 en l'an VI, 140 en l'an VII.

nistration du département remarquait que la génération nouvelle affichait insouciance et dédain pour le latin.

Dubois-Fontanelle, professeur de belles-lettres, plus tard doyen de la Faculté, était l'auteur d'une médiocre traduction des *Métamorphoses* d'Ovide que le docteur Gagnon permit à son petit-fils de consulter quelquefois, et de plusieurs tragédies, *Lorédan* et *la Vestale*. Il encouragea Beyle à lire Helvétius. Non qu'il ait loué dans sa chaire le livre *De l'esprit;* mais il refusait de discuter le système d'Helvétius et de lui faire des « reproches déplacés » : on devait laisser de pareilles controverses aux écoles de théologie, et il ajoutait que le philosophe n'avait à répondre de ses opinions que devant Dieu, que c'était un homme aimable, généreux, bienfaisant, un ami de l'humanité. Dans ses cours, Dubois-Fontanelle abordait le théâtre anglais. Il critiqua Shakespeare, il le blâma de violer les règles, l'accusa de manquer de goût; mais il reconnut que ce génie, impatient du joug, méritait d'être lu : Shakespeare, disait-il, s'abaisse autant qu'il s'élève; nous l'admirons, et l'instant d'après il nous révolte; néanmoins, il est « souvent sublime », et « toutes ses pièces sont remplies de morceaux fiers et vigoureux (1) ».

Chalvet, jeune libertin qui mourut bientôt de ses excès, enseignait l'histoire. L'administration du département l'engageait à montrer aux élèves le spectacle des maux que le despotisme a toujours infligés aux hommes. Il se servit sans doute de l'Histoire générale de Millot que le ministre de l'intérieur recommandait aux professeurs à cause de sa forme élémentaire : « Millot, écrit Beyle à sa sœur, est plat, froid, mais court et exact. »

L'abbé Gattel, coquet, propret, véritable abbé du dix-huitième siècle, faisait le cours de grammaire générale. Il se plaisait dans la société des femmes; mais il trouvait le temps de travailler cinq ou six heures par jour, « ce qui est rare en province, où l'on ne sait que baguenauder toute la journée ». Beyle l'aimait beaucoup, et ses conférences lui semblaient fort

(1) DUBOIS-FONTANELLE, *Cours de belles-lettres*, II, 259, et III, 68.

sérieuses. C'est peut-être Gattel qui lui donna le goût de l'espagnol : l'abbé avait publié naguère en trois volumes un dictionnaire espagnol-français et français-espagnol. Mais Gattel est plus connu par le *Dictionnaire portatif de la langue française* qui parut en 1797. Il ne s'est pas contenté de reproduire l'abrégé de Richelet composé par Wailly ; il indique la prononciation des mots et insère dans un supplément la liste des termes introduits par la Révolution. Beyle jugeait ce dictionnaire très bon, et il s'en servit toute sa vie.

Les cours de législation, de langues anciennes, d'histoire, de belles-lettres et de grammaire générale étaient peu fréquentés. Ceux de dessin, d'histoire naturelle, de physique et chimie, de mathématiques comptaient en revanche de nombreux élèves.

Le maître de dessin était Jay, aussi remarquable par sa taille de cinq pieds dix pouces que par ses hâbleries. Mais il créa le musée de Grenoble, et il avait l'art d' « enfiévrer sa classe », de l'enflammer d'émulation. Il réunissait, disent les contemporains, une « multitude d'élèves » — 162 en l'an VI — et l'administration demanda pour lui, inutilement d'ailleurs, une salle plus spacieuse et plus commode dans les bâtiments de l'évêché. Beyle apprit de Jay à chercher le nu sous le costume et à le figurer avec netteté. Il eut toujours un goût très vif pour le dessin, et il avoue qu'il conçut un « secret orgueil » de ses prix d'académie d'après nature. Il a fait des portraits et des caricatures à la plume, voire à l'aquarelle, et il recourt à des croquis ou à des plans pour aider sa mémoire rebelle ou son imagination en quête d'idées. Colomb assure qu'à Paris, sans doute en 1800, il travailla dans l'atelier du peintre Regnault (1).

Un jeune médecin, Trousset, était chargé du cours de physique et de chimie expérimentale. Il ne put l'ouvrir qu'à la rentrée de l'an VI lorsqu'il eut les instruments qui lui manquaient. Mais un grand nombre d'amateurs assistaient à ses expériences.

(1) Voir dans un article de C. Stryienski (*Revue universelle*, 1901, n° 15) la caricature du prince Massimo, directeur général des postes, homme grand, mince, efflanqué, qui dit orgueilleusement qu'il est le pape laïque, *il papa secolare*.

C'était le temps où, comme dit Beyle, la vanité faisait apprendre la chimie aux femmes même.

Villars, bon médecin et excellent botaniste, professait l'histoire naturelle. On raconte qu'en 1799, dès qu'il sut qu'une épidémie de fièvre putride sévissait à Grenoble, il accourut de Paris pour soulager ses compatriotes, et qu'il ne cessa de prodiguer ses soins que lorsqu'il fut atteint par le fléau.

Dupuy de Bordes, que Napoléon eut pour maître à l'école d'artillerie de Valence, enseignait les mathématiques (1). Il avait beaucoup d'élèves, et il dut partager sa classe en deux sections. Mais était-ce, comme disait l'agent national, parce que son cours ne touchait pas à la religion, et que les parents royalistes et dévots regardaient les autres exercices comme des écoles d'athéisme? N'était-ce pas plutôt que les mathématiques prenaient de l'importance, que les jeunes gens se croyaient sûrs, quoi qu'ils fissent, de tirer profit de cette étude?

Il n'y avait pas de professeurs de langues vivantes; l'administration du département les demandait au corps législatif, les attendait avec impatience, mais ne les voyait pas venir.

Beyle fut un des meilleurs élèves de l'institution nouvelle. Il suivit les cours durant trois années, dès la fondation de l'établissement, et il appartint en l'an V, de 1796 à 1797, à la première et à la deuxième section; en l'an VI, de 1797 à 1798, à la troisième section; en l'an VII, de 1798 à 1799, à la deuxième section.

Il n'eut pas la première place dans toutes les matières, comme a dit Colomb. Mais il eut des prix que les élèves se disputaient avec beaucoup de zèle. Trois ans de suite le nom de Henri Beyle fut acclamé dans la salle des fêtes décadaires où avait lieu la distribution des récompenses. Cette cérémonie était alors plus éclatante et pompeuse qu'aujourd'hui. Les autorités civiles et militaires de la ville se réunissaient à la maison commune, et aux sons d'une musique qui jouait des

(1) Cf. sur Dupuy de Bordes A. Chuquet, *Jeunesse de Napoléon*, I, 340 et 477.

airs républicains, sous l'escorte d'un piquet de garde nationale et de troupes de ligne, se rendaient à l'école centrale. Là, les professeurs et les élèves les attendaient, tenant des branches d'arbre et formant trois groupes qui répondaient aux trois sections de l'établissement. Quelques jeunes gens portaient sur des brancards ornés de fleurs et de feuillage les prix et les couronnes. Précédé de ces groupes, le cortège se dirigeait vers la salle des fêtes. Elle était décorée de festons, de guirlandes, de rameaux de verdure et de dessins d'écoliers. Tout autour, un grand nombre de citoyens et de citoyennes remplissaient les tribunes. Au centre, s'élevait l'autel de la Patrie où prix et couronnes étaient déposés. Les autorités se plaçaient en face de l'autel. Le président de l'administration prononçait un discours qui célébrait la République, les bienfaits de l'instruction et les avantages des écoles centrales. Après lui, un professeur prenait la parole. Puis le secrétaire en chef lisait le palmarès, le président remettait les prix aux élèves en leur donnant l'accolade fraternelle au milieu des applaudissements, et les lauréats, leurs livres dans les mains, la couronne sur la tête, regagnaient l'école avec leurs maîtres.

En l'an V, à la fin de 1797, Beyle, élève de la première et de la deuxième section, obtint la mention honorable de dessin à la classe des grandes têtes et la mention honorable dans le cours inférieur de mathématiques.

En l'an VI, à la fin de 1798, il remporta le premier prix du cours des belles-lettres dans la troisième section (1) et l'accessit à la classe de ronde bosse. Colomb dit que Beyle avait une telle supériorité sur ses camarades qu'aucun d'eux ne voulut subir l'épreuve qui, comme on sait, avait lieu publiquement. Il parut seul devant le jury d'examen et deux heures durant répondit à toutes les questions avec une netteté parfaite.

En l'an VII, à la fin de 1799, dans la division supérieure du cours de mathématiques, neuf élèves furent jugés dignes du premier prix : Beyle, Marcellin Charvet, Jean-Jacques Bret, Casimir Mathieu, Félix Faure, Jacques Miège, Frédéric Giely,

(1) Le livre qui lui fut donné est l'Homère de Bitaubé.

Louis Crozet et Charles Cheminade. Mais, à cause de la précision que Beyle avait mise dans ses réponses et de la facilité avec laquelle il opérait dans ses calculs, le jury lui adjugea, sans recourir à la voie du sort, l'ouvrage destiné à l'élève qui méritait le premier prix (1). Beyle eut, en outre, comme les années précédentes, une nomination en dessin : le cours de ronde bosse comprenait deux classes, la classe des académies et celle des têtes; Beyle eut le prix d'honneur de la classe des académies.

Son prix de mathématiques fut une de ses grandes joies. Il avait peiné pour l'obtenir. Durant l'année scolaire, il s'enferma dans une chambre de la maison paternelle, la chambre de sa mère : il y avait mis un tableau de toile cirée, et là il s'exerçait à démontrer. Il avait sur ce point sa théorie et son système de guerre : c'est qu'il faut, pour donner plus de lustre à l'examen, témoigner d'abord une légère timidité et la laisser ensuite se dissiper peu à peu; on plaît de la sorte à l'examinateur, homme ennuyé, que cette « péripétie » attache et récrée (2). Il vécut ainsi dans une espèce de solitude : il travaillait, dit-il, comme Michel-Ange travaillait à la Sixtine. Sa passion des mathématiques l'absorbait tellement qu'il portait les cheveux longs et qu'il n'allait plus chez le perruquier de peur de perdre une demi-heure. Il lut avidement les *Leçons élémentaires* de La Caille dans l'édition de l'abbé Marie, mais il n'y trouva rien de nouveau : le livre exposait en d'autres termes ce qu'il savait déjà.

Il fit davantage. Il méprisait son professeur Dupuy de Bordes : « C'était, écrit-il, le bourgeois le plus emphatique et le plus paterne que j'aie jamais vu, sans l'ombre de l'ombre de talent », et il assurait en 1804 que Dupuy, savant à Grenoble, serait à Paris une fichue bête et un détestable ennuyeux qu'on laisse-

(1) L'édition latine de l'*Introduction à l'analyse infinitésimale* d'Euler. Charvet, Bret, Mathieu, Faure et Miège tirèrent au sort le *Traité de calcul intégral et différentiel* de Bossut; Giely, Crozet et Cheminade, la *Théorie des fonctions analytiques* de Lagrange; Bret et Crozet furent désignés par le sort.

(2) C'est ainsi que dans *Rouge et noir* l'évêque d'Agde harangue le roi avec onction, « sans oublier une petite nuance de trouble fort polie pour Sa Majesté ».

rait aux laquais. A l'insu de son père et grâce aux écus de six francs qu'il reçut de sa grand'tante Élisabeth, il prit des leçons particulières d'un jeune homme, Gros, bien plus fort en mathématiques que Dupuy. Il ne tarit pas en éloges sur ce Gros; il le nomme un géomètre de haute volée et le qualifie d'incomparable; il juge que Gros avait l'étoffe d'un Lagrange, et s'il fallait élire un jury composé de quatre grands hommes, il choisirait Gros avec Tracy, Chateaubriand et Franklin. Mais Gros n'avait envie ni de gloire ni d'argent. Vainement le préfet Fourier lui conseillait de se fixer à Paris et lui faisait entrevoir un siège à l'Institut. Simple, modeste, désintéressé, Gros habitait une petite chambre de la rue Saint-Laurent, le quartier le plus pauvre de Grenoble, et passait son temps à l'étude ou à la chasse. S'il consentait à donner des leçons, c'était à son corps défendant et sans aucune régularité. Un jour qu'il avait durant une heure parlé politique avec Beyle, il refusa d'être payé. Il avait été l'un des orateurs les plus ardents de la Société populaire, où il siégeait dans le comité de l'observation des lois, et il fut même en l'an II membre du directoire de l'Isère. Jusqu'à la fin de sa vie il demeura fidèle à ses convictions politiques. « Il occupa toute mon âme, a dit Stendhal; je l'adorais et le respectais », et il le décrit complaisamment : obèse, actif pourtant, blond, vêtu d'une redingote, portant des cheveux assez longs et très bouclés. Le souvenir de Gros lui resta toujours présent. Il espère que ses mémoires seront lus par des êtres qu'il aime, par des êtres comme Gros. Il le met en scène dans quelques-uns de ses ouvrages : lorsque l'auteur des *Promenades* prétend se rendre à Saint-Pierre avec Colomb pour « considérer ce grand monument sous le point de vue mathématique », il emmène M. Gros, le célèbre géomètre de Grenoble; Julien Sorel ne découvre dans Verrières qu'un seul honnête homme, le géomètre Gros, qui passe pour jacobin, et le Gauthier de *Lucien Leuwen*, l'austère républicain de Nancy, l'homme le plus sage que Leuwen ait connu, l'arpenteur qui lit la *Théorie des fonctions* de Lagrange cent fois mieux qu'un polytechnicien, c'est évidemment Gros, le maître chéri du jeune Beyle.

Fort des leçons de Gros qui lui montrait le pourquoi des choses avec une extrême clarté, « tout hérissé d'*x* et d'*y* », Beyle s'était présenté hardiment à l'examen public, et le 16 septembre 1799, jour de la distribution des prix, fut pour lui un jour de triomphe. Le soir, il parcourait gaiement avec ses camarades le bois du Jardin de ville, et, dans son ivresse, il disait à Bigillion qu'en ce moment il pardonnait à tous ses ennemis.

Après un pareil succès, Beyle eût été sûrement admis à l'École polytechnique, et il avait l'intention de se présenter à l'examen de l'an VII : Pascal, un de ses auteurs favoris, a dit des vocations que chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouï estimer, et Beyle avait « ouï estimer » l'École polytechnique où quatorze élèves de l'École centrale de Grenoble étaient entrés l'année précédente (1).

En 1799, les candidats furent interrogés sur l'arithmétique, la théorie des logarithmes, l'algèbre jusqu'aux équations du 2e degré, le binôme de Newton, la géométrie, la trigonométrie rectiligne, la construction des quantités algébriques par la ligne droite et le cercle, la statique et le nouveau système des poids et mesures. Il y avait quatre examinateurs, et le ministre de l'intérieur assigna sa région à chacun : à Langlet, Paris ; à Louis Monge, le centre et le sud-ouest ; à Levesque, le nord ; à Labbey, l'est et le sud-est. Labbey devait venir à Grenoble, et son arrivée était fixée au 19 octobre. Il ne vint pas. Fut-ce, comme dit Beyle, parce que les aristocrates attendaient les Russes à Grenoble et criaient *O rus, quando ego te aspiciam?* Déjà des patriotes cisalpins se réfugiaient dans la ville, et plusieurs, réduits à l'extrême misère, chantaient dans les rues pour exciter la pitié publique (2). Mais les envahisseurs étaient loin encore, et les années suivantes, en 1800 et en 1801, les can-

(1) Nicolet, Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Grenoble, 2 août 1897, p. 26. Parmi les élèves de Grenoble, on relève sur le registre de l'École polytechnique les deux Monval, Sinard, Mitiffiot, Anglès, Camille Périer, Aribert.

(2) *Moniteur* du 26 octobre 1799.

didats de Grenoble se rendirent à Lyon. Beyle écrit, il est vrai, que les huit élèves qui remportèrent avec lui le prix de mathématiques allèrent à Paris subir leur examen à l'école même, et qu'ils furent tous reçus. Mais ici encore, il se trompe. Cent vingt-cinq sujets, entre autres Gourgaud, le fils du conventionnel Blaux et le fils de Fabre d'Églantine, furent admis au concours de 1799 d'après la déclaration faite le 25 novembre par le jury. La liste ne compte que deux candidats de Grenoble : Brun et Marcellin Charvet, un de ceux qui eurent le prix de mathématiques avec Beyle (1).

Beyle a évidemment confondu le concours de 1799 avec le concours de 1800. L'année suivante, sept candidats de Grenoble, dont quatre, Bret, Crozet, Mathieu et Miège, avaient partagé le prix de mathématiques avec Beyle, entrèrent à l'École polytechnique (2).

Quoi qu'il en soit, Beyle partit pour Paris avec un ami de son père, Basset, qui fut son mentor pendant son voyage. Il sut à Nemours le coup d'État du 18 brumaire qui datait de la veille, et il avoue qu'il n'y comprit pas grand'chose. Basset le déposa dans un hôtel à l'angle de la rue de Bourgogne et de

(1) Joseph-Antoine Brun venait de Chambéry, où sa mère était négociante. Marcellin Charvet était né le 28 avril 1782 à Grenoble, où sa mère, veuve, demeurait sur la route du Jardin de ville ; il donna sa démission le 23 février 1801 pour devenir aspirant de marine, rentra à l'école le 6 février 1802 et donna de nouveau sa démission le 14 avril suivant pour mauvaise santé.

(2) C'étaient Alis, Bret, Crozet, Gagnières, Mathieu, Miège et Plana. Alis (Balthazar-Étienne-Mathieu), né le 7 janvier 1781 à Grenoble, est admis dans l'artillerie le 1er frimaire XI. Bret (Jean-Jacques), né à Mercurol, dans la Drôme, le 25 septembre 1781, fils du notaire de Tain, est rayé de la liste des élèves le 1er nivôse XII. Crozet (Louis-Joseph-Mathias), né le 4 octobre 1784 à Grenoble, fils d'un avoué qui demeurait, comme le père de Beyle, rue des Vieux-Jésuites, est admis le 6 brumaire XII à l'école des ponts et chaussées. Gagnières (Pierre-Joachim), né le 3 décembre 1782 à Saint-Vallier, fils d'un propriétaire, est rayé de la liste des élèves le 17 thermidor IX. Mathieu (Jean-François-Jacques-Casimir), né le 14 février 1781 à Veynes, dans les Hautes-Alpes, devient répétiteur de mathématiques à l'école d'artillerie de Turin le 28 ventôse XI. Miège (Jean-Claude), né le 9 janvier 1781 à Grenoble, fils d'un limonadier de la rue Créqui, donne sa démission le 9 prairial IX pour entrer dans l'artillerie de marine comme aspirant de 1re classe. Plana (Jean-Antoine-Amédée), né le 8 novembre 1781 à Voghera, est nommé le 28 ventôse XI professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Turin.

la rue Saint-Dominique. Mais, par économie, Beyle loua une chambre non loin de l'École polytechnique, sur le quinconce des Invalides, dans le quartier où demeuraient ses anciens camarades de Grenoble. L'examen se terminait à la fin de brumaire. Au grand étonnement de ses amis, Beyle déclara qu'il ne se présenterait pas.

Il se piquait plus tard d'avoir montré dans cette circonstance une force de caractère remarquable pour son âge. Mais il avait déjà le désir de se singulariser et de ne pas faire comme les autres. N'était-ce pas original d'être un des forts mathématiciens de la jeunesse française et de ne pas entrer à l'École polytechnique? Et pourquoi y entrer? S'appliquer à des cours qui duraient deux et trois ans, s'assujettir à de nouveaux examens, se plier à un joug! L'important, c'était d'avoir quitté Grenoble. Il savait que son père lui servirait une pension mensuelle. Quoi de plus séduisant que de vivre libre à Paris en écrivant des livres et en aimant la jolie femme qu'il espérait rencontrer bientôt? Il laissa passer douze jours, et le concours fut clos sans que Henri Beyle eût comparu devant l'examinateur Langlet. Quand il dit qu'il avait une peur du diable d'entrer à l'École et qu'il attendait avec impatience l'annonce de l'ouverture des cours, il commet donc une inexactitude : il fallait, pour suivre les cours, se soumettre à une épreuve qu'il n'avait pas subie.

Son père ne le blâma pas. Il se contenta sans doute de répéter sa phrase favorite, que son fils ferait bien de mettre le raisonnement à la place du sentiment. Mais son cousin Noël Daru le réprimanda vertement et lui conseilla d'achever ses études scientifiques, d'affronter le concours suivant : « Mes parents, lui répondit Beyle, me laissent maître du parti à prendre. — Je ne m'en aperçois que trop », répliqua Noël Daru.

C'est ainsi que Beyle renonçait aux mathématiques qu'il avait adorées naguère. Elles n'avaient été qu'un instrument; l'instrument une fois inutile, il l'abandonna. Il citait souvent la parole de la Zulietta qu'il avait lue dans les *Confessions* de Rousseau : *Lascia le donne e studia la matematica*. Contrairement à ce mot, il pensa désormais aux femmes et non plus aux

mathématiques. Il ne garda de son commerce avec Bezout, Clairaut et La Caille, que l'amour des définitions précises et l'horreur des à peu près. Mais il se rappelait avec fierté qu'il avait été « éloquent au tableau ». En 1804, il assurait que s'il était ruiné, il pourrait, au bout d'une année de travail, devenir professeur de mathématiques, et en 1805, lorsqu'il songeait à fuir avec Mélanie Guilbert, il disait à l'actrice qu'il tâcherait dans sa retraite d'acquérir de la gloire en mathématiques.

Il n'a jamais parlé qu'avec affection de cette École polytechnique où il faillit entrer. Ses héros, Octave de Malivert, Lucien Leuwen, Fédor de Miossens, sont élèves de l'École polytechnique. « Quand nous voyons, disait-il, ce titre accolé au nom d'un auteur, nous nous attendons à trouver un ouvrage de mérite. » Dans *Rome, Naples et Florence*, il exhorte le cardinal Consalvi à nettoyer l'étable d'Augias ou l'État romain en fondant une École polytechnique, et il soutient que Napoléon aurait dû donner au royaume d'Italie un institut semblable où la noblesse eût pris le goût des idées libérales. Il reproche à l'empereur de n'avoir visité qu'après le retour de l'île d'Elbe cette pépinière d'excellents officiers, et en 1822 il blâme le gouvernement des Bourbons de désorganiser une école à qui la France doit déjà quatre mille cinq cents sujets distingués, mauvaises têtes peut-être, mais excellents esprits, façonnés par une éducation presque militaire et accoutumés au franc-parler.

CHAPITRE II

LES DARU

Beyle malade. — Noël Daru. — Mme Noël Daru. — Leurs enfants. — Pierre Daru. — Sa carrière. — Son caractère. — Ses relations avec Beyle. — L'aimable Martial. — Les Rebuffet. — Mme Cardon et son fils Edmond.

Paris, que Beyle avait désiré, le désenchanta. Pas de montagnes aux environs; de la boue dans les rues, pas de femme charmante qui fût séduite par sa jeunesse et sa redingote olive aux revers de velours, et, en ce misérable quartier des Invalides où il logeait, des filles répugnantes, des « pierreuses » qui se livraient pour deux sous sur les pierres de taille à deux cents pas de sa maison. Tout le déconcertait, le déroutait. Il avait cru rencontrer les êtres chimériques célébrés par Rousseau. Mais, bien que ses amis de l'École polytechnique agissent avec lui le plus honnêtement du monde, ce n'étaient pas des héros de Jean-Jacques. Il tomba dans la mélancolie. N'est-ce pas, écrivait-il plus tard, « un sentiment doux à la vanité, puisqu'il consiste à se dire : Je suis si bon! comment ne puis-je trouver des hommes tels que moi ? »

Il fut malade, et un ignorant chirurgien lui prescrivit de noires médecines : trente-cinq ans après, il se voit dans une chambrette ou plutôt dans une prison assis tristement à côté d'un petit poêle en fer, sa tisane sur le plancher. Il quitta le quinconce des Invalides et alla demeurer dans un troisième étage du passage Sainte-Marie. Menacé d'une hydropisie de poitrine, atteint de délire, il resta trois semaines au lit. Mais il avait apporté de Grenoble une lettre d'introduction pour un sien cousin et compatriote, Noël Daru, et sa première visite dans

Paris — à vrai dire, la première qu'il eût faite de sa vie — avait été pour ce parent inconnu. Noël Daru prit soin du jeune Henri et le sauva de l'ennui qui le rongeait; il lui amena le fameux docteur Portal; il l'installa dans son propre logement, lui donna le vivre et le couvert.

C'était un homme froid, mais souple, habile, laborieux, infatigable. Après avoir étudié le droit et conquis le titre d'avocat, il avait de bonne heure quitté Grenoble, sa patrie, pour chercher fortune, et il eut un instant l'idée de s'établir en Amérique. Le hasard le fit à Montpellier premier secrétaire de M. de Saint-Priest, intendant du Languedoc, et son activité, son intelligence, sa probité le rendirent indispensable à celui qu'il nommait son bienfaiteur. Saint-Priest ne voulait pas recevoir : Noël Daru tint maison à sa place, et Mme Daru, qui n'aimait pas le monde, présida trois fois par semaine à un diner de trente convives.

L'auteur de la *Vie de Henri Brulard* représente Noël Daru comme un personnage sévère et imposant qui, malgré son ton mesuré, malgré ses périphrases et ses façons diplomatiques, faisait trembler sa femme et ses enfants. Il avait la taille haute, le nez grand et le regard louche. Lorsqu'il eut pris sa retraite, il habita Versailles, puis Paris, où il acheta la maison qu'il habitait dans la rue de Lille, au coin de la rue de Bellechasse. Mais il ne traversa pas la Révolution sans encombre. Il fut arrêté en 1794 et gardé à vue pendant six mois. Beyle le qualifie de vieux bourgeois despote et ennuyé (1).

La femme de Noël Daru, une demoiselle Suzanne Périès, était une petite vieille toute ratatinée, d'ailleurs digne et fort polie, qu'il avait épousée pour sa dot. Beyle la jugea d'abord

(1) Né en 1729, mort à Versailles le 30 juin 1804; il avait été mis à la retraite en 1786 lorsque Ballainvilliers succéda à Saint-Priest, et il touchait en 1789 deux pensions qui formaient un total de 4,200 livres; il fut capitoul de Toulouse et portait volontiers ce titre. C'est au mois d'avril 1794 qu'il a été arrêté à Versailles, en même temps que son fils Pierre Daru à Rennes, sur la réquisition du comité de surveillance révolutionnaire de Montpellier; il fut relâché en octobre.

favorablement : il trouve en 1805 qu'elle l'accable de bontés et en 1808 qu'elle lui témoigne confiance et amitié. Mais après l'avoir longtemps observée, il assure qu'elle est sèche et froide; elle ne rit jamais avec ses filles et ne les a jamais caressées; elle a toutes les idées étroites d'une bourgeoise de petite ville qui passe sa vie dans les pratiques de la religion; elle est complètement privée du feu céleste, pleine de la prudence la plus égoïste, inaccessible aux émotions généreuses.

Les Daru avaient onze enfants. On cite parmi les filles Mme Cambon, qui mourut quelques mois après l'arrivée de Beyle; Mme de Baure, mariée au Béarnais Faget de Baure, qui fut député sous l'Empire et rapporteur du Conseil du contentieux de la maison de l'empereur; Mme Le Brun, femme économe qui fit longtemps sa cuisine sans avoir de domestique (1). La fille de Mme Le Brun devait épouser le général de Brossard, et Beyle se rappelait encore en 1835 cette petite Pulchérie, vêtue d'une robe d'indienne rouge et jouant avec Noël Daru dans le salon de la rue de Lille; « elle devint, dit-il, fort impérieuse, grosse comme un tonneau, et mena son mari à la baguette. »

Les fils de Noël Daru étaient Pierre, celui qu'on peut appeler le grand Daru, et Martial.

Pierre avait été l'un des plus brillants et des plus solides élèves du collège des oratoriens à Tournon, et il travaillait à Montpellier dans les bureaux de l'intendant Saint-Priest lorsque son père acquit pour lui en 1784, au prix de cent mille livres, des héritiers du sieur Marmier, la charge de commissaire provincial des guerres en Languedoc. « Il a de l'esprit, écrivait Saint-Priest, et il s'est adonné avec beaucoup d'application aux mathématiques ainsi qu'à l'étude des langues, et j'ai

(1) M. Le Brun avait exercé des fonctions judiciaires et mourut juge à la cour d'appel de Paris; sa veuve sollicita pour elle et ses trois enfants une pension de l'empereur; un décret du 12 décembre 1811 lui accorda une pension de 2,000 francs.

tout lieu de croire que ce sera un sujet distingué. » En achevant son droit à l'université, Pierre exerça les fonctions de commissaire des guerres auprès du commissaire-ordonnateur de Montpellier, M. de Causan. Envoyé en 1785 dans le département du Vivarais et Velay, où il remplaça le commissaire Farconet, et en 1787 dans le département de Béziers, où il suppléa le commissaire Marantin, il s'acquitta parfaitement de ces deux missions. Réformé en 1788 à la nouvelle constitution du corps des commissaires des guerres, il obtint un brevet d'élève et remplit les tâches difficiles qui lui furent confiées, d'abord dans la division de l'Aunis, puis dans la division de Languedoc et Roussillon, avec tant de distinction et une si profonde connaissance des détails civils et militaires qu'il fut nommé commissaire ordinaire des guerres en 1791 et commissaire-ordonnateur en 1792.

Employé au département de Brest, puis dans la 13ᵉ division à Rennes, il servit sous les ordres de l'intègre et vigilant Petiet, dont il devint l'ami. « Presque tout ce que j'ai pu faire de bien, disait-il, tout ce que j'ai pu acquérir de lumières, je l'ai dû au citoyen Petiet. » Il était ordonnateur à l'armée des côtes de Brest et de Cherbourg lorsqu'il eut une grave mésaventure. Une lettre qu'il écrivait à un ami fut ouverte par le comité révolutionnaire de Montpellier. Il devait accompagner le corps expéditionnaire qui s'embarquerait à Saint-Malo, et il demandait à son correspondant une prompte réponse, « attendu, ajoutait-il, que nous sommes sur le point de partir pour faire une visite à nos amis les Anglais. » La phrase n'était qu'une ironie. Le comité révolutionnaire de Montpellier la prit au sérieux. Il dénonça Daru, qui fut arrêté par le comité de surveillance de Rennes et suspendu par le comité de salut public. Mais Petiet intervint ; il déclara que la dénonciation était absurde et qu'il fallait rendre à l'armée un fonctionnaire « infiniment utile », et le comité de salut public décida que Daru serait remis en liberté et réintégré sans délai.

Durant son inaction forcée, Pierre Daru avait fait des vers ; il traduisait Horace ; il composait une *Épître à mon sans-culotte,* — le sans-culotte qui le surveillait ; — et cette Épître

prouve et son talent et sa tranquillité d'esprit. Il suppose qu'il s'entretient avec ce Brutus illettré et qu'il lui demande lequel des deux est le plus heureux, le plus libre :

> Qui de nous deux est libre? Est-ce toi, je te prie?
> Toi qui, dès le matin, contraint de t'éveiller,
> Te lèves en bâillant pour me voir travailler?

Pierre ne cesse dès lors de s'élever. Envoyé à l'armée de Mayence pour vérifier la gestion des corps et arrêter leur comptabilité, puis à l'armée d'Helvétie pour diriger spécialement l'administration des subsistances, des transports et des hôpitaux, commissaire-ordonnateur en chef de l'armée commandée par Masséna, appelé à Paris pour travailler avec la commission législative des Cinq-Cents au perfectionnement du code militaire, il remplaça Petiet en janvier 1800 dans les fonctions de chef de la 1re division du département de la guerre : « Vos talents, lui écrivait le ministre, vos qualités personnelles, votre attachement aux intérêts de la chose publique et l'amitié qui vous lie au citoyen Petiet ont déterminé mon choix. » Inspecteur aux revues à l'armée d'Italie, c'est Daru qui assure après Marengo l'exécution de la convention d'Alexandrie, comme il sera plus tard commissaire pour l'exécution de la paix de Presbourg, de la convention de Königsberg et du traité de Tilsit. Secrétaire général du ministère de la guerre en 1801, membre du Tribunat en 1802, président de la commission du code militaire, conseiller d'État et intendant général des pays conquis dans la campagne d'Autriche, intendant général de la Grande Armée en octobre 1806 et administrateur des territoires occupés, intendant général de l'armée d'Allemagne en mars 1809, ministre secrétaire d'État en avril 1811, Pierre Daru fut, de la fin de 1813 jusqu'à la chute de l'Empire, directeur, et pendant les Cent-Jours ministre de l'administration de la guerre.

Beyle a tracé le portrait assez exact et très détaillé de Pierre Daru.

Selon Beyle, Daru a l'âme froide, nullement sensible, nulle

ment expansive. Il manque de caractère; il s'est laissé mener par ses parents, et son frère, sa femme, un familier lui fera signer une lettre contraire à ses principes; il signera, non sans colère, et en criant qu'on lui force la main, mais il signera. Prudent, semblable à sa mère par sa sagesse et son sens rassis, il n'a ni souplesse ni ruse. Il a raison de protester de son honnêteté, de son horreur de tout ce qui sent l'artifice et la cabale, car il n'est ni fin ni adroit, et ne sait pas débrouiller une intrigue. Malgré ses apparences de vivacité, il comprend les choses avec peine. Il a constamment de l'humeur, et pour des riens il se fâche tout rouge : chargé par le ministre Petiet de donner audience aux solliciteurs, il a été tellement excédé de leurs mauvaises raisons qu'il brusque désormais et accueille avec des mouvements de fureur les trente ou quarante personnes qu'il reçoit quotidiennement pour affaires de service.

Il traite de même ses commis. Quel supplice d'écrire de dix heures du matin à une heure après minuit sous le regard de ce Daru continuellement irrité et qui fait des yeux de sanglier! Que de dureté! Quel volcan d'injures! « Il faut, s'écriait-il en 1808, mener les jeunes gens par des verges de fer, et c'est le seul moyen d'obtenir des résultats. » Aussi, dit Beyle, était-ce une partie de plaisir lorsqu'il ne se fâchait que deux ou trois fois le jour.

Et pourtant, dans la société, lorsqu'on cause des arts et de la poésie, ce terrible Daru déploie une politesse recherchée et maniérée; il approche un fauteuil au premier venu! Il était fait, remarque Beyle, pour être de l'Académie des inscriptions, pour être un de ces savants qui parlent volontiers de ce que tout le monde ne sait pas. L'« empereur » de sa classe et le phénix des élèves de Tournon, le plus distingué des membres d'un cénacle poétique de Montpellier, habitué aux petites jouissances de vanité littéraire, il avait dans sa jeunesse beaucoup d'urbanité; nulle sombre mélancolie, nulle misanthropie, nul goût de la solitude : sans son père, il eût été sûrement homme de lettres. Il entra dans l'administration, rédigea des rapports, mit son amour-propre à bien écrire, et

le métier que Noël Daru lui avait imposé ne tarda pas à lui plaire.

Beyle loue le nombre, la rapidité, la vigueur de ses combinaisons, son expérience et sa science d'avocat consultant, sa puissance de travail. En 1793, Daru, revêtu de son uniforme, aidait les soldats à charger du pain sur des fourgons. En 1800, il retournait certains soirs à son bureau, et au dîner il arrivait en retard avec les yeux rouges et « la physionomie du bœuf ». Il croyait que rien n'est impossible au labeur persévérant, et Beyle l'entendit répéter que celui-là est médiocre qui trouve des objections à tout.

Stendhal estime moins le littérateur, et peut-être devait-il un plus chaud hommage à l'administrateur qui, sous l'énorme fardeau de ses fonctions officielles, avait le temps de composer une estimable traduction d'Horace, de correspondre avec Andrieux, Picard, Alexandre Duval, et, comme disait son maître de Tournon, le Père Lefebvre, de courtiser Minerve après avoir contenté Pallas. Il se moque, par exemple, de la *Cléopédie,* qui n'est qu'une bourgeoise platitude, et des sociétés dont Daru présidait les niaises séances, lui reproche de n'avoir pas d'idées nouvelles, de ne connaître que « La Harpe, Rousseau et les principes vulgaires ». Il raille le projet qu'avait Daru, au retour d'une excursion à Morgarten et à Sempach, de faire une histoire de la Suisse. Daru avait-il dans ces lieux célèbres versé les larmes d'admiration de l'homme libre? Non; il n'avait eu qu'une émotion littéraire; il songeait au beau chapitre qu'il ferait, aux détails dont il se souvenait avec un plaisir d'amour-propre. Bref, selon Beyle, Daru n'avait pas d'esprit et n'est qu'un travailleur.

Mais, n'en déplaise à Beyle, Daru versifiait mieux que lui : s'il manque à Daru le relief de l'expression, s'il n'a pas la rime toujours exacte et une forme châtiée, il fut l'un des premiers parmi les lettrés et les littérateurs de l'Empire, et si l'auteur de l'*Histoire de Bretagne* n'a pas, suivant le mot d'un critique, cueilli dans la forêt celtique le rameau d'or de la légende, l'auteur de l'*Histoire de Venise* a fait une œuvre intéressante, remarquable tant par l'ensemble solide du récit que par la

netteté du style et la fermeté du jugement. N'en déplaise à Beyle, quand il aurait manqué d'esprit en société, quand il aurait eu l'air d'un courtisan de Louis XIV en parlant du bal des maréchaux, Daru fut un puissant organisateur, et le nom de ce grand pourvoyeur d'armées est attaché désormais à celui de Napoléon. Pierre Daru, a dit l'empereur, était un lion pour le travail, et il personnifie en lui l'idéal de l'administrateur.

Au commencement de 1800, Daru emmena Beyle à son bureau du ministère de la guerre, et, pour l'occuper, lui donna des lettres à copier. Mais Beyle avait peur de Daru. Il devait être quelques années sous ses ordres. « Je l'admirais, dit-il, mais il me faisait frémir, et jamais je n'ai pu m'accoutumer à lui. » Tant qu'il fut l'auxiliaire de Daru, il l'évita, et il rapporte qu'il cherchait le plus possible à être séparé de cet éternel grondeur, de ce bourru fieffé, fût-ce par une porte à demi fermée. Il fit une bévue dès sa première copie; il écrivit *cela* par deux *l* : *cella*. Daru s'étonna qu'un bon humaniste, un prix de littérature commît de pareilles fautes, et Beyle n'osa lui répondre comme à sa sœur Pauline que l'orthographe est la divinité des sots, ou, comme le Ludovic de *la Chartreuse* à Fabrice, que l'orthographe ne fait pas le génie. Mais la mauvaise impression ne s'effaça pas : Daru signait sans observation les lettres rédigées par Barthomeuf et d'autres; il signait à peine la moitié des lettres minutées par Beyle. Dans la campagne de 1809, il ne parlait que très rarement à son cousin, et chaque fois pour le tancer et le traiter d'étourdi; Beyle se crut négligé, disgracié, et on lit dans son *Journal* de cette époque : « Jamais M. Daru ne m'aimera; il y a quelque chose dans nos caractères qui se repousse. » Daru n'avait pas deviné le futur Stendhal. Sous la Restauration, il trouva chez le libraire Delaunay un volume de Beyle qui coûtait quarante francs parce que l'édition était épuisée. Il ne cacha pas sa surprise : « Comment, quarante francs! » — « Oui, répondit le libraire, et par grâce. » Daru leva les yeux au ciel : « Est-il possible? Cet enfant, ignorant comme une carpe! »

Beyle « admira » sur le tard la bonté de Pierre Daru, et en plusieurs endroits de ses Souvenirs il le nomme son bienfaiteur. Un jour de septembre 1829, il était au café de Rouen, au coin de la rue du Rempart, lorsqu'il lut dans le journal que le comte Daru était mort : il sauta dans un cabriolet, il courut à l'hôtel Daru, il vit un laquais pleurant, et pleura, lui aussi, à chaudes larmes. « Je me trouvais bien ingrat; je mis le comble à mon ingratitude en partant le soir pour l'Italie, j'avançai même mon départ, mais je serais mort de douleur en entrant dans la maison (1). »

Le frère cadet de Pierre, Martial, n'avait ni l'intelligence de son aîné, ni son vaste savoir, ni son obstination dans le labeur, et il n'est pas arrivé aussi haut. Il aimait le jeu et perdait en une nuit avec désinvolture une trentaine de louis. Beyle dit même qu'il n'était ni bête ni génie, qu'il n'avait ni tête ni esprit. Mais, quoique médiocre, c'était un homme d'excellent ton, très brillant, simulant la passion avec aisance et, de l'aveu de Stendhal, réalisant presque l'idéal du monde parisien. Habile séducteur, il eut, rapporte son cousin, vingt-deux maîtresses, et des plus jolies, ce qu'il y avait de mieux dans l'endroit où il se trouvait, et ce fut Beyle qui, lorsque Martial se maria, brûla les portraits, les cheveux et les lettres de ces vingt-deux belles. Il avait été l'amant de la Duchesnois, et il fréquentait assidûment les coulisses, assistait aux répétitions, débitait des anecdotes sur les comédiens, racontait que Mme Fleury voulait remplacer à la fin d'un vers *tigre* par *barbare,* et que Saint-Fal disait *la* trépied. Bon d'ailleurs et bienveillant, il ne pouvait faire de mal à qui que ce fût. Il accueillit Beyle en 1800 avec une cordialité charmante; il lui parla sur un ton

(1) Cf. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, IX, 413-472; les *Souvenirs d'égotisme,* 19 et 91; le *Journal de Stendhal* et la *Vie de Henri Brulard,* passim; C. Stryienski, *Revue blanche* des 1er et 15 octobre 1897. Pierre Daru était né à Montpellier le 12 janvier 1767; il mourut le 5 septembre 1829 dans sa terre de Bécheville et fut inhumé le 11; les obsèques eurent lieu en l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, sa paroisse, et son hôtel était bien, comme dit Beyle, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 81.

plaisant; il le dégourdit, le déniaisa; il le mena dans la loge de Clotilde, une actrice de l'Opéra, qui s'habilla et se déshabilla sans gêne aucune devant notre provincial ébloui; il devint son compagnon de plaisirs et son mentor dans la science de la vie. « Je lui dois, assure l'auteur des *Souvenirs d'égotisme*, le peu que je sais dans l'art de me conduire avec les femmes. » En 1804 et en 1805 Beyle court les théâtres avec Martial, et lorsqu'il prend des leçons de La Rive et de Dugazon pour chasser les derniers restes du parler traînard de son pays, le cadet des Daru est de moitié avec lui. Les deux amis passent ensemble leurs journées; ils vont le 19 septembre 1804 chez La Rive à Montlignon dans la forêt de Montmorency. Ils ont mêmes goûts et mêmes façons : ce sont des jeunes gens à la mode, agréables, irrévérencieux, polissons. Beyle garda la plus vive affection à Martial. Il aspirait en 1806 au bonheur de lui être attaché et désirait le rejoindre pour acquérir quelques-unes de ces qualités qui le rendaient l'idole de ses entours : « Vous savez pour combien de millions de raisons j'aimerais mieux copier des revues dans votre bureau qu'une place de six mille francs à deux cents lieues. » Il le rejoint, et il note avec joie dans son *Journal* que son intimité croît avec Martial; il le nomme l'aimable, l'adorable Martial. Un jour, pendant la campagne de 1809, tous deux font route dans la même voiture trois heures durant, et Martial pense tout haut devant son cousin, lui témoigne une confiance entière, lui promet de l'avancement. En 1814, Beyle s'indigne lorsqu'on lui parle de Martial avec défaveur : « Me dire du mal de Martial, à moi ! » Il le cite volontiers dans ses ouvrages; il le mentionne dans *Rome, Naples et Florence* comme un des hommes « les plus propres à faire chérir le nom français », et en un passage des *Promenades dans Rome* il rappelle que le palais de Monte-Cavallo a été admirablement restauré d'après les ordres de Martial. Plus tard, il regrette de n'avoir pas exprimé sa gratitude à Martial avec assez de chaleur et d'effusion de cœur. Le brave garçon était très vaniteux, fier de son titre de baron, un des Dangeau de la cour impériale, et Beyle ménageait avec soin son amour-propre; mais, écrit Stendhal en 1835, « Martial a toujours été parfait pour moi,

et ce que je lui disais par usage du monde et par amitié, j'aurais dû le dire par amitié passionnée et par reconnaissance (1) ».

Beyle avait d'autres cousins également apparentés aux Daru, les Rebuffet.

Jean-Baptiste Rebuffet était un Méridional remuant, énergique, souple, capable de s'accommoder à tout et à tous. Beyle le regarde comme un négociant de grand mérite, comme un homme de caractère. Il avait loué pour sa femme et sa fille au fond de la cour le premier étage de l'habitation des Daru. Chaque jour il venait y passer un quart d'heure. Il vivait le reste du temps dans sa maison de commerce rue Saint-Denis avec une demoiselle Barberen dont il avait fait à la fois son associée et sa maîtresse (2).

Rebuffet et sa femme reçurent Beyle avec empressement. Mme Rebuffet était jolie et très bonne; mais elle avait peu d'idées, et Beyle goûtait médiocrement sa conversation stérile. La fille des Rebuffet, Adélaïde ou, comme on la nommait, Adèle, n'avait encore que douze ans, et Beyle ne la courtisa que plus tard.

Outre les Rebuffet et les Daru, Beyle connut alors Mme Cardon et son fils Edmond, qui demeuraient dans la rue de Lille, en face des Daru.

Mme Cardon, née Deloyen, personne adroite et intrigante, tante de Mme Campan (3), veuve d'un major de la place d'Arras,

(1) Martial Daru, né le 2 juillet 1774 à Montpellier, aide-commissaire des guerres en 1792, commissaire des guerres en 1793, sous-inspecteur aux revues (28 février 1800), intendant à Brunswick (11 juillet 1807), inspecteur aux revues (10 octobre 1808), intendant des biens de la couronne dans les départements du Tibre et de Trasimène (2 mars 1811), baron de l'Empire (3 février 1813), intendant militaire du cadre auxiliaire (1 octobre 1820-14 octobre 1822), mort le 18 juillet 1827. Il avait épousé Charlotte-Xavière de Froidefond du Chatenet. Le Journal de Stendhal le nomme tantôt Martial, tantôt Pacé.

(2) Ce Rebuffet qualifié d'entrepreneur s'associe à Antoine Gerandan pour faire pendant neuf mois du 1er nivôse VIII au 1er vendémiaire suivant tous les transports de la guerre dans l'armée de [illegible].

(3) La mère de Mme Campan avait été demoiselle Cardon.

avait été femme de chambre de Marie-Antoinette, et avant l'événement de Varennes elle fit le voyage de Belgique avec une malle qui contenait le trousseau de la reine. Beyle raconte qu'on lut dans son salon les *Mémoires* de Mme Campan, dont le texte différait beaucoup de l' « homélie naïve » qui parut en 1823, et il rapporte les curieux propos de Mme Cardon, que Versailles était la cour du roi Pétaud et que Marie-Antoinette, bonne, bornée, pleine de hauteur, très galante, se moquait fort de l'ouvrier serrurier nommé Louis XVI, si dissemblable de son aimable frère le comte d'Artois.

Le salon de Mme Cardon était gai. Beyle y vit les nièces de Mme Campan et petites-nièces de Mme Cardon, les demoiselles Auguié qui devaient épouser, l'une le maréchal Ney, l'autre le baron de Broc, la troisième M. Pannelier (1). Il déploya, dit-il, son amabilité de 1800 avec elles, et peut-être le jugèrent-elles un étrange animal.

Edmond Cardon devint son ami. C'était un grand garçon, mince, très bien élevé, parfait de ton, une admirable poupée, assure Beyle, un être élégant, noble, charmant. Il animait par son entrain les charades déguisées qu'on jouait chez sa mère. Il s'habillait en femme pour raccrocher dans la rue, à vingt pas de la maison, le grave Pierre Daru, qui rentrait au logis en s'étonnant que le quartier fût infesté de filles et qu'une créature qui détachait ses jupons l'eût poursuivi jusque dans l'escalier. La maladie de Beyle lui avait fait perdre tous ses cheveux, et il portait une perruque; le facétieux Cardon la jeta dans une soirée sur la corniche d'une porte.

Le bel Edmond n'avait pas d'emploi, et Beyle dit que les démarches importunes de sa mère auprès de Pierre Daru auraient impatienté l'homme le plus flegmatique. Il ne se souvient pas que Mme Campan dirigeait à Saint-Germain en Laye une institution où la fille et la nièce de Joséphine, Hor-

(1) Le père de ces demoiselles, Pierre-César Auguié, avait été receveur général des finances avant 1789, et il était alors administrateur général des postes. Sa femme, Adélaïde-Henriette Genet, sœur de Mme Campan et femme de chambre de Marie-Antoinette, devint folle à la nouvelle de l'exécution de la reine et se jeta par la fenêtre; elle mourut sur le coup.

tense et Émilie de Beauharnais, terminaient leurs études. La femme du premier consul connaissait donc Mme Cardon, et ce fut elle, et non Daru, qui fit nommer Edmond d'abord élève commissaire des guerres, puis, en avril 1800, adjoint aux commissaires des guerres (1).

(1) Voir à l'appendice une note sur Cardon, avec une lettre inédite de Joséphine.

CHAPITRE III

AU 6e DRAGONS

Beyle et Mazoïer. — Départ pour l'Italie. — Genève. — Le capitaine Burelvillers. — Lausanne. — Le Saint-Bernard. — Le fort de Bard. — Novare. — Milan. — Au temps de M. Petiet. — Alexandre et Augustin Petiet. — Duel. — Joinville, Marigner et Mazeau. — La Pietragrua. — Démarches de Pierre Daru en faveur de Beyle. — Brevet provisoire de sous-lieutenant (23 septembre 1800). — Brevet provisoire de sous-lieutenant au 6e dragons (23 octobre 1800). — Confirmation du brevet par le ministre. — Faux certificats. — Campagne du Mincio. — Combat de Castelfranco (14 janvier 1801). — Beyle aide de camp du général Michaud (1er février-19 septembre 1801). — Garnisons. — Départ pour Grenoble. — Influence de l'Italie sur Beyle. — Beyle à Paris (15 avril 1802). — Sa démission (20 septembre 1802). — Colère des Daru. — Souvenirs du 6e dragons. — Le maréchal des logis Larose. — Le colonel Le Baron. — Le capitaine Henriet. — Le lieutenant Robert. — Macon et Teulié. — « Officier de cavalerie. »

Beyle crut un instant qu'il aurait la même aubaine que Cardon, et Martial lui promettait le charmant uniforme d'adjoint. Puisque Pierre Daru avait du crédit, puisqu'il était homme à obtenir des exceptions, ne pouvait-il enlever la nomination de son cousin, puis le pousser, le stimuler, le faire travailler ferme? Il n'en fut rien. Beyle n'avait pas, comme Cardon, une mère intrigante, et il n'était aux yeux de Pierre Daru qu'un échappé de collège. Aussi ne put-il s'empêcher de soupirer profondément lorsqu'il vit Edmond revêtu de l'habit bleu de ciel aux parements écarlates.

Il resta donc avec Pierre Daru, copiant des pièces dans son salon doré au ministère de la guerre, et quand ce terrible homme s'absentait, escarmouchant avec son camarade Mazoïer (1). Le classique Mazoïer qualifiait Shakespeare de barbare.

(1) Ce Mazoïer (né le 1er octobre 1775 à Lyon, mort le 9 janvier 1841 à

Beyle le portait aux nues : rien de plus beau, disait-il, que la naïveté d'Imogène dans *Cymbeline*, et, s'attendrissant jusqu'aux larmes, il ajoutait que Shakespeare était le plus grand poète de tous les temps.

Mais Pierre Daru n'oubliait pas son parent. Après avoir, comme chef de la première division, travaillé durant l'hiver de 1799 à la réorganisation des bureaux, après avoir expédié les ordres du ministre aux généraux destinés à cette armée de réserve qui devait franchir le Saint-Bernard et vaincre à Marengo, il avait suivi Berthier et Bonaparte en Lombardie comme inspecteur en chef aux revues. Il invita Beyle à le rejoindre.

Le 7 mai, Beyle, fou de joie, s'éloignait de Paris. Le 18, il était à Genève où s'amassaient tous les approvisionnements de bouche et de guerre. Daru y avait laissé un cheval malade. Beyle attendit que la bête fût guérie et l'enfourcha pour passer les Alpes. Bien qu'il eût mis des éperons, il montait pour la première fois de sa vie, et il se plaint plus tard qu'on enseigne aux enfants qu'*equus* signifie cheval sans leur apprendre ce que c'est qu'un cheval. L'animal fit des siennes. Il était suisse pourtant, et raisonnable comme un Suisse, une « vraie rosse ». Mais il n'avait pas quitté l'écurie depuis plusieurs jours, et il était blessé par l'énorme portemanteau qui le chargeait. Il s'emballa et se jeta de la route vers le lac dans un champ planté de maïs. Beyle mourait de peur; il regardait les épaules du cheval, et les trois pieds qui le séparaient de terre lui semblaient un précipice sans fond. Par bonheur, le commissaire des guerres Lambert avait recommandé Beyle au capitaine Burelvillers, et Burelvillers, qui de loin voyait Beyle galoper

Toulouse) était auteur; il avait fait au Lycée un cours de littérature et donna en 1800 une tragédie de *Thésée*. Quartier-maitre adjoint à l'état-major de l'armée des Pyrénées orientales, il était entré le 2 septembre 1799, peu de jours avant Beyle, au ministère de la guerre comme simple commis. Il avança peu à peu; premier commis et sous-chef de bureau en 1802, chef de bureau en 1812, il obtenait en 1814 le titre de commissaire des guerres, en 1815, pour avoir refusé de servir pendant les Cent-Jours, le titre de chef de division honoraire, en 1817 le titre de sous-intendant; lorsqu'il eut sa retraite en 1830, il touchait un traitement de douze mille francs.

au hasard, dépêcha son brosseur au secours de l'imprudent. Au bout d'un quart d'heure, le domestique arrêta le cheval et le calma.

Stendhal décrit ce capitaine Burelvillers comme un homme grand et maigre, de cheveux blonds, de mine narquoise, friponne et nullement engageante. Il le montre armé d'un sabre droit et immensément long, vêtu d'un habit bleu aux boutons et aux épaulettes d'argent, et il ajoute que ce Burelvillers appartenait sans doute à la grosse cavalerie, qu'il avait peut-être été chassé d'un régiment et qu'il tâchait de se raccrocher à un autre. Cette fois, sa mémoire ne l'a guère trompé. Capitaine au 3e cavalerie, Burelvillers avait, disait-on, des moyens militaires qu'il employait avec beaucoup d'aptitude et d'intelligence; mais il était mauvais coucheur : le général inspecteur Beaurevoir déclarait qu'il ne pouvait plus servir au régiment, et le colonel Préval se plaignait des scènes fâcheuses qu'il ne cessait de provoquer. Burelvillers finit par annoncer qu'il ne voulait plus rester au 3e cavalerie, et il sollicita une lettre de passe pour un autre régiment, en menaçant, s'il ne la recevait pas, de donner sa démission. Le ministre le prit au mot; il accepta la démission pure et simple de Burelvillers : cet officier, mandait-il à Préval, causait dans son corps des dissensions continuelles et y avait jeté un tel esprit de désunion qu'il était impossible de l'admettre ailleurs (1).

Burelvillers raconta sans doute ses déboires à son compagnon, et peut-être Beyle a-t-il, par la suite, entendu parler de ce capitaine si peu commode. Quoi qu'il en soit, Burelvillers fit bon accueil au blanc-bec que Lambert l'avait prié de protéger. Il l'accompagna comme un gouverneur accompagne un jeune prince; il répondit à ses questions avec complaisance; il fut son premier maître d'équitation.

« De Genève, dit Beyle dans la *Chartreuse* lorsqu'il retrace

(1) Burelvillers avait été chargé le 31 mars 1794, sur la recommandation de Saint-Just et de Duroy, de surveiller, en qualité d'inspecteur au traitement de cinq mille livres, l'administration des dépôts généraux de cavalerie et de dragons établis à Colmar et à Phalsbourg. Sa démission de capitaine fut acceptée le 14 octobre 1801.

les étapes de Fabrice, de Genève pour aller en Italie on passe par Lausanne. » De même que Fabrice, il eut à Lausanne une querelle qui faillit tourner à mal : il se fâcha contre le municipal qui distribuait les billets de logement, et il mit la main à son sabre. Burelvillers le retint en lui remontrant qu'il était tard et qu'il serait difficile de trouver un gîte dans une ville encombrée. Le lendemain, le capitaine interrogea notre Dauphinois sur sa façon de tirer des armes. Beyle avoua sa complète ignorance. « Qu'auriez-vous fait, lui demanda Burelvillers, si cet homme s'était avisé de sortir avec vous ? — J'aurais foncé sur lui. » Tous les soirs, à la halte, Burelvillers donna dès lors à Beyle quelques principes d'estocade.

Il gravit le Saint-Bernard avec de grandes précautions et de petits périls. A plusieurs reprises, sur l'étroite route couverte de neige, son cheval fit mine de choir. Mais il resta gai. Des groupes de soldats gênèrent parfois ou suspendirent sa marche. Ces hommes n'étaient pas des héros comme il l'aurait cru ; ils étaient égoïstes et ils juraient de colère parce qu'ils étaient à pied et que Beyle était à cheval. Il eut sans doute le même serrement de cœur que son Fabrice, accueilli par des ricanements et pleurant ses rêves évanouis, comprenant la chimère des nobles amitiés que le Tasse et l'Arioste ont chantées. N'importe ! Il croyait faire campagne. Comme toute l'armée, il s'arrêta quelques instants au couvent du Saint-Bernard, but ses deux verres de vin et mangea sa ration de pain de seigle et de fromage. La descente fut plus longue et plus malaisée que la montée. Il allait bride en main, et à un certain endroit il ne tint les courroies qu'avec deux doigts pour ne pas être entraîné dans le précipice si la bête y tombait. Des hauteurs d'Albaredo les pièces françaises, hissées à dos d'homme, battaient le château de Bard. Le bruit de l'artillerie qui retentissait dans la vallée au milieu des rochers émut profondément Beyle. Il reçut alors le baptême du feu. Burelvillers lui demande soudain s'il a peur : Beyle, qui ne fut jamais capon, s'avance hardiment à portée du fort et s'expose plusieurs minutes à son canon.

L'enchantement commençait, et une nouvelle vie s'ouvrait

à lui. Il entendit au théâtre de Novare le *Matrimonio segreto* de Cimarosa, qu'il a nommé le grand maître des émotions du cœur, et il eut des « jouissances d'ange », les premières que lui donnait la musique. De Novare à Milan il goûta le bonheur le plus vif, le plus fou. Le paysage le ravit. Ce n'étaient que des arbres et des tiges de maïs en tel nombre qu'on ne voyait pas à cent pas devant soi. Mais c'était l'Italie, c'était la Lombardie, c'était Milan.

Un des premiers Français qu'il rencontra lorsqu'il entra dans Milan par une belle matinée du mois de juin, fut Martial, son cher Martial, vêtu de la redingote bleue et coiffé du chapeau brodé des sous-inspecteurs aux revues. Beyle prit aussitôt congé du capitaine Burelvillers et suivit Martial à la casa d'Adda, se récriant, s'extasiant sur tout, sur les domestiques qui détachaient son portemanteau et emmenaient son cheval, sur la maison, la cour, l'escalier, le salon, sur les côtelettes panées qui lui furent servies, et qu'il trouva si bonnes que ce plat lui rappela Milan durant plusieurs années. Le nom de la casa d'Adda lui resta sacré, et Milan fut pour lui le plus beau lieu de la terre et sa patrie d'adoption, la ville où il revint tant qu'il put, où il désira vieillir et mourir, où il eut ses plus grands plaisirs et ses plus grandes peines. Il aima de Milan jusqu'à l'odeur de fumier particulière à ses rues. La tasse de café à la crème qu'il prenait à Milan lui semblait supérieure à tout ce qu'on boit à Paris. Il voulut qu'on écrivît sur sa tombe : *Beyle Milanese* (1). En 1804, à Paris, dans le cabinet de Martial Daru, il évitait de lever les yeux vers une estampe qui représentait dans le lointain le dôme de Milan : ce souvenir trop tendre lui faisait mal.

On a prétendu qu'il assista le 14 juin 1800 à la bataille de Marengo en amateur, et lui-même parlait volontiers de ce coup de tonnerre qui réveilla l'Italie. Mais il n'a jamais dit expressément qu'il était à Marengo. « On fit, rapporte une de ses auto-

(1) Le texte de l'épitaphe date de 1820 (cf. Stryienski, *Souvenirs d'égotisme*, 61, et *Journal*, 475).

notices, l'expédition de Marengo, Beyle y fut. » Ces mots signifient-ils qu'il était présent à l'action? S'il avait été témoin de l'affaire, aurait-il écrit dans son *Journal* à la date du 27 septembre 1801 : « A trois lieues de Voghera, je vis le fameux champ de la bataille de Marengo; on y voit quelques arbres coupés et beaucoup d'os d'hommes et de chevaux; j'y passai treize mois et quinze jours après le jour de la bataille. » Évidemment, lorsqu'il traça ces lignes, il venait à Marengo pour la première fois.

Beyle ne fit même pas la campagne de Marengo. Il n'appartenait à aucun corps. Passer les Alpes avec l'armée, voir de loin le fort de Bard, applaudir de Milan à la victoire de Marengo, ce n'est pas faire campagne.

Il fut quelque temps, pour nous servir de son expression, employé de M. Daru; il copiait ou portait des pièces, et c'est ainsi qu'il aurait vu Bonaparte une semaine après Marengo dans une loge de la Scala pour lui rendre compte de mesures relatives à l'occupation de la citadelle d'Arona.

Claude Petiet, ancien ordonnateur en chef des armées, ancien ministre de la guerre, puis conseiller d'État et inspecteur en chef aux revues, détaché récemment pour surveiller le service des subsistances et des hôpitaux, venait d'être nommé ministre extraordinaire du gouvernement français dans la Cisalpine. Il était chargé de toutes les relations avec la République; c'était sous son autorité qu'un trésorier français percevait les contributions; il convoquait et présidait la consulta qui préparait la réorganisation du pays. Plus tard, Beyle, parlant de cette première période milanaise de son existence, disait : « Au temps de M. Petiet. » Il fut présenté à Petiet par les Daru; il connut Mme Petiet et ses deux fils Alexandre et Augustin, qu'il devait revoir à Paris.

Alexandre Petiet, lieutenant d'artillerie et attaché à l'état-major de l'armée de réserve, puis aide de camp de Masséna, de Brune et de Marmont, eut en 1806 son brevet de capitaine. Mais dès 1803 il était entré comme auditeur à la section de la guerre du conseil d'État, et il appartint désormais au corps de l'intendance. Inspecteur des bâtiments et du mobilier de la

couronne, intendant de la liste civile en Toscane, baron de l'Empire, il termina sa carrière comme directeur des subsistances militaires à Paris (1).

Augustin Petiet, élève commissaire des guerres, avait obtenu l'une des trente-cinq places d'adjoint créées par le premier consul avant la campagne de Marengo. Mais il n'avait eu ce titre que pour rejoindre son père en Lombardie. Il fut bientôt, ainsi que Beyle, nommé sous-lieutenant de cavalerie. Il devait être aide de camp de Soult, et devenir en 1813 baron de l'Empire, major de hussards, chef d'escadron des lanciers rouges, adjudant-commandant chef de l'état-major de la division Piré, en 1818 colonel, et à la fin de 1830 général de brigade (2).

Mais il n'y avait pas de sympathie entre Beyle et les deux frères Petiet. Il eut un duel avec Augustin pour les beaux yeux d'une dame Martin, et reçut au pied un léger coup de sabre, une insignifiante éraflure.

Beyle vécut surtout dans la société de Martial Daru et de quelques commissaires des guerres, fort braves gens, instruits, spirituels, gaillards, qu'il rencontra plusieurs fois au cours de sa vie : Joinville, Marigner, Mazeau.

Louis Joinville suivit la même carrière pendant quarante années sans interruption, sans congé, et il se piquait d'avoir conquis tous ses grades dans les camps. Commissaire des guerres en 1793, adjoint à Pierre Daru en 1800, sous-inspecteur aux revues en 1802, baron de l'Empire, il fut de 1805 à 1814 attaché constamment au quartier général de la Grande Armée, et de 1807 à 1814 nommé commissaire-ordonnateur en chef à l'ouverture de chaque campagne. Placé en 1817 à la tête du corps de l'intendance, il dirigea jusqu'à 1831 l'administration de la 1re division au ministère de la guerre. Ses talents, disait Soult, l'avaient fait distinguer de l'empereur, et Joinville rapportait volontiers ce mot de Napoléon : « Vous êtes aussi utile que ceux qui ont les premiers grades de

(1) Alexandre Petiet, né à Rennes le 26 février 1782, mort à Paris le 9 novembre 1835, dans l'exercice de ses fonctions.

(2) Augustin, dit Auguste Petiet, né à Rennes le 19 juillet 1784, maréchal de camp le 13 décembre 1830, retraité le 30 mai 1848, mort le 1er août 1858.

l'armée. » Beyle aimait Joinville ou Louis, comme il l'appelle familièrement; il le nomme le bon Joinville, et il se reproche d'avoir un jour, en un accès de folie, provoqué cet excellent homme.

Marigner, commissaire des guerres depuis le commencement de la Révolution, alors sous-inspecteur aux revues, inspecteur aux revues en 1812, était, disait Daru, « un homme d'un caractère élevé, d'un esprit rare, d'une capacité qui ne serait point au-dessous des fonctions les plus difficiles ». Beyle estimait infiniment Marigner. Dans la campagne de 1809, il lut avec lui l'*Uno* d'Alfieri. Il trouvait que Marigner s'exprimait de la meilleure grâce du monde; il louait son esprit: c'était, selon lui, le même esprit que celui de Matta dans les *Mémoires de Grammont*, un esprit naturel « inventé à chaque instant par un caractère aimable sur toutes les circonstances de la conversation » (1).

Comme Marigner, Mazeau mérita les éloges de Petiet, de Daru, de Villemanzy, de Gouvion Saint-Cyr, qui vantèrent à l'envi son expérience, son exactitude et son activité. Il avait l'âme sèche et peu accessible à l'enthousiasme; les arts le touchaient peu, et Beyle le comparait à son oncle Romain Gagnon. C'était un bon vivant au gros nez et au visage plein qui faisait volontiers de graveleuses plaisanteries. En 1801, dans une excursion sur les bords du lac de Garde, une nuit que des dames étaient venues le réveiller dans son lit, il quitta sa chemise et, prenant un flambeau, leur rendit leur visite en cet état de nudité (2).

(1) Augustin-André Marigner de la Creuzardière, fils d'un premier commis du trésor royal, clerc de notaire avant la Révolution, membre des Jacobins de Paris, commissaire des guerres à l'armée des Ardennes, à l'armée des côtes de Brest sous les ordres de Petiet qui loue son zèle et ses services distingués, à l'armée de Sambre-et-Meuse, à celle de Naples, à celle du Danube (où Daru qui l'employa vanta son expérience et son irréprochable moralité), sous-inspecteur aux revues à l'armée d'Espagne et à celle d'Allemagne, inspecteur aux revues dans la campagne de 1812, prend sa retraite en mai 1813, à l'âge de quarante-sept ans.

(2) Henri-Constant Mazeau de la Tannière, fils du directeur de la recette générale des finances de Bretagne, né à Nantes le 2 janvier 1775, grenadier dans la légion nantaise, dragon au 10e régiment pendant cinq mois en 1794,

Malgré la différence d'âge, ces joyeux compagnons firent le meilleur accueil au cousin des Daru. Ils l'emmenèrent dans ces bals si gais qui s'étaient après Marengo organisés à la casa Tanzi. Le jeune homme les enviait. Ils étaient heureux, ils avaient de jolies et spirituelles maîtresses, et il essaya de les imiter. Il raconte qu'il avait apporté de Paris son innocence et qu'il se délivra de ce trésor à Milan, il ne sait plus avec qui; ne dit-il pas dans l'*Amour* que, lorsqu'on a soif, on ne doit pas être difficile sur la nature du breuvage que le hasard nous présente?

Comme naguère, à Paris, il souhaitait vainement de rencontrer une femme qui connaîtrait son âme et qui eût une âme semblable à la sienne, une âme de poète. Il aurait voulu que Martial ou un autre eût pitié de lui, le secourût d'un charitable conseil, le mît dans les bras de la charmante créature qu'il rêvait. Ses amis s'occupaient de tout autres soins, et ils avaient raison. Beyle n'eut alors que de vulgaires amours. Une nuit de juin 1801, à Brescia, avec plusieurs bons drilles, il donna l'assaut à un lupanar et il chanta ce nocturne exploit en vers aussi mauvais qu'obscènes (1). Il n'a donc pas passé ces deux années 1800 et 1801, comme il l'a prétendu, en vains soupirs et en élans impuissants. Ainsi fit en Italie Tallemant des Réaux qu'une passion romanesque et des intentions de tristesse n'empêchèrent pas de se divertir, « tant c'est belle chose que jeunesse ». Mais timide, gauche, embarrassé, manquant encore de l'usage du monde, dénué d'argent, assez mal fagoté et portant un habit quelquefois décousu par-ci par-là, fier en même temps, il eut des accès de mélancolie et de langueur. Une Milanaise l'avait séduit : Angela, fille du marchand Borone et femme du médecin Pietragrua, la superbe et majestueuse Angela, maîtresse de Joinville, qu'elle aimait follement.

employé à l'état-major général des armées de l'Ouest et de Sambre-et-Meuse, commis principal, puis sous-chef au ministère de la guerre en 1797 et en 1798, commissaire des guerres en 1799, commissaire-ordonnateur en 1808, commissaire-ordonnateur en chef de l'armée de Portugal en 1811, intendant militaire dans le cadre auxiliaire sous la Restauration, retraité en 1827, mort le 26 janvier 1829.

(1) Henri Cordier, *Stendhal et ses amis*, 75.

Beyle n'osa la courtiser. Elle ne se douta pas de la « divine illusion » qu'elle produisait.

Il fallait pourtant avoir un emploi. Beyle, désespérant d'appartenir au commissariat des guerres, et certain de recevoir bientôt par le crédit de Pierre Daru un brevet de sous-lieutenant, résolut de suivre la carrière des armes.

Brune était alors à la tête de l'armée d'Italie (1), et il avait pour chef d'état-major Oudinot, à qui Daru recommanda Beyle. A la prière d'Oudinot, Brune envoya le 23 septembre 1800 à Beyle un brevet provisoire de sous-lieutenant. Ce brevet ne mentionnait, et pour cause, ni les services ni les actions et blessures de Beyle : le général lui donnait ce grade « en récompense de sa bonne conduite et de ses talents ».

Trois semaines plus tard, le 16 octobre, Oudinot transmettait à Daru le brevet provisoire de Beyle, en se disant heureux d'avoir trouvé cette occasion d'être agréable au « citoyen inspecteur », et le lendemain, par une seconde lettre, il informait Daru que Beyle était attaché à l'état-major, et devait être inscrit sur le tableau des officiers de l'état-major à la suite des sous-lieutenants.

Restait la confirmation du ministre. Daru écrivit à Durosnel, chef du bureau de la cavalerie au département de la guerre. Les expressions dont il se sert prouvent qu'il avait pour son jeune cousin une réelle bienveillance, et qu'il savait appuyer et pousser les gens auxquels il s'intéressait. Il rappelle que Beyle a travaillé et « griffonné » avec lui. Il assure que Beyle, « emporté par son courage sur les traces du premier consul au delà des Alpes », mérite une sous-lieutenance; il ajoute que sa recommandation n'est pas une recommandation banale comme tant d'autres, qu'il désire vivement la nomination de Beyle, et qu'il ne veut pas en demeurer là, qu'il compte revenir à la charge dans quelques mois, et obtenir davantage pour son protégé. « Je charge Martial, concluait-il, de vous tourmenter jusqu'à ce que l'affaire soit finie, et, s'il le faut, je

(1) Depuis le 13 août 1800.

vous enverrai pour vous séduire la Vénus de Médicis que Mazeau est chargé d'enlever. »

Mais sur ces entrefaites une place avait vaqué dans le 6ᵉ régiment de dragons à Lodi. Le sous-lieutenant Millot demandait sa retraite pour cause de blessures. Le 23 octobre, Davout, qui commandait en chef la cavalerie de l'armée, nommait Beyle sous-lieutenant au 6ᵉ régiment de dragons.

Le 15 novembre, Daru envoyait à Durosnel le brevet provisoire que Beyle avait reçu de Davout, et le priait instamment de faire confirmer son cousin dans son emploi : il appelait Durosnel son cher et ancien collaborateur, l'assurait de son affection, lui demandait pour le jeune sous-lieutenant « quelque bienveillance et un peu d'amitié ».

La nomination fut confirmée très tard, le 24 juin 1801, mais elle datait du 23 octobre 1800, et sur le compte qu'avait rendu Durosnel, le ministre déclarait que Beyle, attaché à l'état-major de Brune, avait montré de l'intelligence, une bonne conduite, des connaissances.

Il fallait lui expédier le brevet définitif. Le 1ᵉʳ juillet 1801, le bureau des troupes et légions à cheval réclamait à Beyle, outre son acte de naissance, les pièces qui prouvaient ses services antérieurs. De services antérieurs, Beyle n'en avait pas. Mais, grâce à Daru, ses précautions étaient prises. Par deux certificats dressés à Lodi le 20 octobre 1800, trois jours avant sa nomination, le chef de brigade ou colonel Le Baron et le conseil d'administration du 6ᵉ dragons avaient attesté que Beyle était entré au corps comme enrôlé volontaire le 25 juillet; qu'il faisait partie d'un détachement qui stationnait à Sarreguemines; que, sur le rapport du chef de ce détachement, qui louait la conduite et les connaissances du jeune soldat, le chef de brigade avait donné l'ordre de le faire recevoir brigadier et maréchal des logis; mais qu'avant la réception de cet ordre, Beyle avait quitté le détachement et rejoint le régiment. Le nouveau sous-lieutenant envoya ces deux certificats au ministre et reçut son brevet.

Ultérieurement, en 1818 et en 1819, il écrivit aux bureaux de la guerre qu'il avait été dragon dès le mois d'avril 1800

avant Marengo, mais que les registres du 6e régiment étaient mal tenus, et qu'il ne fut inscrit qu'à la fin de septembre. Les contrôles portent, en effet, qu'il entra le 23 septembre au corps comme dragon; mais, parce qu'il n'avait pas antérieurement servi, parce qu'il n'avait été ni soldat, ni brigadier, ni maréchal des logis, il fut inscrit à la date de son brevet provisoire de sous-lieutenant. Aussi, lorsque les bureaux lui répondirent qu'il ne comptait au 6e dragons que depuis le 1er vendémiaire an IX, et non, selon son dire, depuis le milieu de l'an VIII, Beyle ne protesta pas. Pourtant, en 1828, quand il voulut grossir ses services pour grossir sa pension, il prétendit que Berthier lui avait promis la première place vacante dans la cavalerie, qu'en conséquence il avait rejoint le 6e dragons qui venait d'Allemagne avec le général Moncey quelques jours avant Marengo, et qu'il avait été simple dragon jusqu'à ce que le sous-lieutenant Millot eût pris sa retraite. Mais les documents témoignent contre lui, et ils démontrent que ce révolutionnaire, ce haïsseur des privilèges a été nommé d'emblée sous-lieutenant, parce qu'il était cousin de Pierre Daru.

Le sous-lieutenant Beyle, dont le régiment tenait garnison à Lodi, eut l'occasion d'étudier sur les lieux la campagne de 1796. Il parcourut avec un enthousiasme juvénile presque tous les champs de bataille. Ses guides étaient des soldats de Bonaparte, de jeunes Italiens émerveillés de la gloire du vainqueur d'Arcole, et dans les bourgades, dans les villes, sur les murs sillonnés par les balles, apparaissait encore la trace évidente des combats.

Bientôt, il vit la guerre; s'il ne fit pas la campagne de Marengo, il fit en décembre 1800 et en janvier 1801 la campagne du Mincio, où Brune commanda l'armée et prouva, selon le mot de Beyle, qu'il manquait de toutes les qualités d'un général en chef.

Il a dit qu'un certificat du général Michaud témoignait qu'il avait marché vaillamment sur deux canons. Les deux certificats que Michaud lui délivra ne mentionnent pas ces deux pièces d'artillerie qu'il aurait affrontées. Mais l'un d'eux atteste que

Beyle a donné dans le cours de la campagne, et notamment au combat en avant de Castelfranco, des preuves d'intrépidité.

Le général Michaud était un très bon soldat et un très brave homme dont Beyle a gardé la mémoire. Ancien chasseur à cheval, lieutenant-colonel d'un bataillon de volontaires, il avait eu, comme tant d'autres, un avancement prodigieux au commencement de la guerre de la Révolution : général de brigade en mai 1793 et général de division au mois de septembre suivant, il était dans les premiers jours de 1794 général en chef de l'armée du Rhin. Employé à l'armée d'Italie en 1800, il avait commandé l'aile droite, puis la réserve, puis, lorsque Delmas tomba malade, l'avant-garde, et ce fut lui qui, le 14 janvier 1801, enleva Castelfranco. L'éducation lui avait manqué, et Beyle regretta de n'avoir pas rencontré dès 1801, au lieu du général Michaud, un grand seigneur comme M. de Sainte-Aulaire, qui l'eût dressé, qui lui eût aiguisé l'esprit et poli les manières.

Un armistice fut conclu quatre jours après Castelfranco. Le général Michaud eut alors à remplacer un de ses aides de camp : sur les rapports avantageux qu'on lui fit, ou plutôt sur la recommandation de Daru, il choisit Beyle (1).

Michaud, qui commandait la 3ᵉ division des troupes de la Cisalpine, habita successivement à Vérone, à Bergame, à Brescia, et entreprit de longues promenades dans la région. Beyle connut et aima de plus en plus la Lombardie. Lorsqu'il citait plus tard le vers de Regnard :

> Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Crémone?

il remarquait que Crémone est une grande villasse où l'on meurt d'ennui et de chaleur. Toutefois, la Lombardie était à ses yeux ce qu'il y a de plus beau au monde. Brescia lui plaisait infiniment. Le pays de Bergame lui semblait le plus joli qu'il eût jamais vu. Il se disait le plus heureux des

(1) La nomination est du 1ᵉʳ février 1801 ou 12 pluviôse, et Beyle quitta Milan pour Vérone le 2 ventôse ou 21 février.

hommes. Parfois, il faisait une fugue à Milan, assistait aux représentations de la Scala, saluait cette Pietragrua dont il était féru, et au bout d'une semaine regagnait allégrement son poste. Mais le ministre prescrivit que tous les aides de camp sous-lieutenants rentreraient à leur corps. Le 19 septembre, Beyle quittait Brescia pour rejoindre son régiment. Le général Michaud lui donna le plus beau des certificats : il ne pouvait que se louer de la manière délicate et distinguée dont Beyle avait servi, et il saisissait cette occasion de témoigner à son aide de camp non seulement sa satisfaction, mais son estime et son amitié.

Attaché au 2e escadron et à la 8e compagnie du régiment, Beyle tint garnison à Bra, puis à Saluces, puis à Savigliano. Bientôt il s'ennuya; il eut des accès de fièvre; il accepta le congé que lui offrait son colonel, et au mois de janvier 1802, il était à Grenoble.

Il ne devait revoir l'Italie qu'en 1811. Mais elle était dorénavant sa terre promise, le seul pays où le bonheur existait pour lui, le seul où il souhaitait de couler ses jours. Il ne s'étonnait pas que des Français fissent la folie de démissionner et de vivre pauvres à Milan plutôt que de s'éloigner de leurs affections. Lui aussi aimait la race italienne. Il emportait avec lui le souvenir de femmes charmantes, non seulement de la Pietragrua, mais de la comtesse Gerardi qui captiva Claude Petiet et qui joignait aux plus beaux yeux du monde la gaieté la plus douce et la simplicité la plus réelle : c'est elle qui, dans un fragment de l'*Amour*, explique avec verve le mot de « cristallisation », et dans la *Vie de Rossini*, elle conte aux hôtes de sa loge une histoire, celle de Stradella et d'Hortensia, qui peint les mœurs et le gouvernement de Venise. Il n'oublia plus ces Italiens qui cherchaient si mollement, si voluptueusement la félicité, qui connaissaient si bien l'art de jouir, l'*arte di godere*, ces officiers de la légion italique si pleins de grâce, les frères de Mme Gerardi, ces Lechi dont la superbe figure lui inspirait tant d'enthousiasme.

Il avait pris en Lombardie le goût de la musique, et il a dit que le théâtre de la Scala, où il entendit les *Virtuosi* de Mayr

et les opéras de Cimarosa, était au premier rang parmi les choses qui formèrent sa jeunesse.

Il avait enfin, plus qu'il ne s'en doutait, puisé sur le sol italien la haine de toutes les tyrannies, et il revenait républicain, passionné pour la liberté. Il avait vu les joyeux transports des habitants délivrés du bâton autrichien, affranchis du joug qui, pendant les treize mois, les *tredici mesi*, avait pesé sur eux, exprimant leur gratitude aux Français avec effusion : « Figurez-vous, s'écriait-il plus tard, un peuple amoureux fou ! » Il avait lu les bulletins ardents de Bonaparte, ses ordres du jour, ses proclamations. Le jeune victorieux disait que « la bravoure des phalanges républicaines assurait à jamais le triomphe de l'égalité et de toutes les idées libérales (1) ». Il flétrissait les horreurs commises à Milan par les agents de l'empereur. Il rappelait avec indignation le grand mathématicien Fontana gémissant sous le poids des chaînes, tous ceux qui siégeaient dans les municipalités et les administrations départementales, tous les membres du corps législatif jetés dans des cachots, les nobles allant seuls au casino de Milan, les privilégiés semblant s'indemniser des trois ans d'égalité qu'ils avaient soufferts sous la République cisalpine par des procédés arrogants et des vexations incessantes. Beyle était à Brescia lorsque la ville célébra la rentrée des patriotes que l'Autriche avait déportés aux bouches du Cattaro, et la pâleur de ces malheureux, leurs yeux hagards, leur corps amaigri faisaient un étrange contraste avec l'allégresse qui les entourait.

C'est encore en Italie qu'il a pris son irréligion. Son séjour dans la Lombardie acheva ce que l'enseignement de l'École centrale et les entretiens du géomètre Gros avaient commencé. Il se convainquit que les prêtres avaient « gâté » l'Italie, et c'est de ses années de régiment que date son athéisme.

Après avoir passé trois mois à Grenoble, Beyle gagna

(1) Remarquer ce mot « idées libérales » prononcé en 1800 par Bonaparte (du reste, employé par lui dans sa proclamation du 19 brumaire), et que Beyle lui-même ne croyait pas si ancien, puisqu'il disait en 1829 : « Ce sentiment profond de la justice que l'on désigne en ce moment par le nom d'idées libérales... »

Paris (1) et donna sa démission de sous-lieutenant. Vainement le général Michaud, qu'il vit à Fontainebleau en juin 1802 et qui chassa plusieurs jours avec lui, tenta de le dissuader, promit de le reprendre comme aide de camp et de l'emmener dans le Nord en tournée d'inspection. Beyle ne démordit pas de sa résolution.

Il l'a plus tard expliquée très diversement. Il dit ou insinue tantôt qu'il suivit à Paris une femme qu'il aimait sans avertir le ministre de la guerre, et que le ministre se fâcha; tantôt qu'une sérieuse maladie et des blessures le mettaient hors d'état de servir, qu'il avait eu la poitrine écrasée par son cheval tué; tantôt qu'il se retira parce qu'on était en paix, et qu'il n'y avait pas de guerre en perspective; tantôt qu'il faut trop se baisser dans l'armée pour arriver aux premiers postes, les seuls où les actions sont en vue. Que d'excuses et de tristes défaites! Et ne prouvent-elles pas que Beyle sentait qu'il avait tort? Sans doute, il s'était amouraché de Victorine Mounier, — mais Victorine avait quitté Grenoble pour Rennes et non pour Paris. Sans doute, il avait eu la fièvre et reçu d'Augustin Petiet un coup de sabre, — mais ni fièvre ni blessure n'avaient eu la moindre gravité. En réalité, Beyle (il en fait l'aveu dans la *Vie de Henri Brulard*) était ennuyé à l'excès de ses camarades. A un dîner de corps à Savigliano, quelques jours avant son départ, il se plaint de l'extrême froideur des convives, ainsi que de la platitude du capitaine Frère (2), et en 1832 il se rappelait encore le dégoût que la femme du capitaine Henriet lui avait inspiré par la liberté de ses propos : « J'adore, écrivait-il, ce genre de conversation en italien; il m'a fait horreur dans la bouche de Mme Henriet. »

Il avait assez du métier de soldat. Vivre libre à Paris et y jouir de tous les plaisirs, y continuer son éducation, et à force

(1) Il part le 3 avril de Grenoble et arrive à Paris le 15 avril 1802.

(2) Ce Frère, ancien aide de camp de Beysser et de Canclaux, lieutenant au régiment depuis 1797, n'a pas dépassé le grade de capitaine. Le général Roget, qui commandait à Metz, le prit en 1809, sur sa demande, pour aide de camp; mais Frère avait quitté le régiment parce qu'il était infirme, usé, sûr de ne plus avancer. « Il n'écrit pas, mandait Roget au ministre en mars 1810, et, n'ayant pas à me louer de sa conduite, je prie Votre Excellence de lui accorder sa retraite. »

de persévérance devenir un grand et vrai poète, conquérir la gloire littéraire, tel était son but. Son père, qui ne voyait dans l'état militaire que libertinage et impiété, lui promettait une pension annuelle de trois mille francs.

Beyle envoya donc de Paris sa démission au régiment. Il la donna sans énoncer de motifs et la data de Savigliano le 20 juillet 1802. Elle fut acceptée le 8 août par le conseil d'administration, et le 20 septembre par le ministre de la guerre (1).

Les Daru furent irrités. Était-ce la peine d'avoir fait obtenir à Beyle une sous-lieutenance? Quoi! ils l'avaient mis en selle, ils allaient demander pour lui du galon, et l'écervelé démissionnait! Pierre Daru et sa jeune femme Alexandrine déclarèrent que Beyle était une mauvaise tête (2).

Si Beyle était resté dans l'armée, il serait devenu certainement colonel et peut-être général, comme son cousin germain Oronce Gagnon (3). Il était déjà le huitième des seize sous-lieutenants du régiment sur le tableau d'ancienneté, et il n'avait pas seulement le précieux appui des Daru : bien qu'il eût les nerfs délicats et la peau sensible d'une femme, bien qu'il ne pût tenir son sabre deux heures durant sans avoir la main pleine d'ampoules, il possédait les qualités du militaire, l'endurance, la bravoure, et il assure que la témérité la plus périlleuse était pour lui un véritable plaisir.

Il adora plus tard ce qu'il avait brûlé, et ces deux années de régiment lui parurent la période héroïque de sa vie. Ce 6e dragons qu'il avait joyeusement quitté, il le revendiqua, il le glorifia. Dans la *Vie de Henri Brulard*, il rapporte qu'il aimait tendrement dès l'enfance ces beaux dragons qui passaient sur la place Grenette pour se rendre à l'armée d'Italie, et dans *Rouge et noir*, Julien Sorel, qui les voit revenir de Lombardie et attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison paternelle, admire ces soldats revêtus d'un grand

(1) Il est donc porté sur les contrôles comme démissionnaire au 20 septembre 1802 ou 3e jour complémentaire de l'an X.

(2) Daru venait d'épouser le 1er juin Alexandrine-Thérèse Nardot (morte à Paris le 6 janvier 1815).

(3) Cf. à l'appendice la notice sur Oronce Gagnon

manteau blanc et coiffés d'un casque aux longs crins noirs.

C'est surtout dans la *Chartreuse de Parme* qu'il a semé des réminiscences de sa carrière militaire. Après la déroute de Waterloo, Fabrice aperçoit à l'entrée du pont de la Sainte un vieil officier de cavalerie et trois de ses hommes, tous quatre démontés, blessés, silencieux, navrés de douleur, semblables à des génies enchantés. L'officier, qui porte le bras en écharpe, a la moustache blanche et l'air le plus honnête qui soit. Il ordonne à Fabrice, au nom de l'honneur, de rester en vedette et de barrer le passage à tous les dragons, chasseurs et hussards qui viendront. Fabrice, conquis dès le premier mot, demande un ordre écrit, et l'un des trois hommes, maréchal des logis, trace quelques lignes sur une feuille de son calepin.

Ces braves gens auxquels Fabrice s'associe appartiennent au 6e dragons. Le maréchal des logis se nomme Larose, tout comme un maréchal des logis que Beyle connut au régiment, et le vieil officier s'appelle le colonel Le Baron, tout comme le colonel de 1800.

Le nom de Larose s'était gravé dans la mémoire de Beyle. Laurent Canuet, dit Larose, passait sous le Consulat pour le héros du 6e dragons. On racontait qu'il avait en 1796, près de Fribourg en Brisgau, fait de sa main onze prisonniers; qu'à Marengo, il avait reçu neuf coups de sabre; que dans la campagne du Mincio, il était entré le premier dans le village de Pozzolo sous un feu violent de mousqueterie et avait tué sept Autrichiens qui résistaient. Promu sous-lieutenant de la compagnie d'élite au mois de novembre 1801, noté par le général inspecteur Canclaux comme un homme très brave, plein de zèle et d'activité, Larose obtint en 1803 un sabre d'honneur et en 1804 la croix d'officier. Prisonnier à Wischau en 1805, lieutenant en 1806, blessé de quatre coups de sabre et de deux coups de lance au combat de Biezun en Pologne et de nouveau prisonnier, capitaine en 1808, il était couvert de cicatrices lorsqu'il eut sa retraite en 1809 (1).

(1) Il était né à Ryes, dans le Calvados, le 13 mai 1772, et alla vivre dans son village natal.

Quant à Le Baron, capitaine aux volontaires du Finistère, aide de camp du général La Bourdonnaye en Belgique et en Bretagne, aide de camp des représentants Blad et Tallien à l'expédition de Quiberon, il s'était distingué dans la guerre des chouans où il avait un instant commandé l'arrondissement d'Ancenis, et il se vantait d'avoir assisté aux pourparlers entre Hoche et Sombreuil. Au passage du Mincio, à la tête des sapeurs et d'un escadron du régiment, il avait franchi le pont et fourni une charge si vigoureuse qu'elle décida du succès de la journée. Il fut tué au combat de Hoff (1).

Quelques lignes plus loin, dans cet épisode de la *Chartreuse*, Beyle introduit des hussards fugitifs qui veulent passer le pont malgré Fabrice et l'ordre de Le Baron. Le vieux colonel accourt et saisit par la bride le cheval d'un des hussards : « Arrête, dit-il, je te connais, tu es de la compagnie du capitaine Henriet. — Le capitaine Henriet, répond le hussard, a été tué hier. » Cet Henriet était capitaine de la compagnie d'élite lorsque Beyle servait au 6e dragons. Il avait fait toutes les campagnes de la Révolution ; à Austerlitz, son cheval fut tué sous lui ; à Eylau, où il eut le bras cassé, il commandait le régiment ; il était major quand il prit sa retraite avant Waterloo le 1er juin 1815.

Un autre personnage que Beyle a mis en scène dans la *Chartreuse de Parme* ainsi que dans la *Vie de Napoléon* est le lieutenant Robert. Il raconte que Robert, un des plus beaux officiers de l'armée, logea chez une marquise de Milan en 1796 ; qu'au dîner où la dame l'invita, le pauvre garçon n'avait que des empeignes bien cirées et attachées par des ficelles noircies avec de l'encre, mais pas de semelles ; qu'il donna néanmoins un écu de six francs, le seul argent qu'il eût, aux laquais en magnifique livrée qui le servaient à table. Plus tard, le lieutenant Robert devient le général comte d'A..., et Fabrice, le fils de la marquise, le voit à Waterloo passer au galop, grand, mince, la figure sèche et l'œil terrible. Ce Robert a été, lui

(1) Jacques Le Baron, né à Brest le 27 juin 1759, tué à Hoff le 6 février 1807 ; sa veuve reçut une pension de 800 francs, et son fils aîné, déjà boursier au lycée de Bourges, fut admis à l'école militaire de Fontainebleau.

aussi, officier au 6e dragons. Il n'était pas lieutenant en 1796 ni même en 1800; il ne combattit pas à Waterloo, pas plus que Le Baron, Larose et Henriet; il ne fut ni général ni comte. Mais il précédait immédiatement Beyle sur le tableau d'ancienneté des sous-lieutenants, et il méritait d'être remarqué pour sa fière mine et sa bravoure. Jusqu'au dernier jour de sa carrière, ses inspecteurs et ses chefs le notent comme un bel homme de guerre, et ils louent unanimement sa jolie tournure militaire, sa physionomie agréable et fraîche, son physique avantageux, sa forte constitution, sa robuste santé. Il fut blessé plusieurs fois : il reçut à Austerlitz un coup de sabre à la main gauche, au passage de la Piave un coup de feu à la jambe, à Krasnoé une balle sur le nez, et il eut son cheval tué sous lui à la Bérésina, à Hanau et à Troyes. Il avait dix-neuf ans lorsqu'il fut nommé sous-lieutenant au 6e dragons pour l'intrépidité qu'il avait déployée dans un engagement au pont du Var. Lieutenant en 1805, capitaine et aide de camp du général Poinsot en 1809, il entre en 1811 aux dragons de la vieille garde et il est chef d'escadron au retour des Bourbons. Durant les Cent-Jours, il a la chance de remplacer son père, capitaine de gendarmerie à Bar-le-Duc, et de la sorte, quoique renfermé dans Verdun avec sa compagnie, il ne sert pas ostensiblement l'usurpateur. Qu'aurait dit Beyle s'il avait su que son héros était devenu gendarme et affichait le plus profond dévouement pour Louis XVIII, que ce fut Robert qui saisit dans un village de la Meuse les papiers du conventionnel Courtois et qui porta le fameux testament de Marie-Antoinette à Paris! Robert était colonel à Niort lorsqu'il prit sa retraite (1).

Les souvenirs de la campagne du Mincio ne s'effacèrent jamais de la mémoire de Beyle. Dans le récit de Waterloo, quand la bonne vivandière du 6e léger procure un cheval à Fabrice, un soldat annonce que le colonel du régiment vient d'être tué. Ce colonel s'appelle Macon. C'est ainsi que se nommait en 1800 le chef de la 6e demi-brigade d'infanterie légère, Macon, plus tard général et sous-gouverneur des Tuileries. Il

(1) Voir à l'appendice la notice de ce personnage.

s'était fait remarquer à Marengo, où son régiment, qui n'avait plus une seule cartouche, arrêta l'ennemi par une charge à la baïonnette, et au passage du Mincio, dans la journée du 25 décembre 1800, il avait soutenu victorieusement trois attaques des Autrichiens et notamment vers sept heures du soir, à demi-portée de pistolet, un furieux assaut des grenadiers hongrois (1).

Au même endroit de la *Chartreuse*, Fabrice dit qu'il est beau-frère d'un capitaine, et lorsque le maréchal des logis auquel il s'adresse demande le nom de ce capitaine, il répond au hasard Meunier, et l'autre entend Teulié. Or, Teulié, Milanais de naissance malgré son nom français, employé depuis à la Grande Armée comme général de division et mort devant Colberg, avait été, lorsque Beyle était en Lombardie, chef d'état-major de la légion italique et ministre de la guerre de la République cisalpine. « Milan, a écrit Stendhal, comparait Paradisi à Talleyrand, Dandolo à Chaptal et Teulié à Desaix (2). »

L'officier de cavalerie resta le type favori de Beyle. Quand il publie son ouvrage *Rome, Naples et Florence* sous le pseudonyme de M. de Stendhal, il se qualifie d'officier de cavalerie. Il prétend avoir recueilli certaines anecdotes de l'*Amour* lorsqu'il était à la tête de ses dragons dans les bois de la Sesia. Pour dire qu'un amant ne peut toujours songer à la bien-aimée, il remarque qu'un officier, galopant dans la plaine avec son escadron et ordonnant une fausse manœuvre en un instant de distraction, sera mis aux arrêts ; pour dire qu'un amant peut à la guerre et au fort du danger penser à sa maîtresse, il représente un officier qui relève une grand'garde sous le feu de l'ennemi, tout en ajoutant une nouvelle perfection à l'image de son amante. Il croyait

(1) Macon mourut à Leipzig en 1806.

(2) Teulié est cité dans l'*Amour*, p. 273. Beyle donne donc à ses personnages le nom de gens qu'il a connus. Un des amants de la belle Pietranera s'appelle Scotti, et Stendhal, par négligence, le qualifie tantôt de colonel, tantôt de général ; c'est le Génois Scotti qu'il rencontre en 1811 dans son voyage de Paris à Milan (*Journal*, p. 374), et il le mentionne encore dans l'*Amour* (préf., p. XVIII). Dans la *Chartreuse de Parme*, il n'hésite pas à nommer Bubna, cet « homme d'esprit et de cœur » ; le comte Prina, qu'il qualifie, comme avait fait Napoléon, d'homme d'un grand mérite ; le peintre Hayez et le médecin Rasori.

qu'il faut *oser* écrire, qu'il faut avoir le courage de prendre du papier : « Ne songeons pas aux critiques, s'écriait-il en 1825 ; un jeune officier de dragons, chargeant avec sa compagnie, ne songe pas à l'hôpital et aux blessures ! » En 1838, il soutenait que la véritable franchise existe parmi les jeunes officiers de cavalerie qui sont braves comme leur épée et qui se moquent de tout ce qui leur arrive.

CHAPITRE IV

VIE D'ARTISTE

Séjour à Paris. — Amis et camarades : Crozet, Mante, Félix Faure, Barral, Mounier, Tencin. — Acteurs et auteurs. — Ambitions de Beyle. — Sa comédie de *Letellier*. — Ses jugements d'alors sur Corneille, Racine, Voltaire et Shakespeare. — Goût de la simplicité et de l'énergie. — Psychologie. — Idées sur la religion. — Hobbes, Condillac, Helvétius, Cabanis, Tracy. — Républicanisme. — Plutarque et Alfieri. — Sentiments hostiles envers Bonaparte. — Détresse momentanée. — Plaisirs mondains. — Amours. — Adèle Rebuffet. — Victorine Mounier. — Louason ou Mélanie Guilbert. — Beyle à Grenoble (mai 1805). — Séjour à Marseille avec Mélanie. — Départ de Mélanie pour Paris (mars 1806). — Démarche de Beyle auprès des Daru. — Son retour à Paris (10 juillet 1806). — Berlin. — Adjoint provisoire aux commissaires des guerres (29 octobre 1806). — Adjoint titulaire (11 juillet 1807).

Beyle devait rester à Paris jusqu'au mois de mai 1805, d'abord au sixième étage d'une maison de la rue d'Angiviller, en face de la colonnade du Louvre et des galeries « qui ont vu le grand siècle », — puis, après un séjour de sept mois à Grenoble (1), à l'hôtel Ménars, dans la rue de la Loi, vis-à-vis la rue Ménars. La vie qu'il mena fut, selon le mot du grand-père Gagnon, une vie d'artiste.

Il trouvait à Paris de nombreux amis : Martial Daru, dont il fut, comme auparavant, le compagnon de plaisirs, le beau Cardon, et des Dauphinois, pour la plupart camarades de l'École centrale, Crozet, Mante, Félix Faure, Louis de Barral, Mounier, Tencin (2).

(1) Du 24 juillet 1803 au 20 mars 1804.

(2) Pour ce chapitre et les suivants, voir surtout le *Journal* de Stendhal publié par Stryienski, les lettres données par le même érudit à la suite des *Souvenirs d'égotisme*, et les *Lettres intimes* parues en 1894.

Crozet, élève de l'École polytechnique, plus tard inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées et maire de Grenoble, avait du talent, du goût, et, disait Beyle, il eût été supérieur s'il avait habité Paris : la province l'engourdit trop tôt. Il fut le collaborateur de Beyle, son critique, son mentor. Il l'aidait en 1817 à composer l'*Histoire de la peinture en Italie;* il rédigeait en 1838 pour les *Mémoires d'un touriste* l'épisode de Napoléon à Laffrey ; il corrigeait les épreuves de Beyle ; il le connaissait à fond, *intus et in cute*, et il assurait qu'il était le seul avec qui Beyle n'eût jamais joué la comédie.

Mante, polytechnicien, lui aussi, donna sa démission au sortir de l'école. Peut-être Beyle le préférait-il à Crozet. Il juge Mante sensible, simple, naturel en toutes choses, charmant. Il le nomme un ami fidèle et solide. Avec Mante seul, il parle sérieusement et sans plaisanter. Ils convinrent un jour de s'associer : ils iraient s'initier aux affaires à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, à Anvers; puis, grâce à l'argent que Chérubin Beyle avancerait à son fils, ils fonderaient en 1807 une maison de banque, la maison Mante, Beyle et Cie, et gagneraient chacun six mille francs de rentes.

Félix Faure, par la suite pair de France et premier président de la cour de Grenoble, partagea dans la rue d'Angiviller cette chambre où Beyle philosophait à perte de vue sur la moindre bagatelle. Il était mélancolique, malheureux par essence, assez semblable au Valorbe de *Delphine*, et Beyle lui reprochait d'avoir « funesté par une tristesse contagieuse cette époque de sa vie ». Mais il fut le confident de Beyle, qui, d'Italie, de Russie, s'entretenait avec lui dans des lettres familières : « Je te regrette bien depuis quelques jours », lui écrivait Beyle durant la campagne de 1809, et il disait en 1813 que les excès de sa sensibilité seraient inintelligibles à tout autre qu'à Faure.

Louis de Barral, alors officier, fit avec Beyle plusieurs parties : il avait une mauvaise tête, mais le cœur aimable.

Édouard Mounier, le futur secrétaire de Napoléon et pair de France, avait quitté Grenoble en 1802 pour suivre à Rennes son père le constituant, préfet d'Ille-et-Vilaine. De Paris, Beyle

lui envoya de longues et chaleureuses lettres. Les deux amis se revirent en 1805 lorsque Jean-Joseph Mounier fut appelé au Conseil d'État. Mais leur affection s'était refroidie, et Beyle jugea qu'Édouard était presque impertinent, très peu sensible, roide, sec, digne de faire fortune à la cour.

Tencin, ignorant et vaniteux, prônait d'Alembert parce que d'Alembert était fils de Mme de Tencin, et il demandait si d'Alembert et Diderot vivaient dans le même temps. Afin de ne pas penser, il faisait des exercices d'écriture et de mécanique. Beyle l'étudiait et le flattait pour mieux l'étudier : « Tencin, disait-il, me montre ce qu'est l'homme du monde. »

Avec ses amis, et surtout avec Martial Daru et Crozet, Beyle fréquenta les théâtres et leurs coulisses. Il connut de près ou de loin les acteurs et les actrices de l'époque : Talma, qui serait parfait s'il déclamait « par masse » ; Lafond, élégant et dénué de chaleur; la Duchesnois, dont il s'engoua d'abord et qu'il finit par trouver très froide et très peu originale; la « divine » Mars.

Il vit des poètes, des auteurs dramatiques : l'abbé Delille, qui, dans une société du Marais, disait des vers après boire; Millevoye, grand jeune homme aux yeux armés de lunettes et aux saluts ridicules; Chazet; Dusausoir; Lemazurier; le fécond Maisonneuve, qui mérita les éloges de Grimm et qui racontait de graveleuses anecdotes sur Marmontel; Luce de Lancival, à la jambe de bois, gentil d'ailleurs, faiseur de bons mots, capable de mettre un calembour dans une tragédie.

Ambitieux comme on l'est à vingt ans et plein d'une confiance excessive dans ses forces, Beyle comptait surpasser tous ces écrivains, et dans les commencements de son séjour il manifestait naïvement le désir de mêler et d'unir dans son style la puissance de Pascal, le charme de La Fontaine, la douceur de Fénelon, la phrase simple et large de Bossuet. Il voulait acquérir la réputation du plus grand poète français, étudier les auteurs les plus remarquables pour s'approprier ce qu'ils avaient de meilleur, chercher dans les œuvres des vieux âges la grâce de la langue. Il apprenait le grec et transcrivait les déclinaisons.

Il apprenait l'anglais avec un franciscain irlandais. Il apprenait l'italien. Son beau zèle se ralentit bientôt. Il ne tarda pas à renoncer au grec, et il ne fit que peu de progrès en anglais. Mais il se disait par manière d'excuse que Shakespeare ne savait rien, et qu'il faut sentir et non savoir, qu'il faut éprouver toutes les émotions, les plus fortes comme les plus douces, la terreur que cause un revenant et le bruit d'un vent léger dans le feuillage.

Son grand dessein, son « bonheur », c'était d'être poète comique, et il croyait avoir du génie pour le métier de Molière. En 1794, dans la maison de Claix, il était tombé sur un exemplaire de Destouches, et cet auteur qu'il qualifie ultérieurement de benêt, qui lui semble traînant et lui inspire une antipathie profonde, l'avait enchanté : « Ce fut Destouches, dit-il, qui me jeta dans l'art dramatique. » En 1801, dans ses garnisons de Lombardie, il songe que la curiosité serait la matière d'une jolie comédie. Dans une nuit d'insomnie, à Paris, en 1804, il esquisse le plan d'une comédie en cinq actes, *le Courtisan*. Il projette même soit un opéra de *Don Carlos*, soit des tragédies comme *Ulysse*, *Ariodant*, soit — en 1820 — un drame romantique dont le titre eût été *la Comtesse de Savoie*. Mais il revenait toujours à la comédie. *L'Étranger en Italie*, *le Quiproquo*, *Selmours, ou L'homme qui les veut tous contenter*, *le Ménage à la mode*, *Letellier*, tels furent les sujets qu'il médita de traiter (1). En 1799, sinon en 1800, très peu de temps après son arrivée à Paris, il s'était rendu chez le vieux Cailhava pour lui acheter un exemplaire de l'*Art de la comédie*, qu'il ne trouvait dans aucune librairie. Durant son second séjour à Paris et plus tard

(1) Son dernier essai en ce genre fut sans doute la *Gloire et la bosse, ou Le pas est glissant*, « comédie par un homme de mauvais ton », qu'il compose en 1826 et qu'il n'achève pas (cf. la revue *l'Ermitage*, juin 1893, et la note de Stryienski). Le héros est un jeune homme qui débute dans la carrière des lettres. Plein du plaisir d'écrire et de l'enthousiasme du beau, il néglige le monde ; puis, lorsqu'il se voit négligé à son tour, lorsqu'il remarque que ses ouvrages ne sont pas lus, il se fait journaliste et se livre à l'intrigue. Il épouse la fille bossue et hargneuse de M. B. (Bertin, propriétaire des *Débats*) et finit par toutes les bassesses du plus plat « vaudevilliste ». Cf. sur ces essais et projets dramatiques de Stendhal les pages 109 à 118 de l'étude de Henri Cordier, *Stendhal et ses amis*.

encore, tant pour être célèbre que pour avoir ses entrées au théâtre et toucher des droits d'auteur, il se propose d'attraper la *vis comica*, et non seulement de peindre vigoureusement les passions, mais de représenter des caractères durables qui ne cesseront jamais d'exister.

Letellier, qu'il intitula d'abord *les Deux Hommes*, puis *le Bon Parti*, est la seule comédie qu'il ait sérieusement ébauchée. Il se jura souvent de la terminer, et en 1812, en 1813, même en 1816, même dans la campagne de Russie, même à Moscou, pendant deux jours, il reprit *Letellier* pour y travailler. Malgré ses efforts et ses belles résolutions, la pièce ne fut jamais achevée. Il avait eu l'idée malencontreuse de l'écrire en vers Or, il ne possédait ni le talent ni le mécanisme de la versification. Il rimait péniblement; il suait sang et eau pour forger quatre alexandrins en huit heures; encore étaient-ils mauvais, et parfois ils avaient treize pieds. Il a dit qu'il manqua de loisirs, et que dans le tourbillon qui l'emporta, il n'eut pas le temps nécessaire pour composer sa comédie. Mais l'étincelle faisait défaut. Il finit par reconnaître que la Muse ne l'avait pas doué, que sa comédie ne contenait pas le moindre mot pour rire, et qu'il savait toujours, dans sa paresse et son inhabileté, inventer des prétextes pour ne pas mettre la main à l'ouvrage.

Pourtant, la peine que lui coûta *Letellier* ne fut pas stérile. Il se passionna pour le théâtre; il vit sur les scènes de Paris la plupart des pièces goûtées du public; il les jugea, et déjà germaient en lui les idées qu'il développa par la suite.

Il met Corneille au-dessus de tout; il le proclame original et sublime; il exalte sa « manière ferme et grande » : *étudier Corneille, sic itur ad astra*. On ne se lasse pas, dit-il, du *Menteur*, et il désespère de faire jamais quelque chose de plus fort que la réprimande de Géronte à Dorante. Il loue de même *Rodogune :* le cinquième acte rachète toutes les fautes de la pièce, et Shakespeare n'a rien de plus beau. De même *Nicomède :* malgré des longueurs et bien que les spectateurs n'éprouvent pas assez d'anxiété, tout y est grand, et parmi nos poètes, Corneille seul avait assez de noblesse dans l'âme pour

exécuter cette tragédie. *Pompée* le ravit. Mais il remarque dans *Rodogune* une fausse délicatesse et en des endroits du *Cid*, où la passion ordonnait de ne dire qu'un mot, des tirades.

Il juge Racine avec sévérité. Dès 1804 et 1805, il le place bien au-dessous de Corneille, et il assure que Racine a, comme Boileau, une teinte de pédanterie; qu'il y a dans ses pièces, ainsi que dans celles de Voltaire, un « bavardage éternel », et dix vers là où il faut deux mots; qu'il y a dans *Andromaque* des « histoires de charmes, de feux, de pouvoirs de vos yeux » qui sentent les romans de La Calprenède; que *Mithridate* n'offre qu'une plate intrigue; que les caractères de cette tragédie, excepté Monime « dont la couleur générale est la pudeur », sont communs et insignifiants; que Mithridate est tout plein d'une fausse grandeur et joue le rôle de Cassandre; qu'*Iphigénie* et *Britannicus* sont très ennuyeux; que Racine a su peindre dans *Phèdre* le délire de la passion, mais qu'il ne cesse de gâter cette peinture par des vers descriptifs; que son *Athalie* a « peu de conséquence dans les idées »; bref, qu'il est « bête ».

Voltaire est traité plus rigoureusement encore : il ne doit sa réputation de grand poète qu'à la cabale; il est aussi médiocre qu'élégant, et ses héros, sans nul relief, ont l'air de dire qu'ils vont faire une belle action ou prononcer une belle parole.

Beyle trouve déjà que le défaut essentiel de la scène française, c'est d'être « pauvre d'action ». Il ne doute pas que notre tragédie, telle qu'elle est, ne change un jour, et il souhaite qu'elle renonce à la mythologie grecque qui fait punir des crimes par d'autres crimes, et qui sera profondément ridicule dans deux siècles.

Dès 1804, Shakespeare l'emporte dans son cœur sur les Français. Selon lui, les personnages de notre théâtre débitent trop de maximes morales; ils n'entrent pas assez dans le détail, n'osent pas nommer leur chambre ou parler de ce qui les entoure, et, comme s'il avait lu Lessing et comparait le spectre du père de Hamlet au spectre de Ninus, il écrit que nous nous mettons entièrement à la place des héros de Shakespeare, que nous frémissons avec eux de l'apparition d'un fantôme, mais

que « l'auteur français nous glace et nous laisse toute notre raison pour juger des moyens qu'il emploie ». Dès 1804, il se demande si les beautés de Corneille égalent celles de Shakespeare, et il pense qu'il ne manque au tragique anglais, si naturel, si passionné, si vigoureux, que l'art de distribuer les scènes, la *scenegiatura* d'Alfieri et le « faire » de Corneille pour atteindre la perfection. Il s'indigne que Ducis ait dans son *Macbeth* gâté la superbe pièce de Shakespeare, et il déclare que l'adaptation française ne vaut pas une pipe de tabac (1). Bientôt, il ne jure que par Shakespeare : « Mon ardeur pour lui croît tous les jours, cet homme n'ennuie jamais, et il est l'image de la nature, le manuel qui me convient », et il loue sa large manière de peindre, sa verve pareille au fleuve débordé.

Tout Beyle se dessine dans ces années de 1802 à 1806. C'est alors qu'il apprend le prix de la clarté, de la netteté, de la précision. Il s'efforce d'être aisé, de quitter son « esprit substantiel qui fatigue et a l'air pesant et pédant ». Il s'exhorte à se souvenir du procès de Moreau et de ces débats où le langage, dépourvu d'élégance et de correction, vivant néanmoins et passionné, était toujours intelligible, où celui qui parlait avait envie d'être compris. Savoir se borner, *tondre* son style au lieu de le *friser*, ne pas sacrifier les accessoires au principal, tel est le but qu'il se propose.

Son goût se forme. Il déteste l'enflure de *Gaston et Bayard* de du Belloy; ces héros monarchiques, dit-il énergiquement, lui « tordent la peau ». Il regarde l'*Homme des champs* comme un « pauvre ouvrage », et range l'abbé Delille parmi les « amants tartufes de la nature ». Il méprise Esménard, qui « tient état de grand homme », et les pièces des contemporains, le *Trésor* d'Andrieux, les *Questionneurs* de La Tresne, l'*Entrevue* de Vigée, l'*Amant soupçonneux* de Chazet, le *Tyran domestique* de Duval, l'*Hector* de Lancival, où Paris trouve de beaux endroits, lui semblent plates et mortellement ennuyeuses.

(1) Il dira de même en 1814 (*Vie de Haydn*, 178) que le *Macbeth* et le *Hamlet* de Ducis ressemblent autant aux pièces de Shakespeare qu'à celles de Lope de Vega.

Il préconise déjà l'énergie : sans énergie, pas de génie, et il rappelle là-dessus le mot cru de Danton et de Bonaparte. Lui-même se pique d'être énergique, de haïr vigoureusement l'hypocrisie, de « pénétrer les faux honnêtes gens » et de « dire ce qu'il voit dans leur âme ».

Dès cette époque, il arrête son jugement sur les Français : « Chez cette nation, écrit-il en 1804, la vanité règne, et sur cent personnes, quatre-vingt-dix-huit n'ont pas d'autre passion; c'est la passion universelle. »

Et de cette vanité française, il donne un frappant exemple en assurant qu'il possède déjà la connaissance approfondie des passions. Mais son esprit d'observation s'aiguise par l'attention qu'il prête aux actes de ses entours et aux siens propres, par l'effort qu'il fait pour percer et mettre à jour les dispositions intimes des gens qui l'environnent, par le soin qu'il prend de noter chaque soir dans son *Journal* ce qu'il nomme les vibrations de son âme et la bataille de ses sentiments. Aussi ses amis l'appelaient-ils le Philosophe. Il étudie les sources du comique, et, lorsqu'il rit, remarque avec une minutieuse exactitude ce qui se passe en lui. Il s'amuse avec Crozet à décrire le caractère de ses camarades de l'École centrale. Il prie sa sœur de tracer le portrait des jeunes filles qu'elle connaît à Grenoble : « Des détails sur tes compagnes, des faits, des faits! » et il l'engage à dresser la liste de toutes les passions, en joignant à chaque nom les traits qu'elle a vus ou lus ou entendus. La science de l'homme est pour lui la plus belle qui soit. « Je me sens fait, dit-il en 1804, pour connaître les caractères, c'est ma manie. »

Il s'était entièrement transformé, et l'étude des philosophes du XVIIIe siècle avait changé ses idées, comme elle change dans *Armance* les idées d'Octave de Malivert. Il approuve la fermeté de Jean-Joseph Mounier qui résiste dans l'Ille-et-Vilaine aux empiétements de l'évêque de Rennes, et il écrit à Édouard que la cause de la philosophie, défendue par le plus grand des Dauphinois, « fait bouillir son sang dans ses veines ». Il applaudit à la chute du *Pierre le Grand* de Carrion-Nisas, non seulement

parce que la pièce est pitoyable, mais parce que l'auteur, membre du Tribunat, a été « complètement ridicule et même odieux » en proposant de confier l'enseignement aux prêtres et aux moines. Il jure de ne rien croire désormais sans examen, et il traite de butor l'homme qui croit parce que son voisin lui conseille de croire. « Mirabeau, dit-il à cette époque, a développé ce que je pense sur le christianisme. » Comme Mirabeau, il pense que la religion n'est qu'« un simple intérêt de conscience entre Dieu et l'homme » ; qu'elle ne doit pas intervenir dans le gouvernement, puisque le gouvernement « n'est institué que pour les affaires de ce monde » ; qu'il faut regretter l'influence qu'elle exerce sur les esprits ; que le peuple, possédé par l'idée de l'autre vie, repousse toute réforme religieuse, et que la moindre innovation lui semble menacer son bonheur futur, le rend frénétique, le rend capable de « déchirer les victimes que lui indiqueront les prêtres ». Le 3 août 1806, il est reçu franc-maçon.

Hobbes, Condillac, Helvétius, Cabanis, Tracy sont les seules autorités qu'il invoque, et il leur resta fidèle jusqu'au dernier jour.

Il envoie à sa sœur la *Logique* de Condillac : ce petit livre lui « donnera plus d'idées que toutes les bibliothèques du monde », lui apprendra l'art de raisonner, lui débrouillera les points les plus malaisés de la grammaire et les calculs les plus difficiles de l'algèbre, et il la prie de réfléchir à cette *grande vérité*, que nos idées nous viennent par nos sens.

Helvétius lui paraît d'abord méprisable en certaines parties, et décourageant d'un bout à l'autre. Mais il revient de cette opinion : Helvétius, dit-il bientôt, lui ouvre la porte de l'homme à deux battants, lui découvre les motifs véritables des actions humaines. Sans doute l'auteur de l'*Esprit* a commis mainte erreur ; il emprunte nombre de ses idées ; il nie l'influence des climats ; il eut la maladresse d'appeler « intérêt » le principe de nos actes, au lieu de lui donner le joli nom de « plaisir », et, quoique simple et honnête, il fut méprisé par des gens affectés et musqués comme Suard et Marmontel, parce qu'il avait la faiblesse de vouloir être à la mode. Mais c'est le plus grand

philosophe qu'aient eu les Français : « Il aide à apercevoir la fausseté des trois quarts des choses que les charlatans de Paris appellent vraies. »

Le style vague de Cabanis le désole. Mais l'ouvrage sur les *Rapports du physique et du moral*, plein du génie d'Hippocrate, c'est-à-dire de faits et de conséquences bien déduites des faits, est sa « Bible » ; il le cite dans l'*Amour*, dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, et il se vante en 1829 d'être un philosophe de l'école de Cabanis.

Il admire Tracy, et il dirait volontiers à tout venant : « Avez-vous lu Tracy? » Il juge « excellente » sa manière de raisonner, et il lit les cent douze premières pages de l'*Idéologie* avec la plus grande satisfaction et aussi facilement qu'un roman : Tracy jette en lui « mille germes de pensées nouvelles ». *Nosce te ipsum,* « Connais-toi toi-même », ce précepte de la Grèce et de Tracy, Beyle le regarde comme le « chemin du bonheur ». Tracy lui démontre que nos erreurs résultent presque toujours de l'imperfection de nos souvenirs. Il lui prouve l'utilité de la logique, lui inspire l'amour de la logique, et depuis lors Beyle, qui manque souvent de logique, répète qu'il faut de la logique, que la logique est l'habitude de raisonner juste et de lier ses idées. Pour arriver à la vérité, pour ne pas dévier du « sentier accoutumé » sous l'empire de l'émotion, pour ne pas se livrer à ces désirs contradictoires d'où naissent la plupart de nos désappointements et de nos malheurs, il faut consulter et méditer Tracy. Il lisait encore l'*Idéologie* à Milan en 1814. Lorsque Tracy publia son *Traité de la volonté*, il le déclara sublime. Quand parut le *Commentaire sur l'Esprit des lois*, et bien que Tracy n'eût pas le style de Montesquieu, Beyle l'accueillit avec enthousiasme; ce *Commentaire*, c'était son *credo* politique, c'était sa profession de foi. Tracy, écrit-il à la fin de 1821, est « le plus grand de nos philosophes ou, pour mieux dire, le seul philosophe que nous ayons ».

Il feuillette même à l'époque de sa « vie d'artiste » le traité de Maine de Biran sur l'*habitude* et la première partie du livre de Lancelin, *Introduction à l'analyse des sciences*, où il lit curieu-

sement les pages qui concernent la génération des facultés intellectuelles (1).

Beyle est donc un des disciples de l'idéologie : « Locke, lisons-nous dans une de ses lettres à sa sœur, a trouvé cette science, Condillac a commencé à lui donner un corps, Tracy l'a portée à la perfection actuelle. »

Mais il est idéologue à d'autres égards. Comme les idéologues, il n'aimait pas Bonaparte, ne voulait pas de dictature et ne désespérait pas de la Révolution. « Je suis, dit-il en 1803, beaucoup plus citoyen que sujet, et je brûle de marcher sur les traces de cette génération de grands hommes qui, constructeurs de la Révolution, ont été dévorés par leur propre ouvrage. » La lecture de Plutarque et des tragédies d'Alfieri l'affermit dans son républicanisme.

Il appelait plus tard l'auteur des *Vies parallèles* un rhéteur, un prêtre spirituel et hypocrite; mais le Plutarque d'Amyot lui semble alors le livre par excellence : « qui le lit bien trouve que tous les autres n'en sont que des copies. » Il éprouve en le lisant sous le Consulat les émotions que les jeunes Français éprouvaient à la veille de la Révolution; comme eux, il s'enthousiasme par les héros de l'antiquité, pour Brutus, qu'il proclame le plus grand des hommes et qu'il voudrait célébrer dans une tragédie, pour ceux qui, ainsi que Brutus et Timoléon, « se sont rapprochés le plus de la divinité ».

Les tragédies d'Alfieri font sur lui autant d'effet que les biographies de Plutarque; elles lui inspirent la haine de la tyrannie et l'amour de la liberté. Timoléon réfutant son frère Timophane qui vante la monarchie et aspire à la royauté lui

(1) Sur Lancelin (comme sur Cabanis et Tracy), voir Picavet, *les Idéologues*, 424. Cf. sur Condillac, *Lettres intimes*, 2, 7; sur Helvétius, *Lettres intimes*, 96, 104; *Journal*, 23; *Corresp.*, I, 181; *Hist. de la peinture*, 208; *Amour*, 251; *Vie de Napoléon*, XXXIII; sur Cabanis, *Souv. d'égotisme*, 48; *Corresp.*, II, 82; *Hist. de la peinture*, 169; sur Tracy, *Journal*, 107-110, 112; *Lettres intimes*, 132, 328; *Corresp.*, I, 94, 97, 130, 173, 181; *Hist. de la peinture*, 213; sur Maine de Biran, *Journal*, 154; sur Lancelin, *Lettres intimes*, 84, etc.

paraît annoncer une « grande vérité », la même vérité que le Cinna de Corneille traçant aux conjurés le tableau des proscriptions et leur proposant de frapper Auguste : « Voilà quels sont les rois! »

Il est hostile au premier consul, et, si discret qu'il soit dans son *Journal,* il laisse percer ses sentiments.

Au sortir d'une lecture d'Alfieri, il a dit à Mante en regardant les Tuileries : « Ce château me pèse sur les épaules (1)! »

Il reproche à Bonaparte d'avoir traité sans ménagement des hommes éclairés, d'avoir violenté Volney qui s'opposait au rétablissement de la religion : « Bonaparte dit à Volney que le peuple français lui demandait la religion, qu'il croyait devoir à son bonheur de la lui rendre. — Mais si vous écoutez le peuple, il vous demandera aussi un Bourbon. — Là-dessus, Bonaparte se mit dans une colère épouvantable, appela ses gens, le fit mettre dehors, lui donna même des coups de pied, à ce qu'on dit, et lui défendit de revenir. Le pauvre Volney, qui a une santé très faible, fit une maladie. Mais, dès qu'il fut rétabli, il s'occupa à faire un grand rapport là-dessus au Sénat. On le sut, et on lui dit de cesser ou qu'il serait assassiné; depuis lors, il ne sort guère. Si cela est vrai, voilà pour un futur Tacite (2)! »

Chaque fois qu'il rencontre Napoléon, il l'examine avec attention et le dépeint très froidement, et sans la moindre marque d'admiration. Le 14 juillet 1804, l'empereur passe assez près de Beyle; il monte un beau cheval blanc; il porte l'uniforme de colonel de sa garde avec des aiguillettes, il salue beaucoup et sourit, mais, dit Beyle, c'est un sourire de théâtre, le sourire de l'acteur Picard, ce sourire « où l'on montre les dents et où les yeux ne sourient pas (3) ».

Un autre jour, après l'avoir longtemps considéré de profil,

(1) Stendhal, *Napoléon*, par Jean de Mitty, 1897, p. 193. Cf. sur Plutarque, *Lettres intimes*, 19, 99, 113; *Journal*, 21, 65; *Promenades dans Rome*, I, 190, et sur Alfieri, *Lettres intimes*, 6.

(2) *Journal*, 120.

(3) *Id.*, 102.

il assure que l'empereur a le front et le nez pour ainsi dire parallèles, et, par suite, la mine assez basse!

Il note complaisamment que la croix de la Légion d'honneur reçoit mauvais accueil, et que, pour s'en moquer, les jeunes gens portent des œillets rouges à la boutonnière, qu'on crie très légèrement *Vive l'empereur!* sur le passage du souverain, et qu'on crie encore moins *Vive l'impératrice!* qu'à la représentation gratuite du Théâtre-Français le nouveau César n'a pas été applaudi, que les spectateurs saisissent avec empressement les allusions ou « applications » défavorables à Napoléon, que ces vers de *Cinna* ont soulevé les bravos :

... et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.

Le jour du couronnement, à la vue du cortège impérial, « la religion, dit-il, vient sacrer la tyrannie au nom du bonheur des hommes; c'est l'alliance de tous les charlatans », et il rentre chez lui pour *se rincer la bouche* en lisant un peu d'Alfieri. Lorsqu'il apprend de Martial Daru que Napoléon accompagne le pape à Milan, il juge que c'est « renouveler la farce de Lyon », que l'empereur se fera sacrer roi des Lombards comme il se fit à Lyon nommer par la Consulta président de la République italienne.

L'exécution du duc d'Enghien et le procès de Moreau excitent l'indignation de Beyle. Il écrit dans son *Journal* que Bonaparte a fait *assassiner* le duc et reste depuis quatre jours à la Malmaison dans un profond spleen (1).

Est-il vrai, comme il l'a prétendu plus tard, que Mante l'ait « engagé dans une sorte de conspiration » qui avait pour but de sauver le vainqueur de Hohenlinden ou de l'investir du pouvoir? En tout cas, il aimait Moreau, qu'il avait connu chez le général Michaud à Fontainebleau. Il remarque que le public du théâtre est « avide d'applications en faveur de Moreau »,

(1) *Journal*, 172; cf. pour ce qui précède et ce qui suit, *id.*, 50, 52, 59, 63, 71, 86, 99, 114, 172-173, 472.

et, quand il apprend le départ du général pour l'Amérique, que les États-Unis auront vu dans le même siècle Washington, Kosciusko et Moreau. Il reproduit volontiers le récit d'un voyageur qui revient d'Espagne : le gouverneur de Cadix logeant l'exilé, les enfants criant *Vive Moreau!* les Français de Barcelone lui donnant à dîner.

Évidemment, à cette époque, il avait cette « fibre républicaine que les Dauphinois ont au fond du cœur » ; il accusait Bonaparte de « voler à la France la liberté », et il frémissait de colère lorsqu'un ami lui révelait que le donjon de Vincennes se remplissait de prisonniers : « la terreur est si forte que ceux mêmes qui en sortent n'osent pas dire qu'ils y ont été. »

Mais, ainsi qu'il s'exprime, il revenait toujours de ces grands objets à lui-même, et parfois ce n'était pas sans tristesse. Généreux, prodigue, prenant des leçons de déclamation à un louis le cachet, vêtu avec recherche, il fut par instants dans le besoin. Chérubin lui avait promis une pension mensuelle de deux cent quarante francs et l'habillement; il ne donna que deux cents francs et ne fournit pas de costume; il ne concevait pas qu'on pût dépenser dix louis en quatre semaines. Au lieu d'envoyer l'argent à jour fixe, il l'envoyait irrégulièrement, et Henri Beyle dut emprunter à gros intérêts, dut refuser un acompte à son tailleur. A certains moments, il n'avait pas un liard en poche. Il refusa un soir de dîner chez les Daru, parce qu'il n'avait que vingt-six sous, et ne pourrait payer le fiacre qui ramènerait les dames Rebuffet. Un instant, en décembre 1804, par un froid de dix degrés, il fut sans feu, sans lumière, sans habit, et il avait des bottes percées. Il maudit de tout son cœur le père dénaturé qui le laissait dans cette « misère » et cet « affreux abandon » ; il l'accusa d'abréger sa vie. Mais quoi! le bonhomme ne pensait plus qu'à s'arrondir, et il était de ces gens qui se fâchent lorsqu'il faut payer. « En Dauphiné, lit-on dans les *Mémoires d'un touriste*, l'avarice des pères est terrible envers les enfants. »

Heureusement, Beyle est jeune, pétulant, étourdi, prompt à

faire des folies. C'est alors qu'il monte derrière une voiture la livrée sur le dos, alors qu'il prend dans une bibliothèque un livre où des amants ont coutume de cacher leurs lettres. Il se dit bientôt qu'il est absolument impossible de travailler et d'aller dans le monde, que ce sont là « jouissances contradictoires », que, s'il ne cherche pas à se divertir, il prendra l'habitude de la sauvagerie et deviendra maussade pour le reste de sa vie. Beyle renonce donc au travail, du moins au travail méthodique et régulier, au travail obstiné, acharné; il se jette à corps perdu dans les plaisirs.

C'était un gaillard de forte taille, sans grâce aucune, et ses amis le nommaient à l'École centrale la tour ambulante, et en Italie, le Chinois ou le grand Égyptien. Lui-même se plaignait de n'être pas beau, et il a souvent regretté de ne pas avoir la figure du général Debelle ou du lieutenant Robert. Mais il aimait à citer le vers

Des personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

« Tu es laid, lui disait son oncle Gagnon, mais tu as de la physionomie. » Il avait la jeunesse et avec elle ces agréments de la vie, ceux-là seuls, écrivait-il plus tard, qui sont en possession de plaire toujours. Il avait un air de vigueur, des cheveux très frisés, des yeux parlants dont le feu faisait peur. Mazeau le comparait à un lion.

Il n'épargna rien pour rehausser sa bonne mine par l'éclat de la toilette. Beyle s'est constamment piqué d'être un dandy. Il est donc bien mis, parfaitement mis. Il porte un habit bronze-cannelle, un triple jabot, une cravate élégante, une culotte et des bas de soie. Lui-même s'adresse ce compliment, qu'il a le maintien noble et les meilleures façons, qu'il parle agréablement et sur le ton de la politesse la plus aisée, qu'à la promenade des Tuileries ou au jardin du Luxembourg, ou dans ses visites de l'après-midi, il est brillant, pimpant, superbe, plein de distinction. Il court les salons; il a ses entrées chez le comte Marescalchi qui donne de si belles fêtes dans sa maison des Champs-Élysées; il devient si mondain qu'il souhaite d'être présenté au marquis de Lucchesini, ambassadeur de Prusse.

Il est toujours amoureux, et, s'il ne l'est pas, assure qu'il ne vaut rien. Ses amis lui disent qu'il est tout passion, tout salpêtre; qu'il a dans les veines, non du sang, mais du vif-argent. Aussi est-ce chose impossible d'énumérer les passionnettes et les passions qu'il eut alors.

Il avait aimé à Grenoble en 1802 une jeune fille au charmant sourire. Mais la coquette se divertit à le tourmenter; elle ne lui souriait un jour que pour le fuir le lendemain; il voulut écrire; elle lui rendit son poulet avec mépris, et de ce violent amour il ne lui resta pour gage qu'un morceau de gant.

A Paris, peu de temps après son arrivée, il courtisa la femme d'un banquier millionnaire et jaloux. Il envoya cinq lettres à sa belle; elle déchira la première, refusa les trois autres et lut la cinquième. Penché sur le dos de sa bergère, il la faisait rire en lui débitant des plaisanteries ou en fabriquant un petit homme avec le bout de son mouchoir, et elle voulut lui obtenir une place de sous-lieutenant dans les chasseurs de la garde consulaire. Il l'abandonna pour une nièce ravissante qu'elle avait. La petite aimait Beyle; elle l'embrassait de tout son cœur quand s'offrait l'occasion, et ses billets, malgré les fautes d'orthographe, étaient assez tendres. Mais *niente più*, rien de plus, et Beyle partit bientôt pour Grenoble.

A son retour, au printemps de 1804, il aime de tous côtés. Il aime à la fois une certaine Charlotte, Victorine Mounier, Adèle Rebuffet, Louason, d'autres encore. Il se dit qu'il serait possible, qu'il serait amusant d'avoir celle-ci, d'avoir celle-là. Il se promet d'attaquer toutes les femmes qu'il rencontrera. Les jeunes gens, dit le comte Mosca dans la *Chartreuse de Parme*, « veulent avoir toutes les femmes, puis le lendemain ils n'y pensent plus ».

Beyle se croit, d'ailleurs, très adroit, et il s'engage « dans les intrigues du monde jusqu'au cou » ; il s'imagine qu'il manœuvre en maître et qu'il est un véritable roué, qu'il déploie une finesse incroyable, qu'il fait en se jouant des choses qui sont « le chef-d'œuvre de l'habileté »..

Parmi les femmes qui l'attirent alors, Adèle Rebuffet, Vic-

torine Mounier et Louason méritent seules une mention.

Il s'était épris d'Adèle Rebuffet dès 1802, et il se souvint longtemps de l'émotion délicieuse qu'il avait ressentie lorsqu'à Frascati, à un feu d'artifice, au moment de l'explosion, la jeune fille s'appuya sur lui : deux ans après, l'image d'Adèle inclinée sur son épaule lui faisait oublier ses chagrins et lui rendait du courage; cet instant avait été le plus heureux de sa vie. Adèle ne paya pas de retour son cousin Beyle. A la fin d'un grand déjeuner, elle lui avoue qu'elle aime Cardon. Pourtant, elle le cajole; elle lui offre une mèche de ses cheveux; elle lui permet un après-midi, dans une heure de tête-à-tête, des privautés singulières. Le 25 août 1806, il la mène avec sa mère au Jardin des Plantes, lui donne à dîner, l'entretient librement de toutes choses, et la jeune personne, qui ne demeure pas en reste, lui conseille de ne pas prendre mauvais ton, de ne pas fréquenter de petites actrices, de ne voir que les principales, Georges et Duchesnois; mais parfois la conversation languit; il y a chez Adèle « disette d'idées ». Et vraiment, elle a l'âme sèche, vaniteuse, et, malgré ses protestations de désintéressement, avide d'argent et de jouissances : elle sait trop qu'elle a vingt mille livres de rentes. Un soir de février 1805, à sa toilette, « l'affaire la plus importante d'une jolie femme, celle où elle est elle-même », Beyle observe curieusement Adèle : éclairée par la vive lumière d'un quinquet, elle se coiffe, et lui, posté derrière le miroir, entièrement dans l'ombre, n'aperçoit sur la figure de sa parente que « sécheresse, absence de passions douces et même cruauté ». Il devina bientôt qu'elle avait, ainsi que sa mère, jeté son dévolu sur Alexandre Petiet, et que cet Alexandre, que Martial Daru qualifiait de « bêta », passait pour un grand homme aux yeux des dames Rebuffet parce qu'il était riche, fils de Claude Petiet et commissaire des guerres. Et cependant, avant de partir pour la Prusse, Beyle fut ému, attendri; son amour pour Adèle se réveilla. « Voilà bien, s'écriait-il, mon ancienne bêtise (1)! »

(1) Adélaïde-Baptistine Rebuffet, fille de Jean-Baptiste Rebuffet (qui meurt

Victorine Mounier était la sœur d'Édouard et la fille du constituant; Beyle l'adorait, elle aussi, et un instant il n'aime qu'elle et la gloire. Il la cherche des yeux au théâtre ; il se promène à minuit sous sa fenêtre ; il lui écrit, sans qu'elle daigne lui répondre, des lettres ardentes. Un jour, il la rencontre; il est gai, il tient une actrice sous le bras, et il se rengorge, s'imagine que Victorine désespérée ne manquera pas au prochain entretien de lui être favorable !

Son plus brûlant amour fut la petite Louason, de son vrai nom Mélanie Guilbert, qui se destinait au théâtre et qu'il connut chez l'acteur Dugazon, son maître de déclamation. Il voulait, en s'attachant à Louason, se guérir de sa violente passion pour Victorine, et il tomba de fièvre en chaud mal. Peu à peu il s'enflamme pour Mélanie. Au fond, elle était facile et accueillante. Elle avait été la maîtresse de l'acteur Lafond, du journaliste Hoché, du poète Saint-Victor, de Martial Daru qui, un jour chez Dugazon, en présence de Beyle, pendant qu'elle joue Monime, l'embrasse familièrement et de sa cravache lui donne de petits coups d'amitié. Mais Beyle la considère comme la plus honnête des femmes. Elle a pour intime amie une Mme Mortier qu'il tient très justement pour une basse catin qui singe le bon ton : il ne pense pas que qui se ressemble se rassemble. S'il la voit mélancolique, il assure qu'elle a l'âme trop sensible pour sa position : il ignore qu'elle a besoin d'argent. Elle s'arrête avec lui devant les magasins de modes, elle remarque avec quel art les Parisiens étalent leur marchandise, elle regarde de beaux bonnets, entre dans la boutique pour les essayer : Beyle ne devine pas qu'elle désire un cadeau. Il rencontre chez elle Blanc, Châteauneuf, Wagner, et le voilà jaloux, soupçonnant que ces hommes sont des entreteneurs, voyant avec une rage

vers 1804) et de Magdelaine Paul, était née le 23 octobre 1788 à Marseille. Elle épousa le 16 février 1808 Alexandre Petiet et lui donna quatre enfants, deux fils et deux filles : Napoléon-Félix Petiet (né à Pise le 5 décembre 1809, élève de l'École polytechnique en 1829, général de brigade en 1868, mort au Vésinet le 31 décembre 1874); Jules-Alexandre Petiet (né en 1813, qui fut chef de l'exploitation et ingénieur du matériel des chemins de fer du Nord); Eugénie-Auguste Petiet; Anne-Louise Petiet. Elle mourut le 12 octobre 1861 à Saint-Bris, dans l'Yonne.

froide Mélanie sourire divinement de sa colère contenue et de sa politesse contrainte. Puis, se tranquillisant, il s'avise avec candeur qu'ils ont quelque affaire avec elle, que Blanc, par exemple, qui connaît le théâtre, donne des leçons à l'apprentie comédienne et lui raisonne ses rôles. Et qu'importe? Quand elle serait une fille commune, le parfait a-t-il jamais existé? N'est-ce pas la pire de toutes les duperies que de ne pas aimer de peur d'être trompé? Une Mélanie ne vaut-elle pas mieux que les femmes dites honnêtes auxquelles l'hypocrisie est indispensable (1)? Aimer une femme du monde, n'est-ce pas perdre du temps, n'est-ce pas se donner un « vernis d'infériorité » ?

Il veut donc avoir Mélanie. Il trace des plans de campagne, écrit à l'avance ce qu'il fera, ce qu'il dira : afficher une tristesse tendre ou un sombre désespoir, faire soudainement éclater des larmes, prendre des airs de fatuité. Beyle subit ainsi la contagion de ce qu'on nommait déjà le cabotinage; il débite à Mélanie des propos galants qui sont du pur Fleury, et il pourrait presque indiquer la pièce d'où il tire chaque geste. Pour la piquer un peu, il feint de posséder une autre Mélanie et — chose vraiment indélicate et impardonnable — il lui assure qu'il a eu Victorine. Mais sa princesse, comme il l'appelle, lui impose par l'esprit, par les façons, par une « figure céleste ». Loin d'elle, il a de l'audace et jure de tout oser; près d'elle, il est timide et nigaud. Vexé contre lui-même, honteux d'être si peu hardi, il allègue qu'il l'aime trop pour ne pas la respecter. Bref, quoiqu'elle lui tienne la dragée haute, il ne peut plus s'arracher d'elle; il faut qu'il se livre au plaisir de la voir, de l'adorer, et, selon le caprice de la dame, les jours sont pour lui ou les plus heureux ou les plus malheureux de la vie. Par manière d'excuse, il se dit qu'il scrute et analyse ce cœur intéressant, qu'elle lui est utile, qu'elle le forme, qu'elle a tant d'esprit, tant de talent comique qu'il profite infiniment dans son commerce, qu'elle le corrige, lui change le caractère. Et lorsqu'il s'interroge avec franchise, lorsqu'il s'épanche dans ses lettres à sa

(1) Il dira de même en 1819, lorsqu'il aime Mathilde: « Les femmes honnêtes aussi coquines que les coquines. »

sœur, il s'avoue que Mélanie le mène et l'entraîne comme s'il était un enfant.

Le roman se noue, et il a de gracieux épisodes. Un jour, pendant que Mélanie se fait friser, Beyle souffle le feu, et lorsqu'elle commence à raconter son histoire, il s'assied à côté d'elle ; il la regarde, il l'écoute la main dans la main. Un après-midi, au sortir d'une leçon de Dugazon, les deux amis ont faim ; ils mangent avec délices des pommes de terre que la femme de chambre a fait cuire, et une chaise placée entre eux leur sert de table. Une autre fois, Mélanie en papillotes range dans l'armoire le linge que sa domestique a repassé ; Beyle survient, la prend par le bras, et tous deux, devisant, se promènent ainsi de long en large. Insensiblement s'établit une tendre familiarité. On s'embrasse, on s'appelle par son prénom ; mais Louason ne s'abandonne pas : tantôt elle semble savourer les baisers de Henri ; tantôt elle l'écarte, le repousse, en lui disant avec force : « Pas le plus petit ! »

Il finit par lui proposer de vivre à la campagne, d'habiter en un coin solitaire avec elle et une fille qu'elle a et qu'il se charge d'éduquer. Mélanie était trop sensée pour accepter cette offre imprudente. Au mois de mai 1805, elle se rendit à Marseille où des amis — elle en avait tant ! — l'avaient fait engager au théâtre. Beyle l'accompagna jusqu'à Lyon. De là, il gagna Grenoble.

Ce séjour de Beyle dans sa ville natale fut de courte durée. Il eut de graves conversations avec sa sœur Pauline. Mais Grenoble lui parut sombre, stupide, et ses parents l'ennuyèrent. Il résolut de rejoindre Mélanie. Ne disait-il pas au mois de mars précédent qu'il irait pour l'amour d'elle à Marseille, et prendrait le nom d'un cousin qu'elle avait à Versailles ? Il savait qu'elle plaisait au public marseillais et qu'elle était protégée par le préfet Thibaudeau. Beyle fut jaloux. Il trouva de la froideur dans les lettres de l'actrice, il se plaignit de leur brièveté, et lorsqu'elle lui manda qu'elle était souffrante, fatiguée, courtisée par Thibaudeau, il n'hésita plus. Mante était alors à Marseille et travaillait à la banque. Beyle voulut suivre avec son ami la « carrière commerçante ». Par l'intermédiaire de

l'épicier Reybaud qui tenait boutique dans la maison du grand-père Gagnon, il entra comme employé chez le négociant marseillais Meunier, et de son comptoir il marquait à Colomb que le commerce était sa véritable vocation.

Mélanie fut enfin sienne. Elle était, a-t-il dit, supérieurement faite, et il jouit du plaisir de la voir se baigner dans l'Huveaune, à l'ombre des grands arbres. « Je suis, écrivait-il à sa sœur, tendrement aimé d'une femme que j'adore avec fureur. » Il rédigea son testament et donna tout ce qu'il possédait à Mélanie; il la recommandait à Pauline s'il venait à mourir; il assurait même que la fille de Mélanie était sa fille à lui, Henri Beyle!

Au mois de février 1806, le théâtre de Marseille ferma ses portes, et dans la première quinzaine de mars Mélanie regagna Paris. Mais elle avait épuisé toutes ses ressources, elle vendait chaque jour quelqu'une des bagatelles qui lui restaient, et Blanc, devenu directeur général des douanes du roi Joseph, l'appelait à Naples, lui proposait un superbe engagement (1). Elle somma Beyle de prendre une résolution. Voulait-il s'attacher à elle pour jamais, lui consacrer sa vie, ou l'aimait-il comme un jeune homme qui ne songe pas à l'avenir et ne cherche qu'à passer le temps de la façon la plus agréable?

Beyle écrivit qu'il aimait toujours Mélanie, qu'il la reverrait bientôt et qu'il serait aise de la revoir. Mais peu importaient à Mélanie protestations et caresses : elle exigeait une réponse nette et catégorique. Beyle ne fit pas cette réponse; il revit Mélanie, il l'aima, la posséda de nouveau; Mélanie ne partit pas pour Naples, et elle eut, après tant d'aventures, la chance inouïe d'épouser un Russe, M. de Baskov.

L'amant de Louason était resté quelques semaines à Marseille après le départ de sa maîtresse. Mais il se dégoûtait du commerce. Le pays lui semblait sec et laid, plein de poussière, planté d'arbres poudrés à blanc, bien inférieur au Dauphiné. Les amis de Grenoble qu'il avait retrouvés lui déplaisaient, et une Mme Tivollier, qui le voyait d'abord d'un œil favorable,

(1) Ce Blanc est donc le père de Louis et de Charles Blanc.

lui battait froid depuis qu'elle savait sa liaison avec Mélanie. Sur une lettre de l'oncle Gagnon et d'après le conseil de Mante, il revint à Grenoble dans les derniers jours de mai 1806.

Il se résignait derechef à demander une place à ses cousins Daru. « Il me faut, avouait-il, un emploi où l'esprit travaille et qui tende à l'avancement. » Le 15 mai, à Marseille, en roulant des projets d'avenir, n'avait-il pas dit qu'en quelque trou qu'il fût confiné par la volonté de Pierre Daru, il irait dès son arrivée se présenter au préfet et au receveur général? En 1804, après un entretien de son oncle Gagnon avec Eugène de Beauharnais, n'avait-il pas eu durant deux heures des « illusions d'ambition »? Au mois d'avril de la même année, n'avait-il pas désiré de reprendre l'état militaire, celui de tous les états qui l'ennuyait le moins?

Une démarche tentée en 1805 n'aboutit pas : Alexandrine Daru, la jeune femme de Pierre, déclara nettement qu'elle et son mari ne feraient jamais rien pour une mauvaise tête. Mais en 1806 le docteur Gagnon plaida la cause de son petit-fils auprès de Pierre Daru avec autant d'habileté que de chaleur. Il allégua que les inconséquences de Henri étaient de son âge, que le jeune homme n'avait abandonné le métier de soldat que pour obéir à sa famille. « Je me suis chargé de tout, mandait-il à Henri Beyle, j'ai vanté ton exactitude à suivre ton plan et tes études depuis deux ans; j'ai assuré que tu avais acquis beaucoup de maturité, et je me suis rendu caution de ta constance et de tes succès (1). »

Chérubin Beyle se joignit au grand-père Gagnon. L'idée que Henri était employé de commerce humiliait profondément l'avocat : il ne voulait rien faire pour un fils qui remuait des barriques d'eau-de-vie, mais il promettait de tout faire pour un fils dont il lirait le nom dans les journaux. Les deux Beyle se rapprochèrent, et Henri reconnut que les choses tourneraient bien mieux si son père avait plus de franchise.

Lui-même écrivit, non au terrible Pierre, mais à l'aimable Martial : il était un peu mûri, prêt à travailler dix heures par

(1) Stryienski, *l'Enfance de Beyle*, 20.

jour; qu'on le mît à l'épreuve pendant deux ans, et l'on verrait!

La réponse des Daru fut favorable : Beyle n'avait qu'à venir.

Il vint. Il passa par Lyon et Mâcon. A travers la plate et crayeuse Champagne, dans une patache dont les cahots le firent horriblement souffrir, il alla voir Crozet à Plancy-sur-Aube. Le 10 juillet 1806, il était à Paris. Il avait obtenu de son père une pension mensuelle de trois cents francs : « Une lettre de mon grand-papa, disait-il, a décidé l'affaire; il m'a planté; il faut que mon père m'arrose. »

Les Daru le reçurent avec bienveillance : Pierre eut l'air très amical; Martial fut, comme toujours, charmant. Mais les semaines s'écoulaient, et Beyle n'avait pas d'emploi. « Je me sens, lisons-nous dans son *Journal* à la date du 10 septembre 1806, je me sens malheureux par le manque d'un état. » Allait-il rester bourgeois de Paris? Lui donnerait-on, à son vif regret, une place dans les droits réunis? Par bonheur, la Prusse se déclara contre Napoléon. Beyle vit Paris s'animer du bruit des armes et s'enfiévrer d'une belliqueuse ardeur; la garde témoignait hautement son enthousiasme; les chasseurs malades à l'École militaire sautaient par les fenêtres. Tout le monde partait. Pourquoi ne partait-il pas? Pourquoi n'était-il pas adjoint aux commissaires des guerres? Il s'enhardit; il pria Martial de l'emmener, et Martial, après avoir pris l'avis du grand Pierre, engagea son cousin à le suivre en Allemagne. Beyle suivit Martial; mais, pour l'instant, il n'avait pas de titre, pas de caractère; c'était, selon son expression, le revers de la médaille.

Il n'assista pas le 14 octobre, comme il le prétend (1), à la victoire d'Iéna, puisqu'il se trouvait encore le 17 à Paris, et il écrit d'ailleurs au mois de novembre qu'il n'a vu d'autre champ de bataille que celui de Naumbourg. Mais le 27 octobre

(1) « J'ai servi, écrit-il audacieusement au ministre de la guerre le 3 juillet 1828, comme adjoint aux commissaires des guerres la veille et le jour de la bataille d'Iéna », et dans sa notice de 1837, « Beyle, dit-il, vit la bataille d'Iéna. »

il vit l'entrée triomphale de Napoléon à Berlin. Ce spectacle le « frappa beaucoup » ; ce fut un des moments de sa carrière où il connut à la fois l'enthousiasme et le bonheur : « Napoléon, a-t-il dit, avait pris le grand uniforme de général de division. Il marchait à vingt pas en avant des soldats; la foule silencieuse n'était qu'à deux pas de son cheval; on pouvait lui tirer des coups de fusil de toutes les fenêtres. »

Il courut Berlin et les environs. Le paysage de Potsdam lui parut charmant, et les îles de la Havel, considérées de Sans-Souci, lui semblèrent « tout ce qu'il y a de plus noblement gracieux dans le Nord ». Mais il s'étonna que Berlin fût au milieu d'une mer de sable : « Il faut, s'écriait-il, avoir le diable au corps pour mettre là une ville! »

Le 29 octobre, il était désigné par Pierre Daru pour un emploi d'adjoint provisoire aux commissaires des guerres. La nomination fut confirmée le 16 décembre suivant par le ministre de l'administration de la guerre, Dejean : « Beyle, avait écrit Daru à Dejean, a déjà l'honneur d'être connu de Votre Excellence, et mérite son intérêt et sa bienveillance. » Près de sept mois plus tard, le 11 juillet 1807, par décret rendu au camp impérial de Königsberg, Beyle devenait adjoint titulaire.

CHAPITRE V

EN ALLEMAGNE

Arrivée à Brunswick (13 novembre 1806). — Excursions et voyages. — M. de Beyle. — Minna de Griesheim. — Une prétendue prouesse. — « Et moi aussi, j'ai eu le feu sacré ! » — Jugements sur le pays et les gens. — Départ de Brunswick (fin de 1808). — Ordre de se rendre à Strasbourg (28 mars 1809). — Ingolstadt. — Landshut. — Neumarkt. — Alt-Oettingen. — Burghausen. — Lombach. — Ebersberg. — Enns. — Mölk. — Saint-Pölten. — Le canon de Wagram. — Vienne. — Mission en Hongrie. — Lintz. — Demande d'un emploi en Espagne.

Beyle devait se rendre sans délai à Brunswick et prendre le service de la place. Il arriva dans cette ville le 13 novembre 1806, et, bien qu'elle fût hors d'étape et qu'elle n'appartînt à aucun des arrondissements de l'armée, il eut, à certains instants, une besogne très considérable. Il fallait envoyer ordres sur ordres, écrire lettres sur lettres, expédier des convois de toute espèce, faire en deux heures un travail qui demandait une demi-journée, rédiger de longs procès-verbaux, vérifier une comptabilité de plusieurs millions disséminée dans un gros registre; il fallait aller de côté et d'autre, tantôt à Halberstadt, tantôt à Bamberg, tantôt à Berlin, et il dut par deux fois courir à Paris au ministère de la guerre (1).

Pourtant, il sut trouver des loisirs. Ses supérieurs étaient l'intendant, son cousin et ami Martial Daru (2), et l'ordonna-

(1) Une fois à la fin de 1806 (il grimpe le 30 décembre par un vent de tempête sur le clocher en filigrane de Strasbourg, plus haut que les cloches, et son voyage dure trois semaines); une autre fois, le 25 décembre 1807, il part de Brunswick pour revenir avant le 13 janvier 1808.

(2) Martial Daru, alors sous-inspecteur aux revues, faisait fonction d'intendant de province; il leva sur le pays une contribution de guerre et y laissa

teur La Saulsaye (1), homme aimable, qui jouait presque tous les soirs au piquet avec son adjoint, et lui contait des anecdotes sur des littérateurs qu'il avait connus, sur Collé, sur Crébillon fils, sur Rulhière. Aussi put-il, soit à Brunswick, dans le logis qu'il occupait près de l'église Saint-Egidius, soit à Richemont, sous les frais ombrages du jardin anglais que la duchesse de Brunswick avait planté récemment à la place d'une horrible bruyère, ou dans la chambre qu'il avait louée en ce charmant endroit, se livrer à des lectures, s'abandonner aux réflexions que lui inspiraient Shakespeare, Bolingbroke et Goldoni. Il put satisfaire son goût pour la bonne musique: « J'ai, dit-il, adoré la musique, et avec le plus grand bonheur pour moi, de 1806 à 1810 en Allemagne. » Il eut même l'idée d'apprendre le piano.

Il visita le pays. Il chassa le cerf dans les montagnes de l'Elm, et passa deux jours agréables dans celles du Harz. Il fit un superbe voyage au Brocken. Il descendit au fond de la mine Dorothée, et malgré l'odeur de soufre charbonné qui lui répugnait, et bien que sa main eût à tout moment glissé sur la boue qui couvrait les échelles, il jugea le spectacle curieux. Dans la dernière semaine d'octobre 1807, à l'insu de son intendant et de son ordonnateur, par la lande de Lunebourg aux immenses prairies entourées de clôtures et coupées de bois et de ruisseaux, par Harbourg où il s'embarqua sur l'Elbe, il poussa jusqu'à Hambourg, jusqu'à Altona, où il ne manqua pas d'aller chez Rainville, cet ancien aide de camp de Dumouriez, qui tenait un hôtel et joignait au métier d'espion celui de restaurateur.

Il eut de vives jouissances d'amour-propre. Il était un personnage. Les Allemands lui disaient *monseigneur*, et des Français *monsieur l'intendant*. Les généraux lui rendaient visite. Il recevait des sollicitations, grondait ses secrétaires, assistait à des dîners de cérémonie.

pourtant un renom de bonnes manières et d'affabilité. Cf. E. Heusinger, *Denkw. aus der neueren braunschw. Geschichte*, 20.

(1) La Saulsaye, ancien secrétaire du duc d'Aiguillon, né à Bordeaux le 18 février 1743, mort à Munich le 5 janvier 1809.

Pour imposer à la population, il prit la particule. Il se moquait naguère d'une société de l'ancien régime qu'il fréquentait au Marais et qui l'appelait monsieur de Beyle. Mais les Allemands ont le respect de l'aristocratie, et Zimmermann assure qu'on demande d'un inconnu, en Hollande s'il a de l'argent, en Angleterre quel homme c'est, et en Allemagne s'il est de la noblesse. Beyle signa désormais *de Beyle*, et il fit venir de Grenoble un cachet aux armes de son père : d'argent au chevron de gueules, accompagné de trois roses de même, au chef de gueules chargé de trois étoiles d'argent. « Ces bêtises-là, disait-il, ont un grand prix en Allemagne; c'est la planche qui aide beaucoup d'honnêtes gens à franchir les préjugés qui les séparent de moi. »

M. de Beyle conta fleurette à une blonde et gracieuse jeune fille, Minna ou Minette de Griesheim, dont le père, le général-major de Griesheim, était avant la guerre commandant de la ville (1). Cette passion eut des péripéties. Minette dédaigna d'abord M. de Beyle; il fit semblant de la quitter pour une autre, et Minette, étonnée, désappointée, malheureuse, se hâta de se réconcilier avec lui. Mais que d'activité, que de talent il dut déployer pour obtenir de cette Allemande un serrement de main! C'est qu'un jouvenceau du pays courtisait Minette depuis quatre années dans l'intention de l'épouser, et M. de Beyle n'avait pas ces sérieuses visées : il voulait se distraire, s'amuser; il voulait être aimé de Minette, sans lui nuire auprès du futur mari, et il confessait à l'avance que le lendemain du jour où il serait assuré de l'amour de la noble demoiselle, il la trouverait presque insupportable.

On rapporte qu'il s'est, en cette période brunswickoise de son existence, signalé par un acte de grand courage. Il avait dans une petite ville la garde d'un hôpital et d'un dépôt d'approvisionnements; la garnison française s'éloigne; une

(1) C'est à cette famille de Griesheim qu'appartient un autre général-major du même nom, plus connu que le père de Minette, Charles-Gustave-Jules de Griesheim, gouverneur de Coblentz et d'Ehrenbreitstein; sa mère, une demoiselle de Sartorius, était de Brunswick. (*Militær-Wochenblatt*, Beilage, janvier 1854.)

insurrection éclate aussitôt, le tocsin sonne, la population veut massacrer les malades et piller les magasins; Beyle court à l'hôpital, il met les impotents en embuscade aux fenêtres qu'il fait matelasser, il arme tout le monde, convalescents, fiévreux, blessés, et à la tête de cette troupe opère une sortie victorieuse; à la première décharge, la foule des émeutiers se dissipe.

Il est étrange que cet incident de la vie de Beyle soit resté inconnu à son ami Colomb. Il est plus étrange encore que cette insurrection, si légère qu'elle soit, n'ait laissé nulle trace dans l'histoire du temps. Quelle est cette petite ville? Pourquoi la garnison l'avait-elle quittée? Pourquoi Beyle, soit dans ses requêtes au ministre de la guerre, soit dans ses Mémoires, n'a-t-il jamais parlé de cette action d'éclat? Pourquoi les biographes ont-ils répété l'anecdote sans la contrôler?

Il suffit pourtant de lire une de ses lettres à sa sœur pour savoir la vérité : Beyle y raconte avec calme et sur un ton plaisant cette prétendue prouesse. Un soir du mois de septembre 1808, à Brunswick, par un magnifique clair de lune, un soldat français tue un pékin. La foule s'amasse, s'irrite; le « tuant », comme dit Beyle, est malmené, et il n'a que le temps de gagner l'hôpital que le peuple assiège et attaque. A cet instant, Beyle passe dans la rue. Il entend crier : *Maudit Français!* et de tous côtés les poings s'abattent sur son chapeau d'uniforme. Mais voici que retentit un coup de fusil : les gens qui remplissaient la rue s'épouvantent; les uns se jettent sur le sol, les autres se collent au mur des maisons. Beyle reste seul debout. Il voit à ses pieds une belle fille de dix-huit ans; il lui tâte innocemment le bras qu'elle a très beau et bien fait; il la relève pieusement, dans la crainte qu'elle n'ait la jambe cassée; il la porte contre un mur, tout en pensant au Sganarelle de Molière qui passe la main sur le sein de Clélie évanouie; il la met par terre; elle le regarde, lui fait une jolie révérence et prend la fuite. Cependant les soldats sortent de l'hôpital; leur décharge a balayé la rue; les mutins ont disparu. « Je me rappelle cette aventure, écrit Beyle, à cause du superbe coloris qui éclairait la scène; la lumière était pure comme les yeux de Mlle de B...

Mlle de B... est une grande personne de dix-sept ans qui a autant d'attraits que ses aïeux de titres. Elle a de grands yeux d'un bleu foncé se détachant sur le plus beau blanc du monde, des yeux qui, par leur éclat et leur pureté, percent au fond de l'âme ; c'est quelque chose d'immatériel que ces yeux-là ; c'est une âme toute nue (1). »

Il rappelait plus tard dans une conversation avec Mérimée le souvenir de cette soirée de septembre 1808 : « Et moi aussi, j'avais le feu sacré ! On m'avait envoyé à Brunswick pour lever une imposition extraordinaire de cinq millions ; j'en ai fait entrer sept, et j'ai manqué d'être assommé par la canaille qui s'insurgea, exaspérée par l'excès de mon zèle. Mais l'empereur demanda quel était l'auditeur qui avait fait cela et dit : « C'est bien. » Tous les stendhaliens connaissent cette belle tirade. Par malheur, Beyle était alors simple adjoint aux commissaires des guerres, et non pas auditeur; il faisait le service de la place, et ce fut Martial Daru, l'intendant, qui leva la contribution, et sans grandes difficultés. Beyle fut sans doute un certain soir menacé par une émeute ; mais, de son propre témoignage, l'assassinat d'un habitant de la ville par un soldat français avait causé la bagarre. L'excès de son zèle — et il n'a guère commis de ces sortes d'excès — ne lui a donc valu ni

(1) L'anecdote a été racontée pour la première fois par Aug. Bussière, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1843, p. 266. Cf. *Lettres intimes*, 215. Mais la date de la lettre est fausse, et l'on doit lire 1808 au lieu de 1807. Cette échauffourée se produit le 4 et le 5 septembre. Le brigadier de gendarmerie Lefèvre se dispute au foyer du théâtre avec des Brunswickois. Au sortir du spectacle, il court prendre son sabre, revient à la rencontre des bourgeois et tue sur la place le maître vitrier Lietge. Meurtri de coups de bâton, il est arrêté par la garde. Le commandant de la gendarmerie le fait délivrer. Mais le peuple menace de se porter à son logement, et lorsque Lefèvre est, pour sa sûreté, transféré dans une voiture à l'hôpital, la multitude furieuse lui lance des pierres. Une première fois l'attroupement se dissipe. Une seconde fois la foule assaille l'hôpital ; un détachement du 2e de ligne, qu'il faut renforcer, marche sur les mutins et tire ; un bourgeois est blessé, et une vieille femme tuée. (Elle eut, dit Beyle, « l'avantage d'avoir les mains percées comme notre Sauveur, de plus le ventre, et d'aller sur-le-champ éprouver l'effet de sa miséricorde ».) Cf. Ducasse, *Les frères de Napoléon*, I, 233, et Kleinschmidt, *Geschichte des Königreichs Westfalen*, 133.

la colère de la canaille brunswickoise, ni l'approbation de Napoléon.

Les jugements de Beyle sur le pays et les habitants sont curieux, quoique superficiels (1). Le pays, triste et plat, ne lui sourit guère. Le temps varie continuellement, et durant sept mois de l'année la boue rend les chemins impraticables. L'hiver a sans doute un charme touchant : le Nord revêt alors la sombre parure qui lui sied, et l'aspect d'une église gothique remue l'âme lorsque la neige couvre son toit et les arbres décrépits qui l'environnent. Mais pas de printemps, pas d'air velouté, pas de douces soirées au dehors. Des stations où il faut attendre deux heures avant de partir; un maître de poste qui fume sa pipe avec une tranquillité désespérante, tandis que le voyageur jure et tempête; des postillons qui vont avec une telle lenteur qu'il vaut mieux réquisitionner les chevaux des paysans. Un régime qui « bêtifie » et donnerait du flegme aux plus emportés; un vin infâme; les fraises mêmes, allemandes, c'est-à-dire belles, mais grosses et sans parfum. Des maisons incommodes, trop de petites fenêtres, un poêle qui chauffe à tout rompre, un plancher qu'on lave et saupoudre de sable, et, par suite, une odeur détestable.

Pas de grâces ni chez l'homme ni chez la femme. L'Allemand est grand, gros, gras; il a le teint beau, les joues colorées, les yeux bleus, les cheveux blonds, l'allure indolente et lourde, la démarche raide et lente, l'ensemble des traits barbare, ignoble. S'il est professeur, bourgmestre ou conseiller, il est « fagoté à faire plaisir ». L'officier a l'air ridicule ou stupide. Le soldat est la gaucherie même. Quelle différence entre l'Allemand toujours empêtré comme une recrue, et le Français léger, aisé, élégant! Pourtant les danses allemandes sont rapides, deux fois plus rapides que les danses françaises; mais elles aussi manquent de grâce.

L'Allemande a de belles cuisses, de beaux seins, de beaux

(1) Voir surtout, outre les *Lettres intimes*, le *Voyage à Brunswick* publié dans Stendhal, *Napoléon*, par Jean de Mitty, 1897.

bras, de beaux cheveux, le tour du visage aimable, une fraîcheur admirable de teint. Mais Beyle ne décerne cet éloge qu'aux bourgeoises et aux servantes. Les dames de la noblesse ne sont le plus souvent que des « bâtons vêtus », et elles médisent volontiers du prochain. Celles qu'il voit à Brunswick louent amèrement la robe de leurs amies et les calomnient en paraissant les plaindre. Cependant quelques-unes, comme Minna et sa rivale, sont jolies; elles ont une adorable simplicité; elles finissent toutefois par ne plus inspirer que de l'ennui, et leur sécheresse a guéri Beyle de ses folies romanesques.

Il n'est jamais revenu de ses impressions de Brunswick. Il dira dans l'*Amour* que les Allemandes sont des statues, des masses à peine organisées. « Avant leur mariage, elles sont fort agréables, lestes comme des gazelles, et un œil vif et tendre qui comprend toujours les allusions de l'amour. C'est qu'elles sont à la chasse d'un mari. Ce mari trouvé, elles ne sont plus exactement que des faiseuses d'enfants, en perpétuelle adoration devant le faiseur. »

Un des personnages des *Entretiens* du P. Bouhours dit que le bel-esprit ne s'accommode pas avec le tempérament grossier des peuples du Nord, et Rivarol contait que les bourgeois de Hambourg se mettaient à quatre pour comprendre un de ses bons mots. Beyle, lui aussi, refuse l'esprit aux Allemands. Il assure qu'ils ne comprennent une saillie qu'au bout d'un quart d'heure, et qu'on fait plus de plaisanteries à Paris durant une seule soirée que dans toute l'Allemagne en un mois.

Mais il reconnaît et prône leurs qualités. L'homme d'outre-Rhin est respectueux, au contraire de l'Anglais qui est hardi : c'est que l'un boit de la bière, et l'autre, du porter. Il a une dignité paisible et pleine de force. Il n'a pas de vanité dans la conversation : c'est un bonhomme qui ne voit pas plus loin que ce qu'on dit, et il ne manifeste que les sentiments qu'il a dans l'instant. S'il n'a pas la pudeur de l'attendrissement, il a de l'âme; il a l'enthousiasme, non pas ardent et impétueux, mais doux; il a ce tendre sérieux d'une pensée qui se perd dans le ciel; il a la bonne foi, la fidélité, la bonté. « Il est difficile, écrit Beyle un jour, d'être simple, sincère, bon, en un mot

parfaitement allemand avec une Française », et après le combat d'Ebersberg, lorsqu'il aperçoit sur le pont un Allemand étendu mort, « courage, bonté, fidélité allemande étaient peints sur sa figure, qui n'exprimait qu'un peu de mélancolie ».

Enfin, l'Allemand est consciencieux; il s'applique à sa tâche avec un soin calme et assidu. Beyle loue la patience inaltérable des ouvriers du Harz, et dans l'*Histoire de la peinture* il déclare que s'il avait rencontré quelque graveur allemand bien attentif et scrupuleux, il aurait joint à son texte des estampes qui rendraient sensible la manière de chaque grand peintre.

Telle est aux yeux de Beyle la nation allemande : elle aime la vie contemplative et imaginative; elle jouit volontiers du bonheur domestique; elle est laborieuse, un peu lente à comprendre, rêveuse, sentimentale, dénuée d'énergie et de caractère, bien qu'elle meure d'envie d'en avoir.

Il quitta Brunswick à la fin de 1808, et après un séjour de quatre mois à Paris repartit pour l'Allemagne à la suite de Pierre Daru. Comme en 1806, Daru était, selon le mot de Berthier, le ministre de l'armée, et il devait fixer et lever les contributions de guerre, déterminer les lignes des magasins et des dépôts, tracer les routes d'arrivage et d'évacuation, former les parcs et les hôpitaux, distribuer les fonds de la solde, organiser le personnel et le matériel des services administratifs, surveiller et régir les pays conquis, exploiter les ressources qu'ils fournissaient, préparer les moyens que l'empereur combinerait pour obtenir la victoire (1).

Vingt-huit commissaires des guerres de tout grade eurent ordre de se rendre à Strasbourg pour se mettre à la disposition de Daru. L'adjoint titulaire Beyle était du nombre (2).

Il déplut aussitôt à ses compagnons. Malin comme il se vante de l'être, il disait sans doute de ces bons mots qui lui valaient force coups de poing dans son enfance, et à Vienne il faillit

(1) SASKI, *Campagne de* 1809, II, 48.

(2) Ordre du 28 mars 1809. Beyle toucha 231 fr. 55 pour frais de poste de Paris à Strasbourg. Par une lettre du 24 novembre 1808, Daru l'avait recommandé pour le grade de commissaire des guerres.

avoir un duel avec Raindre, le futur général, alors chef d'escadron d'artillerie. Mais, en outre, il sentait un « mur d'airain » entre ses pensées et le cerveau de ceux qui l'entouraient. Il ne pouvait souffrir leur parlage continuel, leur « flux de paroles plates et communes », leurs « puérilités », et il restait dédaigneusement silencieux. Il les regardait évidemment comme il regardait en 1800 le bon Barthomeuf que Daru avait fait nommer adjoint aux commissaires des guerres. « Barthomeuf, écrit-il avec superbe, avait le génie et la figure d'un garçon épicier, et, excepté les auteurs latins qu'il savait comme il savait le *Règlement sur la solde*, était incapable de dire un mot sur les rapports de la littérature avec la nature de l'homme. »

Il faut ajouter que plusieurs de ces commissaires des guerres n'étaient pas des plus aimables. Beyle a tracé le portrait du plus marquant d'entre eux, Fromentin de Saint-Charles, « homme grand et bien fait, mais de mine intrigante et fausse », qui ne pensait qu'à capter la faveur de Daru. Il reconnaît que Fromentin avait de l'esprit, causait sans cesse, plaisantait sur tout; mais cette gaieté était forcée, et sans nulle gêne Fromentin prenait table, chaise, voiture, chevaux, à ses camarades, qu'il traitait comme des enfants.

Le 3 avril 1809, Beyle montait au clocher de Strasbourg et visitait la cathédrale, dont il admirait le « vénérable gris noir ». Quelques jours plus tard, il était au milieu de l'armée victorieuse, à Ingolstadt. Partout des fourgons, des canons, des soldats qui chantaient en allant au combat, d'autres qui revenaient blessés et tristes, des curés, un bruit infernal, et, ce que Beyle jugeait extraordinaire, une troupe de comédiens qui donnait intrépidement une représentation. Le travail de Daru et de ses bureaux fut énorme; pendant trois jours, Beyle ne se coucha pas (1).

Après Ingolstadt, Landshut. Là, Beyle aida son collègue, Florian de Froidefonds, à dresser un hôpital; il soutint des malades qui descendaient de charrette; la nuit, de peur des

(1) Cf. *Journal* de Stendhal publié par Stryienski, 335-349, et *Lettres intimes*, 256-265.

ennemis qui couraient encore les environs, il dormit tout habillé, mais il fut réveillé par le râle d'un officier qui se mourait dans la chambre voisine.

Après Landshut, Neumarkt, Alt-Œttingen, Burghausen. Le terrain offrait le désordre étrange de la guerre : de la paille semée dans la campagne et des débris de toute sorte, casquettes, souliers, vestes, des roues et des brancards, les petits carrés de papier qui recouvraient les paquets de cartouches; au loin, parmi des flots de poussière s'acheminait un convoi d'artillerie qui tenait le milieu de la route; des voitures et des fourgons de bagages se traînaient sur les côtés, et par instants des officiers sortaient ou se penchaient au dehors en jurant qu'ils feraient mettre les conducteurs au cachot; deux rangs de cuirassiers se glissaient à travers les véhicules, soit au pas, soit au trot, ou bien les contournaient en sautant dans les champs voisins. Beyle avait quitté Landshut à deux heures de l'après-midi; il n'atteignit Neumarkt, à six lieues de là, que vers dix heures du soir, et il courut jusqu'à deux heures de la nuit pour faire le logement. Aussi, à deux heures, pendant qu'il taillait des tranches dans une cuisse de bœuf avec un couteau de poche, il tomba, saisi de sommeil, au bas de la table, et il s'endormit incontinent sans prendre la peine de chasser un gros chien qui vint se coucher sur ses pieds. Éveillé au bout d'une heure par son domestique, il déchirait ses tranches de bœuf cuites et rôties, lorsqu'il vit par une fente du volet le jour naissant. Il se leva. Un quart d'heure après, arrivait Daru, qui l'envoyait derechef faire le logement à Alt-Œttingen. Beyle se remit en chemin à quatre heures et demie. A la mairie d'Alt-Œttingen, dans une sale petite chambre, il rencontra deux généraux de la garde. On cria, on jura, on menaça. Enfin, il obtint pour Daru l'auberge du village. Quant à lui, il alla s'installer chez une comtesse, mère de six enfants, dans une grande maison où la poste de l'armée s'était établie sous l'escorte de soixante grenadiers. Grâce à Beyle, il n'y eut pas de tapage. Mais, la nuit suivante, il fallut partir pour Burghausen. Il réussit sous une pluie battante à trouver des chevaux, des guides, et après avoir chanté, dansé,

conté des histoires, fait le diable à quatre, il prit congé de la comtesse et de sa fille aînée Rosine. Au matin, il était à Burghausen, sur la Salza; les Autrichiens avaient brûlé le pont, et sous les yeux de Beyle qui considérait avec intérêt ce « travail pittoresque », la rivière, très rapide, emportait les belles pièces de bois sur lesquelles les Français voulaient la franchir.

Après Burghausen, Lombach et Ebersberg. Au sortir de Lombach, où il avait dormi sur une chaise chez le commandant de la place, Beyle aperçut un incendie dont l'aspect le frappa vivement : la flamme ne se montrait pas, mais une colonne de fumée qui s'élevait au-dessus de Lombach était pleine de lumière, et cette lumière brillante éclairait les toits de quelques édifices, la route, les coteaux qui dominent l'endroit, les maisonnettes situées sur la pente, et il put compter les troncs des pins qui garnissaient le sommet de la colline. A Ebersberg, il eut mal au cœur. Le pont de la Traun était jonché de cadavres d'hommes et de chevaux; la ville brûlait; dans les rues gisaient des corps défigurés, presque entièrement consumés, et tellement noirs qu'ils n'avaient plus forme humaine ; la voiture de Beyle passa sur eux, et il vit les entrailles jaillir sous les roues; pour se distraire de cet affreux spectacle, il se mit à parler, et on lui crut désormais un cœur de fer.

Après Ebersberg, Enns. Les trente auxiliaires de Daru, la plume à la main, s'assirent dans la vaste et triste chambre de la mairie; bientôt ils n'eurent plus rien à faire; les uns fumèrent; les autres, comme Beyle, bavardèrent.

Après Enns, Mölk et le rocher sur lequel se dresse la célèbre abbaye. De cette hauteur, Beyle admira le panorama qui se déroulait devant lui : « l'immense Danube et ses grandes îles ».

Après Mölk, Saint-Pölten. Là, sur l'ordre de Daru, toujours plein de bile et de mauvaise humeur, Beyle écrivit des lettres et passa deux heures et demie à les porter dans le village. Mais la veille, par un doux soir de printemps, pendant que l'horizon s'empourprait de nouveaux incendies, il s'était baigné dans la Traisen, bordée d'arbres qui bourgeonnaient.

Il ne fut ni à Essling, cette bataille que l'empereur gagna

« tout juste », ni à Wagram. Pourtant, il a raconté dans la *Vie de Henri Brulard* et dans la *Vie de Napoléon* qu'il avait vu Napoléon à Wagram, qu'il avait vu dans cette même journée le prince Borghèse, colonel du 4e régiment de cuirassiers, et qu'il se trouvait le 6 juillet 1809 près d'une pièce d'artillerie avec un autre colonel de ses amis : la canonnade était intense, les boulets tombaient autour de lui, les herbes prenaient feu ; un mot exagéré du colonel : « C'est une bataille de géants », lui gâta l'effet que produisait cette scène terrible ; « l'impression de grandeur fut irrémédiablement enlevée pour toute la journée. » Hélas! sa correspondance le trahit. Il avait alors ce que ses chers Italiens nomment le mal français. Il entendit le lointain tonnerre des canons; mais, tandis que Français et Autrichiens se battaient à Wagram, Beyle était à Vienne, étendu sur une chaise longue, accablé par la fièvre et la migraine.

Vienne lui parut une ville très agréable. Le théâtre de la Porte de Carinthie était excellent et donnait des ballets à l'italienne. A Vienne comme à Venise, la douce volupté régnait dans les cœurs, et la musique remplissait les loisirs de l'aristocratie. Il rencontrait une jolie femme à chaque pas, et il louait le teint superbe des Viennoises, jugeait qu'elles mêlaient un peu d'adresse et de coquetterie à l'air naturel et quelquefois languissant des Allemandes du Nord.

Il fit plusieurs excursions dans les environs de Vienne, et il prétend qu'il eut une mission en Hongrie. A l'en croire, cette mission était diplomatique, et en 1830, lorsqu'il sollicitait un emploi du ministre des affaires étrangères, en 1833, lorsqu'il demandait la croix, il assurait avec aplomb que Napoléon voulait donner la Hongrie à l'archiduc Charles, et que lui, Beyle, tint la plume dans cette occurrence délicate et la plus singulière de l'époque (1). Comme si Daru eût proposé son étourdi de cousin, un simple adjoint aux commissaires des guerres, pour une négociation de cette importance! Beyle alla sans doute chercher ou demander des vivres en Hongrie, et il ne poussa pas loin. Il vit les jardins et le château de Laxenbourg,

(1) Farges, *Stendhal diplomate*, 225 et 275.

la petite ville d'Eisenstadt, les rives du lac de Neusiedel; il vit dans sa pureté le costume hongrois : « C'est, dit-il, celui de nos hussards, moustache, les petites bottes garnies d'un bord d'argent. » Voilà la mission de Beyle en Hongrie!

Les Français évacuèrent Vienne à la fin de novembre. A l'insu de ses chefs, Beyle quitta le quartier général de Saint-Pölten et regagna la ville avec quatre de ses camarades pour assister au *Te Deum* chanté dans Saint-Étienne en l'honneur de François II. Il vit passer l'empereur, petit homme grêle, fatigué, « coinche », à la figure insignifiante et usée, qui saluait en baissant la tête, sans porter la main à son tricorne, et lorsqu'il aperçut devant le chœur de la cathédrale la plus jolie dame de Vienne : « Nous sommes heureux, lui dit-il galamment, de voir pour notre dernier jour l'événement le plus remarquable et la femme la plus belle. »

Il était au mois de décembre à Lintz « sur les rives du Danube, couvertes de neige ». Le 2 janvier 1810, il écrivit de cette ville à Dejean pour demander un emploi en Espagne : adjoint depuis près de six ans, il avait fait constamment fonction de commissaire des guerres, et il espérait par les services qu'il rendrait mériter la bienveillance du ministre. L'intendant général Villemanzy appuyait sa requête : « M. de Beyle, disait-il, est un sujet fort distingué par son zèle et digne de la faveur qu'il sollicite. »

Beyle assurait plus tard qu'il voulait suivre en Espagne une femme qu'il aimait. Mais il était depuis quelque temps attiré vers le pays du *Cid*. Il écoutait avec ravissement en 1804 un voyageur d'une maison de Laval qui lui parlait de Lope de Vega et du prince de la Paix. Il avait à Richemont en 1808 commencé une *Histoire de la guerre de la succession d'Espagne*, et dès le mois d'octobre de cette année il annonçait le projet de passer les Pyrénées pour étudier sur les lieux la langue de Cervantes et de Calderon. Au mois de février 1809, à Paris, il prenait des leçons d'espagnol et traduisait plusieurs pages de *Don Quichotte*. Sous la monarchie de Juillet il demandera le consulat de Carthagène, de Valence, de Gibraltar, et en 1837 il poussait jusqu'à Barcelone

CHAPITRE VI

AU CONSEIL D'ÉTAT

Beyle à Paris (janvier 1810). — Ordre d'aller à Lyon (10 mai). — Promenades et plaisirs. — Beyle à Lyon (juillet-août). — Auditeur au Conseil d'État (1er août 1810). — Sa joie. — Son horreur du militaire. — Le général Gros. — Nouveau train de vie. — Angélina Bareyter. — Crozet, Faure, Pépin de Bellisle. — Voyage au Havre (avril et mai 1811). — La cour impériale. — Le Conseil d'État. — Mme Beugnot. — La princesse de Salm. — Elvire ou la comtesse Palfy. — Départ de Beyle pour l'Italie (28 août 1811).

Villemanzy avait autorisé Beyle à gagner aussitôt Paris et à se mettre à la disposition du ministre de la guerre. Mais Beyle n'alla pas en Espagne. Il resta les six premiers mois de 1810 à Paris comme s'il était en congé, faisant quelques visites ennuyeuses, mais, en somme, fort heureux, donnant audience, selon son expression, aux plaisirs de la tête, du cœur et de l'estomac, et les accueillant tour à tour (1), lisant chaque matin un livre tendre ou sérieux comme la *Jérusalem* du Tasse ou les *Maximes* du duc de Lévis, fréquentant les théâtres, passant le soir tantôt chez des demoiselles de mœurs faciles, tantôt chez sa cousine Mme Pierre Daru, qu'il courtisait respectueusement.

Le ministre finit par l'envoyer en province. Il fallait remplacer à Lyon par un adjoint titulaire le commissaire ordonnateur Charmat qui se rendait à Montbrison au dépôt des prisonniers espagnols, où une maladie contagieuse avait éclaté. Beyle était le seul qui fût disponible à Paris. Le 10 mai, le ministre Dejean prescrivait de le dépêcher à Lyon.

(1) *Lettres intimes*, 284.

Le crédit des Daru retarda le départ de Beyle. Il eut le temps de faire en joyeuse société par Orléans, Beaugency, Fontainebleau, Montereau, Nangis et Grosbois un voyage autour de Paris. Le 29 juin, chez les Daru, qui célébraient la Saint-Pierre, il prenait part à une charmante fête de famille. Il était déguisé en Wesphalien — costume de circonstance, puisqu'il venait du royaume de Jérôme, — et avec Picard, qui portait la livrée, avec d'autres amis de la maison, débitait de jolis couplets à celui qu'il appelait le meilleur des Pierre. Un grand bal suivit la comédie; il réunit plus de cent personnes, et Beyle partit le dernier à la pointe du jour (1).

Il fallut pourtant aller à Lyon. Mais Beyle n'y demeura que deux mois. En août il était auditeur au Conseil d'État. Il attendait la nouvelle depuis le commencement de l'année. Un instant, dans la seconde quinzaine de février, il s'était cru nommé. A l'avance, il remerciait son protecteur Daru, et ce Daru, dont il craignait les bourrades, se montrait extrêmement aimable. Beyle lui disait qu'il le sollicitait pour la dernière fois. « Mais non, mais non, répondait Daru, continuez, on tâchera de faire votre affaire (2). »

La nomination de Beyle fut différée. Mais grâce à ses « excellents parents », il fut de la fournée des 134 auditeurs nommés le 1er août 1810, et il figurait sur la liste avec cette mention inexacte : « fils du maire de Grenoble ». Dix jours plus tard, le 10 août, il était, — ainsi que Barthélemy Lecoulteux de Canteleu, — attaché à l'intendant général de la maison de l'empereur, M. de Champagny, duc de Cadore, « pour l'inspection et la vérification des différents objets de comptabilité et d'administration du garde-meuble (3) ».

Il quitta son métier d'adjoint aux commissaires des guerres avec joie. Depuis quelque temps il l'avait pris en horreur. Il se

(1) *Lettres intimes*, 292.
(2) *Journal*, 357.
(3) Il fut, en outre, chargé du bureau de la Hollande à l'administration de la liste civile de l'Empereur.

plaignait de végéter, il trouvait que le poste qu'il occupait était « au-dessous de ses aptitudes » ; il écrivait à sa sœur qu'il avait envie de pendre l'uniforme au croc et de rentrer à Claix pour goûter dans une retraite champêtre le simple et doux plaisir de lire un bon livre en mangeant d'excellents épinards au jus. Les officiers qu'il fréquentait lui semblaient « bêtes, insolents, hâbleurs et criards ». Quoi de plus plat que leur vie de café, que leur vanterie grossière et perpétuelle, que leur *blague*? Il reconnaît qu'ils étaient incomparables sur le champ de bataille, et il a dit plus tard que ces braves commandants, avec leur grosse mine, leurs trente-six ans, leurs *j'étions* et *j'allions*, et leurs vingt campagnes, auraient en un clin d'œil battu l'armée du maréchal de Saxe ou celle du grand Frédéric. Mais il leur appliquait ces mots de Cabanis sur les gens qui n'ont que la force physique : « L'homme n'a presque toujours que des idées fausses de ceux sur lesquels il agit avec une puissance non contestée : l'habitude de tout emporter de haute lutte, le besoin grossier d'exercer tous les jours des facultés mécaniques, nous rend plus capables d'attaquer que d'observer, de bouleverser avec violence que d'asservir peu à peu ; penser est un supplice. »

Peut-être avait-il été traité de *pékin* par des officiers. Il s'irritait que l'armée eût si peu d'égards pour ceux qui la faisaient vivre, que la place de commissaire des guerres fût « honnie par les soldats », et en 1812 il s'indignait que Napoléon eût rabroué un pauvre diable d'intendant qui demandait une escorte pour aller moudre le blé de la garde impériale à quelques verstes de Moscou. Mais quoi ! l'empereur détestait les idéologues, et, ainsi que lui, l'armée détestait tout ce qui pensait ou même semblait penser. Beyle entendit des capitaines de grenadiers de la vieille garde s'étonner à la vue d'un membre de l'Institut portant la croix de la Légion d'honneur sur son habit brodé de vert. Comme si le métier de soldat était quelque chose de supérieur et d'extraordinaire ! Comme si c'était un miracle que d'aller au feu huit ou dix fois par an ! Cet effort est donc bien pénible pour les militaires, qu'ils s'en payent par une insolence de tous les moments ! « Quel esprit faut-il, dit

Mlle de Sainte-Hérédité dans *Rouge et noir,* pour donner un coup de sabre? Et quand cela leur est arrivé, ils en parlent si souvent! »

La bête noire de Beyle, c'était le général Gros, qu'il voyait chez Mme Daru et qu'il nomme un des sabreurs les plus stupides de la garde impériale. Non seulement Gros faisait l'important; non seulement il avait la fatuité militaire et une façon bruyante de marcher; mais d'un ton menaçant et avec son accent du Midi il s'écriait volontiers qu'il ne ferait qu'une bouchée des Français qui n'aimaient pas l'empereur (1). Dans sa colère contre ces « manœuvres de Napoléon », Beyle les accuse de couardise ou du moins de circonspection : « La postérité ne saura jamais la bêtise de ces gens-là hors de leur champ de bataille. Et même sur ce champ de bataille, quelle prudence! Ils songeaient toujours à ce que chaque blessure leur rapporterait en dotations et en croix. »

C'est être trop sévère. Si quelques-uns de ces braves, une fois parvenus aux emplois supérieurs, évitaient le péril avec soin ou faisaient sonner très haut la moindre égratignure, beaucoup continuaient à payer de leur personne et à risquer vaillamment leur vie. Mais Beyle a peut-être raison de trouver chez ceux qui siégèrent plus tard à la Chambre des pairs bassesse et lâcheté morale. Devait-on, remarquait-il, porter aux premières dignités de l'État des hommes qui n'ont d'autre mérite que leur courage ou le talent de conduire une attaque?

Il fut donc heureux d'être tiré des « plates idées » du militaire, mais non de l'armée. Par précaution, il écrivit au ministre qu'il désirait garder son grade d'adjoint titulaire aux commissaires des guerres, ainsi que son rang d'ancienneté, et

(1) Gros, que Beyle nomme Grosse (*Souv. d'égotisme,* 27), était né le 3 mai 1767 à Carcassonne; entré au service dans les chasseurs des Cévennes en 1785, sergent en 1787, lieutenant au 1er bataillon de l'Aude en 1791, capitaine en 1793, chef de bataillon en 1796, major en 1804, colonel en 1805, général de brigade en 1807, admis à la retraite en décembre 1814, il meurt le 10 mai 1824.

le ministre lui répondit qu'il ne cessait pas de faire partie du corps et qu'il conserverait son rang sur le tableau des adjoints (1). Mais lorsqu'en 1812, Beyle, alors le cinquième sur la liste des adjoints, voulut être nommé commissaire des guerres, on lui objecta qu'il n'était pas en activité, qu'un auditeur ne devait pas concourir pour l'avancement avec les adjoints employés, que telle était la règle pour les officiers appelés, comme Beyle, à des fonctions civiles; qu'à vrai dire, la règle souffrait quelques exceptions, mais qu'elles avaient été déterminées par des services anciens et des considérations majeures; qu'il n'avait « pu encore rendre les uns, ni acquérir les autres ».

Peu importait. La place d'auditeur, comme celle de *monsignore*, menait à toutes les autres. Pas de sous-lieutenant qui ne vît en rêve l'épée de connétable; pas d'auditeur qui ne voulût devenir ministre. Durant trois mois, Beyle fut ivre de bonheur. On l'accabla de compliments, comme son héros Leuwen, et « les mots de carrière magnifique, de bel avenir, de premier pas superbe papillotèrent devant ses yeux ». Un de ses espoirs, un de ses vœux d'autrefois était réalisé : à Marseille, en mai 1806, lorsqu'il souhaitait un emploi, « auditeur, écrivait-il dans son *Journal*, avec des rapports à faire, des moyens de se distinguer, m'irait à merveille. »

Outre la pension paternelle, outre sa solde de non-activité de 900 francs et ses gratifications, il touchait par an 2,000 francs comme auditeur et 6,000 francs comme inspecteur du mobilier. Aussi se crut-il très riche. Il loua dans la rue Neuve du Luxembourg un joli appartement. Le matin, lorsqu'il était seul, lorsque le contact des hommes n'avait pas, comme il dit, encore sali sa journée, il faisait du sentiment. Mais quand il les voyait, « il faut, s'écriait-il, de l'ambition, de l'argent, des succès de vanité à cette canaille-là. » De cette canaille, Beyle en était, — et nous en sommes tous, ou à peu près tous. Il mena grand

(1) En vertu d'un arrêté du 23 frimaire XII, qui portait que tout officier passant à des fonctions civiles cumulerait avec le traitement attaché à ces fonctions la solde de non-activité de son grade.

train, trop grand train. Il eut un cocher, deux chevaux, un cabriolet à la mode qui lui coûta deux mille francs. Il entretint une actrice de l'Opera Buffa, Angelina Bareyter, qui venait chaque soir à onze heures et demie s'installer dans sa chambre ; il rentrait à une heure du matin, et les deux amants soupaient d'une perdrix froide arrosée de champagne. Il accourait de Saint-Cloud à Paris pour assister à un acte du *Matrimonio segreto*. Il déjeunait au café Hardy, et c'est à lui qu'il pense plus tard, lorsqu'il dépeint ces jeunes fats qui déjeunaient en 1811 avec sérieux et majesté dans un grand restaurant parce qu'ils y trouvaient des ministres qu'ils ménageaient ou des militaires qui jalousaient leur équipage. « Rien ne me manque, écrivait-il, et ma position est très agréable. » Des gens qu'il ne connaissait pas lui rendaient visite. Il recueillait par jour soixante sourires de plus qu'avant l'auditorat.

Beyle fréquentait surtout à cette époque le fidèle Crozet, Félix Faure qu'il engageait à publier une édition de Montesquieu, Pépin de Bellisle qui faisait ménage avec lui, et qui lui semblait le plus beau, le plus aimable et le meilleur garçon du monde, bien qu'un peu triste et assez fier (1).

Il entreprit avec Crozet aux mois d'avril et de mai 1811 un voyage au Havre. La Normandie lui plut par sa belle verdure, mais il manquait «un torrent et deux coins de rochers». Rouen lui parut laid, et le Havre « n'était qu'une jolie rue avec quelques maisons». Il alla se promener en pleine mer, et il étudia le caractère des marins : les habitants des côtes, remarquait-il, ont l'esprit moins étroit que ceux de l'intérieur, parce que la mer est sans cesse sous leurs yeux, parce qu'ils parlent sans cesse de ses dangers, du courage qu'elle exige, des fortunes qu'elle fait et défait. « Le voisinage de la mer détruit la petitesse, lit-on dans les *Mémoires d'un touriste*, et la conversation du marin qui rentre au port est moins bête que celle du notaire de Bourges. »

(1) Pépin de Bellisle fut intendant à Santander; c'était, a dit le duc de Broglie, un esprit rare et un noble cœur.

Les fonctions qu'il remplissait l'appelaient parfois à la cour. Il vit les cérémonies et ces messes des Tuileries où les femmes étalaient leur poitrine découverte comme les officiers étalaient leur uniforme, et, involontairement, il songeait aux scènes de l'*Arétin :* tout ce monde, se disait-il, n'agit ainsi que par intérêt d'argent et pour plaire à un homme. Il vit les ballets où Caroline Murat et Pauline Borghèse dansaient en costume de sauvages avec le beau général Lagrange qui jouait le rôle d'Apollon ou de l'Espagnol délivré. Il vit Metternich afficher son violent amour pour la reine de Naples, et porter au poignet un bracelet de ses cheveux. La corruption était telle dans cette cour impériale que plusieurs femmes étaient affectées du mal vénérien. Beyle connaissait, et pour cause, l'excellent Cullerier, le Ricord du temps. Un jour de 1811, il mena trois dames chez le docteur. Il avait bandé les yeux à deux d'entre elles. Cullerier, très galant homme, ne leva pas le regard, et le surlendemain il dit à Beyle qu'elles n'avaient qu'une fièvre de vergogne.

Un personnage excita ses moqueries. Ce fut le comte de Ségur, grand maître des cérémonies, qui s'exprimait à l'occasion avec délicatesse, mais qui mourait de chagrin de n'être pas duc, qui n'avait sur tout que des idées vaines, « lilliputiennes », et qui « ne fit qu'un labyrinthe de petitesses » lorsqu'il dut tracer le programme de la première entrevue de Napoléon et de Marie-Louise. Quelquefois, en l'absence de Regnaud de Saint-Jean d'Angely, Ségur présidait au Conseil d'État la section de l'intérieur. Il était toujours élégant et fort correct, mais il ne trouvait aucune idée, et, dans son impuissance, il avançait par un mouvement incroyablement comique son fauteuil qu'il tenait entre ses mains écartées. « Est-ce donc là, pensait Beyle, le célèbre ambassadeur du roi auprès de la grande Catherine, et l'historien de Frédéric-Guillaume II! »

Il se livra plus d'une fois dans ces séances du Conseil d'État à son goût des grimaces. Quand Regnaud de Saint-Jean d'Angely, le vigoureux Regnaud, abaissait le col démesurément long de sa chemise pour écouter l'impétueux et colérique

Louis placé de l'autre côté de la table, Beyle, sans le vouloir, imitait son air important (1).

Comme au temps de « sa vie d'artiste », il allait dans le monde. On le voyait surtout dans le salon de Mme Beugnot, dont Pépin de Bellisle était l'intime ami. Beyle estimait infiniment cette femme, laide, mais spirituelle, énergique, et Mme Beugnot, de son côté, avait pour Beyle une grande affection. « Après Bellisle, a-t-il dit, j'étais pour elle ce qu'elle aimait le mieux (2). »

Ce fut chez Mme Beugnot qu'il revit un bas bleu de l'époque, une amie de Paul-Louis Courier, Constance Pipelet, d'abord femme d'un pauvre diable de chirurgien herniaire, puis princesse de Salm. Il lui rappela gaiement qu'il l'avait rencontrée un soir de 1799 ou de 1800 à une réunion littéraire présidée par Pierre Daru; elle lisait une pièce de vers, mais le jeune Beyle ne l'avait pas écoutée, il regardait sa gorge et l'admirait avec envie (3).

C'est alors, à l'en croire, qu'il aurait eu sa plus brillante liaison, celle dont il était le plus fier, sa liaison avec celle qu'il désigne par des pseudonymes : Elvire, la comtesse Palfy, la comtesse Marie, Mme Petit.

Elvire, qui ne dépasse pas encore la trentaine, a les cheveux châtain foncé, les sourcils noirs et très fournis, l'œil petit et ardent. Toujours superbement mise, elle porte avec grâce des robes charmantes. « J'aime à la folie, a dit Beyle, une robe bien faite; c'est pour moi la volupté, et la comtesse Palfy me donna ce goût (4). » Quoiqu'elle ait assez d'embonpoint, elle est active et se donne un mouvement extrême. Gaie, d'ailleurs, nullement mélancolique, nullement sentimentale, habile, dissi-

(1) Cf. *Souvenirs d'égotisme.* Beyle nous dit qu'il appartenait à la section de la guerre présidée par Gouvion Saint-Cyr, et qu'il fut un des « petits rapporteurs » de la levée des gardes d'honneur en Piémont.

(2) *Journal,* 134; *Vie de Henri Brulard,* 78; cf. ci-dessous, chap. VIII et IX, p. 146-147 et 169.

(3) *Vie de Henri Brulard,* 258.

(4) *Souvenirs d'égotisme,* 106.

mulant l'empire qu'elle exerce sur son époux, dont Beyle est le commensal et l'ami.

Depuis quelque temps, elle se dégoûte de la danse, du bal, des jouissances de vanité, de tout le faste qui lui plaisait. Elle lit volontiers les romans que Beyle lui prête, entre autres les *Affinités électives* de Gœthe. Elle a l'air rêveur.

Elle n'aime plus son mari, ou plutôt elle ne l'a jamais aimé. Elle l'a épousé, bien qu'il fût plus âgé qu'elle, parce qu'elle avait alors de l'aversion pour les jeunes gens et parce qu'elle croyait que les mariages d'inclination tournent mal. Mais elle le regarde à présent comme trop vieux; elle juge qu'il manque de finesse et d'élégance. Elle se dit que le bonheur est dans l'amour. Elle a pour Beyle ce faible qu'ont les femmes pour les mauvais sujets : elle le sent capable de tout faire pour sa maîtresse, et n'est-ce pas un des préceptes de Stendhal dans l'*Amour* qu'il faut avoir un mari prosaïque et un amant romanesque?

Dès 1807, pendant la campagne de Prusse, elle a été très sensible aux attentions de Beyle, et un jour, dans son salon, elle a dit tout haut : « Venez donc, mon cher Beyle, que nous fassions la conversation ensemble. »

A Paris, au mois de décembre 1808, elle l'accueille avec amitié, lui offre un appartement dans sa maison, et Beyle commence à lui tenir de galants propos, timidement, il est vrai, et non sans précaution : il songe à « l'immense distance de rang » qui le sépare d'Elvire : il trouve qu'il y a pour l'un et pour l'autre des « obstacles insurmontables » et « le plus grand danger »; il est comme un courtisan amoureux d'une reine (1).

Durant la campagne de 1809, Elvire et Beyle correspondent. Elle rejoint à Vienne son mari, et à la première visite de Beyle, elle lui témoigne un tendre intérêt, lui demande avec inquiétude s'il est guéri d'une maladie qu'il avait. Elle s'empare de lui, et il la conduit par la ville, la conduit au fond du Prater, à cette Maison du chasseur criblée de balles et de

(1) *Lettres intimes*, 266, 269, 272, 274.

boulets, mise en pièces par les soldats, la conduit au clocher de Saint-Étienne, la conduit chez M. et Mme Otto qui le prennent pour l'époux. L'intimité s'accroît dans de nombreux tête-à-tête. Beyle est aimable, empressé ; il se pique, s'enflamme; il ne pense plus qu'à la comtesse Palfy : c'est « ce qu'il aime le mieux et à quoi il serait le plus fier de plaire »; c'est le seul objet qui « fait son destin ». Un instant, il craint de lui inspirer mépris et ennui; il croit qu'elle le trompe, et une journée entière, le 6 août, il se ronge de douleur et de jalousie, de la jalousie « la plus noire et la plus humiliante ». Il a beau regarder le charmant jardin du palais Auersperg, la nature ne le touche pas; c'est le verre d'eau sucrée que boirait l'homme dont la bouche est pleine d'eau-forte, et s'il voit une hirondelle qui vole entre les arbres, il envie le sort de cet oiseau « exempt de passion ». Mais Elvire revient à lui, et le dernier jour, avant qu'elle s'éloigne de Vienne, il joue avec ses gants, et en les rendant il lui baise la main; lorsqu'il l'accompagne à la voiture, il lui serre le bras; quand elle part et lui dit : « Adieu, mon cher Beyle », il l'embrasse avec âme. En somme, pendant son séjour à Vienne, Elvire a pris de Beyle une meilleure idée; en certaines circonstances il a eu de la bravoure, de la fermeté. Aussi elle lui a fait toutes les avances qu'elle pouvait faire; elle lui a donné publiquement des preuves d'une préférence marquée; de méchantes langues assurent déjà qu'elle n'a plus rien à lui refuser.

Lui s'éprend de plus en plus. Dans l'année 1810, lorsqu'il est envoyé à Lyon, il s'afflige de son départ, et c'est la comtesse Palfy, dit-il, qui cause cette affliction. Il se promène avec elle aux environs de Paris. A Ermenonville, lorsqu'elle se couche fatiguée sur un lit, tous deux plaisantent gaiement de la situation, et Beyle, se rappelant plus tard cet incident, se reproche de n'avoir pas profité d'une occasion où sa timidité était presque vaincue et « où l'âme d'Elvire tendrement émue paraissait ne plus songer aux règles sévères de sa conduite ».

Mais Beyle, qui se compare assez justement au Chérubin de Beaumarchais, hésite encore à se déclarer. Seuls, les deux

personnages sont silencieux et froids ; il faut la présence d'un tiers pour les enhardir, et c'est dans le monde qu'ils n'ont plus de contrainte ; c'est là que leurs yeux parlent, là qu'ils se disent par des regards expressifs ce qu'ils n'osent se dire de bouche.

Enfin au mois de mai 1811, Beyle, persuadé qu'il est aimé et que l'amour rapproche les distances, qu'un amant est nécessaire au bonheur de la dame, qu'un autre prendra la place qu'il balance à prendre, qu'il se blâmera toute sa vie d'avoir reculé, Beyle se prononce. *Attaque,* se dit-il, *attaque, attaque!* Vainement Elvire essaye de vaincre sa passion ou plutôt son désir ; vainement elle s'entoure de ses enfants comme d'un rempart ; elle succombe.

Mais dès 1805, Beyle rangeait la comtesse Palfy dans la classe des femmes « cultivées et sèches ». Il la trouve dénuée d'esprit : elle n'avait pas, à son gré, assez de sentiment et de délicatesse, assez de brio, assez de cette mélancolie légère qui lui plaisait ; elle prenait trop souvent l'air satisfait d'une bourgeoise qui se carre ; elle mettait trop de prix à ces « bêtises d'ambition qui, une fois qu'on les a, ne signifient plus rien ». Bref, ce n'était pas la femme qu'il cherchait et qu'il ne rencontra jamais, une femme qui eût une grande âme. D'ailleurs, Beyle, disciple d'Helvétius, ne croyait pas à la constance : « Mon génie, disait-il alors, n'est pas amoureux longtemps », et il jugeait que les femmes sont semblables aux romans : « ils intéressent jusqu'au dénouement, et, deux jours après, on s'étonne d'avoir pu être intéressé par des choses si communes. »

Il s'avisa soudain que le mari concevait des soupçons. Il résolut de voyager, d'aller à Rome et à Naples. L'Italie n'avait pas cessé de fasciner son imagination. En 1807, à Brunswick, quand il lisait les comédies de Goldoni, elles le charmaient tant par leur naturel que par la peinture des mœurs du pays cisalpin. En 1809, près d'Augsbourg, lorsqu'il apercevait les Alpes dans le lointain, il éprouvait un moment de bonheur, parce que ces montagnes étaient pour lui l'Italie, et à Vienne il projetait d'économiser soixante louis pour se rendre après la paix dans la Péninsule.

Il obtint aisément un congé de M. de Champagny. Le 28 août, il faisait ses adieux à Elvire. Le lendemain, il partait; son ami Félix Faure et Angelina Bareyter l'accompagnèrent à la diligence (1).

(1) Cf. le *Journal*, passim, et STRYIENSKI, *Consultation pour Banti* (*Revue blanche* du 1er octobre 1897).

CHAPITRE VII

MOSCOU

Arrivée à Milan (7 septembre 1811). — La Pietragrua. — Victoire du 21 septembre. — Florence, Rome, Naples. — Mme Livia d'Ancône. — Varèse. — Retour à Paris (27 décembre 1811). — Guerre de Russie. — Beyle chargé de porter à Vilna le portefeuille des ministres. — Départ de Paris (23 juillet 1812). — Arrivée à l'armée (14 août). — Smolensk. — Incendie de Moscou. — Retraite. — Courage de Beyle. — Défaillance. — De Kœnigsberg à Paris (14 décembre 1812-31 janvier 1813). — Causes du désastre. — Malheurs d'ambition. — Déceptions. — Campagne de Saxe. — Départ de Paris (19 avril). — Bischoffswerda. — Bautzen. — L'échauffourée de Niedermarkersdorf (24 mai). — Entretien de Beyle avec Napoléon à Goerlitz (25 mai) — Beyle intendant à Sagan. — La fièvre nerveuse. — Congé. — Beyle à Milan (7 septembre). — Retour (fin novembre).

Le 7 septembre 1811, à sept heures du soir, Beyle se retrouvait sur le pavé de Milan comme onze années auparavant. Il courut aussitôt à la Scala, et lorsqu'il toucha le seuil du théâtre, il fut sur le point de fondre en larmes et de défaillir.

Mais il désirait surtout revoir cette Angela Pietragrua qu'il aimait en 1800. Il se souvenait de sa noble figure. Chaque fois qu'il rencontrait dans une œuvre italienne un beau rôle de femme, il le prêtait involontairement à la Pietragrua, et c'est ainsi qu'en lisant la *Punizione nel precipizio* de Gozzi, il mettait dans la bouche de sa Milanaise les émouvantes paroles de la reine Elvire à son fils.

Il lui rendit visite le lendemain. La Pietragrua avait peu changé : moins de grâce voluptueuse, mais plus de majesté, plus d'esprit Elle ne le reconnut pas. « Je suis, lui dit-il, Beyle, l'ami de Joinville. » — « Ah! s'écria-t-elle, c'est le Chinois, *quello è il Chinese* (1)! »

(1) Il la nomme dans le *Journal* la comtesse Simonetta; le nom lui a été

Elle avait, selon l'usage, un cavalier servant, seigneur vénitien attaché au vice-roi, et Beyle fut avec cet homme d'une politesse prévenante. Mais notre auditeur voulait inscrire la Pietragrua sur sa liste : depuis 1802, elle avait de son propre aveu fait bien des folies; que lui coûtait une folie de plus ?

Rien d'aussi amusant que les manèges de Beyle et ses apprêts de conquête. Il explique à Angela les fonctions qu'il exerce à la cour impériale, et il avoue qu'il a « donné de la chose une idée embellie ». Pour se rajeunir et pour n'avoir plus les mains derrière le dos, à *la papa*, il achète une canne qu'il agite et fait tournoyer une douzaine de fois; il marche en se dandinant; il prend ainsi, comme il dit, l'air d'un homme du grand monde, d'un homme à femmes. Il finit par débiter une déclaration qu'il entremêle des réminiscences de 1800 : Angela s'étonne que Beyle ait conservé si longtemps la mémoire de mille petits détails, elle s'émeut, elle pleure, elle le tutoie, l'embrasse. Quelques jours s'écoulent. La veille de son départ, il passe devant les fenêtres de la dame ; elle l'appelle; il monte, il joue le malheur et le désespoir, il triomphe. Le soir, il remarque qu'il avait le même pantalon lorsqu'il livra bataille à la comtesse Palfy, et il écrit sur ses bretelles la date de sa nouvelle victoire : 21 *septembre* 1811, 11 *heures* 1/2 *du matin*. C'est le cas de dire avec lui : « Comme il entre de l'orgueil dans l'amour! »

L'image de la Pietragrua le poursuivit, l'obséda dans le reste du voyage. A Bologne, à Florence, à Rome, à Naples, il pensait tendrement à elle sept ou huit fois par jour. Il eut pourtant une aventure : il fit en route la connaissance d'une Mme Livia. Elle habitait Ancône, où elle s'ennuyait profondément. Il poussa jusqu'à cette petite ville; il logea chez le père de Livia; il alla voir avec elle au théâtre un opéra de Caruso ; il la mena promener sur le bord de la mer; le 20 octobre, il reprenait le chemin de Milan. Il grillait, disait-il, de retourner à Milan, et pour la Pietragrua il quittait Naples et Rome avec joie!

Il apprit à Milan qu'Angela était dans un village près de

fourni sans doute par le président de Brosses, qui connut à Milan une comtesse de Simonetta « fameuse en France par la bonne réception qu'elle a faite aux Français pendant la guerre ».

Varèse. Il gagna Varèse dans une voiture où il lut Ossian pour la première fois, et, à cheval, par de beaux coteaux, monta jusqu'à la Madonna del Monte. Ce fut là qu'il revit Angela Pietragrua, et dans son trouble il oublia toutes les jolies choses qu'il projetait de lui dire lorsqu'il courait la poste et qui lui semblaient si tendres qu'il en avait la larme à l'œil. Elle revint à Milan avec lui. Il l'aimait éperdument. Un soir, dans la rue, à la lumière des boutiques, il admira l'éclat pénétrant de ses yeux qui lisaient jusqu'au fond de l'âme et la beauté surnaturelle de son visage; elle avait l'air terrible d'une sibylle, et elle lui confessa que ses amies lui disaient qu'à certains instants elle faisait peur.

Beyle dut rentrer à Paris au mois de décembre (1). Il n'avait pas eu les jouissances qu'il rêvait. Pas d'amis, pas de société, de mauvais chemins, de méchantes auberges, une foule de petits ennuis causés par une « civilisation moins avancée », tel fut son premier voyage à travers l'Italie. Mais l'amour de la signora Pietragrua dominait et absorbait tout. Beyle, quittant l'Italie pour Paris, croyait quitter un bal charmant où brillent mille bougies, où règne une odeur suave, où toutes les femmes mises avec grâce ont dans les yeux le feu du plaisir, et il lui semblait qu'au sortir de ce lieu de délices, il errait, trébuchait dans la boue par un brouillard épais et tombait dans un trou à fumier.

Six mois se passèrent. Beyle menait le même train qu'auparavant. Mais il consacrait plus de temps à l'étude, et les lectures qu'il fit, son *Letellier* dont il composa quelques scènes, lui donnèrent dans la première moitié de 1812 des « plaisirs purs et souvent ravissants ».

La guerre entre la France et la Russie éclata. Elle ne le surprit pas. Selon lui, Napoléon et Alexandre la désiraient l'un et l'autre : Napoléon, parce qu'il savait que son fils ne serait ni un grand homme ni un souverain despotique, et que la Russie, dont les forces croissaient rapidement, deviendrait pour cet enfant un dangereux adversaire; Alexandre,

(1) Il rentre le 27 décembre 1811.

parce qu'il avait depuis 1807 organisé et outillé son armée.

Inspecteur du mobilier de la couronne, Beyle ne devait prendre aucune part à la campagne. Mais il avait envie de voir la Russie et de se plonger dans cet « océan de barbarie ». Il voulait, comme il disait, vivre, sentir la vie, avoir des sensations fortes, et c'était une « sensation forte » de s'enfoncer en Moscovie à la suite des Parthes, de connaître ces Russes à peine plus civilisés que les Turcs et très inférieurs aux Turcs par la mauvaise foi (1). Comme auditeur au Conseil d'État, il obtint de Champagny, non sans beaucoup de difficultés, une mission au quartier général : il fut chargé de porter à Vilna le portefeuille des ministres.

Il alla, en grand uniforme et en dentelles, prendre à Saint-Cloud les ordres de l'impératrice Marie-Louise qui l'honora d'un entretien de plusieurs minutes, et durant deux heures, dans une pièce inhabitée du palais, il attendit que la comtesse de Montesquiou lui fît voir le roi de Rome. Le 23 juillet au soir, il partait dans une petite calèche viennoise chargée de mille paquets.

Il dit dans l'*Histoire de la peinture en Italie* qu'il assistait au passage du Niémen; qu'il vit cette innombrable armée composée de tant de nations traverser le fleuve en chantant; que, malgré cet imposant spectacle, il douta du succès; qu'il connaissait le génie hasardeux de Napoléon et « apercevait un sombre avenir au fond des plaines sans fin de la Russie » ; qu'il voulut se distraire de ces tristes pensées et tâcha de deviner, comme faisait Cabanis, dans les figures des soldats leur caractère et leur tempérament. Mais il dit aussi qu'il ne faut croire personne sur parole, et ici encore il ne faut pas croire Henri Beyle. Le passage du Niémen eut lieu le 24 juin, et ce fut le 14 août que notre auditeur rejoignit l'armée près de Krasnoé.

Comme en 1809, il suivit son cousin, l'intendant général Daru. Il se retrouva parmi les commissaires des guerres. Mais en Russie de même qu'en Autriche, ceux qu'il nomme ses frères et ses compagnons de combat l'ennuient, et leur pré-

(1) *Journal*, 467; *De l'amour*, 280; *Corr.*, 1, 303.

sence lui coupe bras et jambes; il les qualifie de petites âmes.

Il vit la prise de Smolensk. Après avoir vaillamment défendu les faubourgs et les ouvrages de la place sur la rive gauche du Dniéper, les Russes mirent le feu à la ville sur la rive droite. La maison où Daru avait établi son quartier général, environnée par les flammes des maisons voisines, couverte déjà de charbons ardents, aurait été la proie de l'incendie si des grenadiers de la garde n'avaient percé le toit en six endroits, et, placés dans ces ouvertures comme dans des chaires, écarté les étincelles à coups de perche. Trois fois le feu prit, et trois fois il fut éteint. Daru et les siens, assis dans la cour sur des bottes de paille, indiquaient par leurs cris aux grenadiers les points les plus menacés. Mais ils étaient si las qu'ils finirent par céder au sommeil, et, à minuit, lorsqu'on leur apporta le dîner et bien qu'à jeun depuis dix heures du matin, ils s'endormirent la fourchette à la main.

Beyle n'assista pas à la bataille de la Moskowa. Mais il entra dans Moscou avec l'armée. La ville l'enchanta. Il la nommait un des plus beaux temples de la volupté. Partout des palais comme Paris n'en a pas, des stucs de la couleur la plus fraîche, des tableaux, des statues, des livres magnifiquement reliés, des meubles d'Angleterre, de superbes psychés, des lits charmants, des canapés aux mille formes ingénieuses, pas de chambre où l'on ne pût s'asseoir de quatre ou cinq façons différentes, une commodité parfaite jointe à la plus brillante élégance.

Il crut que l'armée passerait l'hiver à Moscou, et il espérait que l'empereur offrirait des concerts et des bals à ses officiers. Mais le lendemain l'incendie éclatait partout, et Beyle comprit aussitôt qu'on ne pourrait l'éteindre : « Rostopchine faisait sans cesse mettre le feu de nouveau; on l'aurait arrêté à droite, on l'aurait retrouvé à gauche en vingt endroits. » Beyle et ses compagnons furent en cinq jours chassés de cinq palais, et le cinquième jour, de guerre lasse, ils sortirent de Moscou, non, comme il dit, sans éprouver les inconvénients de la grandeur. Leurs dix-sept voitures s'engagèrent dans une rue qui semblait sûre; mais le feu allait plus vite qu'eux; les chevaux s'effrayèrent lorsqu'ils se virent entre deux rangées de flammes,

et l'on eut une peine extrême à faire demi-tour. Beyle marchait à pied, bien qu'il fût harassé; il surveillait ses domestiques qui s'étaient enivrés de vin blanc, et sa voiture chargée de tout ce qu'ils avaient pillé. On bivouaqua au clair de lune en face de la ville. L'incendie, écrit Beyle, formait une immense pyramide de feu et de fumée, qui, comme les prières des fidèles, avait sa base sur la terre et son sommet au ciel; mais, pour jouir de ce spectacle, il eût fallu être seul ou entouré de gens d'esprit, et « ce qui a gâté pour moi la campagne de Russie, c'est de l'avoir faite avec des gens qui auraient rapetissé le Colisée et la mer de Naples ».

L'armée rentra dans Moscou le 20 septembre, et Beyle alla loger à l'École de médecine avec deux de ses collègues, deux auditeurs au Conseil d'État, Busche et Bergognié, venus comme lui et après lui de Paris avec le portefeuille des ministres. L'aspect de la ville était affreux. Elle n'offrait plus au regard qu'un amas de ruines noires et puantes où erraient quelques chiens, et où quelques malheureuses femmes cherchaient un peu de nourriture. Il est donc inexact, comme Beyle l'a prétendu cinq ans après dans l'*Histoire de la peinture*, qu'il n'y avait plus dans Moscou ni femme ni vieillard, que les habitants avaient totalement disparu, et lorsqu'il ajoute que son premier soin fut de parcourir au galop les principales rues, et qu'il se fit plusieurs fois conduire à travers les quartiers incendiés par un moujik, le plus vif de ses cochers, auquel il donne le nom brillant et impossible d'Arthémisov, il brode comme faisait l'oncle Gagnon. Mais on peut croire qu'il pénétra dans la maison de campagne de Rostopchine, qu'il vit avec un sentiment de respect mêlé de tristesse le désordre de la bibliothèque, qu'il ramassa parmi les livres un manuscrit sur l'existence de Dieu et un volume de Chesterfield. On peut croire aussi que, dans une revue, au Kremlin, Napoléon lui adressa la parole pour la première fois.

Le 16 octobre commença la retraite. Beyle a dit assez justement qu'elle compta deux périodes : dans la première, jusqu'au passage de la Bérésina, on mourait de faim, et le froid était encore supportable; dans la seconde, après Studzianka, on

trouvait de quoi vivre dans les villages polonais, mais il gelait à pierre fendre.

Il se signala dans la première partie de la retraite. L'intendant général Mathieu Dumas l'avait chargé d'assurer la subsistance de l'armée sur une partie de la route entre Orcha et Borisov. Beyle, accompagné d'une escorte et muni d'une somme de trois millions de roubles, s'acquitta de sa mission : il fit faire des distributions de pain « infiniment précieuses à cause des circonstances », et au quartier général de Bobr, le 23 novembre, Daru le félicita au nom de l'empereur (1).

Dans ces cruelles circonstances, Daru donnait l'exemple du sang-froid. Le soir qui précéda le passage de la Bérésina, il brûla tous ses papiers, même les plus secrets. « La journée de demain, disait-il à Dedem, décidera de notre sort : peut-être ne reverrai-je jamais ni la France, ni ma femme, ni mes enfants ; le destin du comte Piper m'attend ; j'irai mourir en Sibérie. » Mais au milieu de ces tristes réflexions, il gardait son calme et son activité d'autrefois (2).

Beyle déploya presque la même fermeté d'âme. Daru écrivait qu'il s'était très bien montré (3), et un jour que son cousin se présentait rasé et habillé avec quelque recherche : « Vous avez fait votre barbe, dit Daru à Beyle ; vous êtes un homme de cœur (4). » Bergognié, collègue et ami de Beyle, a raconté qu'il lui devait la vie : à la veille de la catastrophe, Beyle, prévoyant l'encombrement des ponts de la Bérésina, entraîna de force Bergognié, l'obligea de faire quelques centaines de pas qui le menèrent sur l'autre rive (5).

Il s'est vanté d'avoir pris cette déroute de Russie comme un

(1) Mais Beyle est seul à témoigner du fait (*Journal*, 467, et appendice de ce livre, lettre du 10 août 1818 ; *Corr.*, II, 118 ; FARGES, *Stendhal diplomate*, 225, lettre du 4 décembre 1833 au duc de Broglie). Il prétend même dans une lettre du 27 octobre 1832 que Daru le proposa pour la croix : « J'ai déjà été proposé pour la croix par M. le comte Daru, il y a vingt ans, pour ma conduite à Bobr dans la retraite de Russie ; l'empereur répondit qu'il ne donnait point de croix dans ces moments-là. »

(2) DEDEM, *Mémoires*, 287.

(3) *Vie de Henri Brulard*, 219.

(4) Cet acte de crânerie n'est rapporté que par Mérimée.

(5) Raconté à Mérimée par Bergognié (*Corr.*, I, p. XXI).

verre de limonade, et il assurait qu'il n'avait jamais cru durant ces dix semaines qu'il y eût là de quoi pleurer, qu'à cette armée impériale on ne convenait même pas qu'on fût en retraite, qu'on prétendait opérer un mouvement de flanc. Sa correspondance prouve qu'il eut, comme ses compagnons, des heures d'abattement et de désespoir. Un moment vint où son énergie s'épuisa. Le 4 décembre, le froid déjà terrible redoublait de rigueur. Tous les liens de la discipline se rompirent. Le danger, dit Beyle, fut trop grand pour qu'on eût pitié de personne. Il était à Malodeczno dans sa voiture avec l'auditeur Busche, lorsqu'il se sentit défaillir. Sa résolution fut arrêtée sur-le-champ : il fallait prendre les devants et coûte que coûte précéder l'armée. Il fit quatre lieues en trois heures, trouva par bonheur trois chevaux à la poste suivante, traversa Vilna le 7 décembre, atteignit Gumbinnen, où il recouvra peu à peu ses forces physiques, puis Kœnigsberg. A Vilna, il avait vu les soldats boucher les trous du mur de l'hôpital avec des monceaux de cadavres gelés!

Est-il vrai que près de Kœnigsberg, comme il se sauvait des Cosaques en passant le Frische Haff, la glace se soit rompue sous le traîneau qu'il occupait avec le commissaire des guerres Balthazar Marchand? Il est possible que la glace se rompit sous le traîneau; mais il est certain que les Cosaques ne le poursuivaient pas; ils étaient loin encore, aux trousses de l'arrière-garde, et Beyle avait sur eux une avance de plusieurs jours.

Quoi qu'il en soit, il était dès le 14 décembre à Kœnigsberg et réabordait, comme il dit, au monde civilisé. Un de ses premiers soins fut d'aller au théâtre et d'assister à une représentation de la *Clémence de Titus,* qu'il trouva « très bien montée ». Le 30, en un traîneau d'acajou, il partit pour Dantzig. Il y resta jusqu'au 8 janvier, et de là, par Stargard, gagna Berlin, où il remarqua la haine croissante contre la France. Il quitta Berlin le 23 janvier et par Brunswick, Cassel, Francfort et Mayence, arriva le 31 à Paris, « blasé pour toujours sur les plaisirs de la neige (1) ».

(1) Henri Cordier, *Stendhal et ses amis*, 37-38. Cf. *Vie de Mozart*, 266.

« Nous sommes, avait-il écrit de Mayence à Félix Faure, nous sommes horribles, d'une saleté repoussante, et à genoux devant des pommes de terre. » Plus tard, il racontait à Mérimée qu'il ne se rappelait plus comment il avait mangé ni ce qu'il avait mangé pendant la retraite, si ce n'est un morceau de suif dont il se souvenait avec délices et qu'il paya vingt francs à un de ces juifs de Pologne, « la plus abominable race de l'univers ».

Il avait tout perdu. Mais il regrettait particulièrement le journal qu'il tenait à Brunswick en 1806 et en 1807, un tome des *Facéties* de Voltaire qu'il avait enlevé dans un palais de Moscou et feuilleté quelquefois le soir à la lueur d'un feu de bivouac, le volume de Chesterfield qu'il avait pris dans la villa de Rostopchine et couvert de notes dans le trajet de Moscou à Smolensk, — ce qui ne l'empêcha pas de dater d'Orcha et de Vilna plusieurs pensées qu'il a mises dans l'*Amour*.

Quelles étaient les causes du désastre? Tantôt il dit que Napoléon ne prévit pas les dangers de l'expédition parce que c'est un ridicule pour les Français de prévoir le péril; que l'armée aurait été sauvée par un Daun ou par un Washington; qu'il fallait, pour la tirer d'embarras, non pas du génie, mais un peu de cet esprit d'ordre si commun dans les armées autrichiennes et si rare chez un peuple sanguin. Tantôt, et plus sérieusement, il montre que Napoléon eut tort de s'enfourner dans le nord avec la certitude d'être abandonné de la Turquie et de la Suède. Selon Beyle, l'empereur aurait dû ressusciter de bonne foi le royaume de Pologne, et pour rétablir ce redoutable boulevard, écouter, non pas le duc de Bassano et cet arlequin d'abbé de Pradt, gens polis, aimables et courts de vue, mais Kosciusko, qu'il eût mandé près de lui, faire appel aux passions et aux intérêts de la noblesse, réveiller par elle le patriotisme des classes inférieures. Napoléon fut, il est vrai, arrêté par l'incendie de Moscou, et en exécutant ce « brûlement héroïque », ajoute Beyle, Rostopchine fut un Romain et non un scélérat; son action était digne de l'homme qu'elle visait; quelle différence entre ce Rostopchine et le bourgmestre de Vienne qui venait à Schœnbrunn offrir ses hommages à l'empereur, et avec respect! Toutefois, Napoléon aurait dû quitter

Moscou dès le 1er octobre au lieu de négocier inutilement. Même quinze jours après, sa situation n'était pas désespérée ; au 15 octobre, disait Beyle, il avait trois partis à prendre : 1° reculer sur Smolensk pour occuper la ligne du Dniéper et réorganiser la Pologne ; 2° passer l'hiver à Moscou en vivant de ce qu'il avait trouvé dans les caves et en sacrifiant les chevaux, qu'il eût fait saler, puis, au printemps, marcher sur Pétersbourg ; 3° se diriger aussitôt par la droite sur Pétersbourg, et ce dernier parti, conclut Beyle, était le meilleur. Mais l'armée française n'avait plus l'énergie de 1794, et ses riches maréchaux, ses élégants généraux, sortis de la cour, auraient frémi à cette seule proposition. Napoléon recula sur Smolensk. Malheureusement, les Français faisaient retraite, et ils n'avaient plus la discipline nécessaire dans une retraite. Il fallait les préparer au départ en les lestant d'une bonne nourriture pendant une semaine, leur donner à chacun deux peaux de mouton, un fer à cheval, vingt clous à glace et quatre biscuits, leur annoncer qu'ils auraient à parcourir trois à quatre lieues par jour et que toute insubordination serait immédiatement punie de mort. Napoléon, qui n'était plus le Bonaparte d'Égypte, fit le contraire. Il mena les troupes à Smolensk par la route qu'elles avaient déjà prise et qu'elles trouvèrent dévastée ; il n'osa fusiller personne ni parler de discipline ; l'armée fut précédée de trente mille fuyards qui gaspillèrent tout sur leur passage, et ceux qui suivaient et qui restaient fidèles au drapeau refusèrent de « faire un métier de niais » : il n'y eut plus sous les armes que les héros et les nigauds.

Beyle pensait, au retour de Russie, « boire les plaisirs de Paris avec l'avidité du cerf qui se désaltère ». Mais la secousse avait été forte : de même qu'au Larçay de sa *Mina de Wangel* ce grand événement lui avait montré le cœur humain tel qu'il est. Il crut un instant qu'il avait perdu toutes ses passions ; il se sentait froid et comme mort. Pourtant, peu à peu, il se remit, se reprit à la vie. Il redevint l'infatigable amoureux qu'il était naguère, et les noms d'Angelina, de Mélanie, d'Elvire reparaissent dans son *Journal*.

Mais Elvire ne l'aimait plus; elle le regardait sans tendresse, le traitait avec froideur. Elle lui avait dit qu'elle savait beaucoup de choses sur son compte. Sans doute elle voulait parler de la liaison de Beyle avec l'actrice de l'Opera Buffa, Angelina Bareyter. Sans doute elle l'accusait de légèreté, lui reprochait d'aimer faiblement et non uniquement et sans réserve. Sans doute aussi Beyle lui répondait qu'il n'était pas homme à s'occuper d'une seule femme. Il eut évidemment des torts. Elvire, qui venait de perdre un enfant, était triste, mélancolique, et Beyle, égoïste et brusque, ne sut pas trouver ces égards et ces paroles qui consolent. En 1826, une maîtresse délaissée, amie de la comtesse Palfy, Mme C..., lui rappelait ses mauvais procédés envers Elvire : « Puis-je exiger mieux que votre pauvre Elvire qui vous a tant aimée? Dès qu'elle a été dans le chagrin, vous l'avez abandonnée! Et vraiment, si je vous connaissais davantage, j'aurais bien plus d'exemples pareils à vous citer! »

A cette amoureuse disgrâce s'ajoutèrent des « malheurs d'ambition ». Beyle comptait obtenir par son mérite, par son ancienneté, surtout par le crédit d'Elvire, une des dix-sept préfectures données au mois de mars 1813. Il ne fut pas nommé, et deux auditeurs au Conseil d'État, deux de ses amis qui, comme lui, avaient fait la campagne de Russie, qui logeaient avec lui à l'École de médecine après l'incendie de Moscou, ses deux « acolytes », Bergognié (1) et Busche (2), eurent, l'un la

(1) Alexandre-Martin-René Bergognié, fils d'un président à la cour d'Agen, né le 11 novembre 1784 à Agen, auditeur en décembre 1809, envoyé aux armées d'Espagne pour inspecter les hôpitaux (août 1810-février 1811), membre d'une commission d'enquête à l'armée de Catalogne (24 janvier 1811), chargé de porter le portefeuille des ministres à Moscou où il arrive le 16 septembre, quitte le quartier général le 9 décembre pour « aller activer les approvisionnements d'Elbing »; nommé préfet du Jura sur la recommandation de Daru (12 mars 1813) et de la Haute-Loire sur la recommandation de Réal (6 avril 1815).

(2) Antoine Busche, né à Paris le 25 janvier 1776, élève de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole des mines, conscrit au 12e hussards à la fin de l'an VI, ingénieur à bord de la corvette *le Naturaliste*, auditeur en janvier 1810, intendant des biens de la couronne en Hollande, chargé le 6 août 1812 de porter à Moscou le portefeuille des ministres, préfet des Deux-Sèvres (13 avril 1813),

préfecture du Jura, l'autre celle des Deux-Sèvres. Il avoue qu'il était un peu humilié, qu'il avait l'âme un peu mordue de chagrin; il perdait « un rang politique », perdait l'occasion d'observer la société « de haut » et d'exercer son âme inactive. Il fit néanmoins bonne figure ; il se doutait qu'Elvire voulait mater sa fierté, voir comment il avalerait la pilule. Après tout, était-ce si grande chose que d'être préfet? Passe encore d'aller à Parme ou dans un des quatorze départements italiens. Mais se confiner dans un trou comme Niort ou Lons-le-Saunier!

Beyle eut alors déceptions sur déceptions. Il comptait être nommé maître des requêtes et, grâce à cette promotion, devenir par la suite, de même que Martial Daru et Alexandre Petiet, intendant de la couronne à Florence ou à Rome. Il comptait avoir la croix bleue, la croix de l'ordre de la Réunion : il avait vu récemment en Italie « que les croix sont bonnes en voyage » . Il comptait avoir le titre de baron, et il voulait que son père lui fît don de la maison à deux étages de la place Grenette qui constituerait un majorat. Mais Chérubin Beyle lui posa des conditions léonines : Henri aurait payé toutes les impositions, payé à Chérubin une somme de 45,000 francs, payé à M. de Salvaing, qui possédait un des étages, 1,200 francs de rente viagère, et après la mort de M. de Salvaing 600 francs de rente à une Mme Ginet; il aurait laissé à Chérubin et au Salvaing la jouissance de la maison leur vie durant! Henri ne pouvait se plier à de pareilles exigences. Il tenta d'exciter la vanité paternelle. Pourquoi Chérubin ne demanderait-il pas la baronnie pour lui-même? Le « bâtard » resta sourd à ces insinuations.

Enfin, pour comble d'infortune, à l'instant où Beyle commençait avec l'ardeur du néophyte ses études sur l'histoire de la peinture italienne, au milieu d'avril, il reçut l'ordre de se rendre à la Grande Armée. « Je vais, s'écriait-il, devenir barbare et mort pour les arts! » Il partit le 19 avril; il était, dit-il, enragé.

maintenu sous la première Restauration et sous les Cent-Jours, remplacé sous la seconde Restauration (15 juillet 1815).

Il fit commodément dans une bonne calèche une partie de la campagne de Saxe. Le 18 mai, il traversait Bischoffswerda totalement détruit par le feu. Le lendemain, il était au bivouac devant Bautzen. Le surlendemain, du haut d'un tertre, il contemplait une bataille, la seule à laquelle il ait assisté : il ne vit distinctement que les coups de canon et remarqua que de loin on prend très bien une haie pour un carré d'infanterie.

Que ne s'est-il contenté de cette remarque! Mais il a dit que l'armée de 1813 était livrée à l'indiscipline, et qu'il vit dans cette campagne 22 Cosaques, dont le plus âgé n'avait pas vingt ans et deux ans de service, mettre en désordre et en fuite un convoi de 500 Français où se trouvaient cinq généraux. Il conta cette aventure à Mérimée, qui la reproduisit à son tour dans sa première notice sur Henri Beyle. Selon Mérimée, Stendhal fut témoin involontaire de la déroute d'une brigade entière chargée impunément par cinq Cosaques, et il vit courir 2,000 hommes dont cinq généraux reconnaissables à leurs chapeaux brodés. Il courut comme les autres, mais mal, n'ayant qu'un pied chaussé et portant une botte à la main. Dans tout ce corps français il n'y eut que deux héros qui tinrent tête aux Cosaques : un gendarme nommé Menneval et un conscrit qui tua le cheval du gendarme en voulant tirer sur les Cosaques. On chercha le gendarme pour lui donner la croix; mais il se cachait, et il nia d'abord qu'il fût présent à l'affaire : il croyait que rien n'était si mauvais que d'être remarqué dans une déroute, et il craignait d'être fusillé (1).

Cette échauffourée a été démesurément grossie par Beyle et par son biographe. Le 24 mai 1813, à quatre heures du matin, les équipages du grand quartier général, composés de 80 véhicules, parmi lesquels les fourgons du trésor, les voitures de Daru et du général Monthion, le caisson du génie topographique, partaient de Reichenbach pour Goerlitz sous l'escorte de 110 soldats du 2e bataillon d'infanterie légère westphalien commandés par le chef de bataillon baron de Lepel, et de 21 gendarmes conduits par le lieutenant Vendengeon. 25 fan-

(1) Jean DE MITTY, *Napoléon*, 49; MÉRIMÉE, *Henri Beyle*, 14-15.

tassins marchaient en tête de la colonne; 50 autres formaient la haie à droite et à gauche; le reste cheminait à la hauteur de la voiture du général Monthion, la quinzième dans le rang. Quant aux gendarmes, 6 étaient en avant, 10 sur les flancs, 5 à la queue des équipages. On s'était engagé dans la grande rue de Niedermarkersdorf et dans le chemin creux qui mène à ce village. Soudain un chef de bataillon, qui un quart d'heure auparavant avait, avec six chasseurs à cheval du 19[e] régiment, croisé la file des voitures dans la direction de Reichenbach, revint au grand trot sur ses pas en assurant que l'ennemi s'approchait, et, en effet, au même instant, à cent pas des gendarmes d'arrière-garde, parurent 20 à 30 Cosaques. Le gendarme Antoine alla porter la nouvelle au lieutenant Vendengeon, qu'il trouva vers le milieu de la colonne, et courut, ainsi que l'officier, à la tête du convoi en appelant à l'aide et en criant : *Halte! Aux armes! Voici les Cosaques!* Il y eut un moment de confusion et de complet désarroi. Les gendarmes, braves, résolus, ne pouvaient se dégager de l'enchevêtrement des voitures. Les Westphaliens, tous conscrits, hésitaient à se battre. Enfin, ils gravirent les talus de la route, et Lepel mit en bataille le gros de son détachement sur le point le plus avantageux du plateau. De son côté, le vaguemestre général Margerin ralliait une quarantaine d'hommes et marchait avec eux vers la queue du convoi, lorsque Lepel l'arrêta et lui ordonna de rester à l'entrée du chemin creux pour protéger les quinze premières voitures, celles du trésor, du bureau topographique, de Daru, de Monthion, les seules qu'il eût mission expresse de défendre. Par bonheur, tout était déjà terminé. Les quatre gendarmes de l'arrière-garde, Menneval, Bastien et les brigadiers Malpas et Lenaerts, avaient d'abord reculé de trente pas, et les Cosaques, arrivant à toute bride, profitèrent de ce mouvement de retraite pour emmener trois voitures et blesser un secrétaire de Daru. Mais bientôt les gendarmes, suivis des chasseurs et appuyés de loin par deux compagnies de tirailleurs de la garde qui stationnaient dans le village et servaient d'escorte au cercueil du grand maréchal Duroc, firent une charge vigoureuse. Les pillards lâchèrent

les voitures et gagnèrent le bois voisin. Menneval abattit l'un d'eux d'un coup de carabine, et un canonnier, prenant un des chasseurs pour un Cosaque, tira sur lui et tua son cheval. Au bout d'une demi-heure, le convoi reprit la route de Goerlitz.

Telle fut l'alerte du 24 mai. Elle n'avait duré que quelques minutes, et elle ne se fût pas produite si la troupe avait été disposée autrement : il suffisait de placer une trentaine de fantassins à l'arrière-garde.

Le soir même, le chef de bataillon Lepel, le vaguemestre général Margerin, le lieutenant Vendengeon et tous les gendarmes furent arrêtés à Goerlitz, et dès le lendemain ils comparurent devant une commission extraordinaire. Les juges opinèrent que l'escorte n'avait pas fait son devoir en se tenant sur la défensive au lieu de pousser aussitôt sur l'assaillant à la voix du vaguemestre général Margerin et du lieutenant Vendengeon. Mais elle se trouvait enfournée dans un ravin, et les voitures s'étaient tellement serrées et entassées qu'elles interceptaient le passage. Le seul coupable semblait être le chef de bataillon Lepel : il avait eu tort de concentrer ses forces autour des quinze premières voitures et de ne placer à la queue du convoi que cinq gendarmes sans soutien d'infanterie ; il fut destitué. Margerin et Vendengeon furent acquittés, et la commission félicita Margerin d'avoir donné des preuves de sang-froid et de valeur. Les gendarmes furent mis en liberté : les uns n'avaient pu venir à temps; les autres, ceux de l'arrière-garde, Lenaerts, Malpas, Bastien, Menneval, avaient agi de leur mieux. Menneval fut décoré (1).

L'assertion de Beyle sur l'affaire du 24 mai est donc injuste et inexacte. On ne saurait juger notre armée de 1813 d'après ce mince épisode. Il n'y avait dans le convoi ni 5 généraux, ni 500 Français. Dans une déclaration qu'il rédigea le soir même au quartier général de Goerlitz (2), Beyle dit qu'il a été frappé du petit nombre des soldats, et s'il ajoute que « ces soldats avaient l'air troublé et mettaient peu d'activité à leurs mouve-

(1) Décret du 28 mai 1813.
(2) Voir cette déclaration à l'appendice.

ments », il oublie que c'étaient des Westphaliens de nouvelle levée. Il reconnaît d'ailleurs qu'il était dans une voiture à la tête du convoi et qu'il n'a rien vu d'important! Il n'a donc pas aperçu les Cosaques, et, dès lors, comment put-il observer qu'ils avaient à peine vingt ans d'âge et deux ans de service?

Les récits qu'il fit plus tard à ses amis ont été dénaturés par Mérimée. Ils renferment évidemment une part de vérité. Mérimée dit avec raison qu'un Français a tué le cheval d'un autre Français, en voulant tirer sur un Cosaque, et que Menneval s'est conduit en héros. Mais Beyle ne se sauva pas une botte à la main, et Mérimée exagère singulièrement les choses ; selon lui, 5 Cosaques ont mis en fuite 2,000 Français, toute une brigade, et deux hommes, un conscrit et le gendarme Menneval, ont seuls résisté! Il paraît avoir douté plus tard de l'anecdote : il ne l'a pas recueillie dans sa seconde notice sur Henri Beyle.

C'est à ce moment de la vie de Beyle, vers le 24 mai, qu'il faut placer son entretien avec Napoléon. En 1817, Beyle dédiait à l'exilé de Sainte-Hélène l'*Histoire de la peinture en Italie*, et dans un projet de dédicace, il signait « le soldat que vous prîtes à la boutonnière à Goerlitz ». Plus tard, dans la *Vie de Napoléon*, il assure que l'empereur l'honora d'une longue conversation pendant la campagne de 1813. Est-ce vrai? On pourrait objecter à Beyle qu'il n'était pas soldat, et qu'il n'a jamais rapporté le moindre détail de l'entretien. On pourrait lui opposer son propre témoignage : « Napoléon, lit-on dans sa *Vie de Henri Brulard*, ne parlait pas à des fous de mon espèce. » Mais il mentionne dans sa correspondance cette circonstance mémorable : « Il y a huit jours, écrit-il de Glogau le 9 juin, que j'ai eu une longue conversation avec Sa Majesté », et cette conversation roula sans doute sur l'affaire du 24 mai, sur la surprise de Niedermarkersdorf. « Beyle, a dit Mérimée, fut chargé de raconter cette panique à l'empereur, qui l'écoutait avec une fureur concentrée en faisant tourner une de ces machines en fer qui servent à fixer les persiennes (1). »

(1) Cf. à l'appendice la lettre du 9 juin 1813, que M. Stryienski nous a communiquée.

Un armistice fut conclu le 4 juin. Napoléon distribua ses troupes par arrondissements et décida qu'il y aurait dans chaque arrondissement un auditeur chargé de subvenir à tous les besoins du militaire. Beyle, envoyé dans le pays de Sagan, en Silésie, fut l'intendant de la division du général Latour-Maubourg.

Il partit aussitôt pour son « gouvernement ». La route se fit sans ennui. Chaque jour, dit-il, le billet de logement lui donnait entrée à une comédie différente : « J'aime à tomber ainsi au milieu de sept à huit personnes; le lendemain, quand je pars, je suis déjà aimé et haï, et j'ai eu la vue de deux ou trois caractères différents. » A Sagan, le général Latour-Maubourg — qu'il nomme le plus honnête et le plus borné des généraux — lui fit bon accueil. « Je règne, mandait-il le 15 juin à sa sœur, et, comme tous les rois, je bâille un peu. »

Pour bâiller le moins possible et pour chasser l'ennui, il travailla. Sa besogne était considérable. Il n'avait d'autres secrétaires que des indigènes qui ne savaient pas l'orthographe; il dut écrire de sa main toutes les pièces et usa huit pouces d'épaisseur de papier grand in-folio; il recevait quotidiennement quarante visites, dont chacune exigeait une décision, un oui ou un non.

Mais la fièvre nerveuse sévissait à Sagan, et depuis plusieurs mois avait emporté dans la ville quatre cents personnes. Beyle l'attrapa. Il eut le délire et de très vives douleurs de tête. Nombre d'officiers l'entourèrent de soins. « Tous ces militaires, dit-il, nouvelles connaissances d'un mois, se sont parfaitement conduits; franchise, générosité, attentions, un million de fois mieux que s'ils eussent été des gens de lettres ou telle autre classe de la société. » Et il les traitait naguère d'êtres grossiers et de manches à sabre!

Il était trop malade pour continuer ses fonctions. L'intendant général envoya un intérimaire à Sagan, et Beyle partit pour Dresde, où il croyait se remettre dans la solitude et les jouissances des arts. Il y arriva — le 28 juillet — tout juste pour voir le *Matrimonio segreto*. Mais la fièvre le reprit de plus belle. Il tomba dans une extrême faiblesse, la plus grande

qu'il eût éprouvée de sa vie, et il résolut d'aller se guérir sous un autre climat, de passer le temps de sa convalescence en Italie.

Quelques semaines auparavant, il avait prié le comte Daru de lui faire obtenir une intendance dans la Péninsule et de le proposer dès la première vacance qui se produirait à Florence ou à Rome : s'il était désigné pour l'Italie, disait-il, il ne désirerait rien, pas même la préfecture de Rouen. Le pays qu'il nommait *mia cara Italia* était toujours son pays de prédilection. Il fréquentait volontiers des Italiens, et il s'était en 1811 lié d'une intime amitié avec le baron Widmann, capitaine d'une compagnie de gardes d'honneur, qui caressait l'espoir de devenir, sur la recommandation de Beyle et par le crédit de Daru, sénateur du royaume d'Italie (1). En 1812, à Smolensk, il traitait avec un vif plaisir des affaires particulières qui concernaient l'Italie : elles occupaient son imagination autant qu'un roman. Au milieu des plaines de Russie, il se croyait enfoncé dans la boue, et l'Italie lui apparaissait au loin comme une colline délicieuse d'où il planerait au-dessus des marais, écrivant, lisant, écoutant la musique de Cimarosa et aimant Angela Pietragrua.

Le 7 septembre, il était de nouveau à Milan. Il revit la Pietragrua; il l'accompagna par les rues de la ville et au théâtre de la Scala; il courut avec elle dans les jardins de Monza, et s'il n'eut pas l'ivresse de 1811, il crut trouver dans cet amour plus d'intimité, plus de confiance et de naturel. Angela lui sembla plus belle que jamais, et il la regardait comme une femme remarquable, tout à fait supérieure, qui saisissait avec sagacité les finesses de la conversation. Elle avait un fils de quinze ans qui servait dans l'armée italienne et devait aller à Lyon. Beyle pria sa sœur Pauline de procurer à ce jouvenceau quelque agrément en France, de lui donner une somme de

(1) Le baron Louis Widmann, colonel commandant la garde d'honneur du vice-roi à Venise, fut nommé le 19 septembre 1806 capitaine commandant la cinquième compagnie des gardes d'honneur ou compagnie de Venise; il fit la campagne de 1809 en Allemagne, ainsi que celle de 1812 en Russie, et mourut dans la retraite de Moscou; il avait épousé une Foscarini.

deux à trois cents francs, de lui ouvrir l'accès de la société lyonnaise, de le traiter comme s'il était le fils de Henri Beyle.

Il fallut regagner la France à la fin du mois de novembre. Beyle sut se consoler. Angelina Bareyter, l'actrice des Bouffes, était restée son amie, et il lui conta son voyage, son séjour à Milan et ses promenades au jardin public d'où l'on voyait au loin des montagnes neigeuses de l'effet le plus romanesque, ses rêveries sur le lac de Côme, une fugue qu'il avait faite à Venise, l'aspect que présente cette ville du haut de la tour de Saint-Marc, et le spectacle qu'elle lui offrit au clair de lune un soir qu'il s'était attardé sur le quai des Esclavons. Mais pendant qu'il folâtrait avec Angelina ou qu'il dissertait sérieusement avec Colomb sur les théories de Guillaume Schlegel, pendant qu'il notait aux représentations de Molière les endroits qui provoquent le rire, la France était envahie, et dans la lutte qu'elle soutint en 1814, il joua, contre son attente, un bout de rôle.

CHAPITRE VIII

L'INVASION

Beyle attaché au sénateur Saint-Vallier, commissaire extraordinaire dans la 7e division militaire (26 décembre 1813). — Arrivée à Grenoble (6 janvier 1814). — Proclamations. — Delaroche, Marchand, Dessaix. — Campagne du Dauphiné. — Rôle de Beyle. — Le moment le plus noble de sa vie. — Ses alarmes patriotiques. — Maladie, ennui, dépit. — Demande de rentrer à Paris (22 février). — Voyage à Chambéry (28 février) et à Carouge (8 mars) — Retour à Grenoble (14 mars). — Remplacement de Beyle (18 mars). — Arrivée à Paris (31 mars). — Adhésion aux actes du Sénat (7 et 11 avril). — Plus d'emploi. — Vaines démarches auprès des Bourbons. — Retour à Grenoble (29 juillet). — Arrivée à Milan (14 août). — Sentiments de Beyle sous les Cent-Jours.

Le 26 décembre 1813, l'empereur dépêchait des sénateurs ou conseillers d'État en qualité de commissaires extraordinaires dans les divisions militaires. Ces commissaires, chargés d'accélérer la conscription, d'habiller et d'armer les troupes, de compléter les approvisionnements des places, de lever et d'organiser les gardes nationales, étaient accompagnés chacun soit d'un maître des requêtes, soit d'un ou de deux auditeurs au conseil d'État.

Le sénateur comte de Saint-Vallier fut envoyé dans la 7e division militaire, composée des départements de l'Isère, de la Drôme, des Hautes-Alpes, du Mont-Blanc, du Léman et du Simplon. Deux auditeurs lui étaient attachés : Beyle et Lamarre. Mais Lamarre, malade, devait sur l'ordre du médecin garder la chambre pendant plus de trois semaines.

Beyle avait eu d'abord un mouvement de dépit (1). Il lui

(1) Notons en passant qu'un décret spécial du 24 décembre 1813 l'avait exempté du service militaire.

semblait dur de délaisser en plein hiver Paris, l'opera buffa et Angelina Bareyter. Lorsqu'il alla faire ses adieux à la comtesse Daru, il ne dissimula pas son mécontentement. Elle parut partager sa mauvaise humeur. « Sans cette maudite invasion, disait-elle, vous auriez été préfet dans une grande ville », et il crut deviner que cette ville était le Mans et peut-être Toulouse.

Sa sœur Pauline et son beau-frère Périer-Lagrange étaient alors à Paris. Pauline avait bonne tête; elle déclara que cette mission en Dauphiné serait malencontreuse. « Elle voyait bien, a depuis remarqué Beyle, l'étendue du fumier dans lequel je tombais. »

Mais Beyle n'était pas de ceux qu'il nomme les « nigauds casaniers », et il n'aimait pas le coin du feu. Chaque fois qu'il fallait partir et voir du nouveau, il ne pouvait réprimer un transport de joie. Son ambition se réveilla, et il pensa que cette fonction nouvelle lui vaudrait au moins la croix de la Réunion. Il écrivit sur-le-champ au ministre de l'intérieur, Montalivet, qu'il avait fait les campagnes de Berlin, de Vienne et de Moscou, qu'il était auditeur au conseil d'État et inspecteur du mobilier, qu'il prenait la liberté d'exposer ces titres pour obtenir à son retour « quelque distinction » s'il s'acquittait de sa tâche à la satisfaction de ses supérieurs.

Il rendit visite à Saint-Vallier, et il avoue qu'il avait les plus grands préjugés contre lui. Un sénateur n'était à ses yeux qu'un vieillard imbécile, un être plein de déraison. Il trouva dans Saint-Vallier un homme aimable et foncièrement bon qui avait l'usage du monde. Comme l'oncle de Beyle, Romain Gagnon, et autres roués, Saint-Vallier était avant 1789 le favori des dames de Grenoble. Il entretint Beyle des amours de Romain Gagnon et des insignes folies que des femmes avaient faites pour le bel avocat. Sa mission le remplissait d'orgueil; il jurait de consacrer toutes ses forces et tout son temps à la défense du Dauphiné. « Je suis du pays, disait-il, j'y ai une partie de ma famille, ce qui me donne de grands moyens pour connaître les hommes et les choses. » Mais il manquait de fermeté; il perdit la tête dans les circonstances critiques; il ne sut que se plaindre et se lamenter.

Beyle ne voulait pas quitter Paris avant son sénateur. Du 26 au 31 décembre, il alla quotidiennement deux fois chez Saint-Vallier. Il finissait par croire, par espérer que le commissaire extraordinaire resterait à Paris, lorsque le 31 décembre, à onze heures, le portier de Saint-Vallier lui annonça que son maître était parti dans la matinée. Le jour même, à trois heures, Beyle s'éloignait avec sa sœur et son beau-frère; quoi qu'il ait dit dans la *Vie de Napoléon*, l'empereur ne lui donna pas de vive voix des instructions détaillées. Pourquoi le souverain aurait-il conféré avec ce simple auditeur plutôt qu'avec Saint-Vallier?

Il fit diligence. Le 6 janvier, presque au même instant que Saint-Vallier, à trois heures du matin, au plus beau clair de lune, par un temps très doux, il arrivait à Grenoble après avoir pensé durant la route à tous les moyens de résistance que le Dauphiné pourrait déployer (1).

Comme Beyle, Saint-Vallier n'avait vu sur son chemin dans l'étendue de la 7e division militaire que des gens très inquiets, profondément découragés par la reddition de Genève et du fort l'Écluse. Son premier soin fut de rédiger une proclamation pour ranimer la confiance et rallier la population aux mêmes sentiments, l'amour du prince et de la patrie. La proclamation, signée Saint-Vallier et contresignée *l'auditeur au conseil d'État, de Beyle*, portait que Napoléon et la France voulaient la paix, et que, pour avoir la paix, il fallait s'unir, se préparer aux sacrifices, se montrer à l'étranger dans une énergique et fière attitude.

Cet appel ne rendit pas la situation meilleure. Le Dauphiné semblait ouvert à l'invasion. Ni Grenoble, ni le fort Barraux n'avaient de garnison. 1,780 hommes étaient à Chambéry sous les ordres de Delaroche, et cette poignée de monde, chargée de défendre la Savoie et le Dauphiné, ne comptait que des

(1) Cf. sur cet épisode de la vie de Beyle et de l'invasion de 1814 les pages XXXVII-XL de la notice biographique de Colomb; les p. 34-37 de la *Corresp.*, tome I (« Journal de mon triste séjour à Grenoble »), et les documents des archives du ministère de la guerre et des Archives nationales (F7 7022), reproduits pour la plupart à l'appendice.

conscrits de la dernière levée qui n'avaient reçu leurs fusils que depuis dix-huit jours. Le peuple se méfiait de Delaroche et de Daumas, qui commandaient, l'un la 7e division, l'autre le département de l'Isère : tous deux avaient jeté l'alarme dans la contrée en faisant partir leur famille et leur argenterie; les femmes des généraux étaient les seules qui se fussent enfuies.

Saint-Vallier se hâta de se débarrasser de Delaroche. Il assurait que Delaroche ne plaisait à personne par ses manières, n'entendait rien à sa besogne, ne trouverait aucune ressource en un cas difficile, ne ferait aucun bien dans la région : tant que Delaroche serait là, on ne pourrait prendre de mesures insurrectionnelles. Mais le général Marchand, que tout Grenoble estimait à cause de ses formes douces et de son caractère conciliant, s'était offert, quoique malade, à seconder la défense. Le sénateur crut que Marchand l'aiderait à obtenir du pays le violent effort qu'exigeaient les circonstances. Il le déclara indispensable, capable d'opérer des miracles, et le 7 janvier le nomma commandant en chef des gardes nationales, corps francs et levées en masse du Mont-Blanc et de l'Isère, en l'invitant à se concerter avec Delaroche.

L'arrêté fit bon effet. D'anciens officiers de tout grade et de tout âge proposèrent leurs services à Saint-Vallier. Les démocrates, ceux qu'on appelait à Grenoble les plus forts jacobins, et les gentilshommes de l'armée de Condé consentirent à se ranger sous les ordres de Marchand. Mais les armes manquaient, et jusqu'à la fin des hostilités elles manquèrent. Les fusils qu'on avait en petit nombre étaient si mauvais qu'il fallait les réparer, et un méchant armurier, le seul qui fût à Grenoble, rajustait au plus deux mousquetons par jour. Quant aux fusils qu'on attendait de Paris et de Saint-Étienne, ils furent interceptés à Lyon par le comte Chaptal, et ceux qui venaient d'Italie arrivèrent trop tard, après s'être enterrés dans les neiges à Corps et à Brutinel. S'il y eut quantité de conscrits et de gardes nationaux, très peu furent en état de se battre.

Le 16 janvier, Saint-Vallier prenait un grand parti. Delaroche, disait-il, entravait tout, écrivait sans cesse et ne faisait

rien, ne visitait pas ses postes une seule fois; Delaroche « était en horreur ». Il confia le commandement de la 7e division militaire à Marchand, en prétextant une maladie de Delaroche.

Mais Delaroche avait fait, selon le mot du sénateur, un mal incalculable; il avait tellement harassé ses pauvres soldats qu'on avait toutes les peines du monde à les rallier. Le brave et tenace Dessaix, qui dirigeait la levée en masse dans le département du Mont-Blanc, ne put garder Chambéry; il dut rétrograder sur Montmélian et de là sur Pontcharra et Chavannes. Les 500 hommes que menait Barral abandonnèrent le poste des Échelles pour se replier sur Voiron. Partout, les conscrits, Piémontais ou Savoyards, s'enfuirent sans combat.

Le revirement fut prompt. Les recrues de l'Isère, incorporées dans les dépôts des trois régiments stationnés à Grenoble, s'étaient passablement exercées, et le 11 février accourait de l'armée d'Espagne un bon bataillon de troupes de ligne. Marchand et Dessaix, comptant que les Autrichiens avaient quelque crainte d'Augereau, se portèrent en avant. L'un reprit les Échelles, et l'autre Montmélian. Les envahisseurs, cédant le terrain, évacuèrent Chambéry, puis Aix, puis Annecy, Rumilly, Frangy. C'était Dessaix qui les poursuivait, qui les refoulait. Il voulait, à l'aide des secours qu'il recevrait d'Augereau, réoccuper Genève, et le 1er mars, tandis que le général Bardet s'emparait du fort l'Écluse, il débusquait l'ennemi de Saint-Julien; le 2 mars, il entrait à Carouge et poussait ses patrouilles à trois kilomètres de Genève; le 3, il sommait Bubna de lui rendre la ville!

Mais Augereau rappelle ses troupes sur la Saône pour arrêter les mouvements de Bianchi qui se dirige de Mâcon sur Lyon et Bourg. Il ne reste devant Genève qu'une faible division moins nombreuse que le corps autrichien. Marchand et Dessaix, quittant leur offensive brillante, se tiennent désormais sur la défensive. La conscription est suspendue dans le Mont-Blanc; la levée des impôts, entravée; l'action du gouvernement, paralysée. Encore, si Augereau avait l'avantage! Mais Augereau qui n'est plus l'Augereau de Castiglione, Auge-

reau qui n'a plus ses bottes et sa résolution de 93, se retire devant Bianchi; il perd la bataille de Limonest, parce qu'il s'éloigne à l'instant décisif pour conférer avec les autorités lyonnaises; il recule de Lyon sur Valence. « La plume me tombe des mains! » s'écria Saint-Vallier à cette nouvelle.

La petite armée de Carouge se pressa de décamper. Dessaix donna sa démission en disant que sa santé ne lui permettait plus de servir activement, et pendant que Saint-Vallier rejoignait Augereau à Valence, Marchand allait s'établir entre Montmélian et les Échelles. Telle fut la campagne du Dauphiné en 1814.

Beyle était venu, comme il dit, animé du feu sacré, ne songeant qu'aux moyens de repousser les Autrichiens. « De tous les maux, remarquait-il plus tard, qui peuvent accabler une nation, le pire est une invasion (1). » Il sentait palpiter en lui l'âme de son aïeul maternel, le chirurgien Gagnon, qui pleurait lorsqu'en 1746 les ennemis envahissaient la Provence.

Il ne se ménagea pas. Durant le mois de janvier et les premiers jours de février, il seconda Saint-Vallier avec un zèle assidu, l'aida, selon l'expression du commissaire extraordinaire, à tout activer, à tout utiliser. Il n'oubliait rien : « J'ai lieu de croire, disait-il, que les prêtres dans le confessionnal n'agissent pas dans le même sens que nous », et, sur son conseil, Saint-Vallier engageait l'évêque de Grenoble à publier un mandement patriotique.

Le commissaire extraordinaire écrivait presque quotidiennement, et à certains jours deux fois, aux ministres de la guerre et de l'intérieur. Le plus souvent, c'était Beyle qui tenait la plume. « Toutes mes lettres, reconnaît Saint-Vallier, sont de ma main ou de celle de Beyle; on ne peut compter sur la discrétion des commis. » Colomb, l'ami et le biographe de Beyle, a raison de croire que le jeune auditeur dirigeait en réalité le sénateur.

Saint-Vallier avait une haute estime pour son collaborateur.

(1) Henri Cordier, *Molière jugé par Stendhal*, XLI.

Il ne cessait de dire qu'il était extrêmement content de Beyle : Beyle était actif, très intelligent, plein de moyens et de talents, un excellent sujet qui, malgré la fièvre et la lassitude, allait son train et faisait ce qu'il pouvait. « Mon pauvre auditeur, disait-il le 2 février, est malade, il va toujours, et toujours très bien. » Dès la fin de janvier, il avait sollicité pour Beyle, ainsi que pour le conseiller de préfecture Jaubert de Beaujeu, préfet intérimaire des Hautes-Alpes, la croix bleue, la croix de l'ordre de la Réunion, en ajoutant que cette faveur serait politique dans cet instant de crise : « M. de Belle (*sic*) est tout seul avec moi; il succombe à la fatigue que nous avons jour et nuit; il a d'ailleurs d'autres services qui lui donnent quelques droits aux bontés de l'empereur. Si on m'envoyait ces décorations pour les remettre à ces messieurs, cela produirait un bon effet, et je serais encore mieux secondé. »

Ce fut peut-être le moment le plus noble, le plus intéressant de la vie de Beyle, et c'est de ce moment qu'il a le moins parlé. Avec tous les Grenoblois, il avait désiré que Marchand fût mis à la tête de la force armée : il jugeait Delaroche infirme et trop âgé; Marchand était sur les lieux et montrait du zèle. Il applaudissait aux excellentes dispositions du Dauphiné, à l'ardent patriotisme des maires de Pont-de-Beauvoisin, de Vizille, de Voiron, à l'empressement des paysans qui portaient du pain aux troupes et du vin dès qu'elles paraissaient dans les vallées. Il félicitait le père d'un de ses amis d'enfance, M. de Bérenger qui venait offrir son épée au commissaire extraordinaire, M. de Marcieu que Marchand nommait son aide de camp, M. de Barral qui, malgré ses soixante-dix ans, déployait la bravoure et l'activité d'un jeune homme, le général Jouan qui, bien que souffrant encore d'un bras amputé, hâtait l'approvisionnement des places des Hautes-Alpes, et voulait, en cas d'attaque, se jeter dans Briançon. Il regrettait le mauvais esprit des Savoyards qui s'efforçaient de décourager et d'épouvanter les Dauphinois. Il déplorait le manque de fusils, les rues de Grenoble remplies de conscrits désœuvrés qui se promenaient les bras ballants; laisserait-on, faute de fusils, les Autrichiens pénétrer dans le Grésivaudan ! Et il demandait avec

impatience quand viendraient les dix mille fusils que le ministre de la guerre avait promis de tirer d'Italie : sitôt que ces dix mille fusils seraient arrivés, on aurait dix mille soldats de plus. Il gémissait sur la pénurie d'argent : la caisse du receveur était presque toujours vide; personne ne payait les contributions; les particuliers n'acquittaient pas leurs dettes; « que ne ferait pas le Dauphiné, si l'on pouvait distribuer aux habitants cinquante mille fusils et avoir quelque argent! » Il réclamait un peu de troupes régulières, et il se faisait fort de sauver le Dauphiné avec un millier d'hommes, pourvu qu'ils servissent depuis deux ans.

Le 16, le 17, le 18 janvier, il crut tout perdu. Chaptal écrivait que les ennemis allaient se saisir de Lyon. Le courrier de la poste annonçait que les Autrichiens étaient entrés dans la ville, et Grenoble les voyait déjà s'engager dans les montagnes. Beyle fut du conseil de guerre qui se tint le 16 janvier, de sept heures à onze heures et demie du soir, dans l'hôtel de la préfecture. Saint-Vallier, Marchand, Daumas, le colonel Fiereck, directeur de l'artillerie, le colonel d'Hautpoul, directeur des fortifications, le chef de bataillon Bourgade, le commissaire des guerres Bourgeois de Saint-Paul, faisant fonctions d'ordonnateur, assistaient à la réunion. Tous les membres du conseil reconnurent que Grenoble ne pouvait être mis à l'abri d'un coup de main, qu'il fallait évacuer sans retard sur Valence l'artillerie de siège et sur les places des Hautes-Alpes les poudres et ce qu'il y avait de meilleur dans l'artillerie de campagne, qu'il n'était possible de défendre la ville du côté de la vallée du Grésivaudan qu'au fort Barraux et à Château-Bayard, du côté de Lyon qu'à Voreppe et au pont de Piquepierre.

On sut le 19 janvier que les Autrichiens n'étaient pas à Lyon. Ils entamaient toutefois le Dauphiné. Ce jour-là, à midi, un courrier apportait la nouvelle que Delaroche battait en retraite sur Barraux. Saint-Vallier nomma sur-le-champ au commandement supérieur du fort le colonel Rivereau, et Beyle approuva le choix de cet homme énergique (1). Mais les

(1) Cf. sur Rivereau notre *École de Mars*, p. 110.

échecs se succédaient. L'ennemi entrait à Pontcharra et « poussait » les conscrits ; il tournait le passage de la Grotte, il occupait les Échelles.

Le 21 janvier fut le jour des plus grandes alarmes. La consternation était partout. Saint-Vallier jugeait la position affreuse : « Qui sauvera, disait-il, Grenoble et l'Isère ? Je ne sais plus où j'en suis et à qui entendre. » Et il projetait de s'établir à Valence avec Beyle pendant que le préfet Fourier se placerait à Saint-Marcellin, au centre du département. Marchand assurait que les conscrits refuseraient de se battre, que l'ennemi serait devant Grenoble le lendemain ou le surlendemain, et il proposait de poster à Gières, à une demi-lieue de la ville, tout ce qu'on avait de monde. Mais Beyle rappela la décision du conseil de guerre, dont les raisons lui semblaient évidentes, et avec les militaires il déclara qu'il était dangereux de défendre Grenoble dans Grenoble, que la garnison serait prisonnière après une demi-heure d'attaque, qu'il valait mieux lutter pied à pied, à l'espagnole, en organisant des guérillas.

Les Autrichiens ne bougèrent pas, et le Dauphiné respira. Mais le 1er février la prise des Échelles répandit de nouveau le trouble et l'effroi dans Grenoble. L'ennemi jetait des partis dans les montagnes de la Grande-Chartreuse, et Saint-Vallier se désolait : les postes tournés, pas un fusil, pas un sol ! Il fit armer le petit fort de la Bastille ; il envoya deux compagnies franches, composées d'anciens militaires, à la Chartreuse et dans les villages environnants ; il demanda le vingtième des impôts de 1814 aux contribuables, et le 6 février, dans les halles de Grenoble, il passa la revue de la garde nationale, qui l'accueillit aux cris de *Vive l'empereur !* Les deux Beyle, le père et le fils, l'adjoint et l'auditeur, accompagnaient le commissaire extraordinaire et parcoururent les rangs avec lui.

Mais Beyle ne serait pas Beyle si sa tâche ne l'avait rebuté. Cet inconstant par excellence ne savait pas finir ce qu'il avait commencé, et sa ferveur venait bientôt à se relâcher. Il ressemblait en ce point à Fauriel : dès qu'il pouvait, il donnait sa démission ; il était toujours pressé de sortir d'une situation pour entrer dans une autre, et il ne voulait ni dépendre de personne,

ni sacrifier ses goûts à qui que ce fût, même à la patrie.

Il avait, dès son arrivée, demeuré chez son père, puis, le 16 janvier, croyant à la prise de Lyon, il était venu loger à la préfecture pour recevoir les estafettes pendant que dormait Saint-Vallier. L'immense chambre qu'il occupait était froide et humide; les portes et les croisées mal jointes y laissaient pénétrer l'air de tous côtés; il eut de nouveau la fièvre nerveuse, et Saint-Vallier écrivait que son auditeur, dangereusement malade » était hors d'état de travailler.

La mauvaise humeur et l'ennui s'ajoutèrent à la fièvre. Les Grenoblois, lisant sur les murs les proclamations de Saint-Vallier contresignées *de Beyle*, riaient de la particule que leur compatriote s'était attribuée. Ils ne se bornèrent pas à des lazzi. C'était à qui effacerait avec de l'encre ou à coups de grattoir ce malheureux *de*. Certains annotèrent ainsi l'affiche : « Faute d'impression », ou encore : « Plaisanterie fort déplacée dans les circonstances où nous sommes. » Beyle reçut cinq ou six lettres anonymes.

Son amour-propre s'offensa. Les procédés du baron Rostaing, inspecteur aux revues, qu'il accuse d'une « bêtise étonnante », et surtout les tergiversations du préfet Fourier, achevèrent de le dégoûter. Fourier, professeur de mathématiques aux écoles militaires de Rebais et d'Auxerre, professeur de physique à l'école centrale de l'Yonne, professeur d'analyse et de mécanique à l'École polytechnique, membre de l'Institut d'Égypte et plus tard secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, était préfet de l'Isère depuis douze ans, et le pays lui devait le desséchement des marais de Bourgoin (1). Mais il était lent parce qu'il voulait trop bien faire, et Saint-Vallier, qui d'abord le portait aux nues, finit par se lasser de lui : « Je le pousse tant que je puis, écrivait le sénateur; il est en arrière sur tout. » De même que Saint-Vallier, Beyle était agacé par les scrupules et les atermoiements de Fourier : « Ce petit bavard, s'écriait-il, a l'âme parfaitement petite, la politesse basse

(1) Préfet de l'Isère le 12 février 1802 et du Rhône le 12 mars 1815; mis à la retraite le 16 juin 1815.

d'un domestique, et avec son bavardage infini il arrête tout et entrave tout; il prend pour but l'*écriture* et non pas les *actions*, dont l'écriture n'est que la note. »

Il tomba dans une sorte d'apathie. « Pourtant, se disait-il, on n'est pas plus bête à Grenoble qu'ailleurs. » Mais il savait ce que valaient les gens qui l'entouraient, et il connaissait leur vie antérieure. Si quelques-uns, comme le maire Renauldon et l'adjoint Lavalette, étaient des hommes raisonnables et sages, quoique dépourvus d'agrément, les autres lui paraissent « petits », et il se plaignait d'être « dans le quartier général de la petitesse ».

Excédé, Beyle quitta la préfecture et revint coucher chez son père. Le surlendemain, pour être plus libre, il louait une chambre dans la rue Bayard, et il eut, dit-il, plusieurs moments de solitude qui ne furent pas infectés d'ennui. Sa sœur était sa confidente; elle invita une amie intime qu'elle avait à Vizille, Mme Derville. Beyle, Pauline et Mme Derville firent des promenades à Claix, à Vizille, ailleurs encore. On jasait longuement tous les soirs; le « bâtard », sentant qu'il était de trop et que cette conversation dépassait ses forces, se retirait à dix heures; jusqu'après minuit, Beyle exposait avec complaisance à ses deux compagnes quelques vérités sur l'homme et sur les arts.

Saint-Vallier avait appelé à son aide un autre auditeur, Sirot, sous-préfet de Chambéry. Mais Sirot était bien loin d'avoir l'intelligence de Beyle, et le sénateur n'osait lui confier rien d'important. Lui aussi fut indisposé. « Mes auditeurs sont malades, marquait Saint-Vallier au milieu de février; je ne vois plus M. Beyle et n'entends plus parler de lui. Sirot reste dans son lit à se soigner, je suis seul, j'ai été aussi malade et n'ai pas interrompu mon travail. Ces jeunes gens sont par trop délicats et peu zélés. » Par bonheur, il avait fait venir de Lyon un petit parent, nommé Mazuyer, qui fut son secrétaire, et le 22 février l'auditeur Lamarre (1) arrivait de Paris.

(1) Lamarre, avocat à la cour d'appel de Paris, auditeur au conseil d'État (1er août 1810), attaché à l'administration de l'enregistrement et des domaines (14 janvier 1811); il était, dit Beyle, fils d'un homme puissant par sa fortune.

Le jour même où Lamarre se présentait, Beyle demandait officiellement l'autorisation de rentrer à Paris. Il écrivit à la fois en son nom propre et au nom de Saint-Vallier. Malgré sa bonne volonté, affirmait-il, il n'était que peu utile à son sénateur; depuis plus d'un mois il souffrait des suites de la fièvre nerveuse; il avait donné des preuves de zèle, payé sa dette, et il méritait un repos nécessaire; d'ailleurs, l'ennemi s'éloignait, et le nombre des affaires diminuait; enfin la gestion du mobilier de la couronne exigeait sa présence, puisque rien ne se payait sans son visa ou celui de son collègue Lecoulteux, qui comme lui était en mission.

Saint-Vallier avait souhaité que Lamarre « soutînt mieux la fatigue que les autres ». Il reconnut bientôt que Lamarre n'était pas « fort » et n'avait, comme Sirot, que peu de moyens. « Beyle, disait-il le 25 février, est toujours malade, et je ne le vois presque jamais; mais c'était le plus instruit de mes auditeurs. »

Vint la reconquête de la Savoie. Le sénateur se rendit le 28 février à Chambéry. Il emmenait avec lui Beyle — qui n'avait plus la fièvre, parce qu'il partait de Grenoble, — Lamarre, Mazuyer, et il était très content de ses trois auxiliaires. Le 8 mars, il envoya Beyle et Lamarre au quartier général de Marchand à Carouge : les deux auditeurs devaient s'assurer des besoins de la petite armée et du fonctionnement des services. Il fut très satisfait des rapports qu'ils lui firent à leur retour.

Colomb avait accompagné Beyle dans ce voyage. Le lendemain de leur arrivée à Carouge, au point du jour, les deux amis qui couchaient dans la même chambre furent réveillés par un fracas étrange : un boulet autrichien était venu tomber dans la toiture de l'auberge.

La stagnation soudaine des opérations militaires inquiétait les Dauphinois, qui criaient à la trahison. Beyle s'efforça de connaître l'état des choses. Il vit les deux généraux Marchand et Dessaix. A la vérité, Dessaix, qui aurait dû être subordonné à Marchand, son ancien, affichait des airs d'indépendance et faisait tous ses mouvements sans avoir reçu d'instructions. Mais il avait plus de chaleur que Marchand et un plus ardent patriotisme. « C'était, dit Beyle, un brave général, digne du

grand homme dont il portait presque le nom, et aussi libéral que lui. » Marchand, plus froid, se tenait à l'écart, se montrait peu aux soldats, et Beyle l'accusait de paralyser par son égoïsme et par une incurable médiocrité les talents de Dessaix. L'un, remarquait-il, est le médecin Tant-Mieux, et l'autre le médecin Tant-Pis. Il ajoutait que rien n'était plus facile que d'enlever Genève, même avec le peu de forces dont on disposait; que Marchand manquait d'audace, que l'entreprise réussirait si elle était confiée à Dessaix.

Trois semaines se passèrent. Saint-Vallier, comprenant que sa présence n'était plus nécessaire à Chambéry, à l'extrémité de la 7e division militaire, regagna le département de l'Isère. Il était à Grenoble le 14 mars. Beyle avait alors reçu du ministre de l'intérieur la permission de se rendre à Paris. Le 18, le commissaire extraordinaire arrêtait que M. de Beyle serait, « vu son indisposition grave », remplacé par Sirot, et le lendemain il écrivait au ministre que Sirot et Lamarre n'étaient « ni forts ni travailleurs », que Mazuyer restait sa seule ressource et méritait d'être nommé auditeur.

Ainsi se terminait pour Beyle un des épisodes les plus mémorables de sa vie. Qui ne regrettera qu'il n'ait pas tenu jusqu'au bout à son poste et qu'il n'ait pas rempli son devoir qui lui prescrivait de partager le destin de Saint-Vallier? Pourquoi perdait-il patience? Pourquoi se lassait-il si vite de sa patriotique besogne? Pourquoi, sous l'empire de mesquines préoccupations d'amour-propre, laissait-il s'attiédir son zèle d'abord si brûlant? Aussi, cette croix bleue qu'il désirait, il ne l'eut pas. Elle fut donnée au conseiller de préfecture Colaud la Salcette. Beyle déclara qu'il n'en voulait pas à Saint-Vallier et que le sénateur n'avait pu recommander au ministre un homme qui sollicitait son rappel. Mais il était piqué, et ces lignes de son *Journal* qu'il a reproduites dans *Rome, Naples et Florence* trahissent son dépit : « J'ai manqué une distinction à laquelle j'avais toute sorte de droits et qui seule maintenait mon ambition vivante. »

Il dut faire un long détour pour revenir à Paris, et il remarqua

sur sa route l'abattement des populations : plus d'énergie, plus de dévouement parmi les fonctionnaires; l'empire, a-t-il dit depuis, avait éclipsé la patrie, et la France était fatiguée de l'insolence des préfets et autres agents de Napoléon. Les alliés attaquaient Paris lorsqu'il rentra dans son logis de la rue Neuve du Luxembourg. Il déplora l'imbécillité des ministres de l'empereur, mais il apprit sans indignation ni révolte la capitulation de Paris, et le 1er avril il écrivait à sa sœur que la bataille avait été fort belle, que les maréchaux avaient fait des prodiges, qu'il avait vu les Russes prendre la montagne de Montmartre, que tout le monde s'était bien conduit, qu'il n'y avait pas le moindre désordre.

Comme tant d'autres, il suivit le courant. Le 7 avril, en sa qualité d'adjoint aux commissaires des guerres, il envoyait au ministre Dupont son adhésion à tous les actes du Sénat, et le 11 il signait au palais des Tuileries la déclaration du conseil d'État : avec les conseillers, maîtres des requêtes et auditeurs rassemblés dans leurs sections, il adhérait aux actes du Sénat et du gouvernement provisoire, ainsi qu'au rétablissement de la dynastie des Bourbons.

Le conseil d'État fut dissous, et Beyle, fidèle à son caractère, se sentit tout aise de n'être plus auditeur : il était, disait-il, « bien dégoûté de ce métier et de la bêtise insolente des puissants ». Mais il n'avait plus ni fonctions ni appointements. Il prétendait plus tard qu'il avait toujours adoré Napoléon et qu'il éprouvait en 1814 un extrême mépris pour les Bourbons, qu'il regardait comme une « boue fétide ». A l'entendre, il aurait eu à cette époque « l'esprit de comprendre qu'il n'y avait plus en France que de l'humiliation pour qui avait été à Moscou ». Il aurait même refusé une place superbe. Beugnot, commissaire au ministère de l'intérieur, lui offrait la direction générale des subsistances de Paris, et Beyle était en admirable posture pour accepter, puisqu'il n'avait rien sollicité. Sa réponse fut vague. Beugnot, qui « avait de la vanité comme deux Français », eut du dépit et donna l'emploi à un autre, qui se retira quatre ou cinq ans plus tard, « las de gagner de l'argent et, dit-on, sans voler ».

Cela est très beau. Mais Beugnot savait sans doute que Beyle n'avait que peu d'expérience en la matière, et nous lisons dans ses *Mémoires* qu'il recourut à un estimable et capable négociant, Vanlerbergue, que l'empereur avait fort mal payé de ses services ; ce Vanlerbergue, que Beugnot avait courageusement défendu contre Napoléon, assura les subsistances. D'autre part, si Beugnot fut, comme dit Beyle, très choqué, pourquoi le recommandait-il le 5 juillet à la bienveillance particulière de Talleyrand, en ajoutant qu'il aurait beaucoup de satisfaction, si son témoignage conciliait au jeune auditeur les bontés du ministre? Pourquoi Beyle, qui détestait tellement Louis XVIII, désirait-il le servir? Pourquoi, dans une lettre du 18 juillet au ministre de la guerre qu'il suppliait de lui conserver son traitement de non-activité, rappelait-il le serment qu'il avait prêté à l' « auguste maison de Bourbon? » Pourquoi Beugnot, dans sa lettre à Talleyrand, disait-il que Beyle était homme d'opinions mesurées et méritait d'être distingué par le nouveau gouvernement (1)?

En réalité, Beyle méprisa les Bourbons, parce que les Bourbons le méprisaient. Il avait demandé le consulat de Naples : une jolie femme l'obtint pour son mari. Il avait demandé Rome, demandé la place de secrétaire d'ambassade à Florence : d'autres lui furent préférés. Il ne lui restait plus que la demi-solde de 900 francs qu'il touchait comme adjoint aux commissaires des guerres.

Il est dès lors « blasé sur Paris ». Peu lui importe la chute de Napoléon; peu lui importe la résurrection de toutes les « petitesses »; peu lui importent les sottises de M. de Blacas qui le font penser aux Stuarts. Il trouve que c'est folie de blâmer et de haïr, de s'occuper de la politique. Que l'empereur de Chine fasse pendre les philosophes; que la Norvège se donne une constitution ou sage ou ridicule; que les Autrichiens viennent présenter la main au roi de Naples et le faire descendre de son trône; il n'en a cure. Au mois d'août 1814,

(1) Voir dans Farges, *Stendhal diplomate*, 255, la lettre de Beugnot, et à notre appendice celle de Beyle au ministre de la guerre, 18 juillet 1814.

il gagnait l'Italie (1). « Rome, s'écriait-il dès le 4 juillet, Rome est ma patrie, je brûle de partir! » Il n'alla que jusqu'à Milan, et là, dans les bras de la Pietragrua, il oublia tout.

C'est à Milan, vers cette époque, qu'il sut la mort de la comtesse Palfy. « Quelle affreuse nouvelle, écrit-il à sa sœur, m'apprend le journal! La mort de Mme ***! C'était, après toi, la meilleure amie que j'eusse au monde.

Achille est mort, grands dieux, et Thersite respire! »

Mais celle qu'il nommait la comtesse Simonetta lui fit bientôt oublier la comtesse Palfy, et il riait avec elle lorsqu'au théâtre de la Scala elle se servait, non de ses doigts, mais de sa langue, pour prendre dans la boîte qu'il lui tendait, de petites graines de cachou.

Il ne revint même pas en France après la fuite des Bourbons. Le retour de Napoléon débarquant de l'île d'Elbe et marchant droit sur Paris lui semblait plus tard l'entreprise la plus belle des temps modernes. Mais en mars 1815, il pensait autrement, et, s'il avait été à Grenoble, il eût peut-être partagé la froideur des bourgeois qui se disaient les uns aux autres que Napoléon pouvait être arrêté à Lyon par l'armée royale ou tué d'un coup de fusil par quelque fanatique. Prévoyait-il que l'empereur, ayant l'Europe entière à combattre, n'avait aucune chance de succès? Faut-il le croire, lorsqu'il assure en 1822 que l'Acte additionnel lui ôta toute illusion et tout regret? Il devina, a-t-il dit, que si cette pièce renfermait plusieurs principes justes, c'était Benjamin Constant qui les avait insérés malgré Maret et l'empereur; il retrouva dans le Napoléon des Cent-Jours l'ambitieux qui naguère s'efforçait d'étouffer en France l'amour de la liberté, et il voulait que dans une tragédie sur le retour de l'île d'Elbe, qu'un homme de génie composerait sans doute dans un demi-siècle, on vît Napoléon au troisième acte, et dès qu'il est à Lyon, renonçant à ses idées populaires, se remettant à créer des nobles, s'eni-

(1) Il est le 29 juillet à Grenoble et repart peu de jours après pour arriver à Milan le 14 août (cf. à l'appendice le certificat de notoriété du 26 avril 1817).

vrant des jouissances du despotisme, et au quatrième acte, dans sa folie de la fausse gloire et des habits de satin, refusant à Constant une constitution raisonnable, parlant de son intérêt propre, traitant la France comme son domaine.

La vérité — et il l'avoue dans une de ses notices nécrologiques — c'est que la Pietragrua l'empêcha de revenir en France. Mais, sans le vouloir, il s'est jugé lui-même dans une page de sa *Chartreuse de Parme*. Le héros du roman, Fabrice del Dongo, s'étonne, en arrivant à Paris, de l'insouciance des jeunes gens qu'il rencontre. Beyle a eu cette insouciance en 1815; il a été de ces Français qui, à la grande surprise de Fabrice, ne furent pas « profondément émus de l'extrême danger que courait la patrie ».

CHAPITRE IX

LA RESTAURATION

Sentiments politiques de Beyle. — Sa haine contre la Restauration. — Séjour à Milan. — M. de Breme. — Byron. — Trahison de la Pietragrua. — Passion pour Mathilde Dembowski. — Voyages à Grenoble. — Départ de Milan (juin 1821). — Les amis de Beyle à Paris. — Mareste, Lolot, Poitevin, Lingay, Colomb, Barral, Mérimée, di Fiore, Corner, les Edwards. — Les salons. — Mme Pasta. — Les Tracy et Lafayette. — Mme Cabanis. — Fauriel et Mlle Clarke. — Mme Beugnot. — Mme Aubernon. — Mme d'Argout. — Cuvier. — Le baron Gérard. — Les Ancelot. — Viollet-le-Duc. — Delescluze. — Réunions du dimanche. — Les rédacteurs du *Globe*, Dubois, Rémusat, Duvergier de Hauranne, Vitet, Magnin, Sainte-Beuve, Stapfer. — Leclercq. — Courier. — Cavé et Dittmer. — Sautelet. — Cerclet. — Guizard. — Artaud. — Jussieu. — Saillies et paradoxes. — Stendhal en conversation. — Voyages en Italie. — Beyle expulsé de Milan (janvier 1828). — Séjours en Angleterre. — Menta. — Alberthe de Rubempré. — Gêne et pauvreté. — Demandes d'emplois.

Sous la Restauration, Beyle sembla ne vivre que pour l'art et la littérature. Il avait en 1814 publié un livre sur Haydn, Mozart et Métastase; il fait paraître en 1817 le premier volume de l'*Histoire de la peinture en Italie* et une suite d'esquisses italiennes, *Rome, Naples et Florence;* en 1822, *De l'amour;* en 1823 et en 1825, *Racine et Shakespeare;* en 1824, la *Vie de Rossini;* en 1826, une nouvelle édition remaniée de *Rome, Naples et Florence;* en 1827, le roman d'*Armance;* en 1829, les *Promenades dans Rome;* en 1830, *le Rouge et le Noir*, et son nom de guerre, Stendhal, qu'il arbore dès 1817 sur le titre de *Rome, Naples et Florence*, a déjà quelque notoriété.

Mais son esprit inquiet et curieux ne put longtemps se soustraire à la politique. Hostile aux Bourbons, il devint, comme le vieux chirurgien qui raconte ses campagnes à Julien Sorel,

jacobin et bonapartiste tout ensemble. Il glorifia la Révolution et ses victorieuses armées : « Rendez-moi, s'écriait-il, les chevaux du Carrousel! » et après avoir entendu le *Tancrède* de Rossini : « Jurons de nous venger un jour et d'aller reprendre ces tableaux, ces statues, ces monuments que nos immortelles demi-brigades avaient conquis à Tolentino et qui nous furent si facilement enlevés, quand les oripeaux monarchiques nous eurent énervés! » Il déclara que le spectacle de Paris en proie aux Bourbons et à leurs partisans le « suffoquait de mépris », qu'il ne pouvait digérer en voyant « dans la bouse de vache ce qu'il avait vu si beau à Berlin et à Schœnbrunn ». Il exalta Napoléon. Il s'indigna que le vaincu de Waterloo fût, malgré son appel à la générosité si vantée du peuple britannique, confiné sur un rocher où ses geôliers le faisaient périr « par des moyens indirects et en évitant l'odieux du poison ». Que de tourments et de vexations basses! Quel assassinat à coups d'épingle! Et il souhaitait à l'Angleterre une révolution : « Les pontons de Sainte-Hélène seraient vengés! »

Bien qu'il dise dans *Rome, Naples et Florence* que le principe de la légimité garantit maintenant le bonheur des peuples, bien qu'il prie les lecteurs de l'*Histoire de la peinture* de ne pas le prendre pour un coquin de libéral, c'est donc un libéral décidé. Il revient de sa répugnance pour Voltaire. Il avait en 1804 vilipendé l'auteur du *Siècle de Louis XIV;* il l'accusait de jalousie et d'envie, il lui reprochait de n'avoir jamais manqué l'occasion de nuire aux grands hommes, il ne pouvait le souffrir. Désormais, il le regarde comme le législateur et l'apôtre de la France, comme son Martin Luther. A vrai dire, dans la première édition de *Rome, Naples et Florence*, hypocritement, et par trop de prudence, il fait l'éloge de Louis XVIII, affirme que l'année 1816 marque l'« éducation de la France », que la nation doit au génie ferme du roi la loi des élections et que, grâce à cette loi, elle « s'avance au galop vers le bon sens anglais ». Même, par instants, dans sa correspondance intime, lorsqu'il essaye d'être impartial, il sent que la France a un gouvernement, des finances et une armée. Il reconnaît que la presse, naguère « enchaînée par le despotisme de la gloire »,

jouit d'une demi-liberté. Il loue Villèle et Corbière, ces bêtes noires du libéralisme : « Villèle a l'esprit cauteleux, et tout le monde lui en veut; pour moi, je l'aime comme bon financier et anti-Russe »; Corbière a la tête étroite, la vue courte, la mine d'un chat fâché; c'est l'antipode de l'éloquence, et toutefois il ne manque ni de sens, ni de sagacité. Mais que de mesures odieuses a prises la dynastie restaurée! Stendhal ne se borne pas à se moquer de la fatuité des voltigeurs de l'émigration « toujours grogneurs et souvent méchants », ou de la maladresse d'un ministère qui refuse à la ville de Laon le buste du maréchal Sérurier et lui envoie la statue de Gabrielle d'Estrées. Il juge la terreur de 1815 plus cruelle que celle de 1793, et flétrit les cours prévôtales fusillant de pauvres diables qui ne méritaient au plus qu'un an de prison. Il qualifie de « coquinerie » l'arrestation du colonel Caron. Il blâme l'expédition d'Espagne et regrette que la France « ôte un peu de liberté à un pays voisin », que l'armée française aille saisir le général Riego « pour le laisser pendre par le roi Ferdinand ». Il applaudit aux paroles du député Manuel et à sa résistance, à ce « trait de courage », à cet « acte magnanime » qui « occupe en France tous les esprits ». Il s'élève contre la loi du sacrilège, qui « fait horreur ». Pourquoi les Bourbons s'appuient-ils sur les nobles et les prêtres, ces « grands ennemis de toute civilisation »? Quels sont leurs plus fougueux partisans, sinon les plus fanatiques et les plus ignorants d'entre les nobles, les hobereaux du Midi, les gentillâtres répandus dans la campagne de Lyon à Toulouse, et de Toulouse à Nice? La Congrégation ne traduit-elle pas devant la police correctionnelle, avec l'approbation de la bonne compagnie, tout ce qui vaut par l'esprit? Les jésuites n'enseignent-ils pas l'hypocrisie, et n'est-elle pas pratiquée à leur profit? Ils sont, dit-il en 1824, les maîtres de la France, et l'année suivante il assure que si Paris jouit d'un gouvernement modéré, la province commence à subir la tyrannie des évêques. Il ne croit pas que les Villèle, les de Serre, les Pasquier aient été des hommes d'État, et il prétend que Louis XVIII choisissait pour ministres des gens aimables comme l'abbé de Montesquiou, et non des gens rai-

sonnables : la France avait une charte, mais cette charte ressemblait à la Bible, où le plus habile ne peut trouver un mot ni de la messe ni du pape : « Un roi qui gagnerait deux batailles en personne persuaderait bien vite aux Français que son gouvernement, quel qu'il soit, est dans la Charte. »

Selon Beyle, Louis XVIII est un tartufe ; il se complait dans la société de personnages à l'âme basse, auxquels il aime à reprocher finement leur bassesse ; c'est toujours ce comte de Provence, qui, lorsqu'il sut la pendaison de son fidèle Favras, dit à un de ses gentilshommes : « Faites-nous servir. » Beyle écrit même que Louis XVIII était homme à s'avouer qu'il était infâme, et à rire de son infamie ; mais, le mot lâché, Beyle se reprend, et il reconnaît que ce terme *infamie* est trop fort. Il rencontrait souvent le roi aux Tuileries en 1821 : « Ce gros Louis XVIII aux yeux de bœuf était traîné lentement par six gros chevaux ; il me faisait horreur (1). »

Il ménage encore moins Charles X. Un vieux libertin usé par une jeunesse qui ne fut pas exempte de lâchetés et de friponneries, méprisant tout ce qui n'est pas noblesse de cour, souffrant les excès du clergé, fidèle à la Charte parce qu'il a peur, mais résolu à se déclarer contre elle dès qu'il pourra, voilà comment Beyle juge Charles X en 1827.

Il a plus d'indulgence pour les autres Bourbons. La duchesse d'Angoulême, la Dauphine, étroite et obstinée, déplore qu'il faille toujours recourir au tiers état, parce que la noblesse manque d'esprit et de courage. Mais le duc d'Angoulême, le Dauphin, celui que les ultras appellent à l'avance Louis XIX, est, malgré son incroyable ignorance, raisonnable, loyal, sincèrement pieux, *centre droit*, destiné à être un souverain simple et honnête, un roi dans le genre allemand, qui supprimera toutes les folles dépenses et n'usera de rigueur qu'envers les braconniers qui gâtent ses chasses.

Enfin, Beyle aime à la folie la duchesse de Berry, et l'on comprend qu'il soit séduit par la grâce de la « petite princesse », par la vivacité de ses reparties, par la liberté de son

(1) *Souvenirs d'égotisme*, 28 et 57.

allure; elle avait de cet imprévu qu'il adorait, et il admire en 1832 la « courageuse entreprise » de cette jeune femme et son « héroïsme » d'autant plus singulier qu'elle a « reçu la plate éducation des cours » ; voilà ce que le comte d'Artois aurait dû faire en 1794!

Attaché, comme il s'exprime, au parti populaire, Beyle resta donc en Italie et refusa, après la seconde Restauration, de demander une place aux Bourbons. Il n'était qu'un « chien de libéral », et il serait toujours *haïssant*, c'est-à-dire malheureux. Saurait-il d'ailleurs exposer sa requête? Irait-il, en bas de soie, faire antichambre? Avait-il encore la jambe fine qui convient à un solliciteur? Surtout avait-il un sûr protecteur? « J'ai réussi, avouait-il, quand j'avais un cousin ministre! » Dès lors, pourquoi quitter l'Italie? Il vivait sous un climat enchanteur. L'existence, fort peu coûteuse, était néanmoins « tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus splendide », et quelle joie d'entendre de la musique de sept heures à minuit!

Il restait Milanais. Rome était trop papale pour lui agréer, et à Florence les femmes sont laides et les hommes ont quelque chose de sec et de correct qui rappelle la France. Seule la Lombardie, la riche et verdoyante Lombardie, qu'il nommait le plus beau pays du monde, l'attirait, le fixait. Il la parcourut de nouveau. On le voit en 1818 à Varèse, puis à Tremezzina, dans une villa des bords du lac de Côme. Il y dépensait quotidiennement huit francs, et il avait une chambre délicieuse séparée du lac par une route où passaient sans cesse les hôtes des environs. La société qui l'entourait était très gaie, et il n'avait besoin ni de parler, ni de briller; il fit un jour dix-huit parties de billard « sans dire la valeur de dix lignes ».

Milan était son quartier général, Milan où le plaisir semblait l'unique affaire. Nul ne prêtait attention aux actes de ses voisins. Pas d'envie comme en France. Ces bons Milanais n'existaient que pour manger, faire l'amour et aller au théâtre.

Beyle les imitait. En 1817, en 1818, trois fois par semaine, de onze heures du soir à deux heures du matin, il se rendait chez Hélène Viganò, l'aimable, la folle, la divine Nina, élève de

Rossini et la plus belle voix de l'Italie : elle chantait tantôt sept à huit airs, tantôt quinze à vingt, et il assure que les trésors de la lampe merveilleuse n'auraient pas payé les délices qu'il goûtait. Il pouvait venir en bottes! Il pouvait se taire! Il pouvait s'étendre sur un canapé! Il n'avait qu'à se laisser charmer.

Presque tous les soirs il allait à la Scala. C'était un des premiers théâtres du monde tant par les beautés de son architecture que par la richesse et la variété de la mise en scène. C'était le salon de Milan, l'endroit où la bonne compagnie se réunissait, où les gens se donnaient rendez-vous.

Beyle y noua des relations avec Mgr Louis de Breme. Ancien aumônier du roi d'Italie et fils d'un ministre de l'intérieur, grand et maigre, triste, malade de la poitrine, semblable à une statue de marbre blanc, parfait gentilhomme, mais altier, Louis de Breme était un admirateur passionné de Mme de Staël et l'un des chefs du romantisme. Chaque soir, quinze à vingt hommes distingués venaient le saluer dans sa loge, et ce fut là que Beyle fit la connaissance de Monti, de Silvio Pellico, de Confalonieri et de Berchet. Mais il dit à Louis de Breme que le livre de Mme de Staël sur la Révolution française fourmillait d'erreurs : Breme rompit avec lui.

Ce fut dans la loge de M. de Breme que Beyle vit pour la première fois Byron. Il eut avec lui durant l'année 1816 quelques entretiens, et peut-être appréciait-il moins le poète que l'homme au profil d'ange et à l'air doux, l'homme exécré par ses compatriotes comme l'original de Lovelace « et un bien autre Lovelace que le fat de Richardson », l'homme qui, lorsqu'il entrait dans un salon, voyait toutes les femmes en sortir, l'homme qui, lorsqu'il adressait dans un bal à une miss une phrase insignifiante et absolument décente, recevait le lendemain le défi d'un colonel anglais, « comme si le souffle de ce monstre souillait une beauté pâle et froide ».

Avait-il cependant, pour parler comme lui, outre le bonheur de l'art et de la société, le bonheur des femmes? Il avait en 1814 retrouvé la Pietragrua, qu'il aimait toujours. Mais elle le trahissait indignement. Son mari était un bonhomme : elle persuada

Beyle qu'il avait conçu la plus violente jalousie, qu'il ne bougeait d'auprès d'elle, qu'il était une sangsue, que la présence de Beyle la compromettait, la perdait horriblement. Déjà en 1811 et en 1813 elle l'avait éloigné sous le même prétexte, et Beyle avait eu des soupçons. Déjà en août 1814 elle l'avait envoyé à Gênes. Au mois de janvier 1815 elle le priait de faire un tour à Grenoble. Quoiqu'elle eût déclaré qu'un vainqueur de Moscou ne devait pas craindre le froid, Beyle n'alla que jusqu'à Turin. Lorsqu'il revint, elle l'obligea de se cacher dans les environs de Milan. Une fois la semaine Beyle venait à la ville en prenant d'infinies précautions et, de nuit, entrait chez la dame. La femme de chambre, qu'il payait bien, lui révéla qu'il était trompé, que Mme Pietragrua avait chaque jour un amant différent. Il haussa les épaules. Cette fille lui montra par le trou de la serrure ce qu'il refusait de croire. Le tableau lui parut d'abord si singulier qu'il éclata de rire. Au bout de quelque temps il sentit son malheur. Il s'était contenté de persifler la Pietragrua. Mais elle essaya de le fléchir; elle se mit à genoux pour lui demander grâce; elle le suivit dans cette attitude tout le long d'une grande galerie. Jamais elle n'avait été si charmante, jamais elle n'avait eu l'air si passionné. Il fut inexorable : « Il est impossible à un homme, dit-il dans l'*Amour*, de pardonner une infidélité. » L'aventure le brisa. Il ne pensait plus, il vivait dans une sorte de torpeur et d'apathie. Un peu plus tard, il eut la bizarre curiosité de connaître tous les détails de son infortune; il les apprit avec douleur, et pourtant il avait comme un affreux plaisir à se représenter sa maîtresse dans les bras d'autrui. « C'était une coquine, écrivait-il ultérieurement, une catin, mais une catin sublime, à l'italienne, à la Lucrèce Borgia (1). »

Mathilde Dembowski, née Viscontini, remplaça la Pietragrua dans le cœur de Beyle. C'est la femme qu'il a le plus fidèle-

(1) La rupture eut lieu sans doute en décembre 1815, et la tentative de réconciliation en juillet 1816 (Henri Cordier, *Stendhal et ses amis*, 51). La Pietragrua chanta depuis au théâtre, comme contralto, sous le nom de Boroni, son nom de jeune fille, et Beyle, par l'intermédiaire de Mareste, recommanda son mari pour une place de courrier (*Corr.*, I, 59).

ment aimée, et il rapporte qu'elle a absolument occupé sa vie de 1818 à 1824. Elle avait épousé le Polonais Dembowski, adjudant commandant et chef d'état-major de la division italienne en 1810, puis général de brigade dans l'armée du prince Eugène. Belle, spirituelle, instruite, elle avait pour amis Foscolo, Confalonieri et les hommes les plus distingués de Milan. En un passage de ses *Promenades dans Rome*, Stendhal a représente sous les traits d'une jeune et très diserte marchesina, lui met dans la bouche un discours d'une éloquence admirable sur le dévouement sincère et entier que certaines femmes ont pour Dieu ou pour leur amant, et c'est elle encore qu'il décrit sans doute dans *Rome, Naples et Florence* comme un des types de la beauté lombarde, calme et sereine avec une expression de finesse, mêlant je ne sais quoi de tendre à sa noble gravité, semblant rêver à un bonheur qu'elle n'a pas, respirant une pureté religieuse et angélique, remplissant ceux qui la voient de ravissement et de respect. Elle avait du courage et du sang-froid: interrogée par Salvotti sur les carbonari, elle répondit avec adresse et sans compromettre personne (1).

Beyle ne fut que son *patito* et ne put être son cavalier servant. Elle avait, dit-il, les sentiments espagnols. Mais il l'idolâtra. Loin d'elle, il se rappelle les moindres choses qu'elle a dites, et il lui demande quelques lignes « si précieuses, si consolantes pour un cœur au désespoir ». Il a besoin, il a soif de la voir, d'être aimé d'elle.

(1) Voir A. D'ANCONA, *Spigolature nell' archivio della polizia austriaca di Milano* (*Nuova Antologia*, 16 janvier et 16 février 1899, p. 20), et, en ce qui concerne le général Jean Dembowski, la notice de l'appendice. Dès le 7 août 1806, lorsqu'il demandait le droit de bourgeoisie italienne, Dembowski écrivait qu'il désirait « demeurer constamment au service du royaume où il avait sa petite fortune et au moment de se marier avec une habitante de ce pays ». Le 27 juin 1807, il demandait au ministre de la guerre la permission de contracter mariage avec Mlle Mathilde Viscontini, « jeune personne très bien élevée, appartenant à une famille respectable », et le même jour le vice-roi accordait la demande présentée par le ministre Caffarelli et approuvait le mariage de Dembowski « colla donzella Viscontini di ottima nascita ed educazione e proveduta di una dote di 150 mila lire ». Deux fils naquirent de cette union, et en juin 1814 Dembowski rappelait parmi ses titres « l'attaccamento suo con una donna italiana della famiglia Viscontini » et « l'essere padre di due figli nati in Italia e Italiani » (archives de Milan).

Au mois de juin 1819, Mathilde se rendit à Volterre. Beyle la suivit dans cette ville et osa l'aborder. Elle se fâcha, et, malgré les explications de l'amoureux, elle finit par lui rétorquer un vers de Racine qu'il lui citait naguère :

Trop d'espace sépare Andromaque et Pyrrhus.

Il se plaignit, s'excusa de nouveau. « Heureux le cœur qui est échauffé par la lumière tranquille, prudente, toujours égale d'une faible lampe! De celui-là on dit qu'il aime, et il ne commet pas d'inconvenances nuisibles à lui et aux autres. Mais le cœur qui est embrasé des flammes d'un volcan ne peut plaire à ce qu'il adore, fait des folies, manque à la délicatesse et se consume lui-même. Je suis bien malheureux. »

Lorsque Mathilde était à Milan, elle passait ses soirées chez sa cousine, la riche Traversi, et cette femme haïssait Beyle qui n'avait pas voulu lui être présenté. Après avoir accompagné Mathilde jusqu'à la porte de Mme Traversi, il finissait sa journée dans le salon de la comtesse K.... Mme Traversi persuada Mathilde que c'était se déshonorer que de prendre pour amant un homme qui ne la quittait que pour aller chez une fille.

Vainement Beyle représentait à Mathilde qu'elle ne devait pas écouter la Traversi, que cette Traversi avait eu dix intrigues connues et non pas toujours les unes après les autres, qu'elle était enragée contre lui. Vainement il assurait Mathilde qu'elle avait beau porter une robe d'une éclatante blancheur, que le public la voyait vêtue de noir, que tout Milan lui donnait généreusement chaque année un nouvel amant parce que c'était la règle, qu'elle fuyait le bonheur, le seul et immense bonheur qui lui restait, qu'elle sacrifiait l'amour à l'amitié, et parce que l'amitié lui offrait les jouissances du luxe. Elle demeurait froide, insensible.

Beyle ne tenait plus dans son appartement où ses gravures, ses meubles semblaient lui reprocher la félicité qu'il avait rêvée en leur présence La nuit, il allait sous les fenêtres de Mathilde et il éprouvait un tremblement de cœur lorsque les rideaux s'agitaient un instant, comme si la main de son idole

les avait entr'ouverts. Dans une petite ville, loin de celle qu'habitait Mathilde, il se trouvait soudain tout timide et frissonnant: à chaque détour de rue, il frémissait de rencontrer une amie intime de Mathilde et qu'il ne connaissait pas. Une fois, il lui fit l'éloge pompeux d'un vieux savant; elle se moqua de lui; il n'eut pas la force de lui dire que cet homme était assez fortuné pour la voir tous les jours. Même lorsqu'il apercevait l'odieuse Traversi qu'il a nommée son seul ennemi, il ne pouvait la haïr dans ce moment parce qu'il pensait qu'elle venait d'approcher de Mathilde.

Pour mériter Mathilde, il refusa d'être l'amant de la comtesse K... et de la Nina. Un soir qu'Hélène Viganò descendait avec sa cour d'admirateurs et de soupirants l'escalier de sa maison, elle laissa passer tout le monde et dit à Beyle: « On raconte que vous êtes amoureux de moi. » — « On se trompe », répondit-il d'un ton calme, sans même lui baiser la main, et depuis la Viganò ne le salua plus.

Mathilde voulut lui faire croire qu'un autre était plus heureux que lui, et durant une visite de Beyle elle fixa ses beaux yeux sur ce prétendu rival. Beyle eut un instant d'amertume, mais il devina le calcul, et sa passion était si vive qu'il avait envie de proposer au personnage un duel à mort: mettre deux billets dans un chapeau et tirer soit l'un *être aimé d'elle,* soit l'autre *mourir aussitôt;* il aurait en se jouant sacrifié sa vie. A diverses reprises il eut l'idée de se brûler la cervelle, et comme l'Octave d'*Armance*, il dessinait un pistolet à la marge de ses manuscrits.

De Mathilde il accepta tout. Sous prétexte qu'il avait manqué de délicatesse, et sans s'expliquer davantage sur ce point, elle lui déclara subitement, ainsi que la Sanseverina à Mosca après l'incarcération de Fabrice, qu'elle ne le recevrait que deux fois par mois. Il se soumit; mais ces visites si rares et si désirées étaient comme un accès de folie, et il fallut toute la vigueur de son caractère pour que sa déraison ne parût pas au dehors. Sa vie se composa désormais de quinzaines qui prenaient la couleur de la soirée qu'il avait passée chez Mathilde.

Il dut pourtant quitter sa chère Italie et faire en France

quelques voyages, mettre plusieurs fois, à son grand chagrin, les montagnes entre Mathilde et lui (1).

En 1819, le 22 juillet, à Bologne, il trouvait neuf lettres qui lui apprenaient la mort de son père. Il fallait aller à Grenoble. Beyle comptait toucher près de cent mille francs et vivre avec sept mille francs de rente. Mais le « bâtard » laissait des dettes infinies; l'amour de la bâtisse avait remplacé chez lui l'amour de l'agriculture; il avait vendu la maison de la rue des Vieux-Jésuites où était né son fils, et fait construire une rue nouvelle qu'il avait obtenu de nommer rue Dauphine. Beyle n'eut pour sa part qu'une trentaine de mille francs. La politique le consola de sa pauvreté. Le décès de Chérubin qui payait près de cinq cents francs d'impôts le rendait électeur. Il vota pour l'évêque Grégoire, qui fut élu malgré les efforts du préfet; c'était, dit Beyle, « le plus honnête homme de France et le seul qui pût encore sauver la religion ».

Il fit une pointe à Paris et revint à Milan au mois d'octobre. Hors Mathilde, tout lui était indifférent. Mais les rigueurs de Mme Dembowski le désespéraient. Elle le traitait comme un importun : un soir qu'il remarquait qu'il était minuit : « Ah! tant mieux, lui avait-elle répondu, tant mieux qu'il soit minuit! » et Beyle s'était retiré sur-le-champ.

Il résolut d'abandonner Milan pour toujours. On a prétendu qu'en avril 1821 l'administration autrichienne le crut affilié aux carbonari, qu'elle le pria de s'éloigner des États de Sa Majesté Impériale et Royale, et qu'il profita de l'avis dès le lendemain. Le bruit courut à Paris qu'il s'était compromis parce qu'il avait engagé des amis de Milan à se joindre aux révolutionnaires de Turin, et lui-même a insinué qu'il connais-

(1) Les documents de notre appendice et les lettres de Beyle fournissent des dates. En 1816, il revient à Grenoble le 31 mars pour vendre une maison et repart au mois de juin. En 1817, il arrive à Grenoble le 13 avril surtout à cause de la mort de son beau-frère Périer-Lagrange, et repart au milieu d'octobre avec sa sœur Pauline qui reste quelques mois à Milan avec lui. En 1818, il vient à Grenoble au mois d'avril à cause d'un procès et d'une maladie de sa sœur. En 1819, après la mort de son père, il passe le mois d'août à Grenoble, fait un tour à Paris en septembre et rentre à Milan le 22 octobre. Il ne paraît pas avoir quitté l'Italie en 1820.

sait les conjurés, qu'il refusa de participer à leur secret, qu'il se contenta de leur assurer qu'il les seconderait dans l'occasion.

Mais il aimait son repos, ses aises, et il pensait qu'il fallait dans un état despotique user de prudence et distribuer force coups de chapeau pour « se faire un joli bien-être ». Quand on lui parlait politique dans les loges de la Scala, il se dépêchait, selon son expression, de fermer les oreilles. Il avait le respect et la peur de la police. « Elle peut tout sur moi, disait-il, par exemple me faire partir dans deux heures. » Et il ajoutait que les menées politiques se découvrent aisément, que si le complot échouait, la vanité nationale ne manquerait pas de rejeter la faute sur un étranger.

Il ne détestait pas le gouvernement autrichien. Il lui reprochait d'établir des juges allemands et d'appliquer aux Lombards les mêmes lois qu'aux riverains du Danube, à des singes malins et méchants les mêmes ordonnances qu'à des ânons et à des oies. Mais ce gouvernement, conduit par des hommes du plus grand talent, lui paraissait si lent, si doux, si humain, si juste qu'on n'avait pas, selon lui, à se plaindre. Ce gouvernement, plus spirituel que le gouvernement français, tenait les prêtres de court. Grâce à lui, le pays regorgeait d'or. Grâce à lui, Milan était une riche république adonnée aux arts et à la volupté. « Au fond, concluait Stendhal, on est bien, des vœux vagues, rien de plus. » Et il traitait les Milanais et les Vénitiens de *ventrus* qui ne se souciaient guère d'une révolution.

Ces sentiments de Beyle n'échappèrent pas sans doute à l'œil perçant des patriotes. Ils finirent par se défier de lui. En 1820, la nouvelle se répandit à Milan qu'il était un agent secret des Bourbons. Certaines personnes ne le saluaient plus. D'autres l'accueillaient froidement. D'autres, sans croire à la calomnie, ne la démentaient que du bout des lèvres. « Voilà, s'écriait-il, le plus grand malheur qui pût m'arriver, voilà le coup le plus sensible que j'aie eu dans ma vie ! » Il parvint à détromper plusieurs de ses connaissances. Mais qui sait si Mathilde, ardente patriote, ne le suspectait pas, ou du moins ne l'accusait pas, non sans raison, de tiédeur et de scepticisme?

Beyle était donc « malheureux de toutes façons ». Il se prit à détester ses chers Italiens; il les taxa de méchanceté, de méfiance. Vinrent les arrestations des carbonari. Il s'alarma peut-être. « La veille des assassinats, écrivait-il deux années auparavant, je filerai. » Il fila. Au mois de juin 1821, il fit ses adieux à Mathilde. « Quand reviendrez-vous? lui dit-elle. — Jamais, j'espère. »

Il prit la route de Paris. Mais le souvenir de Mathilde le poursuivit longtemps. Il lui semblait, lorsqu'il sortit de Milan, qu'il y laissait la vie. Il était comme stupide, et il alla de Milan à Côme, craignant à toute heure de rebrousser chemin, tâchant de ne pas regarder en lui-même et, pour s'étourdir, causant avec les postillons du prix des vins. Il passa le Gothard à cheval dans l'espoir d'une chute qui « l'écorcherait à fond et le distrairait ». A Altorf, lorsqu'il vit une mauvaise statue de Guillaume Tell, il songea mélancoliquement à ce que deviennent les belles choses aux yeux des hommes grossiers : « Telle était, se dit-il, Mathilde dans le salon de Mme Traversi. » A Langres, il trouva que la ville était située comme Volterre, où il avait fait « un de ses exploits les plus hardis dans sa guerre contre Mathilde ». A Paris, il n'eut plus qu'un but : n'être pas deviné, ne pas révéler sa passion, cette passion malheureuse pour une femme qu'il n'avait pas eue, et c'est pourquoi il vint à avoir de l'esprit et acquit l'art de paraître gai. Mais souvent sa pensée errait au loin, là-bas, en Lombardie, sur la place Belgiojoso, et il eut parfois des velléités de regagner Milan. Lorsqu'il sut que Mathilde était morte, elle fut pour lui « comme un fantôme tendre, profondément triste, et qui par son apparition le disposait aux idées bonnes, justes, indulgentes (1) ».

Beyle se fixa désormais à Paris. Il y trouva de nombreux amis : le baron de Mareste, Lolot, Poitevin, Lingay, Colomb, Barral, Mérimée, Di Fiore, Corner, les deux Edwards.

(1) Mathilde mourut en 1825. Sur la passion de Beyle pour cette femme, voir la *Corresp.*, I, 100, 128; les *Souvenirs d'égotisme*, 3, 5, 16, 25, 121, et surtout l'*Amour*, 29, 51, 75-81, 98.

Le baron Louis-Adolphe de Mareste, officier dans la légion du Midi, puis fonctionnaire des droits réunis et pourvu, grâce à son cousin d'Argout, d'un traitement de douze mille francs à la fin de l'Empire, secrétaire général de la préfecture du Doubs sous la première Restauration, était instruit, sagace, pénétrant. C'est lui qui soutenait ce spirituel paradoxe, que le mauvais goût mène au crime. Beyle, qui le connaissait depuis 1815 et correspondait assidûment avec lui, le vit deux fois par jour pendant sept ans. Petit, râblé, myope, avare, égoïste, infatué de sa noblesse, il avait pris à Turin, où il fut élevé à la même académie qu'Alfieri, cette « profonde méchanceté piémontaise qui n'est que la méfiance du sort et des hommes ». Il était chef du bureau des passeports à la préfecture de police, et ses appointements, les donations de sa mère, la dot de sa femme lui faisaient vingt-deux mille livres de rente. Aussi avait-il peur de perdre ce qu'il possédait, et il méprisait avec Beyle les Bourbons qu'il servait et qu'il accusait de maladresse.

Lolot, aimable, beau, dénué d'esprit et d'instruction, était l'un des principaux propriétaires de la cristallerie de Baccarat et dépensait par an vingt mille francs en filles.

Poitevin, ou le personnage que Beyle nomme ainsi dans ses *Souvenirs d'égotisme*, officier en demi-solde, décoré dans la campagne de 1815, et, comme Lolot, dépourvu d'esprit et d'imagination, parlait des femmes avec une rare compétence, passait deux heures et demie à s'attifer, et donna d'utiles conseils à Beyle sur la toilette.

Lingay — ou Maisonnette — petit, maigre, laid, payait d'un billet de cinq cents francs chacun de ses rendez-vous avec une jolie cafetière. Mais il était brave et dévoué à ses amis. Fils d'une cabaretière du quartier latin, boursier du Lycée impérial, élève de Lancival et camarade de Villemain qu'il tutoyait, professeur au lycée Charlemagne en 1813, lauréat de l'académie de Besançon, secrétaire du préfet comte de Scey, puis de Decazes, il devait être le « teinturier » des cabinets. Secrétaire général de la présidence du conseil en 1831, ce fut lui qui, pour cinquante mille francs par an, rédigea les discours du trône et la plupart des harangues des ministres, notamment

celles du maréchal Soult que les feuilles d'opposition se plaisaient à nommer le maréchal Lingay. Il ouvrit parfois d'excellents avis qui ne furent pas écoutés; aussi déclamait-il :

Près de chaque ministre où l'on m'a vu descendre,
Je fus une Cassandre à côté d'un Cassandre.

On rapporte qu'il écrivit sous la dictée de Louis XVIII des articles contre le pavillon Marsan, et qu'à force de fouiller les archives de la police et d'en tirer des documents, il avait fait une collection de petits papiers qui le rendait très redoutable. Il remplaça quelque temps Émile de Girardin à la direction de la *Presse*, et Balzac l'appelle le plus fécond des journalistes de l'époque (1).

Romain Colomb, contrôleur principal des droits réunis à Genève sous l'Empire, puis directeur des contributions indirectes à Montbrison et chef du bureau de la comptabilité aux messageries royales, était le cousin et le condisciple de Beyle, son compagnon et confident durant l'invasion de 1814; excellent homme, plein de modestie et d'abnégation, qui plus d'une fois ouvrit sa bourse à Beyle, qui copia et recopia de sa main une grande partie de l'œuvre de Stendhal et la publia non sans retouches prudhommesques (2), qui composa sur l'auteur de *Rouge et noir* une notice décousue, inexacte en certains endroits, mais fort utile et précieuse.

Le vicomte Louis de Barral était, lui aussi, un ancien ami de Beyle (3). Il avait perdu tout ce qu'il avait et il recevait de son père le premier jour de chaque mois une pension de cinq cents francs. Dès le lendemain, il n'avait plus un sou : sitôt sorti de la maison de banque, il dégageait sa montre et jouait les quatre cents francs qui lui restaient. Beyle lui fit l'éloge d'une Mlle Annette qui vivait avec un boursier; il donna deux dîners à Barral et à Mlle Annette qui voulut bien s'attacher au vicomte et se charger d'administrer sagement son pécule. Le ménage dura dix ans. Mais Barral hérita de son père; il eut vingt mille livres de rente, et il devint affreusement ladre.

(1) Francis Wey, dans le recueil *Entre amis*, 459-479.
(2) Cf. Stryienski, *Revue blanche* du 1er mars 1899.
(3) Cf. plus haut, p. 66.

Mérimée, que Beyle rencontra chez Lingay, lui déplut d'abord par sa laideur, par son nez retroussé, par l'air méchant de ses petits yeux, par je ne sais quoi d'effronté. La *Jacquerie* et la *Famille de Carvajal* le laissèrent froid; il n'y trouvait rien à blâmer, mais les détails manquaient, et aussi quelque chose d'humain; le récit lui semblait pénible, trop sec. « Nous tenons, dit-il, beaucoup de nos mères; la mère de Mérimée a beaucoup d'esprit français et une raison supérieure. » Et il ajoute qu'elle s'attendrit une fois par an, que de là vient peut-être cette sensation de sécheresse que donnent les œuvres de Mérimée. Pourtant, et malgré la différence d'âge, — dix ans, — tous deux se lièrent. Ils n'étaient pas d'accord sur nombre de points; ils ne cessaient de discuter; chacun accusait l'autre d'entêtement et de paradoxe. Mais ils s'amusaient de leurs disputes, et, selon l'expression de Mérimée, tous deux étaient de ceux que le monde regarde comme scélérats et qui ne peuvent dire un truisme qu'on n'y découvre un axiome de crime. Sans être trop sûr du cœur de Mérimée, Beyle finit par admirer son talent : « Il m'enchante, écrit-il en 1833, et il est à peu près le seul avec Béranger (1). »

Le Napolitain Di Fiore, grand et beau, semblable à Jupiter Mansuetus, l'Altamira de *Rouge et noir*, avait été en 1799 l'objet d'une condamnation à mort, la seule chose, comme dit Mathilde de La Môle, qui ne s'achète point et qu'on ne s'avise pas de solliciter. Il parlait le français avec tant d'afféterie que Beyle ne sut d'abord comment répondre à ce tortillage. Peu à peu les deux hommes se comprirent. Beyle nomma Di Fiore la meilleure des fleurs; il envia sa sagesse, il souhaita de loger avec lui près d'un cercle dont ils seraient membres. Di Fiore, ami de M. Molé, recommanda Stendhal au ministre des affaires étrangères et le fit nommer consul. C'était, a dit Mérimée, un égoïste fieffé, mais un esprit original, plein de grâce et de saillies.

Le Vénitien André Corner, que Beyle connut par le comte

(1) *Corr.*, II, 182, et notice de Mérimée; *Souv. d'égotisme*, 109; Stryienski, *Revue de Paris*, 15 juillet 1898, p. 411-422.

Widmann, avait une belle figure de Paul Véronèse. C'était un ancien aide de camp du prince Eugène, brave sans nulle affectation, décoré par Napoléon de la croix de la Légion d'honneur et de la Croix de fer. Riche naguère et brillant, pauvre maintenant et désabusé, il ne trouvait d'autre remède à son chagrin que la boisson, et les soirs où il se grisait, il allait cacher son ivresse dans le sombre jardin du Palais-Royal.

Les deux Edwards, frères de Milne-Edwards, étaient, l'un, un journaliste de Londres, fort mauvais sujet, mais intrépide et très gai, dont Beyle fit la connaissance dans la diligence de Calais; l'autre, le docteur Edwards, qui dissimulait le plus rare mérite dans un petit corps malingre.

Ces amitiés ne suffirent pas à Beyle. Il fréquenta le monde; il alla non seulement chez Mme Pasta, mais chez les Tracy, chez Mme Cabanis, Mme Beugnot, Mlle Clarke, Mme Aubernon, Mme la comtesse d'Argout, chez Cuvier, chez le baron Gérard, chez Mme Ancelot, chez Viollet-le-Duc et Delécluze.

Mme Pasta était alors la seule femme qui joignît au talent de chanter un pur et parfait talent de tragédienne. Beyle lui fit la cour. Mais il avait introduit chez la cantatrice un homme qui devint son rival et qui finit par l'évincer, le chevalier Micheroux, fils d'un ancien ministre de la guerre du royaume de Naples. Il demeura néanmoins l'ami dévoué de la Pasta; il se logea dans son hôtel, l'hôtel des Lillois, rue Richelieu, en face de la Bibliothèque royale, et chaque soir, au sortir du théâtre ou d'une réunion mondaine, il allait chez la Giuditta jouer au pharaon ou causer avec des Italiens, causer en milanais avec des gens qui prononçaient le nom de Mathilde.

Il avait offert en 1817 à Destutt de Tracy un exemplaire de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Tracy, petit vieillard portant une visière verte et parlant avec finesse, vint le remercier et passer une heure avec lui. A son retour d'Italie, Beyle se présenta rue d'Anjou chez l'auteur de l'*Idéologie*. Il connut dans le salon des Tracy, outre la gracieuse maîtresse du logis, nombre de personnages remarquables : Victor Tracy, dit *Barre de fer*, et la charmante Sarah Newton, « modèle de la beauté

délicate anglaise, un peu trop maigre » ; Augustin et Amédée Thierry, Charles de Rémusat, qui avait « beaucoup d'esprit et encore plus d'affectation » ; François de Courcelles, franc et rude comme un républicain; Georges-Washington Lafayette, fils du général, « vrai citoyen des États-Unis, parfaitement pur de toute idée nobiliaire » ; le misanthrope Jacquemont, qui fut l'ami de Beyle et collabora au livre *De l'amour* par l'amusant portrait de Félicie, « vrai Français, homme de la plus grande distinction, qui n'avait qu'un défaut, une envie basse et subalterne pour Napoléon ». Mais l'hôte le plus illustre des Tracy, c'était Lafayette, à la haute taille, à la figure imperturbable, à l'air froid et insignifiant, admirable pourtant dans l'art de contenter tout le monde et de mettre un nom sur chaque figure, s'animant malgré son âge lorsqu'il apercevait quelque jolie fille et plaisant au beau sexe, non par des mots fins à la Ségur, ou par des réflexions scintillantes à la Benjamin Constant, mais par le prestige de son passé, par sa royale politesse, par le tour élégant de ses propos, si simples qu'ils fussent. Que de fois Beyle a vu le héros des deux mondes abandonner soudain les écrivains qui l'encensaient pour aller, et de fort près, admirer avec des yeux enflammés les épaules d'une dame qui venait d'entrer! Que de fois il l'a vu profiter, vers minuit et demi, à l'heure où sortent les jeunes femmes, de l'occasion qui s'offrait de leur serrer le jupon! Nonobstant, « c'était un personnage de Plutarque; il vivait au jour le jour, sans trop d'esprit, faisant, comme Epaminondas, la grande action qui se présentait. »

Tracy mena Beyle chez Mme Cabanis, veuve du célèbre matérialiste. Beyle rencontra dans ce salon bourgeois la fille de Cabanis, haute de six pieds et cependant très aimable ; son mari, le sculpteur Dupaty, l'auteur du *Louis XIII* de la place Royale, absolument dépourvu de chaleur et d'élan; l'helléniste Thurot, qui n'avait pas d'autre but que d'être admis à l'Académie des inscriptions et qui ne se mouchait pas « sans songer à ménager quelque vanité qui pouvait influer à mille lieues de distance sur son élection ». Mais Beyle avait encore toute la délicatesse italienne. Il éprouvait un affreux malaise

dans une chambre fermée où se trouvaient dix personnes : il ne put rester chez Mme Cabanis, qui faisait dans son salon un feu d'enfer.

Les Tracy n'oublièrent pas sa fuite. La vieille comtesse de Tracy avait un faible pour Beyle et remarquait une « étincelle » en lui. Mais il passait pour l'amant de la Pasta : les Tracy et leurs amis, rigoristes et collets montés, ne lui pardonnaient pas cette liaison avec une actrice; ils répétaient malignement le mot de M. de Perret : « Beyle a un habit neuf, c'est que Mme Pasta vient d'avoir un bénéfice. » Lui-même finit par se déplaire au milieu des nombreuses petites-filles de Lafayette et de leurs compagnes, presque toutes blondes et parfaitement convenables, qu'il ne pouvait jamais distinguer les unes des autres. Il se dégoûta de ces doctrinaires, de leur haute vertu, de leur lourdeur ennuyeuse, de leurs idées communes. En leur présence et de dessein prémédité il eut des accès de jacobinisme. Il raconte en 1805 que son genre d'esprit « faisait un effet effrayant dans le monde », que les gens prenaient ses plaisanteries pour des assertions émises de sang-froid et, ne pouvant saisir son âme par aucun endroit, en concluaient qu'il était dangereux et méchant. De même sous la Restauration. Il s'avisa de dire devant Tracy et Thurot que s'il avait le pouvoir, il exilerait les émigrés dans les départements des Pyrénées, qui seraient entourés d'un cordon de troupes, et que ceux qui tenteraient de franchir la ligne seraient fusillés sans pitié. Il passa pour atroce, et désormais Destutt de Tracy, *Têtu* de Tracy, comme on le surnommait, battit froid à notre jacobin.

Beyle avait connu chez Mme Cabanis le savant Fauriel, qu'il estimait fort. « Parmi les gens qui se mêlent d'écrire, disait-il, Fauriel, Mérimée et moi, sommes les seuls exempts de charlatanisme. » Et il ajoutait que Fauriel était l'académicien de France qui mentait le moins, le seul des historiens contemporains dans lequel il eût foi. Fauriel présenta Beyle à Mlle Clarke (1), « petite pie-grièche à demi bossue faite

(1) Plus tard Mme Mohl.

comme un point d'interrogation, et qui avait l'esprit comme les cornes du chamois, sec, dur et tordu ». Beyle rencontra chez Mlle Clarke une jolie femme qui traduisait Byron et ressemblait étonnamment au poète anglais, Mme Belloc. On crut même qu'il allait s'amouracher d'elle, et une bonne âme lui remarqua qu'il perdait son temps, que la dame était du dernier bien avec Mlle Ad... de M..., « autre point d'interrogation, noir et crochu, petit monstre affreux avec de beaux yeux ». Peu importait à Beyle. Mais bientôt il encourut la disgrâce de Mlle Clarke. Il dit un jour à Fauriel que lorsqu'on avait affaire à une princesse ou à une femme trop riche, il fallait la battre, sinon que l'amour s'éteignait. Ce propos fit horreur à Fauriel, et, au nom de Mlle Clarke, Augustin Thierry vint morigéner Beyle, qui le traita de nigaud et qui onques depuis ne revit Mlle Clarke ni Fauriel.

Il avait renoué connaissance avec Mme Beugnot, avec sa fille la générale Curial, avec la générale Bertrand. Ce fut dans le parc de Mme Beugnot, à Corbeil, qu'il corrigea les épreuves de l'*Amour*. Mais les femmes que recevait Mme Beugnot n'avaient pas la fraîcheur de Mme Curial et les beaux yeux de la comtesse Bertrand. Quelques-unes, comme Mme B. d'H... et Mme de L..., étaient des coquettes surannées. Mme B. d'H..., plus que quinquagénaire, avait les bras encore superbes, portait des robes charmantes, récoltait toujours des amants, et lorsqu'une amie lui reprochait d'avoir pris un lourdaud : « Quoi, un être si laid! » — « Je l'ai pris pour son esprit », répondait-elle. Mme de L... avait deux amants, l'un pour la ville, l'autre pour la campagne. Ses nièces lui demandaient ce que c'était que l'amour : « C'est, repartit-elle, une vilaine chose sale dont on accuse quelquefois les femmes de chambre, et, quand elles en sont convaincues, on les chasse. » Beyle négligea de plaire à Mme de L... ; il la regardait, dit-il, comme une chose, non comme un être, et il ne lui parlait que lorsqu'elle lui offrait le thé : elle répéta partout qu'il était léger et presque fou.

Le salon de Mme Aubernon était un salon d'opposition libérale. On y voyait Manuel, le rédacteur en chef du *Cour-*

rier français; Chatelain, Duvergier de Hauranne, Ary Scheffer, Thiers, qui faisait alors la critique du Salon; Mignet, qui s'amusait à tâter les crânes et à tirer l'horoscope de chacun; Cousin, Béranger. Mais Beyle causait peu chez les Aubernon. On a prétendu que Cousin le gênait et qu'il n'osait s'attaquer au brillant et intarissable philosophe, si vif, si plein de feu et d'action, par instants si bergamasque, mais qui lançait à la volée tant de mots justes. Quoi qu'il en soit, Béranger lui plut; mais il trouvait Aubernon changeant, Mignet dépourvu d'esprit, Thiers aussi bavard qu'effronté, et Mme Aubernon finit par « le prendre en guignon comme immoral ». Un soir, il est vrai, au scandale de l'assistance, il déclara tout net qu'il souhaitait la mort du duc de Bordeaux.

La comtesse d'Argout était la femme d'un de ses camarades du conseil d'État, Apollinaire d'Argout, qui fut souvent ministre durant le règne de Louis-Philippe. D'Argout avait un très grand nez, et Thiers disait qu'à la chasse, lorsqu'il déboucherait d'une allée, tous les veneurs feraient feu, croyant voir un bois de cerf. Mérimée, qui fut son chef de cabinet, le jugeait « cruche » et l'accusait de faire au moins une brioche par jour. Beyle le considérait comme un fort brave homme, « travailleur impitoyable, mais sans nul esprit ». Ce fut chez la comtesse d'Argout qu'il s'attira de Mme de Mareste une verte réprimande. Il la plaisantait sur Mgr de Quélen qui la confessait dans le salon de l'archevêché : « Ma cousine, cria Mme de Mareste avec fureur à Mme d'Argout, imposez le silence à M. Beyle! »

Cuvier, le savant Mammouth, comme le nommaient ses intimes, recevait, outre ses amis, les membres les plus remarquables de la colonie étrangère. Beyle l'entendit dire qu'il fallait, pour se guérir de l'horreur qu'inspirent les vils et gros insectes, étudier leurs amours et comprendre ce qu'ils font tout le jour afin de subsister. Il s'empara de ce mot. Au lieu de haïr les autres, ne valait-il pas mieux, selon la recette de Cuvier, les traiter comme des insectes, rechercher leurs moyens de subsistance, deviner leur manière de faire l'amour? Plus tard, lorsqu'il présentait son passeport, il ne s'impatientait pas; il

observait les allures du commissaire de police, le traitait comme un insecte, et le héros d'un de ses romans, Lucien Leuwen, scrute pareillement le cœur des ultras de Nancy : « M. Cuvier me disait qu'étudier avec méthode, en notant avec soin les différences et les ressemblances, était un moyen sûr de se guérir du dégoût qu'inspirent les crabes (1). »

Les soirées du baron Gérard étaient brillantes, et nul ne savait mieux tenir un salon ni organiser une fête. Mais Beyle le regardait comme un « charlatan effronté », et il pensait que vingt ans après sa mort Gérard ne serait même pas l'égal d'un peintre du troisième ordre de l'heureuse Italie.

Les Ancelot étaient très accueillants. Le mari ou Ancillus, personnage blafard à qui Mérimée trouvait une tête de veau, faisait avec trop de succès le vers emphatique et imitait dans ses tragédies le style du *Mahomet* de Voltaire. La femme ou Ancilla avait le ton glapissant et monotone, le « ton fausset d'un canard », et ses hôtes riaient de sa coquetterie, de ses robustes appas, de ses galantes aventures. « Elle a deux calebasses qui lui garnissent la poitrine, disait Mérimée, et elle orne le front du poète Ancillus d'autre chose que des lauriers du génie. » Toutefois Beyle la nommait la dixième Muse et souhaitait son esprit à la femme qu'il rêvait. De Civita-Vecchia, en 1840, il envoyait ses compliments aux « anciens du lieu » et assurait qu'il serait plus heureux qu'un ministre s'il pouvait reparaître aux mercredis de Mme Ancelot. Elle a raconté depuis qu'il était ému de tout, qu'il éprouvait mille sensations diverses en quelques minutes, qu'il cachait sa tristesse sous des plaisanteries et semblait l'homme le plus gai du monde malgré les vives contrariétés qu'il avait eues dans la journée, qu'il discutait souvent avec Mérimée dont le calme insouciant et légèrement moqueur le troublait un peu, mais qu'au bout d'un instant « son esprit jaillissait de nouveau plus énergique et plus original (2) ».

Viollet-le-Duc, spirituel et fort instruit, chef de division à

(1) *Mém. d'un touriste*, II, 22 et 150; *Leuwen*, 105.

(2) Mme Ancelot, *les Salons de Paris*, 61-69; *Corr.*, II, 292; Stryienski, *Sept lettres*, 27.

la maison du roi, auteur d'un *Nouvel Art poétique*, éditeur de Rotrou, de Régnier et de Boileau, défendait avec la même inflexible rigidité les droits de la branche aînée des Bourbons et les doctrines de la littérature classique. Malgré la différence des opinions, Beyle le nommait son cher et obligeant ami, et, le vendredi soir, il allait dans son salon rompre des lances avec lui.

Ce fut chez le beau-frère de Viollet-le-Duc, chez Étienne Delécluze, que Beyle se trouva sur son terrain (1). Le critique d'art des *Débats* réunissait tous les dimanches, de deux heures à cinq, ses amis et ses connaissances dans l'appartement ou, comme il disait, dans le petit grenier qu'il occupait au cinquième étage de sa propre maison, rue Chabanais, au coin de la rue Neuve des Petits-Champs. C'était, au fond, un béotien, et Beyle le comparait au vicaire de Wakefield, mesquin, vaniteux, bourgeois, capable, lorsqu'il avait acheté des mouchoirs, d'assurer l'instant d'après que c'étaient des mouchoirs inestimables qu'on ne pouvait acquérir à aucun prix dans Paris. Mais il y avait dans son salon, dans son « galetas plafonné », des discussions franches et très intéressantes. Il avait du tact; il savait diriger la conversation et couvrir la retraite des imprudents qui s'avançaient trop loin. Beyle vit chez Delécluze nombre d'écrivains et d'hommes d'esprit : les uns causant avec abandon, les autres se tenant sur la réserve, d'autres assis sur un vieux canapé rouge, appuyés aux bibliothèques, blottis dans les encoignures et se contentant d'écouter, représentant le public.

C'étaient les rédacteurs du *Globe :* Dubois, qui ne pouvait en causant finir ses phrases et qui manquait de persistance dans toutes choses; Charles de Rémusat, le mobile et ondoyant Ampère, Duvergier de Hauranne, qui blâmait très sévèrement

(1) Cf. *Souvenirs d'égotisme*, 125; SAINTE-BEUVE, *Nouv. Lundis*, III, 109; DELÉCLUZE, *Souvenirs de soixante années*. Mais les conversations n'ont pas eu lieu telles que les cite le bon Étienne; il n'a pas consulté son journal avec conscience, et lorsqu'il fait parler Stendhal ou Courier, il copie les principaux endroits de *Racine et Shakespeare* et de la préface de la traduction d'Hérodote. Il faut, pour avoir une idée de ces entretiens, lire les notes de DELÉCLUZE publiées par la *Revue rétrospective*, 1889, p. 276-288.

les actes de la Restauration et manifestait dans le succès du romantisme une confiance sans bornes, sagace d'ailleurs et caustique, étudiant Stendhal et le regardant comme un homme qui se donnait tous les jours un démenti et qu'obsédait un fantôme, la peur d'être commun; Vitet, un des silencieux du salon, mais qui possédait déjà, comme Rémusat, la fermeté, la sûreté de l'âge mûr, et qui, dans les trois ouvrages qu'il allait publier sous la forme de scènes dramatiques, *les Barricades*, *les États de Blois, la Mort de Henri III,* prouva qu'il avait profité des discours de Beyle; le doux, exact et ingénieux Magnin, que Beyle jugeait plein d'idées; Sainte-Beuve, qui paraissait à Beyle un peu affecté dans ses vers, mais appelé aux plus hautes destinées littéraires; Albert Stapfer, ardent, avide de s'instruire, qui traduisit Gœthe et renonça trop tôt à la littérature.

C'était Théodore Leclercq. Il parlait très peu chez Delécluze, tout en prenant un vif intérêt à la conversation. Beyle croyait que Fiévée corrigeait ses *Proverbes;* mais ces « petits tableaux » lui semblaient plus attachants que les esquisses de Carmontelle, et il louait dans Leclercq l'excellent acteur : sur les théâtres de société, Leclercq jouait les rôles ridicules, comme celui de l'amant berné ou celui de l'Allemand qui baragouine le français.

C'était Paul-Louis Courier, aux traits rudes, au costume négligé. Il poussait la franchise jusqu'au cynisme, et les hôtes de Delécluze trouvaient, les uns, qu'il avait gardé les manières et le ton d'un canonnier; les autres, qu'il affectait les façons et le langage d'un vigneron. Mais certains, qui le voyaient dans le monde, assuraient qu'au milieu des femmes il était de très bonne compagnie. Beyle l'aimait beaucoup; il le qualifiait de grand homme; il partageait la plupart de ses idées, voire, dit-il, ses faiblesses abominables.

C'étaient les deux auteurs des *Soirées de Neuilly :* Cavé, sérieux, froid, triste; Dittmer, ancien officier de cavalerie, plein de grâce et de simplicité, racontant des anecdotes de régiment et contrastant avec son collaborateur par sa belle figure, sa bouche souriante et son teint fleuri.

C'était Sautelet, jeune éditeur, très actif, très répandu, très aimable, qui faisait dans les réunions du dimanche lire et critiquer les manuscrits que les romantiques lui proposaient de publier. Il se tua lorsqu'une riche veuve lui préféra le fils du maréchal Pérignon.

C'était Cerclet, aimable jouvenceau, modeste et timide, fondateur du journal *le Producteur*, qui devait expliquer au public le système saint-simonien et propager en France des notions d'économie politique. Il lut son programme chez Delécluze. Dès qu'il eut prononcé le mot *économie politique*, Beyle s'en alla. « C'est un brise-raison, remarqua Cerclet, et il ne connaît que lui. » Mais quelques jours plus tard paraissait une petite brochure de Stendhal, *D'un nouveau complot contre les industriels*. Beyle n'avait pas compris l'idée de Cerclet; il s'élevait contre l'industrialisme qui voulait se confondre avec la véritable et loyale industrie, et il se moquait des grands industriels qui prônaient leur profession comme la seule utile et la seule vertueuse.

C'étaient le baron de Mareste, M. de Guizard, homme intelligent, qui discutait avec plus d'âpreté que d'éloquence; Artaud, qui, selon Stendhal, n'a pas mis moins de deux contresens et d'une absurdité par page dans sa traduction de Dante.

C'était le botaniste Adrien de Jussieu, « fin et dégoûté de tout comme Fontenelle », long de visage et de taille, penché par habitude, souriant sans cesse et parlant peu, jugeant les coups et disant chaque fois à Delécluze si ces messieurs avaient été plus amusants que le dimanche d'avant.

C'était Mérimée, qui lançait par intervalles un mot incisif ou une réflexion bouffonne. Tout le monde louait son solide savoir et son esprit ferme. « C'est un fameux lapin », disait Delécluze, et Mérimée est le seul auquel le critique des *Débats* ait pardonné d'être romantique.

Cette société fit sur Stendhal une vive impression. Elle lui parut nonpareille. Chaque dimanche, il admirait le bon sens des causeurs et la profondeur de leurs aperçus. Ce fut alors qu'il goûta pleinement ce plaisir, qu'il nomme le plaisir français par excellence, le plaisir d'une conversation aimable et

gaie qui touche à tous les sujets. Lui-même, dans ces réunions, jeta plus d'un mot piquant, plus d'un trait brillant, plus d'un étincelant paradoxe. Il était, nous dit-on, un vrai boute-en-train; il tenait le dé; il faisait le diable à quatre. On aurait cru qu'il voulait, à force de sophismes et de demi-vérités, agacer, taquiner ses auditeurs, les obliger à ferrailler avec lui, et l'un des assistants le compare à ce corsaire qui dînait avec des Flamands, et qui, pour secouer l'apathie des convives et les tirer de leur silence, déchargeait ses pistolets sous la table.

Les saillies de sa correspondance reproduisent celles de sa conversation. Tantôt, il disait que « Bossuet, c'est, comme Cousin, de la blague sérieuse », et il surnommait Chateaubriand le *Grand Lama*, et Théodore Jouffroy, le traducteur de Read, *Thomas Roide.* Tantôt, il défendait l'Inquisition et qualifiait la tolérance d'absurdité : « Quoi! un malheureux se prépare des centaines d'années de douleurs atroces au fond d'une chaudière d'huile bouillante, et je ne les lui éviterais point par quatre ou cinq ans de prison, ou même par une douleur de deux heures au milieu d'une place publique et au-dessus d'un foyer! Quelle cruauté de n'être pas cruel! » Tantôt, il soutenait que le manque de liberté et le papisme causaient tous les crimes, que les hommes étaient le résultat de ce que les lois mettent dans leur tête et le climat dans leur cœur : « Lorsque je suis arrêté par des voleurs ou qu'on me tire des coups de fusil, je me sens une grande colère contre le gouvernement et le curé de l'endroit; quant au voleur, s'il est énergique, il m'amuse. » Tantôt, il déclarait que les Françaises lui étaient indifférentes; qu'elles penchent la tête sur l'épaule à l'endroit le plus intéressant de leur discours; qu'elles songent constamment à l'effet qu'elles produisent sur l'assistance; qu'elles donnent de longs détails sur l'étoffe de leur robe; qu'elles nomment un tableau une « grande page historique » : « Si je rencontre une Française, et si par malheur elle est bien élevée, je me rappelle sur-le-champ la maison paternelle et l'éducation de mes sœurs, je prévois tous ses mouvements et jusqu'aux plus fugitives nuances de ses pensées; c'est ce qui fait que j'aime la mauvaise compagnie, où il y a plus d'im-

prévu. » Tantôt, il contait des souvenirs militaires et démontrait que les choses de la guerre se passent autrement qu'on ne le croit, que les généraux ne prononcent jamais ces belles proclamations et ces allocutions superbes qu'on lit dans les histoires, mais qu'un mot familier et cru, un juron grossier, une plaisanterie cynique valent mieux que les plus grandes phrases du monde pour entraîner le soldat; il citait ce général criant à sa cavalerie qui se débandait : « En avant, s..., j'ai le c... rond comme une pomme », et ce qu'il y a de drôle, ajoutait Beyle, c'est que cela paraissait une harangue comme une autre.

Tel était Stendhal en conversation : spirituel, original, paradoxal, amusant. Dans sa physionomie, dans sa parole, il y avait une vive et captivante gaieté. Il ne se risquait pas d'abord, et l'on sentait qu'il craignait de passer la mesure, qu'il s'était promis d'être calme et modéré. Mais bientôt, emporté par sa verve, il s'exprimait avec émotion, avec véhémence, et, malgré son désir de ménager l'amour-propre de ses auditeurs et de « garder les avenues contre la critique », il avait souvent mauvais ton, négligeait trop les convenances, lançait de trop mordantes épigrammes, lâchait des termes malséants : « Si vous aviez, lui disait Delécluze, un peu plus d'éducation! » Un jour, dans un cercle, au milieu de dames, en racontant une aventure galante, il prononça un mot de si haut goût que la stupeur se peignit sur toutes les figures, et que, pour ne pas rougir, les femmes se prirent à rire aux éclats. Chez le baron Gérard, lorsqu'il voyait venir Mme Sophie Gay et sa fille Delphine, qu'il ne pouvait souffrir, il se mettait à tenir des propos si saugrenus qu'elles battaient en retraite. Quand il se présenta pour la première fois chez Mme Ancelot, il se fit annoncer sous le nom de César Bombet, se donna pour un marchand de bonnets de coton, très occupé parce qu'il fournissait le ministre de la guerre, courant dès le matin les casernes pour placer sa marchandise, glorieux de coiffer l'armée française, heureux d'éviter à tant de soldats les rhumes de cerveau, et, tout en jouant son rôle de bonnetier, il daubait sur les livres, les pièces et les tableaux du jour.

Ces succès de société ne refroidirent pas l'humeur nomade de Beyle, et de 1821 à 1830 il quitta plusieurs fois Paris pour voyager hors de France, en Italie et en Angleterre.

Le 18 octobre 1823, il s'embarquait dans la malle-poste de Dôle. Quelques jours plus tard, il prenait à Poligny la diligence de Genève, et par l'auberge des Rousses, qui lui rappelait un mauvais quartier général de Pologne, par Saint-Cergues, il arrivait en Suisse; puis, par les îles Borromées, par Alexandrie, il gagnait Gênes et de là Livourne. Au milieu de décembre, il était à Rome, où il se faisait des amis « à foison ».

En 1825, au mois de novembre, il est de nouveau à Rome : il y éprouve plus vivement que jamais le « ravissement de l'antique », et son cœur bat lorsqu'il entre au Colisée.

Il y revient à la fin de 1826, et il décrit spirituellement dans une de ses lettres le grand monde de cette « seconde capitale de l'Europe » : les dames aux robes si décolletées qu'il « faudrait être bien difficile pour n'être pas reconnaissant envers leur couturière », les abbés français ne sachant que faire de leurs yeux au milieu de tant de charmes et détournant la vue de ces scandaleux appas, les abbés italiens les regardant avec intrépidité, un cardinal en grand costume rouge donnant la main à l'une de ces voluptueuses Romaines pour la présenter dans un salon.

A la fin de 1827, il est à Gênes chez le marquis di Negro; il parcourt l'île d'Elbe et l'île d'Ischia; il revoit Naples et Rome, Ferrare et Bologne; à Florence, il retrouve un camarade de l'école centrale, Gonsolin, reçoit un bienveillant accueil du libraire Vieusseux, de l'avocat Salvagnoli, des marquises Bartoli, de Lamartine, alors secrétaire de l'ambassade française, et assiste aux bals que donne le prince Borghèse dans ses trente-cinq salons situés de plain-pied et meublés avec un goût merveilleux. Il pousse jusqu'à Venise; il admire l'*Assomption* du Titien; il passe plusieurs soirées avec le poète Buratti, dont il s'engoue : « Quelle différence de cet homme de génie à tous nos gens à chaleur artificielle! Que dire de Buratti comparé à Soumet et à Mme Tastu! » Il pensait rester quelques jours à

Milan. Mais il eut une déception. Lorsqu'il habitait la ville de 1814 à 1821, le directeur de la police était un ancien fonctionnaire de Napoléon, ami des libéraux, Giulio Pagani. « Il a toujours été fort poli à mon égard, écrivait Beyle dans *Rome, Naples et Florence*, et je lui dois des remerciements. » En 1828, Pagani était directeur de la loterie, et la police avait pour chef Torresani, qui trouvait dans *Rome, Naples et Florence* « le plus mauvais esprit politique, les plus vifs et audacieux sarcasmes contre l'Autriche, les plus évidentes calomnies contre beaucoup de personnes ». Beyle était arrivé dans la nuit du 1er janvier 1828 à Milan. Lorsqu'il demanda son permis de séjour, il reçut l'ordre de partir sous douze heures. Il protesta. On lui répondit qu'il était l'auteur de *Rome, Naples et Florence*, qu'il avait dans ce livre critiqué le gouvernement autrichien — qui, à vrai dire, sentait trop sa force et sa dignité pour se soucier de pareilles diatribes, — qu'il avait attaqué l'honneur et la réputation de nombreux sujets de cet État, et spécialement de dames respectables, bref qu'il avait abusé de l'hospitalité milanaise. Il répliqua que Stendhal et Beyle n'étaient pas synonymes, et que dès son retour à Paris il enverrait par l'ambassade sa justification. Mais dans la nuit même il prit la route du Simplon. C'était, conclut Torresani dans son rapport, « un homme irréligieux, révolutionnaire, ennemi de la légitimité et de tout ordre politique, et il a fait un ouvrage infâme, l'*Histoire de la peinture en Italie* (1) ».

Stendhal fit dans la même période trois voyages au delà de la Manche : l'un en 1817, l'autre en 1821, le troisième en 1826.

En 1817, il admira la fraîcheur de la verdure et la beauté des grands arbres vénérables qui peuplent les campagnes, et dont plusieurs ont vu Guillaume le Conquérant. « Rien au monde, dit Julien Sorel, n'est attendrissant comme les paysages anglais. » Mais la nation lui parut « corrompue par une teinte de férocité hébraïque ». Londres l'attrista, et il proposait d'y

(1) A. d'Ancona, *Spigolature*, p. 21-25.

placer cinq ou six œuvres de Michel-Ange, qui relèveraient ce que l'ensemble de la ville a de monotone ou de plat.

En 1821, il voulait « mettre entre Mathilde et lui les pièces de Shakespeare et l'acteur Kean ». Il trouva dans Kean le tragique qui lui convenait. « Je l'adorais, dit-il ; il remplissait mes yeux et mon cœur. Avec quel enthousiasme de tendresse il s'écrie *amen, amen, with all my soul!* lorsqu'il entend la prière de Desdémona! Rien de comparable à l'Angleterre pour la déclamation et les jardins. » Mais bien qu'il se vante d'être resté fidèle à Mathilde, bien qu'il assure qu'on devient insensible lorsqu'on a connu la beauté italienne, il ne manqua pas de terminer ses soirées chez une pauvre fille de Westminster Road, et il goûta la satisfaction d'être bonhomme et d'écorcher l'anglais avec la petite miss Appleby, timide, pâle, très empressée et fort soumise, heureuse de boire du véritable champagne, témoignant sa joie par des transports toujours décents.

Dans son troisième voyage, en 1826, Beyle étudia plus attentivement la société anglaise. Il déclara la religion malfaisante, abominable. Quoi! rompre le sabbat, c'est-à-dire, aller à la campagne et s'amuser un peu, était un grand péché! Les Anglais songeaient-ils que les dimanches sont le sixième de la vie? Ils s'écrasent de travail pendant six jours de la semaine, et le septième ils s'interdisent toute espèce de plaisir! Mais à quoi bon cet accès d'indignation, puisque Beyle reconnaît l'instant d'après que les prêtres, aidés par la tristesse du climat, ont fait des Anglais le peuple le plus religieux de l'Europe? Comme d'ordinaire, il mêle à quelques vues justes nombre d'idées fausses. Il prétend que Pitt a dupé la nation britannique, triplé la dette et combattu la France pour assouvir sa haine des Français, apôtres de la liberté, et pour défendre l'aristocratie contre le peuple. Mais ne dit-il pas en même temps que les neuf dixièmes de l'Angleterre voulaient passionnément la guerre?

Beyle écrivait alors à Colomb qu'il venait se reposer en Angleterre. Il y venait, en réalité, pour mieux consommer sa

rupture avec une femme qu'il aimait depuis trop longtemps — depuis deux ans — Mme Clémentine C***, celle qu'il nommait Menta.

Menta était la fille d'un ancien préfet de Napoléon, comtesse, de même qu'Elvire, dont elle était l'amie, et femme d'un général de division, pair de France. Elle tenait de son père, selon le mot d'un contemporain, un coquin de nez assez protubérant, et Napoléon qui lui demandait son nom disait en éclatant de rire : « J'aurais dû vous reconnaître à votre nez, qui est bien celui de votre père ! » Néanmoins elle était belle personne; ses yeux respiraient la candeur, et, si elle ignorait l'orthographe et la ponctuation, elle avait infiniment d'esprit; Beyle la regarde comme la plus spirituelle de ses maîtresses. Offensée par son mari, qui l'avait frappée plusieurs fois et qui lui préférait ses femmes de chambre, elle prit un amant par vengeance, et jusqu'à la fin de sa vie elle eut le désir et le besoin d'avoir un amant. Elle ne faisait pas d'avances, elle n'avait pas la volonté de se donner, et toutefois elle ne savait pas résister soit à d'habiles manœuvres, soit à la passion sincère. Elle se repentait ensuite, elle se désolait de sa faute, mais elle conjurait le remords et croyait remplir une sorte de devoir en témoignant à l'homme qui devenait son maître un dévouement absolu (1).

Beyle la connaissait de longue date : il la voyait sous l'Empire dans le salon de sa mère. Il résolut en 1824 de l' « attaquer ». Un jour qu'il se promenait avec elle dans un parc : « Je ne suis qu'un lâche, se dit-il, si je ne me déclare pas lorsque nous serons arrivés à tel arbre de l'avenue », et, quand il fut près de l'arbre, il se déclara.

La liaison s'établit au mois de mai 1824. Elle fut très ardente à ses débuts. Menta devait faire de fréquentes absences, et Beyle lui écrivait assidûment, lui jurait qu'il ne pensait qu'à elle : « Je t'aime tant aujourd'hui, je te suis tellement dévoué, que j'ai besoin de l'écrire, ne pouvant le dire à personne. » Ou bien encore : « Mon amour ne ressemble

(1) Cf. Stryienski, *Revue blanche*, 15 mars 1893.

peut-être pas à celui que tu as vu dans le monde ou dans les romans; je voudrais, pour que tu n'eusses pas d'inquiétude, qu'il ressemblât à ce que tu connais au monde de plus tendre. »

De son côté, Menta aima Beyle avec folie. En deux ans, il reçut d'elle 215 lettres, à peu près quatre par semaine! « Dites-moi, lui mandait-elle dès les premiers jours, dites-moi, monsieur, comment nous pourrons nous voir avant lundi, ne fût-ce que dix minutes; car partir pour la campagne sans avoir entendu *je t'aime* me paraît un sacrifice au-dessus de mes forces. »

Elle goûtait l'esprit et l'originalité de Beyle, et dans certains moments elle lui trouvait une gentillesse, une grâce qui la ravissait. Lorsqu'elle sentait la main de Beyle se promener sur sa peau, ou, comme elle s'exprimait plaisamment, sur son vieux cuir, elle frémissait de plaisir. Non qu'elle fût sensuelle : à l'entendre, sa santé était trop délabrée pour qu'elle eût beaucoup de tempérament, et elle appréciait peu « ces gros mérites qui accompagnent généralement les larges épaules ». Elle aurait voulu passer avec Beyle des mois entiers sans pouvoir rien lui accorder : « Je profite des tours de force d'un certain genre, mais je ne les estime point; c'est parce que tu as été trop sublime sous ce rapport que je me suis senti du refroidissement; c'était une manière trop vulgaire de me prouver ta tendresse. »

La passion des deux amants ne connaissait pas la prudence et ne tenait aucun compte des obstacles. Durant la belle saison, Menta habitait le château de Mouy, non loin d'Andilly. Beyle lui fit secrètement des visites romanesques en usant de précautions fort minutieuses qu'elle lui dictait. Au mois de juillet 1824, il resta trois jours de suite dans la cave de la maison. Menta lui apportait à manger, faisait le ménage, vidait la chaise percée, et pour entrer dans cette cave elle n'hésitait pas, comme fera le Julien de *Rouge et noir,* à placer et à replacer une échelle.

Au bout d'un an, Beyle se lassa. Il était, a-t-il dit, vif, passionné, fou dans les commencements; mais de ce délire il passait en un clin d'œil à la raison parfaite, et bientôt ce

n'était plus chez lui que « glace fondante ». Menta le trouva bizarre, désobligeant, et peut-être l'avait-elle blessé par sa jalousie, par ses soupçons, par ses vaines terreurs. Elle l'accusait de vivre avec des filles de joie et d'aimer la Pasta. Elle croyait qu'il lui avait communiqué les germes d'un mal honteux, et elle le traitait de mauvais libertin. Plus d'une fois elle craignit d'être enceinte, et elle avait résolu, si pareil malheur lui advenait, de se donner la mort, de « s'endormir à la vapeur de six sous de charbon » ; — elle a, du reste, fini par le suicide (1).

En 1826 se produisit la rupture (2). Menta eut la faiblesse d'avouer à Beyle qu'avant de le connaître elle avait un amant. Beyle la couvrit d'injures et d'outrages. « Vous êtes affreux pour moi, lui dit-elle alors; vous qui avez eu cent maîtresses, avez-vous le droit de me maltraiter? » Il partit pour l'Angleterre, tandis que Menta se rendait à la campagne. Mais en une lettre poignante qu'elle écrivit à bâtons rompus à la veille d'un grand dîner qu'elle donnait, et durant ce dîner même, pendant que quarante personnes étaient à table, elle rappelait à Beyle sa conduite et ce qu'elle nommait son manque de procédés, sa dureté, sa barbarie, sa férocité : « Votre amour est le plus affreux malheur qui puisse arriver à une femme; si elle a du bonheur, vous le lui ôterez; si elle a de la santé, vous la lui ferez perdre; plus elle vous aimera, plus vous serez dur et barbare pour elle; quand elle vous aura dit *je t'adore*, alors le système arrivera avec lequel vous lui raffinerez de la douleur tant et même plus qu'elle n'en pourra supporter. Qu'il est pénible de trouver infâme l'être qu'on aime! » Elle jurait de haïr Beyle jusqu'à mort : « Ce doit être une grande jouissance de détester un homme qui vous a fait tant de mal! »

(1) Le 14 juin 1840. Elle était née le 5 mai 1788 et mariée depuis 1808.

(2) Cette date suffit à prouver l'inexactitude de l'anecdote racontée par Mérimée sur Mme C... Beyle n'eut pas à céder la place auprès de cette dame à un général, ni à proposer le soir un duel à son rival par une fable allégorique, et Daru n'eut pas à lui faire une forte semonce. Cf. sur cet épisode Aug. Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 138-148.

Pourtant elle s'apaisa. Elle devint l'amie de Beyle et lui demanda des conseils. Il essaya plus tard, en 1836, de la reconquérir. Mais elle était désormais « Mme Clémentine » et non plus « Menta » ; elle repoussa toute reprise de possession en disant qu'on ne rallume pas de feu avec des cendres, et c'est alors que sous les grands arbres de la promenade de Laon, Beyle, les larmes aux yeux, racontant son aventure à Mérimée, lui avoua qu'il avait vu Mme C... âgée de quarante-huit ans, et qu'il s'était trouvé aussi amoureux qu'au premier jour. Néanmoins l'intimité subsista. En 1837 elle en appelait aux « doctes avis de l'auteur de l'*Amour* » pour savoir comment elle pourrait conserver un amant qui semblait se dérober. Elle allait voir Beyle dans sa chambre d'hôtel; il était son confident, son confesseur : « Vous m'êtes nécessaire, lui écrivait-elle; ce n'est que sur vous que je m'appuie pour prendre un peu de forces. »

Pas plus que Menta, Beyle n'était inconsolable. Une jeune dame, très brillante et coquette, qu'il avait connue chez les Tracy et qui voyait en lui une espèce de Huron, lui témoigna vers cette époque une extrême bienveillance. Sur un ton charmant et sans avoir l'air d'approuver ou de désapprouver, elle lui racontait ce qu'on disait de lui : c'était son ministre de la police. Un jour, il vint prendre congé d'elle. Elle lui dit au milieu de son salon : « J'ai à vous parler », et, dans un passage qui conduisait à l'antichambre, elle lui donna sur la bouche un baiser qu'il lui rendit avec ardeur. Mais il ne l'aimait pas, et tout finit là (1).

Sa liaison avec Mme Alberthe de Rubempré fut moins platonique. C'était une amie du peintre Schnetz et du sculpteur Duret qui voulut faire son buste, une petite-cousine de Delacroix et la fille de cet actif et aventureux Boursault-Malherbe qui joua la comédie sur la scène du Théâtre-Français, composa l'*École des épouses*, fonda le Théâtre-Molière, représenta Paris à la Convention, obtint l'entreprise du balayage public, exploita les maisons de roulette et de

(1) *Souvenirs d'égotisme*, 50.

trente et quarante, profita de sa fortune pour acquérir une magnifique galerie de tableaux et créer un célèbre jardin, acheta la salle Ventadour, dirigea l'Opéra-Comique, et finit, après avoir vendu ses toiles et ses fleurs, par élever sur l'emplacement de son parc deux rangées de maisons qui reçurent le nom de rue Boursault. Mme Alberthe demeurait alors rue Bleue. Aussi Beyle et ses amis l'appelaient-ils Mme Bleue et plus souvent Mme Azur. Elle avait, témoigne Mérimée, beaucoup d'esprit et de cœur, la tête excellente, mais folle. Elle s'engoua des tables tournantes. Sa chambre, tapissée de noir, ressemblait à celle d'un alchimiste, et la toilette bizarre qu'elle portait dans son intérieur, robe de velours noir et cachemire rouge, lui donnait l'air d'une magicienne. Stendhal la juge sévèrement : c'est une des Françaises les moins *poupées* qu'il ait rencontrées, mais une « catin à la du Barry et qui n'avait rien de sublime comme la Pietragrua ». Il avoue qu'il l'aima pendant un mois, et si peu qu'il ne se souvenait plus de son prénom quelques années plus tard. Pourtant, lorsqu'elle s'éprit de Mérimée, il fut au désespoir; il demanda grâce à son ami : « Je n'ai aucun goût pour elle, répondit Mérimée, j'ai vu ses bas plissés sur sa jambe en garaude. » Mme Azur avait de l'influence dans les ministères. Beyle, qui parle d'elle avec tant de dédain, ne faisait pas difficulté de s'adresser à elle pour avoir la croix. Elle était devenue la maîtresse du baron de Mareste. « J'ai, disait Stendhal en 1832, inoculé à Mareste d'une manière plaisante mon amour pour Mme Azur, dont il est depuis deux ans l'ami fidèle, et, ce qui est plus comique, il l'a rendue fidèle (1). »

Au milieu de ces amours et de ces voyages, Beyle, qui ne pensait à l'argent que lorsqu'il en manquait, Beyle, dépensier, prodigue, insoucieux de l'avenir, avait dissipé les derniers restes de son patrimoine. Au mois d'avril 1828 il constate qu'il « n'a rien », qu'il doit quelques centaines de francs à son

(1) *Vie de Henri Brulard*, 15, 19, 33; *Souvenirs d'égotisme*, 15, 74, 288; *Journal* de Delacroix, I, 259. En 1848, elle habitait la rue Trudon, n° 3.

tailleur, qu'il ne possède plus d'autre ressource que sa demi-solde de 415 francs et une pension viagère de 1,600 francs, c'est-à-dire cinq francs par jour. Comment avec cette faible somme se nourrir, se loger décemment, s'habiller élégamment? Il insère sans doute au *New Monthly Magazine* des articles sur les livres nouveaux, et c'est pourquoi il venait aux dimanches de Delécluze récolter des jugements et des traits d'esprit. « Écoutez bien, répétait-il à Mérimée en montant l'escalier, car si je parle, je suis distrait, et j'oublie ce que disent les autres. » Et, en partant, il s'écriait tantôt: « Je n'ai rien », et tantôt: « J'ai mon article! » Mais le libraire Colburn, directeur de la revue, paye irrégulièrement son collaborateur et fait faillite en 1828. Il publie sans doute quelques ouvrages. Mais si Delaunay lui donne 1,000 francs pour la nouvelle édition de *Rome, Naples et Florence,* et Buros 1,200 francs pour *Armance*, l'*Amour* ne lui rapporte pas un écu, l'impression de *Haydn* lui coûte 1,790 francs, et c'est le généreux Crozet qui solde les frais de la publication de l'*Histoire de la peinture* et débourse de ce chef 1,770 francs à Didot(1).

Il essaye d'obtenir un emploi. Ne projetait-il pas dès 1819 d'écrire à Daru, devenu pair de France, pour user, comme jadis, de l'influence de son cousin? Son ami et ancien collègue d'auditorat, Amédée de Pastoret, conseiller d'État, lui fait conférer en 1828 le titre de vérificateur adjoint des armoiries près la commission du sceau. Mais cette place qui sonne si bien et qui n'impose aucun travail n'est pas rétribuée, et l'année suivante il tente vainement, au départ de Méon, d'entrer par le crédit de Champollion-Figeac au département des manuscrits de la Bibliothèque royale comme auxiliaire (2).

Beyle tomba dans un profond désespoir. Il rédigea testament

(1) Aug. CORDIER, *Comment a vécu Stendhal*, 179-203.

(2) Henri CORDIER, *Stendhal et ses amis*, 46 et 55; *Molière jugé par Stendhal*, XXXIV; note de Colomb, communiquée par C. Stryienski: « Un fonctionnaire de l'établissement fit observer à ses confrères que recevoir parmi eux un homme d'humeur aussi bizarre serait introduire le loup dans la bergerie et inaugurer le désordre dans la Bibliothèque. Les choses en restèrent donc là, et Beyle en ressentit une vive peine. »

sur testament, et une nuit, le 6 décembre 1828, résolut de mourir. Mareste et surtout Colomb le réconfortèrent, lui rendirent du cœur. Presque tous les matins, durant six mois, Colomb vint « piocher ferme » avec lui, l'aider à terminer les *Promenades dans Rome*, et le 14 mars 1829 Beyle vendit l'ouvrage 1,500 francs. Il reprit goût à la vie, et la révolution de juillet 1830 le mit bientôt à l'abri de la détresse.

CHAPITRE X

CONSULATS ET CONGÉS

Le 29 juillet 1830. — Jugements de Beyle sur Louis-Philippe et la monarchie de Juillet. — Mémoire présenté à Charles X sur le conclave de 1829. — Lettre au comte Molé. — Beyle consul à Trieste (25 septembre 1830). — Départ (6 novembre 1830). — L'exequatur refusé par Metternich. — Beyle nommé à Civita-Vecchia (janvier 1831). — Rapports au ministère. — Ennui et découragement. — Projet de mariage avec Mlle Vidau. — Ancône. — Séjours à Rome. — Irritation des bureaux. — La croix d'honneur. — Premier congé (août-décembre 1833). — Second congé (mai 1836-juin 1839). — Le salon de Mme de Castellane. — Eugénie de Montijo. — Voyages en France et à l'étranger. — Sutton Sharpe et Hook. — Mme Jules. — L'assaut du 25 décembre 1836. — Beyle vert galant. — Chute du ministère Molé. — Retour à Civita-Vecchia. — Lysimaque Tavernier. — Maladies. — Congé de santé. — Arrivée de Beyle à Paris (8 novembre 1841). — Sa mort (23 mars 1842). — Frédéric Styndall.

La chute des Bourbons étonna Beyle. Il ne la prévoyait pas: il remarquait qu'« une sorte d'alarme sourde agitait les esprits », il pressentait qu'« il y aurait combat »; mais, lorsque parurent les ordonnances, il crut, tout comme Polignac, à une émeute, non à une révolution, et il pensa que Marmont avait assez de troupes pour écraser les insurgés. Ses amis de la haute société, par exemple le baron de Mareste, avaient une confiance entière dans la force du gouvernement de Charles X, et lui-même s'imaginait que le peuple manquerait de résolution et de constance. « Les Français, disait-il, ont donné leur démission en 1814, et que les Parisiens quittent le juste soin de leurs meubles d'acajou pour affronter les cuirassiers de la garde royale, c'est ce que je ne croirai que dans l'autre monde (1). »

(1) Mêmes sentiments chez Cousin, Villemain et tous les matadors qui se

La veille de la victoire populaire, à onze heures du soir, chez le comte Réal et sa fille, la comtesse Lacuée, qui ne lui pardonnèrent jamais son scepticisme, il se moquait des Parisiens et de leur semblant de résistance. Il dut en rabattre, il dut avouer que Paris tenait le premier rang pour le courage comme pour la cuisine et pour l'esprit. A l'abri des colonnes du Théâtre-Français, il vit les insurgés attaquer intrépidement le Louvre défendu par les Suisses. Aussi assurait-il qu'il n'oublierait de la vie et le beau soleil du 29 juillet et le drapeau tricolore qui flottait pour la première fois sur les Tuileries depuis quinze ans. Il ne tarissait pas sur la conduite du peuple; il déclarait que le spectacle était unique, qu'il y avait sur cent hommes sans bas et sans veste un homme bien vêtu, que la canaille avait été héroïque dans la bataille et clémente après le triomphe. Il finit par être plus enragé que les vainqueurs : lorsque les signataires des ordonnances furent condamnés à la détention, il s'écria qu'ils méritaient la mort et il s'irrita contre l'« étiolement d'âme » des bourgeois de Paris qui croyaient être généreux!

Il avait compris sur-le-champ que le duc d'Orléans ramasserait la couronne abandonnée par Charles X, et il fit afficher un petit placard signé « Beyle, auditeur au conseil d'État » : il y disait que le trône devait être offert au duc d'Orléans et, après lui, à son fils aîné, si la nation l'en jugeait digne. Quelques mois plus tard, lorsqu'il fallut adopter de nouvelles armoiries, il envoya, sous le nom d'Olagnier de Voiron, une lettre aux journaux : « Toutes les bêtes sont prises : l'Espagne a le lion; l'aigle rappelle des souvenirs dangereux; le coq de nos basses-cours est bien commun et ne pourra prêter aux métaphores de la diplomatie. Je propose le chiffre 29. Cela est original, vrai, et la grande journée du 29 juillet a déjà ce vernis d'héroïsme antique qui repousse la plaisanterie. »

Dès 1827 il avait apprécié favorablement Louis-Philippe. C'était, selon lui, un homme assez avare, mais fin et rusé, qui

moquaient de l'insurrection (K. O'Meara, *Mme Mohl*, 73), chez Carrel et Achille Bouchet qui ne croyaient pas au succès de la résistance (d'Alton-Shée, *Mém.*, I, 71 et 160).

possédait un grand fonds de raison; il aurait sans doute la régence pendant la minorité du duc de Bordeaux et il serait « centre gauche », établirait un système de bascule entre les *blancs* et les *bleus;* il aurait avec lui quiconque avait quatre mille francs de rente en province et six mille francs de rente à Paris. Beyle ne donne pas au roi les mêmes éloges qu'au duc d'Orléans. Il l'appelle en 1835 le plus fripon des rois et l'accuse d'exiger des préfets ses propres qualités, les qualités d'un procureur de basse Normandie. Il assure que l'hypocrisie règne de plus belle comme sous l'Empire, mais qu'au moins en 1809 elle ne pouvait se passer de bravoure. Il nomme le *juste milieu* une « halte dans la boue » (1). Il se moque des « ministériels » qui jouissent à Paris de tous les agréments et qui récoltent dans les départements le mépris public. Il reproche au ministère de poursuivre sans pitié les journaux, d'intenter plus de cent procès à la *Tribune.* Il blâme les meurtres de la rue Transnonain et les rigueurs d'un pouvoir qui détient des centaines de pauvres diables dans les horribles cachots de Mazas, de Clairvaux, du Mont Saint-Michel. Il parle avec émotion de ces ouvriers qui font des émeutes et qui se défendent avec des fusils de chasse, à 400 contre 10,000 : « l'admiration sera toujours pour le parti qui n'a ni canons ni pétards. » Il ne cache pas sa sympathie pour Armand Carrel : « Oh! ce roi qui n'a pas fait Armand Carrel conseiller d'État! Mais Carrel aurait refusé, et avec raison. Il aime mieux être candidat à la présidence de la République que conseiller d'État; un conseiller d'État a douze mille francs, et Carrel reçoit trente mille francs pour dire dans le *National* ce qu'il pense; d'ailleurs, son nom est dans toutes les bouches! »

Ce qui le dépite et par instants l'exaspère, c'est la politique extérieure de Louis-Philippe. Il la juge humiliante et indigne de la France : « Quoi! répétait-il en 1840 à un ami de Civita-Vecchia, le gouvernement abandonne l'Italie et la Pologne! Et le voici maintenant qui trahit le vice-roi d'Égypte! Quel

(1) *Leuwen*, 8. Dès 1831 il écrit à Mérimée : « Nous avons de la boue par-dessus la tête », et Mérimée lui répond : « Vous avez bien raison; n'est ma pudeur, je dirais bien de la m.....

comble de lâcheté et d'infamie! Je rougis d'être Français! » Et il lui advint de dire, dans un accès de prophétique colère, que le gouvernement de Louis-Philippe n'avait pas de bases solides, qu'il pouvait s'écrouler du jour au lendemain, qu'on verrait peut-être dans quelques années un Bonaparte se saisir de la puissance suprême, que l'Empire avait laissé en France des traces bien profondes (1).

Toutefois, à d'autres moments, avant l'affaire d'Égypte, lorsqu'il se radoucit et se résigne, lorsqu'il songe aux difficultés de la situation, il reconnaît la sagesse du gouvernement. Il convient que les sept ministres du roi ont été souvent les sept hommes « les moins arriérés parmi les Français », que la prospérité de la France ne cesse de croître. Où sont les actes criants? Que faut-il changer à la constitution? N'y a-t-il pas cinq millions de propriétaires? Comment craindre le retour d'un 93? Après tout, ce gouvernement est « le seul qui garantisse au citoyen la sûreté sur la grande route, l'égalité devant le juge, et un juge assez éclairé, une monnaie au juste titre, des routes passables, une protection à l'étranger ».

Ce gouvernement l'avait pourvu d'un emploi. Après les journées de Juillet, Beyle avait saisi l'occasion de rentrer, comme il disait, dans la carrière des écritures officielles, non seulement pour toucher un traitement, mais pour accomplir trente ans de service et arriver de la sorte à une pension de retraite.

En 1829, lorsque mourut le pape Léon XII, son ami Amédée de Pastoret, familier de la cour, l'avait prié de fournir un mémoire sur les cardinaux papables. Beyle, dans les notes qu'il remit, proposa de porter au pontificat le cardinal de Gregorio, fils naturel du roi d'Espagne Charles III, très fier de sa naissance et qui disait à tout bout de champ *Io sono Borbone*. Charles X lut le mémoire de Beyle et en fut ravi. Pastoret, Beyle et son ami Colomb, qui revenait d'un voyage en Italie, furent chargés de se rendre à Rome. Pastoret, porteur du

(1) Stryienski, *Revue blanche*, 1er mars 1899.

secret, et muni d'un million que le roi donnait sur sa cassette, partirait par le Simplon, Beyle par le mont Cenis, Colomb par la Corniche. La résolution fut arrêtée pendant trente-six heures. Mais le roi craignit, non sans raison, de blesser l'amour-propre de Chateaubriand, alors ambassadeur, et de diminuer par une négociation occulte le prestige de son représentant. Ce fut Chateaubriand qui soutint en personne la candidature du cardinal de Gregorio (1).

Chateaubriand connut sans doute le mémoire de Beyle. Il écrit dans ses *Souvenirs* que les cartons du ministère renferment des notes et des portraits de fantaisie qui ne prouvent rien. Mais ces notes appelèrent sur leur auteur l'attention des bureaux. Le 25 août 1830, selon le conseil de ses amis politiques, qui « le jugeaient encore bon à quelque chose », Beyle demandait au comte Molé, ministre des affaires étrangères, une place soit de consul à Naples, à Gênes ou à Livourne, soit de secrétaire à Rome ou à Naples. Il avait soin de refuser à l'avance Turin et Florence, parce que Turin n'était pas l'Italie et qu'un secrétaire à Florence devait être bien peu payé. Très chaudement recommandé par Di Fiore et Mme Victor de Tracy, il fut nommé le 25 septembre consul de France à Trieste, et le premier acte de son consulat fut d'inviter Sainte-Beuve à venir passer six mois ou un an dans sa maison. Le 6 novembre il partait de Paris pour gagner son poste.

Le métier lui plut d'abord : il le trouvait agréable, tout paternel, et Trieste, qui tirait sur la Turquie, avait une physionomie orientale. Mais bientôt, malgré un voyage à Fiume et quelques fugues à Venise, où il revit le poète Buratti, il s'ennuya. Il ne lisait que la *Gazette de France* et la *Quotidienne*, dont les mensonges l'agaçaient. Je suis comme Auguste, disait-il,

> ... j'ai souhaité l'empire,
> Mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu.

Metternich lui fit quitter Trieste (2). Il refusa l'exequatur

(1) Farges, *Stendhal diplomate*, 20-29 ; Colomb, p. LX, et note inédite de Colomb communiquée par Stryienski.

(2) Cf. sur le séjour de Beyle à Trieste le chapitre XXX de Paton, *Henri*

à l'homme qu'il avait expulsé de Milan. Beyle protesta, demanda derechef un consulat en Italie, assura que la chaleur du climat italien était pour lui un élément de bonne humeur et de santé. Il désirait Palerme. Le ministre comte Sébastiani le nomma dans les premiers jours de 1831 à Civita-Vecchia (1).

La négociation avait été longue et difficile. Mais Victor de Tracy, ancien aide de camp de Sébastiani, et Mme Victor de Tracy avaient plaidé la cause du pauvre Beyle. Il reconnut que la famille Tracy avait été « héroïque » pour lui. « Que serais-je devenu, s'écriait-il, si par goût je n'avais cultivé le salon de la rue d'Anjou ! »

Restait l'assentiment du Saint-Siège, car Civita-Vecchia appartenait alors aux États pontificaux. Le pape aurait pu jouer à Beyle le même tour que Metternich : l'auteur des *Promenades dans Rome* ne l'avait-il pas accusé de despotisme? Et Stendhal ne conseillait-il pas à ses lecteurs de mettre le volume dans leur poche lorsqu'ils approcheraient de la douane romaine? Mais la curie fut magnanime; elle fit semblant d'ignorer que Beyle et Stendhal ne faisaient qu'un.

Stendhal traversa, pour gagner Civita-Vecchia, toute l'Italie du nord, et de Florence, de Rome, après avoir vu non pas seulement « l'excellentissime compagnie », mais après s'être entretenu dans son voiturin avec des gens du peuple, il envoya des dépêches qui retraçaient la situation du pays, la révolte des Romagnes, l'émotion produite à Bologne par la capitulation d'Ancône et la prétendue trahison d'Armandi, l'habileté du comte de Saurau qui s'était emparé du pouvoir dans le

Beyle, p. 205-211. L'auteur anglais croit pouvoir affirmer que Stendhal fréquenta la maison du gouverneur prince Porzia, celle de Mme Reyer et celle de Mme Göschen. Le successeur de Beyle fut un secrétaire de Lafayette, blessé aux journées de Juillet, Levasseur. « C'est trop fort, s'écria Metternich, nous faisons un bon débarras de Beyle, et on nous flanque le secrétaire de Lafayette! — Ah! mon cher prince, répondit le marquis de Maison, ambassadeur de France, les révolutions ne produisent des légitimistes qu'après un long enfantement. »

(1) Beyle touchait 15,000 francs à Trieste; il ne recevait à Civita-Vecchia que 11,000 francs, et lorsqu'en 1835 il dut, selon les ordonnances, payer régulièrement son chancelier, il n'eut plus que 9,800 francs.

grand-duché de Toscane, l'aveuglement de la cour romaine qui refusait d'opérer les réformes nécessaires.

A Civita-Vecchia, il ne se contenta pas d'observer le mouvement du port, les travaux du conseil provincial, les procédés de l'administration, de dresser des états de commerce et de navigation, de mander la peur causée par le choléra, la quarantaine des navires, leurs avaries et accidents, le débit de plus en plus difficile des articles français, trop beaux et trop chers. Il montrait en 1831 que le gouvernement n'avait ni argent, ni crédit, ni troupes, ne voulait faire aucune concession à la population irritée, et que l' « extrême désordre » causerait de nouveaux soulèvements. Il traçait en 1834 le portrait du grand-duc de Toscane et des principaux personnages de la camarilla qui succédait à l'influence du vieux Fossombroni. Il adressait à son ministre tantôt un aperçu du budget des États pontificaux et un rapport sur la création d'une banque d'escompte à Rome, tantôt une peinture de la cour papale : Grégoire XVI, philosophe à la vénitienne et qui pensait surtout à son bien-être physique; les cardinaux dominés, comme lui, par leur valet de chambre; Moroni ne distinguant pas les modérés des radicaux; Bernetti lâchant la bride aux préfets et accusé de ménager les libéraux; Ciacchi, actif, intelligent, osant empêcher les friponneries des subalternes.

Le littérateur perce dans ces bulletins; il écrit avec esprit et vivacité; il conte des anecdotes; mais on doit reconnaître que ce simple agent commercial fournissait parfois à son gouvernement d'utiles renseignements et d'instructifs tableaux de l'esprit public (1). Pourtant, c'est dans ses lettres intimes qu'on trouve le jugement le plus saisissant, sinon le plus juste, sur l'Italie. Elle voudrait, dit-il, porter une robe lilas comme ses sœurs aînées, comme la France et l'Espagne : si elle l'avait, pourrait-elle la porter, et ne lui faut-il pas la verge de fer d'un Frédéric II ou d'un Napoléon qui pendant vingt ans

(1) Cf. Farges, *Stendhal diplomate*, passim (renferme l'essentiel de la correspondance de Stendhal), et A. Sorel, *le Consulat de Stendhal*, dans les *Lectures historiques*, 153-167.

fasse pendre les assassins et emprisonner les voleurs (1)?

Alfred de Musset a, dans des stances à son frère qui revenait d'Italie, consacré cette strophe au consul de Civita-Vecchia :

Tu l'as vu, cet antique port
Où dans son grand langage mort
Le flot murmure,
Où Stendhal, cet esprit charmant,
Remplissait si dévotement
Sa sinécure.

A Civita-Vecchia, de même qu'à Trieste, Beyle n'était pas satisfait de sa sinécure. De nouveau, il s'ennuyait, se lassait du métier. Il prit en horreur la correspondance officielle et envia les bourgeois qui possèdent cinq mille francs de rente. Civita-Vecchia lui semblait un grand village pareil à Saint-Cloud. Personne pour ces « parties de volant » qu'on appelle avoir de l'esprit. Pas d'autre entretien que d'argent et de chasse. Pas de relations excitantes; pas de causeries agréables; pas d'échange de pensées; pas d'idée fine ou forte: pas de livres, de journaux, de nouvelles; pas d'actualité, et, comme il dit plaisamment, rien de poétique que douze cents forçats dont il ne pouvait faire sa société. Que lui servait d'être le second personnage de la ville, de dîner au milieu de gens qui se trouvaient honorés de la présence d'un consul, d'avoir dans les repas le meilleur morceau? Il lui était impossible de parler avec gravité de ses occupations et de se donner des airs importants.

C'est alors qu'il écrit ses souvenirs, alors qu'en des testaments successifs il demande qu'on change dans l'histoire de sa vie tous les noms de femmes; qu'on envoie des exemplaires de cette autobiographie aux bibliothèques d'Édimbourg, de New-York, de Philadelphie, de Mexico, de Madrid, de Brunswick; que le volume soit imprimé, s'il ne trouve pas d'éditeur français, par un libraire de Londres; mais ce libraire sera le plus âgé de la ville, et son nom commencera par un C (2)!

Il eut l'idée de prendre femme. Malgré son horreur du

(1) *Corr.*, II, 204; cf. *Promenades dans Rome*, I, 93, et *Rome, Naples et Florence*, 3e éd., 151.

(2) Peut-être en souvenir de Colburn.

mariage, qu'il appelait une institution contre nature, il avait eu plusieurs fois des vélléités matrimoniales. Mais il craignait, en plongeant la main dans le sac, de saisir un serpent au lieu d'une anguille, et la cérémonie même avec ses cent petites attentions auxquelles il ne fallait pas manquer, lui paraissait ridicule et ennuyeuse tout ensemble. En 1809, un ami voulait lui faire épouser une veuve qui lui donnerait, avec deux enfants, cinq à huit cent mille francs, et Beyle avoue qu'il eût été fort embarrassé de la réussite du projet. Ce fut pis en 1835. Il connaissait à Civita-Vecchia le fils d'un ancien consul de France, Paul Vidau. Ce Vidau, marié à une blanchisseuse, vivait de la location d'une maisonnette et d'une petite pension que lui servait un sien frère, retiré dans un couvent du Piémont. Beyle s'amouracha de la fille de Vidau. Elle appartenait à la dernière classe de la société, puisqu'elle ne portait pas chapeau ; elle était laide et ignorante; mais il vieillissait, il prévoyait qu'il aurait besoin d'une garde-malade, et il se disait qu'il n'était plus homme à prétendre bien haut, et qu'après tout, se marier pour de l'argent, c'est n'avoir pas des sentiments délicats. Il fit sa cour et entendit la messe chaque dimanche. Par bonheur, de son monastère piémontais, le frère de Vidau prit des renseignements à Grenoble; il sut que Beyle était une sorte d'antéchrist; il déclara que si sa nièce épousait le consul, son frère n'aurait plus à compter sur la pension ainsi que sur l'héritage, et Vidau dut signifier à Beyle de ne plus remettre les pieds dans sa maison (1).

Fatigué, excédé de Civita-Vecchia, Stendhal s'efforça de résider le moins possible.

En 1832, lorsque des troupes françaises occupèrent Ancône, il vint y diriger provisoirement le service financier, et l'ambassadeur de France à Rome, M. de Sainte-Aulaire, témoigna qu'il avait rempli cette commission désagréable et difficile avec autant de sagesse que de talent.

Il fit à Rome, où il avait loué un logement, de fréquents

(1) Aug. Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 60. Il faut dire que l'anecdote a été contée à Colomb, de qui Cordier la tient, par cette peste de Lysimaque Tavernier.

séjours, et M. de Sainte-Aulaire, « admirablement poli et ingénieux » ; Horace Vernet, qui donnait une soirée quatre fois par mois à la villa Médicis ; le comte et la comtesse Cini ; la duchesse Caetani, ancienne amie de Paul-Louis Courier, et ses fils Philippe et Michel ; un bon Genevois, Abraham Constantin, peintre sur émail, artiste, dit Beyle, qui osait être simple, et qui ne tombait dans aucune des petitesses modernes, l'homme du temps qui connaissait le mieux Raphaël et l'avait le mieux reproduit, d'autres encore le reçurent avec cordialité.

Souvent il accompagnait à Rome ses amis de France ou des personnes que ses amis lui avaient recommandées. C'est ainsi qu'il servit de cicerone dans la campagne romaine à Victor Leclerc, à Ampère, à Delaroche. Il savait égayer ses hôtes, leur donner une teinture des mœurs locales, les mettre en contact avec les indigènes, leur faire faire, comme disait Mérimée, des connaissances vraiment italiennes. Lui-même a remarqué qu'il avait le talent d'attirer la confiance des gens du peuple et de gagner les bonnes grâces des paysans. Son air riant, ses façons rondes et franches, son langage familier, tout cela plaisait aux vendangeurs, aux moissonneurs, aux jeunes filles qui, comme au temps d'Horace, puisaient l'eau à la fontaine (1).

Mais les bureaux de Paris prirent fort mal les absences réitérées de Beyle. Il fut accusé de négligence et de paresse. Vainement il alléguait que son chancelier pouvait signer les passeports aussi bien que lui, qu'il ne s'éloignait jamais de Civita-Vecchia qu'à sept heures de marche au plus, que le mauvais air de la côte le forçait à quitter la ville en été, qu'il avait été atteint d'une maladie mortelle et que le bruit de son trépas courait déjà dans Rome. Vainement son chef, M. de Sainte-Aulaire, le recommandait au ministre Sébastiani en assurant qu'il ne méritait aucun blâme : « On m'a sondé, écrivait Sainte-Aulaire à Sébastiani, pour le renvoi de Beyle, consul à Civita-Vecchia ; j'ai répondu que, malgré mon désir de complaire, je ne sacrifierais pas un homme auquel je ne savais aucun reproche à

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, IX, 324 ; cf. *Mém. d'un touriste*, II, 21 et 132 ; *Intermédiaire*, XVIII, 62.

faire dans ses fonctions. Au fait, je trouve que Beyle était mal choisi pour les convenances locales de sa place; mais depuis qu'il l'exerce, il n'a pas commis une faute à ma connaissance, et c'est un témoignage que je dois en conscience lui rendre auprès de vous (1). » Les bureaux de Paris objectaient que le consul devait signer les passeports et que nombre de voyageurs s'étaient plaints de ne l'avoir pas rencontré; ils rappelaient à Beyle que l'article 35 de la nouvelle ordonnance du 20 août 1833 ne lui permettait pas de quitter Civita-Vecchia, même momentanément, sans autorisation, et le 5 février 1835 Stendhal reçut une sévère admonestation : le ministre savait que, malgré l'ordonnance, le consul s'absentait fréquemment; il espérait qu'une violation aussi formelle et aussi prolongée des règlements ne se reproduirait plus. « Je vous le recommande, ajoutait-il, si vous avez à cœur de conserver le poste que Sa Majesté vous a confié, car il ne me serait pas possible de vous affranchir par exception de cette partie de vos devoirs. »

Aussi Beyle ne fut-il pas décoré par le ministère des affaires étrangères, et lorsqu'il eut le ruban rouge en 1835, il le reçut du ministère de l'instruction publique. Depuis longtemps, il souhaitait d'être « crucifié », afin d'imposer aux Italiens, d'imposer aux moines et autres custodes qui regardent fort curieusement les décorations des *forestieri* et « ne prisent un homme que par l'habit ». Plusieurs fois il avait demandé la croix en rappelant ses services passés. En 1811, à Milan, il eût voulu l'avoir pour mieux éblouir la Pietragrua. A Fiume, les gens s'étaient étonnés qu'il ne l'eût pas comme ses prédécesseurs. A Trieste, un soir, dans la maison la plus accréditée, il allait s'asseoir à côté de la maîtresse du logis lorsque survint le consul de Russie qui portait un ordre au cou; il dut céder la place. « La croix, fait-il dire au prince Korasoff dans *Rouge et noir*, a été inventée par Napoléon, et elle est encore de bien loin la première en Europe. » Mais cette croix tant désirée, il fut dépité de l'obtenir comme homme de lettres et non comme consul.

(1) Lettre sans date, communiquée par M. le duc de Choiseul-Praslin; il semble par là que la curie romaine ait fini par s'alarmer de la présence de Stendhal.

Il sentit que les bureaux du ministère des affaires étrangères faisaient fi de sa besogne.

Il eut pourtant deux congés durant son consulat (1).

Le premier, qu'il prit à la fin de 1833, fut trop court. Il était venu le passer à Paris, pour jouir d'une conversation qui ne fût pas une cérémonie et « remuer la masse des idées ». Ne dit-il pas que lorsqu'on a bien connu Paris, on ne peut être heureux ailleurs que pendant des instants et comme par contraste? Mais il eut à peine le temps de revoir les étalages des bouquinistes, de visiter les théâtres qui depuis son départ avaient renouvelé pièces et personnel, de bavarder avec quelques intimes qui, de même que lui, ne prenaient rien au sérieux, hors l'amour et l'amitié. Ce fut au retour de ce congé, au mois de décembre 1833, qu'il rencontra sur le bateau à vapeur qui descendait le Rhône de Lyon à Avignon George Sand et Alfred de Musset. Le pilote n'osa franchir le Pont-Saint-Esprit avant le jour, et il fallut souper dans une mauvaise auberge de village. Stendhal fut d'une gaieté folle; il se grisa, et Musset ne put s'empêcher de saisir le crayon et de croquer ce gros homme coiffé d'un bolivar, vêtu d'un manteau à triple collet et chaussé de lourdes bottes fourrées, qui brandissait sa serviette et dansait devant la servante ahurie. George Sand trouva qu'il avait une physionomie très fine sous un masque empâté, qu'il était aimable, enjoué, brillant, fort amusant, et que sa conversation rappelait celle de Latouche avec moins de délicatesse et de grâce, mais avec plus de profondeur (2).

Le second congé de Beyle dura trois ans! Malgré les commis qui l'avaient « pris en grippe », il put, grâce au crédit de Di Fiore et à la bienveillance du comte Molé, alors ministre, le prolonger sous divers prétextes de 1836 à 1839.

(1) Le premier congé fut accordé le 16 octobre 1832; mais Beyle ne quitta Civita-Vecchia qu'au commencement d'août 1833. Le second date du 12 mars 1836; Beyle arrive à Paris le 23 mai et y reste jusqu'à la fin de juin 1839.

(2) George Sand, *Hist. de ma vie*, 184-186; Henri Cordier, *Stendhal et ses amis*, 62, et Stryienski, *Revue universelle*, 1901, n° 15.

Il mena son ancien train de vie, dînant au café Anglais, allant quelquefois au théâtre applaudir Rachel dont le génie le « confondait d'étonnement », paraissant de neuf heures à minuit dans le monde, rentrant dans sa chambre d'hôtel pour composer des nouvelles italiennes, la *Chartreuse de Parme* et les *Mémoires d'un touriste*. Comme jadis, il eut des succès de causeur, notamment dans le salon de Mme de Castellane, où il rencontrait Mérimée, Koreff, Dupin, Thiers, Béranger, le duc de Fitz-James, le comte de Sainte-Aulaire, le comte Molé, Arago et Villemain. On remarqua qu'il savait bien écouter. Il accueillait la critique de ses œuvres avec une bonne grâce parfaite, non pourtant sans malice et en se donnant des airs d'écolier soumis qui réjouissaient l'assistance. Un fécond romancier prétendait un jour lui enseigner l'art d'intéresser le public à ses personnages : Beyle, tout oreilles, semblait le plus docile, le plus respectueux des disciples, et ses amis avaient peine à réprimer leur envie de rire (1).

Un jour, Mérimée le mena chez la comtesse de Montijo. « C'est une excellente femme, avait-il dit à Beyle, une admirable amie, un type très complet et très beau de la femme d'Andalousie; elle vous plaira par son esprit et son naturel. » Un commerce d'amitié se noua dès lors entre Beyle et Mme de Montijo. Les deux filles de la comtesse, Eugénie et Paquita, affectionnaient Stendhal. Les soirs où il venait étaient des soirs extraordinaires qu'elles attendaient impatiemment, parce qu'elles restaient un peu plus tard au salon. Beyle leur conta des histoires amusantes; il leur parla de Napoléon, il leur donna des images, et Eugénie conserva toujours une *Bataille d'Austerlitz* dont il lui fit cadeau. « Quand vous serez grande, disait Stendhal à Eugénie, vous épouserez M. le marquis de Santa Cruz — et il prononçait ce nom avec une comique emphase — vous m'oublierez, et moi, je ne me soucierai plus de vous. » Au mois de décembre 1840, Mme de Montijo invitait Beyle dans les termes les plus pressants à lui rendre visite à Madrid ; il logerait chez elle, elle irait avec ses deux filles le

(1) Old Neck (Forgues), *National* du 1er avril 1842.

chercher à la descente de la diligence, et, de Civita-Vecchia, Beyle assurait qu'il regrettait vivement Mlles de Montijo, ses deux amies de quatorze ans, ses deux charmantes Espagnoles. Aussi, lorsqu'en 1860, au retour d'un voyage en Savoie, Eugénie de Montijo, devenue impératrice des Français, vit à Grenoble dans le musée de la bibliothèque le portrait de Beyle : « N'est-ce pas là, dit-elle, M. Beyle? Je l'ai connu quand j'étais enfant; il m'a fait sauter sur ses genoux. » Elle oubliait que Beyle la traitait en grande personne. Elle lui envoyait des lettres courtes qu'elle ne datait pas, et les réponses de Beyle avaient, comme il s'exprime, le défaut contraire. C'est à elle qu'il adresse le 10 août 1840 les deux pages qui se lisent au second volume de la *Correspondance inédite*. Mme de Montijo avait perdu dans la révolution d'Espagne un million de réaux. Beyle tâche de consoler Eugénie : « Le mieux serait de n'y plus penser. Vous aurez un effort de ce genre à faire à quarante-cinq ans, c'est-à-dire à l'époque des premières atteintes de la vieillesse. Alors, les femmes achètent un petit chien anglais et parlent à ce chien (1). »

Il fit durant ce second congé des voyages en France et à l'étranger. Qu'importait aux bureaux l'endroit où il mangeait ses treize francs par jour? A la fin de juillet 1836, il rejoint Mérimée à Laon. Aux mois d'août et de septembre 1837, il est en Bretagne. En 1838, il parcourt le Midi et visite Bordeaux, où les gens « ne songent qu'à la vie physique » ; Angoulême, où les femmes ont les yeux divins, le nez hardi et le front lisse; Toulouse, Montpellier, Avignon, Grenoble; il vagabonde en Suisse; il consulte à Genève le docteur Prévost, qui lui conseille Vichy et les sangsues; il admire à Bâle les tableaux de Holbein, et par Strasbourg et Kehl, par Mayence, par Cologne, où il contemple la « sublime église », par Bruxelles, où il consacre un jour entier à Rubens, il regagne Paris.

Cette même année, il passa la Manche pour la dernière fois. Il revit à Londres une de ses vieilles connaissances, Sutton

(1) Stryienski, *Revue de Paris*, 15 juillet 1898, p. 420; Filon, *Mérimée et ses amis*, 87; *Corr.*, II, 289 et 301.

Sharpe. Neveu du poète Rogers, intime ami de Jacquemont et de Mérimée, fort aimable et enjoué, Sutton Sharpe était homme d'esprit et très bon avocat, vicieux du reste, débauché, dépensant avec des rats d'opéra les cent mille francs que la défense de la veuve et de l'orphelin lui rapportait chaque année. Il devait mourir d'apoplexie pour avoir, disait Mérimée, trop travaillé et trop fait l'amour. Sutton Sharpe présenta l'écrivain français au club de l'Athenæum, et là Beyle rencontra Théodore Hook, l'auteur de neuf volumes de nouvelles parues sous le titre de *Sayings and doings*, un des plus brillants causeurs, et le plus étincelant improvisateur qu'ait eu l'Angleterre (1).

Cependant, il vieillissait et dépassait de beaucoup la cinquantaine. Mais il se croyait encore un jeune homme et il restait un vert galant. Jusqu'à la fin de sa vie, il aima les femmes et il ne fut jamais, comme il dit, « blasé sur leurs ruses et petites grâces ». N'écrit-il pas durant son second séjour à Paris que ses amours, dont il n'exige pas une fidélité miraculeuse, lui coûtent cent vingt francs par mois (2)?

Après avoir tenté de renouer avec Menta, il résolut d'« attaquer » une de ses amies de longue date, Mme Jules, fille de l'agronome Rougier de La Bergerie, qui fut préfet de l'Yonne sous Napoléon, et femme de M. Gaulthier, percepteur des finances à Saint-Denis. Elle avait de l'esprit et, à ce qu'on assure, autant de beauté que d'esprit. Elle lisait volontiers les vieux auteurs, et quand ils l'endormaient, elle se jetait, disait-elle, dans la littérature moderne pour retourner aux anciens lorsqu'elle étouffait d'émotion en lisant les nouveaux. Beyle lui plaisait; elle jugeait qu'il y avait bien de la malice dans son cœur comme dans le coin de sa bouche, mais encore plus de bonté.

Stendhal estimait infiniment l' « aimable Jules ». De Paris ou d'Italie, il correspondait avec elle. En 1833, il lui mande de Rome qu'il l'aime à la folie, et de Paris, qu'il a pour elle une

(1) Tourneux, *Mérimée, ses portraits, ses dessins*, 48; Colomb, lxiv.
(2) *Vie de Henri Brulard*, 18; Stryienski, *Revue blanche*, 1er mai 1899, p. 9.

tendresse qui s'accroît quotidiennement. Elle fut touchée de ces marques d'affection. « J'ai toujours été étonnée, lui écrivait-elle en 1834, que vous n'ayez pas été amoureux de moi; je trouvais que je devais être selon votre cœur. » Beyle la prit au mot deux ans plus tard. Le 25 décembre 1836, il se déclara. Ce n'était plus l'ami qui parlait, c'était l'amoureux : s'il avait cinquante-trois ans, elle en avait quarante-six. Il fut chaleureux, pressant. En vain. Mme Jules n'avait jamais succombé : « Toutes les fois que j'ai fait la bégueule, avouait-elle, on m'a laissée là, et lorsque j'ai été gracieuse, on s'est enfui; mais le plaisir que me donnent mes amis surpasse de beaucoup tout ce que le vertige d'amour aurait pu me donner de bonheur. » Elle résista donc, et Beyle la quitta, battu, mécontent. Pour le consoler, elle lui envoya ce charmant billet : « N'ayez point de regret de votre journée; elle doit compter pour l'une des meilleures de votre vie, et pour moi, c'est la plus glorieuse. J'éprouve toute la douce joie d'un grand succès. Bien attaquée, bien défendue, pas de traité, pas de défaite, tout est gloire dans les deux camps. Beyle, appelez-moi grosse bête, froide femelle, sotte, peureuse, stupide, tout ce que vous voudrez; vos injures n'effaceront pas le bonheur de notre divine causerie. » Et elle lui demandait s'il n'avait pas la conscience satisfaite, s'il ne comprenait pas qu'il honorait son cœur et son esprit, qu'il s'élevait à toute la dignité d'un noble sentiment (1).

Malgré cet échec, il garda l'allure et les prétentions d'un homme à bonnes fortunes. Comme dans les années de sa jeunesse, il suivait strictement la mode. Il était toujours mis avec élégance, voire avec recherche, et si ses amis, Mareste ou Colomb, lui faisaient une observation, légère fût-elle, sur la coupe de son habit ou de son pantalon, il se fâchait sérieusement : « Vous êtes, leur disait-il, des amis d'une singulière espèce; quand je sors avec un habit neuf, vous donneriez vingt francs pour qu'on me jette un verre d'eau sale. » Par malheur, il était affligé d'embonpoint, et s'il avait encore le regard perçant, le sourire malicieux et la physionomie vive, il avait le

(1) Aug. Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 152.

teint coloré, le col court, le ventre proéminent, les jambes grêles. Mais il s'appliquait avec un soin extraordinaire à réparer les outrages du temps. Il couvrait sa tête chauve d'un fort toupet d'emprunt, et il teignait d'un brun foncé ce qui lui restait de cheveux, ainsi que les épais favoris qui formaient sous son menton un large collier. Il avait les mains petites et fines, et en 1834 elles servaient de modèle au sculpteur Jaley pour la statue de Mirabeau; Beyle, afin d'attirer l'attention sur elles, portait les ongles démesurément longs.

La politique ne cessait de l'intéresser. Le cabinet Molé, qui n'avait qu'une majorité de quelques voix, serait-il renversé par les partis réunis contre lui? Les agresseurs et les défenseurs étaient également gens d'esprit, et même « pour l'esprit, les premiers de la nation », et Beyle trouvait la dispute fort amusante. Il applaudissait aux brochures de Duvergier de Hauranne, qui combattait la politique royale et demandait la substitution du gouvernement parlementaire au gouvernement personnel. Il assistait curieusement aux efforts de la coalition menée par Guizot, « chef des ultras tels qu'ils sont possibles après 1830 », par Thiers, « l'éloquent représentant des modérés », par Odilon Barrot, qui conduisait la gauche. Il assurait qu'en un pareil moment le meilleur roman du monde lui semblerait ennuyeux. Ces trois voleurs dépouilleraient-ils l'homme qui possédait le beau diamant qu'on nomme le pouvoir, et, l'homme à terre, comment s'y prendraient-ils pour partager le diamant (1)?

Imprudent Beyle, qui ne songeait pas que les bureaux le renverraient en Italie, si le ministère Molé succombait! Molé triompha, mais avec peine, et lorsqu'il eut dissous la Chambre, l'opposition gagna près de cinquante sièges. Il donna sa démission le 8 mars 1839. Les vainqueurs s'entendaient si peu que le nouveau cabinet ne se constitua qu'au bout de deux mois. Mais Beyle perdait son protecteur. Les commis redevenaient

(1) Lettre au comte Cini (Stryienski, *Revue blanche* du 1er juin 1899, p. 189).

les maîtres. Il fallut, bien à contre-cœur, retourner en exil (1).

Beyle partit de Paris le 24 juin et reprit le 10 août la gérance du consulat de Civita-Vecchia. Derechef il fit à Rome plusieurs séjours. Derechef il envoya d'intéressantes dépêches, tantôt sur la cour pontificale, qui ne voyait dans les voyageurs que des agents de « corruption morale » et n'envisageait que de mauvais œil l'extension du commerce et les progrès de la navigation, tantôt sur les machinations auxquelles était en butte le cardinal Tosti, ministre des finances, tantôt sur les fouilles de Cerveteri, et dans ses lettres intimes il montrait la Toscane heureuse sous un grand-duc qui n'avait pas la force de vouloir, mais qui créait d'excellentes routes, l'Italie enviant le sort de la Toscane, les peuples de l'État romain «ivres de colère ».

Civita-Vecchia lui déplaisait plus que jamais. Il y avait un ami, le bon Donato Bucci, marchand d'antiquités et collectionneur de beaux vases étrusques, qui logeait à côté de lui, sur le même palier, au troisième étage de la maison Palomba : c'était à Bucci qu'il laissait en son absence les clefs de son appartement; c'était Bucci que le chancelier du consulat, Lysimaque Tavernier, avait ordre de consulter sur les affaires de quelque importance. Mais Beyle n'ignorait pas que Tavernier saisissait avec empressement les occasions de lui nuire. Fils d'une Française dont il prit le nom et d'un Grec de Salonique, Lysimaque-Mercure Caftangioglou-Tavernier avait exercé gratuitement les fonctions d'élève chancelier auprès du baron de Vaux, prédécesseur de Beyle. Le baron de Vaux l'avait congédié, et il conseilla vivement à Beyle de ne pas l'employer : « Si vous usez de lui, disait-il, vous vous en repentirez fort. » A la recommandation de Bucci, Beyle fit de Lysimaque Tavernier son chancelier; il lui donna quinze écus par mois ; il lui paya son loyer, et Tavernier le remerciait en pleurant. Bientôt le consul se plaignit des prétentions de ce Grec qui « croyait tout savoir et tout mériter », et qui « cherchait à le brouiller avec tout le monde » ; il l'aurait voulu « plus habile et moins

(1) Il avait en vain tenté de trouver un emploi à Paris, et dès 1836 Mérimée priait inutilement Royer-Collard de le recommander à Mignet, qui pouvait lui trouver « quelque petite place » (lettre inédite du 23 mai 1836).

inquiet ». Tavernier remit sa démission au mois de juin 1834, et Beyle l'accepta; mais lorsque Tavernier regretta sa démarche, Beyle eut la faiblesse de le reprendre. Lysimaque se jugea dès lors indispensable : il plaisait à la population de Civita-Vecchia; il se montrait très obligeant envers les Français qui venaient faire viser leurs passeports; durant les congés de Beyle, il gagna par ses flatteries les bonnes grâces du nouvel ambassadeur de France à Rome, Latour-Maubourg, dont il fut, raconte Bucci, le commissionnaire et le domestique de place. Aussi, en 1840, une ordonnance royale le nommait chancelier du consulat de France, et cette faveur, lui écrivait-on de Paris, relevait et consolidait sa position. En 1841, il eut la croix de la Légion d'honneur sur les instances de Latour-Maubourg : il avait, assurait l'ambassadeur, presque constamment géré le consulat, et il apportait dans ses fonctions un zèle et une intelligence dignes d'éloges. Enhardi, Tavernier desservit Stendhal autant que possible, et, dans l'espoir de lui succéder, il répétait partout que Beyle ne résidait pas. Il le dénonça même au gouvernement romain comme athée, comme révolutionnaire, comme l'un des principaux agents de la propagande jacobine. Bucci, qu'il accusait d'être le complice de Stendhal, fut inscrit sur le livre noir et mis sous la surveillance de la police papale. Beyle, exaspéré, ne pouvait plus souffrir Lysimaque. « Vous auriez mieux fait, s'écriait-il un jour dans une conversation avec Bucci, de me donner cinquante coups de bâton que de me désigner cet infâme coquin pour l'emploi de chancelier. » Et avec lui Bucci regrettait d'avoir introduit au consulat cet homme cauteleux et peu sûr, cet être « aussi vil et aussi rampant qu'un Grec du Bas-Empire (1) ».

En outre, la santé de Beyle s'altérait. La *bora* de Trieste lui causait en 1831 des maux d'entrailles. L'*aria cattiva*, le mauvais air de Civita-Vecchia lui donna les fièvres. Il eut la goutte et la gravelle. Il était au lit en 1835 lorsque le pape vint à Civita-Vecchia, et en janvier 1839 ses rhumatismes l'avaient

(1) Stryienski, *Revue blanche* du 1er mars 1899, p. 337-343, et documents des affaires étrangères; cf. à l'appendice une notice sur Lysimaque Tavernier.

obligé de garder la chambre pendant huit jours. Dès son retour sur le sol italien il est sujet à de violentes migraines qui présagent l'accès fatal. En 1841 il a la première attaque d'apoplexie, et il écrit qu'il s'est colleté avec le néant. Déjà à certains jours il éprouve la sensation d'étouffer net. Déjà ses doigts lui refusent le service, et il trace d'une main tremblante des lignes illisibles; sa langue s'épaissit, s'embarrasse, et il bredouille, il perd par instants la mémoire des mots, et une fois, à dîner, il fait d'incroyables efforts pour se rappeler le mot *verre*. Il allait, afin de se distraire, attendre sur le bord de la mer les cailles qui venaient d'Afrique, et cette chasse le passionna; mais la fatigue et le soleil aggravèrent son mal. Il obtint un congé de santé et, après avoir consulté le docteur Prévost à Genève, arriva le 8 novembre 1841 à Paris.

« On fera toujours peur aux hommes, écrivait-il dans la *Vie de Rossini*, en leur parlant de la mort, et leur en parler sera toujours une sottise ou un calcul de prêtre : puisque la mort est inévitable, oublions-la. » Pourtant il ne l'oubliait pas; il sentait qu'elle le guettait; il disait que la plupart des humains n'arrivent pas à la vieillesse, et il souhaitait une mort subite, inopinée, même en pleine rue; il n'y avait pas de ridicule, ajoutait-il, à mourir ainsi quand on ne le faisait pas exprès. Il eut le sort de la plupart des hommes, il eut cette mort soudaine qu'il désirait. Le mardi 22 mars 1842, à sept heures du soir, il tombait frappé par une apoplexie foudroyante sur le trottoir de la rue Neuve des Capucines, au coin du boulevard, devant le ministère des affaires étrangères. On le releva, on le transporta dans une boutique, puis dans son logement de la rue Neuve des Petits-Champs. Ce fut là qu'il expira le lendemain 23 mars, à deux heures du matin, sans avoir souffert, sans avoir prononcé un seul mot. Il avait cinquante-neuf ans. Colomb, qui l'assistait à ses derniers moments, fit faire à ce mécréant un service funèbre à l'église de l'Assomption. Trois personnes, dont Mérimée, accompagnèrent le corps au cimetière Montmartre.

Il avait alors si peu de réputation que des journalistes estropièrent son nom réel et confondirent son nom de guerre avec

le titre d'un roman de Kératry : ils annoncèrent la mort de M. Bayle, plus connu dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Frédéric Styndall (1).

(1) Mais il faut remarquer que Balzac, dans le célèbre article de la *Revue parisienne*, donnait à Beyle le pseudonyme de Frédéric Stendalh *(sic)*, et Beyle avait signé Frédérick une lettre de 1839 à Balzac. (Henri Cordier, *Stendhal et ses amis*, 70, et Stryienski, *Souvenirs d'égotisme*, 314.)

CHAPITRE XI

LE BEYLISME

Louis XIV. — Faiblesse et étiolement. — La Révolution. — Danton et Carnot. — La Montagne. — Héroïsme pur de 1796. — Égoïsme de Napoléon. — Affaissement des caractères. — La vanité française. — L'énergie italienne. — Idées de Beyle en religion et en morale. — Sa politique. — Horreur du régime républicain. — Maintien de ce qui est. — Sentiments aristocratiques. — Cosmopolitisme et chauvinisme.

Beyle dit qu'il a par instinct passé sa vie morale à considérer attentivement cinq ou six idées principales, et il assure qu'un homme distingué, un homme rare — et cet homme rare, c'est Beyle — serait celui qui, dès vingt-cinq ans, posséderait une opinion sienne sur cinq ou six sujets.

Il a par conséquent dans sa façon d'envisager l'histoire et l'humanité cinq ou six idées qui forment son système, le *beylisme*, et qu'il répète à satiété, qu'il soutient sans cesse avec une obstination dauphinoise.

Il fait profession de haïr Louis XIV. Selon lui, les guerres de religion avaient enflammé les âmes et les intrigues de la Fronde, aiguisé les esprits ; Louis XIV éteignit ce feu sacré qui lui faisait peur. C'était un « voleur », un « lâche » qui prit des millions à Fouquet et pâlissait à la vue de l'ennemi. Toute la grandeur de son siècle avait été préparée, et ce roi sans génie et qui n'avait que de la vanité eut bien de la peine à comprendre les ouvrages des grands hommes que la Ligue avait « semés ». La naïveté qui régnait encore à la cour de Henri IV — le meilleur des rois aux yeux des gens sensés — fit donc place à l'affectation. Le désir d'entrer à l'Académie française, qui fut dans les mains de Louis XIV comme une loi contre la liberté de la presse,

énerva les écrivains. Molière, « agent du pouvoir », eut ordre de « donner un modèle idéal » aux classes de la société et de vouer au ridicule ce qui s'écarterait de ce modèle ; il n'épargna que les financiers à la prière de Colbert, et « tout imprévu fut chassé de France ».

Même faiblesse, même étiolement sous les règnes suivants. La cour de Louis XV empoisonna de ses grâces sentimentales la littérature et les manières. Les gentilshommes étaient des poupées musquées qui ne pouvaient voir une araignée sans s'évanouir. De la politesse, de l'amabilité, de l'à-propos, mais rien de profond. Pas de passion véritable, mais un amour efféminé, une sensibilité maladive. Pas de goût vif pour quoi que ce fût, pas de force d'attention : une phrase devait être, non pas claire et rapide, mais agréable et d'un tour piquant. Ce dix-huitième siècle élégant et frivole louait l'énergie de Bossuet et de Montesquieu, mais nul n'aurait osé se servir de leurs expressions familières. Delille, La Harpe, Dorat, Thomas, Barthélemy, bien que mis en apparence au second rang, étaient les favoris d'un public dédaigneux et froid. Pas d'autre poésie qu'une poésie recherchée, raffinée. Tout devenait persiflage. L'ironie poursuivait de ses sarcasmes l'enthousiasme et la sincérité du cœur. Les émotions fortes passaient pour grossières. On se moquait de l'imagination qui ne s'exerçait plus que sur de jolis détails. Une égale légèreté présidait aux fêtes et aux batailles. Quelle bagarre au feu d'artifice des Champs-Élysées lorsqu'on célébra le mariage du dauphin! Quelle futilité, quelle étroitesse d'esprit dans les gens qui préparent l'évasion du roi! Comme Choiseul et Bouillé sont empêtrés! A force de soins minutieux, ils échouent. Voyez au contraire le bon sens simple et pratique du maître de poste Drouet : si des hommes comme Drouet avaient été chargés de délivrer Louis XVI, ils l'auraient mené sain et sauf au bout du monde!

Aussi, lorsque éclata la Révolution, les deux ou trois mille riches qui formaient la haute aristocratie de la France et les entours du roi — de ce roi dont ils raillaient la timidité, les façons vulgaires et l'appétit de paysan — ne surent-ils pas résister. S'ils avaient du courage, c'était un courage *mouton*.

Ils manquaient de présence d'esprit; ils ne ressemblaient en rien à ces Français qui revivent dans les « naïfs et admirables » journaux du temps de la Ligue. Au lieu de brûler la cervelle à qui venait les arrêter, ils se laissaient enlever, emprisonner, condamner; ils tendaient le cou à la hache. L'énergie des gentilshommes français ne se retrouva que dans le Bocage, où la politesse de la cour n'avait pas pénétré.

La Révolution — qui par la faute du roi et des privilégiés fut une cascade et non une pente douce, — la Révolution change tout. Par la passion vive qu'elle répand, elle donne du naturel aux mœurs et du sérieux au caractère. Plus de « niaiseries » et de « convenances bêtes », plus d'amour de vanité, plus de galanterie. Sous Louis XIV, un homme de mérite, un bourgeois comme Catinat ou un petit noble comme Vauban perçait quelquefois; sous Louis XVI, il ne pouvait percer. La Révolution éveille les Français du tiers état; elle appelle aux affaires les gens capables, et Roland remplace Calonne. Elle suscite des génies dans des classes qui ne fournissaient jusqu'alors que des avocats et des officiers subalternes. Elle trouve sept ou huit grands hommes qui conduisent et guident les plébéiens animés d'une haine profonde contre d'atroces abus, et ces grands hommes, secondés par une centaine d'hommes supérieurs comme Prieur, Petiet, Daru, Cretet, Defermon et Merlin, déploient une telle énergie qu'aujourd'hui encore nous n'osons les regarder en face.

Ce furent d'abord Mirabeau, Sieyès et Barnave.

Vinrent ensuite les girondins. Ils avaient dans l'âme une certaine générosité, et Beyle cite avec éloge ce Grangeneuve qui se promenait à huit heures du soir dans une rue pour se faire tuer par Chabot, avec l'espoir que sa mort serait utile à la cause de la liberté. Il admire Mme Roland. Quel être sublime! C'est la femme qu'il respecte le plus au monde. Quel jeune homme, digne de la sentir, ne sauterait d'un second étage pour lui baiser la main! « Il faudra du temps avant de revoir une telle âme! Après ce grand caractère, sont venues les dames de l'Empire qui pleuraient dans leur calèche au retour de Saint-Cloud quand l'empereur avait trouvé leurs robes de mauvais

goût, ensuite les dames de la Restauration qui allaient entendre la messe au Sacré-Cœur pour faire leurs maris préfets, enfin les dames du juste milieu. »

Mais les girondins étaient pareils à ce pauvre Brissot qui n'a pas assez d'esprit pour pénétrer la profondeur du génie de Mirabeau et qui ne peut le peindre sans être effrayé et scandalisé. Ils étaient malhabiles à gérer les affaires. Arrivés au fait et au prendre, ils s'amusèrent à exprimer de beaux sentiments. Ils estimaient trop le peuple; ils ignoraient que pour agir sur les hommes, il faut leur ressembler davantage et être « plus coquins », qu'en temps de crise « l'esprit est ridicule » et que « la force de caractère décide de tout ».

La Montagne l'emporta. Elle avait à sa tête Danton, Marat, ce « type de l'envieux littéraire », et Robespierre, ce rival que l'âme hautaine de Danton a trop méprisé. Un des premiers, Beyle a discerné le rôle prépondérant que Danton joua dans la défense du territoire. Il le loue avec effusion. Danton est, ainsi que Mirabeau, Sieyès et Carnot, « une figure colossale » ; c'était un géant que les pygmées actuels calomnient; c'était, avec Carnot, le chef de ce peuple qui jetait la peur en Europe; c'était un *homme,* et il avait donné de la force à une nation de freluquets. S'il a volé, de même que Mirabeau, de même que Bonaparte en Italie, il a sauvé la patrie et l'a faite ce qu'elle est. Sans lui, sans Carnot, sans Mirabeau et Sieyès, elle serait peut-être ce qu'est la Pologne, et l'ordre régnerait à Paris comme à Varsovie. Mais, après avoir sous Mirabeau voulu la monarchie constitutionnelle, « sous Danton elle passe à la Terreur, et l'étranger n'entre pas ». *Sous Danton,* cette expression signifie pour Beyle : en 1792 et en 1793, au temps de l'énergie et des victoires. Danton est à ses yeux le fondateur et le sauveur de la République, le plus grand homme de la République, un homme qui n'a pas eu son égal dans aucun des bouleversements politiques. Selon Beyle, la République fut blessée au cœur par la mort de Danton, et dès ce moment commença son agonie, qui dura six ans, jusqu'au 18 brumaire.

Beyle met Carnot à côté de Danton. A vrai dire, il reconnaît que, sous le Directoire, Carnot, effrayé par les reproches de

cruauté qui lui furent adressés, parut inférieur à lui-même. Mais il exalte ses talents, ses vertus civiques, son désintéressement, sa constance dans les épreuves de l'exil, et lorsque Bonaparte nomme ministre de la guerre l'ancien organisateur de la victoire, Beyle croit que le premier consul veut user Carnot, le rendre impopulaire et ridicule : « Bientôt Carnot retomba dans une pauvreté noble dont Napoléon n'eut honte que vers 1810 quand il n'eut plus peur de lui. »

Stendhal eût donc été montagnard. S'il parle de Quiberon et des événements dont cette « fatale presqu'île » fut le théâtre, il ne plaint pas les émigrés; c'étaient des Français qui se battaient contre leur pays; les Français les « mirent à mort légalement ». Le gouvernement du Comité de salut public qui repoussa les alliés et les empêcha de camper à Montmartre, lui semble un gouvernement héroïque et le « digne prélude du gouvernement de Napoléon ». Il approuve tout ce qu'ont fait les hommes de 93. Ils n'eurent ni scrupule ni pitié; mais les ménagements ne sont-ils pas puérils quand il s'agit de la patrie? Ils envoyèrent Louis XVI à l'échafaud; mais cette exécution ne fut-elle pas un grand acte de justice nationale, et la mort d'un roi coupable n'est-elle pas une leçon pour les souverains qu'entraînerait la folie de la puissance absolue? Ils s'appuyèrent sur les clubs, et les clubs, comme les autorités locales, se composaient d'ouvriers qui commirent des sottises, qui prirent peur, qui « se lancèrent dans la carrière du sang » ; mais on complotait sans cesse et partout contre le gouvernement; les autorités locales n'avaient pas le temps de demander des ordres à Paris; il fallut leur donner un pouvoir immense, les former de gens qui ne conspiraient pas contre la République; les clubs, affirme Stendhal, sont « le supplément nécessaire des gouvernements dans les moments de péril ».

Il applaudit également à la grande fournée de généraux qui se fit en 1793. Pourquoi ne pas confier les grades supérieurs à ceux qui montraient de l'audace et du talent? Il ne regrette pas qu'on ait traduit devant le tribunal révolutionnaire les chefs, si braves qu'ils fussent, qui n'avaient pas su vaincre. « Ce système absurde en apparence et qui fut l'objet des plaisanteries

de l'Europe monarchique, valut à la France tous ses grands généraux. » Il va plus loin, et, selon sa coutume, il pousse l'idée à ses conséquences extrêmes : « Quand l'avancement devint raisonnable et fut dirigé par Napoléon, qui s'y connaissait, on n'eut plus que des hommes sans caractère.. » Les généraux doivent donc être nommés contre toute raison et par des gens qui ne s'y connaissent pas!

Bref, Stendhal accepte la Révolution en bloc. Il la regarde comme une époque héroïque : « Nous étions aussi grands que les premiers Romains! » Il concède que la Convention fut une assemblée « furibonde » et qu'elle perdit du temps en déclamations. Mais, environnée de traîtres, pouvait-elle juger le fond des choses? Elle sauva la France, et ses sanglantes erreurs seront en partie excusées devant la postérité par les Mémoires qu'ont publiés les émigrés.

Il est vrai qu'après le 9 thermidor l'énergie républicaine cessa peu à peu d'animer le gouvernement. Mais l'armée, soit l'armée de Sambre-et-Meuse, soit l'armée d'Italie, fit des merveilles. Les jeunes soldats, battus dès la première campagne, puis à la deuxième, avaient à la troisième ressaisi l'avantage. Les officiers et les généraux que Bonaparte commandait en 1796, n'étaient pas gens du monde, n'étaient pas hommes de cour; ils ne songeaient pas aux « succès dans la société », puisqu'il n'y avait pas de société; ils avaient encore les passions simples et fortes du peuple.

C'est pourquoi il y eut en 1796 un pur héroïsme. Pas de Légion d'honneur, pas d'enthousiasme pour un homme, mais beaucoup de simplicité, beaucoup de vertu républicaine et des chefs comme Desaix, ce Desaix qui passerait pour un nigaud dans nos salons d'aujourd'hui, mais qui, sûrement, aurait été plus simple, plus noble, plus sublime que Napoléon, s'il avait revêtu la première magistrature du pays.

Bonaparte fut consul. Il fit le bonheur de la France pendant trois ans. Mais il ressuscite soudain les oripeaux monarchiques à la Louis XIV, et voilà toute la France — Beyle compris (1)

(1) Cf. plus haut, p. 125.

— qui court après la baronnie et les cordons. Il éveille un « furieux », un « exécrable » égoïsme qu'il décore du nom de gloire. Les hommes se disputent les regards du maître, et leur seule pensée est l'avancement. Dès 1804 le règne de l'hypocrisie commence. Les généraux, devenus riches, ne se battent plus, et Beyle entrevoit comme un nuage de fausseté sur ces figures de l'armée de Sambre-et-Meuse qui se sont assouplies dans les antichambres des Tuileries et aux cérémonies de l'église Notre-Dame : « l'Empire et sa servilité ont passé par là; heureux les héros morts avant 1804! » L'énergie se réfugie de nouveau dans la classe pauvre. Combien de gardes nationaux se font tuer en 1814 et en 1815! Combien d'ouvriers offrent l'exemple d'une fidélité magnanime!

Après le retour des Bourbons, même affaissement des courages. Napoléon avait un instant électrisé les peuples. Depuis sa chute, l'égoïsme et les vilaines passions ont repris leur empire. La bonne compagnie de 1820, de 1830, de 1840 hait l'énergie sous toutes les formes. Beyle ne voit plus rien de généreux dans le monde. Chacun veut faire fortune, et bien vite, et sans travailler. Une malheureuse soif de jouissances dévore les jeunes Français. La destinée d'un lieutenant d'artillerie qui devint empereur, d'un fils d'aubergiste qui devint roi de Naples, et de deux ou trois cents autres qui s'élevèrent aux plus hautes fonctions, les a rendus fous pour un demi-siècle. Un délire d'ambition les a saisis. Ils répudient les plaisirs de leur âge dans l'espoir d'entrer à la Chambre et d'éclipser la gloire de Mirabeau, et ils oublient que Mirabeau avait des passions. Ce sont déjà des vieillards; ils n'accordent au beau sexe qu'une attention de politesse et n'osent parler à une femme plusieurs fois de suite dans la crainte de nuire à leur réputation de gravité. L'amour est pour eux le pire des déshonneurs, le mariage d'inclination le sujet de leurs plaisanteries, et la dot de la jeune fille qu'ils daigneront épouser leur unique point de mire. Qui se marie autrement que par l'intermédiaire du notaire de sa famille passe pour un sot. Il faut jouer au cercle, il faut parler chevaux, il faut discuter la question des « capacités ». L'esprit de dignité a remplacé la gaieté. Le

Français s'est « anglisé » ; ses voisins d'outre-Manche lui ont donné leur maussaderie et leur morgue.

Telle est l'opinion de Beyle sur son temps. Plus d'énergie ni dans la noblesse ni dans la bourgeoisie. Les nobles sont des « êtres effacés » ; ils ont l'âme semblable au marbre de la porte de leurs hôtels, très polie et très froide ; aux journées de juillet 1830 pas un d'eux n'a pris le fusil parce que le bon ton défend de se battre dans la rue. Quant aux bourgeois, ils ne se soucient que de leurs habits, de leur chapeau gris, de leur toupet et des plis de leur cravate. Beyle n'a connu dans sa vie que quatre bourgeois énergiques : le jacobin Gros, son répétiteur de mathématiques ; le bibliothécaire de Grenoble, Ducros, cordelier défroqué, doué du plus grand mérite, et le premier homme supérieur auquel il ait parlé ; le libraire Falcon, un des plus chauds patriotes de sa ville natale, ancien laquais, qui lui paraît avoir eu l'âme plus noble que Chérubin Beyle et que le docteur Gagnon ; son cousin Rebuffet, l'actif et vigoureux négociant de la rue Saint-Denis.

Pourtant, Beyle espère en l'avenir. Grâce à la Révolution, le peuple est énergique. Lui seul a la faculté de vouloir, lui seul a des passions fortes et violentes, lui seul commet des assassinats par amour parce qu'il est pauvre et qu'il n'a pas le temps de songer à l'opinion du voisin et aux « convenances », lui seul ose recourir au suicide, et « c'est du cinquième étage qu'on se jette par la fenêtre ». De là, sans doute, cette énergie qui, selon Beyle, cherche vers 1840 à se faire jour dans la littérature au grand scandale de l'Académie et des hommes élégants et doux nés avant 1780. Les lettres auront, pense Beyle, une belle époque de vigueur et de gloire, lorsque entreront dans le monde les petits-fils des enrichis de la Révolution, les petits-fils de ceux qui donnent déjà de l'énergie à la bonne compagnie comme les Barbares donnèrent jadis de l'énergie à ce qui restait de Rome.

La raison de l'affaiblissement des caractères en France, et, pour employer un mot favori de Beyle, de leur étiolement, c'est la vanité. Suivant lui, cette passion domine absolument chez nous toutes les autres passions ; elle occupe dans nos

cœurs la même place que l'art dans le cœur des Italiens; elle est en France ce qu'était l'amour au seizième siècle en Italie, le péché de tous; elle est notre sentiment de tous les instants; elle est le tyran auquel nous obéissons, auquel obéissent même toutes les religions; elle est la passion mère, « mère de toi, écrit Beyle à sa sœur, de moi, de tout ce qui respire entre le Rhin, les Alpes, et les Pyrénées » ; elle est l'unique pivot sur lequel roule notre théâtre, et, par exemple, les personnages de l'*Iphigénie* de Racine n'ont d'autre mobile que la vanité. Vif, picoté par l'envie, le Français abhorre les périls obscurs, ou plutôt le seul danger pour lui et qu'il n'ose braver, c'est le ridicule. Sa vanité paraît jusque dans les moindres détails. Lorsqu'il parle, il fait toujours l'important, et dans ce qu'on lui dit il cherche, sans songer au but de la conversation, une épigramme ou une louange. « La France est le pays de la terre où votre voisin vous fait le moins de mal; mais ce voisin ne vous demande qu'une chose, c'est de lui témoigner que vous le regardez comme le premier homme du monde. » Voyez les gens d'un certain rang : ils ne vont à l'armée que par vanité, pour porter un brillant uniforme aux Tuileries et leur fatuité dans les salons de Paris; c'est pour leurs épaulettes qu'ils se battent, et non pour la patrie. Voyez Caulaincourt, Montbrun, Duroc; auraient-ils dit au soir de la Moskowa ce mot naïf de l'italien Corner : « Mais cette diable de bataille ne finira donc jamais! » Voyez Napoléon, et jusqu'où la petite vanité parisienne a fait tomber cet Italien devenu Français qui se laissait tracer par le comte de Ségur un cérémonial si plaisant.

Tout cela est piquant, curieux, ingénieux, exact parfois. Mais que d'erreurs, que d'exagérations et de paradoxes! Quelle injustice envers Louis XIV! Qui croira que Napoléon et les hommes de l'Empire aient manqué d'énergie, que la force de caractère soit si rare en France et qu'on n'y trouve plus le courage civil? Et qu'entend Beyle par énergie?

Il a la haine des convenances, qui sont, selon lui, « les ouvrages avancés de la vanité », la haine des mille petites règles sociales, la haine du *cant* dont le venin s'étend sur la

France comme une sorte de lèpre. Le convenable, c'est à ses yeux le grand malheur du dix-neuvième siècle, de ce siècle qu'il accuse d'avoir contracté mariage avec l'hypocrisie. Il gémit à tout instant sur l' « absence complète d'individualité », sur la « tiédeur universelle ». Quoi! chacun se dit : *Il faut être comme tout le monde,* et personne n'ose « se livrer à la chaleur du sang » ! Personne n'ose être lui-même! Ah! l'odieuse civilisation qui nous obsède de toutes parts par ses mesures prudentes et ses mensonges! Elle nous porte tous au même niveau, elle nous énerve en nous obligeant à l'extrême politesse, elle éteint le feu de notre regard, elle étouffe en nous les mouvements sincères de la passion! La passion, la passion qui ne connaît pas l'obstacle et le scrupule, la passion déréglée, coupable, qui pour se satisfaire brave le danger et la loi, voilà ce que Beyle appelle l'énergie. Elle justifie tout, même les injustices et les cruautés, car elle n'a rien d'officiel, rien d'ennuyeux et de plat.

Aussi a-t-il un faible pour les gens qui tiennent le maquis, et il voit dans les bandits le parti de l'*opposition*. Il écrit sérieusement que les hommes les plus singuliers sont aux galères, et que les forçats ont la grande qualité qui manque à leurs concitoyens, la « force de caractère » ! Il loue Mandrin qui mourut « noblement » sur l'échafaud et qui possédait à lui seul cent fois plus de talent militaire que tous les généraux de son temps. Il proclame le brigand piémontais Maino l'un des hommes les plus étonnants du siècle et assure que sa vie, toute de sentiment et d'héroïsme, était digne de Plutarque, que ce voleur avait plus de sang-froid et de génie guerrier que tel ou tel capitaine qui ne sait aller au péril que s'il a mille soldats bien rangés derrière lui. Il déclare que Fieschi avait « plus de volonté à lui seul que les 160 pairs qui l'ont justement condamné ». Il préconise l'ébéniste Lafargue, assassin de sa maîtresse, le compare à Othello, vante son « énergie effrayante », et sans remarquer que ce Lafargue, de caractère exalté et d'amour-propre irritable, se vengeait d'une infidèle qui se moquait de lui publiquement, il applaudit à son crime, affirme que « cet ouvrier a plus d'âme à lui seul que tous nos

poètes pris ensemble et plus d'esprit que la plupart de ces messieurs », que les jeunes gens de la petite bourgeoisie, comme Lafargue, instruits, mais pauvres et soustraits par le travail aux mesquines obligations du monde, sentent et veulent avec force. « Probablement, conclut-il, tous les grands hommes sortiront désormais de la classe à laquelle M. Lafargue appartient; Napoléon réunit autrefois les mêmes circonstances : bonne éducation, imagination ardente et pauvreté extrême. »

Voilà où aboutit Beyle. Il confond l'énergie avec la violence. Il prend pour de l'énergie la passion qui se déploie par sauvages accès, l'élan soudain et fougueux de la vengeance, la fureur de la colère, l'emportement du premier mouvement. Il s'engoue des « grands talents dans le genre scélérat », et comme le peuple des faubourgs, comme le public des théâtres de barrière, ce raffiné s'enthousiasme pour un beau brigand! On lui parle d'un quartier de Rome où s'est produit un meurtre; c'est, lui dit-on, un mauvais quartier. « Non, répond Stendhal, il est superbe, il a de l'énergie, la qualité qui manque le plus à notre siècle! » Il finit par nous souhaiter un peu de guerre civile : grâce à la guerre civile, les Français redeviendraient les hommes énergiques du temps de Henri IV et prendraient les goûts impétueux, les mœurs passionnées des romans de Walter Scott; la guerre civile dissiperait notre légèreté, ranimerait notre imagination!

Il a peut-être raison de voir dans la vanité notre passion dominante. Mais il a tort de la mettre partout et de la fourrer dans le moindre de nos actes. Il prétend qu'on rit par vanité, que le rire est, suivant la définition de Hobbes, « la vue imprévue et claire de notre supériorité sur un autre ». Mais « la vue de notre supériorité » est-elle le seul motif qui provoque notre rire? Il soutient que le Français recherche la conversation où il trouve l'occasion de briller par ce qu'il dit ou par la façon de le dire. N'est-ce pas aller trop loin? Que le Français préfère la conversation à la musique, soit; mais est-ce par vanité qu'il est gai, et la conversation qu'on entend tous les jours au café de Foy et dans les lieux publics ne serait-elle que « le commerce armé de deux vanités » ? Deux

hommes ne peuvent-ils s'entretenir sans chercher à briller et dans le seul dessein de dissiper leur ennui ou d'avoir le plaisir d'échanger des idées? Que de fois Beyle s'est réfuté lui-même sur ce point! Pour être fidèle à sa théorie, ne devrait-il pas montrer qu'un amant est mû par la vanité, et pourtant il s'écrie dans l'*Amour :* « Idée petite et misérable, un homme passionné a bien le temps de songer à la vanité! » Il juge en 1810 que ces fous de Parisiens sont charmants quand ils soupent ensemble parce qu'ils n'ont aucune prétention. Il avoue en 1819 que les Français et notamment les Parisiens ont pour principe de porter de la simplicité dans tout, qu'il a vu des Français faire dans la campagne de Russie cinq ou six grandes actions où leur vie était en jeu, et qu'il fut touché de trouver leurs gestes si simples. Il reconnaît que la vanité ne gouverna jamais Mirabeau.

Beyle oppose volontiers les Italiens aux Français. Partagés entre de petits États, les Italiens n'ont pas eu de Louis XIV et ils n'ont pas de capitale. Le gouvernement, aimable dans son despotisme, ne pèse pas sur leurs passions, et le climat les rend plus fortes. Ils ont donc plus d'originalité, plus de génie naturel, et la végétation humaine est plus drue, plus vigoureuse en Italie qu'ailleurs. En France, un ton raisonnable et froid, une pointe de malice et de raillerie annonce l'absence de sensations profondes; en Italie, une plaisanterie amère, un silence farouche, un langage plein d'images. L'Italie est vraiment le pays de l'énergie, et Beyle se propose de traiter ce sujet, de faire un livre qui s'intitulerait *Histoire de l'énergie en Italie.* Ajoutez que l'Italien n'est pas hypocrite, qu'il cherche de bonne foi la volupté, qu'il ne vise pas au « paraître » comme notre baron de Feneste. On lui reproche quelquefois de l'exagération, mais le titre d'*illustrissimo* qu'il donne à un négociant n'est autre que le « très humble serviteur » qui figure au bas de nos lettres. Il n'a pas de suffisance. L'Italie n'offre pas, comme la France, de ces faces inquiètes et maigres, transpercées par les anxiétés d'une vanité toujours souffrante.

Mais qu'est-ce que l'énergie italienne prônée par Beyle? Faut-

il admettre avec lui qu'elle est « la suite de l'emportement de la sensation actuelle », et que les Italiens ont une grande force de caractère parce qu'ils admirent ce qu'ils ont osé faire dans les accès de la passion, parce qu'ils acquièrent ainsi confiance en eux-mêmes? Ne vaut-il pas mieux dire que les Italiens, méfiants, dissimulés, puisent dans l'habitude de cacher leurs sentiments et de les refouler au fond de leur cœur une certaine vigueur de volonté? En tout cas, selon Stendhal, cette énergie n'existe pas dans les classes supérieures étiolées par l'éducation française. Les jeunes gens riches et nobles de Naples ont l'air d'un Anglais au bal. D'un bout à l'autre de l'Europe, à Rome comme à Pétersbourg, le *high life* manque d'énergie, et le bourgeois de Florence est plus « mouton » que celui de Paris. C'est donc le peuple, c'est la basse classe qui seule a de l'énergie. Or, Stendhal écrit que les Romains n'ont qu'une seule vertu, la férocité; que les bons Italiens sont les Romagnols, les Calabrais, les Bressans, les Piémontais, ceux qui « ont encore un peu de sauvagerie et de propension au sang » ; qu'on voit au midi du Tibre « l'énergie et le bonheur des sauvages ». L'énergie italienne, c'est par conséquent la propension au sang, la sauvagerie, la férocité!

Les assertions de Stendhal sur la simplicité des Italiens et leur manque de vanité sont moins contestables. Ceux de ce temps-là ne connaissaient guère l'amour-propre qu'excite la société, puisqu'il n'y avait pas de sociétés, et la vanité ne les détournait pas de leur plaisir. Mme de Staël ne remarquait-elle pas avant Beyle que les distinctions de rang ne les éblouissent pas et qu'ils ont de la bonhomie, la facilité du caractère et la familiarité des mœurs? D'Alton-Shée ne dit-il pas que le prince Émile de Belgiojoso, qui conquit un tel renom de perversité séduisante, n'avait aucune vanité, et que, de la sorte, il plaisait aux femmes sans exciter l'envie des hommes?

Toutefois Stendhal ne songeait pas assez que nous sommes les mêmes, selon sa propre expression, « pour le fond des mouvements du cœur et des passions », et nous lisons en divers endroits de son œuvre que nombre d'Italiens de son époque étaient aussi vains que des Français. Il se moquait des Parisiens

qui couvraient de bravos une scène de Racine ou de Voltaire pour prouver à autrui leurs connaissances littéraires et la sûreté de leur goût; mais ne notait-il pas, lorsque les Napolitains applaudissaient Rossini, « la vanité sous vingt formes différentes, ravie de pouvoir faire preuve de savoir » ? Fabrice del Dongo, le héros de la *Chartreuse*, n'est-il pas dans son séjour à Bologne entraîné fort loin par « une misérable pique de vanité? » C'est Stendhal qui nous apprend que les jeunes Italiens de 1828 rêvaient aux honneurs au lieu de ne demander le bonheur qu'à leur palette ou à leur ciseau. C'est lui qui nous apprend que Rossini écrivait sur l'adresse de ses lettres à sa mère : *All' ornatissima signora Rossini, madre del celebre maestro;* que les chanteurs italiens étalent les prétentions les plus grotesques de l'amour-propre le plus incroyable et le plus naïf; que la vanité règne de dix heures à minuit dans les bals de Milan, et qu'elle lutte chez les riches avec l'avarice. Ne voit-il pas à Milan et à Bologne quelques fats à la française? « Ce pays-ci, mandait-il de Milan en 1819, est comme les familles nobles tombées dans la misère, il faut leur casser le nez avec l'encensoir. » N'est-ce pas un poète italien qui lui tient ce propos : « Alfieri et moi, dans nos tragédies... » ? Lorsqu'il dit à un peintre italien qu'on n'a jamais pu faire un portrait passable d'une Mme Florenzi : « C'est que je n'ai pas essayé », répond l'autre. Il y avait donc et il y a une vanité italienne tout comme une vanité française, et c'est encore Beyle qui nous rapporte ce mot de Bertolotti : « Donnez-moi une forteresse, et j'oserai dire la vérité aux auteurs » ; c'est encore lui qui raille la vanité des Romains et la phrase emphatique qu'ils débitent sur une pièce mal chantée : « *Quel cantar è digno di una Roma!* » et il reconnaît qu'il faut dans la société italienne, même la plus spirituelle, agir comme à la cour et ne jamais rien blâmer de ce qui est italien, que la moindre critique imprimée contre les artistes de sa ville met l'Italien en fureur.

Quelles sont ses idées en religion et en morale? Il était athée avec délices. « Ce qui excuse Dieu, disait le spirituel incrédule, c'est qu'il n'existe pas », et il écrivait un jour : « Si je le trouve,

je serai bien étonné et je lui en dirai de belles, en cas qu'il m'accorde la parole. » Il déclarait dans une conversation chez Delécluze que Dieu ne peut exister, parce que Dieu n'est pas bon : « Qu'est-ce qu'un Dieu qui a inventé la peste et la gale, qui me dresse des embûches à chaque pas pour me faire souffrir, qui me jette dans le monde pour que j'attrape des maladies et le reste ? » Il racontait assez drôlement dans le salon de Mme Pasta la formation du monde : « Dieu était un mécanicien très habile ; il travaillait jour et nuit à son affaire, parlant peu et inventant sans cesse, tantôt un soleil, tantôt une comète. On lui disait : Mais écrivez donc vos inventions, il ne faut pas que cela se perde. — Non, répondait-il, rien n'est encore au point où je veux. Un beau jour, il mourut subitement. On courut chercher son fils unique qui étudiait aux Jésuites. C'était un garçon doux et studieux qui ne savait pas deux mots de mécanique. On le conduisit à l'atelier de feu son père. — Allons, à l'ouvrage ; il s'agit de gouverner le monde! Le voilà bien embarrassé : — Comment faisait mon père? — Il tournait cette roue, il faisait ceci, il faisait cela. — Il tourne la roue, et la machine va de travers. »

Il rendait hommage au christianisme : sans doute, tôt ou tard les sentiments délicats se seraient « fait jour », l'*Énéide* est plus tendre que l'*Iliade,* et la théorie de Jésus est celle des philosophes arabes, ses contemporains; mais le christianisme avait enseigné que l'esclave et le gladiateur ont une âme égale à celle de César, et le pape Léon avait résisté sans *force physique* aux nuées des Barbares. Par malheur, la corporation de prêtres formée par cette religion avait « inventé des prestiges et des habitudes pour émouvoir les esprits » ; elle avait « lié son souvenir aux impressions charmantes de la première enfance » ; elle avait profité de la moindre peste, du moindre malheur pour « redoubler le sentiment religieux ». A quoi réduisait-elle la vertu, sinon à s'abstenir de truffes par crainte de maux d'estomac? Elle voulait qu'on crût à l'enfer; mais cette croyance n'était-elle pas un calcul de l'intérêt le plus personnel et le plus prosaïque? Quoi! Mme de Tourzel, l'héroïne de Laclos, se défend contre Valmont « pour ne pas être brûlée

en l'autre monde dans une grande chaudière d'huile bouillante » !

Il nommait volontiers le catholicisme la « religion romaine », parce que « l'astuce italienne en avait créé les trois quarts », et cette religion romaine lui paraissait vouée à l'intolérance et absolument incompatible avec la liberté moderne. Peut-elle en effet permettre l'examen personnel? Peut-elle subsister dans un gouvernement qui possède le système des deux chambres et la liberté de la presse? Est-ce que le mot *méfiance*, ce mot qu'il faudrait écrire en gros caractères sur la porte de tous les palais des communes, s'accommode avec le mot de l'Église : *Je crois parce que c'est absurde?* Le pape, ajoutait Beyle, ressemble à un général en chef; il est perdu si chaque fidèle, au lieu d'obéir avec humilité, s'abandonne à l'esprit d'examen, et voilà pourquoi Rome décourage et au besoin persécute l'art de penser.

Si du moins la religion romaine était gaie comme jadis, en Italie, au temps de Léon X, lorsque Raphaël et Michel-Ange travaillaient à l'église de Saint-Pierre, lorsque le pape faisait placer dans les ornements de sa galerie favorite les amours du cygne et de Léda! Mais depuis le jansénisme de Pascal qui se reproche le plaisir d'aimer sa sœur, et depuis les railleries de Voltaire, la religion romaine, elle aussi, même en Italie, est devenue convenable et triste. N'a-t-elle pas été en France et en Allemagne la « religion des épouvantements », la religion d'un être terrible et implacable dans ses vengeances? Dès le moyen âge n'abritait-elle pas ses mystères dans des temples qui, comme la sombre cathédrale de Strasbourg, respirent et inspirent la terreur?

Aussi Stendhal préférait-il le paganisme au christianisme. Il disait que Jupiter, qui savait le Destin au-dessus de lui, n'était pas méchant comme Jéhovah. « L'antiquité, s'écriait-il un jour, n'eut ni tristesse puritaine, ni inquisition, ni Saint-Barthélemy; elle n'eut pas le fanatisme qui fut créé par ce passage : *beaucoup d'appelés et peu d'élus* », et il remarquait que la religion moderne proscrit le théâtre et commande les mortifications, que la religion ancienne était une fête, qu'elle ne rassemblait

pas les fidèles durant de longues heures pour répandre dans leurs âmes la peur de l'enfer, qu'elle les exhortait au plaisir, qu'elle leur demandait non pas de sacrifier leurs passions, mais « de les diriger d'une façon utile à la patrie ».

Il jugeait que les prêtres étaient ou coquins ou bêtes, et plutôt coquins que bêtes, et il les qualifiait de jongleurs. « La mystification, disait-il, rapporte trop à ceux qui la pratiquent pour ne pas trouver des continuateurs », et il répétait que les doctrines de Jésus donnent aux tartufes des carrosses et aux personnages graves de la considération et du pouvoir : « Toutes les religions — excepté la véritable, celle du lecteur — sont fondées sur la peur du plus grand nombre et l'adresse de quelques-uns. »

Mais il ne proposait pas de les supprimer. Il admettait la liberté des cultes à condition qu'ils ne fussent pas rétribués par l'État. La religion n'est-elle pas une affaire entre chaque homme et la Divinité? Pourquoi ne pas payer son prêtre comme on paye son boulanger? Pourquoi ne pas traiter les ecclésiastiques comme l'État traite les médecins, les avocats, les astronomes, et ne voir en eux que des citoyens, sans s'inquiéter de leur gagne-pain?

Sa haine contre les jésuites était extrême. Il les accusait de viser au gouvernement du monde, et il prétendait qu'ils tiennent aux deux sexes ce joli langage : « Soyez jeunes, faites tout ce qu'on fait dans la jeunesse, mais racontez-moi vos petits péchés et, si vous exercez quelque pouvoir dans l'État, laissez-vous diriger par moi. » Pourtant, il finit par en rabattre, et il se moquait de l'ultra-libéral, qui regarde le jésuitisme comme la cause de tous les maux politiques.

Il aimait mieux les jésuites que les protestants. Il reconnaissait que l'Allemagne protestante était le pays où il y a le plus de mariages heureux, que les Français étaient à demi protestants, puisqu'ils se permettaient l'examen personnel, le pire des péchés. Mais il soutenait que les jésuites sont plus favorables aux beaux-arts et que le puritanisme américain gâte le monde par l'ennui qu'il répand. Quelqu'un regrettait devant lui que François Ier n'eût pas embrassé le calvinisme. Il répondait que

c'eût été un grand malheur, que les Français seraient devenus tristes comme des Genevois, qu'on n'aurait eu ni les *Lettres persanes,* ni Voltaire, ni Beaumarchais : « Les jésuites à la manche large, les indulgences, la religion telle qu'elle était en Italie vers 1560, valent beaucoup mieux pour les arts et le bonheur que le protestantisme le plus raisonnable ; plus il est raisonnable, plus il tue les arts et la gaieté. »

Il est vrai qu'en un testament de 1832 il assure qu'il meurt protestant dans la communion d'Augsbourg. Mais il était alors consul de France à Civita-Vecchia, et il ne pouvait avoir dans les États de l'Église un enterrement civil. Inhumé comme protestant, selon les conventions diplomatiques, Stendhal restait libre penseur et, sans faire acte d'hostilité contre le papisme, le bravait une fois encore.

Au fond, il était épicurien. Il ne se targue pas de son épicurisme : « il ne faut jamais communiquer sa doctrine intérieure », et il sait que « cinquante mille personnages bien rétribués ont intérêt d'argent à dire qu'il est immoral ». Mais il pense que l'homme doit aller tous les matins à la chasse du bonheur, et que le bonheur consiste à faire ce qui plaît. *Mi piace,* cette devise des Romaines est la sienne, et Colomb avoue que son ami n'aurait eu d'autre règle de conduite que de se livrer à l'impression du moment, s'il n'avait rencontré la barrière des impérieuses convenances.

« La vertu, écrivait-il à Di Fiore, c'est augmenter le bonheur, le vice augmente le malheur ; tout le reste n'est qu'hypocrisie ou ânerie bourgeoise. » Il citait le vers de Virgile :

... trahit sua quemque voluptas,

et il louait fort les Vénitiens d'autrefois qui pratiquaient cette maxime : *Il n'y a de vicieux que ce qui nuit,* et qui se gardaient de la crier sur les toits. « Qu'est-ce que la conscience ? disait-il encore. Et qui invoque le témoignage de la conscience, sinon l'hypocrite qui s'adresse à des sots pour faire des dupes ? »

A ses yeux, le motif des actions humaines, c'est tout simplement la recherche du plaisir et la crainte de la douleur. Régulus, retournant à Carthage, cédait à la crainte de la

douleur, car s'il demeurait à Rome, il encourait le mépris des Romains qui, pour lui, était plus pénible que la mort cruelle qui l'attendait en Afrique. Le lieutenant Louaut, hésitant à se jeter dans la Seine pour sauver un homme qui se noie, entend une voix qui lui crie : « Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche », et il se précipite : c'est qu'il cède à la peur de son propre mépris, à la peur d'un mal.

En politique, Beyle n'est pas, comme on le croirait à première vue, républicain. Il a horreur de ce qui est sale, et sauf à Rome, où la beauté cache tout, le peuple lui paraît sale. Ce serait donc pour lui un supplice de chaque instant que de vivre avec le peuple, avec la canaille, avec les républicains aux cheveux gras et à la barbe inculte. Quoi ! il faudrait flatter, flagorner la dernière classe comme en Amérique, la partie la plus déraisonnable de la population, l'*aristocratie de cabaret!* « Je ne veux, dit-il, faire la cour à personne, moins encore au peuple qu'au ministre, moins encore au bottier de M. Guizot qu'à M. Guizot », et il repousse le système du suffrage universel, où le vote du plus grossier artisan compte autant que celui de Jefferson.

Il pressentait cependant que la République, ce « croquemitaine du gouvernement », renaîtrait un jour : les nobles de ses romans craignent à tout moment qu'elle ne soit proclamée à Paris. Mais il croyait qu'elle amènerait à sa suite la dictature, le régime du sabre, et qu'elle était le plus sûr chemin du despotisme. « Pour avoir la République, disait-il, il faut commencer par se faire île. » Et pourquoi l'établir? N'aurait-elle pas l'Europe à combattre? Les étrangers, instruits par le passé, ne s'allieraient-ils pas contre la France? Non, concluait Stendhal, la République est horrible, sinon aux États-Unis, et mieux vaut encore la monarchie, même celle d'un Ferdinand VII d'Espagne. Le Français a du penchant au désordre; les républicains se mettraient en colère et s'aviseraient aussitôt de *régénérer;* « moins absurde que le gouvernement de Louis-Philippe, mais plus violente, la République serait un loup enragé. » En 1820, lorsqu'il voit l'Italie s'agiter, il souhaite que les jacobins soient déportés au Texas, et il remontre à ses amis de Rome

qu'ils ne sont pas mûrs pour la République, que ce régime serait le pire de tous, que Robespierre, Marat et « les auteurs des atrocités de la Terreur » ont été formés par le gouvernement faible et bon de Louis XVI.

Le panégyriste de 1793, le prôneur de Danton et de Carnot est donc le fidèle serviteur du juste milieu. Il reconnaît que la Révolution a mis la riche bourgeoisie à la place de la noblesse, et que, depuis les journées de Juillet, la banque, cette noblesse de la classe bourgeoise, est à la tête de l'État. Mais le pays a désormais une constitution; le roi doit choisir pour ministres des hommes qui savent parler; la charte et les deux Chambres empêchent qu'un sot tel que le prince de la Paix exerce l'empire, et elles assurent un gouvernement passable, un gouvernement éminemment raisonnable, très défavorable sans doute à l'esprit et à l'originalité, mais qui possède en lui-même les moyens de se perfectionner, et si l'Éternel vous mettait une plume à la main, vous donnait le pouvoir de corriger les abus, vous ne sauriez quoi écrire. Que la charte se réduise à cet article unique : « *Chacun pourra imprimer ce qu'il voudra, et les délits de la presse seront jugés par un jury* »; que les électeurs envoient au corps législatif des hommes laborieux qui aient connu la pauvreté lorsqu'ils avaient vingt ans; que ces députés touchent quarante francs par séance : tout ira mieux encore (1). En attendant, « sachons goûter notre bonheur présent, n'ayons pas d'émeute et doublons nos richesses. » Beyle est donc conservateur. Il désire — et tels sont ses propres termes dans la *Vie de Napoléon* — le maintien pur et simple de ce qui est.

Néanmoins, il n'aime pas ce règne de bourgeoisie. Il a beau dire qu'on peut être heureux sans aristocratie, que la noblesse se compose de gens effacés et insignifiants, qu'elle est etiolée

(1) Dans une lettre il proposait de réformer ainsi la loi électorale : 386 pairs, 86 élus, 1 par département, et 300 nommés à vie par le roi parmi les dix mille Français les plus riches; 750 députés, élus par les Français qui payent cent cinquante francs d'impôts, 12 par les négociants de Bordeaux, de Lyon et de Marseille, 12 par les intellectuels, et en outre 25 députés de l'armée, les six plus anciens sous-lieutenants d'infanterie, les six plus anciens lieutenants, les six plus anciens capitaines, les trois plus anciens chefs de bataillon, les trois plus anciens colonels, et le plus ancien général de division.

par une éducation de trop bon ton, hébétée par l'oisiveté, et, lorsqu'il voit le portrait de Mme de Grignan, que les yeux de cette dame sont divins, mais que ses lettres montrent une âme de *duchesse*. La démocratie le dégoûte. Parfois il aspire au gouvernement légal de New-York, surtout quand la police italienne le vexe; mais en ce pays si moral où le bon sens coule à flots, où l'on n'a qu'un gros et grossier bonheur qui ne convient guère à l'abonné de l'opera buffa, où l'on ne songe qu'à gagner des dollars, où l'on ne trouve ni le climat, ni les arts, ni les ruines de l'Italie, l'ennui finirait son existence en peu de mois. Décidément, mieux vaut rester en France. Et pourtant là aussi tout est morne et guindé. Le *lourd raisonner* a remplacé la grâce et l'urbanité. Si la charte nous a donné l'éloquence du général Foy, elle a tué la finesse d'esprit; elle jette la défiance dans les cœurs en séparant les classes par la haine; on demande d'un homme s'il est libéral ou ultra; on n'a plus comme sous Louis XIV ou Louis XV les mêmes intérêts; on ne rit plus des mêmes choses, et, qui pis est, on ne cherche plus à rire; on bâille à se rompre la mâchoire et on ne sait que faire de sa soirée. Hélas! une grande dispute attriste le dix-neuvième siècle : « la colère du rang contre le mérite », et la guerre est déclarée entre la noblesse et le reste de la nation.

Et Stendhal regrette la société de l'ancien régime. Comme son Leuwen, il avoue que c'est une honte de placer le bonheur de deux cent mille nobles avant celui de trente millions de Français; mais ces deux cent mille privilégiés « ont les salons les plus élégants, des salons qui semblent n'offrir que des jouissances délicates, des salons qui sont utiles à mon bonheur privé! » Il aurait voulu vivre au dix-huitième siècle, soit au temps de la Régence, pour être admis chez la duchesse du Maine, dans ce palais de Sceaux où il y avait deux façons si aimables de passer la soirée, l'esprit et l'amour; soit plutôt en 1770, à l'époque de Mme de Genlis, de Marmontel et de Besenval. On s'amusait alors; toutes les histoires de Napoléon commencent par la description de l'existence agréable que le lieutenant d'artillerie menait à Valence, et les grands seigneurs étaient si gais, si char-

mants! Le bruit court, il est vrai, que ces gentilshommes furent des êtres immoraux et qu'ils ont fait du mal. Mais la vie est brève; lui, Stendhal, n'a qu'une journée à passer au salon, et il voit ce salon occupé par les maçons qui le reblanchissent, par les peintres qui répandent partout l'odeur insupportable du vernis, par les menuisiers qui mettent à coups de marteau des chevilles au parquet; tous jurent que sans eux, sans leur travail, le salon tomberait : « Ah! messieurs, que n'ai-je habité le salon la veille du jour où vous y êtes entrés! »

Il est donc aristocrate et il affectionne les aristocrates. Son Julien Sorel trouve chez M. de la Môle des ménagements que n'a jamais eus le vieux chirurgien, et le marquis lui semble moins fier de son cordon bleu que le jacobin de sa croix. De même, Stendhal aime mieux dîner avec le duc de Laval qu'avec une « demi-aune » comme Ternaux et voyager en carriole avec des légitimistes corrects et courtois qu'avec des manants enrichis qui « triomphent de leurs bassesses à peu près comme un porc qui se vautre dans la fange ». Faut-il, pour devenir député et discuter les grandes questions de commerce et de douane qui décident du sort de l'Europe, commencer par plaire à de tels *animaux ?* Et les gens que ces « animaux » enverront à la Chambre, si estimables et si honorables qu'ils soient, auront-ils l'éducation et la délicatesse du goût? Seront-ils épris des beaux-arts? Voteront-ils des millions pour qu'un monument semblable à Saint-Pierre de Rome s'élève sur notre sol? Que répondre à Beyle, sinon ce qu'il a dit un jour avec bon sens : que les arts ne sont que le luxe de la vie, que l'honnêteté, la raison, la justice en sont le nécessaire?

Beyle se comparait à ce personnage d'une pièce de Joseph Mosca, *I pretendenti delusi,* qui vient de Cosmopolis, et il se pique de n'avoir pas le patriotisme exclusif des voyageurs moroses que l'Angleterre verse sur le continent. Il divise le monde en deux moitiés inégales : d'un côté les sots et de l'autre les êtres privilégiés auxquels le hasard a donné une âme noble et un peu d'esprit. C'est de ces derniers, qu'ils soient nés à Velletri ou à Saint-Omer, qu'il se sent le compatriote.

« La vraie patrie, dit-il, est celle où l'on rencontre le plus de gens qui vous ressemblent. »

Il a même une prédilection pour les étrangers. L'homme d'esprit de Grenade ou de Königsberg lui agrée plus que l'homme d'esprit de Paris : il sait celui-ci par cœur, et l'imprévu, le divin imprévu, peut se trouver chez celui-là. Sous l'Empire, en flagrant conflit, en plein blocus continental, il ne partage pas la haine des Français contre la « perfide Albion ». Bien qu'il pense en 1803 que le débarquement du premier consul sur le sol britannique serait une des plus belles époques de l'histoire moderne, il regarde l'Angleterre comme la terre classique de la liberté. Il disait plus tard, sous le gouvernement de Juillet, qu'il était ravi que Napoléon n'eût pas compris l'invention du bateau à vapeur : les Français, franchissant le détroit, auraient « ôté aux exilés de tous les pays le seul asile qui leur restait ». Mais déjà, sous le règne de Napoléon, il ne cachait pas sa sympathie pour l'Angleterre : « Voilà, écrivait-il en 1808, où il faut aller, ne fût-ce que pour trois semaines, comme Mme Roland; je me sens le courage d'y passer dans un bateau de six pieds de long. » Au mois de septembre 1810, lorsqu'il rédige son testament et projette d'instituer un prix annuel, il demande que la fondation soit administrée en Angleterre, « tant que cette île respectable n'aura pas été conquise », et que le prix soit décerné par des Anglais, parce que « cette nation fournira toujours plus de vingt hommes éclairés et courageux ». Qu'eût dit Napoléon s'il avait su qu'un de ses sujets, un auditeur au conseil d'État, aimait à ce point l'Angleterre?

A la guerre, sur les champs de bataille, dans la crise de l'invasion, Beyle a des airs de sceptique. Ni à Moscou, ni à Bautzen, ni à Grenoble, il ne parle du péril de l'armée et du sort de la France. A Moscou, il jouit du spectacle de l'incendie; à Bautzen, il admire la prairie, les groupes d'arbres, le paysage digne de Claude Lorrain; à Grenoble, il discute sur la vanité française, et, au lieu de plaindre ou d'encourager les pauvres conscrits qui font l'exercice sur la place Notre-Dame, il s'amuse à les nommer les vains-vifs. Prendre ainsi les choses

par le petit côté, voir dans les événements ce qu'ils ont de pittoresque et non ce qu'ils ont de menaçant et de tragique, n'est-ce pas la marque d'un homme supérieur, d'un esprit qui n'a rien d'étroit et de mesquin? Mais ne peut-on appliquer à Beyle ce qu'il dit de Casimir Périer que « le mot *sacrifice à la patrie* n'offrait pas une image bien séduisante à ce Dauphinois » ?

Au mois de mai 1814, malgré le souvenir des excès que les Cosaques ont commis en Champagne, il s'enthousiasme au Théâtre-Français pour un aimable officier russe, son voisin. Il le juge plein de naturel, de tendresse, de grandeur, très différent d'un Français, et, avec cette fougue de sensibilité qu'il a parfois, il s'écrie que s'il était femme, il aurait pour ce Russe la passion la plus violente, qu'il passerait la nuit à chercher sa demeure, qu'il le suivrait au bout du monde!

Rien d'étonnant qu'en 1817 il imprime que le patriotisme « est le ridicule le plus sot », et qu'il lâche cette parole cruelle : « Qu'a perdu Sarrelouis à n'être plus France? » Il écrit à Mareste qu'il « se fiche d'être conquis » !

Sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, il était plus Italien que Français, et ses contemporains remarquaient qu'il avait pris ses lettres de naturalisation au delà des Alpes. Ne disait-il pas que le Dauphinois est demi-Italien, « et par tempérament, et par possession jusqu'à 1349 » ? Plus il avance dans la vie, plus il se sent Italien. Il veut être inhumé en terre italienne, et il demande que le marbre placé sur son tombeau porte les mots *Arrigo Beyle, Milanese.* A Civita-Vecchia, en 1840, dans un accès de colère, lorsqu'il apprend que le gouvernement abandonne le pacha d'Égypte et rappelle à Toulon la flotte de l'amiral Lalande, il déclare devant les employés du consulat que la France se déshonore par sa lâcheté, qu'il renonce à elle, qu'il abdique la qualité de Français, qu'il adopte Milan pour patrie.

Mais il a beau dire du mal de ses compatriotes et le plus grand bien des Italiens, il a fini par préférer la France à l'Italie et Paris à Milan. Ces boutades n'empêchent pas qu'il ne soit Français, essentiellement Français, Français de pied en cap et jusque dans la moelle. Il a ce qui est le fonds de la race,

étourderie, malice, moquerie, scepticisme, incrédulité. Quoi de plus français que cet homme gai, vif, piquant, ironique, nullement grave et se gaussant de la gravité, traitant sous jambe ce qui lui déplaît, jugeant les choses cavalièrement et avec esprit, ne faisant que les effleurer, estimant d'après lui-même qu'en France on ne peut comprendre et admirer ce qui est profond, ne goûtant guère que le léger, l'aimable et le voluptueux, mettant les contes de La Fontaine au-dessus des sermons de Jean-Jacques, applaudissant à la verve de certains articles du *Charivari* et proclamant les Français « inarrivables » dans le petit pamphlet à la Voltaire?

Stendhal est d'ailleurs plus patriote qu'on ne croit; extrême en tout, il a su être à la fois cosmopolite et chauvin. Il dit que le bon sens et la bonté font des Français le premier peuple de l'univers, qu'ils sont les fils aînés de la raison, que leur nation est la reine de la pensée, la lumière du monde, qu'elle s'occupe d'industrie et de discussions politiques comme elle s'occupait naguère de victoires et d'ambitions. N'était-il pas au mois de janvier 1814 un des ardents organisateurs de la défense du Dauphiné? En 1836, il suit avec émotion les progrès de notre armée d'Afrique. Il est atterré par les mauvaises nouvelles qui viennent de Constantine, et il rappelle que Constantine était la capitale d'un nommé Jugurtha dont Salluste, insigne fripon, a écrit l'amusante histoire et que ce Jugurtha causait aux Romains bien de l'embarras. La prise de la ville le remplit de joie. Les Italiens en feraient-ils autant? « Le plus exigu des ponts que Napoléon fit construire en Lombardie donne le plus vif sentiment de la grâce ou de la beauté, mais ces gens-là ne prennent pas Constantine d'assaut comme nous (1)! » Il juge la guerre d'Algérie admirable : « Elle n'est pas trop payée à vingt millions par an; elle fait voir des têtes coupées à nos soldats; elle montre aux Cosaques ce que nous sommes encore et désigne à l'estime de la nation des hommes comme Duvivier et Lamoricière! »

(1) Il dira de même, en parlant du Lorientais Bisson qui fit sauter son bâtiment plutôt que de se rendre: « L'Italie a-t-elle eu un Bisson de nos jours? »

CHAPITRE XII

ART

Vies de Haydn, Mozart et Métastase. — Schlichtegroll et Cramer. — Les *Haydine* de Carpani. — Changements opérés par Beyle. — Suppressions. — Additions. — Protestation de Carpani. — Quérard. — *Vie de Rossini.* — Ses opéras. — Son génie. — Mœurs théâtrales de l'Italie. — Succès du livre. — Stendhal critique musical. — L'*Histoire de la Peinture en Italie.* — Tableau de la Péninsule. — Léonard de Vinci. — Michel-Ange. — Le beau idéal. — Théorie du milieu. — Défauts de l'ouvrage. — Le Salon de 1824. — David et son école. — Ingres et Prud'hon. — Girodet et Vernet. — Schnetz, Robert, Sigalon, Scheffer, Delaroche, Delacroix. — Stendhal critique d'art. — Raphaël et le Corrège. — Jugements sur la sculpture. — Canova. — Conseils utiles. — Respect de la vérité. — La préférence. — Le beau est ce qui plaît.

Les œuvres de Beyle forment plusieurs groupes. Les unes, *Haydn*, *Rossini*, l'*Histoire de la peinture en Italie*, concernent les beaux-arts. Les autres, comme *Racine et Shakespeare*, traitent de littérature. D'autres, *Rome, Naples et Florence*, les *Promenades dans Rome* et les *Mémoires d'un touriste,* sont des récits de voyages. Il faut mettre et considérer à part l'*Amour,* la *Vie de Napoléon*, les romans, *Armance*, *le Rouge et le Noir*, *la Chartreuse de Parme*, et les derniers écrits, *Leuwen*, *Lamiel*, les nouvelles, le *Journal*, les *Souvenirs d'égotisme*, la *Vie de Henri Brulard*, ainsi que la *Correspondance.*

Ce fut en 1814, après la chute de Napoléon, lorsqu'il eut « deux jours de noir », et, comme il dit encore avec fatuité, « pour se consoler du malheur de vendre ses chevaux », que Beyle eut l'idée des *Vies de Haydn, de Mozart* et *de Métastase*. Le livre parut en 1814 sous le nom de Louis-Alexandre-César

Bombet. Il renferme, outre les trois *Vies*, une lettre sur l'état de la musique en Italie.

Beyle n'est pas, à proprement parler, l'auteur de cet ouvrage, et il remarque justement dans des notes au bas des pages que son livre n'est presque qu'un centon, qu'il n'a pas exactement indiqué toutes les idées pillées, qu'il n'y a peut-être pas une phrase de sa brochure qui ne soit traduite de quelque étranger. La fin seule lui appartient. Mais la lettre sur la musique italienne est insignifiante, et les deux lettres dont se compose la *Vie* de Métastase, d'ailleurs remplies de citations, ne sont qu'un panégyrique outré. Charmé par le style clair et facile de Métastase, Beyle le juge inimitable, divin, et le félicite d'avoir « ennobli la volupté ». Le reste a été copié ou adapté. Lui-même reconnaît que la *Vie* de Mozart est une traduction de la notice biographique de Schlichtegroll qu'il a divisée en chapitres; mais il ne dit pas que, s'il emprunte les quatre premiers chapitres à Schlichtegroll, il a tiré les trois derniers des *Anecdotes sur Mozart* mises en français par Cramer (1).

Quant aux *Lettres* sur Haydn qui constituent près des deux tiers du volume, Beyle les a traduites et imitées des *Haydine* de Joseph Carpani (2). Il était à Vienne quand Haydn y mourut le 31 mai 1809, et huit jours plus tard, en uniforme, au deuxième banc, derrière la famille du grand homme, composée de trois ou quatre petites femmes en deuil, il assistait avec l'aimable Denon, qui portait le costume « fort élégant » de l'Institut, au *Requiem* exécuté par tous les musiciens de la ville à l'église des Écossais. Lorsqu'il tomba sur le livre que l'Italien Carpani avait publié en 1812, sous forme de lettres à un ami, il le lut donc avec plaisir, et cette étude sur la vie et l'œuvre de Haydn est en effet très intéressante et aussi solide qu'agréable.

Mais Beyle s'est tacitement approprié le travail de Carpani.

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, IX, 309, note d'Anders.

(2) *Le Haydine ovvero, Lettere su la vita e le opere del celebre maestro Giuseppe Haydn*. Elles ont paru à Milan en 1812 et à Padoue en 1823. D. Mondo les a traduites en français dans l'année 1837 sous le titre : *Haydn, sa vie, ses ouvrages et ses aventures*.

Pour cacher le larcin, il opère, non sans adresse et dextérité, quelques changements. Il transpose les lettres (1). Il les dédouble (2). Il condense en une seule lettre deux lettres de l'original (3). Il ajoute trois lettres de son cru : l'une traite des différences du caractère français et du caractère italien; l'autre contient une notice sur la musique de l'école de Naples; la troisième annonce que l'auteur voulait « sauter à pieds joints » la *Création* de Haydn qu'il n'a vue qu'une ou deux fois, et qu'une dame de Vienne s'est chargée d'analyser cette grande œuvre (4). Beyle fait ainsi vingt-deux lettres des seize lettres de Carpani.

En outre, il modifie çà et là son modèle. Il rejette dans une lettre postérieure et place en meilleure lumière une anecdote sur Hændel et la nomination de Haydn à l'Institut de France.

Il change le texte italien très légèrement, mais à la française, d'une façon conforme à ses propres goûts et à ceux de ses compatriotes. Carpani écrit que la musique de Haydn est romanesque, qu'on y chercherait vainement la mesure virgilienne, qu'il est l'Arioste de la musique, et Beyle, que la musique de Haydn est *romantique*, qu'on y cherche vainement la mesure *racinienne*, qu'il est l'Arioste ou le *Shakespeare* de la musique.

Carpani dit que Van Swieten proposa à Haydn de faire un oratorio qui serait consacré uniquement au genre descriptif; Beyle traduit que Van Swieten proposa à Haydn d'être le Delille de la musique.

Carpani juge que ce fut un bonheur pour Haydn de n'avoir pas eu de maître; Beyle souhaite que tous les cours de littérature soient au fond de l'Océan, parce qu'ils apprennent aux gens médiocres à faire des ouvrages sans faute, mais sans beauté, et il cite Shakespeare et Cervantes.

(1) La lettre XIII, qui rassemble nombre d'anecdotes sur la vie de Haydn, suit dans le recueil de Carpani l'analyse des œuvres; dans le livre de Beyle (lettre 15), elle précède cette analyse.

(2) Beyle fit de la lettre I de Carpani ses lettres 1 et 2, de la lettre VII ses lettres 10 et 11, de la lettre VIII ses lettres 12 et 13.

(3) Beyle réunit dans sa lettre 22 les lettres XV et XVI de Carpani.

(4) Lettres 7, 14 et 17.

L'auteur des *Haydine* est d'ordinaire un peu verbeux. Beyle l'abrège très souvent. Il saute des phrases, des pages entières pour ne reproduire que l'essentiel. Il laisse de côté les citations latines et les érudites réminiscences. Lorsqu'il raconte que le cousin Frank emmène Haydn à Hambourg, il n'a garde de comparer Haydn à Achille, et Frank à Ulysse ou à Chiron. Il ne dira pas, comme Carpani, que le vaisseau de Haydn, lancé sur la mer de l'harmonie, parcourut toutes les eaux, ainsi que le vaisseau de Jason, de Colomb ou d'Anson, découvrit de nouvelles terres et revint, riche de conquêtes dorées faites au milieu de quelque naufrage. Il omet les détails que le bon Carpani s'attarde à donner sur Sammartini, Emmanuel Bach et Boccherini, qui « fournirent à Haydn plus d'une occasion de méditer et d'observer ». Il supprime le long et singulier parallèle que Carpani institue entre Haydn et le maréchal Laudon, les reproches que le critique adresse à Beethoven, ce « Kant » de la musique, les pages assez arides où l'Italien retrace comment Haydn parvint à former son style. Il passe rapidement sur les sonates écrites par Haydn pour l'instrument qu'on nomme le baryton et sur son malheureux mariage avec Anne Keller.

En revanche, il entre parfois dans des développements, grands ou petits, que n'offrent pas les *Haydine*. Si Carpani prononce simplement le nom d'Alfieri, Beyle caractérise le poète par cette phrase emphatique : « le bilieux Alfieri qui, pour peindre les tyrans, leur a dérobé la farouche amertume qui les dévore ». Si Carpani raconte que Haydn se faisait habiller et coiffer avant de composer, Beyle ajoute : « ainsi que Buffon ». Si Carpani rapporte que Haydn pleurait en montrant la lettre flatteuse qu'il avait reçue de notre Institut, Beyle remarque que la lettre était « pleine de cette grâce noble que nous saisissons beaucoup plus facilement que les autres nations ». Il glisse au passage une description de Vienne, une tirade contre les concerts, et quelques-unes de ses idées favorites : que les Allemands ont la manie du mariage, et que les jouissances domestiques sont de première nécessité chez un peuple doux, aimant et timide; qu'en Allemagne, ce pays du respect, rien ne rapproche les rangs. Il rappelle un mot qu'il aurait entendu

du médecin Zimmermann, que les Allemands ont besoin d'une musique bruyante, qu'ils boivent trop de bière, qu'on doit les écorcher pour les chatouiller un peu. Il reproduit un passage des *Affinités électives*. Il cite fréquemment Mozart, Cimarosa, Viganò. Il « niche » dans le coin d'une lettre l'analyse du *Matrimonio segreto*. Il compare Cimarosa à Raphaël et Mozart au Dominiquin, et il croit voir dans les femmes de Cimarosa de brillantes Italiennes qui joignent à la beauté l'air du bonheur, dans les femmes de Mozart les touchantes vierges d'Ossian aux cheveux blonds et aux yeux bleus remplis de larmes. Carpani vient-il à parler des messes de Haydn : Beyle dit de son chef que ces messes se célèbrent dans d' « immenses cathédrales gothiques par un jour sombre qui pénètre à peine au travers des vitraux dorés ». Il ne manque pas d'exprimer son amour pour la peinture italienne. Lorsque Carpani félicite l'Église de mêler la musique à ses chants, Beyle s'écrie : « Avez-vous défendu à Raphaël de mettre des figures célestes dans ses tableaux de dévotion? Le charmant *Saint Michel* du Guide, qui donne des distractions aux dévotes, ne se voit-il pas toujours dans Saint-Pierre de Rome? » Il loue le Corrège : ce peintre fit des fautes, comme Haydn, puisqu'en cherchant la grâce il tomba une ou deux fois dans l'affectation de la grâce, et, comme Haydn, il imita ses devanciers; mais le Corrège est l'inventeur du clair-obscur, et « sa *Nuit* de Dresde, par ses ombres et ses demi-teintes, donne à l'âme plongée dans une douce rêverie cette sensation de bonheur qui l'élève hors d'elle-même ». Que Carpani mentionne des guérisons produites par la musique, Beyle, se remémorant ses impressions parisiennes d'antan, prétend que les femmes et nous-mêmes, tant que nous sommes jeunes, nous n'écoutons la musique avec une pleine attention que dans la solitude ou dans l'obscurité : on n'est pas distrait, on n'a pas envie de bâiller, on se laisse aller, et, par exemple, à Monceaux, dans un bosquet de verdure où vous lisez, si vous entendez quelques beaux accords qui partent d'une maison voisine, vous essayez en vain de reprendre votre lecture; vous tombez dans la rêverie, et deux heures après, lorsque vous remontez en voiture, vous

êtes soulagé d'une peine secrète, vous êtes attendri, vous êtes *regrettant*, et vous croyez qu'il est possible de reconquérir le bonheur. Que Carpani commente cette idée qu'en musique le beau véritable n'est pas encore fixé, Beyle soutient en son propre nom, huit pages durant, que nos préférences dépendent de notre tempérament et de notre disposition d'esprit, que la musique « tient à notre organisation particulière », qu'il faut dans les arts offrir aux hommes, selon leur imagination, des images différentes. Il remplace les considérations de Carpani sur la décadence de la musique par des vues personnelles sur la littérature française : que Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Buffon sont au-dessous de La Fontaine et de Corneille « comme gens donnant du plaisir avec des paroles imprimées », mais qu'il y a maintenant des Sénèques à Paris, et que pour se garantir du *sénéquisme*, pour conserver la pureté du goût, on ne doit se modeler que sur les écrivains qui parurent avant la fin du dix-septième siècle et sur les quatre grands auteurs du siècle suivant.

Mais, quelles que soient les additions de Beyle, on ne peut, comme il dit dans une note, tirer vanité de plusieurs réflexions, et il a traduit littéralement, sans presque changer un mot, des phrases, des tirades, des pages entières de Carpani, non seulement les anecdotes et les exemples, non seulement une ingénieuse comparaison entre les compositeurs du dix-huitième siècle et les peintres célèbres, mais des jugements fins et piquants, des analyses délicates, de longs exposés historiques et techniques, des aperçus à la fois spirituels et savants sur le plaisir que cause la musique et sur les façons dont elle imite la nature, sur le passé de la musique instrumentale, sur le style de Haydn, sur les mérites de sa *Création,* sur ses opéras, ses cantiques et ses messes, sur l'état de la musique d'église en 1760, sur les *Quatre Saisons*.

Beyle — ou Bombet, puisque tel était son pseudonyme — se donne pour un émigré, capitaine de grenadiers de l'armée royale, éloigné de sa patrie depuis vingt ans, obligé de fuir de Vienne en 1809 devant les Français et de se réfugier avec les plus nobles familles de la ville dans les montagnes de Salzbourg.

Mais il s'attribue ce qu'a fait et dit Carpani. Il s'est entretenu souvent avec Haydn; il était à ses côtés au palais Schwarzenberg lorsque fut exécuté le *Messie* de Hændel; il assistait à la première audition de la *Création* et des *Quatre Saisons*. En 1782 — quand il n'était pas né — il étudiait la musique à Milan. Toutes les aventures advenues à Carpani sont advenues à Bombet. En 1799, à Vienne, il avait la fièvre; mais il se rendit à l'église Sainte-Anne, il entendit une messe de Haydn : « Je me sentis tout ému, mon mal à la tête se dissipa, et la fièvre ne revint pas. » Dans sa jeunesse, en été, sur les cimes des montagnes de Lombardie, il rencontra soudain un grand troupeau de chèvres; un ami qui l'accompagnait se mit à jouer de la flûte, et les chèvres, entourant le musicien et l'écoutant, refusèrent de suivre le berger. En un passage du livre, Beyle-Bombet cite même Carpani, non comme biographe de Haydn, mais comme homme d'esprit, excellent connaisseur en musique et fidèle traducteur de la *Création*. Il déclare que, de toutes les *Vies* du symphoniste viennois, la sienne est la plus exacte, et qu'il défendra la vérité des faits qu'il avance contre quiconque les attaquera.

Pourtant, Beyle se trahit. Dans une note, il lui échappe de dire que les « lettres originales » contenaient des répétitions sans nombre, et en un endroit du texte, pour amener une anecdote, il sort très étourdiment de son rôle de biographe consciencieux. Il vient d'écrire qu'il assistait à la première exécution des *Quatre Saisons* et qu'il fit son compliment à Haydn : quelques lignes plus loin il ajoute qu'il est mauvais juge de cet oratorio, qu'il ne l'entendit qu'une fois, et encore était-il fort distrait : il discutait avec un Vénitien sur la mélodie du dix-huitième siècle, et cet homme lui conta la destinée de Stradella; là-dessus, Beyle-Bombet, à son tour, nous sert l'histoire du chanteur.

Le début de Beyle dans les lettres était malheureux, et, selon le mot de Colomb, il est triste d'avouer, en commençant la revue de ses ouvrages, qu'il s'est rendu coupable d'une « hâblerie », d'une « supercherie ». Il raconte que le public du théâtre San Carlo fait lui-même justice des plagiats, que les

Napolitains reconnaissent dans l'œuvre d'un compositeur les passages dérobés à d'autres, et que, sitôt qu'ils entendent le morceau volé, ils poussent de toutes parts des bravos auxquels ils joignent le nom du véritable propriétaire; si Piccini a pillé Sacchini, ils crient sans rémission : « Bravo, Sacchini! » On pourrait de même crier à Beyle : « Bravo, Carpani! »

Le châtiment ne se fit pas attendre. Carpani protesta De Vienne, le 18 et le 20 août 1815, il écrivit deux lettres « à M. Louis-Alexandre-César Bombet, Français, soi-disant auteur des *Haydine* », et ces lettres, qui parurent en 1816 à Padoue, dans le premier fascicule bimensuel du *Journal de la littérature italienne* (1), étaient, avoue Colomb, des coups de massue sous lesquels Beyle n'eut qu'à succomber.

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir ravir mon nom!

C'est par ces mots de Sosie que Carpani commençait sa diatribe. Il aurait ri, ajoutait-il, du jeu de M. Bombet — qui était plutôt un jeu de mains qu'un jeu d'esprit, — et il se serait réjoui que ses pauvres plumes italiennes parussent si jolies à un oiseau français qui voulait s'en parer pour sa première sortie. Mais Bombet déclarait dans sa préface qu'il avait écrit ses lettres en 1808 à Vienne, qu'elles avaient eu un petit succès dans la société de Paris, qu'il avait été tenté de devenir aussi un auteur et de se voir imprimé tout vif. A ce compte, Carpani, dont le volume datait de 1812, avait copié Bombet, et il allait passer pour un plagiaire! Non, il se justifierait devant le public. C'était lui, Carpani, l'auteur des *Lettres* sur Haydn, et Bombet n'était que le traducteur. Et vainement Bombet avait, pour abuser son monde, omis ou altéré des passages et jeté çà et là des réflexions personnelles. Carpani était l'original, le fils légitime, le propriétaire, et Bombet, la copie, le bâtard, l'usurpateur. Les quatre cinquièmes de l'ouvrage appartenaient à Carpani, et un cinquième à Bombet.

(1) *Giornale dell' italiana letteratura.* Tome XLI. Seconde série, tome X, p. 124-140.

« Que me laissez-vous? s'écriait l'Italien. Vous confessez sincèrement que la *Vie* de Mozart est le travail de Schlichtegroll, et, devenu galant homme, vous laissez son mérite à ce digne auteur. A moi, vous prenez tout, mes aventures, mes discours, mes amis, mes pensées, jusqu'à ma fièvre, jusqu'à mes chèvres qui aimaient la musique!

Et même à la chandelle il ravit la fumée! »

Au moins, Bombet était-il véridique? Avait-il l'exactitude dont il se vantait? Il disait qu'il assistait à Vienne, en 1808, à la seconde exécution de la *Création* dans la maison Lobkowitz, où il y avait quinze cents auditeurs : s'il avait mieux lu le texte de Carpani, il aurait vu que cette solennité avait eu lieu dans la salle de l'Université et non dans la salle Lobkowitz qui ne pouvait contenir plus de deux cents personnes.

Il disait qu'en 1799, à Vienne, une messe de Haydn l'avait guéri de la fièvre; mais Carpani invoquait le témoignage de son médecin : le docteur Frank avait soigné Carpani, le docteur Frank avait admiré l'effet salutaire de la musique de Haydn. Et sur ce point Bombet ne citait que Bombet.

Il disait que Cherubini avait été l'élève de Haydn. Non, Cherubini avait eu pour maître Sarti et nul autre; il n'avait vu Haydn pour la première fois qu'en 1805, lorsque le grand compositeur n'était plus que l'ombre de lui-même.

Carpani avait écrit dans les *Haydine* que Pergolèse était le Raphaël de la musique; Bombet, lui, trouvait deux Raphaëls harmoniques, Pergolèse et Cimarosa. « Mais, remarquait Carpani, le style de votre Cimarosa est un style fleuri, brillant, imagé, riche, qui est loin du style simple, précis et sublime de Pergolèse; vos deux Raphaëls se ressemblent comme Raphaë et Pierre de Cortone, comme Raphaël et Paul Véronèse. Heureux les arts s'il n'y avait que les hommes intelligents pour en disserter! Mais vous aimez la compagnie. Vous ne savez cheminer seul, et, voulant devenir auteur, vous vous êtes accroché à moi qui, sans être Pergolèse ni Raphaël, n'ai pas besoin de m'aider d'un Bombet, ni d'être à deux pour me tenir sur mes pieds! »

Bombet disait qu'à la première exécution des *Saisons,* au palais Schwarzenberg, il « alla rendre compte » à Haydn et « se hâta de sortir pour faire son compliment à l'auteur ». Mais Haydn dirigeait la représentation, et pour en avoir des nouvelles il n'avait nul besoin de la visite de Bombet. « Traduisez-moi mieux, ajoutait Carpani; je parlai à Haydn lorsqu'il descendit de l'orchestre. »

Bombet disait que la traduction italienne de la *Création* avait été faite sous la direction du baron Van Swieten et de Haydn. « Les pauvres! répond Carpani, ils sont morts et ne peuvent vous infliger un démenti solennel; mais lisez l'avis en tête de cette traduction; vous verrez qu'elle a été non pas dirigée, mais approuvée, et que de tant de traductions qui courent, elle est la seule qui soit approuvée. »

Bombet disait qu'il avait vu Zingarelli produire à Milan en quarante heures de travail *Roméo et Juliette.* « Eh bien, objectait Carpani, Zingarelli vivait alors avec moi dans la maison Scotti, et ni lui ni moi n'avons jamais vu M. Bombet, à moins que M. Bombet ne soit invisible comme le démon de Socrate. »

Bombet disait que trente ans auparavant, à une soirée de musique, à Milan, devant lui, Mislivicek s'était écrié que Sammartini était le père du style de Haydn. Mais ces concerts se donnaient tous les jeudis, le matin, non le soir, et nul n'y avait vu Louis-Alexandre-César Bombet.

Bombet, s'emparant d'une comparaison de Carpani, disait que le quatuor est comme la causerie de quatre personnes amies; que le premier violon est un homme d'esprit qui soutient la conversation et en donne le sujet; le second violon, un homme qui cherche à faire briller le premier; l'alto, un homme solide, savant et sentencieux; la basse, une femme un peu bavarde qui a un penchant secret pour l'alto. Mais Bombet n'avait pas compris Carpani, parce qu'il ne savait pas la moindre bribe de musique. C'est l'alto, et non la basse, la femme bavarde qui va le plus souvent avec la basse; c'est la basse, et non l'alto, l'homme solide et sentencieux. Infortuné Bombet! Il se prétendait l'auteur d'un livre qui traite de la musique, et il osait écrire que la basse « ne dit pas grand'chose », que « pendant

que la basse parlait, les autres avaient le temps de respirer » : il ignorait que c'est la basse qui « en toute musique doit parler toujours et gouverner de fond en comble la composition » ; il ignorait que c'est pendant que parle l'alto que les autres respirent!

Bombet disait enfin qu'il avait de bonnes autorités, qu'il tenait son récit de Haydn lui-même et des personnes qui vivaient avec lui. Mais Carpani reproduisait une déclaration authentique, déposée à Vienne entre les mains de Salieri le 2 août 1815 avec le manuscrit autographe des *Haydine*. Antoine Salieri, premier maître de chapelle de la cour impériale et royale de Vienne et chevalier de la Légion d'honneur; Joseph Weigl, maëstro des théâtres de Vienne; Charles Friedberg, maître de la chapelle impériale et royale; Griesinger, conseiller de la légation saxonne, et Marianne de Kurzbeck, élève et amie de Haydn, attestaient que les *Lettres sur Haydn* étaient la traduction des « célèbres » *Haydine* de Carpani, qu'ils n'avaient jamais vu ni connu M. Louis-Alexandre-César Bombet, qu'ils ne lui avaient jamais fourni la moindre information, qu'ils n'avaient donné de notes et de renseignements qu'au seul Carpani.

Beyle ne répliqua pas. Il était alors à Milan, et, rapporte Colomb, « quelques éclaboussures l'atteignirent, mais légèrement, car peu de personnes le reconnurent sous le nom de Bombet ». En 1817, il lança sous son nouveau pseudonyme de Stendhal une deuxième édition de *Haydn* : il ne fit dans la préface aucune allusion à Carpani, et il eut même l'audace d'affirmer qu'aucun journal n'avait annoncé l'ouvrage. Mais Quérard imprima dans la *France littéraire* qu'il avait voulu se donner comme le véritable auteur des *Haydine*, et dans la *Littérature française contemporaine*, qu'il avait oublié d'indiquer que ses *Lettres* étaient traduites de Carpani. Beyle essaya de se justifier. La lettre qu'il écrivit à Quérard fut insérée dans les *Supercheries littéraires dévoilées*. Il publiait, disait-il, ses livres à ses frais, et Didot, son éditeur, l'avait prévenu qu'une traduction de l'italien ne trouverait pas un seul lecteur. D'ailleurs, s'était-il nommé? Un anonyme pouvait-il être plagiaire?

Il terminait son plaidoyer par un mensonge assez inutile : il assurait qu'il avait acquis à Vienne en 1809 de nombreux papiers et une partie du mobilier de Haydn! « M. Beyle avait été à l'enterrement de Haydn; il étudia les ouvrages de ce grand compositeur et voulut le faire connaître à Paris; il avait acheté beaucoup d'autographes de Haydn et plusieurs de ses meubles. » Jusqu'au bout il a donc tenté de tromper et de mystifier le public. Il ne dit la vérité que dans une de ses notices autobiographiques datée de 1822 : « En 1814, M. Beyle prit un copiste et lui dicta une traduction corrigée de la *Vie de Haydn* d'après un ouvrage italien. »

Beyle publia la *Vie de Rossini* en 1824. Il avait vu le maëstro en Italie; à la fin de 1819, il dînait avec lui, et il passa quelques soirées dans sa compagnie.

Après avoir apprécié Cimarosa, Mayr, Paër et Mozart, qui « parut tout à coup comme un colosse au milieu des grands compositeurs italiens », il retrace la jeunesse de Rossini et ces fécondes années où se succédèrent *Tancrède*, l'*Italienne à Alger*, la *Pierre de touche*, la *Pie voleuse*, l'*Elisabetta,* le *Barbier de Séville*, *Othello*, *Moïse* et tant d'autres productions.

L'expression principale du *Tancrède* lui semble l'ardeur belliqueuse, chevaleresque, et il juge avec raison que, par cet ouvrage, Rossini transportait pour la première fois dans l'opera seria encore terne et languissant le feu et la vie de l'opera buffa. Il rappelle le succès de la « délicieuse et admirable cantilène » *Tu che accendi* et de l'air *Ti rivedrò* que le public vénitien chantait en plein tribunal. Il montre que dans le duo *Ah! se de' mali miei*, Rossini peint une chose nouvelle, l'honneur moderne en toute sa pureté : « Et voilà ce qu'aucun maëstro italien n'aurait eu l'idée de faire avant Arcole et Lodi. Ces mots d'Arcole et de Lodi sont les premiers que Rossini ait entendu prononcer autour de lui; ces mots sublimes sont de 1796; Rossini put voir passer à Pesaro les immortelles demi-brigades! » Il cite cette parole d'un Italien, que la jeunesse et l'audace étincellent dans *Tancrède :* « Tout y est simple et

pur; point de luxe; le génie dans toute sa naïveté; j'aime de *Tancrède* jusqu'à je ne sais quel air d'ancienneté qui me frappe dans la coupe de plusieurs de ses chants; ce sont encore les formes employées par Paisiello et Cimarosa, ces phrases longues et périodiques; j'aime *Tancrède* comme j'aime le Rinaldo de Tasse parce qu'il offre la manière de sentir d'un grand homme dans sa candeur virginale. »

L'*Italienne à Alger* fut composée et jouée à Venise, et les Vénitiens, dit Stendhal, veulent des chants agréables et plus légers que passionnés : ils furent servis à souhait, « jamais peuple n'a joui d'un spectacle plus conforme à son caractère », et le biographe raconte qu'il vit dans plusieurs villes du pays de Venise cette musique où rien ne rappelle le réel et le triste de la vie, entraîner l'orchestre et le public à la fois, et la joyeuse folie s'emparer de la salle; personne ne s'avisait de juger; on était comme transporté dans un autre monde. Le finale *Pensa alla patria* semble à Stendhal un monument historique : Napoléon « venait de recréer le patriotisme, et Rossini sut lire dans l'âme de ses auditeurs, donner à leur imagination un plaisir dont elle sentait le besoin ».

Il note justement dans l'ouverture de la *Pie voleuse* une « tristesse pleine de vivacité et de feu, une tristesse de jeunes gens », dans le premier acte « une nuance d'énergie rustique », et dans le rôle du podestat goguenard et libertin la fidèle peinture du juge des Romagnes.

Ses pages sur l'*Elisabetta* sont intéressantes. Était-il à la première représentation à Naples, dans la loge de la princesse Belmonte? Il fait, en tout cas, un beau portrait de Mme Colbrand qui jouait Élisabeth : cette femme, qui dans la vie ordinaire avait la dignité d'une marchande de modes, était superbe en son costume du seizième siècle; pas de « gasconnades tragiques », pas de geste théâtral, pas de mouvements, mais une imposante majesté, des yeux quelquefois terribles, et le regard d'une reine, « et d'une reine absolue dont la fureur n'est retenue que par un reste d'orgueil ».

Il apprécie très judicieusement le *Barbier de Séville :* la couleur générale est dans le genre du roman de Crébillon fils,

et il serait impossible de trouver ailleurs « plus d'esprit et de cette originalité piquante qui fait le charme de la galanterie ».

Quand il parle d'*Othello*, il remarque que la romance du Saule n'a d'autre mérite que d'être « bien écrite en un style sage », et que la jalousie du Maure n'a rien de sombre et de touchant, qu'elle est de la vanité blessée, et non l'affreuse, l'horrible douleur de l'amour trahi.

Il raconte dans son analyse du *Moïse* qu'il avait des préjugés contre les plaies d'Égypte, qu'il riait au lever de la toile lorsqu'il vit la plaie des ténèbres, « plaie un peu trop facile à exécuter à la scène et par là assez ridicule, puisqu'il suffit de baisser la rampe et de voiler le lustre ». Mais après s'être moqué de ces pauvres Égyptiens « affligés de la plaie de l'éteignoir », à la vingtième mesure de l'introduction, il ne vit plus qu'un peuple plongé dans le désespoir, le peuple de Marseille en prière à l'annonce de la peste de 1720, et Moïse parlant à l'Éternel lui parut, non pas un charlatan qui change sa canne en serpent, mais un grand homme, ministre du Tout-Puissant, qui fait trembler un tyran. Le passage de la mer Rouge au troisième acte fit sur lui la même impression : en pensant à cette prière de Moïse *Dal tuo stellato soglio*, il a presque les larmes aux yeux.

Stendhal reproche à Rossini d'être rarement triste, « et qu'est-ce que la musique sans une nuance de tristesse pensive? » Mais, dit-il avec autant de finesse que de vérité, « Rossini semble plutôt avoir deviné la science que l'avoir apprise, tant il la domine avec hardiesse ». Il loue sa fraîcheur, sa légèreté, sa vivacité, son allégresse. Il compare certains de ses duetti à des feux d'artifice, et il juge que jamais compositeur n'a lancé dans les âmes des sensations neuves et piquantes avec autant d'éclat et de rapidité. « C'est le style rapide qui forme le trait saillant de son génie, et il est par là supérieur à tous les grands maîtres. » Aussi la musique de Rossini paraît-elle créée exprès pour la France, et Stendhal assure que le maëstro était, par ses mesures vives et ses petites notes, destiné à plaire au public parisien, que la volupté, non le sentiment, fait le fond de ses plus beaux airs, qu'il est le

Voltaire de la musique, qu'il amuse sans cesse, qu'il a, non de la force, comme Haydn, non de la fougue à la Michel-Ange comme Beethoven, mais de la grâce, de la finesse, de l'esprit, l'élégance noble et simple d'un jeune héros français, d'un Gaston de Foix; bref, « le style de Rossini est un peu comme le Français de Paris, vain et vif plutôt que gai, jamais passionné, toujours spirituel, rarement ennuyeux, plus rarement sublime ».

De curieux et vivants chapitres évoquent les mœurs théâtrales de l'Italie et la vie que le maëstro mène de 1810 à 1816, passant trois mois dans chaque ville, banquetant les deux premières semaines et riant de la bêtise du libretto, étudiant les voix de ses acteurs, et lorsqu'il les connaît, se mettant à composer, arrangeant dans la journée parmi les conversations de ses amis ce qu'il a écrit à la hâte et sans plan à trois heures du matin au retour d'un joyeux souper, dirigeant les répétitions, et au soir de la première représentation, dans cette salle où se concentre pour quelques heures l'existence entière d'une cité, se levant après chaque morceau pour recevoir les applaudissements, touchant au bout de trois soirées soixante-dix sequins ou huit cents francs, et, au sortir d'un grand dîner d'adieu, partant en voiturin pour recommencer le même rôle à quarante milles de là.

Le récit du séjour de Rossini à Naples n'est pas moins attachant. Stendhal se trompe lorsqu'il dit que son héros reçut de Barbaja douze mille francs par an et un intérêt dans les jeux qui lui valait trente ou quarante louis; la *scrittura* ou engagement porte que le compositeur touchait par mois deux cents ducats ou un peu moins de neuf cents francs, et que son intérêt dans les jeux lui vaudrait mille ducats ou quatre mille quatre cents francs. Mais Stendhal narre sur Rossini nombre de détails piquants, comme quoi, par exemple, le maëstro, qui paressait volontiers dans son lit, composa la prière de Moïse en chemise, dans l'espace de dix minutes, au milieu de ses amis riant et causant à haute voix.

La *Vie de Rossini* se vendit bien, et, selon Stendhal, c'est le seul de ses ouvrages qui ait été lu dès son apparition par la

bonne compagnie. Elle abondait en anecdotes, et elle est vraiment intéressante, vraiment agréable et amusante, pleine d'entrain et de gaieté; elle tient de la musique qu'elle apprécie, et Stendhal n'avait-il pas avec Rossini quelques ressemblances de nature, l'insouciance, l'humeur nomade, l'ironie, le charme d'un esprit qui vole sur tous sujets et plaisante sur toutes choses?

Elle venait à propos. Elle achevait la victoire de Rossini. L'adroit Paër, qui dirigeait le Théâtre Italien, n'avait joué les opéras de son rival qu'en les mutilant ou en les montant de ridicule façon, et il supprimait dans la *Pierre de touche* les deux morceaux les plus applaudis en Italie. Berton, l'auteur d'*Aline de Golconde,* avait assuré que Rossini ne connaissait que la musique mécanique et ne faisait que des arabesques, qu'il n'avait ni la pureté ni la correction du style, qu'il commettait des fautes de syntaxe, que ce nouveau Messie était un charlatan et que ses ouvrages manquaient de sens commun. Les critiques de certains journaux, les Aristarques, comme on disait alors, avaient au nom du patriotisme et de l'honneur national condamné ce qui venait de l'autre côté des Alpes, proclamé Grétry et Monsigny les premiers musiciens de l'Europe, surnommé Rossini *Crescendo* et *Vacarmini*, opposé à son *Barbier* le *Barbier* de Paisiello. Mais les rossiniens avaient fini par remporter l'avantage, et déjà les grands morceaux de *Tancrède*, d'*Othello* et du *Barbier* fournissaient de valses et de contredanses les orchestres de Tivoli. Le livre de Stendhal consomma et consacra le succès.

Tous les écrits parus depuis sur Rossini dérivent de cette biographie. Mais elle est incomplète. Elle s'arrête à l'année 1819, et elle ne traite ni du voyage de Rossini à Londres, ni de son séjour à Paris, ni du *Siège de Corinthe* et de *Moïse* où il remania presque entièrement la partition de *Mahomet II* et du *Mosè,* ni du *Comte Ory*, ni du *Guillaume Tell*, ni du *Stabat mater*, c'est-à-dire de ses œuvres les plus remarquables. On peut même se demander si Stendhal a jamais goûté cette seconde musique de Rossini, les nouveautés du *Siège de Corinthe* et de *Moïse,* la grâce et le charme élégant du *Comte*

Ory, tout ce que le *Guillaume Tell* a de tendre et d'héroïque. En 1832 il parlait assez dédaigneusement de Rossini, de sa « crème fouettée », de ses « fanfaronnades », et Delacroix témoigne qu'il aimait mieux les premières œuvres du maëstro que les dernières : « autrefois, disait Beyle, Rossini ne cherchait pas à faire de la musique forte. »

Il y a d'ailleurs dans la *Vie de Rossini* des erreurs et des jugements contestables. Beaucoup de dates sont inexactes, et lorsque Stendhal conte des anecdotes, il est toujours sujet à caution. Il n'a pas vu le *Demetrio e Polibio* à Côme au mois de juin 1814, puisqu'il était alors à Paris, ni la *Pie voleuse* à Milan en 1817, puisqu'elle ne fut jouée dans cette ville qu'en avril 1820, ni *Cendrillon* à Trieste avant 1824, puisqu'il ne vint à Trieste qu'en 1830.

Il rapporte que Rossini fit pour un impresario vénitien la musique d'*Odoardo e Cristina*, et que cette musique était la même que celle de *Ricciardo;* sur quoi, l'impresario se plaignit à Rossini qui lui donnait du vieux pour du neuf. Mais Stendhal oublie de dire que le musicien avait déclaré qu'il était pris de court et qu'il n'avait que le temps de composer un centon.

De même, lorsqu'il prétend qu'en 1815 la Colbrand avait la voix fatiguée et chantait faux, il se fait l'écho de la mauvaise humeur de ses amis napolitains (1).

S'il rend justice dans le *Barbier* à l'air de la calomnie, qu'il juge magnifique et original, il a tort de trouver « faible et commun » l'air d'Almaviva *Ecco ridente* (2).

Lorsqu'il assure que Rossini a été dans la *Dame du lac* inspiré pour la première fois par son livret, il oublie *Tancrède* et le *Barbier*.

Il parle à peine de *Zelmire* et avec une sorte de dédain.

Il traite *Semiramide* avec une excessive sévérité. Selon lui, cet opéra, qui donne dans le « germanisme », eût peut-être paru sublime à Königsberg ou à Berlin; à Venise, il n'a évité les sifflets qu'à cause du grand nom de Rossini. *Semiramide*,

(1) AZEVEDO, *Rossini*, 151-153.
(2) PATON, *Henri Beyle*, 297.

conclut notre critique, est une erreur de géographie, et il avoue ingénument qu'il ne l'a pas vue au théâtre, qu'il l'a entendu chanter au piano!

Stendhal nommait son ouvrage une « petite notice », une « brochure ». Cette brochure a pris, de son propre aveu, une grosseur demesurée, et non seulement elle est trop longue, mais elle est pleine de redites et de digressions, fort décousue et en somme très peu originale. Il reconnaît qu'il a pris de toutes mains et notamment dans les journaux d'Italie et d'Allemagne ses jugements sur les œuvres de Rossini, et que son ami le chevalier Micheroux lui a fourni quelques idées utiles des derniers chapitres.

S'entendait-il à la musique, qu'il définit une peinture tendre? Il a écrit sur elle, dit Berlioz, les plus « irritantes stupidités », et Pougin trouvait dans la *Vie de Rossini* des choses absurdes à côté de choses excellentes (1). Stendhal, en réalité, n'était même pas un dilettante. Il rapporte que rien, dans l'éducation des hommes de son temps, ne les préparait à juger de la musique. N'était-il pas dans ce cas? Avant de louer le *Barbier* dans son livre de 1824, il l'avait en 1820 et en 1821 très vivement critiqué : « Faites bouillir quatre opéras de Cimarosa et deux de Paisiello avec une symphonie de Beethoven, mettez le tout en mesures vives par des croches, beaucoup de triples croches, et vous avez le *Barbier*, chose qui n'est pas digne de dénouer les cordons de *Tancrède*, de l'*Italienne à Alger* et de la *Pierre de touche;* la *Pierre de touche* est au *Barbier* ce que le *Tartufe* est au *Cocu imaginaire.* » Il assure que la musique des Allemands, baroque, dure, dépourvue d'idées, serait « à faire sauter par la fenêtre », s'ils n'étaient pas les premiers *tempistes* du monde. Il goûte peu Beethoven, le fougueux et singulier Beethoven, comme il le nomme, et « les combinaisons de son harmonie savante et presque mathématique ». Il méprise Weber et qualifie le *Freischütz* d'opéra bruyant et ses ballets de tapage infernal. Meyerbeer lui paraît un Marmontel, un Lacretelle qui « n'a pas plus de génie que sur la main », et

(1) Berlioz, *Mémoires*, I, 215, note; Pougin, *Rossini*, 23, 35.

n'offre « rien de nouveau ». Mêmes rigueurs envers Donizetti et Bellini : le premier est aussi un Marmontel sans aucune espèce de talent, et il fait de la musique plate, nauséabonde; le second « agrandit l'empire de la musique comme les estampes coloriées que l'on fabrique pour les paysans agrandissent l'empire de la peinture ».

Au fond, il n'y a pour Beyle de bonne musique que lorsqu'elle accompagne et berce sa rêverie. « Elle me fait, dit-il, rêver avec délices à ce qui occupe mon cœur dans le moment. » Aux beaux endroits de Rossini, il songe à sa maîtresse, et il avoue qu'en 1815, en 1816, à la Scala, pendant qu'il semble tout oreilles, il pense à son *Histoire de la peinture.* C'est ainsi qu'au temps où il était adjoint aux commissaires des guerres, la musique le consolait de sa besogne : un petit air de Cimarosa qu'il fredonnait d'une voix fausse le délassait de la paperasserie.

Pourtant il mérite une ligne dans une histoire de la critique musicale. Il a enrichi le vocabulaire; il a introduit ou répandu certaines expressions comme *faire fureur* et des termes comme *brio* (qu'il ne sait comment traduire et qu'il rend tantôt par « chaleur pleine de gaicté », tantôt par « entraînement »), comme *désinvolture* (qu'il emploie, de même que Rousseau, sous la forme italienne), comme *fioriture, libretto, morbidezza* (dont le président de Brosses s'était déjà servi); il a trouvé des mots pour rendre ses sensations; il a peint avec des paroles les symphonies de Haydn et de Rossini.

L'*Histoire de la peinture en Italie* parut en deux tomes dans l'année 1817, sans nom d'auteur et avec ces seules initiales : « par M. B. A. A. » (par M. Beyle, ancien auditeur). Elle datait de loin. Beyle emporta la copie du manuscrit dans la campagne de Russie, et cette copie, transcrite sur douze jolis volumes verts tout pleins de corrections, fut perdue durant la retraite et, selon sa plaisante expression, mangée par les Cosaques.

Stendhal trace d'abord un tableau de l'Italie. Ce n'est qu'en

Italie, dit-il, que les arts pouvaient jeter un éclat extraordinaire. Non seulement la beauté est un nom tendre aux Italiens, et aujourd'hui encore on n'entend prononcer nulle part comme en ce pays les mots *O Dio, com' è bello!* Mais il y eut au quinzième siècle, le seul qui ait eu à la fois de l'esprit et de l'énergie, une réunion de grands hommes, il y eut une incroyable variété de talents, il y eut des passions ardentes, et le goût des arts était universellement répandu.

Puis il entre dans le vif de son sujet. Il fait l'histoire de l'école florentine. Il passe en revue les primitifs, Cimabué, Giotto, qu'il compare à Rotrou et qui pourrait dire à nos peintres dédaigneux :

Sans moi qui suis si peu, vous seriez moins encore;

Masaccio, qu'il regarde comme un génie; le Ghirlandajo. Mais il s'étend particulièrement sur Léonard de Vinci et Michel-Ange, « les deux lumières de l'école ».

Il admire l'étonnante fertilité de Léonard qui fut le premier dans tous les genres et qui ne put le rester : « il ne manque à sa gloire que d'avoir imprimé ».

Michel-Ange était alors en défaveur. Le président de Brosses écrit que presque toutes ses œuvres sont grossières, qu'il « muscle ses femmes comme des Hercules », et qu'il a le goût « outré », « féroce », et une « furie d'anatomie ». Shelley jugeait qu'il manquait de mesure, qu'il n'avait pas le sens de la beauté, le sentiment de la dignité morale, et que sa force était une qualité mécanique. Schnorr de Carolsfeld disait que les ouvrages de Buonarroti qu'il avait vus à Florence ne lui plaisaient pas du tout. De même que Schnorr, Stendhal apprécie trop sévèrement les statues du tombeau des Médicis, et il n'aime la *Nuit* que pour les vers qu'elle inspira. Mais il rend hommage à la vigueur créatrice de Michel-Ange et à sa « force triomphante ». Il loue dignement les figures de la Sixtine, leur air de hauteur, l'audace qui perce dans leurs traits, la gravité de leurs mouvements, leur mépris frappant pour ce qui n'est qu'humain. Il se trompe lorsqu'il dit qu'Isaïe, livré à ses pensées, tourne lentement la tête à la voix de l'ange et semble lui

prêter attention à regret : Michel-Ange a voulu montrer qu'Isaïe venait d'avoir une vision et sortait de l'extase. Toutefois, il sait représenter à ses lecteurs Jérémie dont la grossière draperie « donne le sentiment de cette négligence qu'on a dans le malheur », Jonas, l'Erythræa, la Persica, tant de personnages qui, par leur attitude, par les plis de leur vêtement, par ce qu'ils ont de majestueux et de terrible, expriment et respirent la force : « sans la force, rien ne pouvait sortir des ciseaux de Michel-Ange. »

Son analyse du *Jugement dernier* se lit encore aujourd'hui. « C'est, disait Delacroix, un morceau de génie, l'un des plus poétiques et des plus frappants que j'aie lus. » Les morts réveillés dans la poussière du tombeau, secouant leur linceul et se revêtant de chairs, les figures qui montent au jugement en levant vers le ciel des yeux où brille une lueur d'espoir, les femmes transportées de terreur, et au milieu d'elles la mère qui protège sa fille et fixe le Sauveur avec une noble assurance, les bienheureux qui se reconnaissent et s'embrassent, les saints qui montrent les instruments de leur martyre, les damnés entraînés au supplice par les anges rebelles, et parmi eux celui que tourmente un énorme serpent, les anges qui sonnent la trompette, le Christ prononçant l'affreuse sentence et jetant sa malédiction comme s'il lançait un dard, ses entours glacés d'effroi, la Madone frissonnant et détournant la tête, Adam oubliant dans son épouvante les hommes qui sont ses enfants, Abel qui le saisit par le bras, et près de lui un patriarche antédiluvien qui ne peut se tenir debout, saint Pierre agitant les clefs du paradis, Moïse contemplant Jésus d'un profond et intrépide regard, tout cela, Beyle le rend avec autant de verve que de justesse, et il communique à nos âmes la sensation de grandeur qu'il éprouve. Il répète les critiques de ses devanciers : les muscles ont trop de chair, et aucun n'est en repos ; leurs tendons sont trop forts, la forme de leurs poignets et de leurs doigts est outrée ; dans sa haine du style froid et plat, le peintre a donné à ses figures des positions singulières. Mais qu'il était malaisé de représenter un nombre immense de personnages qui n'avaient autre chose à faire qu'à écouter ! Avec quel art Michel-Ange a vaincu cette

difficulté, et quelle poésie dans sa façon de traiter le sujet!

Un des premiers, Beyle le compare à Dante : « Le fier et mâle génie de ces deux hommes est absolument semblable », — et si Delacroix associe Michel-Ange et Dante dans son admiration, s'il les invoque tous deux comme des guides, s'ils lui inspirent la passion des grandes choses et des grandes idées, c'est peut-être parce qu'il a lu l'*Histoire de la peinture*. — Il insiste sur la supériorité de Buonarroti dans l'art anatomique et sur sa prédilection pour l'Ancien Testament. Il montre que Michel-Ange a été l'homme de son siècle : employé sans cesse à des sujets religieux ou à des batailles, ami de Savonarole qui mourut dans les flammes du bûcher, plein de la terreur de l'enfer. N'écrivait-il pas à Mareste que la religion est l'unique cause de ce « laid », de ce « dur », qu'on réprouve dans Michel-Ange, et que l'artiste, désireux d'inculquer à ses contemporains cette peur salutaire qui conduit au paradis, et reconnaissant la seule législation qui fût en Italie, celle de l'enfer, était forcément « peintre juré de l'Inquisition » ?

Entre les deux études qu'il consacre à Léonard et à Michel-Ange, Beyle intercale une dissertation sur le beau idéal chez les anciens et chez les modernes. Elle est longue, elle prend trois livres sur sept, et Stendhal y abuse de la physiologie. A quoi bon décrire si copieusement, d'après Cabanis, les tempéraments divers? Quoi qu'il en dise, il n'était pas nécessaire, pour sentir Michel-Ange, de passer par ces trente pages d'une sécheresse mathématique. Mais il croit qu'on ne peut faire la biographie des grands hommes sans consulter leur médecin, et certaines de ses réflexions sont originales : par exemple, qu'un bon peintre donne aux fils de Brutus un tempérament sanguin qui les excuse, que l'artiste qui représente le meurtre de César doit savoir quel temps il faisait à Rome aux ides de mars, qu'à Londres il y a des jours où l'on se pend.

D'autres idées sont contestables. Après avoir raconté à sa façon l'origine de l'art parmi les Grecs sauvages, Stendhal distingue le beau antique et le beau moderne.

Selon lui, le beau antique, c'étaient trois vertus portées à l'extrême et que l'homme voulait dans ses dieux, désirait dans

ses amis : la justice, la prudence, la bonté. Les Grecs ne connaissaient pas le *bon air* et le *bon ton :* pas de cours, pas de cercle où l'on dit agréablement des riens, mais la place publique, « source éternelle de travaux et d'émotions », et dans les manières, dans les habitudes de l'âme, de la gravité, de la lenteur, une grâce étudiée. La beauté des anciens est donc incompatible avec les passions de notre époque : elle est l'expression de la force, de la raison, de la sagesse, et leurs statues de femmes ne montrent pas ce qui nous charme aujourd'hui, tendresse, abandon de cœur, faiblesse touchante. L'amour de Mlle de Lespinasse pour Guibert et de la religieuse portugaise pour Chamilly est une affection moderne, et l'antiquité n'offre rien de comparable à la Marianne de Marivaux. Aucun des éléments du beau antique ne nous plaît : nous avons l'idée confuse que la force est toujours accompagnée d'une certaine épaisseur d'esprit; un air de prudence ou de grand sérieux ressemble un peu à la stupidité, et l'air de bonté « peut paraître l'air de la niaiserie qui demande grâce devant les épigrammes ou l'air de la sottise qui, comme le renard sans queue, voudrait persuader qu'il n'y a d'esprit que dans le bon sens ».

Que sera, par suite, l'idéal moderne? Il devra réunir six qualités : 1° un esprit extrêmement vif, 2° beaucoup de grâce dans les traits, 3° l'œil étincelant, non pas du feu sombre des passions, mais du feu de la saillie; 4° beaucoup de gaieté, 5° un fonds de sensibilité, 6° une taille svelte et surtout l'air agile de la jeunesse. Qu'un artiste dessine la tête de la beauté : il copiera la *Niobé* ou la *Vénus* ou la *Pallas* avec une scrupuleuse exactitude, mais en donnant à cette figure l'expression d'une sensibilité profonde et de l'esprit le plus brillant et le plus étendu. Le *Méléagre* ne serait-il pas lourd et ridicule s'il entrait dans un salon?

Tout cela est ingénieux, finement et hardiment pensé. Mais faut-il croire avec Stendhal que les anciens « n'ont jamais rien fait pour orner », et que chez eux le beau n'est que « la saillie de l'utile »? Que de choses il veut reproduire et lire sur le visage idéal de notre temps : l'esprit, la grâce, la flamme, la gaieté, la sensibilité, et, avec cela, l'air de la santé, non pas des

couleurs vives qui ont je ne sais quoi de commun, mais une certaine pâleur qui est « bien plus noble » et « annonce plus d'usage du monde » ! L'artiste peut-il reproduire tant de nuances, et la figure humaine exprimer tant d' « avantages » ? Stendhal oublie ce qu'il répète dans son livre, que les arts du dessin sont muets et n'ont que les corps pour représenter les âmes.

Il a semé, chemin faisant, d'heureuses réflexions. Il note que le jugement d'un artiste sur les œuvres de ses rivaux n'est que le commentaire de son propre style, qu'un certificat de ressemblance. Il suppose que le Titien discernait dans un panier d'oranges vingt jaunes opposés qui laissent un souvenir distinct, et que Raphaël, négligeant les couleurs, ne voyait dans ces oranges que leurs contours et les groupes plus ou moins gracieux qu'elles formaient entre elles. Il décrit joliment la beauté anglaise, « ses cheveux bouclés autour d'un charmant visage; ses yeux ornés de cils si longs, si fins, légèrement relevés à l'extrémité, qui donnent à leur regard un caractère presque divin de douceur et d'innocence ; son teint éblouissant, si transparent, si pur, si profondément coloré à la moindre émotion ».

Mais ce qu'il y a de plus remarquable en cet ouvrage, c'est que Beyle, un des premiers, encadre l'histoire des peintres dans celle de leur temps : il étudie le monde où ils ont vécu, il distingue dans leurs œuvres l'empreinte de leur époque, il tâche de ne pas tomber dans le *vague*, « cruel défaut de tout ce qu'on écrit sur les arts ». Ses vues sagaces et neuves qui renferment, sinon la vérité, du moins une précieuse parcelle de la vérité, ont été reprises par d'autres avec plus d'éclat, plus d'exactitude et de profondeur. Toutefois on ne doit pas oublier qu'il cite dès 1817 le *Journal* de Burchard, ce « brave Allemand qui fut le Dangeau d'Alexandre VI ». Dès 1817, il voit dans César Borgia le représentant de son siècle. Dès 1817, il écrit que Michel-Ange ne pouvait employer son génie que sous l'influence des idées d'alentour, que dans une période « où les âmes pouvaient se livrer franchement à la plus haute exaltation », devaient paraître de grands artistes; que la peinture italienne a été « le fruit de la civilisation tout entière », que le talent vrai « prend, comme le vismara de l'Inde, la couleur de la plante sur laquelle

il vit », que « la beauté dans les arts est l'expression des vertus d'une société ».

Par malheur, il n'a pas su tirer parti de cette théorie du milieu qu'il avait trouvée. Il ne l'a pas mise dans le jour nécessaire. Il l'a étouffée sous les hors-d'œuvre.

Stendhal se complaît trop dans les considérations historiques et philosophiques. Il fait trop de part aux détails de mœurs et aux rapprochements de toute sorte, et il traite à peine son sujet. « Cette espèce d'écume qu'on nomme beaux-arts, disait-il, est le produit d'une certaine fermentation; pour faire connaître l'écume, il faut faire voir la fermentation. » Il fait voir en effet la fermentation, mais non l'écume.

Là, comme ailleurs, il s'égare, se perd en digressions inutiles. Il analyse les caractères de *Cymbeline*. Il parle dans le goût romantique des derniers jours de l'automne où une vapeur légère semble voiler les beautés de la nature pour les rendre plus touchantes; où l'on songe que le soleil nous quitte, même lorsqu'il paraît dans sa splendeur; où l'on goûte une rêveuse et charmante mélancolie dans le voisinage d'un vieux château sous de hautes allées de sycomores au milieu d'un silence qui n'est troublé que par la chute de quelques feuilles et par les airs que le cor lointain répète dans la forêt. Mais *non erat hic locus*. Et que d'étranges réflexions, comme celle-ci, que Shakespeare dut son excellent public aux têtes qui tombaient sans cesse ! Que d'assertions erronées, comme celle-ci, que la terreur est le seul sentiment que la divinité puisse inspirer aux mortels! Que de contradictions, comme celle-ci, qu'à la vue de l'*Adoration des rois*, le spectateur sent confusément que Dieu est un tendre père, et Stendhal dit que ce Dieu n'inspire que terreur! Il reconnaît que Michel-Ange ne pouvait penser autrement, et il lui reproche des « idées baroques » ! Il s'étonne que Machiavel n'ait pas « songé aux deux Chambres » !

Là, comme ailleurs, il prend de toutes mains. Il emprunte, non seulement à Vasari, à Condivi, mais au président de Brosses. Comme Brosses, il trouve que les grands peintres d'Italie ont été malheureux de vivre dans un siècle de superstitieuse dévotion. Comme Brosses, il regrette qu'au lieu de

traiter l'histoire profane, ils aient dû peindre des scènes de la Bible et rassembler sur la même toile des saints qui n'avaient pu se voir ni se connaître. Comme Brosses, il s'enthousiasme pour la « sublime » *Sainte Cécile*, et après Brosses il remarque l'ingénieuse pensée qu'eut Raphaël de représenter la sainte surprise par le concert céleste et laissant tomber ses livres de musique. Comme Brosses, il juge les tableaux des Carrache « admirables ». Comme Brosses, il aime la grâce de Raphaël et celle du Corrège, l'une plus noble, l'autre plus séduisante, et lorsqu'il écrit que Raphaël est non pas séducteur, mais enchanteur, il reproduit un mot du président.

Là, comme ailleurs, il s'abandonne à sa fantaisie, et d'emblée, sans prendre le temps d'asseoir son opinion, sans craindre de se démentir, il tranche sur toutes choses. S'il rend hommage à Masolino qui, dans sa sécheresse, a pourtant du « grandiose »; s'il loue dans les tableaux de Benozzo « la majesté des édifices, l'aménité des paysages, l'originalité des idées vraiment gaies et pittoresques, une imitation naïve et vive de la nature, une vérité qui frappe », il daigne à peine nommer Botticelli, « dont les figures de petite proportion rappelleraient le Mantègne si les têtes avaient plus de beauté », et que dit-il de la mystérieuse Joconde de Vinci, de cette troublante et fascinante Monna, sinon que « c'est une des sources où il faut puiser le vrai style de Léonard », que « la main droite est éclairée absolument à la Corrège », qu' « il est singulier que cette jolie femme n'ait pas de sourcils » ? Il écrit que l'école florentine est « la moindre » de toutes les écoles, que Cimabué a « rendu assez heureusement le fier et le terrible », que Giotto « fut destiné par la nature à être le peintre des grâces », que le Guide a « porté la beauté au point le plus élevé où elle ait paru parmi les hommes ». Il assure que l'enfant Jésus de la *Vierge à la Chaise* manque d'élégance et ressemble à un enfant du peuple! Il proscrit les sujets chrétiens : selon lui, ils sont ou odieux ou plats, ils n'offrent rien que de commun, n'exposent jamais le sacrifice de l'intérêt propre à quelque sentiment généreux! Il manifeste pour Canova une passion aveugle; il déclare que si la sculpture moderne concourait avec la sculpture antique,

elle présenterait, outre le *Moïse* de Michel-Ange, une *Danseuse* de Canova, et il n'ose décider entre le *Moïse* et le *Pâris!*

Là, comme ailleurs, il ment lorsqu'il se met en scène. Il n'était pas « présent en 1794 au transport du *Saint Jérôme* » de Barthélemy della Gatta; il n'a pas, lorsqu'il préparait son livre, « passé trois années en Toscane », ni durant ces trois années « employé chaque jour à voir quelque tableau », et lorsque, dans son chapitre sur le tempérament nerveux, il parle de petits vieillards français maigres, vifs et alertes, lorsqu'il prétend avoir connu de ces sortes de gens dans la Révolution, lorsqu'il raconte qu'ils donnaient de bons dîners et qu'il aimait à se trouver chez eux la veille d'un grand danger, il oublie qu'il avait six ans en 1789.

Là, comme ailleurs, il pèche contre la forme. Il procède et affecte de procéder par sauts et par bonds. Montesquieu était en 1816 et 1817 une de ses lectures favorites. De même que l'auteur de l'*Esprit des lois*, il prend un ton épigrammatique et répartit sa matière en petits chapitres dont plusieurs n'ont que cinq ou six lignes. Aussi est-il obscur et fatigant. Tout semble épars; rien ne se lie, rien ne s'enchaîne, et Crozet reprochait justement à son ami d'enjamber par-dessus les idées intermédiaires et de supposer au public français trop d'intelligence et de savoir.

L'ouvrage, où l'ont sent à la fois l'effort et la prétention, eut peu de succès. Lingay fut assez adroit pour faire passer dans le *Journal des Débats* du 6 mars 1818 un article qui le couvrait d'éloges : ce livre, « écrit en conscience, le plus complet et le plus correct sur la matière », manquait à la littérature ; il contenait une introduction pleine de feu, même d'éloquence, et une esquisse vive et franche de l'Italie du quinzième siècle; la *Vie* de Léonard, cet aimable courtisan, formait un heureux contraste avec celle du farouche Michel-Ange, et l'auteur était le premier historien qui fît comprendre nettement l'immense *Jugement dernier;* l'étude sur le beau, originale, neuve, se lisait avec plaisir. Mais trois jours plus tard le journal désavouait l'article et déclarait que le critique s'était rendu coupable d'un véritable abus de confiance, s'était fait le panégyriste d'extravagances et d'absurdités de tout genre : non seule-

ment l'auteur n'avait pas le goût sûr, non seulement il s'écartait des doctrines orthodoxes, mais il défendait Antinoüs, il assurait que le gouvernement monarchique « brise l'âme des artistes », il avait si mauvaise idée des rois qu'il s'étonnait des larmes dont François Ier honora la mémoire de Vinci, son livre « fourmillait de déclamations antireligieuses et d'insinuations immorales ».

Stendhal se découragea. Durant plus de deux ans il avait assidûment manié et remanié ce premier volume de l'*Histoire de la peinture*. « Je me suis, écrivait-il, tué à la lettre pour cet ouvrage par le café et par des huit heures de travail pendant des trente ou quarante jours d'arrache-pied. » Il se lassa, se dégoûta de ce labeur ingrat, et peut-être sentait-il qu'il n'était pas de taille, que cette *Histoire* manquait de suite, de cohésion et de cet « ordre cruel sans lequel on ne peut percer en un si vaste sujet ». Bien qu'il eût, comme il dit, une foule d'idées sur les peintres postérieurs, bien que les études sur Raphaël, le Corrège, le Dominiquin et le Guide fussent « toutes faites dans sa tête », il s'arrêta, et avec raison.

Il se moquait des « gens à sensiblerie » qui citent Winckelmann, et il affirmait superbement que, dans vingt ans, on citerait l'*Histoire de la peinture*. Qui la cite, qui la lit aujourd'hui? Mais c'est celle de ses œuvres à laquelle il a consacré le plus de soin, et la seule où il y ait quelque enflure. Elle fut pour lui un excellent exercice de style, et, quels que soient ses défauts, les idées, vraies ou fausses, y pullulent : de tous côtés, du texte, des notes, elles prennent la volée. Beyle a jeté dans ce premier livre tout ce qui préoccupait son esprit dans les premières années de la Restauration, et son ouvrage est presque autant un exposé décousu du « beylisme » qu'une histoire de l'école florentine.

Après l'*Histoire de la peinture en Italie*, ce que Stendhal a publié de plus important sur l'art, c'est une série d'articles insérés dans le *Journal de Paris* sur le Salon de 1824 (1).

(1) Voir ces articles dans le volume *Mélanges d'art et de littérature*. 1867. Le

Il combattit vigoureusement David et l'école de David : « Il doit être permis à l'art, s'écriait-il, de faire un pas, même après M. David, et ce n'est pas le tout pour un tableau que de présenter une grande quantité de beaux muscles dessinés bien correctement; c'est une étrange prétention de vouloir que l'école française soit immobilisée comme un coupon de rente parce qu'elle a eu le bonheur de produire M. David. »

Stendhal reconnaissait que l'auteur de l'*Enlèvement des Sabines* avait d'éclatants mérites : David eut le courage de mépriser le genre « vaporeux et fade » des Lagrenée et des Vanloo; il comprit que ce « genre niais ne convenait plus au goût sévère d'un peuple chez qui commençait à se développer la soif des actions énergiques » ; il « tua la queue du Bernin » ; il fut inventeur. Mais, ajoute Stendhal, les élèves de David ne sont que des copistes et de pâles imitateurs. Jetez en prison un oisif ignorant et menacez-le de ne pas le relâcher qu'il n'ait exposé au Salon une figure nue parfaitement dessinée d'après le système de David : au bout de deux ou trois ans, il subira l'épreuve et reparaîtra dans le monde. Le dessin correct et savant, tel que l'entend l'école de David, est une science exacte; mais cette école ne peut peindre que les corps, elle ne sait pas peindre les âmes et elle ennuie. Qu'est-ce que le Romulus des *Sabines,* sinon un personnage impossible? Quoi! cet homme combat pour son trône, pour sa vie, et il ne songe qu'à faire le beau, à montrer des muscles, à déployer de la grâce en lançant un trait (1)! Que sont les *trois Suisses* de Steube? Des copies de Talma, des gens qui sans nulle simplicité, sans nulle naïveté, exécutent les gestes de Talma et semblent des histrions. Que sont Marius et l'envoyé du préteur Sextilius dans le *Marius à Carthage* de Cogniet, sinon deux autres copies de Talma, deux acteurs qui ne pensent qu'aux applaudissements du parterre? Qu'est le *Saint Louis* d'Auvray, sinon une copie de Lafon dans le *Louis IX* d'Ancelot? Qu'est le *Harlay* de Thomas, sinon un mauvais comédien? Qu'est le *Condé prisonnier à Vincennes,*

volume contient en outre une *Vie* d'André del Sarto et une *Vie* de Raphaël qui sont insignifiantes.

(1) Il dit ailleurs que Romulus a l'air un peu bête.

sinon un héros tellement occupé à regarder le ciel d'un œil tragique qu'il arrose, non pas le vase d'œillets, mais le sable de l'allée? La plupart des peintres ne possèdent que l'habileté de la main et ne font que transporter sur la toile les poses admirables de Talma (1); leurs tableaux ne sont que des scènes de tragédie dérobées au Théâtre-Français, et tout y est convention comme dans l'*Iphigénie* de Racine.

Le salonnier de 1824 se moque pareillement du *Germanicus* de Pujol. Pourquoi donner à Germanicus un air sentimental qui « n'était pas encore inventé du temps de Tibère »? Pourquoi représenter entièrement nu le soldat qui rapporte l'aigle d'une des légions de Varus et qui se cachait de si longue date dans les froides forêts de la Westphalie? « Mais il faut du nu aux élèves de David. »

Il critique les tableaux de l'école de Lyon; il juge qu'elle manque d'âme et de chaleur; qu'elle a le style dur, sec, froid et tres maniéré; qu'elle regarde Paris au lieu de regarder l'Italie, et dans le *La Trémouille* de Richard il trouve des détails trop finis, des colonnes traitées avec plus de soin que les têtes, une armure qui est un chef-d'œuvre de patience. Revoil, dit-il plus tard, « nous présente toujours la même figure de femme qui a toute la grâce empesée d'une lithographie ».

En revanche, il loue Ingres et Prud'hon.

Prud'hon a du génie et dédaigne de copier David, dont la manière « ne satisfait pas aux besoins de son âme ». Sa *Famille du malade* n'est qu'un petit ouvrage sans conséquence; mais Beyle, venu pour examiner le faire de Prud'hon, n'a pu penser qu'au désespoir de cette pauvre famille : « tel est l'effet électrique de la vérité. »

Ingres exposait en 1824 la *Mort de Léonard de Vinci*, *Henri IV jouant avec ses enfants* et *Louis XIII mettant la France sous la protection de la Vierge*. Stendhal aime dans le premier de ces tableaux la tête de François Ier, où l'expression de la douleur s'unit à la parfaite ressemblance, et dans le second, les figures

(1) « Talma, écrit-il en un autre endroit, n'a fait qu'une mauvaise chose dans sa vie, c'est nos tableaux. »

de la reine et de l'ambassadeur : « M. Ingres, dit-il, dessine supérieurement et peint avec finesse. » Quant au troisième tableau, il y trouve une « profondeur d'attention qui prouve que M. Ingres est dévoué à la peinture et exerce son art en conscience ».

Girodet et Vernet sont plus sévèrement traités. La *Scène du déluge* est « le dernier excès du système » de David, et la France, entraînée par dix mille articles de journaux, l'adora dix ans de suite : « nous sommes un peuple que l'on prend par l'esprit, et nous trouvons beau ce qui est à la mode. » Même les *Funérailles d'Atala* n'ont plus que de rares imitateurs : « les personnages sont des acteurs qui jouent bien, et voilà tout. » Pourtant, dans le *Révolté du Caire*, Girodet a su peindre avec un grand talent la mine des rebelles combattant pour une cause qu'ils croient sacrée, et Stendhal s'étonne que l' « illustre » Girodet ait manqué les portraits de *Bonchamps* et de *Cathelineau :* Bonchamps, blessé au bras droit, a l'air d'un bon jeune homme qui se promène dans un parc, et Cathelineau est un paysan en colère, mais non le *saint d'Anjou*.

Il reconnaît qu'Horace Vernet s'enrichit sans recourir au budget de l'État : ce peintre est le seul qui « donne des jouissances *réelles* au public de 1824, puisqu'il est le seul dont on se dispute les tableaux ». Il loue extrêmement la *Bataille de Montmirail*, « ce chef-d'œuvre où tout se trouve, même le clair-obscur », et la *Course de chevaux* qui représente fort bien la canaille romaine, si hideuse et si admirablement énergique. Toutefois Stendhal n'approuve pas l'*Atelier :* « Je conseillerais aux peintres, dit-il, de ne jamais se peindre; on aime à deviner leur âme par leurs ouvrages. » A la vue d'un charmant portrait de femme que Vernet expose au Salon, il regrette que l'artiste « n'y ait pas mis plus de finesse et de soin ». Sans doute, Vernet *ose*, et le talent de l'improvisation en peinture n'est jamais allé plus loin. Mais, en faisant vite, Vernet fait à peu près. Dans ses portraits, comme dans les têtes de ses tableaux, il manque trop souvent de vigueur et de hardiesse. C'est qu'il faut pour le portrait une « force de passion », une « profondeur de sentiments » que Vernet n'a pas. Détourner ses contempo-

rains de l'imitation de David et de l'imitation de Vernet, voilà le but de Stendhal dans sa critique de 1824. Il ne se relâcha pas de sa rigueur. En 1839, il trouvait que Vernet avait dans les *Assauts de Constantine* un immense talent, mais rien de sérieux, de digne, de vraiment noble : il ne voyait dans ces vastes toiles que froideur et platitude; les soldats « manquaient de chair et ressemblaient à des grenouilles ».

Il y a dans le *Salon de* 1824 un groupe d'artistes que Stendhal met à part; le groupe des novateurs, de ceux qui ont « l'insolence de se faire admirer au grand mécontentement des élèves de David ». Ce groupe, cette « nouvelle école » comprend Schnetz, Léopold Robert, Sigalon, Scheffer, Delaroche et Delacroix.

Schnetz l'emporte sur ses rivaux par sa *Sainte Geneviève* et son *Pâtre dans la campagne de Rome :* il a « tout le fond d'un grand peintre » ; il a « de la couleur »; il a « la vérité » ; il a dans ses scènes romaines une « sage vigueur ».

Léopold Robert n'a pas exprimé dans son *Improvisateur d'Ischia* cette rudesse du Napolitain qui ne joue jamais la comédie; mais il a dans la *Mort du brigand*, quoique en trop petites dimensions, reproduit la nature passionnée qui ne songe pas à être de bon ton : « il peut et il doit pour l'intérêt de sa gloire prendre les proportions du Poussin (1). »

Le début de Sigalon, *Locuste essayant des poisons*, est admirable. Le jeune peintre a fait un tableau original. Mais lorsqu'il donne à Locuste des gestes convulsifs, faut-il croire avec Stendhal que Sigalon a compris cette vérité pittoresque, que l'empoisonneuse « eut autrefois un cœur susceptible d'émotions nobles et tendres » ? Les critiques que Stendhal blâme et qui soutenaient que Locuste est endurcie dans le crime et ne peut avoir de convulsions à la vue d'une chose aussi simple qu'un esclave empoisonné, n'ont-ils pas raison contre lui ?

Bien qu'il abuse des cuirasses et fatigue l'œil par la ferraille, Scheffer a peint dans la *Mort de Gaston de Foix* des têtes où il y a de l'esprit et de la vérité : « le tableau sort de la ligne

(1) Stendhal juge plus tard les *Pêcheurs* « admirables ».

ordinaire, et l'on peut concevoir de grandes espérances de l'auteur. » Mais dans son *Thomas d'Aquin* il n'a que de l'esprit et un certain feu pittoresque, et il ne sait pas rendre le nu. Quinze ans après, Stendhal appréciait Scheffer plus sévèrement encore. Il juge que ses tableaux ne sont qu'un centon de certaines toiles de l'école vénitienne, et que le coloris leur manque, que sa Marguerite n'est qu'une grosse Allemande au ventre proéminent et aux joues tombantes, que ses figures, malgré leur air sérieux et digne qui séduit les dames du faubourg Saint-Germain, semblent une décoction des ouvrages, non pas du Tintoret et de Paul Véronèse, mais de leurs élèves.

Il loue le tableau de Delaroche, *Le cardinal de Winchester interrogeant Jeanne d'Arc*. Cette toile, dit-il, fera un nom à son auteur : le cardinal, commodément assis, a toute l'insensibilité, toute l'astuce qu'il doit avoir; Jeanne, enchaînée, lui répond avec la franchise et la chaleur d'une âme héroïque.

Delacroix exposait en 1824 les *Massacres de Scio*. Stendhal ne voit pas dans ce tableau, comme nombre de journalistes, un chaos barbare de couleurs criantes et discordantes. Mais il le critique sur un ton de persiflage. Il fait semblant de croire que la toile devait d'abord représenter une peste. Aussi le cadavre du milieu est-il un pestiféré qui tente d'extirper sur lui-même le bubon du fléau; l'enfant demandant du lait au sein de sa mère déjà morte ne manque jamais dans les tableaux de la peste, et, puisqu'un massacre exigeait un bourreau et une victime, Delacroix a peint un Turc fanatique, superbe comme les Turcs de Girodet, immolant des femmes grecques d'une beauté angélique et menaçant leur père, un vieillard qui, après elles, tombera sous les coups de l'égorgeur. Stendhal dit même que l'œuvre est « médiocre par la déraison » comme tant d'autres sont « médiocres par l'insignifiance », qu'elle est « en peinture ce que les vers de Guiraud et de Vigny sont en poésie, l'exagération du triste et du sombre ». Cependant il reconnaît que Delacroix a, comme Schnetz, le sentiment de la couleur : « c'est beaucoup dans ce siècle dessinateur; il me semble voir en lui un élève du Tintoret; ses figures ont du mouvement. »

L'éloge est mince (1). Mais, pour être ennemi de David, Stendhal n'était pas ami de ceux qui, sous le nom de romantiques, combattaient la peinture davidienne. Il définit le romantisme dans les arts à peu près comme il le définit en littérature. C'est « ce qui représente les hommes d'aujourd'hui et non ceux des temps héroïques ». La *Bataille de Montmirail* est romantique; une bataille de Salvator Rosa est classique, et si l'on compare les deux œuvres « et surtout la quantité de plaisir qu'elles font au spectateur », on aura l'idée du romantique et du classique. Le classique, dit encore Stendhal, « ce sont les hommes entièrement nus qui remplissent le tableau des *Sabines*. A talent égal, la bataille de Vernet vaudrait mieux que la bataille de David. Quelle sympathie peut sentir un Français qui a donné quelques coups de sabre en sa vie pour des gens qui se battent tout nus? Le plus simple bon sens indique que les jambes de tels soldats seront bientôt tout en sang, et que dans tous les temps il fut absurde d'aller nu au combat. »

La définition est vague. Un peintre serait donc romantique ou classique selon que ses personnages ont ou n'ont pas de vêtement!.

Mais Stendhal en cette querelle n'a qu'un souci : l'écrasement du genre académique et la défaite de ce David qui règne sur les arts comme Delille sur la poésie.

On lui pardonnera de n'avoir pas mieux distingué les combattants dans la confuse mêlée de 1824 et de ranger parmi les novateurs décidés Delaroche, Schnetz et Léopold Robert, qui n'étaient ni classiques, ni romantiques. Mais décerner le premier rang à Schnetz, regarder Léopold Robert comme un « demi-talent », ne voir dans les *Massacres de Scio* que des « cadavres livides et à demi terminés », était-ce comprendre la « révolution » qu'il prédisait et préconisait?

En peinture, comme dans tout le reste, Stendhal s'en tient d'ordinaire à l'aperçu, à la surface des choses. Il croyait que

(1) Il dira en 1838 que les batailles de Delacroix eussent émerveillé Giotto.

l'homme qui peut parler de la politique et de la littérature peut parler de l'art. « Les gens de lettres, dit-il, regardent comme une annexe de leur titre le privilège de juger des tableaux et de la musique. »

Il apprécie donc les tableaux du point de vue de la littérature. Une toile du Guerchin lui semble chaude comme un roman de l'abbé Prévost, une armure patiemment peinte par Richard lui rappelle les longues descriptions de Walter Scott, les *Funérailles d'Atala* le font songer au dénouement de *Manon Lescaut*, et devant la *Locuste* de Sigalon il croit voir sous les traits de l'esclave le noble Britannicus et sous la toge de Narcisse « un jeune empereur qui empoisonne son frère ».

Ce qu'il veut dans la peinture, c'est « l'effet moral », c'est la passion, et une passion qui soit rendue par les regards et par la physionomie. Or, pour peindre les passions, l'artiste doit les avoir vues; il doit avoir « senti leur flamme dévorante » ; il doit avoir une âme. Même pour imiter les objets les plus froids, il faut une âme, et nous autres, modernes, formés par les romans de chevalerie et la religion, nous voulons de l'âme en tout. Raphaël n'avait-il pas une grande âme, et l'Albane, envieux et froid, avait-il une âme? Tant de tableaux ne sont médiocres, sans être mauvais, que parce qu'ils ont pour auteurs des gens d'esprit et de savoir, qui eurent le malheur de n'être jamais tristes. Pourquoi les Carrache n'ont-ils pas atteint Raphaël et le Corrège? Parce qu'ils n'eurent pas de sensibilité. Pourquoi la plupart des artistes nous rappellent-ils le mot de Werther : « Je cherche la main d'un homme et je ne prends qu'une main de bois »? Parce qu'ils n'ont aucun sentiment.

Que dis-je? Pour comprendre et admirer les grands peintres, pour goûter des jouissances « que les sots ne peuvent profaner », l'amateur doit être, lui aussi, passionné. Stendhal ne croit pas qu'un homme raisonnable, un « esprit juste » puisse apprécier les arts, et les jugements qu'il approuve et recueille volontiers dans la foule qui se presse devant les tableaux du Louvre, ce sont ceux du « jeune homme à l'œil hagard, aux mouvements brusques et à la toilette un peu dérangée ». Il

assure que le sentiment des beaux-arts ne peut se former sans l'habitude d'une rêverie un peu mélancolique. Lui-même est certainement de ces « quelques êtres romanesques qui regardent quelquefois la larme à l'œil les tableaux des Carrache ». Il a et il se pique d'avoir autant de sensibilité que l'artiste. Il se livre aux arts pour y trouver une « consolation puissante », pour sentir, pour penser, et, après avoir étudié la peinture parce qu'il s'ennuyait, il remarque avec surprise qu'elle adoucit ses peines et « porte un baume sur ses chagrins ».

Il veut donc devant une toile éprouver une émotion profonde ou tomber dans la rêverie. Dans le tableau du Guerchin *Agar et Ismaël chassés par Abraham* il ne voit que les yeux de la pauvre Agar qui jette avec un reste d'espoir un dernier regard sur Abraham. Il ne loue pas le costume italien dans l'*Enfance de Sixte-Quint*, ni le pittoresque de la scène; ce qui le frappe, c'est l'attitude de l'enfant à demi effrayé par l'esprit de la devineresse, c'est la figure de la mère que « le doute et l'espoir rendent charmante ». S'il contemple la Fornarina, il croit discerner un grand caractère, la franchise, le dédain de la ruse, la férocité du quartier du Transtevère, et il s'écrie qu'elle est à mille lieues de l'affectation d'élégance et de faiblesse physique que le dix-neuvième siècle voudrait trouver dans la maîtresse de Raphaël. Psychologue en peinture comme en littérature, il désire que l'artiste exprime les mouvements de l'âme, que le regard des personnages annonce clairement leur dessein, que le public, voyant Polyxène et Saint-Preux, comprenne que la vierge envisage la mort avec fermeté et que le jeune homme médite de saisir Julie à bras-le-corps et de la précipiter dans les flots.

Il dit quelque part que chaque figure de Raphaël comme chaque air de Mozart est à la fois dramatique et agréable. Que signifient ces deux épithètes? Le tableau qu'aime Stendhal est *dramatique*, c'est-à-dire qu'il n'est pas fait pour amuser les yeux; il est plein d'expression et de vie; il inspire des idées, car « on reçoit des idées par des figures bien peintes de même que par des mots alignés »; si c'est un portrait, il révèle l'âme et comme le dedans du personnage. Mais qu'entend Stendhal par *agréable?*

Il adore le beau, et comme son Léonard il « fuit les choses qui peuvent blesser par leur laideur ». Il ne veut pas de la *vérité trop vraie,* et il déplore que « l'amour du laid caractérise nos jeunes peintres ». Ne lui parlez pas de Téniers et de ces Hollandais qui « représentent une grosse cuisinière ratissant le dos d'un cabillaud ». Il reproche à Sigalon d'avoir peint dans l'esclave empoisonné non un adolescent d'une beauté frappante, mais un « ignoble infortuné », et à Vernet de ne jamais évoquer dans ses tableaux de batailles les beaux sous-officiers de nos régiments et les figures superbes de Debelle, de Colbert et de Hoche. Il se désole de trouver au Salon de 1824 tant de maussades portraits, tant de visages étranges; quoi! il y a des gens assez courageux pour se faire peindre quand ils ont une pareille physionomie! La vue des martyres de Saint-Étienne le Rond et de leur « réalité atroce » le révolte. Des scènes violentes comme les *Massacres de Scio* le rebutent. Il ne souffre même pas les tableaux qui reproduisent les « malheurs inévitables » de l'humanité, et il blâme Vigneron de montrer un soldat agenouillé devant le peloton d'exécution et, de la main, éloignant son chien fidèle : ce tableau, semblable à la *Pie voleuse*, est « bon pour émouvoir les âmes vulgaires et les Allemands ». De la douleur, soit, mais « de la douleur noble et un peu consolée ». Selon lui, la peinture ne doit représenter qu'à son corps défendant les points extrêmes des passions. Raphaël n'avait-il pas horreur des compositions *chaudes* si chéries de Diderot et autres gens de lettres? Ses figures n'ont-elles pas pour rivales les statues antiques? Ses madones et celles du Corrège n'offrent-elles pas « des nuances de passion assez modérées »?

La beauté que préfère Stendhal est donc une beauté douce et calme; elle a la mesure et l'équilibre, la paix, la sérénité, l'élévation morale. C'est pourquoi Raphaël et le Corrège sont ses favoris, pourquoi ils éveillent en lui d'exquises émotions et lui donnent un « plaisir tendre et sublime ». Ils unissent le *dramatique* et l'*agréable*. Raphaël, disait-il, est le peintre de l'expression. Le propre de Raphaël, écrit-il encore, fut de « peindre les âmes, et les personnages de tous les autres peintres,

à l'exception du Corrège, ont, comparés aux siens, l'air d'acteurs grossiers et outrés ».

Il semble même par instants préférer le Corrège à Raphaël : le Corrège joint la grâce de l'expression à celle du style; il a la grâce séduisante, le clair-obscur, les raccourcis; il rend divinement tout ce qui est amour; dans ses tableaux, chefs-d'œuvre de volupté, il a su peindre comme en éloignement les figures du premier plan, et ces figures touchantes, enchanteresses, inspirent à Stendhal le même sentiment que les paysages du Poussin, qui le jettent dans la rêverie et le transportent dans de nobles lointains où il trouve le bonheur qui le fuit (1). Oui, les toiles du Corrège sont une fête pour les yeux; le regard de Stendhal ne peut s'en détacher, et, à leur vue, son âme est heureuse! Il n'oubliera jamais la Madone de Parme, ses yeux baissés, sa pose passionnée, la simplicité de ses vêtements!

Certes, Rubens est un grand peintre. Bien qu'il ait quelquefois une « fraicheur exagérée » et qu'il imprime à une jambe de vieillard le même coloris rose qu'au bras d'une jeune fille, il a des qualités, la vigueur, la splendeur et la richesse des tons, la fougue de la composition, un « genre éclatant et plein de verve », la vérité et la vie. Mais ses nymphes aux formes massives n'agréent pas à Stendhal.

Certes, les Vénitiens se distinguent par la perfection du coloris, et les Florentins ont un dessin fort soigné. Mais ni les Florentins malgré toute leur science, ni le noble Léonard, « plus noble que passionné », ni les Vénitiens, Giorgione, Morone, Titien, n'ont su donner à leurs figures cet esprit et ce je ne sais quoi de céleste que Raphaël donne aux siennes. Ils n'avaient pas assez d'âme pour peindre les grands sujets de la chambre de la Signature : ils auraient été insignifiants, ils n'auraient fait que de belles filles plus ou moins fières et bien portantes. Seuls, Raphaël et le Corrège « étaient capables de s'élever à ce degré de sublimité ».

Et seuls, Raphaël et le Corrège ont fait de belles madones au

(1) Le paysage, disait-il aussi, doit « élever l'âme et donner un certain plaisir romanesque qui tient beaucoup aux illusions de la jeunesse ».

tendre regard et au divin sourire. Les trois quarts des hommes « prennent ces femmes en guignon et leur reprochent de la hauteur ». Mais elles sont aux yeux de Stendhal comme ces beautés mortelles dont la parure n'est ni trop flottante ni trop serrée, et qui, tout en montrant beaucoup de leurs attraits, laissent deviner bien davantage. Il se plaît à converser avec elles en tête à tête, — c'est son mot, — à démêler leur âme sur leur visage, à deviner les pensées où elles s'absorbent. Elles l'attachent par leur candeur et leur pureté, par leur recueillement, par leur mélancolie rêveuse.

Il est aisé de critiquer Stendhal. Ces madones dont il aime l'âme, ne sont-elles pas quelquefois exemptes de pensée? Elles n'ont le plus souvent d'autre beauté que la beauté physique et d'autre expression morale que la douceur.

Stendhal est d'ailleurs exclusif. Il n'aime que certains peintres, et il les aime follement, il a pour eux l'enthousiasme le plus fervent et le plus fanatique.

On comprend que les femmes du Corrège l'attirent par leur grâce piquante, par leur visage qui « n'a jamais rien de sévère », par les souples contours d'un corps blanc et délicat tout baigné de lumière et plein d'un tendre abandon. Mais il ne songe pas à blâmer dans le Corrège ce que les attitudes ont de roide et de forcé, le défaut de proportions, l'exécution parfois un peu lâche.

C'est un dieu, disait-il du Corrège, « et les Carrache, plus savants, ne sont que des hommes plus ou moins distingués ». Mais ne fait-il pas un trop grand éloge des Carrache? Il assure qu'ils brillent également par le talent et par la force de caractère, qu'ils firent violence à leur siècle, qu'ils refusèrent d'« abandonner le style naturel et simple », de « flatter l'affectation à la mode ».

S'il trouve le *Saint Michel* du Guide trop charmant, il voit dans sa *Madeleine* un ouvrage sublime, et il le regarde comme celui de tous les peintres italiens dont les têtes se sont rapprochées le plus de la beauté grecque; suivant lui, le Guide a une « manière suave », la légèreté des ombres et des draperies, la délicatesse des contours.

Il a dit qu' « il y a un fonds d'intolérance incroyable dans l'admiration passionnée ». Son admiration pour Raphaël et le Corrège le rend absolument injuste envers les Vénitiens. Titien lui semble froid!

On lui reprochera surtout ses jugements sur la sculpture. Il exige d'elle le *nu*, qu'il répudie dans la peinture. Le *nu* est, selon lui, l'unique langage de la sculpture, et sans le *nu* il n'y a pas, à proprement parler, de statuaire. Malheureusement les mœurs modernes repoussent le nu! Du moins, ajoute Stendhal, il faut imiter les Grecs, imiter leurs statues et leurs admirables bustes. Où ne fussent pas allés les premiers sculpteurs florentins avec leur ardeur et leur génie naturel s'ils avaient connu l'*Apollon* et trouvé dans Aristote que c'était le seul modèle à suivre! Mais il ne faut pas copier servilement l'antique comme font les artistes français. Il faut choisir, à la façon des Grecs, parmi les traits que la nature présente et prendre ceux qui peuvent toucher les hommes du dix-neuvième siècle; il faut se proposer Canova pour exemple.

Canova est, en effet, le plus grand des sculpteurs modernes. Stendhal le met au-dessus de Dannecker et de Thorvaldsen. Le premier garde toujours « un peu de lourdeur allemande ». Le second, auteur d'excellents bas-reliefs et de beaux bustes, donne à ses attaches des formes trop rondes, et la bonté domine dans le genre de beauté idéale qu'il adopte : n'a-t-il pas fait un curé de campagne du cardinal Consalvi, dont la physionomie est si fine? Canova a inventé un nouvel idéal, l'idéal de la grâce. A vrai dire, il y a trop de grâce dans son propre buste comme dans les bustes du peintre Bossi et du pape Pie VII. Mais sur cent statues de Canova vingt sont des chefs-d'œuvre, et pourtant elles ne sont pas des copies de l'antique.

A cet engouement pour le froid et emphatique Canova, se joint chez Stendhal une fausse idée de la sculpture des anciens. Il n'y a pas, selon lui, de beauté suprême dans la statuaire sans la « tranquillité » des Grecs. Il croit que la sculpture antique « ne voulait rien produire de terrible », et qu'elle avait l'horreur des « poses exagérées » et des « moments d'extrême agi-

tation ». Par suite, il en vient à dire que la sculpture ne cherche que la beauté, qu'elle ne peut se concilier avec l'expression des passions, que les grands mouvements la rendent ridicule et qu'elle ne saurait, par exemple, nous donner la tête de Napoléon contemplant la mer du haut d'une roche de Sainte-Hélène ou de Castlereagh sur le point de se tuer. Seul peut-être, Michel-Ange, s'il reparaissait, serait capable d' « exprimer les états de l'âme » et de « créer une sculpture moderne ».

Mais Stendhal exhorta les peintres de son temps à se dégager de l'influence des maîtres, à faire œuvre originale et personnelle. « Jusqu'à quand, s'écriait-il, notre caractère sera-t-il enfoui sous l'imitation? » Et il ajoutait qu'il faut connaître la nature de l'homme et non le talent d'un certain homme.

Aussi attaquait-il résolument l'Académie des beaux-arts. Il assurait que les académiciens « cherchent toujours à voir dans les ouvrages d'un jeune candidat s'il travaille dans leur système, s'il imite leur manière », et il proposait de supprimer l'Académie de France établie à Rome, « oasis parfaitement isolée de la société italienne et où régnaient despotiquement toutes les petites convenances qui ont étiolé les arts à Paris ». Les élèves, écrivait-il, vivent entre eux, et ils ont la même doctrine que leur directeur. Ne vaut-il pas mieux fermer l'École et donner à ces jeunes gens 5,000 francs par an, à condition qu'ils passent une année à Venise, une année à Rome, six mois à Florence et six mois à Naples?

Il déclarait que « l'expression est tout l'art ». Mais il recommandait les « perfections subalternes » et disait que le *sine qua non* de l'art, c'est non seulement le dessin, mais la couleur et le clair-obscur. Il regrettait que la « timidité du siècle eût tué le coloris », conseillait à Sigalon d'aller à Venise acquérir le sentiment de la couleur et félicitait Ingres de faire ressortir ses portraits sur un fond rouge. Il déplorait le « grand défaut » de l'école française, le manque total de clair-obscur, de ce clair-obscur qu'il regardait comme le charme le plus puissant de la peinture, de ce clair-obscur qui distingue le Guerchin et place le Corrège fort au-dessus de Raphaël : « depuis la

mort de Prud'hon, le clair-obscur est un mérite inconnu en France. »

Il rappelait les artistes au respect de la vraisemblance. « Honneur à la vérité! » s'écriait-il dans son *Salon* de 1824.

Cette vérité, il la trouve dans les tableaux de Constable, et c'est parce qu'elle « le saisit d'abord et l'entraîne » qu'il pardonne au peintre anglais la négligence outrée de son pinceau et la mauvaise disposition de ses plans; la vérité rend les paysages de Constable « charmants, délicieux, magnifiques », et Stendhal engage ses compatriotes à peindre la nature avec la même « naïveté de couleur ».

Il veut de la vérité dans la forme des têtes, dans l'expression des regards, et il blâme Lethière d'avoir donné dans le tableau de la *Fondation du Collège de France* un air si commun à François Ier : avec la tournure d'un soldat et un peu de la figure lourde des hommes de fort grande taille, ce prince n'avait pas le visage insignifiant que Lethière lui prête.

Il remarque, en appréciant le *Gaston de Foix* de Scheffer, que Jean de Médicis, le futur Léon X, n'avait pas la mine contrite : c'était un grand seigneur et non un vicaire de campagne et qui portait sans doute, non pas une robe rouge, mais le *giacco* ou la chemise de mailles.

Dans le tableau d'Ingres, le *Vœu de Louis XIII,* il juge que la Madone a une beauté matérielle qui « exclut l'idée de la divinité », et que l'enfant Jésus est « tout ce qu'il y a de moins divin au monde » ; ces deux personnages n'ont pas la physionomie céleste, l'*onction* indispensable dans un tel sujet, et, de même, Louis XIII n'a rien du chef d'un grand empire qui sollicite la bonté du Très-Haut.

C'est au nom de la vérité qu'il répudie ces héros de David et des davidiens qui négligent de se vêtir sous le ciel souvent froid de la Grèce et qui portent à une époque plus qu'à demi sauvage des casques et des draperies dont la fabrication suppose le talent des meilleurs ouvriers de Paris.

Mais il loue la *Bataille de Montmirail :* jusqu'alors les peintres pillaient à plaisir la *Bataille de Constantin;* le tableau de Vernet « est venu arrêter ce mouvement d'imitation, et

pour la première fois un peintre a osé représenter la manière dont on se bat aujourd'hui ».

Il préfère les bustes de l'antiquité aux statues parce qu'ils représentent des personnages réels, « des gens comme il faut » de la cour impériale ou de rudes républicains.

« Le simple et le naïf, disait-il, sont les trésors de la peinture », et il méprisait et traitait d'intrigant et de fat Lebrun, le peintre de Louis XIV, qui « nous a enfermés dans nos défauts naturels : une vaine pompe et la haine du clair-obscur et de tous les grands effets ».

Dans son *Salon* de 1824, il prêchait l'énergie, cette énergie qui lui semblait disparaître de plus en plus. Quoi! « tous les cœurs sont froids, et la passion ne se trouve nulle part! Aucun tableau n'a le feu que l'on trouve dans un opéra de Rossini! » Et il prie nos artistes de voyager : leur manière de sentir s'étiole dans le séjour de Paris, de ce Paris où tant de gens flétrissent l'énergie du nom de grossièreté. En 1837, à la vue du *Charles Ier* et du *Strafford* de Delaroche, il s'écrie que les personnages ressemblent au grand monde de l'époque : une extrême recherche dans les vêtements et aucune énergie dans les figures.

Somme toute, malgré des boutades, des partis pris, des contradictions et certaines étroitesses, Stendhal a le grand mérite d'avoir défendu la liberté de l'art. Il se moque de ceux qui voudraient rendre des arrêts dédaigneux à la Laharpe et régenter la peinture du haut de leur chaire. Il affirme que chaque artiste doit voir la nature à sa manière. « La préférence, dit-il, la préférence dégagée de tout jugement accessoire et réduite à la pure sensation, est inattaquable. » Qu'objecter à l'homme qui préfère les petits pois aux asperges? L'univers ne serait-il pas ridicule de lui crier par la voix d'un pédant vaniteux qu'il donne dans le mauvais goût, et que lui, univers, aime mieux les asperges que les petits pois? Stendhal ne croit pas qu'il y ait un beau absolu et un *bon goût*. Il proclame l'inanité des disputes sur Rubens et Raphaël, comme sur Racine et Shakespeare : « La peinture est au fond une bien petite chose dans la vie ; tout ce qui me paraît admirable en ce genre semble laid à mes

amis, et *vice versa.* » Lorsqu'il assure qu'il n'ose pas décider entre le *Pâris* et le *Moïse*, il ajoute : « Mon opinion n'est probablement que l'expression du tempérament que le hasard m'a donné ; le sanguin et le mélancolique préféreront le *Pâris;* le bilieux sera ravi de l'expression terrible du *Moïse,* et le flegmatique trouvera que cela le remue un peu. » Bref, le beau, c'est ce qui plaît, et ce qui plaît dépend de nous, de notre tempérament. Pour un Flamand les femmes de Rubens sont les plus belles du monde, et nous « qui admirons par-dessus tout des formes infiniment sveltes, nous trouvons les femmes de Raphaël un peu massives ». Chaque peuple a son idéal, et l'idéal du Danois ne peut être le même que celui du Napolitain. A Rome, on se nourrit de glace et de café; à Darmstadt, de choucroute; l'Italien mince, maigre, à l'œil plein de feu et au teint jaune, vit sobrement et ne fait que de petits repas; l'Allemand gras, blond, frais, boit de la bière et mange des tartines de beurre toute la journée : « comment diable veut-on que la même chose plaise à des êtres si dissemblables? »

Stendhal eut en 1834 l'idée de demander une chaire d'histoire de l'art au Collège de France, et Ampère s'engageait à soutenir sa candidature. Stendhal professeur! Et pourquoi pas? Il eût été piquant et instructif; il eût, pour parler comme lui, donné des idées saines aux jeunes gens. Mais eût-il fait régulièrement son cours?

CHAPITRE XIII

LITTÉRATURE

Racine et Shakespeare (1823 et 1825). — Les règles. — L'alexandrin. — La tragédie en prose. — Sujets nationaux. — Le romantisme. — Chateaubriand et Mme de Staël. — Vigny, Hugo, Lamartine. — La littérature française. — Rotrou, Retz, La Fontaine, Mmes de Sévigné et de Lafayette. — Molière et Regnard. — Bossuet et Fénelon. — Saint-Simon. - La Bruyère. — Montesquieu. — Voltaire. — Rousseau. — Diderot. — Buffon. — Les Mémoires. — Delille. — Sedaine. — Fabre d'Églantine. — Xavier de Maistre. — Andrieux. — Lemercier. — Jouy. — Courier. — Béranger. — Cousin. — Littérature allemande. — Burger. — Winckelmann. — Lichtenberg, Collin, Iffland. — Zacharie Werner. — Schiller. — Gœthe. — Schlegel. — Littérature anglaise. — Shakespeare. — Fielding. — Gibbon. — Walter Scott. — Byron. — Shelley. — Langue et littérature italienne. — Dante. — Boccace. — Tasse. — Machiavel. — Goldoni. — Beccaria, Verri, Parini. — Alfieri. — Foscolo. — Monti. — Manzoni. — Pellico. — Giraud. — Les sonnets. — Dialectes : Grossi, Baffo, Buratti. — Housard de la liberté.

Beyle devait prendre part à la querelle du romantisme. Dès 1813 il adoptait la définition de Schlegel : les poètes grecs et français, disait-il, ont cultivé la littérature classique ; Calderon, Shakespeare, Schiller, Gœthe sont des poètes romantiques, et, sans songer que Calderon était Espagnol, il nommait romantiques les œuvres écrites dans les langues du Nord.

Il s'intéressa en 1818 à la guerre qui divisait Milan, à la lutte des verts et des bleus; s'il jugeait le *Conciliatore* « plat » et « bête », il approuvait les articles d'Ermès Visconti, et aux côtés du chef des romantiques, Louis de Breme, il combattit pour la tragédie à la *Richard III* contre la tragédie à la *Xipharès*, pour Byron contre Boileau, pour Shakespeare contre Racine. « C'est Shakespeare, s'écriait-il à Milan en 1820, c'est Shakespeare que je veux, et tout pur : malheur en révolution d'esprit et d'intérêts au *mezzo termine !* »

N'avait-il pas dans sa jeunesse, au temps de sa vie d'artiste, marqué pour Racine une certaine irrévérence? « Je méprise sincèrement Racine, dit-il en 1807. Je vois d'ici toutes les platitudes qu'il faisait à la cour de Louis XIV; l'habitude de la cour rend incapable de sentir ce qui est véritablement grand. » Sous la Restauration il reproche aux personnages de Racine d'être avant tout contents de bien parler; dès le Consulat, il blâmait leurs longues tirades et leur verbiage.

En 1823 il lançait à Paris sous le titre *Racine et Shakespeare* une brochure romantique qu'il projetait de composer dès la fin de 1820 (1). Elle fit quelque bruit. Mais il rentra bientôt dans la lice. Le 24 avril 1824, à la séance annuelle de l'Institut, Auger, directeur de l'Académie française, s'élevait avec force contre le nouveau schisme littéraire. Beyle répondit plusieurs mois après, en 1825, à cette sortie de l'académicien : il publia la seconde partie de *Racine et Shakespeare*, qui commençait par cette phrase mordante : « Ni M. Auger ni moi ne sommes connus. »

Le titre était bien choisi : il mettait en évidence les dieux rivaux, les génies tutélaires qu'invoquaient les deux écoles. Mais l'ouvrage en son ensemble est assez vide. La seconde partie, comme disait Crozet, ne vaut rien, et la première n'est pas du tout ce que croyait Crozet, un véritable traité du théâtre en quelques pages (2). Si Beyle a parfois de l'esprit, et un esprit piquant, son raisonnement manque de netteté, de vivacité, de vigueur. Selon sa coutume, il a jeté ses idées sur le papier sans prendre le temps de les remanier, de les arranger, de les présenter en bon ordre, et il a décoché ses flèches sans les avoir aiguisées. En pareille matière, il fallait être nerveux, pressant, serré. Beyle languit et se traîne. Il se contredit à plusieurs pages de distance : il prétend, par exemple, que la moindre allusion politique fait dans une œuvre littéraire l'effet d'un coup de pistolet au milieu d'un concert, et il propose à ses contemporains de traiter des sujets politiques; il assure que le

(1) *Souvenirs d'égotisme*, 272.
(2) Aug. Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 125.

gouvernement représentatif tue la finesse d'esprit, et il cite dans son livre Fox et Sheridan; il déclare que les Français sont raisonneurs, sérieux, envieux même, et l'instant d'après, qu'ils sont légers et incapables d'un sentiment profond! Enfin Beyle ne voit que certains côtés de la question; il n'a que des aperçus épars, et Lamartine regrettait justement qu'il n'eût pas « étendu davantage ses idées ».

Il proteste d'abord contre les règles, ces fers que Corneille, Racine, Voltaire portaient avec grâce, avec tant de grâce que les pédants sont parvenus à persuader aux Français que des chaînes pesantes sont à qui veut courir un indispensable ornement. Est-ce qu'en Angleterre depuis deux siècles et en Allemagne depuis cinquante ans l'imagination du public ne se prête pas à des tragédies affranchies des règles de temps et de lieu? Est-ce que *Macbeth,* qui commence par la fuite des princes d'Écosse et finit par leur retour victorieux, ne dure pas plusieurs mois? Est-ce qu'un Français, assistant à la représentation d'*Iphigénie*, croit que l'action dure un jour? Othello aime follement sa femme au premier acte et la tue au cinquième; ce changement peut-il se produire en lui dans l'espace de trente-six heures? Et que d'absurdités entraîne l'unité de lieu! Est-il vraisemblable que l'Émilie de *Cinna* vienne conspirer dans le grand cabinet de l'empereur? La scène ne doit-elle être que dans le palais d'Auguste? Si vous faites une *Mort de Henri III*, ne devez-vous pas représenter d'un côté Paris, la duchesse de Montpensier, le cloître des Jacobins, et de l'autre Saint-Cloud, l'irrésolution, la faiblesse, les voluptés? Si dans cinquante ans un homme de génie ose composer une pièce sur la chute de Napoléon et le montrer à l'île d'Elbe, à Grenoble, au Champ de Mars, à Waterloo et sur le roc de Sainte-Hélène, les spectateurs que d'Aubignac et Laharpe n'auront pas hébétés seront-ils choqués par les sept mois de temps et les cinq mille lieues d'espace qui sont nécessaires?

Cette tragédie nouvelle n'emploiera pas l'alexandrin. L'alexandrin, cet alexandrin qui lui fut si rebelle et qu'il mania dans son *Letellier* avec tant de peine et de gaucherie, l'alexandrin est la bête noire de Stendhal. Il le déclare fort commode pour qui n'a

pas d'idées, et il le nomme un cache-sottise. C'est l'alexandrin, dit-il, qui fait de la comédie une épître badine et fine en forme de dialogue, et de la tragédie une suite d'odes entremêlées de narrations épiques. L'alexandrin repousse avec dédain les détails naïfs que le public prise dans *Ivanhoë* et *Rob-Roy*, et c'est dans ce mètre que Legouvé a reproduit si plaisamment le beau mot de Henri IV sur la poule au pot. Il faut donc bannir l'alexandrin ou du moins lui interdire certains sujets. Passe que la tragédie mythologique, que la tragédie d'amour soit en vers. Mais la tragédie nouvelle doit être en prose. C'est en prose qu'il faut représenter un grand événement qui se passe en plusieurs mois et dans des lieux divers : *Clovis et les évêques*, l'*assassinat de Montereau*, *Jeanne d'Arc et les Anglais*, la *Saint-Barthélemy*, les *États de Blois*, la *mort de Henri III*, la *mort de Henri IV*, *Louis XIII au pas de Suse*, le *retour de l'île d'Elbe*. Traiter ces sujets en alexandrins, c'est leur mettre un masque, c'est donner aux personnages une ridicule affectation de noblesse : « nous voulons des tableaux beaucoup plus près de la nature : *Guillaume Tell*, de Schiller, traduit en prose, nous fait plus de plaisir qu'*Iphigénie en Aulide*. »

Non qu'on ne doive recourir qu'à l'histoire de France. Stendhal recommande Tite-Live, la Bible, les modernes Hellènes, et il ne connaît pas de sujet plus beau et plus touchant que la mort de Jésus. Mais il souhaite que la tragédie traite surtout des sujets nationaux, qu'elle reproduise les mots sublimes des vieilles chroniques, qu'elle représente les mœurs et les passions du moyen âge et de la Renaissance, les catastrophes narrées par Commines et Jean de Troyes, les grandes actions des Duguesclin, des Montmorency, des Bayard, des Lautrec, des La Trémouille, des Crillon. Pourquoi, disait-il plus tard, notre théâtre ne ressemblerait-il pas à celui de Lope de Vega et d'Alarcon qui eurent l'audace de peindre des cœurs espagnols?

Sur nombre de points, Stendhal a raison.

Il a raison de dire que les unités ne sont nullement nécessaires, que les tragédies de son temps ne valaient que par de brillantes tirades où s'exprimaient des sentiments généreux; mais « il suffit qu'elles soient amenées par quelques vers de

liaison : c'est comme dans les ballets; l'action doit être faite pour amener de beaux pas et pour motiver tant bien que mal des danses agréables. »

Il a raison de conseiller à ses contemporains « terrifiés par la réputation du grand Racine », d'étudier Shakespeare, de lui dérober son art, de prendre, comme lui, des sujets dans l'histoire nationale; Melpomène, écrit un auteur de l'époque, ne devait pas frémir de toucher une chronique.

Il a raison de blâmer la jeunesse qui sifflait et huait Shakespeare parce que Shakespeare était Anglais. On avait vu à la Porte-Saint-Martin les spectateurs du parterre se précipiter sur la scène pour expulser les comédiens venus d'Angleterre; ils avaient accompagné du bruit des mirlitons le chant de l'actrice qui jouait Desdémone; ils lui avaient jeté des pommes, des noix, des œufs, des gros sous. Stendhal critique justement ce « patriotisme d'antichambre ». Voilà un beau triomphe pour l'honneur national! N'est-ce pas une honte que des calicots se mêlent aux étudiants de Paris pour crier : « A bas Shakespeare! C'est un aide de camp de Wellington! »

Il a raison de se moquer des jeunes gens qui se faisaient poètes après avoir appris par cœur Racine et Delille.

Il s'élève à bon droit contre le style académique, arrangé, compassé, précieux, contre Fontanes, — ce Fontanes qu'il voit toujours se frottant le front pour être sublime ou se rendant chez un ministre pour demander le titre de baron, — contre les élèves de Fontanes qui détestent le mot propre. Le mot propre n'est-il pas « unique, nécessaire, indispensable »? Comment veut-on qu'Othello ne prononce pas le mot *mouchoir*, Othello qui ne tue Desdémone que parce qu'elle s'est laissé ravir par Cassio ce mouchoir fatal qu'elle a reçu du Maure au premier temps de ses amours?

Il reproche à l'Académie, cette « institution surannée », d'avoir agi dans cette affaire comme agit un ministre, d'avoir manqué de tact, d'avoir pris un ton de suffisance et de supériorité que nul ne doit prendre envers le public, et il persifle spirituellement le pauvre Auger qui flétrissait au nom de l'Académie la *secte* naissante. Les romantiques sont donc des

sectaires! « Je suis un sectaire, s'écrie Beyle, et le dictionnaire de l'Académie dit que ce mot est odieux ! »

Déjà, dans son *Haydn*, en 1814, il supposait qu'un jeune colonel lui tenait ce langage : « Il me semble depuis la campagne de Moscou qu'*Iphigénie en Aulide* n'est plus une aussi belle tragédie; je trouve cet Achille un peu dupe et un peu faible; je me sens du penchant au contraire pour le *Macbeth* de Shakespeare. » Stendhal remarque de même dans sa brochure de 1823, comme dans celle de 1825, que la Révolution a secoué les âmes et que les hommes de sa génération, les soldats de la République et de Napoléon qui ne lisaient ni Homère, ni Tacite, ni Quinte-Curce, qui bivouaquaient devant Moscou et assiégeaient Saragosse, qui couraient l'Europe et dès l'enfance mangeaient de la vache enragée, cherchent l'idée plus que la beauté des mots : « Jamais peuple n'a éprouvé dans ses mœurs et dans ses pensées de changement plus rapide et plus total que celui de 1780 à 1823, et l'on veut nous donner toujours la même littérature, la tragédie qui plaisait aux Dangeau et aux Cavoye! N'est-ce pas un effort ridicule et absurde que celui d'attraper et de reproduire les caractères et les formes qui plaisaient vers 1670 (1)? » Stendhal propose donc de rompre avec le passé. Pourquoi prendre pour modèles Racine et les raciniens, puisqu'on a cessé de sentir et de penser comme eux? Satisfaire les « besoins moraux » et les « passions dominantes » des contemporains, représenter des événements qui ressemblent à ceux qui se passent quotidiennement sous nos yeux, mettre en scène des personnages qui parlent et agissent comme ceux que nous rencontrons tous les jours, administrer au public « la drogue juste qui lui fera plaisir », lui donner dans sa saveur l'eau dont il a soif, voilà, dit Stendhal, le principe du romantisme.

Et, par suite, il définit ainsi le classicisme et le romantisme. Le classicisme présente aux peuples la littérature qui charmait leurs arrière-grands-pères; le romantisme ou le romanticisme,

(1) C'est ainsi qu'au nom de sa génération (*nous qui avons vu Bonaparte*) Victor Hugo s'élèvera plus tard contre la littérature d'ancien régime, contre la littérature à paniers et à falbalas.

la littérature qui les charme aujourd'hui. Sophocle et Euripide étaient romantiques, puisque leurs tragédies donnaient aux Athéniens le plus grand plaisir possible. Shakespeare était romantique, puisqu'il retraçait à ses contemporains l'image de leurs guerres civiles. Racine était romantique, puisqu'il offrait aux marquis de son époque une peinture des passions, tempérée par la mode, par l'extrême dignité. En un mot, les meilleurs écrivains ont été romantiques.

Stendhal revient donc à sa théorie des milieux. Le romantique, dit-il, doit plaire aux peuples « dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances », et le mot *romantique* signifie pour lui « calculé sur les besoins actuels (1) ». Et certes, il a raison de penser qu'il faut être de son temps, qu'il faut exprimer l'esprit de son époque et marquer son œuvre de l'empreinte de son siècle. Mais la définition de Stendhal ne s'applique pas au romantisme de la Restauration, puisque ce romantisme célèbre le moyen âge, et opposer Shakespeare à Racine, n'est-ce pas opposer classique à classique, puisque tous deux ont charmé nos arrière-grands-pères?

D'un bout à l'autre des deux brochures abondent les vues fausses et contestables.

Choqué, ennuyé de la pompe et de la raideur de l'alexandrin, Stendhal le proscrit absolument : c'est, selon l'expression de Hugo, s'en prendre au vers, au lieu de s'en prendre aux versificateurs; c'est condamner l'outil au lieu de condamner les ouvriers.

Il se moquait de la *Pandore* qui lui reprochait de ne pas sentir les vers. Mais la *Pandore* n'avait pas si grand tort. Il a beau louer le rythme du rôle de Monime; il a beau dire que le vers, au moins dans la satire, l'épigramme, la comédie satirique, l'épopée et la tragédie mythologique, est « la manière la plus belle de rendre une pensée », Stendhal n'aime pas la poésie, ou plutôt il ne l'aime plus. Il en vient à déclarer que

(1) Cf. sa définition du romantisme en peinture. Il la maintint obstinément. En 1829 il assure que Canova a été romantique, « c'est-à-dire que sa sculpture convenait réellement à ses contemporains » et « leur faisait le plus de plaisir puisqu'elle était taillée à leur mesure ». Cf. plus haut, p. 266.

Racine, gêné par l'alexandrin « comme le paladin par son armure de fer », n'a pu reproduire avec netteté les nuances du cœur. Il juge impossible de faire en vers un exact tableau des mouvements de l'âme. Il assure que « le vers de Racine altère la vérité simple et nue de la parole de l'homme passionné ». Les vers, lit-on dans l'*Amour*, « furent inventés pour aider la mémoire; les conserver dans l'art dramatique, reste de barbarie ». Évidemment Stendhal ne comprend pas ou ne veut plus comprendre cette langue des vers qui

a cela pour elle,
Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend et ne la parle pas.

Est-ce, comme il le dit assez franchement, la jalousie de l'impuissance? Ne goûterait-il plus les poètes, parce qu'il ne peut être poète? N'écrivait-il pas en 1811 que la tragédie le *scie* parce qu' « elle n'est pas sa nature » ? En tout cas, à cette époque, il prise plus que jamais l'exactitude. Dès 1820 il confesse que les vers l'ennuient parce qu'ils sont moins exacts que la prose, que la Rébecca d'*Ivanhoë* lui fait plus de plaisir que toutes les Parisina de Byron, et l'année suivante il trouve que la poésie « avec ses comparaisons, sa mythologie, sa dignité de style à la Louis XIV et tout l'attirail de ses ornements » est bien au-dessous de la prose lorsqu'elle tente de donner une idée précise des troubles du cœur : « dans ce genre, on n'émeut que par la clarté. »

Mais qu'est-il advenu de cette tragédie en prose qu'il appelait de tous ses vœux? Il s'écriait que l'art changerait de face dès que les personnages pourraient dans un *Henri III* aller de Paris à Saint-Cloud. Hélas! il ne suffisait pas de supprimer l'unité de lieu et de renoncer à l'alexandrin pour faire de beaux drames sur de grands sujets nationaux. « Qu'il paraisse, disait le classique que Stendhal met en scène, qu'il paraisse, le Messie romantique; faites, messieurs, faites; ce sont des actions qu'il faut à votre parti. » Le Messie a-t-il paru? Et quelles ont été les actions du parti romantique? Beyle avouait en 1838 que la question n'avait pas « fait un pas », qu'aucune

œuvre du romantisme ne valait le *Cid* ou *Andromaque* (1). Mais, remarquait-il, ce n'était pas la faute du romantisme : « le romantisme ou la déroute des trois unités était une chose de bon sens; profiter de la chute du tyran absurde pour faire de belles pièces, est une chose de génie, et le génie français se porte maintenant vers l'Académie des sciences ou vers la tribune. Molière, naissant aujourd'hui, aimerait mieux être député que poète comique. Chaque époque a une branche de connaissances sur laquelle elle concentre toute son attention; là seulement il y a vie. Du temps de Pétrarque, il s'agissait de découvrir et de publier des manuscrits anciens. De nos jours, la politique vole la littérature, qui n'est qu'un pis aller. »

Il faut enfin blâmer ses injustes attaques contre Racine. Stendhal prétend que la tragédie racinienne s'adresse, non à la nation « raisonnante et industrielle » de 1825, mais à la nation « courtisanesque » de 1670, qu'elle est « la meilleure possible pour les courtisans vaniteux et spirituels d'un despote fort vaniteux lui-même et fort égoïste », et il conclut que Racine trouvera des partisans dans toute monarchie, qu'Iturbide, fondant un empire à Mexico, « ouvrait un cours de littérature en faveur de Racine ». Comme si Napoléon n'avait pas préféré Corneille à Racine! Comme si le théâtre de Racine inspirait l'amour de la royauté! Comme s'il fallait chercher dans la tragédie racinienne autre chose que la passion peinte avec force et vérité! Comme s'il fallait pour la comprendre ou ne pas la comprendre, avoir telle ou telle opinion politique! Sûrement, Stendhal ne veut plus voir, comme jadis, dans l'auteur de *Britannicus* et de *Phèdre* un pénétrant observateur de l'âme, et peut-être Racine, trop fin et trop discret, n'a-t-il pas les traits assez saillants et la couleur assez vive pour que Beyle devine en lui le psychologue consommé.

(1) Il avait prévu ce résultat dès 1814. « On criera beaucoup, disait-il dans la *Vie de Haydn* (p. 178); il y aura des pamphlets et des satires, peut-être même des coups de bâton distribués dans quelque moment où le public, dans une profonde tranquillité politique, sera juge compétent en littérature; mais enfin le public, excédé des plats élèves de Racine, voudra voir *Hamlet* et *Othello* Toutefois, ces pièces ne tueront point *Phèdre* et *Cinna*, et Molière restera sans rival par la raison simple qu'il est unique. »

Stendhal ajoute que nous jugeons Racine d'après autrui, que les Français restent jusqu'au dernier jour « hommes de collège », qu'aucun d'eux n'ose en appeler à sa propre sensation, qu'ils tiennent de La Harpe toute leur littérature, qu'ils récitent vaniteusement les phrases du critique parce qu'ils sont certains, en les répétant, de n'être pas sifflés, et qu'au Marais on passe même pour un homme d'esprit lorsqu'on peut les dire avec une légère variante. N'est-ce pas nier le mouvement romantique? Les partisans de la nouvelle école ne se soulevaient-ils pas contre La Harpe et ce que Hugo nommait sa naïve assurance? Mais Stendhal ne sait pas garder la mesure; il prétend que La Harpe, cet « eunuque du sérail », a étouffé deux ou trois hommes de génie, surtout dans la province!

En réalité, il n'est pas romantique du tout. Sans doute il demande la suppression des règles, et son mépris pour La Harpe va jusqu'à la haine. Sans doute, comme les romantiques, il représente des personnages où lui-même se peint, affirme la souveraineté de la passion et glorifie le crime en glorifiant l'énergie. Mais il n'est pas jeune comme les romantiques, et ce quadragénaire est un indépendant, un irrégulier qui n'appartient à aucune école, à aucun cénacle, et ne suit la bannière de personne. Croit-il, comme les romantiques, à la nécessité de régénérer les lettres françaises par la sève étrangère? Est-il, comme eux, favorable au christianisme, et, comme eux, défenseur de l'autel et du trône? Ses héros ont-ils dans les veines du sang romantique, et Julien Sorel de *Rouge et noir* a-t-il le mal du siècle, la soif de l'idéal? est-il sensible aux imposants spectacles de la nature?

Si novateur qu'il soit, Stendhal se rattache au passé, à ce dix-huitième siècle dont Hugo refuse de porter la queue; il est imprégné de l'esprit de Voltaire et des encyclopédistes; il lit volontiers les romans de Crébillon; il regarde *Marianne* comme un modèle, et il loue vivement la finesse « quelquefois pleine de sentiment de l'aimable Marivaux »; il emprunte à Maupertuis sa définition du plaisir; il a pour Helvétius une vénération profonde, et sa philosophie est celle de Condillac et de Tracy.

On croirait qu'il passe à travers le romantisme comme il

passait naguère à travers l'Allemagne sans en comprendre la langue et le caractère. Quels sont à ses yeux les romantiques de 1825? Tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Académie française, et il propose au choix de la docte compagnie, dans un singulier pêle-mêle, Lamartine, Béranger, Barante, Fiévée, Guizot, Lamennais, Victor Cousin, le général Foy, Royer-Collard, Fauriel, Daunou, Courier, Benjamin Constant, M. de Pradt, Scribe et Étienne! Il n'entend donc rien au romantisme. Ne dit-il pas que Pigault-Lebrun est beaucoup plus romantique que Nodier, parce que Pigault-Lebrun est populaire, parce qu'on lit l'*Enfant du carnaval* et non pas *Trilby* à Brest et à Perpignan; que ce Pigault-Lebrun, si peu estimé des pédants, est le plus gai de nos romanciers; que, s'il faisait naufrage, s'il devait vivre dans une île déserte, et s'il n'avait sur son vaisseau que des livres imprimés depuis vingt ans, il sauverait d'abord Pigault-Lebrun? Il ne pensait pas que les poètes de son temps pussent jamais réformer et assouplir l'alexandrin. De même, il assure qu' « il ne faut pas innover dans la langue » . Il croit qu'il est inutile de créer de nouveaux tours, qu'un auteur, romantique par les idées, doit être classique par l'expression et « tâcher d'écrire comme Pascal et La Bruyère » . Il ne demande à la tragédie nationale d'autre prose qu'une prose simple, correcte, nullement ambitieuse, modelée sur celle de Voltaire, et les effets de mots, les images éclatantes, les périodes amples et harmonieuses, tout cela lui semble prétentieux et recherché.

Après avoir encouragé et guidé les romantiques, après avoir fait campagne avec eux comme un de leurs éclaireurs et de leurs chefs d'avant-garde, Stendhal les abandonna. Il avait publié des articles dans le *Globe*. Mais, selon la remarque de Delécluze, si les rédacteurs du journal partageaient au fond ses opinions, ils avaient plus de savoir que Beyle et plus de réserve. Il déclara que la revue avait le ton puritain, qu'elle manquait un peu d'esprit, et il rompit avec les « grands hommes » du *Globe*.

Il sait et il dit que Chateaubriand et Mme de Staël avaient commencé la révolution littéraire. Mais il n'a pour ces deux coryphées du romantisme que sarcasmes ironiques.

Sans doute, et bien que sous le règne de Napoléon la jeunesse connût peu l'ennui, Chateaubriand a fait dans son petit roman de *René* la plus belle peinture de ces sentiments vagues et mélancoliques qui sont l'effet de l'oisiveté. Sans doute, il a le « vernis chevaleresque » et la « noblesse du tour ». Mais il a « défendu la religion comme jolie », et il est emphatique, il a des disciples comme Salvandy, dont le style est absolument inintelligible aux étrangers, et comme Marchangy, qui serait presque aussi absurde que le vicomte d'Arlincourt, s'il s'avisait d'écrire des romans. Bref, Chateaubriand « ennuie », « impatiente » Stendhal : « c'est un homme d'esprit qui me croit trop bête »; pourquoi ne s'est-il pas servi de la langue de Voltaire et de Rousseau?

Stendhal juge aussi étrangement Mme de Staël. Il loue *Delphine* et il trouve que Léonce n'est pas amoureux, que Delphine serait assez aimable si elle n'était pas si métaphysicienne, qu'il y a peu de femmes de quarante ans qui ne ressemblent plus ou moins à Mme de Vernon, et qu'on pourrait tirer de ce roman beaucoup de réflexions ingénieuses, voire profondes sur la société de Paris. Mais en 1806, dans un voyage à Ermenonville, il lit les *Lettres* sur Rousseau et y remarque de l'enflure et « un intérêt personnel qui gâte quelques idées justes ». Il trouve dans *Corinne* un « pathos », une « emphase poétique qui révolte les âmes nobles », et la peinture de l'Italie lui paraît loin de l'original. Les *Considérations sur la Révolution*, où Mme de Staël s'exprime sévèrement sur le compte de Napoléon, le remplissent d'indignation. Que de vanité chez cette Genevoise aristocrate qui reçoit des duchesses et adore la noblesse avec toute la ferveur d'une parvenue! Elle veut montrer ses parchemins, produire ses titres, et elle prône son père à tout instant, elle s'accroche au ministère de M. Necker comme à son patrimoine; à chaque page des *Considérations* elle nous assomme de l'importance de M. Necker! Certes, elle a beaucoup d'esprit; mais n'est-ce pas qu'elle fréquente les plus grands hommes du siècle et leur prend des phrases spirituelles qu'elle met ensuite bout à bout? Et si, dans ses *Considérations*, elle a bien représenté les gens avec lesquels

elle a dîné, comme Sieyès; si son ouvrage offre un choix heureux d'anecdotes, son style tendu et qui vise à l'effet n'est-il pas au-dessous de sa conversation si charmante, si entraînante (1)? Son livre sur l'*Allemagne* est agréable, mais faux à tout moment, puisqu'elle y développe les analyses fournies par Schlegel. Peut-on juger les auteurs dont on ignore la langue? Peut-on connaître leur véritable pensée même dans une bonne traduction? Mme de Staël a visité Gœthe et Schiller à Weimar, elle a dépeint leur personne, mais elle « ne s'est pas doutée » de leurs œuvres. Toutefois, elle a su très adroitement esquiver l'objection accablante que lui feraient les écrivains allemands et acheter leur silence : elle exagère le mérite des plus petits d'entre eux, et les Aimé Martin, les Lacretelle de ce pays-là sont tout étonnés de se voir célèbres.

Les jugements de Stendhal sur Hugo, Lamartine, Vigny dont l'inspiration avait alors un caractère religieux, sont tout aussi superficiels et injustes.

Le poème d'*Eloa* lui paraît « lugubre et niais ».

Il regarde *Hernani* comme une pièce remarquable, bien qu'elle ait le défaut éternel des pièces de théâtre écrites en vers, et il avoue que les « dures exagérations » de Hugo conviennent mieux aux Français que les petits vers doucereux de Baour-Lormian. Mais les *Orientales* l'ennuient, les *Odes et poésies sacrées* lui rappellent les *Nuits* d'Young, et le *Dernier Jour d'un condamné,* inférieur à certains passages des *Mémoires* de Vidocq, lui fait horreur. Si Hugo tourne bien le vers français, il est somnifère; s'il n'est pas un homme ordinaire, il a le tort de vouloir être extraordinaire. Stendhal ne lui pardonne pas d'être « le véritable poète du parti si habilement dirigé par Vitrolles et Frayssinous » (2).

(1) Voir surtout la lettre à Colomb (*Corr.*, I, 77); dans *Rome, Naples et Florence* il avoue que Mme de Staël était la première improvisatrice de France: « Quand elle arriva en exil à Auxerre, elle débuta dans l'aimable salon de Mme de la Bergerie par se vanter huit jours de suite; le cinquième, par exemple, elle parla uniquement de la beauté de son bras, mais elle n'ennuyait pas. »

(2) Cf. dans la *Vie littéraire* du 28 octobre 1875 une lettre de Sainte-Beuve qui raconte que Mérimée mit un soir Hugo et Beyle en présence. Hugo et Beyle, dit Sainte-Beuve, « étaient comme deux chats sauvages, de deux gout-

Lamartine trouve des accents d'une douce sensibilité, d'une mélancolie profonde; il a quelque chose à dire, et il le dit avec une grâce divine. Mais il n'observe pas l'homme : c'est toujours, et uniquement, un cœur tendre, désespéré par la mort de sa maîtresse, et il n'a pas une pensée de haute philosophie; il imite le ton de lord Byron, sans avoir son orgueil et son aristocratique misanthropie; c'est Byron peigné à la française, et il devient puéril dès qu'il n'exprime plus l'amour.

Il semble, au reste, que Beyle, l'égoïste Beyle, absorbé par ses voyages, par ses caprices et ses amours, par ses propres œuvres, n'ait suivi que d'un regard distrait le développement de la nouvelle école poétique. S'il découvre en lisant les *Contes d'Espagne et d'Italie* au cabinet littéraire que Musset est « un grand et vrai poète (1) », il n'est pas, comme on dit, au courant lorsqu'en 1829 il écrit à Mérimée : « Je ne vois que vous en littérature et M. Janin, auteur du *Dialogue de don Miguel et Napoléon.* »

Mais il connaissait sa littérature française, et l'on pourrait tirer de ses œuvres et de sa correspondance nombre de jugements curieux et d'appréciations originales, sinon exactes et justes.

Il remarque, par exemple, que la littérature française serait bien autrement pittoresque si le ciel avait mis près de Paris un lac passable et de hautes montagnes. A peine si La Bruyère ose dire un mot de l'impression profonde qu'un beau paysage laisse en certaines âmes. « La première trace d'attention aux choses de la nature, c'est cette rangée de saules sous laquelle se réfugie le duc de Nemours réduit au désespoir par la belle défense de la princesse de Clèves », et Stendhal ajoute que les beautés de la nature étaient presque entièrement inconnues à Voltaire, que Rousseau les mit à la mode.

Il disait plaisamment, mais avec sens, que la poésie fran-

tières opposées, sur la défensive, les poils hérissés et ne se faisant patte de velours qu'avec des précautions infinies; Hugo, plus franc, plus large, ne craignant rien, sachant qu'il avait affaire à un ennemi des vers, de l'idéal et du lyrique; Beyle, plus pointu, gêné et moins grande nature en cela ».

(1) Stryienski, *Revue de Paris*, 15 juillet 1898, p. 417.

çaise au temps de Henri IV était comme une demoiselle de trente ans, ruinée, montant en graine et qui, après avoir manqué trois mariages, et pour ne pas rester fille, faisait un mariage de raison avec un veuf quinquagénaire, M. de Malherbe.

Rotrou lui rappelle Massinger. Il loue surtout le *Venceslas* — dont Julien Sorel cite deux vers à la veille de sa mort — et il regarde l'exposition de cette tragédie comme un des chefs-d'œuvre de la scène française : « On a fait depuis Rotrou des Hippolyte, des Cinna, des Orosmane; mais il n'a pas paru de Ladislas ; j'aime à mettre aux prises par la pensée les Bajazet, les Achille, les Vendôme avec ce fougueux Polonais; pour lui tenir tête, il faut aller chercher l'Hotspur de Shakespeare. »

Retz est l'homme de France qui, à tout prendre, a eu le plus d'esprit : « on ne sent pas, comme chez Voltaire, des idées courtes, et il ose dire les choses difficiles à exprimer. »

La Fontaine lui semble le premier poète de la langue française. On ne peut traduire et imiter le bon Champenois, et ceux qui veulent copier son naturel n'attrapent que le niais. Sa fable du pauvre bûcheron chargé de ramée est plus émouvante à elle seule que la *Mérope* de Voltaire.

Mme de Sévigné, douce, aimable, nullement méchante, a, toutefois, parlé trop légèrement des pendaisons et autres « mesures acerbes » employées par son ami le duc de Chaulnes.

Mme de Lafayette a fait une admirable peinture de l'amour : si les chansons que chantaient les filles d'honneur de Catherine de Médicis prouvent par leur indécence incroyable toute la fausseté des mœurs décrites dans la *Princesse de Clèves*, « plusieurs parties de cette peinture n'ont point été surpassées ; je les compare à certains ciels ornés d'anges par le Pérugin, que les écoles de Rome et de Bologne, si savantes et si supérieures dans tout le reste, n'ont jamais pu faire oublier. »

Stendhal est sévère pour Molière. On sait qu'il voulait être auteur comique. Par suite, il juge son grand devancier avec l'aplomb d'un homme du métier. Il lui reproche de tourner péniblement l'alexandrin, de dire souvent trop ou trop peu,

d'user d'un style figuré qui semble maintenant ridicule. Molière, dit Beyle au temps de la querelle du romantisme, Molière fit les meilleures comédies et les plus amusantes qu'on pût faire pour les seigneurs du règne de Louis XIV; mais il a eu justement le malheur de travailler pour des gens élégants; il n'a osé « suivre librement les élans d'une imagination folle »; il imite le bon ton de Versailles et l'impertinence des marquis. Que nous importe aujourd'hui? Il n'y a plus de cour; le bonheur ne consiste plus pour nous, Français, à copier les manières de la cour, et nous préférons aux grâces des marquis l'image naïve de nos passions. Comme si Molière n'avait pas représenté sous l'habit enrubanné des marquis et leurs aimables dehors les passions humaines! Mais on peut en appeler du Stendhal de 1823 au Beyle de 1804 et de 1814. En 1804, Beyle tenait Molière pour « l'homme qui fait le mieux connaître le cœur humain », et il assurait que, par ce qu'il voyait tous les jours, il comprenait des traits sur lesquels il glissait autrefois quand il lisait ce « grand peintre ». En 1814, il s'écriait : « Les grands hommes sont comme les sommets des Alpes. Comment avez-vous senti tout le génie de Molière? En voyant qu'après cent cinquante ans, il s'élevait encore seul à l'horizon. » Il a commenté quelques pièces de Molière, et plusieurs de ses remarques de détail ont du prix. Mais, dans l'ensemble, son jugement est aussi faux qu'injuste. Il dit que *Tartufe* est un peu froid, que l'action marche lentement, et il propose de modifier l'intrigue en plaçant à côté de Tartufe un vrai dévot, un vieil évêque pieux, oncle d'Elmire; ce saint prélat, extrêmement ménagé par Tartufe, s'effaroucherait de ses maximes et se tournerait contre l'hypocrite sans lui nuire pourtant à cause de la religion. Il met le *Misanthrope* au-dessous du *Philinte* de Fabre d'Églantine et le compare à un palais magnifique construit à grands frais, mais où l'on s'ennuie. Il prétend que Molière s'est, dans *Georges Dandin*, privé d'une foule de situations comiques, et que la pièce des *Femmes savantes* est trop dénuée de plaisanteries, qu'elle manque de vivacité. Stendhal croit qu'une comédie doit être gaie d'un bout à l'autre, doit n'offrir que des scènes qui font rire, et il blâme

sérieusement Molière de n'avoir fait que des scènes « fortes », des scènes « probantes » qui donnent un « très grand plaisir philosophique » (1).

Le jugement de Stendhal sur Molière lui dicte son jugement sur Regnard. Regnard, extrêmement inférieur à Molière, est plus comique; il fait rire plus souvent et de meilleur cœur; sa satire, moins amère, moins sensée, et partant plus gaie, ridiculise les jaloux, les amants passionnés, les gens de loi fripons, les classes nécessaires et éternelles de la société, tandis que Molière ridiculise les classes créées par le gouvernement et les mœurs de Louis XIV.

Stendhal ne connaît que le Bossuet des *Oraisons funèbres*, et ce Bossuet « nourri des livres saints, comme Fénelon d'Homère et des Grecs », lui paraît employer le plus grandiose des styles, un style qui mêle à sa majesté terrible un naturel parfait et une précision admirable. Les tours de Bossuet semblent quelquefois outrés, et lorsque son discours n'est qu'un centon de l'Écriture, il ennuie les jeunes gens du dix-neuvième siècle, mais il doit produire un effet contraire sur les croyants.

Bien que les *Mémoires* de Saint-Simon lui aient gâté l'auteur du *Télémaque*, Stendhal goûte beaucoup Fénelon, et il relisait en 1840 avec émotion les *Aventures d'Aristonoüs*. Pourtant, il n'analyse pas les mérites de son style, la noble élégance, la grâce, le charme. Fénelon, dit-il, a pour système de décrire les objets et non les sentiments qu'ils doivent inspirer; il « rend la nature comme une glace fidèle et lui laisse sa variété infinie »; aussi son style cause des sensations « claires, distinctes, mais pas fortes ».

Il adore Saint-Simon et il l'a toujours adoré; « ç'a été, avec les épinards, son seul goût durable ». Il dira même que Saint-Simon est l'unique historien qu'ait eu la France.

La Bruyère est un des écrivains que notre Dauphinois a jugés le moins sommairement. C'est, suivant Beyle, un homme qui s'indignerait, s'il ne se retenait pas. Il ne fait pas une

(1) Cf., outre *Racine et Shakespeare*, passim, les *Lettres intimes*, 126; *Haydn*, 144; Henri Cordier, *Molière jugé par Stendhal*, 84, 92, 131, et plus haut, p. 285, note.

satire amère, mais il ne rit pas non plus. Ce qu'il a de plus remarquable, c'est la vivacité et l'originalité des tours; il offre un « trésor de tours » ; il a traduit d'une manière piquante des choses communes.

Montesquieu est gentilhomme; il n'a pas osé flétrir les lettres de cachet et demander les États généraux; Beyle l'accuse même en 1804 d'avoir flatté les tyrans. Mais son style est le plus rapide, le plus saillant de tous les styles, et Stendhal aime son « condensé », ses tournures vives, originales et un peu familières. L'auteur de l'*Esprit des lois*, dit-il, « nous enseigne avec tout le piquant possible la plus utile des sciences; lire Montesquieu, même lorsqu'il parle de fiefs, est une fête pour l'esprit ». La *Grandeur des Romains* est admirable. Les *Lettres persanes* sont un chef-d'œuvre : l'Europe, en se cotisant, ne pourrait les faire, et rien ne leur est comparable pour le nombre des idées, la concision du style et le comique de la narration. Montesquieu est évidemment un disciple de La Bruyère; mais il a l'esprit beaucoup plus vaste, il a plus de chaleur, et « il introduit la volupté et le comique ».

Voltaire déplut d'abord à Stendhal, et ses écrits lui semblèrent un enfantillage. Mais Beyle revint de ce jugement. Il regarde l'historien de Charles XII comme un modèle du genre narratif, et bien qu'il trouve dans ses récits de bataille une « manière puérile », il loue sa clarté, sa facilité, sa vivacité. Si Voltaire a moins de précision que Montesquieu, moins de force, moins de profondeur, il a plus de légèreté. Rien d'aussi léger que les *Quand*, les *Car* et la diatribe sur le docteur Akakia. « On jetterait pêle-mêle dans un alambic l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne qu'on ne parviendrait jamais à faire *Candide*. » Sa correspondance a l'allure aisée, — car Voltaire avait passé sa jeunesse parmi des gens de cour, — et il prend avec les grands un ton de familiarité parfaitement noble : « il se met toujours à l'abri de quelque vérité générale dont il est de l'amour-propre du *grand* de ne pas douter. »

Stendhal analyse assez finement le style de Rousseau. Ce style est « périodique, harmonieux, et tend à produire une impression constamment forte; il n'a point de moments de

repos, de clair-obscur, et, comme il introduit du sentiment partout, comme il prend intérêt à tout, il est éminemment propre à attendrir ». Avec les années, Beyle devint plus sévère. Après avoir avancé en 1814 que Rousseau était le plus grand des littérateurs du dix-huitième siècle et « le premier des Français pour la belle prose », il le jugea emphatique et illisible. Il l'accusa d'avoir mis à la mode dans le roman le « ton de rhéteur ». Il lui reprocha d'avoir un style « comédien », un style qui « favorisait l'hypocrisie » et « donnait de grandes facilités aux sots ». Il blâma la *Nouvelle Héloïse* : Saint-Preux était un plat personnage, un bavard irrésolu qui n'a du cœur que lorsqu'il a péroré, et Julie, une pédante qui fait de trop longues lettres. Mais les impressions de la jeunesse ne s'effacent pas, et Stendhal se rappela que Julie l'avait jadis enchanté. « Où trouver, s'écriait-il en 1838, un cœur comme le sien, et faut-il le chercher parmi les héroïnes de Mme Cottin, de Mme de Staël ou de George Sand? » Il a de même loué les *Confessions* avec l'attendrissement du souvenir, et l'histoire de Mme Basile, la jeune marchande que Rousseau connut à Turin, lui semblait pleine de grâce, pleine d'un « naturel divin ».

Diderot est l'auteur de *Jacques le fataliste*, ce livre auquel il suffirait d'arracher six pages pour en faire un ouvrage incomparable. Il a, comme Rousseau, de l'emphase, mais cette emphase ne vient pas de sa pauvreté d'idées et du besoin de la cacher; c'est un reste des habitudes de la province, et peut-être pensait-il qu'il vaut mieux frapper fort que frapper juste. Il lui manqua le bonheur d'avoir courtisé dans sa vingtième année une femme comme il faut.

Buffon déplaît à Stendhal : il lui paraît sec, tendu, et pourtant, selon Stendhal, le style de Buffon vise à la majesté, et il conviendrait à un gouvernement. « Pour écrire l'histoire naturelle, conclut notre critique, le ton doux, tendre, touchant d'un bon Allemand vaudrait mieux que celui de Buffon (1). »

Il aime les Mémoires du dix-huitième siècle, et il trouve dans

(1) Voir la plupart de ces jugements à la fin de *Racine et Shakespeare*, éd. de 1854, p. 299-321.

ceux de Mme d'Épinay, de Collé, de Marmontel — qu'il traite cependant de plat jésuite et de canaille — une amusante peinture du Paris où des bourgeois fort riches et des fermiers généraux bien élevés, fils des grossiers Turcarets, recevaient les gens de lettres à leur table. Il regarde les *Considérations* de Duclos, ce « livre desséchant », comme le code civil de cet ordre de choses, comme un procès-verbal des mœurs françaises.

Delille n'est qu'un habile ouvrier et rien de plus ; il connaît la coupe du vers, et Beyle se rappelle volontiers le morceau de la pêche à la ligne. Mais il n'écrit qu'en énigmes, et si nous le lisons aujourd'hui, c'est pour le plaisir de deviner des rébus, et de voir comment il dit *pressoir* en style noble. Que de descriptions il entasse dans son poème sur la *Pitié!* Que ses personnages épisodiques sont pâles et décolorés! Et Paris admirait cela en 1804!

Stendhal fait très grand cas de Sedaine et surtout de Fabre d'Églantine. Il lui semble que Sedaine a traité dans le *Déserteur* à peu près le même sujet que Rossini dans la *Pie voleuse;* mais Sedaine a su éviter ce que la *Gazza* a de triste et de noir par la création du caractère de Montauciel, « une des choses les plus difficiles que l'art dramatique ait osé exécuter en France ». Selon Beyle, si Sedaine était né avec deux cents louis de rente, la littérature française compterait un génie de plus ; « mais la protection d'un ministre pouvait réparer les torts du hasard; il fallait payer à Sedaine chacun de ses opéras six mille francs ».

Quant à Fabre, Beyle disait en 1805 que l'auteur de l'*Orange de Malte* était le plus grand génie littéraire du dix-huitième siècle. Qu'en savait-il, puisque l'*Orange de Malte* n'a jamais été jouée ni publiée? Mais il avait appris de Maisonneuve que Fabre y représentait un évêque exhortant sa nièce à devenir la maîtresse du roi, et cette scène lui paraissait la plus superbe du monde. La même année, le *Philinte de Molière* l'enflamme d'enthousiasme pour la vertu; il assure que l'ensemble est « énergiquement beau ». L'an d'après, il en rabat; il reconnaît que la pièce serait bonne si l'on y faisait des coupures, si l'on « éclaircissait les raisonnements », si on la « traduisait en beaux vers », c'est-à-dire si elle était corrigée d'un bout à l'autre.

Il a bien saisi et rendu le talent de plusieurs écrivains du dix-neuvième siècle, de Xavier de Maistre, d'Andrieux, de Lemercier, de Jouy, de Courier, de Béranger.

Xavier de Maistre a imité Sterne dans le *Voyage autour de ma chambre* sans profondeur et sans génie : il a le grand défaut de faire de l'esprit à propos de tout et de rappeler Dorat et les *minores* du temps ; il n'ose jamais être simple. Mais il est de Chambéry ; il a une sagacité qui ne tombe pas dans la lourdeur ; « on sent que la finesse italienne a passé par là ». Dans l'*Expédition nocturne autour de ma chambre* il a perdu de son affectation et acquis de la fermeté. Sa nouvelle intitulée *les Paysans du Caucase* est un chef-d'œuvre, un tableau dans le genre de *René* ou de *Paul et Virginie*, du Walter Scott adouci, arrangé à l'usage des femmes d'une cour raffinée.

Andrieux est un disciple de Voltaire, ingénieux, spirituel ; il doit plaire aux étrangers ; il enchanterait Frédéric, si Frédéric vivait encore ; mais s'il a du goût, il est sans force, et il ne convient plus à la génération actuelle.

Lemercier est, comme l'a dit Talleyrand, la moitié d'un homme de génie. Ses tragédies sont écrites en un style barbare, en vers énergiques, mais durs et incorrects. Il a pourtant des éclairs, et son *Pinto* est une excellente comédie. La plupart de ses ouvrages sont mauvais, et l'on remarque cependant à chaque page qu'il pourrait faire mieux s'il n'était poursuivi par un esprit malin. Sans une attaque de paralysie qu'il eut dans sa première jeunesse, il aurait peut-être égalé Corneille.

Jouy, raconte Beyle, a pris le nom de son village natal. Il s'appelle Étienne ; mais il a été fort bel homme, et il avait cette « effronterie française que les pauvres Allemands ne peuvent concevoir ». La gouvernante de Pondichéry le fit sous-lieutenant, et il se battit très bien dans les Indes. Il eut en ce pays une terrible aventure. Un jour, pour s'abriter de la chaleur, il entre avec un ami dans un temple ; il y trouve la prêtresse, et il juge plaisant de la rendre infidèle à Brahma sur l'autel du dieu : les Hindous accourent, coupent le poignet et la tête à la vestale, scient en deux le camarade de Jouy ; mais

lui put s'enfuir. Depuis il a été l'auteur à la mode, et après son *Ermite de la chaussée d'Antin* « si bien adapté à l'esprit des bourgeois de France et à la curiosité bête de l'Allemand », il s'est cru le successeur de Voltaire. Il a fait des vaudevilles et des tragédies, *Tippo Saïb* et *Sylla*. Son *Tippo Saïb* est tombé malgré ses intrigues infinies. Son *Sylla* a réussi. Mais dans *Sylla*, il a imité ce Shakespeare auquel il avait dit de plates injures; il a osé peindre un grand caractère en lui prêtant des mots simples; il a abandonné plusieurs absurdités du théâtre français, les témoins postiches et les confidents; ses vers sont moins admirables, moins pompeux, moins épiques que ceux de *Britannicus*, mais ils sont plus vifs. Stendhal se moque des opinions politiques de Jouy qui ne devint libéral farouche que parce que les Bourbons lui refusèrent la croix de Saint-Louis. Il se moque de sa *Morale appliquée à la politique :* Jouy a composé des livres aimables et amusants qui n'ont aucune profondeur, et que les gens instruits ne lisent pas parce qu'ils ont lu ailleurs les mêmes choses et mieux exprimées. Mais il plaint la vieillesse de Jouy : après « la gloire extravagante de l'âge mûr », l'infortuné a été raillé, conspué, et les romantiques « qui n'ont pas autant d'esprit que lui le font passer pour le Cotin de l'époque ».

Courier qui méprise l'intrigue et le *puff;* Courier qui marche lentement, mais d'un pas assuré, vers la gloire; Courier qu'un juge appelle « cynique » parce qu'il pense, parce qu'il a de l'énergie et de la nouveauté dans ses saillies, Courier est l'écrivain de la Restauration qui connaît le mieux les finesses de la langue, l'homme de France qui depuis Voltaire a mis dans un pamphlet la malignité la plus piquante et la meilleure verve de plaisanterie; on l'a tenu en prison, mais personne en Europe ne l'égale, et il est lu même à Pétersbourg.

Béranger est peut-être le plus grand poète de la France, et il a été « un des plus puissants leviers qui aient chassé les Bourbons ». Il ne laisse échapper aucune circonstance mémorable, aucune émotion de l'opinion publique sans la célébrer. Ses chansons expriment ce que tout le monde pense à Paris;

ce sont des odes nationales; mais trop souvent il est obscur.

Citons enfin un jugement piquant sur Cousin et l'éclectisme. Stendhal a raillé — dès 1829 — cette philosophie appuyée et prônée par tout ce qui émarge au budget : « Pour être bon philosophe, il faut être sec, clair, sans illusion, et non parler élégamment de brillantes chimères. »

Les jugements de Beyle sur la littérature allemande n'ont pas la même valeur. Ses contemporains croyaient qu'il la connaissait, et il faisait semblant de la connaître; il assurait qu'il l'avait étudiée à Brunswick, ainsi que la langue. Mais il avait la légèreté routinière du Français, et, malgré ses affectations de cosmopolitisme, c'était un de ces hommes de la Révolution qu'il a peints dans la *Vie de Napoléon* et qui regardaient les Français comme les seuls êtres raisonnables et les habitants du reste de l'Europe comme des imbéciles. Jusqu'à son dernier jour il a dit couramment *bête comme un Allemand*.

Aussi, s'il rapporte qu'un Florentin conspirait en 1293 pour la liberté, il ajoute qu'en 1816 l'Allemagne « n'est pas encore à cette hauteur », et pourtant il raconte quelques pages plus loin que la grossièreté des agents français « a donné bien des affiliés à la société de la Vertu (1) ». Il écrit sérieusement qu'au delà du Rhin, nombre de jeunes filles meurent d'amour et de phtisie, que les amants se tuent à tout propos, qu'ils sont kantistes jusqu'aux genoux de leur maîtresse, et, après avoir dit en 1814 que les étudiants sont mélancoliques et scrupuleusement exacts à leurs heures de travail, il affirme en 1829 sur la foi de l'Anglais Russell qu'ils ne font que s'enivrer de bière et que se battre en duel selon d'amusantes pratiques.

Quoiqu'il ait vécu près de trois ans en Allemagne, il n'a jamais su l'idiome du pays (2). Il vit plusieurs fois Iffland sur

(1) Le *Tugendbund*. Cf. *Histoire de la peinture*, 48 et 235.

(2) Voici des fautes topiques qu'on peut sûrement attribuer à Beyle et qui prouvent son ignorance : il croit que le *Kehraus*, le branle, le dernier tour de danse, signifie « ballet de la maison », et il traduit *Eckartsberga* par « la montagne d'Hécate », parce qu'il a entendu *Ekatesberg*. (J. de Mitty, *le Voyage à Brunswick*, 115; *Souv. d'égotisme*, 224.)

la scène de Berlin, et il juge que l'acteur a beaucoup de naturel dans le genre sentimental et beaucoup de naïveté dans le comique; mais sûrement il ne l'a pas compris. En 1831, à Trieste, il trouvait vingt gazettes allemandes, et il passait ses soirées dans une maison dont les hôtes ne parlaient que la langue de Schiller; il résolut de donner un coup de collier et d'arriver enfin à savoir le *deutsch;* mais il quitta la ville, et l'allemand resta pour lui un « croassement de corbeaux ».

Il ignore donc la philosophie de l'Allemagne et l'apprécie dans les termes les plus dédaigneux et les plus vagues. S'il parle une fois du « noble stoïcisme » de Fichte, s'il consent à voir dans Kant, Fichte, Schelling et autres des hommes supérieurs, il leur reproche de n'avoir fait que de « savants châteaux de cartes ». Il déclare que Kant ne s'est pas toujours compris lui-même, qu'on ne le comprend qu'avec difficulté, que ce professeur de Königsberg exprime des vérités si simples que ce n'était pas la peine de les dire, et que ces vérités sont mêlées d'absurdités nombreuses. Il avoue que la philosophie allemande renferme une « haute sublimité morale »; mais il la qualifie de « poésie obscure et mal écrite », et il prétend que les systèmes d'outre-Rhin et les traités « sur ce que nos voisins appellent l'esthétique » sont des poèmes en langue algébrique qui s'accordent à mépriser profondément l'empirisme, des billevesées inventées avec plus ou moins d'esprit et d'imagination, mais qu'il faudrait soumettre au creuset de l'expérience. Il plaint les jeunes étudiants qui se laissent séduire par ces vaines subtilités : « pendant que leurs âmes candides s'enflamment de l'amour de la vertu, on profite de ce moment d'entraînement pour leur faire accepter cette logique ridicule. »

Stendhal connaît un peu mieux la littérature des Allemands; mais il ne la connaît guère que par ouï-dire ou par des traductions. C'est ainsi qu'il a lu plusieurs romans d'Auguste Lafontaine, et les *Nouveaux Tableaux de famille* l'ont charmé, réconcilié avec les Allemands : « Est-ce que vraiment quelques-uns d'entre eux auraient de l'esprit? » Or, Lafontaine est fade et insipide.

Il écrit que des brochures comme celles du colonel Massenbach forment une langue parce que l'auteur a pour but d'expliquer clairement ses idées et non de montrer qu'il a de l'esprit. Mais le colonel Massenbach n'est ni clair ni simple; il est emphatique, confus; donc Stendhal ne l'a pas lu.

Un jour, à Brunswick, en 1807, Beyle veut savoir au juste ce que c'est que la fameuse ballade de *Lenore*, et il prie un Allemand de la lui traduire littéralement; mais bien qu'elle lui semble très touchante, il ne connaît exactement que la moitié du texte, et le traducteur lui résume le reste en conversation.

Il lit devant l'Apollon du Belvédère la célèbre description de Winckelmann. « C'est, dit-il, du phébus allemand, le plus plat de tous. » L'ingrat! Il oublie qu'il doit à Winckelmann son brillant pseudonyme. Winckelmann est né dans la ville prussienne de Stendal, et Beyle a pris ce nom en y insérant une *h* qui lui donne un air romantique. Mais Winckelmann est-il un diseur de phébus, et « faisait-il de l'emphase sur Apollon »?

Stendhal cite encore le satirique Lichtenberg : « l'esprit de Chamfort, dit-il, est entré dans ce professeur allemand », et, en parcourant un musée, il voudrait invoquer l'ombre du mordant critique et lui demander un mot spirituel pour chaque tableau. Il ne connaît donc de Lichtenberg que son commentaire d'Hogarth.

Il cite Collin dont les vers offrent un « précieux caractère de réalité » et « le bien-dire, cousin germain du bien-faire ». Mais évidemment, il ne l'a lu ni dans le texte ni dans une traduction, car il n'écrirait pas que les chants du poète autrichien improvisés en 1809 à l'approche de l'armée française sont « sublimes » et « respirent une ardeur vraiment martiale ».

S'il parle du *Joueur* d'Iffland, c'est pour se moquer en deux lignes du héros qui fait cinq ou six prières à Dieu et tombe une ou deux fois en pâmoison.

Une tragédie allemande qu'il estime et loue, c'est le *Luther* de Zacharie Werner. Il la regarde comme un chef-d'œuvre, comme le plus fidèle tableau de l'Allemagne du seizième siècle, comme la plus belle pièce parue depuis Shakespeare, et il croit

qu'on ne peut plus l'oublier après l'avoir lue. Quel éloge exagéré! Beyle n'a pas vu que cette tragédie n'est qu'un bizarre mélange de mysticisme et de fantaisie sentimentale. Selon lui, le fougueux, le passionné, l'intolérant Werner était l'homme capable de peindre Luther. Le contraire est vrai : le faible et inconstant Werner n'était pas capable de représenter Luther dans sa vigueur et son mâle héroïsme. Beyle a fort bien dit que la Réforme est la plus grande action des temps modernes, et que l'âme généreuse, bonne, irascible de Luther porta les peuples à *douter de Rome;* mais ce Luther-là ne revit pas dans l'ouvrage de Zacharie Werner.

Stendhal aime Schiller; il le nomme le spirituel élève du grand Shakespeare; il le met au-dessus de Gœthe. « Les Allemands, dit-il, n'ont qu'un homme, Schiller. » On peut toutefois se demander s'il l'a sérieusement lu. Il a quelque raison de penser que l'*Histoire de la guerre de Trente ans* est « d'une emphase ridicule », qu'il y a loin de là à Hume et à Voltaire, et Schiller a sans doute esquissé le caractère vénitien « avec toute la grâce et l'effet possible » dans les *Mémoires du comte d'O****. Mais Stendhal se trompe lorsqu'il assure que Schiller imite Racine et que ses personnages, comme ceux de Racine, s'interrogent et se répondent par des tirades de quatre-vingts vers, que Schiller seul a compris Jeanne d'Arc, «cet être presque surnaturel, produit singulier du moyen âge, expression de ses folies comme de ses passions les plus héroïques » ; que Schiller a « déraisonné sur le sublime », que le caractère de son Guillaume Tell est antique et vraiment grand. Au fond, il n'a pas d'opinion arrêtée sur Schiller : tantôt, lorsqu'il exprime cette idée que nombre d'auteurs créent sans savoir comment, il dit que Schiller a fait deux ou trois excellentes tragédies comme *Wallenstein* tout en ayant sur le sublime des idées dignes de Victor Cousin; tantôt il éclate et déclare que Schiller l'ennuie, qu'« on voit le rhéteur ».

Quant à Gœthe, Stendhal le nomme à peine. Lorsqu'il passe à Weimar, il cherche des yeux non la maison du poète, mais le château du Belvédère où Mounier, le père de Victorine, avait dirigé de 1795 à 1801 un établissement d'éducation. Il lit en 1810

la traduction française des *Affinités électives* et trouve que l'auteur « pourrait toucher davantage ». Il reproche à Gœthe d'avoir été courtisan : « Voyez sa *Vie* écrite par lui-même et particulièrement l'histoire de l'expédition de Champagne; voilà ce que gagnent les hommes de génie à se rapprocher des cours! » Et il ajoute, fort injustement, que « Rossini, pauvre artiste italien, a cent fois plus de dignité dans sa manière de penser que Gœthe, philosophe célèbre ». Il juge l'autobiographie de Gœthe ennuyeuse, et y découvre des passages dont la niaiserie ne serait pas permise en France : « Quel ridicule chez un homme qui se croit assez important pour vous apprendre en quatre volumes in-quarto de quelle manière il se faisait arranger les cheveux à vingt ans et qu'il avait une grand'tante qui s'appelait Annchen! » Selon Beyle, il faudrait réduire à deux les vingt tomes de Gœthe. Il n'ignore pas que les Allemands le prônent et l'élèvent aux nues. Mais quoi? Les Anglais vantaient Shakespeare; les Français vantaient Voltaire ou Racine; les Allemands, n'ayant personne à vanter, ont proclamé Gœthe leur grand homme. Or, quels sont les titres de Gœthe? *Werther,* et pas autre chose. Vous me citerez *Faust.* Mais le *Faust* de Gœthe vaut moins que celui de Marlowe : le héros, bien qu'il ait le diable pour auxiliaire, fait ce que nous avons tous fait à vingt ans, il séduit une modiste!

Schlegel est pareillement maltraité. Stendhal loue son *Cours* de littérature dramatique, et notamment les pages consacrées à Shakespeare, qui forment, suivant lui, la « partie brillante » de l'ouvrage, et aux poètes de la Grèce antique : si Schlegel est parfois un peu vague et trop enthousiaste, il connaît admirablement son sujet. Mais lorsque Schlegel ose critiquer Molière et Racine, Stendhal le persifle et le bafoue. Schlegel est le Lilliputien qui blâme la taille de Gulliver; il a de la science, mais il manque de goût; il est Allemand, et les Allemands méprisent ce qu'ils n'ont pas; leur génie froid et toujours monté sur des échasses est insensible à la finesse et aux grâces du poète comique.

Beyle regarde donc les Allemands comme inférieurs aux Français dans tous les genres. Mais, bien qu'il accuse Niebuhr

d'avoir « offusqué les commencements de l'histoire romaine par des billevesées », il croit les Allemands plus savants, plus profondément versés dans la science de l'antiquité. La France, dit-il, n'a pas la moindre idée de l'antique : nulle part on ne connaît moins les Grecs ; ce qu'on y publie sur Athènes et Rome « est à mourir de rire » ; le seul pays où l'on connaisse le grec, c'est Gœttingue, et l'on ne se doute de l'histoire ancienne qu'en Allemagne (1).

Beyle écrit une fois que le destin a donné l'esprit comique à la France, les arts à l'Italie, la science à l'Allemagne, la raison à l'Angleterre, et il ajoute que la supériorité logique des Anglais les met « à cent piques au-dessus de ces pauvres gobe-mouches d'Allemands qui croient tout », qu'il trouve plus d'idées nouvelles dans une page anglaise que dans un in-octavo français : « rien ne peut égaler mon amour pour la littérature des Anglais, si ce n'est mon éloignement pour leurs personnes. »

Shakespeare est son idole. Il l'a d'abord connu dans la traduction de Letourneur, qu'il jugeait à tort excellente, puis il l'a lu dans le texte tant bien que mal. Mais ses jugements sont assez vagues : Shakespeare est divin, Shakespeare est un grand homme, Shakespeare a « une grande étendue d'idées » et « une immense variété de tons et de styles » ; Shakespeare peint « les mouvements de l'âme avec une profondeur étonnante » ; c'est « celui des poètes modernes qui a le mieux connu le secret des passions humaines ». Rarement il apprécie les œuvres. Il dira simplement qu'il y a de la gaieté dans *Henri V*, que la piété filiale de Cordelia le console de la folie de Lear, qu'on ne peut après *Macbeth* « faire de la terreur d'assassinat », qu'Othello est pour nous un personnage réel, historique, et son nom le synonyme de la jalousie passionnée. Il tient la *Tempête* pour une œuvre médiocre. Sa pièce de prédilection, peut-être parce qu'il l'a lue très attentivement et analysée plume en main, c'est *Cymbeline*, et il ne cesse de citer, de louer Imogène, cette

(1) Voir aussi sur ce point A. Kontz, *De H. Beyle sive Stendhal litterarum germanicarum judice*.

« amante pure », ne concevant que son amour, capable de mourir pour son amant, cette « jeune première » si gracieuse et si vraie, si douce, si résignée, et qui se plaint sans accuser personne. Au demeurant, très peu de Français ont avant Stendhal goûté Shakespeare, et il faut lui tenir compte de cette fine remarque qu'on lit dans *Racine et Shakespeare :* « Le tragique anglais a admis en de justes proportions les beautés de la nature : Antoine dans ses discours au peuple romain sur le corps de César, et Banquo dans ses réflexions sur la situation du château de Macbeth et les hirondelles qui aiment à y faire leurs nids. »

Il nomme Fielding un grand peintre, et il a reconnu la portée de son œuvre, ce qu'elle a d'original, ce qu'elle a de vigoureux et de sain dans son réalisme. *Tom Jones* lui semble être aux autres romans ce que l'*Iliade* est aux poèmes épiques. De même qu'Achille et Agamemnon, les personnages de Fielding paraissent aujourd'hui trop primitifs parce que les bonnes manières ont fait de tels progrès que chacun doit déguiser ses appétits naturels : c'est ainsi qu'en un passage de *Tom Jones* un rat de cave, ancien laquais, assistant dans une grange à la représentation d'une tragédie, trouve que l'acteur qui joue le roi n'a pas l'air assez noble.

Le style de Gibbon « impatiente » Stendhal ; mais Gibbon a lu les originaux et fait un « rapport important » ; s'il a tort d'abhorrer le détail, il dit toujours ce qu'il croit vrai.

Stendhal avait d'abord admiré Walter Scott. Il définissait ses romans « de la tragédie romantique entremêlée de longues descriptions », et il louait ces descriptions parce qu'elles préparent et soutiennent le récit. « Quoi de plus déshonoré en 1805 que le roman historique, tel que Mme de Genlis venait de le montrer dans le *Siège de la Rochelle?* Sir Walter Scott a paru, et le monde a trouvé un nouveau plaisir que les critiques croyaient impossible. » Il nommait Mozart le Walter Scott de la musique. Il assurait que Louis XI vit et respire dans *Quentin Durward* comme Henri IV dans l'*Histoire* d'Agrippa d'Aubigné ; qu'*Ivanhoë* représente d'après nature dans le templier Boisguilbert les farouches chevaliers du moyen âge ; que, dès la première page d'*Ivanhoë*, la narration est portée, étayée par la

description du soleil dardant ses rayons à travers les arbres qui cachent l'habitation de Cédric le Saxon et dans la clairière de la forêt sur les singuliers vêtements du fou Wamba et du porcher Gurth. Mais peu à peu il fut moins indulgent. Il jugea que la prose de Walter Scott est bourgeoise, pesante, prétentieuse, dépourvue d'élégance; il jugea que l'écrivain anglais n'avait pas su retracer l'amour : cette passion était comme décolorée dans les romans de Walter, elle n'avait ni ton ni énergie, et le baronnet l'avait étudiée sans doute dans les livres au lieu de l'étudier dans son propre cœur. Il finit même par trouver Scott « un peu grossier et un peu brut ». Ces éternelles descriptions de costumes l'ennuyaient, le fatiguaient. Il est plus facile, remarquait-il, de décrire la mise des personnages que de dire ce qu'ils sentent, plus aisé de peindre l'habit ou le collier de cuivre d'un serf que d'exprimer avec justesse les mouvements de l'âme. Lui aussi invoqua la vérité historique. Il déclara que ces récits du quatorzième siècle étaient d'une fausseté complète : « les héros, si brusques, si égoïstes, si grossiers, si profondément raisonnables de ce siècle de fer, dans lequel la moindre erreur de calcul pouvait être punie de mort, sont remplacés par des êtres factices, pétris de la générosité du dix-huitième siècle et dont l'unique affaire semble être d'exagérer la terrible grimace qu'ils doivent faire lorsqu'ils paraissent revêtus de leur armure. » Il comprenait toutefois l'influence que Walter Scott avait exercée sur l'histoire. L'Écossais, conclut-il, a suscité des imitateurs en grand nombre; quiconque visait à la célébrité littéraire publiait son roman à la Walter Scott : Salvandy, *Alonzo;* Trognon, *Childebert III;* Kératry, le *Dernier des Beaumanoir;* on croyait attraper le succès en employant deux pages à décrire la vue que le héros avait de sa fenêtre, deux autres pages à reproduire son habillement et encore deux pages à représenter la forme de son fauteuil; mais Walter « nous a ouvert les yeux sur les beautés de nos anciennes chroniques ».

Beyle parle peu des œuvres de Byron, et il les juge avec assez de défaveur. Elles l'avaient d'abord enchanté. Il juge en 1816 que Byron vient immédiatement après Shakespeare dans le genre d'exprimer des passions fortes et tendres. Il admire les

derniers chants de *Don Juan* et notamment l'assaut d'Ismaïl. Il cite dans les *Promenades* les strophes de *Childe Harold* sur le gladiateur mourant. Il trouve que Byron a le style beau comme le style de Racine, et il loue dans *Parisina* la fraîcheur du coloris. Mais insensiblement il se refroidit; il ne voit dans don Juan qu'un « jeune homme insignifiant sur lequel se précipitent toutes sortes de bonheurs invraisemblables », qu'un Faublas « auquel les alouettes tombent toutes rôties », et il finit par dire que Byron a composé « quelques héroïdes sublimes, mais toujours les mêmes, et des tragédies mortellement ennuyeuses ». Il analyse plus longuement le caractère du poète qu'il avait vu, ainsi que la comtesse Guiccioli, sur le sol italien. Il représente la dame comme une grosse blonde, très fraîche, chaussée de souliers de satin rouge, étalant ses blancs appas. Quant à Byron, c'est un homme assez petit qui boite un peu, mais tel que doit être l'auteur de *Lara*, et il a des yeux superbes. Stendhal lui reproche d'avoir fait le « vil calcul » de contenter à la fois les classiques et les romantiques, ceux-ci par ses œuvres et ceux-là par l'éloge de Tasse. Il remarque en lui beaucoup de vanité, la crainte puérile de sembler ridicule, et un peu de cette hypocrisie que les Anglais appellent *cant*. Plus fier de sa noblesse que de ses vers, sensé deux ou trois fois par semaine dans des accès de cinq ou six heures et répandant alors des pensées neuves et des sentiments généreux, mais trop souvent Anglais et lord, très hautain, tranchant du grand seigneur, exprimant sur les femmes une foule d'idées fines et justes parce qu'il avait eu besoin de leur plaire et de les tromper, ignorant les hommes parce qu'il les avait toujours tenus à distance, misanthrope, aigri par l'ostracisme dont l'avait frappé la société britannique, s'adoucissant au contact des Italiens, destiné, s'il était revenu de Grèce, à s'élever encore, parce qu'en négociant avec les chefs et en tâchant de mettre la paix entre Mavrocordato et Colocotroni, il eût augmenté sa connaissance du cœur humain, tel était Noël Byron (1).

(1) Voir surtout l'étude *Lord Byron en Italie* dans *Racine et Shakespeare*, 261-285, et *Corr.*, I, 273.

Ce portrait de Byron passe pour un des meilleurs morceaux de l'œuvre littéraire de Stendhal, et c'est lui peut-être qui le premier en France ait cité du Shelley — en 1832 : « Je ne respirais qu'en soupirant. » Il avait accompagné Shelley à Bologne dans une visite à Mezzofanti, et il le qualifie de grand poète, le nomme « cet homme si extraordinaire, si bon et si calomnié »; en un de ses testaments, il souhaite d'être enterré dans la pyramide de Cestius, « près de son ami Shelley ».

Ce que Stendhal connaît peut-être le mieux, c'est la littérature et la langue de l'Italie.

Il croit à tort que si la Péninsule devenait libre, les discussions des deux chambres et la littérature de la capitale donneraient à l'Italie une langue une et fixe. Mais il a compris et montré que de grandes différences séparaient en ce pays la langue écrite des langues parlées; que la langue écrite, artificielle et semblable à une langue morte, était tiraillée entre les imitateurs du treizième siècle, les partisans de la clarté française et les fervents des dialectes; que Botta faisait rire en nommant le nord d'une île la *parte diretana*.

Il a remarqué que la prose italienne a de trop longues phrases, que Boccace l'a formée sur le modèle de la prose de Cicéron, et qu'à force de vouloir être claire, elle tombe dans la prolixité; que l'Italien est ordinairement aussi verbeux que l'Allemand est obscur : « Quand un Milanais discute, il est serré comme Tacite; dès qu'il écrit, il veut faire de belles phrases toscanes, et il est plus bavard que Cicéron. »

Il distingue l'italien de jadis et celui de son temps. « Le bel italien d'aujourd'hui, c'est le style de Lemontey comparé a celui de d'Aubigné et de Saint-Simon », et Stendhal ajoute qu'il a plus d'élégance et plus d'enchaînement, mais qu'il rend les pensées avec moins de hardiesse et de vigueur.

Il note que les Italiens de son époque ne font qu'imiter : le poète imite Dante; le prosateur, Boccace; l'historien, Machiavel.

Lorsqu'il était enfant, il avait feuilleté dans la bibliothèque

de sa mère un exemplaire de Dante, et il fait un grand éloge du poète. Le président de Brosses le trouvait profondément triste et ne le goûtait guère. Stendhal assure qu'il le sait par cœur, et qu'en lisant un vers, il se remémore celui qui suit. Mais il ne cite guère que des morceaux connus, l'histoire d'Ugolin, « la plus terrible poésie qui existe », l'endroit du *Purgatoire* où parle Pia Tolomei de Sienne, et cette pensée, qu'il n'est pire misère que de se rappeler les temps heureux dans les jours de douleur. Stendhal prétendait toutefois que Dante avait tort, et que les souvenirs des temps heureux sont partout et toujours le bonheur.

Il juge le style du *Décaméron* ennuyeux; mais Boccace lui paraît un peintre fidèle des mœurs de son époque.

Il loue certains épisodes de la *Jérusalem délivrée*, comme l'arrivée d'Herminie chez les bergers, « une des situations les plus célestes » qu'ait inventées la poésie moderne. Pourtant il regrette que Tasse ait, en retraçant le coucher du soleil, parlé d'Apollon, de char, de chevaux et de tout l'oripeau mythologique; si l'on effaçait du poème trois cents vers de cette espèce, « le coloris de Tasse serait aussi pur que celui de Virgile, et son dessin divinement supérieur. » Et, une autre fois, il s'écrie dans un transport d'enthousiasme : « Quel divin poète quand il oublie d'imiter! Quelle tendresse! Quelle mélancolie guerrière! C'est bien le sublime de la chevalerie. Comme cela est près de nos cœurs et vieillit les héros secs et méchants d'Homère! »

Il a lu Machiavel qui semble enseigner dans le traité du *Prince* « l'art d'escamoter la liberté aux citoyens d'une ville », et il lui reproche de passer sous silence les bouffées de sensibilité, les accès de passion folle qui font à l'improviste oublier toute raison à ces hommes du quinzième siècle en apparence calculateurs et impassibles Mais, selon Stendhal, Machiavel égale Montesquieu, et sa gloire durera peut-être plus longtemps parce qu'il est abhorré, parce qu'il « a pour lui la haine furibonde des fripons que Montesquieu a ménagés ». D'ailleurs, il a fait la *Mandragore*, et Beyle porte sur cette œuvre un jugement remarquable : « C'est une lumière qui éclaire au

loin; il n'a manqué à Machiavel pour être Molière qu'un peu plus de gaieté dans l'esprit (1). »

Goldoni est peut-être le poète le plus naturel qui soit. Mais il composait vite des comédies d'une belle médiocrité, et s'il a toute la vérité d'un miroir, il n'a pas d'esprit. Il a exercé son talent sur des malheureux dont les mœurs sont si basses qu'on ne peut rire à leurs dépens. Évidemment, il a craint de peindre la vie des nobles vénitiens qui l'auraient enterré sous les Plombs s'il s'était avisé de les outrager, et il se borne à montrer des maîtres de maison qui mettent leur argenterie en gage et empruntent six couverts lorsqu'ils donnent à dîner. Il a fait des peintures flamandes; il retrace la volupté du petit peuple avant la chute de la République.

Beccaria ose penser par lui-même. Son traité du style. rempli d'une haute philosophie, est plus original que son livre sur les délits et les peines. Mais ce que Stendhal loue surtout en lui, c'est que, reçu à bras ouverts par la société de Paris et sur le point d'être à la mode, Beccaria se dérobe, s'enfuit au galop à Milan de crainte d'être oublié par sa maîtresse.

Verri, intime ami de Beccaria, a répandu des choses neuves dans sa théorie du bonheur, et il exprima dans ses *Méditations* sur l'économie politique des idées originales et vraies que J.-B. Say a mises en œuvre. Son *Histoire de Milan*, écrite sans affectation, avec toute la bonhomie du pays, mais avec toute la défiance d'un Italien, respire le bon sens et la douceur de la société milanaise de son temps. De concert avec Beccaria et sans se soucier, ainsi que lui, des enjolivements du style et des succès de salon, il a publié, sur le modèle du *Spectator* d'Addison, le journal *le Café,* et « comme le soleil est plus chaud et la pruderie plus faible à Milan qu'à Londres, il y a plus de passion et plus de gaieté dans le *Café* que dans le *Spectateur* ».

Parini, le célèbre auteur du *Giorno,* nommé professeur de littérature par le gouvernement autrichien, donna des leçons

(1) Taine s'est souvenu de ce mot; il dit que « peut-être au dix-septième siècle et en France, Machiavel eût été Molière ».

de bon sens et de vertu aux Milanais des hautes classes, et il est supérieur à Boileau.

Presque tout ce que Stendhal a dit d'Alfieri est tiré de la *Revue d'Édimbourg*. Mais quelquefois il parle en son nom propre. Il avait jadis aimé le sombre poète; il jugeait son *Oreste* sublime, et en 1811, dès qu'il arrivait à Florence, il courait voir sa maison sur l'Arno et sa tombe à Santa Croce. Peu à peu cet enthousiasme se refroidit. Alfieri, écrit Beyle, a fini par se soumettre aux préjugés contre lesquels il rugissait d'abord; l'insolence des commis de la douane qui lui demandèrent son passeport à Pantin, et le vol de sa bibliothèque, réveillèrent dans son cœur tous les préjugés nobiliaires, et il déclara que pour avoir du génie, il fallait être né gentilhomme : c'est le poète aristocrate par excellence. D'ailleurs, il « outre le système de Racine ». Il exprime bien la haine, cette passion qui dominait son âme, mais il a créé des personnages aussi faux que ceux de Métastase dont il disait tant de mal, et si ses tyrans, comme son Philippe II, sont excellents, ses princesses sont des pédantes insupportables. Au total, sa poésie manque de vie, et il n'a composé que des tragédies de collège : on sent, conclut Stendhal, qu'il n'a jamais commandé une compagnie ni administré une sous-préfecture!

Le *Jacopo Ortis* de Foscolo est une lourde copie du *Werther:* l'auteur croit étonner le lecteur par un style boursouflé, et son héros paraît tout fier de dire de belles phrases. Il y a de la chaleur dans ses *Sepolcri;* mais cette chaleur, souvent factice, ressemble trop à de la rhétorique, et la versification, bien que brillante, manque d'onction et de charme. « Comme Monti, il ne pense pas beaucoup. »

Monti, enfant impressionnable, « digne girouette qui n'a changé de parti que quatre fois seulement », et qui souvent ne pensait pas un mot de ce qu'il publiait, ultra-fanatique dans sa *Bassvigliana* où il célébra comme un haut fait l'assassinat de ce pauvre Bassville qu'il connaissait et qu'il avait renseigné, plus tard, patriote exalté, chantant en 1814 le retour d'Astrée exilée par les Français et ramenée par Metternich, dépourvu de toute logique et pourtant, lorsqu'on le mettait en colère

sur quelque question, déployant une sublime éloquence, Monti a décrit la mort de Lorenzo Mascheroni dans les plus beaux vers que le dix-neuvième siècle ait vus naître. C'est, dit Stendhal, le Racine de l'Italie, et il a du génie dans l'expression; c'est, dit-il aussi, Dante ressuscité, et il rappelle que certains l'ont nommé *il Dante ingentilito*, un Dante plus noble et plus pur.

Manzoni est un dévot qui traduit Lamennais et réfute les impiétés de Sismondi. Par la pitié et la sensibilité qu'elle respire, par la concision pittoresque, sa pièce sur Carlo Imbonati est un des plus beaux morceaux dont puisse s'enorgueillir la poésie moderne. Ses hymnes sacrées se laissent lire malgré la « tendance antisociale et vénéneuse ». Il a le charme, il a ce touchant naturel qui plaît aux délicats et les enchante « comme le son d'une musique suave qui fait penser doucement aux choses d'une autre vie ». Sa *Mort de Carmagnola*, où se trouve la plus belle ode du dix-neuvième siècle, *I fratelli hanno ucciso li fratelli*, a le grand mérite de « faire pâmer » toute une nation. Manzoni a saisi le moment. Depuis douze ans les jeunes poètes de l'Italie se creusaient la cervelle pour composer une tragédie différente des tragédies d'Alfieri, et ils n'avaient rien trouvé. Manzoni a réussi là où ils ont échoué. Il est vrai que la force lui manque : *utinam fuisset vis!* et que dans *Adelchi* comme dans *Carmagnola* sa faiblesse pour les développements, pour les tirades, l'emporte au delà de toutes les bornes; son dialogue se traîne; ses personnages semblent « arrêtés par le soin et le plaisir de bien parler »; il aime trop à faire de magnifiques vers, il a quatre distiques où il faudrait quatre mots, et il ne songe pas à peindre avec vérité les mouvements du cœur humain; ses pièces ne sont romantiques que de nom, et les classiques les ont accueillies avec joie en répétant que la lutte de Racine et de Shakespeare n'est qu'une dispute de mots, et qu'au fond il n'y a que deux genres, le bon et le mauvais. Mais Manzoni est l'auteur du célèbre roman des *Fiancés* et d'une ode qui lui assure l'immortalité, l'ode sur la mort de Napoléon : « Ces vers, dit Beyle, sont les seuls, à ma connaissance, dignes du sujet. »

Silvio Pellico, doux, simple, mélancolique, n'a pas la vigueur et la magnificence de Monti. Mais il joint le naturel d'un Milanais ou d'un Siennois aux tendres et profonds sentiments d'un Lombard. Il a su peindre dans sa *Françoise de Rimini* l'amour italien de la façon la plus vraie, la plus touchante, en vers raciniens, et il a fait dans ses *Prisons* un livre qui restera et qui est « un pendant à l'*Imitation* ». Beyle s'est intéressé vivement aux destins de Pellico. Dans *Rome*, *Naples et Florence*, il déplore la pauvreté du poète qui gagnait à peine douze cents francs « en montrant le latin à des marmots », et il rappelle un mot amer que Pellico lui aurait dit à Milan : « Le plus beau jour de ma vie sera celui où je me sentirai mourir. » Il plaignit l'infortuné captif du Spielberg, et il écrivit à Byron qu'il fallait lui venir en aide : que Pellico donne sa parole d'habiter l'Amérique, quelle gloire pour le ministre qui le relâchera !

Le comte Giraud est le Beaumarchais de l'Italie. Son *Ajo nell' imbarrazzo* est une comédie fort gaie, et sa *Cetra,* qu'il lut à ceux-là mêmes qu'il déchirait, une satire mordante contre les premiers personnages de Florence.

Un genre que Stendhal affectionne dans la littérature italienne, c'est le sonnet. Huit ou dix sonnets, comme certains sonnets de Pétrarque, où règne une sensibilité passionnée, le sonnet *Voi c'ascoltate* et le sonnet « Après la mort de Laure », comme le sonnet de Foscolo sur le *Soir* et celui de Bussi sur la gloire, comme les sonnets de Monti sur les monuments des arts pris à Rome par les Français et sur le divorce d'une jolie Génoise, lui paraissent les plus belles choses que l'esprit humain ait produites. Il admire soit leur grâce, soit surtout leur véhémence, « la force tonnante que le vers ajoute à la pensée ». A son avis, la littérature de la France et celle de l'Angleterre n'ont rien de comparable.

Par coquetterie, et parce qu'il se pique de connaître le milanais (1), Stendhal a fait le plus grand éloge des sonnets de

(1) Il prétend même dans *Rome, Naples et Florence* qu'il a passé autrefois deux ans à apprendre non seulement l'italien de Toscane, mais encore le milanais, le piémontais, le napolitain, le vénitien, *etc.!*

Carline Porta, et il affirme qu'il entendit de la bouche même de l'auteur son poème sur les mésaventures de Jean Bongee et l' « insolence superlative » du soldat français. Il place très haut les poètes en *vernacolo*. Ils sont si aimables et si peu pesants! Ils ont tant de naturel et de simplicité! Et « jamais aucune imitation académique et froide à la Fontanes et à la Villemain »! Il loue donc la *Vision de Prina* écrite par Thomas Grossi en dialecte milanais; il vante l'énergie de Grossi et son effrayante vérité d'expression; il assure que ce pauvre clerc de procureur est le plus grand poète de l'Italie contemporaine. Par malheur, la langue dont se sert Grossi n'est pas comprise à dix lieues de Milan, et Paris, Londres, Philadelphie en ignorent même l'existence.

Stendhal exalte pareillement Baffo, le « brûlant » Baffo, et le Vénitien Buratti. Il nous dépeint Buratti, sa figure charmante et fine, son regard qui s'animait lorsque le poète avait récité trois cents vers, sa mise élégante. Buratti n'avait eu de son père, au lieu de son patrimoine de six cent mille francs, qu'une bague de six cents francs. Mais il s'était fait deux mille livres de rente. Il avait épousé sa servante « à cause de l'habitude », et il n'eut jamais qu'un seul chagrin, la perte de son fils âgé de sept ans. Les Autrichiens le détestaient, le mettaient en prison et n'osaient l'exiler. Selon Stendhal, il a un vrai génie, quoique « un peu délayé », excelle surtout dans la description du physique grotesque de ses héros, et sa satire contre le consul français Mimault vaut mieux qu'aucune des satires de Boileau. Mais qui lit le vénitien en France et dans le reste du monde?

Là encore Stendhal dépasse la mesure. Il reconnaîtra plus tard que « par suite d'une erreur d'optique les patois semblent plus naïfs et plus aimables que les langues employées pour les choses tristes et raisonnables de la vie ». Mais sur le sol italien il aime ces patois qui sont « plus près du cœur ». Il proclame Buratti le premier poète satirique de l'Europe, et il ne doute pas que Byron qui vécut une année à Venise, n'ait imité Buratti dans *Beppo*, et *Don Juan*. Les satires de Voltaire, comparées à ces poèmes qui courent de bouche en bouche à Milan et à Venise, lui paraissent plates : « c'est la naïveté et la force

de Montaigne réunies à l'imagination de l'Arioste. » De même, suivant lui, les vers qui circulent dans Rome pendant le conclave mêlent la vigueur de Juvénal à la folie de l'Arétin.

Tel est dans Stendhal le critique littéraire : instruit et sensé, ingénieux et perçant, et toutefois tranchant, exagéré, semblable à ces Français dont il se moque et pour qui tout est *exécrable* ou *divin*, outré, emporté par ses préventions, paradoxal, aimant à louer ce que les autres déprécient et à déprécier ce que les autres louent. Mais il disait que les gens de lettres sont les housards de la liberté, reculant quelquefois et allant tous les jours au feu : lui aussi a été un housard de la liberté.

CHAPITRE XIV

TOURISME

Rome, Naples et Florence. — Éditions de 1817 et de 1826. — Différences. — Milan et ses mœurs. — Piémontais, Vénitiens, Florentins, Romains. — Gouvernement des prêtres. — Patriotisme italien. — La nature italienne. — Gina. — Journal fait après coup. — Erreurs et faussetés. — Byron et Rossini. — Le sonnet bolonais. — Les sigisbécs. — Le cardinal Lante — La Calabre. — Emprunts faits à Gœthe, à de Brosses, à Mme de Staël, à la *Revue d'Édimbourg.* — Les *Promenades dans Rome.* — Aspect général de la ville. — Descriptions. — Les arts. — L'histoire. — Digressions. — Encore le caractère italien. — Torlonia. — Bernis. — Le conclave. — Mécanisme social des États romains. — Éloge du christianisme. — Bévues. — Petits mensonges. — Une phrase de Courier. — Stendhal et le président de Brosses. — *Mémoires d'un touriste.* — La province. — L'Indre et la Loire. — Lyon. — Le Midi. — Nimes, Avignon, Beaucaire, Montpellier, Marseille. — Les paysages. — L'intérêt moral ou historique. — Bretons, Normands, Alsaciens. — Aix-les-Bains. — Genève. — Défauts de l'ouvrage. — L'épisode de Laffrey.

Beyle a semé dans trois livres, *Rome, Naples et Florence*, les *Promenades dans Rome* et les *Mémoires d'un touriste*, des remarques sur l'art et la littérature. Mais ces trois livres sont des relations de voyage qu'on peut ranger sous une même rubrique. Tous trois ont la forme libre et commode du journal. Tous trois se composent de notes, et ces notes, familières et rapides, écrites avec une nonchalance attrayante, Stendhal semble les avoir jetées sur un calepin pour reproduire au vif l'impression ou mieux la sensation qui le saisit et le traverse un moment. Elles manquent un peu de netteté, de vigueur, de relief; mais, si le trait de crayon n'est pas assez sûr et décisif, elles ont dans leur laisser aller, dans leur légèreté et leur air d'abandon quelque chose de naturel et de vivant, de gracieux et de piquant, de spirituel et de pittoresque.

La première édition de *Rome, Naples et Florence* vit le jour à Paris en 1817 sous le titre *Rome, Naples et Florence en* 1817, par M. de Stendhal, officier de cavalerie. La deuxième édition parut en 1818 à Londres chez Colburn (1). La troisième édition fut publiée à Paris en 1826 (2).

Il y a de grandes différences entre les deux éditions françaises. Celle de 1826 fut payée mille francs à Stendhal, et il promit par traité de livrer trente feuilles. C'est pourquoi elle compte 652 pages en deux tomes. La première édition ne comprend que 366 pages en un volume.

L'édition de 1826 a donc reçu de considérables additions. Stendhal insère des anecdotes nouvelles ou développe celles qu'il n'avait qu'ébauchées ou annoncées, comme les anecdotes de la Catalani et de la Gina. Il s'étend sur les mœurs de Milan, ses maisons, ses monuments, ses environs, ses hommes supérieurs. Il parle de villes qu'il n'avait pas mentionnées auparavant : Pavie, Plaisance, Reggio, Modène, Volterre, Sienne. Il consacre cent quatre-vingts pages à Bologne, qui n'avait eu d'abord que quarante pages. Il narre l'affaire Lapri et les amours de don Nicolas S*** avec donna Lauretta C*** et du notaire Gardinghi avec la comtesse Valamara. Il reproduit des récits qu'il tire de nos mémoires du dix-huitième siècle, et qu'il aurait faits dans la société bolonaise, des conversations qu'il aurait eues avec le cardinal Lante, une esquisse de la bonne compagnie française que lui aurait tracée un don Tommaseo Bentivoglio naguère arrivé de Paris, et, à propos de ce don Tommaseo, il montre quel fut à Bologne le rôle de la famille Bentivoglio. Dans la première édition, il ne connaît de Florence que le théâtre ; dans la troisième édition, il cite l'architecture de la ville, les tombeaux de Santa Croce, les Cascines, la

(1) L'auteur est qualifié de comte : Count de Stendhal, *Rome, Naples and Florence in* 1817, *sketches of the actuel state of society and manners, the arts, literature, etc., of these celebrated cities.*

(2) *Rome, Naples et Florence*, par M. DE STENDHAL. Troisième édition. Paris, Delaunay (avec cette épigraphe des *Lettres persanes :* « Ah ! Monsieur, comment peut-on être Persan ? »). L'édition de la librairie Lévy, parue en 1865 dans les œuvres complètes, contient le texte de 1826 et en appendice des fragments du texte de 1817.

Chartreuse, et apprécie le caractère florentin. A l'article Naples, il raconte longuement la révolution de 1799. S'il supprime ses impressions de Venise, il ajoute à sa relation de 1826, outre des passages de l'*Amour,* quelques notes datées de Calabre, des particularités sur la jettature, l'analyse de deux représentations de marionnettes et nombre de réflexions et de petits tableaux comme le spectacle du pape sortant de Saint-Pierre.

Il y a du remplissage dans l'édition de 1826, et Stendhal tire évidemment à la ligne. Le volume de 1817, plus court, a, dans sa brièveté, plus de fraîcheur, plus de grâce naïve, je ne sais quoi de plus fringant et de plus cavalier, de plus aimablement hardi. Il respire l'enthousiasme de la jeunesse. Les choses ont pour l'auteur le charme de la nouveauté, et les sentiments qu'elles lui inspirent ont plus de force, plus de vivacité. Tout ce qu'il voit et entend l'émeut, le touche jusqu'au fond du cœur. Il est vraiment amoureux de l'Italie.

Mais cette première édition fait une trop grande part à la musique, le seul art, selon Stendhal, qui vive dans la Péninsule et possède un peu de feu créateur. Elle contient beaucoup moins d'observations sur le caractère italien que l'édition suivante. En 1817, Beyle est encore prudent; il ne touche guère à la politique; il habite Milan. En 1826, il est redevenu Parisien; il n'a plus ces scrupules, et après l'émoi qu'a provoqué dans le monde la condamnation de Silvio Pellico, de Maroncelli, de Confalonieri et de leurs amis, il ne peut passer sous silence les actes du gouvernement. Il n'hésite pas à faire la leçon à Metternich; il reproche aux Autrichiens d'avoir été « persécuteurs »; il assure que la terreur règne à Milan, et que ce pays est traité comme une colonie dont on craint la révolte; il prédit que les Milanais, unis aux Hongrois, forceront l'empereur dans quelque moment de malheur à donner les deux chambres. Enfin, le volume de 1817 a été très rapidement composé; il paraît la même année que l'*Histoire de la peinture*, et, pour l'étoffer et le grossir, Beyle a, selon sa coutume, pris de toutes mains. Les deux tomes de 1826, rédigés à loisir, offrent moins d'emprunts; ils ont moins de désordre, moins de décousu. En 1826, Stendhal ne décrit qu'une seule fois Milan,

Florence et Rome; en 1817, il décrit ces villes par deux fois, à l'aller et au retour.

Quelles que soient, du reste, les différences, on peut aujourd'hui regarder les deux éditions comme une seule œuvre, et cette œuvre, la juger d'ensemble.

Le titre, imposé par l'éditeur à Beyle, n'est pas absolument exact; au lieu de *Rome, Naples et Florence*, il eût fallu mettre *Milan, Bologne, Florence, Rome et Naples*, car Stendhal parle plus de Bologne et surtout de Milan que de Florence, de Rome et de Naples.

Milan était comme sa vraie terre, son vrai climat, et il en discourt avec ravissement. Rien de plus aimable que les mœurs de cette ville : pas de figure sèche et désespérée, pas d'airs importants, nul désir de parler et de se mettre en avant; de douces plaisanteries ou des rires fous, de la bonhomie, du naturel, une « candeur passionnée » ; chacun dit ce qu'il pense au moment même; au jeu, devant le monde, des Milanais se disputent franchement sans cacher leur impatience.

Il décrit la Scala et ses loges de dix à douze places où les Milanais se font de petites visites qui durent une vingtaine de minutes. Si quelqu'un survient lorsque la loge est remplie, le premier arrivé, assis à côté de la maîtresse de la maison, contre le parapet, prend aussitôt congé, les autres avancent un peu, le dernier venu se tient près de la porte, et chacun finit ainsi par joindre la dame.

Il dépeint la promenade du Corso, située sur un bastion d'où l'on voit par delà la campagne les cimes neigeuses des Alpes, et, en tournant les yeux vers la ville, la cathédrale au dôme de marbre blanc. En été, après dîner, à la chute du jour, toutes les voitures se rendent au Corso pour faire une fois le tour de la promenade, puis se rangent à la file et s'arrêtent une demi-heure. « C'est une sorte de revue de la bonne compagnie. » Les fats sont à cheval; les jeunes gens moins riches et les hommes d'un certain âge, à pied. De leur carrosse, les plus jolies femmes — ces Lombardes qui, par leur sourire voluptueux et par l'expression suave et mélancolique de leur visage, rappel-

lent l'Hérodiade de Vinci — s'entretiennent avec eux. Au bout d'une demi-heure de conversation, les voitures se remettent en mouvement, et, sans descendre, les dames vont prendre des glaces au café à la Corsia dei Servi.

Stendhal ne néglige pas les « tendres engagements ». Chaque femme a son cavalier servant, dont le bail dure trois ou quatre ans, parfois quinze ou vingt; elle est partout invitée avec lui; elle lui prend le bras pour monter dans sa loge et traverser le vestibule du théâtre où les élégants ont leur quartier général.

Cette liberté de mœurs enchante Stendhal. Mais tous les curés du Milanais n'ont-ils pas des maîtresses? Rien ne semble plus naturel; personne ne les blâme; à qui s'étonne on dit avec simplicité : « Ils ne sont pas mariés. » Un dimanche matin, Stendhal voit une dame qui craint de manquer la messe parce que c'est son amant qui officie.

Il ne s'arrache qu'avec peine à ce Milan dont les habitants pratiquent si bien l'art d'être heureux. S'il écoutait son penchant, il ne quitterait pas Milan et ce peuple qui lui convient : « Quand je suis avec les Milanais et que je parle milanais, j'oublie que les hommes sont méchants, et toute la partie méchante de mon âme s'endort à l'instant. » Mais il faut « faire le devoir du voyageur ». Il s'éloigne, et nulle part il ne retrouve la douceur des mœurs milanaises; Milan a pris son cœur.

Certes, Bologne a beaucoup plus d'esprit et de feu, plus d'originalité, et plus le ton du grand monde. C'est une ville où l'on rit et où les femmes ne sont pas prudes. Elle mériterait d'être la capitale de la Péninsule. Mais Stendhal est pour la vie amoureux des façons naïves de Milan. Même en 1838, il juge que les Milanais sont à la tête de la civilisation : « Ils ont été si heureux que, quoi que puisse faire l'Autriche, ils sont encore le peuple le meilleur et le plus aimable de l'Europe. »

Il raconte que son cœur bat avec force lorsqu'il descend de l'Apennin pour arriver à Florence. Les souvenirs se pressent en lui; il est hors d'état de raisonner, et il embrasserait volontiers le premier Florentin qu'il rencontre. Lorsqu'il erre par la ville, il considère avec une profonde émotion ces palais qui

semblent des forteresses, et il croit vivre avec Dante. Mais, si Florence lui paraît une des cités les plus propres et les plus élégantes de l'univers, s'il trouve dans les rues à la fois mélancoliques et grandioses le beau idéal du moyen âge, il regrette que les Florentines n'aient pas l'air doux et passionné des Lombardes, et que les Florentins n'aient pas la face épanouie des Milanais. La dure prononciation de leur dialecte le choque, et quand un ami de Milan lui propose une place dans sa calèche, il se hâte de quitter Florence.

Il séjourne à Rome, à Naples, et ne parle guère que des théâtres. Encore le San Carlo de Naples est-il inférieur à la Scala. Lorsqu'il rentre dans sa chère Lombardie, il assure qu'elle est à un siècle en avant de Rome et de Naples et à trente ans au moins en avant de Florence.

Le livre n'est ainsi qu'un recueil de sensations. Stendhal cite des œuvres d'art, des statues; mais il les cite ou les loue d'un mot. Il supprime, dit-il, toutes les descriptions de tableaux, et renvoie le lecteur à l'ouvrage du président de Brosses. Il admire à Acquapendente l'ancienne école florentine. Il va voir à Parme les fresques du Corrège, et il se détourne de sa route pour visiter le village de Correggio : « C'est là que naquit, en 1494, l'homme qui a su rendre par des couleurs certains sentiments auxquels nulle poésie ne peut atteindre, et qu'après lui Cimarosa et Mozart ont su fixer sur le papier. » Mais il retrace surtout les habitudes morales des Italiens et leur manière d'aller à la chasse au bonheur.

Il analyse le caractère du Piémontais, du Vénitien, du Florentin, du Romain.

Le Piémontais n'est ni Italien, ni Français, et il y a plus loin d'un Italien à un Piémontais, que du Français à l'Anglais. C'est le « méchant bilieux» de l'Italie, et Stendhal remarque que les nobles du Piémont ont pour le bourgeois un « mépris amer », que les musiciens de l'orchestre au théâtre de Turin se regardent en dessous, se parlent peu et souvent avec un sourire contraint. Mais le Piémontais a de la fermeté. C'est « une étoffe qui peut supporter cette riche broderie nommée le gouvernement des deux chambres ». C'est le peuple le plus sagace de l'uni-

vers; il met aussitôt le doigt sur la plaie : « Si j'étais roi, tous mes ambassadeurs seraient Piémontais. »

Le Vénitien est d'une amabilité folle. S'il s'entretient avec un ami, il fait de la main vingt signes plaisants à d'autres amis qui passent. C'est le Français de l'Italie, gai, spirituel, exempt d'énergie.

Le Florentin ressemble au commis qui cire ses bottes, brosse son habit et court à son bureau, le parapluie sous le bras. C'est le plus soigneux des hommes, le plus fidèle à ses petits calculs de convenance et d'économie. Il y a dans sa tête quelque chose d'étroit, de sec, et sur sa figure quelque chose d' « inexaltable ». Mais il a de la raison, de l'esprit, de la fierté, je ne sais quoi de provocant. Les yeux des Florentines, vifs, perçants, ne brillent-ils pas du feu de la saillie plutôt que du feu de la passion? Les petites collines dont se compose la Toscane ne sont-elles pas cultivées comme un jardin, et l'agriculture ne convient-elle pas au génie paisible et ménager de la population?

Les Romains sont supérieurs aux autres Italiens. Ils ont plus de force de caractère, plus de simplicité, et infiniment plus de finesse. Lorsque l'administration impériale des droits réunis leur envoyait de Paris des registres imprimés qu'il était très difficile de remplir, Rome faisait en trente-six heures une réponse qui, à Cologne, demandait six mois. Le Romain aime la satire mordante, et il saisit avec une heureuse avidité les allusions les plus éloignées; il ne désire pas la mort d'un ministre, qui serait remplacé par un être aussi méchant; il veut avant tout se moquer des puissants. La plante-homme, comme dit Alfieri, est à Rome plus robuste et plus grande qu'ailleurs.

Mais les gouvernements sont détestables. A Rome et dans les États romains les prêtres décident tout (1). A Rome, dans cette Rome « condamnée depuis trois siècles à l'enfance », penser est un danger; on peut faire l'amour à sa guise, mais on ne doit pas dire une plaisanterie incrédule; l'ouvrier vit d'aumônes, et il n'a qu'un désir : être cousin d'un laquais du pape ou du car-

(1) « A Rome, dit-il dans une lettre de 1820, tout est prêtre, laquais ou mercure de prêtre; les nobles, bêtes comme des pots; pas le plus petit élément de libéralisme. »

dinal ministre. A Ferrare où l'herbe des rues nourrirait un demi-régiment de cavalerie, le légat mande et tance l'homme qui va trop souvent dans la maison d'une jolie femme ou que son domestique accuse de manger du poulet le vendredi. Ces légats sont omnipotents : les uns, niais, bornés et parfaitement honnêtes, laissent aller les choses, et voilà pourquoi « un marasme graduel détruit et dépeuple l'État du pape » ; les autres, fripons et énergiques, lâchent la bride à leurs caprices, volent, châtient illégalement leurs ennemis personnels, mais font une digue, un pont, un règlement.

A Naples et dans les États napolitains, même incurie, même ignorance, même immoralité naïve. Les Calabrais sont des sauvages qui croient à l'enfer, aux indulgences et à la jettature. Un préfet du roi Murat raconte à Beyle qu'un Calabrais probe et bon lui proposait de faire assassiner à frais communs un homme qu'il détestait et que la police avait ordre d'appréhender. Le même préfet reprochait à un paysan de ne pas payer ses impôts : « Que voulez-vous! répondait le paysan, la grande route ne produit rien; il ne passe personne; pourtant j'y vais souvent avec mon fusil; mais je vous promets d'y aller chaque soir jusqu'à ce que j'aie ramassé vos treize ducats. »

Stendhal conclut que la civilisation a le Tibre pour limite. Les Romains et les Napolitains sont, selon lui, des barbares habillés à l'européenne; il faudrait moins de peine pour façonner les Indiens du lac Érié, et l'on devrait voyager à Naples et dans les États romains comme en Grèce et en Asie Mineure, et même avec plus de précautions, parce que les Turcs sont plus honnêtes que les Napolitains.

Et d'où vient le mal? Des prêtres. L'Italien croit qu'il faut, pour être heureux ici-bas, satisfaire ses passions, et, pour être heureux dans l'autre vie, avoir satisfait aux rites. Ce sont les moines mendiants qui forment la conscience du bas peuple, et les laquais, recrutés dans le bas peuple, forment la conscience des nobles. Ces moines mendiants empoisonnent donc le caractère national. Lorsqu'une jeune femme les rencontre, elle s'arrête pour leur baiser la main!

Pourtant Stendhal espère la « résurrection » de l'Italie, et il

ne croit pas qu'elle passe à jamais son temps à forger des sonnets imprimés sur satin rose pour les jours de noces. Il rappelle l'époque brillante du prince Eugène, l'Italie jetant à Raab sur le champ de bataille une armée de vingt mille hommes aussi braves que les Français (1), l'almanach royal aussi gros que le nôtre et tout plein de noms italiens, les routes embellies, le travail mis en honneur, les fabriques se multipliant. Il proclame l'existence d'un patriotisme italien. Ce patriotisme, on le dégoûte de toutes manières, on l'oblige de se perdre en niaiseries, il vit néanmoins. Bonaparte répondait aux municipaux de Brescia qui lui disaient qu'ils aimaient plus que les autres Italiens la liberté : « Oui, ils aiment à en parler à leurs maîtresses. » Mais bon nombre d'Italiens souhaitent sincèrement que leur patrie soit délivrée des barbares. Bon nombre répètent le mot de Pietro Massirili : « Plus elle est malheureuse, plus je dois lui rester fidèle. » Si beaucoup sont injustes et semblent haïr l'Italie, ils ne haïssent que par excès d'amour, et c'est l'avilissement de leur idole qui leur arrache un cri. Les étudiants de l'Université de Pavie exècrent les *Tedeschi*, et le plus considéré d'entre eux est celui qui, le soir, dans une rue déserte, a pu donner à quelque jeune Allemand une volée de coups de canne. C'est avec un sentiment de profonde estime et de haute admiration que Stendhal cite les noms de ceux que l'Autriche emprisonne ou exile : Confalonieri, cet « homme de courage qui aime la patrie », Pellico, Berchet, Porro, Trechi, et il assure que si son ouvrage de 1826 avait été plus grave, il l'aurait dédié à la mémoire de l'illustre Santa Rosa.

Le livre de Stendhal n'est plus pour nous qu'un document historique. Mais il donnait le sentiment de l'Italie, de ses mœurs, de sa vie bourgeoise où l'amour et la musique jetaient

(1) Stendhal, toujours léger et peu exact, dit *soixante* mille hommes, alors que l'armée italienne ne comptait dans ses rangs en 1809 que quarante-cinq mille hommes. C'est ainsi qu'il place en 1806 la décision du Corps législatif refusant de voter la taxe d'enregistrement, et ce refus est du mois de juillet 1805. Mais n'écrit-il pas dans la même page que la cour était à Versailles en 1792 et Murat vaguemestre de Royal-Cravate en 1790?

quelque variété. L'auteur retraçait avec charme les différents aspects de la nature, la beauté du ciel étincelant dans la nuit, la lune dessinant par de grandes ombres les masses des palais et de sa lumière silencieuse éclairant les collines chargées d'arbres, les bords du lac de Côme, ses villages cachés dans les verts châtaigniers, le bruit de leurs cloches adouci par le lointain et par le frémissement des petites vagues, et l'on comprenait l'enthousiasme du voyageur, les tressaillements d'émotion qu'il éprouvait, les larmes qui lui venaient aux yeux, et comment, à propos de rien, il s'écriait : « Mon Dieu, que j'ai bien fait d'aller en Italie! »

Il marquait certains traits du caractère italien que ses devanciers n'avaient pas démêlés ou qu'ils n'avaient qu'incomplètement décrits. Graves, mélancoliques sans être tristes, plongés dans un morne et sévère silence à la moindre contrariété, extrêmement réservés avec des inconnus, ne se laissant aller à la joie et ne formant de véritable société qu'avec des amis de dix ans, portant d'autant plus de feu et de dévouement dans leurs relations particulières qu'ils n'ont pas les jouissances de salon, se moquant de l'approbation du voisin et ne pensant à lui que pour le haïr ou le soupçonner, ne riant de lui que s'il se trompe de route dans sa marche vers le bonheur, ne mettant leur attention qu'au service des passions profondes, passant trois heures dans leur chambre à rêver de leur maîtresse au lieu d'arranger leur jabot, tellement possédés par leur amour qu'ils se croient les plus infortunés des hommes s'ils sont délaissés de celle qu'ils aiment, confiant à vingt personnes leur désespoir, racontant leur disgrâce à ceux qui remarquent leur tristesse, n'allant plus dans une maison où ils s'ennuient, dédaignant les phrases communes et hasardant des idées qui leur sont propres, bref, osant être eux-mêmes, voilà les Italiens tels que Stendhal les dépeint dans *Rome*, *Naples et Florence*.

Il montrait que le « marché à la vanité » n'était pas ouvert en ce pays, puisque les prisons et l'espionnage faisaient de la conversation le plus dangereux des divertissements; que les Italiens se souciaient des émotions et non pas de saillies

piquantes et d'agréables récits; qu'ils voyaient plutôt dans un conte ce qu'il prouve que le rire qu'il excite; qu'ils vivaient par l'âme beaucoup plus que par l'esprit. Il les représentait dénués d'exagération, glacés par l'affectation la plus légère, incommodés par notre verve française qui les tire du *dolce farniente* ou du plaisir de songer paresseusement aux impressions de leur cœur, ne parlant que de ce qui les intéresse et en parlant longuement avec grand sérieux et force détails, lisant rarement non sans application ni bonne foi, n'entendant rien à demi-mot dans les livres, ne comprenant pas les charmantes petites allusions de Voltaire ou de Courier.

Il exposait comment on plaît aux Italiennes : il faut leur conter clairement et avec feu des choses nouvelles, serait-ce le *Tartufe* ou la mort de Britannicus; pas d'esprit à la française, mais « beaucoup d'imprévu et beaucoup de clair-obscur », pas d'air important et pédantesque, d'air *robin,* mais l'air militaire. « Ici, l'amour est une chose fort sérieuse, et une Italienne se fâche ou ne daigne pas vous répondre si vous lui parlez d'amour avec légèreté. Si vous avez le projet de lui adresser quelques mots tendres à la première occasion favorable de la soirée, gardez-vous de hasarder des plaisanteries ou même de rire de celles qu'on fait; regardez-la d'un air sombre. » Les Italiennes, ajoutait Stendhal, sont subjuguées par huit ou dix idées qui les dominent chacune dix-huit mois ou deux ans; elles ne comparent celui qu'elles aiment à personne, et ne le trouvent jamais ni singulier ni ridicule; sous l'air de la simplicité et souvent de la froideur, elles cachent une incroyable profondeur de sentiment et une étonnante énergie; six mois après un mot indifférent de leur amant, elles l'en récompensent ou l'en punissent; elles n'oublient pas, comme en France, par faiblesse ou par distraction.

Quel vigoureux caractère, par exemple, que celui de Gina! C'est, dit Stendhal dans l'édition de 1826, la femme d'un très riche noble. Un banquier, plus riche encore, l'a depuis seize ans enlevée à son mari. Mais voici deux années qu'elle aime le joli Malaspina, et récemment, lorsque son amant est tombé malade, Gina, pendant treize nuits de suite, malgré la surveil-

lance dont elle était l'objet, revêt un habit d'homme — qu'elle est allée secrètement acheter chez un fripier en passant par le souterrain du Dôme — descend de son balcon, sis à un premier étage fort élevé, par une échelle de corde, et monte par cette même échelle au balcon de Malaspina qui, lui aussi, habite au premier étage. Le récit de cette équipée attendrit Stendhal et l'exalte; il assure qu'il ne pourra pas approcher Gina sans respect ni battement de cœur.

Mais l'anecdote est-elle vraie? En 1817, Stendhal la raconte ainsi : « C'est une femme belle encore qui, il y a quelques années, ayant son amant malade et gardée de près par son cavalier servant, s'habillait en homme, sortait par la fenêtre, et entrait chez son amant, aussi par la fenêtre; elle le veillait toute la nuit, et rentrait chez elle à cinq heures du matin. » Combien cette sèche histoire est embellie dans la relation de 1826, et que d'enjolivements suspects elle a reçus!

Stendhal, en effet, n'est pas toujours véridique. Il avait raison de changer les noms, pour ne compromettre personne, et c'est ainsi qu'il substitue Viteleschi à Faustino Lechi (1). Mais il trompe ses lecteurs lorsqu'il assure que son esquisse est un ouvrage *naturel*, qu'il a écrit chaque soir ce qui l'avait frappé, qu'il a tracé quotidiennement des phrases incorrectes auxquelles il ne change presque rien. Son journal qu'il aurait rédigé à ses moments perdus, au relais lorsqu'il attendait les chevaux de poste ou dans les églises en goûtant le frais, ce journal qu'il aurait cacheté en 1816 et rouvert en 1826, a été fait après coup. C'est une œuvre de fantaisie. Stendhal y a mis, outre ses impressions de voyage, les idées qui lui venaient tandis qu'il composait son livre. Ne dit-il pas qu'en corrigeant les épreuves de la première édition, il ajouta tant bien que mal un conte de Grécourt que lui fit le baron de Mareste, et ne doit-il pas à Mareste l'anecdote des pauvres Florentins qui voyaient avec admiration les Français manger un bifteck tous les matins, et qui criaient *gran Francesi grandi in tutto!* Voilà

(1) Alb. Lumbroso, *Teodoro Lechi*, 5 et 28.

pourquoi il bouleverse les dates. Les choses ne lui sont pas réellement advenues comme il les raconte. Il n'est ni un riche diplomate parti de Berlin et voyageant avec son valet de chambre au grand trot de ses chevaux, ni un Allemand de la rive gauche du Rhin qui n'est plus français. Il n'est pas entré à Milan le soir du 4 novembre 1816, ni à Rome le 10 décembre suivant. Le 13 janvier 1817 il ne se trouvait pas à Naples dans la nouvelle salle du théâtre Saint-Charles : il était à Rome. Il n'a pas vu le 22 janvier 1817 pour la première fois les tombes de Santa Croce qu'il avait visitées le 27 septembre 1811. Il n'était pas le 13 avril à Bologne, puisque ce jour-là il arrivait à Grenoble. Que ne fait-il pas durant le mois de mai! Il admire les Apennins au clair de lune, il contemple à Ferrare le tombeau de l'Arioste, il recueille à Saint-Marin des anecdotes sur la finesse du clergé italien, il constate la singulière vivacité des habitants d'Urbin, il rencontre à Ancône un général russe, ancien ami d'Erfurt — et oncques il ne connut à Erfurt un général russe — il lève à la boussole un croquis de la bataille de Tolentino parce qu'il est « accoutumé à ce travail dans les états-majors » : or, durant tout ce mois de mai, il est en France! Et ainsi du reste : il n'a pas quitté Rovigo le 6 juin, minuit sonnant, par une tempête superbe; il n'est pas allé le 18 juin au café du Prince Charles, où se réunissent les dames de Padoue; il n'a pas passé ses soirées dans la loge de Pacchiarotti; il n'a pas vu le comte Bragadin aux bains d'Arqua; il n'a pas pris le 20 juin une barque courrière qui le mena de Padoue à Venise; il n'a pas entendu le 23 la Marcolini chanter *Tancrède;* il n'a pas conversé le 24 au café Florian avec quarante ou cinquante femmes de la haute société; il n'a pas dîné le 26 au Pelegrino.

Après tout, ce procédé de transposition, une fois admis, n'est pas tellement répréhensible. Ce qu'il faut blâmer, ce sont les erreurs, les faussetés, les plagiats.

Stendhal dit qu'à Venise, le soir du 27 juin 1817, au spectacle, il a été présenté à Byron ; or, c'est au mois d'octobre 1816, à Milan, qu'il vit le poète anglais (1).

(1) *Souv. d'égotisme*, 236.

Il prétend avoir rencontré Rossini en 1817 à l'auberge de Terracine, et le morceau est piquant : Stendhal soupe avec un très bel homme de trente ans, blond et un peu chauve ; il lui dit que Rossini est l'espoir de l'école d'Italie, le seul génie de la Péninsule, et il remarque chez son commensal une nuance d'embarras... C'est Rossini. Or, la correspondance de Stendhal prouve qu'il n'a vu le maëstro pour la première fois qu'en 1819 (1).

Il raconte qu'un jour — et sûrement ce n'est pas le 1er mai 1817, puisqu'il était alors à Grenoble — sur la colline de San Michele di Bosco, pendant qu'il jouit silencieusement des beautés du paysage, un de ses compagnons se lève et sur le ton le plus impétueux récite le sonnet d'un Bolonais qui célèbre l'armée française descendant du Saint-Bernard :

Italia, Italia, il tuo soccorso è nato!

Or, le sonnet a été composé près d'un siècle avant Marengo, en 1699, pour la naissance d'un prince de la maison de Savoie (2).

Il s'étend longuement sur la coutume des cavaliers servants. Mais existait-elle ou du moins florissait-elle encore? Ne dit-il pas dans l'*Amour*, à la date de 1822, que cette mode est entièrement tombée dans les grandes villes, et que les mœurs actuelles des jolies femmes font honte à leurs mères? Ne dit-il pas dans les *Promenades*, à la date de 1827, que les maisons d'éducation établies par Napoléon commencent à changer les mœurs, qu'il y a moins de sigisbées, qu'on ne dirait plus à un étranger qu'il ne peut être présenté à la princesse une telle, parce qu'elle est *innamorata*?

Est-il possible qu'il ait été le favori du légat de Bologne et que ce cardinal Lante lui ait tenu de si libres propos, lui ait conté tant de choses caractéristiques sur les dames de la ville?

Il écrit que certaines tournures de la langue dont on use en Calabre passeraient chez nous pour de la folie, et par exemple

(1) *Corr.*, I, 111 et 132.
(2) A. d'Ancona, *Spigolature*, 11.

qu'un jeune homme qui cherche à plaire à toutes les femmes s'appelle un *cascamorto,* ou celui qui feint de « tomber mort » dans l'excès de la passion. Or, cette expression qu'il admire était employée dans toute l'Italie. A-t-il fait d'ailleurs le voyage de Calabre, « plus curieux que celui du Niagara ou du golfe Persique » ? Est-il allé jusqu'à l'extrémité de la Péninsule, jusqu'au fin fond de la botte? Quand on pense comme lui que le royaume de Murat et de Ferdinand IV se réduit à la capitale, on n'est guère tenté de dépasser Naples. Mais il suffit de comparer sa relation aux lettres de Courier pour reconnaître qu'il n'a vu ni Tarente, ni Otrante, ni Crotone, ni Catanzaro, ni les ruines de Locre, ni Melito, ni Reggio. Il narre des anecdotes qui prouvent le pouvoir des prêtres, et il n'a pas un mot sur cette campagne luxuriante, rochers couronnés de myrtes et d'aloès, forêts d'oliviers et de palmiers, bois d'orangers, haies de citronniers, et tant d'arbres et de plantes que fait naître la vigueur du sol et qui donnent au paysage l'aspect de l'Inde et l'Afrique. Il est vrai qu'à Crotone, non sans étonnement, Stendhal retrouve un compatriote et camarade, Joseph Renavans, soldat au 6e dragons en 1800 et depuis capitaine au 34e de ligne ; ce Renavans, dégoûté des Bourbons, vient épouser une femme de l'endroit qu'il aima jadis, la veuve de l'apothicaire. A beau mentir qui vient de loin. Le Renavans que Beyle connut à Grenoble dans sa jeunesse (1) n'a jamais servi ni au 6e dragons, ni au 34e de ligne!

« Je prends mon bien où je le trouve », disait Stendhal, et il ajoutait avec désinvolture que si ses livres arrivaient à 1890, nul ne songerait au grain d'or qu'il avait déterré dans la boue. Il prend donc son bien chez Gœthe, chez le président de Brosses, chez Mme de Staël, chez les rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg*.

Après Gœthe, il raconte que les femmes de Malamocco et de Palestrina chantent sur le rivage une stance de Tasse ou de l'Arioste, et que leurs amants leur répondent du large par la stance suivante. Après Gœthe, il remarque, en caractérisant

(1) *Lettres intimes*, 198.

l'école vénitienne, qu'à Venise tout est brillant, les habits des gondoliers, la couleur de la mer, la pureté du ciel que l'œil aperçoit sans cesse réfléchi dans les eaux (1).

Il se souvient pareillement du président de Brosses. Il dit que le mot *palais* n'a pas en Italie le même sens qu'en France, et que les Italiens appellent leurs maisons des palais; Brosses écrivait déjà qu'on nomme un *palais* en style figuré ce qu'on nomme une *chambre garnie* en style vulgaire. Il dit qu'un Italien se fait avare pour bâtir une belle maison; Brosses observait déjà qu'un Italien amasse de l'argent pour le consacrer à la construction d'un grand édifice. Il dit que l'indécence n'est qu'une chose de convention, et que le Parisien qui ne connaît que les mœurs de son pays entend par les termes de décence et de vertu d'autres choses que l'Italien; Brosses avait émis la même opinion : « Nous appelons indécence ce qui est contraire à nos mœurs, mais ce n'en est pas une quand l'usage du pays y est conforme. » Il dit que Naples est la seule capitale de l'Italie; Brosses regarde Naples comme la seule ville de l'Italie qui sente véritablement la capitale (2).

C'est surtout à Mme de Staël que Stendhal dérobe des aperçus, et de fins aperçus. Il a critiqué très âprement l'auteur de *Corinne;* mais s'il n'avait pas lu cet ouvrage, peut-être n'eût-il pas pénétré si profondément dans le caractère italien. Nombre de ses jugements reproduisent des idées de Mme de Staël. Avant Stendhal, elle avait noté chez les Italiens un bizarre mélange de simplicité et de corruption, de dissimulation et de vérité, de bonhomie et de vengeance, de paresse et d'activité, d'indolence et de force d'âme, de prudence et d'audace. Avant Stendhal, elle avait écrit que Rome est le pays où il y a le moins de commérages, et que chacun y fait ce qu'il veut sans que personne s'en soucie et s'en informe; que le peuple ne fait rien pour être regardé et ne s'abstient de rien parce qu'on le regarde, qu'il marche toujours à son but qui est le plaisir, que les femmes ne connaissent ni la coquetterie ni les succès d'amour-propre, et

(1) Cf. le *Voyage* de Gœthe aux dates du 7 et du 8 octobre.

(2) Voir l'édition des *Lettres* de l'an VIII, celle que Beyle a lue, II, 145, 255, 264, et III, 72.

n'ont envie de plaire qu'à un seul homme; qu'il n'y a pas de séduction d'esprit avant celle du cœur ou des yeux, que les commencements les plus rapides sont suivis quelquefois d'un sincère dévouement et d'une très longue constance, que l'amour italien s'exprime plutôt par des actions silencieuses et passionnées que par un ingénieux langage. Stendhal emprunte même à Mme de Staël des jugements littéraires. Lorsqu'il dit que l'ardente imagination des Italiens doit être nourrie par beaucoup de spectacle et qu'ils bâillent aux tragédies d'Alfieri, ne se souvient-il pas des mots de Corinne au comte d'Erfeuil, que les Italiens aiment ce qui frappe les sens, que l'austérité d'un dialogue éloquent ne peut être le seul plaisir théâtral dont ils se contentent, qu'Alfieri voulut en vain les y réduire? Lorsqu'il dit que la profonde connaissance des hommes n'a rien d'agréable, qu'elle est comme une vieillesse anticipée, et que de là résultent le dégoût des Italiens pour la comédie de caractère et leur passion pour la musique qui les transporte hors de ce monde dans le pays des illusions tendres, ne se souvient-il pas de cette réflexion de Corinne, qu'il y a quelque chose de triste au fond de la plaisanterie qui repose sur la connaissance des hommes, que les Italiens possèdent le talent de deviner les pensées les plus secrètes, mais qu'ils « n'ont point l'habitude d'en faire un usage littéraire », que le vrai caractère de leur gaieté, c'est l'imagination, non la moquerie, et que Gozzi, par exemple, entraînant l'esprit au delà de ce monde, se livre au génie national (1)?

Stendhal ne s'en tient pas là. Dans la première édition de son voyage, sans scrupule et sans vergogne, il démarque la *Revue d'Édimbourg* (2). Il raconte qu'à Bologne le comte Neri lui communique un cahier de notes très intéressantes sur Alfieri, et il traduit ce cahier... qu'il a extrait de la revue anglaise. Plus loin, dans la plaine de Tolentino, il rencontre un colonel anglais qu'il nomme Forsyth et qui l'entretient longuement de l'ancien Paris et de la société française d'avant la Révolution ; le pas-

(1) Voir *Corinne*, II, VI, VII, X, et Dejob, *Mme de Staël et l'Italie*, 91 et 114.

(2) C'est Mareste qui lui avait révélé ce recueil, et Beyle le « dévora », le proclama le meilleur journal du monde entier.

sage, très considérable, est tiré du même recueil. Plus loin encore, Stendhal se livre à des considérations sur le caractère allemand : derechef il traduit une page de la *Revue d'Édimbourg*. Le piquant, c'est que ce journal, annonçant en 1818 *Rome, Naples et Florence*, loua le morceau sur la société française sans reconnaître son bien. Mais l'auteur du compte rendu n'était pas tenu de se souvenir de tous les articles de la *Revue*, et c'est un homme sagace : il doute de l'existence du colonel Forsyth qui fait à Stendhal, loin de tout témoin, durant six heures, sur le bord de l'Adriatique, un ample discours en trois points, et il trouve que cet exposé, par le style et les vues pénétrantes, dépasse de beaucoup le reste de l'ouvrage (1).

Gœthe a fort bien apprécié *Rome, Naples et Florence,* et dans une lettre à Zelter, après avoir lu l'édition de 1817, il marquait finement les qualités et les défauts du livre : « L'auteur est un Français, vif, passionné pour la musique, la danse et le théâtre. Il attire, il repousse, il intéresse, il impatiente, si bien qu'on ne peut se détacher de lui. On relit toujours le livre avec un nouveau plaisir, et on voudrait en apprendre par cœur certains passages. L'auteur semble être un de ces hommes de talent qui, comme officier, employé ou espion, et peut-être tout cela à la fois, ont été poussés çà et là par le balai de la guerre. Il a été en beaucoup d'endroits, en d'autres il sait tirer parti de la tradition, et généralement il s'entend à s'approprier ce que disent les autres. Bref, il faut non seulement lire l'ouvrage, mais le posséder » (2).

Les *Promenades dans Rome*, publiées en 1829, nous ramènent

(1) Cf l'*Edinburgh Review :* sur Alfieri, XV, p. 295-298; sur la société de l'ancien régime. XV, p. 459 464, 474, 484, 485 ; sur le caractère allemand, XXVI, p. 67. L'article de la revue anglaise sur l'édition de 1817 est dans le volume XXIX, p. 237-246, et l'auteur reconnaît que Stendhal « is a man of some liveliness and acuteness, with all his flippancy » ; mais il met les lecteurs en garde contre ses anecdotes. Ajoutons qu'en 1819 (numéro d'octobre, p. 321, note) la revue, rendant compte de l'*Histoire de la peinture*, dénonça, sans colère d'ailleurs et avec un indulgent sourire, les plagiats de *Rome, Naples et Florence* qu'elle découvrait un peu tard. Ils ont disparu de l'édition de 1826.

(2) *Briefwechsel zwischen Gœthe und Zelter,* II, 451.

dans cette Italie dont Beyle s'était fait, selon un mot du temps, une sorte de fief, un bien qu'il exploitait par droit de conquête. Elles traitent un sujet qu'il n'avait pas abordé dans *Rome, Naples et Florence :* les monuments de la ville éternelle.

Ce livre fut à son époque un excellent guide. Beyle donne aux voyageurs d'utiles avis et de précieux renseignements. Il leur indique la meilleure manière d'aller de Paris à Rome et le moyen d'amadouer les douaniers, de déconcerter les commis de la police. Il leur recommande Mme Giacinta qui loue pour deux francs une chambre fort propre. Il les prévient, lorsqu'il décrit l'intérieur de Saint-Pierre, qu'il parlera d'abord de la coupole, puis qu'il suivra le mur du nord pour arriver à la Pietà de Michel-Ange, puis qu'il suivra le mur du midi pour arriver au tombeau de Paul III. Il dresse la liste des douze palais qu'il faut absolument voir et des vingt-cinq qui n'ont qu'un intérêt secondaire. Il énumère selon l'ordre alphabétique et caractérise par un mot ou par une courte notice les vingt-deux églises qui lui semblent les plus remarquables, et soixante-dix-sept autres où il conseille d'entrer, « à moins que l'on ne soit dominé par quelque sentiment vif ». Le touriste trouvait ainsi dans les *Promenades* toutes les informations qu'il pouvait désirer : l'auteur étudie même le site des différentes enceintes.

Mais l'ouvrage est plus qu'un guide, et Beyle y a mis l'empreinte de son esprit original, parfois trop original. Il retrace très joliment l'aspect général de Rome. Ce n'est pas une ville gaie, bruyante, une Naples pleine de mouvement et de tapage; c'est la ville des tombeaux et des souvenirs (1). La volupté y manque, et les collines qu'elle comprend dans ses murs semblent dessinées par le génie du Poussin comme pour donner à l'œil un plaisir grave. Elle est plus belle par une tempête qu'au soleil du printemps. Mais le charme qu'elle répand amortit les passions inquiètes; on se sent dans une sûre retraite, loin des intrigues du monde, et l'on finit par savourer la douceur de cette tranquille existence. Le voyageur s'ennuie à Rome dans

(1) « Tout, disait-il dans *Rome, Naples et Florence*, tout est décadence ici, tout est souvenir, tout est mort; la vie active est à Londres et à Paris. »

le second mois de son séjour; il ne s'y ennuie jamais le sixième mois, et s'il y reste douze mois, il a l'idée de s'y fixer.

Les descriptions isolées, celles du Colisée, du Panthéon et de la colonne Trajane valent cette vue d'ensemble. Stendhal y jette ses sensations et ses rêveries. Les ruines du Colisée, noircies par le temps, font sur son âme l'effet de la musique « sublime et touchante » de Cimarosa, et devant le « plus beau vestige de ces Romains dont l'histoire occupe notre enfance », il désespère de décrire son émotion. Cet édifice, c'est Rome même. Quel lieu vit jamais une aussi grande multitude et des pompes si brillantes? L'empereur y était reçu par les cris de cent mille spectateurs, et aujourd'hui quelle solitude! Stendhal passe plusieurs matinées au Colisée. Il aperçoit des étages supérieurs les galériens du pape qui travaillent dans l'arène, et le bruit de leurs chaînes, le gazouillement des oiseaux cachés dans les broussailles qui couvrent les gradins, le profond silence qui naît par intervalles, aident son imagination à s'envoler dans les vieux âges.

Il admire le Panthéon et la majesté de son portique qui lui paraît le style le plus parfait de l'architecture romaine : « Deux instants suffisent pour être pénétré de sa beauté; on s'arrête devant le portique, on fait quelques pas, on voit l'église, et tout est fini. »

Les bas-reliefs de la colonne Trajane lui semblent le plus beau portrait que les Romains aient laissé d'eux-mêmes, et il prédit qu'on les trouvera tôt ou tard reproduits par la gravure dans toute histoire de Rome.

Le biographe de Léonard et de Michel-Ange se montre en nombre d'endroits. Il juge que le ton général des ouvrages du Pérugin est une lumière dorée pareille à celle qui percerait un nuage quand le soleil se couche. Il passe plusieurs heures dans les *Stanze* où sont les fresques de Raphaël, ce héros, comme il dit, à qui le peuple de Rome attribue tout ce qu'il y eut de grand et de noble dans la peinture : « Il faut vendre sa chemise, écrivait-il en 1811 à sa sœur, pour voir les loges de Raphaël quand on ne les a pas vues et pour les revoir quand on les a déjà vues. » Il visite à diverses reprises la villa Ludovisi, non

seulement pour errer avec délices dans d'immenses allées d'arbres verts, mais pour contempler les fresques du Guerchin, et, couché sur le plancher, la tête appuyée à une chaise renversée, il admire dans l'*Aurore* la vigueur du clair-obscur. Au palais Rospigliosi il s'extasie devant une autre *Aurore*, celle du Guide. Dans la galerie Borghèse il n'a d'yeux que pour la *Chasse de Diane*, et la jeune nymphe qui se baigne au premier plan et qui peut-être louche un peu, le séduit et l'attire. A Saint-André della Valle, où il se réfugie par une chaude matinée afin de trouver l'ombre fraîche et le silence, il s'assied sur un banc de bois et « se dégage de tous les liens terrestres » pour considérer les fresques du Dominiquin et l'expression de timidité tendre et vraiment chrétienne des femmes que l'artiste a peintes au-dessus du grand autel. A Sainte-Marie de la Victoire, devant sainte Thérèse, il oublie le mal que le Bernin a fait aux arts : quel naturel dans ce ravissement d'amour divin qu'éprouve sainte Thérèse, et avec quelle tranquillité souriante la regarde l'ange qui va de sa flèche la percer au cœur! « Le Bernin, dit Stendhal, avait un rare talent pour tailler le marbre. »

Mais à la vue de toutes ces merveilles dispersées dans les temples il ne peut s'abstenir d'une critique. Il remarque que les églises sont trop belles et que certaines ont l'air d'un salon, que leur architecture est une fête, qu'une telle magnificence importune les âmes véritablement religieuses, qu'elles préfèrent une chapelle solitaire où elles trouvent une « sensation d'abandon et de tristesse ». Quelle différence entre le Colisée qui est « le beau inculte et terrible », et Saint-Pierre, qui est « beau, joli et arrangé » ! Quel « contresens » que tant de nudités! Et Saint-Pierre n'est-il pas, avec son caractère mondain et courtisanesque, non une église catholique, mais la chapelle d'une cour élégante, celle de Léon X?

Il fait consciencieusement l'histoire des monuments qu'il décrit. A-t-il, comme il l'assure, compulsé la masse énorme de trois ou quatre cents bouquins, la plupart in-folio? Il n'a garde, en tout cas, de garantir l'exactitude absolue des faits qu'il avance, et il laisse échapper cette réflexion trop vraie : « On

frémit quand on songe à ce qu'il faut de recherches pour arriver à la vérité sur le détail le plus futile. »

Il rapporte les légendes de la Rome primitive et les fabuleuses aventures que Tite-Live a narrées et qui furent pour les Romains « ce que sont pour nous les traditions qui courent encore dans nos campagnes sur les miracles des saints ». Sous les arbres du Pincio qui retentissent du chant des cigales, et pendant que souffle un petit vent frais qui vient de la mer, devant la porte del Popolo, il raconte, d'après Paul Jove et La Trémouille, comment Charles VIII entra par cette porte dans Rome étonnée et terrifiée. Au château Saint-Ange, il retrace le sac de Rome, et il emprunte son récit non à Cellini, qu'il juge un peu Gascon, mais à Paul Jove, à Jacques Bonaparte, à Sandoval. Il fait sommairement l'histoire de la ville, de Formose à Grégoire VII, en insistant sur le rôle de Crescentius qui se perdit par « son esprit romanesque et son optimisme ». Il passe en revue les papes de Léon X à Léon XII : il veut, dit-il, éviter aux voyageurs des recherches ennuyeuses, leur représenter la situation du pays et l'atmosphère morale où vécurent tant de génies, leur rappeler des événements dont la trace apparaît dans chaque monument de la Rome pontificale, et cette esquisse, un des meilleurs endroits de l'ouvrage, est remarquable par sa brièveté substantielle, par de curieux détails sur le brigandage et les sigisbées, par des portraits rapidement brossés et assez ressemblants. Stendhal montre en Léon X un homme d'esprit, doué de la vive sensibilité d'un artiste, sachant jouir de l'existence, allant à la chasse, égayant ses repas par la présence des bouffons, mystifiant les sots, toujours entouré de riants visages, et, dans cette Rome où tout était de bonne humeur, tenant la cour la plus aimable qui fut jamais.

Beyle s'efforce donc d'agrémenter son sujet et de plaire au lecteur par la variété. Des réflexions spirituelles, imprévues et, comme il dit, allusives, coupent de temps en temps ses exposés. A propos d'Hadrien qui fut passionné comme un artiste et quelquefois cruel, « si Talma, écrit Beyle, avait été empereur, n'eût-il pas envoyé à la mort le critique Geoffroy, dont un

article le rendit fou de colère? » Après avoir raconté l'expédition de Charles VIII, il ajoute qu'elle fut inutile, mais belle, et que Charles VIII était, sans s'en douter, un artiste : « Les guerres de Napoléon ont été extrêmement belles et un peu utiles; de là leur réputation qui durera des millions d'années; la vieillesse de ceux qui virent la retraite de Moscou sera protégée par ce grand souvenir qui dès 1850 commencera à devenir héroïque. »

Il a de piquantes digressions. Tantôt il définit les divers centres de civilisation en Italie et attribue à chacun d'eux une physionomie originale : Venise est la ville de la franche gaieté; Turin, de la bilieuse aristocratie ; Milan, de la bonhomie; Gênes, de l'avarice; Florence, de la logique, et Rome, de la passion profonde. Tantôt il peint les jeunes Italiens de cette époque, mal vêtus, trop barbus, trop chevelus, aux cravates trop amples et aux bagues trop massives.

Comme dans *Rome, Naples et Florence,* il analyse le caractère de la race. Il remarque que les Italiens ne mettent de finesse qu'aux affaires importantes, que le cardinal Consalvi « ne mentait que juste quand il le fallait » . Il oppose leur réserve à notre légèreté : les Français oublient la bassesse dont ils ont expliqué le *pourquoi* avec esprit; les Italiens ne l'oublient pas, et, comme ils disent, ils se la « lient aux doigts » . Il croit que l'Italienne, au contraire de la Française, dont les feux de paille durent deux jours, désire la même chose six mois de suite, qu'il faut pour la conquérir une âme exaltable et non de l'esprit qui prouve du sang-froid, qu'un Français la fait rire et l'amuse, mais ne la séduit pas (1). Il décrit les Romaines au visage tranquille et aux traits immobiles, ces belles Romaines qui n'arrêtent leur rêverie sur un homme que lorsqu'elles sont sûres de son entier dévouement, qui par la simplicité de leurs manières, par leurs gestes vifs et leurs mouvements brusques, par les réponses qu'elles font avec la physionomie plutôt qu'avec des paroles, diffèrent tellement des Parisiennes.

(1) Paul, dont l'« aimable et continuel enjouement a manqué le cœur des Romaines ».

Il mentionne les bals du banquier Torlonia, duc de Bracciano, de ce Torlonia, petit vieux au regard inquiet, racontant avec naïveté que les princes romains sollicitent à l'envi la main de ses filles, que son aîné est un nigaud qui s'enthousiasme pour les arts, que son cadet est un homme qui sait le prix de l'argent et fera prospérer la maison.

Il évoque le souvenir de Bernis, que les vieillards du pays se rappellent encore comme une figure héroïque parce que le cardinal recevait une fois la semaine et donnait quotidiennement un dîner magnifique.

Il retrace l'agitation que causa la maladie, puis la mort de Léon XII : les médecins du pape devenant dans Rome les personnages les plus recherchés; les gens discutant les dernières nouvelles et choisissant déjà le successeur du moribond; toutes les physionomies changées; ces Italiens qui se traînent lentement dans les rues, marchant presque aussi vite qu'à Paris; les longues cérémonies des obsèques qui durent plus d'une semaine; les ouvriers clouant de nuit dans l'église de Saint-Pierre à la lueur des flambeaux le cercueil du pontife et le hissant au-dessus de la porte au milieu de mille plaisanteries; la procession des cardinaux entrant au conclave sous l'escorte des gardes nobles et des Suisses revêtus du costume jaune et bleu; leurs bulletins de vote brûlés deux fois par jour lorsque aucun des candidats n'a réuni les deux tiers des suffrages; le grand rôle de certain tuyau de poêle; les Romains accueillant par des éclats de rire la fumée qui sort de ce tuyau parce qu'elle annonce que le scrutin est brûlé et « qu'on n'aura pas de pape aujourd'hui » ; l'émotion qui se répand dans la ville quand il n'y a pas de *fumata;* un cardinal jetant d'un balcon à la foule le nom de l'élu.

Il expose le mécanisme social des États romains : un gouvernement absolu; la première place s'obtenant tous les sept ou huit ans par une manœuvre savante et les autres places par un mélange de prudentes démarches et de réels mérites; les intrigants et les fils de grandes familles songeant à devenir monsignor, les monsignori à devenir cardinal, et les cardinaux à devenir pape; toutes les jouissances accumulées sur la tête

d'une quarantaine de cardinaux et d'une centaine de généraux d'ordre, d'évêques, de prélats; les prêtres exerçant les emplois; les affaires décidées par plusieurs ministères et recommencées à quelques années d'intervalle parce que les ministères ne tiennent pas registre des décisions; les gens du peuple faisant fortune lorsqu'ils ont remis le soin de leur conscience à un *fratone*, à un adroit capucin ou carme qui fréquente les personnages influents et finit par procurer une place de six écus par mois à son protégé; les paysans s'imaginant à la voix du curé que rien ne se produit sans miracle, que l'inondation du Tibre est un avertissement divin, que la grêle punit le voisin parce qu'il a négligé d'orner de fleurs la croix qui borne son champ, qu'une jeune fille qui meurt de la fièvre subit le châtiment de ses galanteries; les sauvages montagnards de la Sabine usant par leurs baisers le pied de bronze de saint Pierre et croyant que le chef des apôtres contemple du ciel l'hommage qu'ils rendent à sa statue; d'autres vouant un culte idolâtre à la mère du Sauveur qui parfois, comme à Lorette, est plus Dieu que Dieu lui-même; les marchands de Rome gardant au fond de leur boutique une madone que deux lampes illuminent chaque soir; les hautes classes hébétées par les flatteries de la valetaille et partageant la superstition populaire qui se communique à elles par les domestiques, les bonnes et les nourrices; la bourgeoisie plus éclairée et pleine d'un solide bon sens parce qu'elle voit de plus près les ridicules de la cour papale, lisant Voltaire, regrettant le régime français et son admirable justice.

Stendhal hasarde même quelques mots sur les cardinaux : trois ou quatre ont des maîtresses d'âge respectable; douze ou quinze recouvrent d'une prudence parfaite des goûts passagers; la plupart n'ont ni finesse ni savoir-vivre; très peu ont de l'esprit, et cet esprit ne les embarrasse guère; ils haïssent Voltaire et plus encore Bossuet, qui leur paraît un renégat.

Toutefois ces traits satiriques n'abondent pas dans les *Promenades*. Stendhal veut être lu à Rome. Il loue les papes qui régnèrent depuis 1700 : ce sont des hommes de mérite, et l'on ne saurait trop reconnaître leurs bonnes intentions, leur modération, leur raison, leurs talents; aucun État d'Europe ne peut

présenter une liste semblable pendant la même période. Il félicite, il remercie la religion chrétienne d'avoir fait une alliance aussi intime avec le beau, d'avoir répandu sur la terre tant d'églises magnifiques, et lorsqu'il se rappelle les joies barbares des Romains, les chasses de bêtes féroces et les combats de gladiateurs, il remarque que, si nous ne sentons plus ce plaisir, il faut en rendre grâce à la religion de Jésus-Christ. Il lui échappe de dire que la Vierge est un être sublime et la plus belle invention de la civilisation chrétienne : « la faiblesse humaine a besoin d'aimer, et quelle divinité fut jamais plus digne d'amour? » Dans les pages qu'il consacre à Saint-Pierre, il écrit que l'intérieur de la basilique est incomparable, qu'on y passe encore des heures entières avec joie même au bout d'un an de séjour, qu'on ne peut qu'adorer la religion qui produit de telles choses.

Sans doute, nombre de ses digressions et notamment les intrigues de l'altière Lucrèce Frangimani, les amours de Francesca et de Fabio Cercara, l'assassinat commis par l'ébéniste Lafargue sur sa maîtresse n'ont aucun rapport avec Rome. Il aurait mieux fait de les supprimer pour gagner de la place et traiter certains points avec plus de détail. Il a, de son aveu, trop « forcé en anecdotes ».

On lui reprochera des erreurs, des bévues. Il attribue à saint Augustin le mot de Tertullien *credo quia absurdum;* il qualifie d'empereur d'Autriche l'empereur d'Allemagne Joseph II; il nomme *Bartoli* le consul prussien Bartholdy et le fait vivre en 1828, bien que le diplomate fût mort trois ans auparavant; il explique par une trahison des Cariens le nom de *Cariatides;* il soutient l'existence de la papesse Jeanne; il a toujours une malheureuse passion pour Canova; il trouve à tort une poésie profonde dans la musique mélancolique des chansons des pifferari.

Dans les *Promenades* comme dans *Rome, Naples et Florence*, le voyage de Stendhal est imaginaire. Ces excursions et ces visites, si variées, si bien distribuées, qu'il aurait faites avec une caravane composée de quatre hommes d'esprit et de trois jolies femmes, il les invente. Il affirme qu'il écrivait chaque

article soit sur les lieux, soit le soir même au retour d'une promenade; mais nous savons qu'il a rédigé son livre à loisir en 1828 et en 1829, avec l'aide de Colomb, dans sa chambre de l'hôtel de Valois, et il était à Paris lorsque arriva l'élection de Pie VIII qu'il narre tout au long comme témoin oculaire.

Dans les *Promenades* ainsi que dans *Rome, Naples et Florence* abondent les petits mensonges et les emprunts.

Stendhal prétend qu'il a vu Rome en 1802 quand l'idée de la République troublait les têtes, qu'il fut alors escorté de deux espions qui le suivaient partout et qui lui baisèrent la main au jour de son départ parce qu'il leur faisait donner un bocal de vin lorsqu'il allait hors des murs. Or, il n'a vu Rome pour la première fois qu'en 1811.

Il raconte qu'il a visité Saint-Paul le 16 juillet 1823, le lendemain de l'incendie de cette basilique; qu'il trouva dans l'église une « empreinte de malheur » telle que Mozart seul peut en donner l'idée, poutres fumantes, colonnes fendues de haut en bas et menaçant de tomber, les Romains consternés : « c'est un des beaux spectacles que j'aie jamais vus; cela seul valait le voyage ». Or, au mois de juillet 1823, il était à Paris.

Il assure de nouveau qu'il a rencontré Byron à Venise, et il reproduit une conversation qu'il aurait eue dans cette ville avec l'auteur du *Giaour*.

Il rapporte qu'il connut à Rome un M. Melchior Gioja qui revenait de la Calabre et qui lui dit un jour : « Pour la Calabre actuelle, ce sont des bois d'orangers, des forêts d'oliviers, des haies de citronniers. » Stendhal a copié littéralement cette phrase dans une lettre de Courier à Sainte-Croix.

De même que dans sa relation précédente, il profite des *Lettres* du président de Brosses. Il leur emprunte sa description de la Sainte Thérèse du Bernin. Comme Brosses, il compare la fameuse tête de Caracalla au Vitellius de Gênes. Comme Brosses, il loue le spectacle qu'offre Rome, vue du mont Janicule, et, comme Brosses, il ajoute qu'on n'aurait pas à Paris un pareil coup d'œil. Lorsqu'il dit que les amours durent à Rome plusieurs années et que l'Italie était naguère le pays de la constance, il se souvient de ces lignes du président : « Les affaires y

durent vingt ans; c'est ici le triomphe de la constance. » Comme Brosses, il remarque qu'à Rome tout le monde connaît tout le monde et que personne ne se gêne (1).

Peut-être les *Promenades* devaient-elles rivaliser avec les *Lettres* de Brosses. De même que Brosses, Stendhal fait une chronique; de même que Brosses, il fréquente la société romaine et décrit les mœurs auxquelles il se mêle ; de même que Brosses, il retrace les opérations d'un conclave; de même que Brosses, il ne peut se détacher de Rome, de cette Rome où, comme s'exprime le président, on est si doucement et où il y a tant à voir et à revoir.

Les deux hommes ont quelques affinités. L'un et l'autre aiment, selon le mot du président, à baguenauder avec les petites dames ; ils ont de l'esprit, de la finesse, de la pénétration, une curiosité très étendue, une singulière fécondité d'idées et d'aperçus. Ils sont épris de littérature, de musique, de théâtre. Ils ont des goûts semblables, l'amour des anecdotes, une prédilection pour Raphaël et le Corrège, et Stendhal raffole de Cimarosa comme Brosses de Pergolèse (2).

Mais le Bourguignon est supérieur au Dauphinois. Il a peut-être moins d'agrément et de vivacité, moins de piquant; il n'a pas la même agilité, la même mobilité, le même éparpillement, et il ne s'attache pas comme Stendhal à ces nuances de passions qui se peignent sur les figures et dans le parler du bas peuple. Toutefois il a plus de naturel et d'aisance, plus de verve plaisante, plus de gaieté gauloise, et sa langue est plus pittoresque et plus gaillarde. Il a plus de savoir, plus de solide érudition. Il connaît mieux l'antique. Il apprécie les tableaux, les statues, les monuments avec plus de feu, plus d'originalité. Souvent il est plus détaillé, plus complet que Stendhal (3). L'auteur des *Promenades* se contente de dire que le palais Bar-

(1) Voir les *Lettres* de Brosses, édition citée, II, 270, 334, 420; III, 67, 74.

(2) Stendhal admire d'ailleurs le président de Brosses; il le nomme le Voltaire des voyageurs en Italie; il l'aime tendrement, et après Mozart et Cimarosa, c'est l'homme qu'il aime le mieux; il l'aime presque autant que le Corrège. Brosses, disait-il encore, est toujours naturel, montre la vie du côté agréable et n'a pas une seule idée triste.

(3) Cf. sa description de la fontaine de Trevi et du cloître des Chartreux.

berini montre le mauvais goût du Bernin; Brosses, usant d'un exemple, remarque que dans le buste d'une dame qui porte une fraise, le marbre est devenu de la dentelle, et que ce chef-d'œuvre puéril indique une vanité d'un petit genre. Enfin Brosses décrit la nature avec plus de fraîcheur. Il a d'excellentes pages sur la *Mandragore* de Machiavel, sur l'Arioste, sur Métastase, et il juge les poètes de la Péninsule avec autant de compétence que Stendhal. Malgré la brièveté de son séjour, il eut le sentiment de l'Italie, et avant Stendhal il la vit et la comprit sous tous ses aspects.

« Aucun être bien élevé, avait dit Beyle en 1829, n'ira à Rome sans acheter mon itinéraire. » Sa prédiction se vérifia. Il rapporte en 1835 qu'il n'y a pas de famille anglaise qui ne lise les *Promenades* lorsqu'elle visite Rome, et de bons juges trouvèrent alors que ce livre était le seul de ce genre qui fût lisible, qu'il ne dispensait pas de Winckelmann et de Nardini, mais qu'il l'emportait sur Fea, Nibby et autres par l'esprit, par le nombre de détails curieux, par un juste et vif sentiment de l'art, par une large connaissance des monuments. Sans doute, — et Stendhal en fait l'aveu, — les trois quarts des *Promenades* sont un extrait judicieux des meilleurs ouvrages, et l'auteur n'était pas plus savant que ses devanciers; mais la science que Beyle avait empruntée, il avait su l'habiller, la polir, la civiliser.

L'œuvre a vieilli. C'est toutefois un précieux document sur la Rome de 1828, sur cette Rome où le pape était despote, où rien ne s'obtenait que par protection, où les voyageurs étaient plus vexés par la police que par les voleurs, où la douane confisquait des volumes de Montesquieu, où les gens regardaient les Français comme hérétiques, et, dans la peur de passer pour libéraux, payaient quatre pauls ou deux francs huit centimes à un pifferaro des Abruzzes qui venait soir et matin durant dix-huit jours donner une sérénade à leur madone.

Beyle a composé les *Mémoires d'un touriste* sous le gouvernement de Juillet, dans les loisirs de son second congé, après

avoir parcouru quelques départements. Ils parurent en 1838 et formaient deux volumes. S'ils avaient eu du succès, il aurait publié deux autres tomes. Mais l'ouvrage fut froidement accueilli.

L'auteur pense

Qu'on ne vit qu'à Paris et qu'on végète ailleurs,

qu'à Paris il y a moins d'envie et de haine qu'en aucun lieu du monde, et dès 1817 il écrivait qu'en France il n'y a que Paris, et que Paris « écrème tout ». Il a vu ou plutôt entrevu dans certaines préfectures des jeunes gens qui lui semblent faits pour monter aussi haut que possible, et il croit qu'on n'est un homme distingué que si l'on a eu à vingt ans cette « chaleur d'âme », cette « duperie » qui ne se rencontre guère qu'en province. Mais que de choses l'ont rebuté : les petitesses sans nombre, la curiosité tracassière, l'étroite routine, la misère des conversations, la peur qu'on a du ridicule, la jalousie contre Paris et le respect sans bornes pour ce qui vient de Paris, les raisonnements biscornus, les politesses contournées, les façons de tant de personnages à la fois très timides et très prétentieux! Aussi dit-il qu'en province la vue des arbres ou d'une ruine romaine rafraîchit l'âme; c'est quelque chose *qui n'est pas affecté* (1).

Il tâche partout où il passe d' « accrocher une sensation ». Mais cette sensation est souvent désagréable. Il cherche vainement de ses yeux la belle Touraine et ne la trouve ni sur les bords de l'Indre ni sur les bords de la Loire : l'Indre chantée par George Sand est un ruisseau pitoyable qui serpente dans une plaine assez plate bordée à l'horizon par de petits coteaux où croissent des noyers; quant à la Loire, des rangées de saules et de peupliers font l'unique ornement de ses rives monotones.

Il n'aime pas Lyon, et tout dans cette ville lui déplaît et l'en-

(1) Cf. son Leuwen (*Lucien Leuwen*, 143) qui, depuis qu'il a quitté Paris, « n'a rien vu, au moral, que de contourné, de sec et de désagréable pour lui. Je ménage les termes : la platitude des désirs, les prétentions puériles, et, plus que tout, la gauche hypocrisie de la province, allaient jusqu'à produire le dégoût chez cet être accoutumé à toute l'élégance des vices de Paris. »

nuie : ses épais brouillards, sa brume fétide, sa boue noire, ses rues étranglées aux maisons à six étages, sa dévotion et sa confiance dans le prêtre, ce qu'elle a de *canut*, l'égoïste niaiserie, la mesquinerie d'esprit, la crainte de ne pas assez gagner; « à Lyon l'atmosphère *canut* dessèche le cœur. »

En revanche, le Midi l'enchante. Quelle impression irrésistible de joie il éprouve lorsqu'il arrive à Valence! Le climat, qui le jette dans une douce langueur, suffirait pour le rendre heureux pendant quinze jours. Son visage, jusqu'alors maussade, s'éclaire; il se déride, se rassérène. Ce ne sont plus, comme à Lyon et à Genève, « de ces physionomies d'aigreur, de tristesse et de soupçon ». Le naturel, la bonhomie éclatent de tous côtés autour de lui. Il jouit de la vie, il ne s'inquiète de rien, et l'absence des petits soucis qu'il avait à Paris, n'est-ce pas le bonheur parfait (1)?

Il peint le midi de la France avec autant d'enthousiasme et d'allégresse qu'il peignit l'Italie. C'est ainsi qu'il décrit Nîmes et sa Maison carrée d'un si joli antique; le pont du Gard, « monument sublime » qui s'élève si majestueusement au milieu de la solitude; Orange, son arc de triomphe qui se détache de la façon la plus harmonieuse sur l'azur foncé du ciel, et son théâtre, si grand, si simple, si bien bâti, qu'on ne peut se lasser de considérer et qu'on ne considère pas sans éprouver pour le peuple-roi un sentiment de vive admiration et de respect profond.

C'est ainsi qu'il décrit Avignon et le palais des papes, cette citadelle singulière construite avec toute la méfiance italienne et fortifiée aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur; mais, hélas! ce palais n'est plus qu'une caserne, et les soldats découpent du mur, pour les vendre aux bourgeois, des têtes peintes à fresque par Giotto!

C'est ainsi qu'il décrit la foire de Beaucaire, sa foule énorme, ses costumes aussi variés que ses langages, ses grandes toiles de toute couleur qui servent d'enseignes, ses baraques et ses

(1) Il dit ailleurs qu'à mesure qu'on avance vers le nord, le contentement est moins réel : « On dirait que le bonheur disparait avec l'accent. »

tentes, ses bals où le galoubet provençal domine les violons et les basses, les femmes qui font sa gaieté, car c'est l'usage qu'elles aillent une fois à Beaucaire dans leur vie, ordinairement après le premier enfant, et bon nombre n'hésitent pas à tromper leur mari : reverront-elles jamais l'homme pour lequel elles eurent un moment de faiblesse?

Il rappelle que Montpellier est la patrie de deux grands ministres que Napoléon eut le bonheur de rencontrer et d'apprécier, Daru et Chaptal; mais à ses yeux le principal mérite de Montpellier, c'est de n'avoir pas l'air stupide, comme certaines villes, comme Bourges, comme Rennes.

Marseille lui paraît « magnifique ». C'est la ville du Midi par excellence, et il loue le spectacle que présentent ses cinq mille bastides dont la blancheur éblouissante éclate sur la verdure des oliviers et des amandiers, le fourmillement de sa population, l'incroyable vivacité de ses habitants qui semblent ne parler que par exclamations, la beauté de ses femmes dont la figure a la finesse du profil grec et annonce une âme décidée. Mais si l'on est heureux à Marseille parce qu'on y goûte les « plaisirs primitifs, la chasse, le tabac, le mouvement physique, l'absence de toute gène », c'est à Aix qu'on trouve les divertissements de la bonne compagnie; pour avoir de l'esprit à Marseille, il faut beaucoup d'emphase et de tapage.

Les bourgs même de Provence agréent à Stendhal : la plupart ont la physionomie d'une ville de guerre; « par là ils évitent l'air mesquin et misérable de nos bourgs de Picardie. »

Beyle, touriste, n'est donc pas banal, et il craint de l'être. On a débité tant de belles phrases sur la fontaine de Vaucluse qu'il n'en dit rien, sinon que la course prend dix heures; mais il visite sous le mistral qui le glace et qui fait voltiger son manteau, les ruines de Vaison, et il leur consacre deux pages.

Les beaux paysages font sur son âme le même effet qu' « un archet bien manié sur un violon sonore (1) ». Il retrace avec un sentiment d'admiration la vue qu'il avait de la tour de Fourvières : le Rhône impétueux rejoignant la Saône paresseuse

(1) Même comparaison dans la *Vie de Henri Brulard*, 15.

et l'entraînant avec lui; les places, les rues, les quais, les ponts couverts de petits hommes qui se pressent et se hâtent; au delà du Rhône, les sommets les plus hauts des montagnes du Dauphiné; plus loin encore, sur la gauche, le vénérable mont Blanc qui s'élève au-dessus des nuages. Il salue avec émotion l'immense paysage qui s'offre à ses regards lorsqu'il sort du village de Cras et descend vers Tullins : à droite, l'Isère qui serpente jusqu'à l'extrême horizon à travers une plaine remplie de blé, de chanvre, de récoltes, d'arbres touffus, et au-dessus de cette plaine la chaîne des Alpes et ses pics de granit qui se dessinent en rouge noir sur les neiges; devant soi, le grand Som et le massif de la Chartreuse; à gauche, des coteaux brisés aux formes hardies.

Mais cet esprit raffiné ne se contente pas des simples beautés de la nature; il veut qu'elles soient relevées, rehaussées par un grand souvenir ou par un nom célèbre : « L'intérêt du paysage ne suffit pas; à la longue, il faut un intérêt moral ou historique, et dans ce cas la colonne antique la plus insignifiante est d'un prix infini, elle jette l'âme dans un nouvel ordre de sentiments. » Il ne manque pas à Nantes d'aller voir la cachette où se réfugia la duchesse de Berry, cette « héroïque princesse dont le courage est d'autant plus singulier qu'elle avait reçu la plate éducation des cours », et sur la promenade de la citadelle il évoque les incidents de la longue détention que subit en cet endroit le cardinal de Retz. Aux environs de Lyon il rêve de Mme Roland et de Jean-Jacques : durant deux heures qui lui semblent délicieuses, il court les sentiers des bords de la Saône en se rappelant l'époque où vécut Jeanne Phlipon, et parmi les bouquets d'arbres qui couvrent les collines il songe à la nuit que Rousseau passa dans ces lieux sur la tablette d'une fausse porte enfoncée en un mur de terrasse. Lorsqu'il traverse Langres et voit partout des boutiques de couteliers, il ne peut penser qu'à Diderot.

Il s'attache à marquer les traits caractéristiques des provinces. S'il est chez les Bretons, il note non seulement qu'ils vivent de cidre et de galette de sarrasin, mais qu'ils sont absolument aux ordres du curé, que leurs yeux ternes et résolus annoncent une

âme opiniâtre. Il loue les vergers de la Normandie et son herbe « d'une fraîcheur et d'un vert digne du Titien » ; mais il blâme la cautèle du Normand, sa « cupidité astucieuse », son avarice qui ne permet pas aux arbres de vieillir et d'arriver à soixante pieds de hauteur. L'Alsace et la Lorraine lui paraissent « des pays sincères où l'on a du sérieux dans les affections et un ardent patriotisme ». Il aime la langue parlée en Alsace, « quoique horrible », et il représente l'Alsacien comme un homme d'une stature élevée, à la tête carrée, au nez droit, aux cheveux blonds, un « Franc du nord-est » dont les caractères distinctifs sont l'amour de l'indépendance, la haine de l'étranger, la passion de la guerre, la loyauté. Il propose d'établir deux colonies de ces « sages » Alsaciens au centre de la partie la plus têtue de la Bretagne (1).

Il visite les musées, les églises et ce qu'on appelle les curiosités. Mais il préfère flâner par les rues de la ville et observer cent détails singuliers qui ne frappent pas les indigènes. Les gens qui copient Paris plus ou moins bien ne l'intéressent pas. Le salon qu'il fréquente à Marseille, c'est le quai qui conduit de la Canebière à la Consigne : voilà pour lui le Marseille véritable. Il n'a que faire du Marseillais à gants jaunes, et ce qui le charme et le réjouit, c'est le Marseillais franc, grossier, emporté, jouant avec passion et sans nulle contrainte, avide de s'enrichir et de s'amuser, ne gagnant de l'argent que pour le dépenser, n'aimant que les plaisirs, tumultueux comme si le bruit seul lui donnait la certitude du bonheur.

Notre touriste fait quelques pointes hors de France, en Savoie, en Suisse, et pousse jusqu'à Aix-les-Bains et Genève. Il remarque, en parlant d'Aix-les-Bains, qu'il y a maintenant en Europe, à cause des progrès terribles des convenances, des « lieux de franchise » où l'on peut durant deux mois, sous prétexte de prendre les eaux, rire de tout sans se déshonorer, et, après avoir parcouru la Savoie, il juge que les soldats du roi de Sardaigne ont fort bonne mine, que les officiers étudient leur

(1) Cf. ce qu'il dit de Reggio, qui « est pour le patriotisme en Italie ce que l'Alsace est en France ». (*Rome, Naples et Florence,* 112.)

métier et lisent Gouvion-Saint-Cyr, que ce monarque finirait par régner sur la Péninsule entière s'il daignait jouer un jour la comédie, que l'Italie doit appartenir au prince qui aura la meilleure armée et affichera les idées les plus libérales.

Il exaltait Genève en 1804 et il s'en arrachait comme Télémaque de l'île de Calypso : il était alors dans sa vingt et unième année, de joyeux amis l'accompagnaient, et il avait vu de belles Genevoises, franches, nullement coquettes, sensibles et qui sortaient seules. En 1811, son impression fut différente : tout lui parut âpre; la ville était morne, silencieuse comme une prison; les jeunes filles avaient l'air froid. Ces sensations de 1811, il les développa dans les *Mémoires d'un touriste*. Avant Doudan, il assure qu'il y a quelque chose d'anglais dans la nature des Genevois. Ils ont une admirable netteté dans l'esprit; mais ils ont toute la tristesse des mœurs anglaises; ils sont tombés dans le méthodisme et ses momeries. Un Genevois des hautes classes qui aurait la mine gaie et sans souci serait chassé de son cercle. Bref, Genève est toujours la cité que Voltaire a peinte d'un mot :

On y calcule, et jamais on n'y rit;

elle a conservé l'empreinte de son législateur, de ce Calvin qui prêchait au peuple par une petite fenêtre. Beyle s'amuse à faire le portrait du Genevois. Selon lui, le Genevois a le fond du cœur champêtre; son plaisir, c'est de rêver qu'il sera riche, et, quand il est riche, d'acheter une maison de campagne où il y a de jolis arbres qui « font songer » ; son idéal, c'est d'avoir un chapeau gris, de porter une veste de toile, et, en cet équipage, de conduire à travers un beau pays son char à bancs attelé d'un cheval passable. Il a pour l'esprit français une antipathie instinctive et furibonde; il prend l'ironie légère pour de la méchanceté et range *Gil Blas* parmi les livres les plus immoraux; il aime Richardson et Shakespeare; il préfère le mélancolique Jacques au misanthrope Alceste; il exècre Voltaire, et ce que notre littérature a d'emphatique, de raisonnable et de triste lui va droit à l'âme.

Beyle a eu tort de se couvrir du masque d'un commis voya-

geur : il ne cesse de dire qu'il vend ou achète du fer et qu'il a des affaires à régler, des clients à voir. Il a trop de laisser aller : il nous informe qu'il aime le café à la crème et qu'il a eu des puces ; il fait de mauvais calembours et il écrit, par exemple, que rien n'est plus *trompeur* que la grande *trompe* d'Autun (une des flèches de la cathédrale) ; il raconte, sans doute pour distraire le lecteur, des histoires qui n'ont aucun rapport avec son voyage, comme celle d'un capitaine de la garde nationale qui surprend sa femme en flagrant délit d'adultère, comme l'épisode de la vie d'Athanase Auger, comme l'aventure de Mme de Nintrey et celle du sabotier Marandon. Parfois il est bizarre, étrange : il prétend que Bayard, de même que le Posa de Schiller, appartient par l'élévation et la sérénité de l'âme à un siècle plus avancé ; il loue extrêmement le cardinal Dubois, cet homme « d'un esprit infini que la France admirerait s'il était né grand seigneur » ; il compare Chaptal et Daru à Colbert ; il conseille au touriste de ne mettre dans sa valise d'autre livre que les *Commentaires* de César. Il tourne constamment dans le même cercle, ressasse les mêmes choses, revient sur les mêmes sujets : la vanité des Français et leur manque d'énergie, leur chasse à la dot, l'ennuyeuse gravité de leurs mœurs, la liberté de la presse et le gouvernement des deux chambres, l'administration des préfectures, l'influence des jésuites et des frères ignorantins, les races, Gaels, Kymris et Ibères, l'architecture. Frais émoulu des leçons de Mérimée et tout fier que l'art gothique, l'art romain et l'ogive ne soient plus pour lui un « arcane », il analyse et apprécie les styles ; mais il déteste le gothique, qu'il trouve laid et triste, et, lorsqu'il parle de l'architecture romane, il prétend que les colonnes fortes et trapues donnaient aux imaginations l'idée de la solidité qui les conduisait à la certitude des peines de l'enfer ! Enfin, il est par instants bien superficiel : il voyage trop à vol d'oiseau, il prononce et tranche après un simple coup d'œil, et il n'a pas vu tout ce qu'il décrit. Crozet proposait de ne pas admettre les *Mémoires d'un touriste* dans l'édition des œuvres complètes, parce que « l'ouvrage avait été fait à la hâte et non *de visu*, sur des rapports vagues et le plus souvent pour soutenir des thèses faites d'avance ».

Il y a pourtant dans les *Mémoires d'un touriste* un beau chapitre. Il retrace l'épisode de Laffrey, la marche de Napoléon échappé de l'île d'Elbe et rencontrant le bataillon que le général Marchand avait envoyé de Grenoble et chargé d'intercepter le chemin. Beyle a l'idée de connaître exactement ce qui se passa le 7 mars 1815 dans le pré de Laffrey et sur la route de la Mure. Il donne rendez-vous en cet endroit à trois habitants de Laffrey qui furent témoins de l'événement. Il marque par des branches de saule la position du bataillon et le lieu précis où l'empereur s'arrêta. Il fait raconter à ses guides les incidents de la rencontre : Bertrand parlant en vain aux soldats; l'espace entre Napoléon et le bataillon se remplissant d'une foule de paysans qui distribuent des proclamations; l'empereur s'avançant, ouvrant sa redingote et disant : « Si quelqu'un de vous veut tuer son empereur, qu'il tire » ; l'aide de camp Randon prenant sur lui de commander *en joue* et *feu;* un des soldats mettant en joue et au mot de *feu* demandant si l'ordre est donné par son chef de bataillon; le chef de bataillon ne répondant rien, et à ce moment décisif Napoléon approchant et embrassant l'officier; le bataillon criant *Vive l'empereur!* soldats et paysans confondus dans une même accolade; Randon galopant vers Laffrey et inutilement poursuivi; l'empereur continuant sa route au milieu de l'enthousiasme de la population, ralliant le régiment de La Bédoyère dans la plaine d'Eybens et arrivant à Grenoble par la porte de Bonne. Ce chapitre est, comme jugeait Colomb, exact, fort intéressant, bien narré, et on peut le louer sans restriction. « Il n'a pu, disait à Colomb un officier de la garde impériale, être écrit que par un témoin oculaire. » Mais... il n'est pas de Stendhal! Ce fut Crozet qui dicta ces pages curieuses mot pour mot à son ami (1), et, ce qui peint l'insouciance de Beyle, il refusa la relation que lui offrait le colonel Rey, un des acteurs du petit drame de Laffrey; il en savait assez, et son siège était fait!

(1) Aug. Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 119.

CHAPITRE XV

DE L'AMOUR

Beyle bon juge en la matière. — Roman et tempérament. — Le décousu de l'ouvrage. — Bizarrerie et subtilité. — La cristallisation. — Traits généraux de l'amour chez les diverses nations. — Les Italiennes. — L'amour physique. — Passages très hardis. — Jolis détails. — Éducation des femmes. — Omissions. — Défauts du style. — Obscurités. — Fatuité militaire. — Origine du livre. — Son insuccès. — Candidature à l'Académie.

Beyle écrit quelque part qu'un traité d'idéologie est une insolence : l'auteur paraît croire que ses semblables raisonnent mal. De même, un livre sur l'amour est un acte de fatuité : c'est dire au public qu'on connaît les femmes ; — et qui peut se vanter de les connaître? — c'est, quoi qu'on fasse, parler de celles qu'on a aimées; c'est, pour user d'une expression de Stendhal, imprimer son cœur.

Il était toutefois compétent dans la matière. Elle avait été pour lui, avouait-il, la plus grande des affaires ou plutôt la seule. « Je ne l'ai jamais vu, rapporte Mérimée, qu'amoureux ou croyant l'être », et Beyle assurait sérieusement qu'il n'y a de bonheur possible que pour un homme amoureux. Aussi eut-il des passions de toute sorte et dans le beau monde et dans le bas peuple ; il courtisa les Clymènes et les Jeannetons, les comtesses et les servantes, car il avait, lit-on dans son *Journal*, un goût inné pour les filles d'auberge, et toutes ces fantaisies et inclinations, aristocratiques et vulgaires, l'avaient entraîné, témoignait-il, à de charmantes sottises qu'il ne regrettait pas : ne jamais se repentir était une de ses maximes.

Il tenait de son père Chérubin, à qui les femmes étaient né-

cessaires (1), ainsi que de son grand-père et de son oncle Gagnon, qui furent la coqueluche des dames de Grenoble, et il était d'une génération qui croyait qu'une femme est rarement « inséductible », qu'elle peut toujours être prise d'assaut et qu'un homme a le devoir d'essayer. « La chose, disait-il, réussit une fois sur dix, et elle vaut bien la peine de subir neuf rebuffades. » Mérimée lui parlait d'une dame qu'il aimait : « Ayez-la d'abord, répondit Beyle, c'est ce que vous lui devez. »

Mais, et bien qu'il ait souvent affecté des airs conquérants, il n'était pas un don Juan comme tant de ses contemporains, comme ses amis et camarades intrépides chasseurs du beau sexe, Martial Daru, Joinville, Mazeau, comme les colonels de l'empire qui se fâchaient tout rouges lorsqu'on leur disait qu'ils n'avaient pas eu de galantes aventures depuis leur mariage. Il a remarqué que les don Juan sont moins heureux que les Werther parce que l'amour n'est plus pour eux qu'une affaire ordinaire et que la réalité ne satisfait qu'incomplètement leurs désirs. Suivant lui, manœuvrer comme don Juan et penser au succès de ses manœuvres, ce n'est pas goûter l'amour, c'est le tuer, et le moindre général qui gagne une bataille, le moindre préfet qui contient un département, a de plus grandes jouissances.

Il y avait en lui autant de roman que de tempérament. Stendhal aime souvent la première venue à la bonne franquette, à la Duclos. Mais d'autres fois il est tout aise de se glisser chez sa belle par une porte dérobée, ou de la trouver dans un parc, au coin d'une allée, au fond d'un bosquet, et il mêle à sa passion le piment de l'aventure et le ragoût du mystère. Comme d'autres, il soupira; comme d'autres, il fut amoureux transi et joua le rôle de *patito*. Il rêve volontiers; le troubler dans sa rêverie, c'est le tirer des jardins d'Armide, c'est le « pousser dans un bourbier ». Ne disait-il pas que le plus grand bonheur de l'amour, c'est le premier serrement de main? N'aimait-il pas l'heure de l'*Ave Maria*, l'heure des joies de l'âme, l'heure

(1) *Vie de Henri Brulard*, 67.

d'une douce tristesse qui s'augmente encore au son des belles cloches? Un de ses plaisirs les plus vifs, n'était-ce pas le

sombre plaisir d'un cœur mélancolique?

Stendhal était donc et se croyait bon juge en amour. Mais l'œuvre qu'il composa sur le sujet est singulièrement décousue. Elle offre tantôt une suite de pensées détachées, tantôt une série de morceaux d'assez longue haleine. Même dans les passages étendus la liaison fait défaut; les paragraphes se succèdent en désordre; l'auteur a mis ses notes bout à bout sans prendre la peine de les unir les unes aux autres.

A ce manque d'ordonnance se joint, surtout au commencement de l'ouvrage, un bizarre appareil d'érudition. Stendhal traite de l'amour comme le physiologiste traite d'une maladie. En certains endroits il divise et subdivise sa matière avec une minutie ridicule.

C'est ainsi qu'il compte *neuf* particularités dans la pudeur.

C'est ainsi qu'il distingue *quatre* amours différents : 1° l'amour physique ou celui des bêtes, des sauvages et des Européens abrutis; 2° l'amour de vanité, qui faisait dire à la duchesse de Chaulnes épousant M. de Giac qu'une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois; 3° l'amour-goût qui régnait au dix-huitième siècle et où il entre beaucoup d'esprit, de bon ton, et plus de délicatesse que de véritable amour; 4° l'amour-passion, l'amour d'Héloïse, de la religieuse portugaise, de Julie d'Étanges, l'amour qui « nous emporte au travers de tous nos intérêts ».

C'est ainsi qu'il distingue *six* tempéraments : le sanguin ou le Français ou M. de Francueil; le bilieux ou l'Espagnol ou Lauzun; le mélancolique ou l'Allemand ou le don Carlos de Schiller; le flegmatique ou le Hollandais; le nerveux ou Voltaire; l'athlétique ou Milon de Crotone. Tous les amours, dit-il, revêtent dans les individus la couleur de ces six tempéraments. Supposons qu'ils puissent se rapporter aux quatre variétés précédemment notées, amour physique, amour de vanité, amour-goût, amour-passion. Faisons passer ces quatre amours par les six variétés de tempérament. Combinons le tout

avec les différences qui dépendent des gouvernements ou des caractères nationaux : despotisme asiatique comme à Constantinople, monarchie absolue à la Louis XIV, aristocratie masquée par une charte, république fédérative, monarchie constitutionnelle, État en révolution. Prenons ensuite les différences d'âges et enfin les particularités individuelles. Disons, par exemple, que tel homme a l'amour de vanité, le tempérament mélancolique, les habitudes monarchiques, l'âge de trente ans, et telle ou telle particularité individuelle. N'est-ce pas, conclut triomphalement Stendhal, une belle manière de voir les choses? Manière rare, en tout cas, et fort compliquée.

C'est ainsi qu'il analyse la naissance de l'amour, qui passerait, selon lui, par *sept* époques : 1° l'admiration; 2° on se dit : Quel plaisir de lui donner des baisers ou de les recevoir d'elle! 3° l'espérance; 4° l'amour est né; 5° la première cristallisation commence, on se plaît à orner de mille perfections sa bien-aimée; 6° le doute naît; 7° seconde cristallisation, on cherche à se confirmer dans l'idée qu'on est aimé. Que de subtilité! Mais le mot *cristallisation* a fini par être accepté. Jetez dans le fond d'une mine de sel un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; si vous le retirez deux ou trois mois après, il est revêtu de brillantes cristallisations, et ses petites branches naguère noirâtres et qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont devenues autant d'aigrettes de diamant. De même l'imagination de l'amant cristallise l'objet aimé et découvre en lui tous les attraits, voit en lui toutes les perfections, tous les diamants. Un homme passionnément amoureux cristallise à chaque instant. Qu'on lui parle d'un beau bois d'orangers, il pense au plaisir de goûter avec sa maîtresse la fraîcheur de ces ombrages. Qu'un de ses amis se casse le bras, il songe que si pareil malheur lui arrivait, il serait soigné par la femme qu'il aime. Bref, cristalliser, c'est diviniser son amante, c'est faire d'elle un être à part qui, de même que le rameau d'arbre, n'est plus reconnaissable, tant il étincelle de mérites et de beautés. La cristallisation, c'est un « ensemble d'illusions charmantes et de rêveries enchanteresses ».

Stendhal est moins pédantesque lorsqu'il esquisse les traits

généraux de l'amour chez les diverses nations. Il assurait déjà dans la première édition de *Rome, Naples et Florence* qu'en Italie l'amour est délicieux, qu'ailleurs on n'en a que la copie, que le « vrai sentir » fut fait pour les Italiens. Mêmes assertions dans l'*Amour*. Ce n'est qu'en Italie qu'on sait aimer : c'est le pays où l'on prononce le moins le mot *amour*, puisqu'on dit toujours *amitié* au lieu d' « amour », et *voisiner* au lieu d' « aimer » ; mais c'est le seul pays où la plante que décrit Stendhal peut croître librement et atteindre toute sa hauteur. « En France, la vanité ; en Allemagne, une philosophie folle à mourir de rire ; en Angleterre, un orgueil timide, souffrant et rancunier, le torturent, l'étouffent ou lui font prendre une direction baroque. »

Vivent donc les Italiennes ! Ce ne sont pas des hommes au petit pied comme nos Françaises. Elles ne ressemblent pas à ces jeunes filles de Paris dont la tendresse n'est que minauderies et grâces étudiées. Ce sont « les femmes les plus femmes de l'univers ». Quelle ardeur ! Quel emportement ! Quelles façons d'aimer franches, naturelles, énergiques ! En Italie, pas de gêne, pas de contrainte, pas de ces manières convenues dont la science s'appelle usage du monde, décence ou vertu. Stendhal raconte qu'une mère, dans la joie ou le désespoir de l'amour, exprime ses sentiments sans hésitation ni scrupule en présence de ses enfants. Il entend une dame parler de son amant pendant plus d'une heure devant sa fille et s'écrier, par exemple : « Ah ! celui-là était fait pour moi, et il savait aimer ! » Une Romaine dira fort bien à l'ami d'un homme qu'elle commence à goûter : *Dites à ... che mi piace,* et l'heureux mortel venant répondre : *Mi volete bene?* elle réplique : *Si, caro.* Un mauvais sujet qui sait son métier la rendra folle en une soirée ; elle avouera qu'elle est blessée au cœur, et la nuit elle éveillera son mari : « Emmenez-moi, ou je ferai quelque sottise ! »

Ces anecdotes enchantent Stendhal. Il aime dans l'amour cette ardeur excessive et ce bel engouement, cette vivacité, cette rapidité, cette violence qui poussent et entraînent une femme vers un homme, et il insiste sur ce « coup de foudre » qui bouleverse tout l'être, sur ces révolutions de l'âme lassée

« de ce que le catéchisme appelle la vertu ». En nombre d'endroits, il se pique de ne pas comprendre l'amour désintéressé. La beauté de la femme aimée est à ses yeux la collection de toutes les satisfactions, de tous les désirs, et chaque nouveau charme qu'on découvre en elle cause une jouissance délicieuse parce qu'il satisfait pleinement un désir. Le physique, selon lui, l'emporte en amour sur le moral. Il assure que le phénomène de la cristallisation vient de la nature qui « nous commande d'avoir du plaisir et nous envoie le sang au cerveau ». Il voit dans l'amour naissant un « désordre » des nerfs et du centre cérébral, et il cite en exemple le courage éphémère des cerfs et la couleur des pensées d'un soprano! Il met en scène un de ses amis, Del Rosso, auquel il faut, pour qu'il soit aimable, une femme qui « souffre quelques mouvements hasardés », qui « par ses sourires autorise des choses fort gaies », qui « à chaque instant tienne les plaisirs physiques devant son imagination ».

Plusieurs passages sont très vifs et très hardis. « Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens », et Stendhal ajoute qu'il faut tout oser auprès des femmes, que les plus distinguées prennent le strass pour du diamant, qu'elles aiment les hommes qui ne les étonnent pas et ne choquent pas leur orgueil, qu'un grossier capitaine a réussi souvent où un Lasalle échouait.

Il loue et regarde comme une héroïne cette Julie d'Étanges qui « respecte ses serments », et il reconnaît que la fermeté d'une femme qui résiste à son amour est la chose la plus admirable qui soit. Que sert toutefois à cette femme d'immoler sa flamme à ce qu'on nomme le devoir? Les preuves de son courage restent secrètes, et son sacrifice lui coûte le bonheur. Elle est soutenue sans doute par l'orgueil d'une belle défense. Mais n'est-ce pas imiter les moines qui se macèrent et se couvrent d'un cilice parce qu'ils croient échapper au diable? La princesse de Clèves n'eût-elle pas mieux fait de se donner à M. de Nemours sans rien avouer à son mari? « Je crois qu'arrivée à la vieillesse, à cette époque où les jouissances d'orgueil paraissent dans toute leur misère, elle se fût repentie. »

Simplement, uniment, sans sourciller et comme s'il disait les choses les plus naturelles du monde, il affirme qu'une femme appartient de droit à l'homme qui l'aime et qu'elle aime plus que la vie (1), ou bien qu'il n'y a d'unions à jamais légitimes que celles qui sont commandées par une vraie passion, ou encore qu' « on n'a de talents et de force auprès des femmes qu'autant qu'on met à les avoir exactement le même intérêt qu'à une partie de billard ».

Enfin, sans être aussi explicite que dans une page des *Souvenirs d'égotisme* où il raconte sa mésaventure avec une fille du nom d'Alexandrine, il termine le livre par un scabreux chapitre sur les fiascos, ces défaillances physiologiques où l'agitation nerveuse fait tomber quelquefois un amant passionné.

D'autres passages sont charmants. Stendhal définit la beauté une promesse de bonheur. L'amour, dit-il, est à la fois la passion souveraine et le souverain bien; c'est le plus orgueilleux des despotes; ou il est tout, ou il n'est rien; c'est le premier des bonheurs, et le duc de Nemours, aimé de Mme de Clèves, était plus heureux que Bonaparte à Marengo; il accomplit de grandes choses; il renouvelle, retrempe les caractères; il « fait jaillir une source de sentiment plus abondante et plus fraîche même que celle de la première jeunesse ».

Stendhal trouve que « les trois quarts de la pudeur sont une chose apprise » ; mais de toutes les lois qu'a faites la civilisation, la pudeur seule ne produit que du bonheur; elle donne de la vie à l'amour en lui prêtant le secours de l'imagination.

Il montre dans le chapitre qu'il intitule *La beauté détrônée par l'amour* que la beauté absolue n'existe pas, qu'un homme peut aimer une laide, et qu'en certains cas laideur est beauté : Albéric préfère sa maîtresse à une femme bien plus belle, et les légers défauts qu'offre la figure de son amante, par exemple une marque de petite vérole, l'attendrissent et le jettent dans

(1) On oublie ordinairement de citer les mots *et qu'elle aime plus que la vie*; mais en un passage des *Promenades dans Rome* (I, 51), Stendhal reproduit sa pensée : « Si je ne craignais de choquer les gens moraux, j'avouerais que j'ai toujours pensé, sans le dire, qu'une femme appartient réellement à l'homme qui l'aime le mieux. »

une douce rêverie s'il les aperçoit sur le visage d'une autre.

On trouve ainsi dans l'*Amour* de jolis détails, et en plus d'un endroit on louera la délicatesse et la profondeur du sentiment; en plus d'un endroit Stendhal parle dignement des nobles élans d'une âme envahie par une passion sincère. Le battement de cœur qu'il éprouve dès qu'il voit de loin un chapeau de satin blanc — le chapeau de Mathilde Dembowski — le force à s'appuyer au mur, et lorsqu'il parle pour la première fois à celle qu'il aime, il débite des sottises pour échapper à l'embarras du silence. « Je fais, dit-il, tous les efforts possibles pour être sec; je veux imposer silence à mon cœur; je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir quand je crois avoir noté une vérité. »

Il aborde même de hautes questions. Il plaide la cause du divorce. Il se moque de l'absurde éducation des femmes de son temps, et il plaint les jeunes filles qui passent plusieurs années soit à jouer de la harpe, soit à peindre en miniature ou à l'aquarelle, et qui n'arrivent pas à une médiocrité supportable, qui, trois ans après le mariage, ne prennent pas une fois le mois leur instrument ou leurs pinceaux. Pourquoi, sous un vain prétexte de décence, ne rien leur enseigner qui puisse les guider dans la vie? On objecte qu'elles tourneront leur instruction contre les maris. Mais, en cas de mort de l'époux, ne gouvernent-elles pas la famille? Mères, ne donnent-elles pas aux garçons, ces futurs tyrans, la première éducation qui forme le caractère? Femmes, n'ont-elles pas une grande influence, ne serait-ce que parce qu'elles répètent les mêmes choses, et combien de maris se laissent mener par faiblesse! Faut-il donc qu'elles n'aient d'autre occupation que de soigner des fleurs, de faire des herbiers, d'élever des serins? Serait-ce que les sots qui composent la majorité de l'humaine espèce craindraient pour la prééminence de leur sexe si les femmes s'avisaient d'étudier? Non : la femme doit être instruite; elle doit, sans perdre ses grâces, acquérir des idées par de sérieuses lectures. Les Parisiennes ne sont-elles pas les plus aimables des Françaises parce que le hasard a mis dans leurs têtes le plus d'idées justes et intéressantes? Les jeunes gens nés à Paris ne tiennent-

ils pas de leur mère l'incontestable supériorité qu'ils ont au moins jusqu'à seize ans sur les provinciaux? Et Stendhal demande que les femmes aient l'esprit cultivé pour que l'homme puisse communiquer à sa compagne toutes ses pensées, non en petite monnaie, mais telles qu'elles se présentent à lui, pour qu'il trouve en son « partenaire » et un confident de ses peines et un excellent conseiller. Selon sa coutume, il va même au delà du but. Il souhaite que les jeunes filles apprennent dès l'âge de cinq ans la danse, la musique, le dessin, et plus tard, tout comme les garçons, le latin, l'histoire, les mathématiques, la connaissance des plantes utiles, la logique, la morale : il se souvient du programme de l'École centrale.

C'est un féministe déterminé. Dans *Rome, Naples et Florence*, il réclame l'égalité parfaite entre les deux sexes et prétend qu'elle sera la « source du bonheur » et la « marque la plus sûre de la civilisation », qu'elle « doublera les forces intellectuelles du genre humain ». Mais il faudrait, puisque le pistolet n'exige que de l'adresse, que le duel fût permis aux femmes; il faudrait que toute femme qui se serait constituée prisonnière durant deux années pût, passé ce délai, obtenir le divorce.

Le livre de l'*Amour* n'est pas, comme disait Beyle sans nulle modestie, une analyse complète de cette passion, ni une description détaillée et minutieuse de tous les sentiments qui la composent. Stendhal oublie l'amour cérébral, l'amour de tête ou d'imagination qu'il prêtera plus tard dans *Rouge et noir* à Mathilde de la Môle. Il oublie l'amour-habitude, l'amour-amitié, l'amour-confiance et d'autres variétés de l'amour qu'il avait pourtant connues. S'il parle un instant des dispositions qui ne sont pas les mêmes chez les deux sexes, il ne marque pas les différences de l'amour chez l'homme et chez la femme (1). Il ne peint pas la fille d'Ève, l'être frivole, fragile, capricieux, dissimulé, prompt aux extrêmes, prêt à passer de la tendresse à la haine. Il ne montre pas sous l'inconstance de

(1) Faguet, *Politiques et moralistes*, 3e série, p. 30.

son humeur le malaise physique; il ne retrace pas l'influence des nerfs sur les mouvements de son âme.

Le style n'est pas digne du sujet. Il ne s'agissait pas seulement en pareille matière de s'exprimer avec clarté. L'auteur devait présenter ses pensées sous les aspects les plus piquants, mettre dans le tour qu'il leur donnait, finesse, éclat, vivacité. « Celui qui écrit pour une femme, a dit Diderot, doit tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et puis sabler avec la poussière des ailes du papillon. »

Stendhal n'a pas cette délicate légèreté. Trop souvent il est terne, lourd, et, comme les don Juan dont il parle, il a de grands moments de sécheresse. Une idée lui vient : il la jette sur le papier telle qu'elle s'offre à son esprit et sans prendre le temps de l'habiller. S'il conte l'anecdote avec agrément, s'il fait de petits récits alertes, il ne sait pas exposer les idées générales et ne développe ses théories que d'une façon embarrassée, pesante et, tranchons le mot, ennuyeuse. Aussi est-on soulagé et rafraîchi lorsqu'on rencontre une citation de Larochefoucauld, de Volney ou de tout autre. Stendhal n'a même pas cette clarté à laquelle il vise. Il est fréquemment sibyllique, et, comme pour épaissir le nuage dont il s'enveloppe, il met au bas des pages des notes et des références inintelligibles. Il reproduit à diverses reprises des extraits du *Journal* d'un capitaine Salviati et les notes quotidiennes d'un certain Lisio Visconti, sans nous dire que ce capitaine Salviati, que ce Lisio Visconti, c'est lui-même. Il est, et il veut être bizarre. Il avoue qu'en relisant son manuscrit, il trouve plusieurs passages qu'il ne comprend plus, et il les laisse! Dès la première page, il cite un capitaine de Wesel et un gendarme de Cento, et il confesse qu'on lui a plus d'une fois demandé ce qu'étaient ces deux personnages, mais qu'il a oublié leur histoire. Quelle insouciance et quel sans-gêne! N'est-ce pas se moquer du public? Qui n'approuvera ce mot d'un contemporain, que parmi les lecteurs, les uns iront jusqu'au bout du volume et seront surpris du mouvement qu'il donne à leur imagination, mais que les autres, à la dixième page, le jetteront d'impatience?

A tant de défauts s'ajoute un air très choquant de fatuité

militaire. Stendhal affecte d'écrire en soldat pour des soldats; il se donne comme ancien élève d'une école de cadets; il rappelle qu'il a servi dans les dragons et commandé des détachements; il dit qu'on songe avec plaisir à ce qu'on aime lorsqu'on est en vedette à vingt pas de l'ennemi, et d'un ton dégagé et superbe il laisse tomber cette sentence : « Il est inutile de définir le bonheur, tout le monde le connaît, par exemple la première perdrix que l'on tire à douze ans, la première bataille d'où l'on sort sain et sauf à dix-sept. »

Le livre se sent de son origine. Stendhal l'a, dit-il, commencé un soir à Milan, dans un salon, après les bals masqués du carnaval de 1820. La conversation était tellement animée et intéressante qu'il écrivit au crayon, sur un programme, ce qu'il entendait. Le lendemain et par la suite il fit de même, griffonnant sur des chiffons de papier ce qui lui semblait digne d'être publié. C'était au temps de sa passion pour Mathilde, et, comme il s'exprime, dans les intervalles lucides. A son retour en France, il usa d'une méthode pareille. Un jour où Fauriel narrait une histoire arabe qui lui était chère, Beyle prenait des notes dans son chapeau. Le bon Fauriel, craignant pour son anecdote et tremblant qu'elle ne fût altérée, travestie par ce profane, proposa de la racheter, de la remplacer par deux autres dont il se souciait beaucoup moins. Beyle accepta de grand cœur; mais, sans Fauriel, il eût inséré le premier récit, tel qu'il le saisissait au vol (1).

Ces notes ainsi recueillies, puis classées et recopiées, formèrent le traité de l'*Amour* qui parut en 1822 (2). Son succès fut mince. Il n'eut en vingt ans qu'une centaine de lecteurs, et de

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, IV, 233. Il faut remarquer que le manuscrit de l'*Amour*, annoncé dès le mois de mars 1820, fut adressé au mois d'octobre suivant à Mareste qui devait le communiquer à Lingay, et au mois de novembre Beyle envoyait à son ami une longue réflexion sur Helvétius en le priant d'ajouter cette pensée à la fin de l'*Amour*, avec 73 pensées qu'il avait déjà.

(2) En deux volumes in-12. Beyle voulut publier une nouvelle édition en 1826, en 1834, en 1842, comme le prouvent les trois préfaces datées de ces trois années. Mais, de par le traité, l'éditeur Mongie était propriétaire de l'édition invendue, et l'auteur devait la rembourser au prix de fabrique pour donner une édition nouvelle. On rencontre toutefois des exemplaires de 1822 auxquels on

1822 à 1833 que dix-sept acheteurs : « Il est sacré, disait le libraire Mongie, car personne n'y touche (1). » L'auteur racontait sa disgrâce à ses amis sur le ton de la gaieté : « Que voulez-vous, on est trop bête en France pour me comprendre », et lorsque Mme Ancelot prétendit avoir eu toutes les peines du monde à trouver un exemplaire de l'*Amour*, il assura plaisamment que l'édition était à bord d'un vaisseau où elle servait de lest, que Mongie avait été trop heureux de vider ses magasins qu'elle encombrait. Mais ses amis mêmes ne le comprenaient pas, et c'était entre eux à qui se moquerait de l'*Amour*. Malgré sa bonne contenance, Beyle fut dépité, et dans une préface qui n'a pas été connue de son vivant, il s'emporte contre ses contemporains : les femmes, dit-il, sont atteintes d'affectation; elles ne peuvent juger de la peinture des sentiments vrais; elles le regardent, lui Stendhal, comme un être infâme, et son ouvrage est leur *bête noire;* quant aux hommes, ou bien ils ignorent les folles émotions de l'amour, ou bien ils oublient qu'ils ont aimé et se piquent de n'avoir jamais connu les faiblesses du cœur; le livre a donc leur haine (2) !

Stendhal avait de l'*Amour* une si bonne opinion qu'il le considérait comme une de ses meilleures productions, sinon la meilleure, et il comptait s'en prévaloir pour entrer à l'Académie française. En 1824, il rédigeait un projet de circulaire aux membres de la docte compagnie : « Vers la fin d'une jeunesse fort agitée, un oisif a essayé de faire une monographie de cette maladie que tout le monde prétend avoir eue et qu'on appelle l'amour. On dit que les premières pages sont obscures. L'auteur serait heureux si l'homme supérieur qu'il scandalise peut-être pouvait arriver jusqu'à la dernière page et se dire : Après l'admission de MM. tel, tel, tel, je donnerai ma voix à celui-ci (3). »

a mis un titre portant la date de 1833 (Vicaire, *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle*, I, 452).

(1) Préface de 1842 (éd. Calmann Lévy, p. xx) et lettre à Bussières (art. cité, 267).

(2) Préface de mai 1826.

(3) *Corr.*, I, 269. Ce n'est pas la seule fois que Beyle ait songé à l'Académie. Quinze jours avant sa mort, il assurait à Colomb qu'il se présenterait prochai-

L'*Amour*, un de ces livres qu'on cite et qu'on ne lit pas, est peut-être de toutes les œuvres de Beyle celle qui donne de lui la notion la plus exacte. Il a, pour le composer, puisé dans ses souvenirs, et non seulement, sous le nom de Lisio Visconti et de Salviati, il transcrit ses propres impressions et retrace quelques péripéties de sa passion pour Mathilde, mais l'*Amour* exprime ses idées maîtresses, résume ses observations sur le cœur humain. C'est dans l'*Amour* que se montre le mieux son talent avec ce qu'il a de sautillant et de saccadé, d'ingénieux et de fin, de subtil et d'outré, d'incomplet et de contradictoire. Le trait le plus frappant de l'ouvrage, c'est que, malgré des pensées crues et une légère affectation d'immoralité, l'élève de Cabanis voit autre chose dans l'amour que le plaisir physique. Il veut mêler à la satisfaction du désir et à la fièvre des sens les tendresses du sentiment : « Sans les nuances, dit-il, avoir une femme qu'on aime ne serait pas un bonheur, et même serait impossible. » Si l'on retranche du livre les anecdotes et les confidences déguisées, n'est-ce pas une étude des effets de l'imagination sur l'amour?

nement, qu'il comptait sur l'appui de Mme Ancelot, de Di Fiore et du comte Molé. Son ami lui répondit qu'il s'était trop moqué des académiciens pour obtenir leurs voix. (Stendhal ne dit-il pas dans *Rome, Naples et Florence* qu'un académicien est à ses yeux un employé du gouvernement tout comme un receveur des droits réunis ou un sous-préfet, et qu'on ignore son nom à vingt lieues de Paris? Cf. plus haut, p. 281.) Mais Beyle répliqua qu'il saurait les amadouer, et que s'il était académicien, le traitement attaché à ce titre achèverait de lui donner l'indépendance.

CHAPITRE XVI

NAPOLÉON

Jugements de Stendhal sur Napoléon. — Buonaparte. — Le tyran. — L'usurpateur. — Napoléon eunuque. — Revirement. — Dédicaces de l'*Histoire de la peinture*. — Colères contre Mme de Staël et les Anglais. — De l'influence de Napoléon sur l'Italie. — Julien et Fabrice. — La *Vie de Napoléon*. — Beau commencement. — Erreurs et légèretés. — Campagne de 1796. — Glorification de Bonaparte et de Beyle. — La cour, les ministres, l'administration, l'armée. — Berthier. — Davout. — Murat. — Le prince Eugène. — Duroc. — Gouvion-Saint-Cyr. — Philippe de Ségur.

Un des traits les plus caractéristiques de Stendhal, c'est son bonapartisme, son admiration pour Napoléon, le seul homme, disait-il, qu'il eût jamais respecté.

Pourtant, il n'a pas constamment respecté Napoléon. Sous les Cent-Jours il l'abandonnait, et il se vantait sous la Restauration de n'avoir ni pris ni demandé du service pendant l'interrègne. En 1817, dans ses livres et dans ses lettres au ministre de la guerre, tout comme des personnages de ses romans, comme M. de Rênal et l'archevêque de Parme, il affecte d'appeler Napoléon *Buonaparte*. La même année, dans l'*Histoire de la peinture*, il rangeait parmi les bilieux « un grand général qui aurait fait tant de bien et qui a fait tant de mal à la France », et dans *Rome*, *Naples et Florence* il applaudissait à la « chute du tyran », de cet homme aux vues « personnelles et égoïstes » qui n'avait nul talent politique, qui refusait aux peuples une constitution libérale et les asservissait, qui détestait tellement la liberté qu'il n'avait pas osé se parer de ses couleurs, lorsqu'elle était son unique moyen de salut. « Que j'abhorre Buonaparte, s'écriait-il, d'avoir sacrifié Venise à l'Autriche! »

Il approuvait l'exécution de Murat : « Plût au ciel que tous les usurpateurs eussent trouvé le même châtiment! » Était-ce vraiment sa pensée? Parlait-il ironiquement? Ces assertions furent-elles, comme dit Colomb, des passeports? Beyle voulait-il désarmer ainsi le procureur du roi? La précaution semble excessive.

Quoi qu'il en soit, il n'avait pas aimé le premier consul. Il lui reprochait d'avoir exilé Moreau et assassiné le duc d'Enghien, d'avoir violenté Volney, d'avoir établi le Concordat et « volé » la liberté. En 1837, il célébrera dans sa *Vie de Napoléon* le général dont le regard fixe et perçant annonçait le grand homme; en 1804, il juge sa figure plate (1).

Sous l'Empire, il n'aime pas l'Empereur. Tant de victoires ne l'éblouissent pas. Il ne voit que l'apathie de certains généraux et que la mollesse, l'insouciance des Parisiens qui vont à leurs plaisirs; il se plaint que l'énergie de la Ligue et de la Révolution ait disparu, et il écrit en 1811 que ces gens-là songent à leurs petites vanités, à leur petite société du soir, au sort du vaudeville d'un de leurs amis, et que Paris est un sérail où tout est eunuque jusqu'au maître. Napoléon eunuque!

Ce ne fut qu'en 1817, lorsqu'un peu d'éloignement eut grandi les choses, lorsqu'il eut la conviction que les Bourbons ne lui donneraient pas la préfecture rêvée, que Beyle devint bonapartiste. La mode, dit-il plus tard, était d'avoir été soldat sous Napoléon. Il se rappela qu'il avait été soldat de 1800 à 1802, et qu'il avait fait plusieurs campagnes comme adjoint aux commissaires des guerres, comme auditeur, comme intendant. Il s'avisa que Napoléon avait porté le nom français dans la plupart des capitales de l'Europe, et que lui, Beyle, était, à la suite de Napoléon et de ses grenadiers, entré à Berlin, à Vienne, à Moscou. Dans un endroit de son *Journal*, en l'année 1804, il note qu'il a vu Talma, qu'il a « manié la gloire » : il déclara qu'il avait manié la gloire, et il se prit à regretter l'Empire, à étaler, à afficher la nostalgie de cette héroïque époque.

Il eut encore des retours de colère et de haine. En 1818,

(1) Cf. plus haut, p. 76.

dans une lettre intime, il nomme Napoléon un « tyran de fer ». En 1824, dans la *Vie de Rossini*, il assure que Napoléon aurait fini par « détruire tous les monuments de l'histoire militaire de son temps » pour être maître absolu de la vérité. « J'aime tendrement le héros, disait-il, je méprise le despote donnant audience à son chef de police. »

Mais dès 1817 il mêlait à sa critique des expressions d'admiration passionnée. L'*Histoire de la peinture* est dédiée « au plus grand des souverains existants, à l'homme juste qui eût été libéral par son cœur, quand même la politique ne lui eût pas dit que c'est aujourd'hui le seul moyen de régner ». Cette dédicace assez obscure et mystérieuse a remplacé une dédicace plus claire et plus longue que Beyle n'osa publier. Dans cette autre version, il s'adressait ainsi à Napoléon, ou, comme il disait, à Sa Majesté Napoléon le Grand, empereur des Français, détenu à l'île de Sainte-Hélène : « Sire, je ne puis dédier plus convenablement l'*Histoire de la peinture* qu'au grand homme qui avait donné à la patrie ce beau musée qui n'a pu exister dès qu'il n'a plus été soutenu par sa main puissante... Dans des circonstances plus heureuses pour la patrie et pour vous, je ne vous aurais point fait de dédicace : votre gloire corrigeait tout. Mais je trouvais détestable votre système d'éducation. Aussi, au jour du danger, vous n'avez plus trouvé que des âmes faibles parmi vos favoris, et les Carnot, les Thibaudeau, les Flaugergues sont sortis des rangs de ceux que vous n'aimiez pas. Malgré cette faute, qui a été plus nuisible à vous qu'à la patrie, l'équitable postérité pleurera la bataille de Waterloo, comme ayant reculé d'un siècle les idées libérales. Elle verra que l'action de créer exige de la force, et que sans les Romulus, les Numa ne pourraient exister. Vous avez étouffé les partis pendant quatorze ans, vous avez forcé le chouan et le jacobin à être Français, et ce nom, Sire, vous l'avez porté si haut que tôt ou tard ils s'embrasseront au pied de vos trophées. » Et Beyle regrettait que l'empereur eût après Waterloo désespéré du salut de la patrie, refusé de saisir la dictature : c'était le seul acte de faiblesse que la France eût à reprocher au héros.

C'est alors qu'il s'élève avec la plus violente indignation

contre les *Considérations* de Mme de Staël sur la Révolution française. Il les qualifie de « libelle » et de « mauvaise action ». Il accuse l'auteur de calomnier bassement Napoléon, d'accabler lâchement un grand homme « privé de sa femme et de son fils, emprisonné sous un climat meurtrier, voué à une mort lente et prochaine, en proie à tous les malheurs que les hommes puissent infliger à un de leurs semblables ». Quelle différence entre la générale Bertrand et Mme de Staël! Le nom de Mme Bertrand est un nom héroïque qui sera honoré par la postérité; le nom de Mme de Staël « ira se perdre dans la tourbe des âmes communes ».

C'est alors qu'il traite les Anglais de « vile nation ». Pourquoi n'ont-ils pas désavoué par un généreux transport l'infamie de leur gouvernement? « O Sainte-Hélène, roc désormais célèbre, tu es l'écueil de la gloire anglaise! »

Pendant son séjour à Milan il entend volontiers les ouvriers mêler dans leurs propos le nom de Napoléon et celui de saint Charles Borromée. « L'un et l'autre, dit-il, sont adorés, et, après tout, saint Charles avait une parcelle du génie de Napoléon : nulle petitesse dans l'esprit et la force qui va directement au but. »

Dans l'*Histoire de la peinture*, dans *Rome*, *Naples et Florence*, il recherche quelle fut l'influence de Napoléon sur l'Italie, et il conclut qu'elle a été plutôt bonne que mauvaise. Sans doute, Napoléon ne pouvait connaître les gens qu'il employait, et si Florence eut des magistrats aimables, ceux de Rome comme ceux de Hambourg auraient fait abhorrer Titus. Sans doute, lorsque Napoléon consacrait douze millions aux embellissements de la ville éternelle, ses agents des finances volaient trois ou quatre millions aux particuliers qu'ils réduisaient au désespoir. Sans doute, étant despote, il essayait au delà des Alpes les mesures qu'il voulait prendre en France, et il refusait aux Italiens une liberté qui ne s'accordait pas avec ses propres intérêts. Mais il établit la justice ; sous son gouvernement les crimes et l'esprit de friponnerie diminuèrent des deux tiers, et l'idée se répandit qu'il était possible d'obtenir quelque chose d'un préfet sans payer sa maîtresse ou son confesseur. Il sup-

prima les couvents et « rendit à la société ces pieux fainéants qui, dans leur voluptueuse oisiveté, n'avaient d'autre souci que le soin de leur bien-être (1) ». Il acheva le dôme de Milan; il fit copier en mosaïque ce qui restait de la *Cène* de Vinci; il fraya la route du Simplon et entreprit à Rome des travaux qui auraient immortalisé dix pontificats; il fonda des maisons d'instruction pour les jeunes filles à Milan et à Vérone; une éducation de quatorze ans — de 1800 à 1814 — donnée par hasard sous un despote qui ne craignait au monde que l'éducation, produisit des héros. Bref, Napoléon tira le pays du néant, retrempa les caractères, jeta partout le levain de la civilisation; s'il abaissa la France, il releva l'Italie.

Même éloge de Napoléon en plusieurs passages des *Promenades dans Rome*. Stendhal le range assez singulièrement, avec Mme Roland et Mlle de Lespinasse, parmi les âmes nobles et tendres qui sont encore parmi nous. Il reconnaît que Napoléon, ainsi que les Romains, a été criminel quelquefois. Mais jamais l'homme fut-il plus grand, et, comme ce peuple étonnant, Napoléon ne fera-t-il pas toujours l'occupation de ceux qui reçurent du ciel le feu sacré?

Les héros de Stendhal, Julien Sorel et Fabrice del Dongo, ont pour Napoléon une admiration fanatique. Au dernier moment de sa vie, Julien regrette que le prisonnier de Sainte-Hélène s'abaisse au charlatanisme. Mais Napoléon est son idole. Quel triste regard il jette sur son pauvre habit noir en pensant que vingt ans plus tôt il eût porté l'uniforme et conquis son brevet de général! Un vieux chirurgien-major lui a raconté la campagne de 1796 et légué, avec la croix de la Légion d'honneur, une quarantaine de volumes, parmi lesquels le *Mémorial* et le recueil des bulletins de la grande armée. Cet exemplaire du *Mémorial* est pour Julien l'unique règle de sa conduite, le livre qui retrempe son âme. Souvent il songe que Bonaparte, qui n'était qu'un petit lieutenant obscur, a soumis le monde par son épée. Il cache dans la paillasse de son lit le portrait de l'empereur. Sitôt qu'il est à Paris, il gagne la

(1) *Souvenirs d'un gentilhomme italien*, 298.

Malmaison, et devant les vilains murs blancs du parc il se prend à pleurer : « Pour Julien comme pour la postérité, il n'y avait rien entre Arcole, Sainte-Hélène et la Malmaison. » Il ne touche le sol anglais qu'avec un sentiment de haine et d'horreur; chaque officier lui semble un Hudson Lowe, et chaque grand seigneur, un être pareil à ce Bathurst qui fut dix ans ministre pour avoir persécuté Napoléon.

Fabrice del Dongo rejoint en 1815 l'empereur, roi d'Italie, pour lui offrir le secours de son faible bras. « Napoléon, dit-il en paraphrasant quelques vers de Monti, voulut nous donner une patrie. J'ai vu cette grande image de l'Italie se relever de la fange où les Allemands la retiennent plongée; elle étend ses bras meurtris et encore à demi chargés de chaînes vers son roi et son libérateur. Et moi aussi, j'irai mourir ou vaincre avec cet homme marqué par le destin qui voulut nous laver du mépris que nous jettent même les plus esclaves et les plus vils parmi les habitants de l'Europe! » Et plus tard : « O roi d'Italie, s'écrie del Dongo, cette fidélité que tant d'autres t'ont jurée de leur vivant, je te la garderai après ta mort! »

Beyle est donc devenu napoléoniste. Il dit volontiers que la France n'a jamais été si haut dans l'estime des peuples que pendant le règne de Napoléon, qu'il y avait alors de la grandeur en toutes choses, que l'Europe se souvient encore avec respect de cet empire français qui s'étendait de Hambourg à Terracine. Lorsqu'il entre à Fontainebleau dans la cour du Cheval blanc, il y « voit, des yeux de l'âme, un groupe de bronze placé en 1880 : Napoléon qui fait ses adieux à l'armée en embrassant un vieux soldat ».

On comprend que Beyle ait eu le dessein de publier une *Vie de Napoléon*. Telle que nous l'avons, cette *Vie* fut écrite, ou plutôt, selon le mot de Stendhal, arrangée, du 9 novembre 1836 au mois de juin 1837. Il l'avait conçue sur un plan très vaste. A son habitude, il finit par trouver que la tâche était bien lourde. Au lieu d'une biographie du grand homme, il résolut de composer des *Mémoires sur Napoléon* qui ne seraient qu'un abrégé provisoire. Raconter chronologiquement les batailles et les

campagnes, dire en un « petit sommaire » ce qu'il savait de vrai, reproduire ensuite la version de Napoléon d'après le *Mémorial de Sainte-Hélène* ou les *Mémoires* dictés à Montholon et à Gourgaud par l'exilé, placer sous les yeux du lecteur le témoignage même du héros au moins jusqu'à l'année 1800 — car, prétend Beyle, de 1800 à 1814 Napoléon, voulant se faire ou se maintenir empereur, devait mentir constamment, et il n'y a pas à prendre vingt pages dans ses récits de la période consulaire et impériale, — voilà la méthode que Stendhal avait adoptée. Mais le « torso » trouvé dans ses papiers ne dépasse pas le siège de Saint-Jean d'Acre. Encore quelques portions ne sont-elles qu'ébauchées.

La *Vie de Napoléon* n'est donc qu'un fragment, et, comme dit Crozet, quelque chose d'incomplet, d'excessivement imparfait. Elle se divise en deux parties : l'une s'arrête au 13 vendémiaire, l'autre traite de la campagne d'Italie.

Les premières pages du livre sont les meilleures : dans la plupart de ses œuvres, ce que Stendhal réussit le mieux, c'est le début. Il rend bien le sentiment de supériorité dont les Français étaient animés durant la Révolution. Ce sentiment datait de loin, et Beyle aurait pu lire dans son cher Helvétius ce mot insultant du danseur Marcel à un noble allemand qui se disait Anglais : « Vous Anglais! Ce front baissé, cet œil timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un électeur. » La Révolution fit les Français plus fiers, plus assurés encore, et les républicains, convaincus de leur ascendant, regardaient les Allemands avec une orgueilleuse pitié. Eux seuls avaient une patrie et lui sacrifiaient tout. Un volontaire de l'armée du Rhin, voyant en 1792 des Autrichiens qui s'éloignaient sur l'autre rive du fleuve, s'écriait qu'ils n'osaient soutenir l'aspect d'un chevalier des droits de l'homme. Beaupuy, faisant des prisonniers au siège de Mayence, s'efforçait de les convertir à la haine des tyrans et, comme il s'exprime, de jeter dans ces âmes grossières quelques germes de liberté. « A nos yeux, écrit Beyle, les habitants du reste de l'Europe qui se battaient pour conserver leurs chaînes n'étaient que des imbéciles pitoyables ou des fripons vendus aux des-

potes qui nous attaquaient. Pitt et Cobourg, dont le nom sonne encore quelquefois, répété par le vieil écho de la Révolution, nous semblaient les chefs de ces fripons et la personnification de tout ce qu'il y a de traître et de stupide au monde. Nous n'avions aucune sorte de religion; notre sentiment intérieur et sérieux était tout rassemblé dans cette idée : *être utile à la patrie*. Tout le reste, l'habit, la nourriture, l'avancement, n'était à nos yeux qu'un misérable détail éphémère. Dans la rue, nos yeux se remplissaient de larmes, en rencontrant sur le mur une inscription en l'honneur du jeune tambour Bara. »

Les pages suivantes ne répondent pas à ce beau commencement. Beyle a sans doute des vues ingénieuses et perçantes. Il trace, quoique incomplètement, un parallèle entre Napoléon et Paoli : « Paoli fit en petit dans cette île tout ce que Napoléon devait faire parmi nous », et il remarque que Napoléon avait le caractère italien. Çà et là quelques traits révèlent le sagace psychologue. Il dira finement que Robespierre jeune avait pris de l'enthousiasme pour ce général « sombre, réfléchi, différent des autres, qui ne disait jamais des choses vagues, et dont le regard avait tant d'esprit », ou bien que Napoléon fut « importuné, non par la gloire actuelle, mais par la gloire future de la République qui donnerait un peu l'apparence du clinquant à la gloire de l'Empire ».

Mais, entraîné par ses idées favorites, il soutient que « rien de mesquin, rien de petitement vaniteux n'agita les êtres qui entouraient le berceau de Napoléon ». Il sait cependant que le père de Napoléon avait la vanité d'un gentilhomme français, et que Charles Bonaparte a fait sa cour à l'intendant et sollicité les faveurs de Versailles.

S'il a raison de louer la fermeté de Letizia, il a tort de comparer cette Ajaccienne illettrée et avare aux personnages de Plutarque, à Porcia, à Cornélie, à Mme Roland et aux femmes célèbres du moyen âge.

Il répète les erreurs ordinaires des biographes : que Letizia déposa son enfant sur un tapis antique aux grandes figures mythologiques; que Joseph n'était pas le chef de la famille; que Napoléon eut un prix au concours de l'Académie de

Lyon. Il oublie de dire que son héros termina ses études à l'École militaire de Paris, et comment il passa l'examen d'artillerie. Il croit que le jeune officier ignorait tout, à l'exception des mathématiques et de l'art de la guerre, ignorait l'histoire, et par suite la science du gouvernement, et il lui reproche de n'avoir pas lu l'*Esprit* d'Helvétius !

Il commet des erreurs et de singulières légèretés. Selon lui, Paoli, qui fut nommé lieutenant général au mois de septembre 1792 par le Conseil exécutif, devrait son grade à Louis XVI.

Napoléon, qui partit pour la Corse en septembre 1792 et publia le *Souper de Beaucaire* un an plus tard, aurait fait imprimer cette brochure et regagné son île au commencement de 1793. Il aurait été chef de bataillon avant le siège de Toulon, et lorsqu'il abandonna la Corse avec les siens, il serait allé directement à Versailles.

Les représentants Albitte et Saliceti, qui depuis longtemps étaient aux armées, ne seraient venus dans les camps qu'après le 9 thermidor, et Gasparin, qui mourut au mois de novembre 1793, aurait protégé le jeune général en thermidor suivant !

Napoléon fut mandé à la barre de la Convention en 1794 et quelques mois après, au 9 thermidor, enfermé au fort Carré : Stendhal mêle ces deux épisodes et les confond en un seul.

Enfin, sous prétexte que son but est de faire connaître Bonaparte, et non de raconter les événements en style académique, Beyle ne traite pas de son chef le siège de Toulon : il insère le récit de Napoléon, et il ajoute que, si cette narration semble longue, les lecteurs peuvent la passer sans inconvénient, qu'elle lui paraît extrêmement curieuse, et qu'il n'y a pas découvert de mensonge. C'est en prendre à son aise, et si Beyle avait daigné se livrer à des recherches, il aurait pu trouver plusieurs inexactitudes dans le récit de Napoléon, montrer, par exemple, que Bonaparte ne fut pas envoyé devant Toulon par le Comité de salut public et ne captura pas le général anglais O'Hara.

Il se contente d'ailleurs, dans cette première partie de sa

Vie de Napoléon, de paraphraser ou de reproduire soit les *Mémoires* de Bourrienne, bien qu'il leur accorde « peu de confiance », soit le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

La seconde partie concerne la campagne d'Italie, cette campagne où se révèle un homme « tout à fait différent des personnages étiolés que les gouvernements de l'Europe portaient aux grandes places ». Le plus souvent Beyle copie, en les arrangeant un peu, les *Mémoires* de Napoléon. C'est ainsi qu'il leur prend, sans presque changer un mot, les portraits d'Augereau et de Sérurier.

Mais il explique ingénieusement son admiration pour la campagne de 1796. C'est que Bonaparte était alors général, et non monarque. La moitié de la gloire militaire que Napoléon acquit plus tard, le dévouement de sa garde dont il exigeait en 1809 de telles enjambées, il le doit à sa qualité de souverain, à ce pouvoir qui lui faisait faire en trois mois d'un colonel qui lui plaisait un général de division. Sa marche d'Ulm à Austerlitz est brillante; mais il avait la puissance absolue, et quel danger courait son armée? On reviendra, conclut Beyle, à préférer Castiglione, à estimer les grandes choses exécutées avec de petits moyens : la campagne d'Italie montre mieux qu'aucune autre le génie guerrier de Napoléon ainsi que son caractère, et c'est sûrement sa plus belle campagne, si l'on considère l'exiguïté de ses ressources, la défiance de soi-même qu'a toujours l'homme qui débute, et la magnifique défense de l'Autriche.

A certains instants, il porte sur les opérations un jugement personnel, et il loue la rapidité de Bonaparte à Plaisance, son audace à Lodi, la hardiesse de son plan à Castiglione et à Rivoli, son habileté, son incroyable opiniâtreté à Arcole. « Napoléon, dit-il, n'avait pas le talent de diriger une guerre malheureuse toute de retraites et de chicanes; sa campagne de France est tout agressive, et il a désespéré après Waterloo. » Il remarque fort bien que les Français ne comprennent pas facilement le mérite réfléchi et profond, « le seul qui conduise à des succès fréquents », et qu'ils se représentent volontiers dans leurs héros quelque chose de jeune, d'aventureux et de che-

valeresque : « En 1798, on croyait un peu que Bonaparte avait gagné ses batailles comme les littérateurs de province croient que La Fontaine faisait des fables, sans y penser. » Enfin, sans trop s'écarter du sujet, il a d'agréables digressions. Il n'omet pas les détails qui peignent la misère de l'armée, sa bravoure, sa gaieté, son « alacrité ». Il évoque la figure du lieutenant Robert qui reparaîtra dans la *Chartreuse de Parme*. Il trace le tableau de Milan délivré. Il peint avec brio ces charmantes Milanaises, nullement instruites, mais si spirituelles et si romanesques. Il narre de nouveau les anecdotes qu'il avait publiées dans *Rome*, *Naples et Florence* sur un comte Lechi. Il décrit les bords du lac de Côme, les collines de la Lombardie couronnées de bois, et ces paysages ravissants pour qui semble créé le mot *ameno*. Il consacre un chapitre à l'artiste Biogi, qui peignit pour Bonaparte le plateau de Rivoli.

Il ne faut pas juger sévèrement cette *Vie de Napoléon* parue après la mort de l'auteur, sans qu'il l'ait revue et corrigée. On doit la considérer comme un recueil de notes. Mais il est aisé de discerner les défauts qu'elle aurait eus si Beyle l'avait remaniée. Elle eût offert le même décousu, la même négligence, le même laisser aller que ses autres œuvres. Il n'était pas de taille à traiter le sujet, le plus grand sujet du dix-neuvième siècle, et il n'avait pas les qualités nécessaires à l'historien, le sérieux, la tenue, l'esprit d'ordre et de suite, l'ardent amour du vrai.

L'œuvre était peut-être destinée à glorifier Beyle autant que Napoléon. Il dit qu'avec la campagne d'Italie finit la partie poétique et parfaitement noble de cette vie mémorable, que Bonaparte prit désormais pour sa conservation personnelle des mesures qui ne seront plus l'objet d'un enthousiasme passionné. Beyle voudrait nous faire croire, quoique sa seule campagne d'Italie soit la courte et obscure campagne du Mincio, qu'il appartient, lui aussi, à ces temps héroïques, et c'est pourquoi il assure dans sa préface que ses souvenirs lui ont fourni des éclaircissements indispensables. Il se donne à nous comme un fier républicain, comme un de ces hommes rares qui pensaient librement dans le palais des Tuileries au

milieu de la platitude universelle. Il ajoute qu'à la cour, lorsqu'ils étaient à couvert des investigations de Savary, Duroc, Lavalette, Lannes et quelques autres « n'admettaient d'autre base pour juger des actions de l'empereur que celle de l'utilité à la patrie » . A-t-il raison de prêter ces sentiments à Duroc, à Lavalette, à Lannes? Peu importe, du reste; mais évidemment Beyle se range parmi ces *quelques autres :* il désire passer à nos yeux pour un de ceux qui comptaient sur un prochain réveil de la nation. « Les Français nés vers 1790, écrit-il, eurent pour premier spectacle les toques de velours des ducs et comtes créés par Napoléon. Mais nous, nous, *anciens serviteurs de la patrie,* nous n'avions que du mépris pour l'ambition puérile et l'enthousiasme ridicule de cette nouvelle génération. » Ne dirait-on pas que Beyle, qui n'entra dans l'armée qu'en 1800, est un vieux soldat de 1792? Il oublie qu'il a souhaité d'être baron.

Quelques chapitres ou fragments de chapitres de cette *Vie de Napoléon*, publiés à part, ont rapport à l'Empire, à sa cour, à son armée, à ses ministres, à son administration (1).

Sous le Consulat, dit Beyle, la cour était d'abord par la franchise, par le naturel, par le manque d'esprit, un véritable bivouac; mais les grâces de Joséphine et d'Hortense y brillaient « comme à la dérobée » , et Bonaparte, admirant la politesse de Talleyrand, comprenant qu'il fallait séduire le peuple et imposer aux généraux, fit une cour monarchique. Cette cour fut monotone et insipide. On y voyait toujours les mêmes figures. Pas de noirceur, mais l'ennui assommant. L'empereur, inamusable, ne s'entourait pas de gens amusants. Il n'y avait dans ses fêtes ni liberté, ni abandon, et ses invités n'éprouvaient d'autre sentiment que la crainte, l'espoir d'un succès, l'ambition. Ne savait-on pas que le maître méprisait les femmes ou affectait de les mépriser? N'avait-il pas dit à Mme de Staël qu'il n'aimait que celles qui s'occupent de leurs enfants? Quelles sottes questions il faisait à celles qu'il abordait dans les bals! Quelle brutale et barbare façon de traiter celles qu'il

(1) STENDHAL, *Napoléon*, notes et introduction par Jean DE MITTY. 1897.

mandait le soir dans les petits appartements! De là, tant de mouchoirs blancs à l'entrée des Bourbons. De là, l'incroyable tristesse du cercle de l'impératrice à Saint-Cloud. Napoléon se fâchait en examinant des plans de palais ou en revoyant des comptes; les dames chuchotaient quelques mots à voix basse, et lorsqu'elles jouaient au loto, la partie était silencieuse et morne; à peine l'homme qui tirait les numéros du sac remuait-il les lèvres. Selon Beyle, Napoléon aimait les royalistes, et cette faiblesse qu'il avait pour l'aristocratie datait de Valence, du temps où il fréquentait le salon de Mme du Colombier. Lorsque Narbonne, qui devait lui remettre une lettre, la présenta sur le revers du chapeau à trois cornes, il s'écria : « Ces gens-là sont les seuls qui sachent servir », et s'il l'eût osé, il ne se fût environné que de nobles personnages du faubourg Saint-Germain. Mais, s'il voulait une cour aimable, que ne donnait-il à Narbonne cinq millions par an et un pouvoir absolu sur le département des niaiseries? Que ne chargeait-il Narbonne de lui fournir des reparties spirituelles, comme le marquis de Pezay en fournissait à Louis XVI?

Beyle n'a pas vu Napoléon au conseil d'État. Certains auditeurs avaient le droit d'assister aux séances présidées par l'empereur, et l'*Almanach impérial* fait précéder leur nom d'un astérisque. Beyle n'était pas de ceux-là. Mais il loue l'étonnante sagacité de l'empereur, « étincelant d'esprit, saisissant dans toute question des rapports inaperçus, abondant en images pittoresques et en expressions dardées, plus pénétrantes par l'incorrection même de son langage toujours un peu imprégné d'étrangeté ». Il montre Napoléon animant ses conseillers à parler, blâmant leurs petits préjugés, devinant avec une merveilleuse rapidité les conséquences des vérités que développait Boulay de la Meurthe, opposant son bon sens à la vieille jurisprudence de Treilhard. Mais lorsque Napoléon eut une cour, le conseil d'État perdit de son importance et de sa dignité. Il cessa de combattre franchement les projets des ministres. Regnaud de Saint-Jean d'Angely en fut le tyran, et il était le plus corrompu des hommes. Plus de ces honnêtes gens un peu bourrus comme Caffarelli, qui disaient nettement

leur façon de penser. Seuls, Defermon et Andréossy, de caractère taquin, osaient critiquer. Le conseil d'État avait été, et de bien loin, le premier corps de l'empire lorsque le parti de la Révolution y régnait ouvertement, et ce n'était pas un « assemblage de cuistres », comme sous Louis-Philippe; il comprenait les « cinquante Français les moins bêtes », et il créa le Code civil et l'administration. Toutefois, à la chute du régime impérial, il était devenu presque insignifiant; il ne délibérait plus; il donnait des avis sur les meilleurs moyens d'exécuter les choses que l'empereur avait arrêtées dans sa tête : Napoléon ne voyait plus que du désordre, de la sottise ou de la rébellion dans les opérations d'une assemblée.

C'est pourquoi il périt. Suivant Beyle, Napoléon, devenu, comme Alexandre, une espèce de fou et tout plein de la *couronnomanie*, avait fini par ne plus aimer les talents. Il ne voulait pas de penseurs parmi les officiers qui l'approchaient. Il renvoya Talleyrand et Fouché. Il eut pour ministres des personnages fort estimables, mais ineptes, et dont le seul mérite consistait à se tuer de travail, Maret, Clarke et ce Lacuée qu'il traitait de vieille femme. Beyle se moque surtout de Maret, qui lui refusait une préfecture en 1813. Aimable dans un salon, mais incontestablement médiocre, incapable d'avoir et même de comprendre de grandes visées, Maret choisissait les préfets, et, dociles à ses ordres, les préfets tâchaient d'étouffer jusqu'à la dernière étincelle de l'esprit public. La bureaucratie phrasière régnait d'un bout à l'autre du territoire. L'empire appartenait aux commis, gens hébétés qui ont une belle main, savent employer la sandaraque et joignent « les vices des cours à toutes les mauvaises habitudes de la misère ». Les comptes de papier étaient incroyables. Il fallait onze mois de temps et quatorze décisions pour autoriser une petite commune de campagne à se servir de mauvais pavés que l'agent voyer lui abandonnait. Et pourtant l'administration napoléonienne fut regrettée par la Belgique, par le Piémont, par Florence et par Rome. Quelles étaient donc ses qualités? Elle avait extirpé des abus séculaires; elle protégeait le travail et la propriété; elle était impartiale.

C'est peut-être lorsqu'il parle de l'armée que Beyle expose les vues les plus originales, sinon les plus exactes. L'armée, dit-il, était d'abord républicaine, héroïque et farouche. Mais, à mesure que les uniformes se chargèrent de broderies et de croix, les cœurs perdirent de leur générosité. Les généraux qui montraient de l'enthousiasme furent éloignés. Les intrigants triomphèrent. Un colonel qui tombait dans un fossé toutes les fois que son régiment allait au feu était promu général de brigade ou envoyé à l'intérieur. L'armée devint si égoïste, si corrompue, qu'elle faillit pendant l'expédition de Russie mettre le marché à la main à l'empereur. Elle détestait la garde, et la garde en effet avait de l'insolence; elle ne se battait plus parce qu'elle formait la réserve; elle était l'objet des préférences impériales, puisqu'il fallait en entrant dans cette élite laisser à la porte l'amour de la patrie, et « elle eût fait peur, en cas de révolte, à cette armée qui faisait peur à toute l'Europe ». Chaque année il y avait donc moins de discipline et de subordination, moins de patience et de prudence. Beyle ne rend pas Napoléon responsable de cette décadence. Il rappelle que l'empereur passait souvent des revues après la victoire et nommait chef de bataillon le capitaine que les officiers lui désignaient comme le plus brave, que des soldats pleuraient alors de tendresse pour le grand homme. Deux causes ont, selon Beyle, déterminé la chute de Napoléon. Il avait depuis son couronnement pris de l'amour pour les gens qui n'ont pas de talent, et, réunissant au métier de généralissime le métier d'empereur, il s'occupait plus de son empire que de ses bataillons. A la veille de Leipzig, il dicta des instructions pour l'Espagne et négligea les détails de la retraite du lendemain, qui s'opéra confusément; un de ses officiers d'ordonnance n'aurait-il pas dû commander au pont de l'Elster et décider du moment de le faire sauter? A Leipzig, il avait en face de lui un Schwarzenberg, aimable dans le monde, stupide à la tête d'une armée, embarrassé d'ailleurs par la présence de deux souverains, et si Schwarzenberg avait eu devant lui le général d'Italie, et non l'empereur, la bataille était gagnée. Mais, au jugement de Beyle, le grand coupable, ce fut Berthier. Le major

général, qu'il eût fallu remplacer par Soult ou par Mouton, causa la moitié au moins des désastres. Déjà à Eylau, par sa faute, le corps de Bernadotte n'avait pu donner. A Leipzig, comme à l'ordinaire, il ne prévit rien, ne prit rien sur lui, n'osa prescrire des mesures secondaires. Était-il capable de quelques combinaisons? A cette époque, il pensait, ainsi que son maître, à sa qualité de prince et craignait d'en compromettre les privilèges si la forme de ses lettres était trop polie. Fatigué, totalement usé, renversé dans un fauteuil, les pieds appuyés sur la table, il répondait à toutes les demandes en sifflant. Il détestait l'activité, détestait les généraux au caractère énergique, détestait les maréchaux qui valaient mieux que lui, et qu'il tenait à distance. De même que l'empereur s'environnait de chambellans aux manières élégantes, de même Berthier s'environnait d'une espèce de cour composée de jeunes gens qui portaient un joli costume et connaissaient profondément les nuances de l'étiquette. Mais que d'encombrements dans les marches, et que de désordres affreux! Heureusement Daru assumait sous le titre d'intendant général une partie des fonctions de Berthier, qui n'avait plus que les mouvements des troupes. Heureusement les sous-officiers et les soldats étaient bons; pas un sous-lieutenant qui ne crût devenir un jour maréchal de France, s'il ne rencontrait un boulet sur sa route. Mais sitôt qu'un vaillant homme était général de brigade, il remarquait dans l'antichambre de Berthier qu'il n'avait plus d'espoir qu'en l'intrigue, à moins de faire une belle action sous les yeux mêmes de l'empereur.

Beyle a jugé au cours de ses œuvres, outre Napoléon et Berthier, certains généraux de l'Empire, et il n'est pas inutile de recueillir et de ramasser ses appréciations.

Il décerne à Davout les plus grands éloges. Selon lui, ce maréchal avait des qualités qui manquent ordinairement aux Français, sang-froid, obstination, un courage tranquille et magnanime, comparable à celui de Turenne, une prudence tout italienne, et il eût fait un meilleur vice-roi d'Italie que le prince Eugène. C'est un Davout qu'il faudrait envoyer avec

carte blanche pendant six années pour coloniser l'Algérie.

Ney, cet homme très blond, à la grosse tête rouge que Fabrice entrevoit à Waterloo, était, en un combat, au milieu des cris et des émotions, « un volcan d'idées raisonnables et fermes » ; ailleurs il parlait peu et mal, semblait troublé par la timidité. Mais il avait la qualité la plus rare parmi les Français, celle de ne se laisser ni abattre par les revers, ni exalter par les succès. Au lendemain de la Moskowa, il osa conseiller la retraite à Napoléon, et un pareil trait est héroïque.

Masséna menait toujours avec lui quelque maîtresse, la plus jolie femme du pays où il commandait, et si ses aides de camp plaisaient à la dame, ils recevaient une mission qui leur coûtait la vie. Il avait un horrible défaut, il pillait et volait, et à Rome, son armée dut le chasser. Pourtant, ses soldats, quoique victimes de son avidité, ne pouvaient s'empêcher de l'aimer, parce qu'il était simple, familier, galant, assez semblable à Henri IV. Niçard, plus Italien que Français, dénué d'éducation, il construisait mal ses phrases; mais lorsqu'il était à son aise, il charmait son entourage par son esprit. Il avait l'âme ferme, inaccessible au découragement, et dans la mauvaise fortune, il redoublait d'activité. Napoléon était un peu jaloux de lui.

Lannes, impétueux et opiniâtre à la fois, finit par acquérir l'art de mouvoir les grandes masses, et devint un des premiers généraux de l'armée; dans la campagne d'Italie, c'était lui qui par l'air et les façons rappelait le mieux Bonaparte.

Bernadotte et Murat avaient l'âme noble. Mais Bernadotte était bien autrement adroit, et Murat, « magnifique comédien », qui savait frapper l'esprit des soldats, fort beau à cheval, quoique d'une sorte de beauté grossière, capable d'actions héroïques dont la moindre eût suffi pour placer bien haut dans l'opinion un prince né sur le trône, fut un « fameux ingrat ».

Le prince Eugène était aimable dans le salon de la Malmaison; il fut petit sur le trône d'Italie. Galant, sachant trouver un mot pour chaque femme, le plus loyal des hommes, véritable chevalier, il était mené par deux ou trois aides de camp, et il ne fut parmi les Italiens qu'un marquis français,

beau, brave et fat qui *aristocratisait* constamment les mesures de Napoléon et ne prisait que la noblesse. Pourquoi n'avoir pas donné pour directeur à ce « faiblissime » Eugène le comte Guicciardi, le Talleyrand de la Lombardie?

Duroc, le plus intime confident de son souverain, était le meilleur des hommes. Froid, peu expansif, il convenait à Napoléon par l'exactitude mathématique de ses rapports. Il avait un « naturel bien rare dans le caractère », et l'empereur exigeait dans le particulier que Duroc lui dît *tu* comme autrefois.

Gouvion-Saint-Cyr est un des favoris de Beyle, qui le qualifie d'« admirable ». Au moins, celui-là n'a pas été « sali par le duché », et, ainsi que Napoléon et Jomini, il a écrit d'excellents *Mémoires militaires*. Les héros de Stendhal, Julien Sorel et Lucien Leuwen, lisent ces *Mémoires* de Gouvion, et le comte Mosca rappelle qu'il a servi sous Saint-Cyr en Espagne, qu'une parole flatteuse de ce général était alors tout pour lui.

De tant de généraux célèbres qui faisaient cortège à Napoléon, un seul n'a pas trouvé grâce devant Beyle (1). C'est Philippe de Ségur. Il reconnaît que l'« animal » est brave; mais il l'accable d'outrageantes épithètes : plat, bas, infâme. Ségur, dit Beyle, est l'exemple du ministériel qui reste toujours fidèle à l'honneur, excepté dans les circonstances décisives de la vie; il a écrit l'histoire de la campagne de Russie pour avoir un cordon de Louis XVIII; il a lâchement déserté la cause de Napoléon. Encore une exagération de Beyle! Encore un de ces jugements sévères, audacieusement exprimés en termes tranchants! Comme si Beyle, lui aussi, n'avait pas abandonné Napoléon! Mais pourquoi si peu d'indulgence envers Ségur? Vous être orfèvre, monsieur Josse. Ne serait-ce pas que Ségur a raconté la campagne de Russie comme Beyle n'aurait su la raconter? Aussi Stendhal critiquait-il avec amertume l'*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en* 1812 : « Elle a, écrivait-il, un immense succès; c'est qu'elle est plus amusante et aussi pleine de *bombast* et de pathos qu'aucun roman. »

(1) Outre le général Gros. Cf. plus haut, p. 105.

Voilà comment Beyle apprécie Napoléon, incomplètement, et parfois avec sagacité. Il ne l'a pas admiré constamment, et, de parti pris, il a fait des restrictions et des réserves ; il blâme en lui des « défauts d'esprit » et de « misérables faiblesses ». Mais il y a toujours dans Stendhal un grain de bizarrerie, de caprice, et trop souvent il veut mêler à ce qu'il dit un peu de piquant et d'inattendu. Il manque de mesure, et il reproche à Napoléon d'avoir détruit les écoles centrales, « gâté » l'École polytechnique, « souillé » l'instruction publique, et « fait avilir les jeunes âmes par son M. de Fontanes ». Subtil, ingénieux, habile à noter les petits côtés des choses, il n'a pas discerné les véritables causes de la grandeur et de la chute de l'empereur. On sent qu'il n'est pas uniquement guidé par le désir de la vérité. Mérimée rapporte qu'en conversation, Beyle, tour à tour frondeur comme Courier et servile comme Las Cases, exprimait ordinairement un avis contraire à celui de son interlocuteur; tantôt il idolâtrait Napoléon, tantôt il le traitait de parvenu ébloui par les oripeaux et dénué de logique. Dans ses écrits comme dans ses entretiens, Stendhal a jugé Napoléon par boutades et selon son humeur. Il lui dédie l'*Histoire de la peinture*, et en un passage du livre il déclare qu'il le hait, et il le nomme « l'assassin du duc d'Enghien, du libraire Palm (1), du capitaine Wright » !

(1) Le libraire de Nuremberg; Stendhal dit le libraire de Halle.

CHAPITRE XVII

ARMANCE

Analyse du roman. — Le faux billet. — Octave babilan. — L'Olivier de Latouche. — Scrupules de Beyle. — Sa maladresse. — Finesse dans la description des amours d'Octave et d'Armance. — Quelques scènes d'un salon de Paris. — Ultras et libéraux. — Soubirane et Bonnivet. — La comtesse d'Aumale, la marquise de Bonnivet, la duchesse d'Ancre. — Mme de Broglie. — Insuccès.

Armance est le premier roman de Beyle (1).

Un jeune homme de vingt ans, le vicomte Octave de Malivert, fils d'émigré, a toutes les qualités du monde, de grands yeux noirs, de beaux cheveux blonds qui retombent en grosses boucles sur un front superbe, une taille élevée, des manières élégantes, beaucoup d'esprit; il sort de l'École polytechnique, et la loi d'indemnité lui vaut deux millions. Mais il a le caractère singulier et un peu mystérieux. Très souvent malade dans son enfance, il est rêveur, mélancolique, misanthrope; il regrette sa cellule de l'École polytechnique, et il a pensé longtemps à se faire prêtre; il recherche la solitude; il montre un dégoût marqué pour les jeunes militaires; il n'a pas d'amis, et parfois il éprouve des accès de violence, de fureur, qui le feraient prendre pour fou.

Sa cousine, Armance de Zohiloff, une jeune Russe pauvre que Mme de Bonnivet a recueillie, le distrait de sa tristesse.

(1) *Armance, ou Quelques scènes d'un salon de Paris en* 1827, précédé d'une notice biographique par R. Colomb (1877); paru précédemment dans le volume *Romans et nouvelles* (1854). La première édition qui fut publiée sans nom d'auteur, mais avec un avant-propos signé de Stendhal, date de 1827 et comptait trois volumes!

Elle le méprise un instant parce qu'il semble infatué de ses deux millions. Octave réussit à regagner l'estime d'Armance, et il est au comble de la félicité. Mais il reconnaît bientôt qu'il aime sa cousine, et que, sans elle, tout lui paraît insipide. Or, dès sa seizième année, il a juré de ne jamais aimer une femme. Aura-t-il la faiblesse de violer son serment, de commettre une sottise qu'il s'était défendue sous peine de la vie? Il veut quitter Armance et ne plus la revoir; il enterre une bourse qu'elle lui a donnée, quoiqu'il ait du plaisir à sentir entre ses doigts chacune des petites perles d'acier attachées au tissu; il lui annonce qu'il part pour un long voyage, et brusquement, cruellement, il lui déclare qu'il n'a pour elle que de l'amitié.

Il va prendre congé de la comtesse d'Aumale au Théâtre-Italien. Un soupirant de la dame, Crèveroche, l'insulte et le provoque. Octave est blessé, et il tue Crèveroche. Mais, depuis qu'il a commencé ses préparatifs de départ, il ne cesse de songer à celle qu'il souhaite d'oublier, et tous les objets qui l'environnent dans sa chambre lui rappellent Armance. Il bénit le coup d'épée qui le retient près d'elle; il lui écrit qu'elle a été sa dernière pensée lorsqu'il a perdu connaissance, et sa première lorsqu'il est revenu à la vie; qu'il l'aime mieux qu'un père n'aime sa fille, qu'elle doit lui pardonner des mots durs, qui alors étaient nécessaires. Soigné par Armance et croyant mourir, il lui avoue son amour. Contre tout espoir, il guérit, et, quand un héritage fait de Mlle de Zohiloff un parti sortable, quand une imprudence l'expose à de mauvais propos, le mariage se conclut.

Mais, depuis que rien ne s'oppose plus à cette union, Octave a des moments d'humeur noire et de silence sombre. Armance le presse de parler. « L'homme qui t'adore, lui répond-il, est un monstre », et il fuit. Elle s'imagine qu'il est coupable de quelque crime, et, dans son angélique bonté, elle le supplie de ne pas entrer dans plus de détails. Elle avait pris l'habitude d'écrire chaque soir à Octave, et de mettre sa lettre dans une caisse d'oranger. Un oncle de Malivert, le commandeur de Soubirane, qui voudrait rompre le mariage, fabrique un billet où Armance mande à une amie qu'Octave n'est pas amusant,

et qu'elle l'accepte parce qu'il a de la fortune. Malivert trouve ce billet dans la caisse d'oranger lorsqu'il allait y placer une lettre qui révélait son secret. Il est saisi de rage et décide d'épouser Armance sur-le-champ et de la laisser veuve. Pourtant, dans ses conversations avec lui, elle a l'accent de la vraie passion, et un jour elle lui dit naïvement : « J'ai des idées de commettre un crime égal au tien pour que tu ne me craignes plus. » Mais il est mort au monde. Il part pour Marseille avec Armance. Là, il l'informe qu'il a fait vœu de combattre en Grèce, et, malgré le bonheur de sa jeune femme qui se pâme dans ses bras, il s'embarque. Sur le vaisseau, il s'empoisonne après avoir envoyé à Armance la lettre d'aveu qu'il avait gardée et le faux billet trouvé dans la caisse d'oranger.

Ce faux billet avait éveillé les scrupules de Mérimée. Le moyen n'était-il pas inutile? Pourquoi Armance dissimulait-elle ses lettres dans une caisse d'oranger, au lieu de les remettre franchement à Octave? Beyle répondit qu'il lui fallait une petite cause pour arrêter la confession d'Octave, qu'une fille pudique aime mieux cacher un billet que de le donner de la main à la main, qu'elle n'ose pas envisager son amant lorsqu'elle sait qu'il vient de lire sa lettre.

Une plus grave objection, et la plus grave qu'on puisse faire à l'auteur d'*Armance*, c'est que le lecteur, si malin qu'il soit, ignore jusqu'au bout, de même que l'héroïne, en quoi Octave est un monstre.

La correspondance de Beyle nous apprend qu'Octave est *babilan* (1), condamné à un éternel fiasco, atteint de l'incapacité physique qui dans l'ancien droit motivait l'annulation de l'union conjugale.

C'est pourquoi Stendhal avait donné d'abord à son Malivert le prénom d'Olivier, qui, à lui seul, « faisait exposition, et exposition non indécente ».

(1) Ce mot *babilan* que Beyle a trouvé dans une lettre du président de Brosses signifie, non pas, comme l'ont cru le président de Brosses et Stendhal, un « mari de non-valeur », mais un niais, un bêta; ce n'est pas d'ailleurs un mot exclusivement génois, ainsi que dit le président; il s'emploie dans toute la Ligurie. (L.-G. Pélissier, *Revue de philologie française*, 1901, I, 32.)

Olivier, le héros d'un roman publié sous ce titre par Latouche en 1826 (1), est un cavalier accompli, mais qui semble n'avoir aucune liaison de cœur, bien qu'il se livre constamment à la méditation et à l'inquiétude. Pourtant il s'éprend d'une veuve belle et riche, Émilie, qui l'aime à son tour et le voudrait pour mari. Il se récrie. Quel ennemi de son repos conseille à Émilie de convoler en secondes noces? N'est-ce pas une félicité, et y a-t-il une autre félicité que de la voir, de la contempler, de l'adorer? N'est-elle pas une créature céleste que les passions humaines ne sauraient atteindre? Non; cette union est impossible, il ne peut dire pourquoi, et ce mystère n'a d'ailleurs rien de terrible que pour lui; mais plutôt que d'épouser Émilie, il renoncerait à elle pour toujours. Elle insiste, elle le presse, elle s'attache à lui, et, frissonnante, brûlante : « Je me confie, lui dit-elle, je m'abandonne à toi. » Au même instant, un éclat de rire retentit dans la chambre voisine. Une femme rebutée par Olivier et devenue sa mortelle ennemie est aux écoutes. La crainte d'une indiscrétion dissipe les scrupules d'Olivier. Il épouse la veuve. Mais le lendemain du mariage, après avoir écrit à Émilie qu'il est le plus malheureux des hommes, il entre dans un couvent.

Nommer Olivier l'amant d'Armance, c'était donc « faire exposition », mais c'était copier Latouche, et Beyle appela son héros Octave.

Il sentait toutefois que la donnée avait quelque chose de scabreux, d'extraordinaire, et il disait à Mérimée que les Oliviers sont plus nombreux qu'on ne croit; il citait Swift, le ministre Maurepas, le marquis de la Tournelle, premier mari de la duchesse de Châteauroux, les deux Oliviers mentionnés dans le fragment des *Mémoires* de la duchesse de Brancas, le mari d'une femme que Mérimée voyait le lundi. Son ami lui objecta la semaine qu'Armance passe conjugalement à Marseille avec

(1) Mme de Duras avait, avant Latouche, écrit une nouvelle intitulée *Olivier* et qui traitait le même sujet; elle la lut à quelques amis, mais ne la fit pas imprimer. (*Revue britannique*, 1826, tome IX, p. 341. Cette lettre de Paris, tirée du *New Monthly Magazine*, doit être de Beyle, ainsi que la lettre parue dans le même recueil, tome VII, p. 346-357.)

Octave : Beyle lui répondit que bien des jeunes filles ne savent pas précisément en quoi consiste l'amour physique; que la consommation du mariage leur est odieuse pendant trois ou quatre ans, surtout quand elles sont, comme son héroïne, pâles et élancées ; qu'Armance, timide et pudique, n'a rien osé dire, et qu'adorant Octave, elle s'est contentée de peu (1).

Mais Beyle s'y est mal pris, et il n'avait pas tort de prévoir que le public « ne devinerait pas le fait de babilanisme ». Qu'importe que les yeux d'Octave semblent, comme il s'exprime avec une emphase romantique, réfléchir tantôt les délices du paradis, tantôt les tourments de l'enfer; qu'il ne profère que des exclamations de douleur; qu'il définisse la vie une suite de malheurs et de sensations amères; qu'il s'enfuie par deux fois bizarrement du salon, la première au milieu d'une charade qu'il jouait gaiement avec des amis des deux sexes, la seconde au moment où une belle dame lui fait un compliment très vif; qu'une nuit, frôlé par une voiture, il souhaite d'être anéanti? On ne comprend pas pourquoi Malivert est un être si misérable et si dégoûté de toutes choses; pourquoi l'idée d'aimer lui inspire tant d'horreur; pourquoi la certitude de sa passion le jette dans des transports de rage, le met à la torture, lui inflige la souffrance la plus affreuse et le désespoir le plus poignant; pourquoi, s'il était tué dans son duel avec Crèveroche, la mort serait pour lui le plus grand des bonheurs. Vainement, lorsqu'il est sûr de régner dans le cœur d'Armance, Octave arrive à conclure qu'il peut désormais avouer à sa cousine les choses les plus étranges. On pense d'autant moins à l'impuissance d'Octave qu'il va terminer ses soirées chez les filles. Et, à vrai dire, Beyle a eu raison d'ajouter ce trait à la peinture de son personnage. Si Octave fréquente des maisons de joie, s'il étonne même les habitués par ses plaisanteries de mauvais goût, c'est qu'il veut surexciter ses sens et les éprouver, c'est qu'il tâche de croire et de faire croire à sa virilité.

Cependant Beyle a décrit avec finesse la liaison d'Octave et d'Armance, cette Russe aux yeux bleus, au regard fixe et pro-

(1) *Corr.*, II, 56.

fond, aux traits sérieux et trop marqués, au caractère franc et ferme. La fierté de la jeune fille qui ne voit plus dans son cousin qu'un esprit vulgaire lorsque la fortune semble lui tourner la tête; son trouble lorsqu'elle lui redonne son amitié; l'aveu qu'elle se fait qu'elle n'a dans ce monde d'autre plaisir que de songer à lui, mais qu'elle ne peut accepter la main d'un homme beaucoup plus riche qu'elle (1) et qu'elle passerait pour une dame de compagnie qui séduit le fils de la maison; les larmes qu'elle verse en secret et la honte qu'elle a de sa faiblesse; les combats qui déchirent son âme; la fièvre qui la prend et cet enthousiasme de vertu qui l'excite et qui n'est qu'une façon d'aimer Malivert; l'idée qui lui vient de dire qu'elle est engagée à un autre; son allégresse quand Octave déclare qu'il ne veut pas se marier avant l'âge de vingt-six ans, et l'espoir qu'elle conçoit d'être sans remords sa meilleure amie six années encore; l'intimité qui se noue; la félicité qu'Octave doit à Armance et qui le rend plus équitable et plus indulgent; l'amour qui perce à travers l'amitié; la passion que Mlle de Zohiloff exprime sans le vouloir par le jeu de la physionomie et par l'accent de certains mots; la jalousie qui la tourmente lorsque le vicomte courtise Mme d'Aumale; sa douleur quand il lui dit d'un ton dur et insultant qu'il n'est pour elle qu'un ami; les consolantes suppositions auxquelles elle se livre pour excuser Octave et ne pas le croire injuste; ses efforts pour s'accoutumer à la pensée de ne jamais le revoir; son saisissement lorsqu'il reparaît après le duel, porté par des paysans, pâle, évanoui, la tête suivant le mouvement du brancard et allant de côté et d'autre sur l'oreiller; l'attachement parfait qui s'établit entre le blessé et sa garde-malade; les doutes, les soupçons, le découragement qui s'emparent des deux amants au château d'Andilly, quand le chevalier de Bonnivet et Mme d'Aumale leur ôtent les occasions de s'entretenir; l'espèce de tranquillité que ressent Armance lorsqu'elle s'avise qu'Octave est un assassin, et qu'attendrie par le bonheur d'être

(1) Comme dans la *Pierre de touche* Clarice craignant qu'Asdrubal ne croie qu'elle est « bien aise de partager sa grande fortune ». (*Vie de Rossini*, 69.)

aimée, pleine d'une grande et généreuse pitié, elle projette de fuir avec lui dans une île déserte; tout cela, Beyle l'a peint délicatement. On ne peut guère lui reprocher dans cette analyse que des répétitions et ses négligences ordinaires de style (1).

Un mérite de l'ouvrage, c'est de tenir les promesses du titre et de présenter « quelques scènes d'un salon de Paris en 1827 ». A la veille du vote de la loi d'indemnité, Octave, naguère accueilli dans le monde avec froideur, se voit entouré d'égards, poursuivi par les avances des nobles dames qui cherchent un mari pour leur fille, et il ne peut s'empêcher de répondre avec hauteur à ce subit empressement; il s'indigne de la bassesse d'un salon où figurent les plus grands noms de France et où « l'on ose afficher une telle adoration pour l'argent ». Dans leurs conversations les deux amants divisent la société de leur temps en deux camps : les ultras et les libéraux. Les ultras ont de bonnes manières, mais ils ne s'écartent jamais de la convenance la plus exacte et ils mêlent un peu de sécheresse à l'extrême politesse; ils sont sots, ridicules, affectés; ils manquent d'énergie. Les libéraux, banquiers, fabricants, ont les façons grossières et raboteuses, ou bien ils les ont mielleuses, ce qui est « une métamorphose des manières rudes, quand elles ont peur » ; mais ils ont de l'esprit, de l'énergie, et ce sont eux qui brillent à la Chambre des pairs, ils comptent dans leurs rangs les hommes supérieurs du siècle, et les écrivains monarchiques qui prônent chaque matin dans le journal les avantages de la naissance et de la religion, ne sortent-ils pas de la classe populaire?

Certains caractères sont assez maladroitement tracés. Il est assez difficile de définir le commandant de Soubirane et le chevalier de Bonnivet : celui-ci, instruit, mais dissimulé, très dévot, jaloux d'Octave, et désireux de lui enlever Armance; celui-là, méchant, prétentieux malgré ses soixante ans, joueur, poltron, répétant que, si l'on ne rétablit l'ordre de Malte et les jésuites, un second Robespierre surgira bientôt.

(1) Octave écrit à Armance : « Je vous écris ces lignes pour vous annoncer ce que dessus... vous avez été ma dernière pensée en perdant connaissance. »

Les femmes ont plus de vie et de vérité : la comtesse d'Aumale, extrêmement étourdie, follement gaie, se moquant de tout, n'agissant jamais qu'à sa tête et selon le caprice du moment, courant les bois de nuit avec un jouvenceau qui lui semble amusant et qu'elle ne daigne pas regarder le jour d'après, vertueuse avec ses airs de légèreté; la marquise de Bonnivet, dogmatisant sur la religion, croyant comme Ancillon que les anges voltigent à quelques pieds au-dessus de nous et servent d'intermédiaires entre Dieu et l'homme, essayant avec une joie d'artiste de convertir Octave au mysticisme et de réveiller dans cet être rebelle la conscience et le sens intime, ambitionnant le rôle d'une prophétesse environnée d'une foule d'adeptes; la duchesse d'Ancre, dont le cœur desséché ne vit que de haine et dont les petits yeux ne brillent que lorsqu'elle entend des sentiments vils exprimés avec élégance; la spirituelle comtesse de G..., qui cherche des inspirations au cimetière du Père-Lachaise.

La plupart de ces personnages ne proviennent pas de l'imagination de Beyle. Son ami Colomb assure qu'il a critiqué les mœurs pédantesques, sévères, bibliques, qui régnaient dans le salon de la duchesse de Broglie. La comtesse d'Aumale est une Mme de C... que Beyle a faite sage. La dame de compagnie d'une maîtresse de M. de Strogonov, une femme grande et pâle qu'il vit aux Bouffes durant toute l'année 1825, a été le modèle d'Armance.

Mais l'œuvre n'a pas, comme le désirait Stendhal, assez de chaleur pour faire veiller une jolie marquise jusqu'à deux heures du matin. L'intérêt manque : le sujet n'est pas intelligible, et il répugne à qui le comprend; cet Octave fantasque et bizarre qui rend malheureux ceux qui l'aiment, finit par agacer le lecteur, et l'on plaint la touchante Armance qui s'est éprise de ce maniaque.

Le roman n'eut aucun succès. On répétait avec Mme de Broglie que l'auteur était un homme de mauvais ton, et le critique du *Globe*, plus rigoureux encore, déclara que les personnages d'*Armance* sortaient de Charenton, qu'ils n'étaient que des caricatures extravagantes et niaises, qu'il n'y avait absolu-

ment rien à louer d'un bout à l'autre de l'ouvrage, qu'on n'y trouvait pas un portrait finement esquissé, pas une observation de mœurs, pas un trait neuf et distingué. *Armance* fut pourtant le livre favori de Stendhal et celui qui tenait dans son cœur la première place; il l'aimait comme une mère aime le plus disgracié de ses enfants.

CHAPITRE XVIII

LE ROUGE ET LE NOIR

Le titre du roman. — Le procès Berthet. — Réminiscences de Grenoble. — Le curé Chélan. — Mme Derville. — Le père Sorel. — Beyle et Julien. — Les caractères : Mme de Rênal, Mathilde de la Môle, Julien Sorel. — Paris et la province. — La Congrégation. — Épisodes divers. — Invraisemblances. — Le type de Julien.

Le *Rouge et le noir* eut un meilleur destin qu'*Armance* (1). L'œuvre avait d'abord un autre titre. Colomb raconte qu'il vit longtemps sur la table de Beyle un manuscrit intitulé *Julien;* qu'un matin de mai 1830, au milieu d'une conversation, Stendhal, s'interrompant soudain, s'écria : « Si nous appelions mon roman *le Rouge et le noir !* » Cette nouvelle dénomination était-elle, suivant l'expression de Colomb, une concession à la mode d'alors ou un moyen de succès? Elle avait, en tout cas, quelque chose d'énigmatique et d'attirant. Mais Beyle ne voulait pas indiquer par là, comme on l'a cru souvent, les chances du jeu de la vie et les hasards de la fortune qui n'élève un homme que pour l'abaisser et qui, selon le mot de l'auteur, porte Julien à une immense hauteur pour le jeter dans l'abîme. Le *Rouge* signifiait que Julien, venu plus tôt, eût été soldat, et le *Noir,* qu'à l'époque où il vécut, il dut prendre la soutane (2).

(1) *Le Rouge et le noir, chronique du XIXe siècle*, par M. DE STENDHAL. 1831. Mais le volume (dont le manuscrit devait, par traité, être remis au libraire Levasseur à la fin d'avril) parut réellement dans les dernières semaines de 1830: il est annoncé dans la *Bibliographie de la France* au 13 novembre, et Beyle écrit à Mme Ancelot le 1er janvier 1831 qu'il « n'a su qu'il y a huit jours l'apparition du *Rouge* ». Cf. *Corr.*, II, 111, et A. CORDIER, *Comment a vécu Stendhal*, 189.

(2) OLD NICK (FORGUES), *National* du 1er avril 1842.

C'est ainsi que Beyle nommait *l'Amarante et le noir* son roman de *Leuwen*, parce que Leuwen a d'abord l'habit de lancier à passepoils amarante, puis l'habit de maître des requêtes.

Il a tiré de la *Gazette des tribunaux* (1) le sujet de son livre. En 1827 et en 1828 un procès criminel, le procès d'Antoine Berthet, fit beaucoup de bruit dans le Dauphiné. Berthet, fils d'un maréchal ferrant de Brangues, était un jeune homme pâle, mince, délicat, à la physionomie parlante, aux grands yeux noirs, à la mise soignée. Élevé par le curé de son village natal qui lui enseigna le latin, il avait été précepteur des enfants de Mme M... Congédié par le mari, il alla faire ses études au séminaire de Belley, puis à celui de Grenoble. Renvoyé de ce dernier établissement sans espoir de retour, banni de la présence de son père, il revient à Brangues chez sa sœur et adresse à Mme M... des lettres pleines de reproches et de menaces. Précepteur au château de C..., il est aimé de Mlle de C..., qui lui déclare sa passion de bouche et par écrit. Chassé de nouveau, repoussé de tous les séminaires où il se présente, il entre chez un notaire de Morestel. Mais il a résolu de tuer Mme M... Le dimanche 22 juillet 1827, à l'église de Brangues, il tira deux coups de pistolet, l'un sur Mme M..., l'autre sur lui-même. Mme M..., grièvement blessée, ne mourut pas; Berthet reçut entre la mâchoire et le cou deux balles dont une seule put être extraite. Le procès du meurtrier commença le 15 décembre suivant à Grenoble. « Deux passions, dit-il au président, m'ont tourmenté pendant quatre ans, l'amour et la jalousie. » Il ajoutait qu'il avait été l'amant de Mme M...; qu'une servante avait tout appris au mari; que lorsqu'il partit, Mme M... lui avait juré dans sa chambre à coucher, devant l'image du Christ, qu'elle ne l'oublierait pas et n'aimerait jamais que lui; mais que lorsqu'il revint, il eut la conviction qu'il était « remplacé de deux manières » par l'étudiant Jacquin. A vrai dire, deux jours après l'arrêt, il fit appeler dans son cachot le président des assises et lui remit

(1) *Gazette des tribunaux* des 28, 29, 30, 31 décembre 1827 et 29 février 1828; on y trouve les mêmes détails que dans les papiers du juré Deffléard publiés par STRYIENSKI dans la *Revue blanche* de mars 1894.

une rétractation autographe : il affirmait que Mme M... n'était pas coupable, et il priait sa victime de « pardonner à un jeune homme qu'avaient égaré des sentiments qu'elle n'avait jamais partagés ». Quoi qu'il en soit, il fut condamné à mort et, le 23 février 1828, à onze heures du matin, exécuté sur la place d'armes de Grenoble, au milieu d'une foule immense composée surtout de femmes.

Cette cause célèbre avait d'autant plus ému le Dauphinois Beyle que Mme M... était parente éloignée d'un de ses amis d'enfance, M..., conseiller à la cour de Grenoble et récemment élu député de l'Isère, homme intègre qui présida le tribunal chargé de juger Trestaillon et qui déploya dans cette occasion, au témoignage de Stendhal, un peu de la fermeté de Mathieu Molé.

Elle lui fournit la donnée et les principaux personnages de son roman. Antoine Berthet, c'est Julien Sorel; Mme M..., c'est Mme de Rênal; Mlle de C..., qui, selon le mot de Berthet, était par son nom et sa richesse digne des plus brillants partis, c'est Mlle de la Môle, la noble et opulente héritière. La servante qui trahit le secret des amours de Mme M..., c'est la femme de chambre Elisa. Mme de Rênal a trente ans comme Mme M..., et son mari, cinquante ans, comme M. M...

M. Appert, qui joua dans le procès un rôle secondaire, intervient aux premières pages de *Rouge et noir*. C'était un philanthrope, un des membres les plus actifs de la Société d'amélioration des prisons, et Stendhal avait déjà dit que si les forçats étaient transportés au cap Vert, les Chambres devraient charger M. Appert de garder et de gouverner l'île. Or, M. Appert avait visité la prison de Grenoble en 1828; il avait vu Berthet; il avait promis de faire à Paris des démarches en faveur du séminariste. Beyle s'empare de ce personnage, et il cite son nom en toutes lettres dans le roman : malgré le préfet et le maire qui craignent les articles des journaux, M. Appert trouve moyen d'inspecter à Verrières la prison, l'hôpital et le dépôt de mendicité.

Stendhal met la scène en Franche-Comté : il ne veut pas,

dit-il, toucher à la vie privée; il invente donc la petite ville de Verrières, et il place à Besançon, où il n'est jamais allé, l'évêque, le jury et la cour d'assises dont il a besoin. Mais les réminiscences de Grenoble abondent dans son œuvre.

Le bon vieux prêtre janséniste qui doit à l'air des montagnes une santé et un caractère de fer, le respectable, le vénérable curé Chélan, porte le même nom que ce curé de Risset, petit homme maigre, nerveux et pétillant d'esprit, qui dînait souvent chez le docteur Gagnon et qui, certain soir, bavarda durant trois heures en tenant à la main une cuillerée de fraises.

L'amie et cousine de Mme de Rênal se nomme Mme Derville, comme cette dame de Vizille qui passa les premiers mois de 1814 à Grenoble avec Henri et Pauline Beyle.

Le père Sorel, cet avide bonhomme qui se console de la mort infâme de Julien parce qu'il hérite de trois cents louis, ce charpentier qui montre son or aux curieux en leur disant par son regard que tous seraient charmés à ce prix d'avoir un fils guillotiné, le père Sorel, c'est le paysan du Dauphiné, dur, entêté, nullement civilisé, craignant toujours de manquer d'argent, et qui sait si bien cacher sa finesse sous un air de tristesse mécontente.

On a prétendu que Julien était le portrait du romancier, et lorsque Latouche l'interrogea sur ce point : « Julien, c'est moi », répondit Beyle. Mais il plaisantait; Colomb s'inscrit en faux contre cette opinion, et dans une lettre de 1831 Beyle protesta vivement que s'il était Julien, qui désire parvenir coûte que coûte, il aurait fait quatre visites par mois au journal *le Globe* et fréquenté régulièrement certains salons. « Chez moi, ajoutait-il, le plaisir actuel l'emporte sur tout. » Pourtant, Julien a des traits de Beyle. Il a, comme Beyle, perdu sa mère de bonne heure, et il hait son père. De même que le jeune Beyle voulait sortir de Grenoble, de même Julien veut sortir de Verrières : « il abhorre sa patrie, et tout ce qu'il y voit glace son imagination. » Comme Beyle, Julien a eu dès son enfance des moments d'exaltation; comme Beyle, il a rêvé des jolies femmes de Paris, d'actions héroïques et de gloire; comme Beyle, il idolâtre Napoléon. Comme Beyle, il lit furti-

vement Voltaire, et il écarte les uns des autres les volumes de la bibliothèque pour dissimuler le vide. Comme Beyle, il écrit *cella* pour « cela » dans sa première dépêche. Comme Beyle, il est brave, il a la « vertu militaire », et, ainsi que son héros, Stendhal, avant d'aller à un rendez-vous périlleux, se disait ce mot qui décide tout : « Au fond, il y a de la lâcheté à ne pas y aller. » Comme Beyle dans la maison de Menta, Julien se cache dans la maison de Louise de Rênal. De même que Beyle, en 1826, à Londres, cherchait de taverne en taverne, pour le provoquer, un capitaine anglais qui l'avait offensé, et par deux ou trois fois, lorsqu'il crut le revoir, sentit se hérisser tous les poils de son bras, de même Julien, au café de Besançon, songe qu'il aurait dû se battre avec l'amant de la caissière qui l'a regardé de travers, et il attend son homme à la porte en frissonnant de fièvre (1).

L'action se passe sous le règne de Charles X. Dès le début de son œuvre, Stendhal nous présente le maire de la ville de Verrières, M. de Rênal. C'est un homme de cinquante ans, à la figure régulière et encore agréable, malgré ses cheveux grisonnants, mais borné, avare et trop content de lui. Pour soutenir son rang et faire enrager son rival d'influence Valenod, qui vient d'acheter deux beaux normands, il prend comme précepteur de ses enfants le fils d'un charpentier, Julien Sorel, qui sait le latin et veut être prêtre. Bientôt Julien est l'amant de Mme de Rênal. Dénoncé par des lettres anonymes, il entre au séminaire de Besançon. Le directeur de l'établissement, l'abbé Pirard, le recommande à M. de la Môle, et voilà Julien secrétaire d'un marquis qui lui donne sa confiance et le charge de mystérieuses missions. Son mérite et surtout sa singularité le font aimer de Mathilde de la Môle ; elle se livre à lui. Le marquis, irrité d'abord, finit par consentir au mariage de Mathilde et de Julien, qui se nommera le chevalier de la Ver-

(1) Cf. plus haut, p. 25 et 59, les souvenirs du 6e dragons et du géomètre Gros. On lit dans une note inédite de Colomb que « M. Michel, Dauphinois, ancien capitaine dans la garde impériale, devenu directeur du dépôt de mendicité à Saint-Robert, près de Grenoble, est le type du personnage de Valenod ».

naye. Mais une lettre de Mme de Rénal change la résolution de M. de la Môle : il croit que Julien n'a séduit sa fille que parce qu'elle est riche; il déclare que cet « homme vil » ne sera jamais son gendre. Furieux, Julien part de Verrières, et un dimanche matin, dans l'église, il tire un pistolet sur Mme de Rênal; le premier coup manque; au second, elle tombe blessée; Julien, arrêté, meurt sur l'échafaud.

L'auteur marque assez bien le contraste entre Mme de Rênal et Mlle de la Môle, entre la provinciale simple, modeste, naturelle, et la Parisienne superbe, souverainement élégante de mise et de tournure. Les deux femmes sont élèves du Sacré-Cœur, et, malgré cette éducation, ou, comme dirait Beyle, à cause de cette éducation, elles succombent également. Mais chacune aime à sa façon, et chacune a son caractère propre.

Grande, bien faite, citée naguère comme la beauté du pays, toujours fraîche, étrangère à toute affectation et à toute coquetterie timide, ne se plaignant pas pourvu qu'elle puisse errer dans son jardin, pleine de grâce et de vivacité quand elle est avec une amie ou avec ses enfants, ne donnant presque aucune attention aux habitants de Verrières, ne s'occupant que de ses trois fils, si naïve qu'elle n'a pas encore jugé son mari et ne le trouve pas ennuyeux, croyant que tous les hommes sont les mêmes, grossiers, intolérants, insensibles à ce qui n'est pas intérêt d'argent, telle est Louise de Rênal. Aussi, lorsque au lieu d'un être sale et mal peigné dont le métier est de gronder et de fouetter, elle voit ce gentil Julien qui promet de lui obéir en tout, elle n'a pour lui que sympathie et admiration. Peu à peu il lui semble le seul homme qui soit noble, généreux. L'amour se glisse en elle pendant un séjour au village de Vergy, où elle court la campagne et chasse aux papillons avec Julien et ses élèves. Vergy, c'est pour elle les Charmettes. Jamais elle n'a paru si jeune, si heureuse, et jamais elle n'a donné tant de soin à sa toilette. Un soir, sous un tilleul, durant la conversation, Julien prend la main de Mme de Rênal; elle la retire; il la saisit derechef, et, cette fois, la garde. Ignorante, exaltée par la nouveauté de son bonheur, elle se laisse aller. Une nuit, Julien pénètre dans sa chambre, embrasse ses genoux. Louise,

touchée des pleurs du jouvenceau, ne lui refuse rien. Mais elle est dévote, et les remords succédent aux transports d'amour. Un de ses fils tombe malade, et, quoiqu'il guérisse, elle se croit punie de Dieu, se croit damnée sans rémission, vouée aux supplices horribles de l'enfer, parce que Julien n'est pas son mari. Dans son désespoir, elle se sépare de son amant. Non qu'elle déteste l'auteur de sa faute, qui sera toujours ce qu'elle a de plus cher au monde; mais elle hait sa faute, et elle compte par son sacrifice apaiser la colère de Dieu, qui ne pourra plus se venger sur les enfants du crime de leur mère.

Littérairement, ce caractère serait donc louable. Par malheur, Louise de Rênal reparaît à la fin du roman. Elle écrit au marquis de la Môle que Julien n'a aucun principe et ne cherche pour réussir qu'à séduire la femme de la maison. Sans doute, cette lettre lui a été dictée par son confesseur. Est-il possible, néanmoins, que Mme de Rênal, assez magnanime pour étouffer tout sentiment de jalousie, dénonce aussi bassement Julien et par une lâche délation détruise la fortune et brise la vie de celui qu'elle aime encore? Précisément parce qu'elle est chrétienne, et parce qu'elle a l'âme noble, elle saura se dévouer, saura céder Julien à Mathilde compromise. Mais Stendhal est l'ennemi des prêtres, et il veut que Mme de Rênal puisse s'écrier plus tard : « Qui m'eût dit que j'écrirais cette lettre infâme! Et quelle horreur m'a fait commettre la religion! »

Ce n'est pas tout. Stendhal rejette Louise de Rênal dans les bras de Julien. Elle visite son meurtrier; elle l'accable de caresses, lui déclare qu'elle sent pour lui ce qu'elle sent pour Dieu; elle assure même qu'elle donnerait, sur l'ordre de Julien, un coup de couteau au geôlier! Il est impossible qu'elle délire à ce point, et cette rechute lui ôte de son charme. Ce n'est plus Louise de Rênal, c'est une Gina, une Ghita, une de ces Italiennes qui plaisaient tant à Stendhal.

Mathilde de la Môle s'éprend de Julien parce qu'elle veut se secouer, se désennuyer, s'amuser, se donner tous les risques charmants d'une passion qui ne la fasse pas bâiller, et aussi

parce qu'elle refuse de « traîner sa pensée dans l'ornière tracée par le vulgaire », et que tout doit être singulier dans le destin d'une fille comme elle. Énergique, audacieuse, emportée, aimant à « jouer son sort », elle commet de gaieté de cœur des imprudences et répond aux lettres de ses soupirants. Son langage, vif, pittoresque, coloré, n'a rien de la délicatesse féminine. On lui défend de lire Walter Scott, et elle lit Brantôme, d'Aubigné, Voltaire. Elle n'a que mépris pour les Crisenois, Caylus, Luz et les jeunes gens de la cour, ces poupées, ces êtres indécis, nullement aventureux, qui ne marchent qu'en troupe, et qui, dès qu'ils se voient seuls, ont une telle peur du ridicule : elle sait d'avance tout ce qu'ils lui diront et tout ce qu'elle leur répliquera. Julien, au contraire, diffère du commun ; il a du caractère, il agit seul, il ne cherche pas secours et appui dans les autres, il saura devenir évêque comme l'abbé Maury, et, si la Révolution recommence, il sera un Danton. Ce qui lui manque, c'est d'être noble ; mais s'il était noble, l'amour que Mathilde a pour lui serait une sottise, une plate mésalliance, et n'aurait pas ce qui marque et dénote le véritable amour, des obstacles à vaincre. Elle aime donc Julien parce qu'elle le trouve étrange et bizarre, parce que ce petit bourgeois pâle et sombre a de l'adresse et, comme elle, de l'orgueil, parce qu'il accueille quelques-unes de ses idées, non pas poliment ainsi que font Crisenois, Luz et Caylus, mais en regimbant. Bref, elle est romanesque et croit avoir l'âme chevaleresque : aimer Julien, c'est, suivant elle, déployer de la grandeur et de la hardiesse, c'est avoir un sentiment extrême, digne du temps de la Ligue. Quand il est en prison, elle fait pour lui les plus folles démarches, non seulement par affection, mais par un secret besoin d'étonner le public. Elle pense aux salons de Paris, tout surpris qu'une femme de son rang adore à ce degré son amant et montre l'héroïsme dont palpitaient les cœurs à l'époque de Charles IX et de Henri III !

C'est donc une « beyliste » de pied en cap. Mais ce caractère est-il possible ?

Il se peut qu'elle se repente de s'être livrée à Julien, qu'elle lui témoigne de la froideur, qu'elle ne le regarde plus et ne

semble plus s'apercevoir de son existence (1), qu'elle lui dise qu'elle a horreur d'avoir cédé au premier venu. Il se peut aussi qu'elle l'aime de nouveau quand il escalade vaillamment sa fenêtre, qu'elle le nomme son maître, qu'elle tombe à genoux devant lui en le priant de la punir sévèrement comme une esclave lorsqu'elle voudra se révolter, qu'elle coupe pour lui tout un côté de ses cheveux. Il se peut qu'après cette seconde entrevue, elle se reproche de nouveau d'avoir donné des droits sur elle à ce petit monsieur, qu'elle l'accable de ses mépris, qu'elle lui déclare derechef qu'elle ne l'aime pas, et qu'elle a été trompée par son imagination. Il se peut, lorsqu'elle le voit nouer une liaison avec la maréchale de Fervaques, qu'elle revienne à lui conquise pour toujours — et le combat que l'orgueil et l'amour engagent dans son âme est naturel, piquant, finement décrit.

Mais est-il vraisemblable que cette jeune fille de dix-neuf ans, la plus belle de Paris et la plus adulée, raisonne si sérieusement sur les mariages de convenance, qu'elle se soucie si peu des bals où elle règne, qu'à la veille d'épouser Crisenois, elle se prenne à songer tristement qu'elle mènera une vie effacée et qu'elle a tous les avantages, noblesse, fortune, esprit, beauté, excepté le bonheur? Est-il vraisemblable que cette Mathilde aux gestes de reine, à l'air hautain et presque impertinent, au maintien si imposant et aisé tout ensemble, au caractère si altier, cette Mathilde digne d'un souverain ou d'un héros, cette héritière désirée et comme guettée par ce qu'il y a de plus illustre, se jette à la tête de Julien? Est-il vraisemblable que cette personne, si fière de son sang bleu, s'entiche d'un simple secrétaire, de celui qu'en ses colères elle nomme un être commun, un laquais, un domestique, un homme de rien? N'est-il pas évident qu'elle n'a rêvé d'autre amour que l'amour d'un grand du royaume, d'un duc et pair de France?

Stendhal a cru faire merveille en représentant un jacobin aimé d'une aristocrate, et il n'a pu se détacher de son modèle.

(1) Cf. l'épisode de la comtesse Pescara et du jeune Vitaliani de Crémone, *Prom. dans Rome*, II, 304.

Le séminariste Berthet avait courtisé Mlle de C... après Mme M...; de même Julien devait courtiser Mlle de la Môle après Mme de Rênal. Mais Beyle a placé Mathilde trop haut, et la rendre amoureuse de Julien, c'est la précipiter du piédestal sur lequel il l'avait élevée. Il fallait la peindre moins ambitieuse et moins impérieuse, lui prêter plus de sensibilité, plus de tendresse d'âme, et aussi plus de tempérament. Telle que Stendhal l'a décrite, elle ne s'abaissera jusqu'à Julien que si la passion, une passion brûlante et irrésistible, s'est emparée d'elle. Un amour cérébral ne lui fera pas oublier la roture de Sorel. Elle ne peut être séduite que par son charmant visage et ses jolies moustaches.

Il suffit, au reste, d'écouter Stendhal sur ce point. Lui-même a condamné le personnage. Il a dit qu'en créant Mathilde, il pensait à une jeune fille de sa connaissance, qu'elle n'était pas sans doute une Rohan-Chabot de bon ton, toutefois qu'elle eût agi dans la circonstance comme Mlle de la Môle. Mais, ajoutait Stendhal, c'était une exception, et, en un endroit de son roman, il avoue que de pareils caractères sont fort rares,, voire impossibles, et que Mathilde est « imaginée bien en dehors des habitudes sociales du dix-neuvième siècle ».

Julien a la taille svelte, la figure belle, les traits délicats, le nez aquilin, les sourcils bien arqués, de grands yeux noirs, mais le front petit, et, dans les moments de colère, l'air méchant. Sous son pâle et doux visage se cache l'inébranlable résolution de faire fortune à tout prix. Il comprend que le mérite militaire n'est plus à la mode, et il choisit l'uniforme de son siècle : quoique incrédule, il veut être prêtre, avoir plus tard cent mille francs d'appointements et le cordon bleu de même que l'évêque de Beauvais, devenir cardinal et, à l'exemple de son compatriote Granvelle, gouverner l'État (1). Stendhal ne lui donne pas seulement les agréments physiques;

(1) Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : « Faites-vous prêtres »; quand ils parlaient d'ambition : « Faites-vous prêtres »; d'espérance, d'amour, de force, de vie : « Faites-vous prêtres! » (MUSSET, *Confession d'un enfant du siècle*, chap. II.)

il le représente comme un « être supérieur ». Julien est « du bois dont on fait les grands hommes ». Il a le caractère ferme. Il a une « sublime énergie », cette énergie que Stendhal ne trouvait plus que dans le peuple. Il porte durant deux mois le bras droit lié contre la poitrine pour se punir d'une imprudente assertion. Il décide qu'à dix heures, sous le tilleul, il prendra la main de Mme de Rênal ou se brûlera la cervelle. Il jure qu'il sera l'amant de Louise : « avec une rare intrépidité » il dit à la pauvre femme qu'il ira chez elle la nuit à deux heures, et lorsque deux heures sonnent, bien qu'il tremble et qu'il s'appuie au mur pour ne pas tomber, bien qu'il souffre mille fois plus que s'il allait à la mort, il entre chez Mme de Rênal.

Mais Stendhal n'a pu le rendre sympathique, et Julien ne cesse, selon l'expression même du romancier, de gâter ce qu'il a d'aimable. Ce n'est jamais qu'un orgueilleux provincial, un plébéien révolté, hanté par l'idée de l'infinie distance qui le sépare des Rênal ou des la Môle, animé d'une haine extrême contre les riches, vivant parmi les nobles et les détestant parce qu' « ils n'ont pas toujours à songer à leur subsistance ». Mathilde pressent un Danton en lui; il y a plutôt dans Julien du Saint-Just, car il est « un peu dur et rogue ».

Il n'affectionne pas les enfants de Mme de Rênal qui l'adorent, et il se dit amèrement qu'ils le caressent comme ils caressent un chien. S'il dîne avec les notables de Verrières, il n'a pour eux qu'aversion et horreur parce qu'il est au bas bout de la table. Il n'aime pas Mme de Rênal lorsqu'il projette de la séduire; mais le mari l'a grossièrement traité, et, sous le coup de l'outrage, « un espoir vague de la plus atroce vengeance » a flamboyé dans les yeux de Julien : il se promet d' « écraser l'orgueil » de ce hobereau. S'il saisit dans l'obscurité la main de Mme de Rênal et la couvre de baisers en présence de l'époux, c'est pour se moquer de cet homme qui l'a méprisé.

On excuse, à la rigueur, ses jouissances de vanité. On comprend que l'amant de Mlle de la Môle goûte le « divin plaisir » de conquérir une jeune fille environnée de tant d'hommages, la personne la plus brillante de la haute société, et de sup-

planter Crisenois, fils d'un duc, et futur duc. On est aise qu'il se détende, qu'il cède à l'ardeur de son âge, qu'il aime éperdument Mathilde, et qu'après avoir débité des phrases de la *Nouvelle Héloïse,* il laisse parler son cœur. Mais son amour pour Mathilde comme pour Mme de Rênal n'a d'abord été qu'ambition et désir de représailles. Il a voulu posséder Mathilde parce qu'il est plébéien, parce que le duc de Chaulnes l'a nommé *domestique,* parce que la marquise de la Môle et ses amies l'ont toisé d'un œil de dédain. Quand il médite sa réponse à la première lettre de Mathilde, il a des « regards de tigre » et « l'accent de la férocité qui se contient ». Non, il n'aura pas pitié d'une famille noble, et le fils du pauvre charpentier de Verrières triomphera du descendant de ce Crisenois qui suivit saint Louis à la croisade. Il doit de la reconnaissance à M. de la Môle qui le comble de bontés. Mais quoi! ces gentilshommes ménagent-ils le tiers état quand ils l'ont à leur merci? Lorsque Mathilde lui sacrifie tout, lorsqu'elle le supplie de fuir, « il est fatal, pense Julien, que même dans leurs meilleurs moments, ces gens-là trouvent le secret de nous choquer ».

Il avoue qu'il recourra, pour parvenir, à tous les moyens, aux injustices, aux coquineries. Quand il refuse chez les Rênal d'épouser la femme de chambre Élisa, il pourrait prétexter qu'il est jeune, qu'il n'a pas de métier, qu'il a ses études à terminer; il préfère calomnier Élisa; il dit au curé Chélan qu'il ne peut expliquer la raison de son refus, qu'elle nuirait à un tiers! Il prévoit qu'on lui reprochera quelque jour avoir été précepteur, et sa réponse est prête : il n'avait accepté ce bas emploi que par amour; mais n'est-ce pas déshonorer Mme de Rênal? Le marquis de la Môle lui fait donner la croix — Beyle, qui ne l'avait pas alors et qui la désirait ardemment, veut sans doute montrer que les Bourbons la gaspillaient sans scrupule, — et Julien regrette un instant de l'avoir acceptée; le géomètre Gros la méritait mieux que lui, mais, conclut-il, « ce n'est rien, il faudra en venir à bien d'autres impostures, et encore, savoir les cacher sous de belles paroles sentimentales. » Et plus tard, en se félicitant d'avoir acquis les façons de

l'homme du monde, il reconnaît que ses « coquineries nécessaires » seront par là plus rares et moins ignobles.

C'est donc, de son aveu et de l'aveu du romancier, un coquin, et ce coquin nous répugne. En vain Stendhal lui donne un ton de froideur impassible et l'air anglais, lui donne à certains moments une figure si noble, un regard si fier que Mathilde le prendrait volontiers pour un prince déguisé. Malgré sa belle mine hautaine, malgré sa vaillance et sa force de vouloir, bien qu'il monte à cheval avec crânerie et qu'il porte l'uniforme à ravir, Julien est jusqu'au bout, comme Mme Derville l'a parfaitement jugé, un « sournois » . Il n'a pas impunément vécu dans ce séminaire où il tenait les yeux baissés et usait de dissimulation à chaque minute, parmi ces futurs curés qu'il nomme des hypocrites méchants et sales. Lui aussi est hypocrite, et il l'a toujours été; il l'était à Verrières avec des campagnards, et à Paris, écrit Stendhal, lorsqu'il a vu les grands modèles, il l'est admirablement de paroles et de gestes. Il a pour maître, non pas Napoléon, mais Tartufe, dont il sait le rôle par cœur. Accablé d'injures par le marquis, il s'inspire de Tartufe qui lui fournit sa réponse : « Je ne suis pas un ange » , et au sortir de cet entretien avec M. de la Môle, c'est encore Tartufe qui vient à son secours; il va se confesser à l'abbé Pirard. « Il y a tout dans ce jeune homme, excepté de la jeunesse » , disent à Strasbourg les vieux officiers.

Rien d'étonnant que le caractère de Julien ait indigné les contemporains, et Mérimée blâmait Stendhal d'exprimer d' « odieuses vérités » , d' « exposer au grand jour certaines plaies du cœur humain trop salopes pour être vues » , de « mettre en lumière les vilenies cachées de cette belle illusion » qu'on appelle l'amour, de prêter à Sorel des choses qui « font horreur » . Mais, en ajoutant que « tout le monde sent la vérité de ces traits atroces » , Mérimée annule sa critique. Ce qu'il faut reprocher à Stendhal, c'est l'inconséquence de la conduite de son héros. Il voulait, dit-il, montrer en Julien une belle plante, et il remarquait qu'il le fait marcher du rusé au tendre, et non comme la plupart des hommes, du tendre au rusé. La plante, puisqu'il la nomme ainsi, ne se développe pas d'elle-

même ; c'est Beyle qui la soigne et l'élève, et lorsque Julien marche du rusé au tendre, on voit trop que c'est Beyle qui dirige ses pas et lui dicte ses actions. Le personnage n'agit pas avec la logique que Stendhal ne cessait de prêcher. Quelle finesse extraordinaire déploie ce petit Machiavel dès le commencement du roman ! Est-il possible qu'un enfant de dix-neuf ans soit un aussi habile politique ? Il ne connaît rien de la vie, et il a toutes les roueries ! Et à la fin du livre, lorsqu'il a la croix, lorsqu'il est lieutenant et se nomme le chevalier de la Vernaye, lorsqu'il éprouve les « transports de l'ambition la plus effrénée », lorsqu'il sait que les sottises du gendre de M. de la Môle seront toujours « pardonnées ou plutôt comptées pour des mérites », il va de sa main renverser l'échafaudage qu'il avait si péniblement dressé ! Sitôt qu'il a lu la lettre qui le dépeint au marquis comme un être sans religion et sans foi, il part pour se venger ! Beyle pensait probablement le relever à nos yeux par un acte à l'italienne, par le coup de poignard dont l'énergique Transtévérin frappe l'amant infidèle, par le coup de pistolet que l'ébéniste Lafargue décharge sur Thérèse (1), ou mieux, ici encore, il s'attachait à sa source ; parce que le séminariste Berthet avait tiré sur Mme M..., Julien devait tirer sur Mme de Rênal. Mais dans la réalité, le subtil Julien, le persévérant et tenace Julien, n'eût pas commis cette bêtise. S'il avait voulu tuer Mme de Rênal, il aurait tiré sur elle, non dans l'église, mais dans le jardin ou dans la maison, dont les moindres recoins lui étaient familiers, et il n'aurait été ni vu ni même soupçonné. Ou plutôt, il n'aurait jamais tiré sur Louise de Rênal ; il aurait méprisé sa dénonciation ; il aurait attendu de pied ferme que M. de la Môle revînt à d'autres sentiments. Stendhal voudrait nous faire croire que le marquis est désormais inexorable. Quoi ! parce que Julien a été l'amant de Mme de Rênal, il ne pourrait épouser Mathilde ! C'est supposer à M. de la Môle des mœurs bien austères, et c'est mal juger de la situation. La grossesse de Mathilde rend son mariage inévitable. Le marquis a beau s'emporter, se

(1) Cf. plus haut, p. 217.

répandre en injures et en malédictions, donner sa fille à Julien, voilà le seul moyen qui lui reste pour sauver l'honneur.

Le dénouement de *Rouge et noir* est donc absolument manqué. Ses dernières pages offrent des scènes étranges. Tout le monde entre dans la prison de Julien comme dans un moulin : c'est son ami Fouqué, c'est Mathilde déguisée en paysanne, c'est Mme de Rênal, et Julien, tranquille, souriant au milieu des angoisses d'autrui, refuse de s'évader et de signer son appel. Il n'aime plus Mathilde; il aime cette Louise de Rênal qu'il a tenté d'assassiner, et il resonge, non à ses succès de Paris, mais aux journées heureuses qu'il passa jadis à Verrières et à Vergy. Il ment jusqu'au suprême instant, et lorsque Mathilde jalouse se plaint des visites de Mme de Rênal, il lui assure que l'amitié de la victime fera grâcier le meurtrier. A vrai dire, il meurt sans affectation et sans peur; il ne pose ni ne pâlit en marchant au supplice, et jamais cette tête « n'avait été aussi poétique qu'au moment où elle allait tomber ». Mais, après la mort de Julien, quel mélodrame! Beyle a fait de Mathilde une descendante du La Môle qui conspirait avec Coconas en 1574. Ce La Môle, aimé de Marguerite de Navarre, périt sur l'échafaud, et Brantôme raconte que Marguerite, cachée dans une maison de la place de Grève, demanda la tête de son amant au bourreau, la prit dans sa voiture et l'enterra dans une chapelle au pied de Montmartre à l'heure de minuit. Ce tragique épisode a depuis longtemps frappé l'imagination de Mathilde. « Quelle femme, dit-elle un jour, n'aurait horreur de toucher à la tête d'un décapité? » Elle prend la tête de Julien, la place sur une table parmi plusieurs bougies, la baise au front, et, à l'insu de tous, la tient sur ses genoux dans sa voiture, pendant que le corps mis en bière est porté au tombeau que Julien a choisi. Vingt prêtres célèbrent le service funèbre sur la cime d'une des plus hautes montagnes du Jura, la nuit, dans une grotte illuminée de cierges innombrables. Des pièces de cinq francs sont jetées par milliers aux assistants. Restée seule avec Fouqué, Mathilde ensevelit de ses propres mains la tête de son amant!

Stendhal donne à son roman le sous-titre de *Chronique du XIXe siècle*. Il voulait évidemment décrire les mœurs de Paris et de la province en 1829.

Certains personnages du parti ultra ne sont pas trop mal dessinés. Mme de Fervaques rappelle Mme de Bonnivet dans *Armance*. La marquise de la Môle, insignifiante, dévote, altière, extrêmement polie, excepté lorsqu'il pleut et dans les moments d'ennui féroce, recevant tous les jours cinq ou six complaisants pour ne pas subir une solitude qui lui paraît l'emblème de la disgrâce, est « une sorte d'abrégé, en haut relief, de ce qui fait le caractère des femmes de son rang » ; elle n'estime que les gens dont les ancêtres sont allés à la croisade et ne voit dans les prêtres que des valets de chambre nécessaires à son salut; quand elle cite le nom d'un prince ou d'une princesse, elle baisse la voix par respect. M. de Beauvoisis a les cheveux frisés, et pas un ne dépasse l'autre; tout en lui est correct, merveilleusement soigné; ses manières sont parfaites; sa physionomie « noble et vide annonce des idées convenables et rares » ; un air de gravité « mêlé d'une certaine fatuité modeste ne l'abandonne pas un seul instant » ; il bégaye un peu parce qu'il a l'honneur de voir souvent un grand seigneur qui bégaye. Les jeunes gentilshommes qui fréquentent l'hôtel de la Môle sont doux, aimables, braves; ils ont d'excellentes façons et même de l'esprit; mais ils n'osent pas avoir une pensée qui s'écarte de la mode, et ils sont ennuyeux : Caylus est considéré parce qu'il ne rit jamais et surtout parce qu'il aime les chevaux et déjeune dans son écurie; Crisenois attribue les événements à des causes occultes; Luz ne parle que de son oncle parce que son oncle occupe une charge éminente auprès du roi.

Quelques traits de la vie provinciale sont fidèlement rendus. La petite ville de Verrières est jolie; des vallées propres et fraîches l'environnent; il semble que ses habitants soient sensibles au beau; mais ils ne font cas du pittoresque que parce qu'il attire les étrangers; ils maudissent leurs noyers, parce que le blé ne peut croître sous l'ombre de ces arbres magnifiques, et le grand mot qui décide de leurs actes et qui règle leur sort, c'est « rapporter du revenu ». Stendhal a bien

décrit l'existence de ces bourgeois, leurs vanités et leurs intrigues, leurs misérables rivalités, leurs haines sourdes et violentes, les passions furieuses que les notables de la localité dissimulent sous un air bonhomme et indifférent. Deux personnages se disputent le pouvoir : le maire, M. de Rênal, aristocrate fieffé, ennemi mortel des jacobins, et M. Vallenod, directeur du dépôt de mendicité, qui fait des avances aux libéraux et balance par son activité le crédit du maire; mais le cabinet change : Vallenod devient baron, maire, candidat du ministère, qui lui promet une préfecture, et voilà M. de Rênal poussé par les libéraux et regardé comme jacobin.

L'auteur ne cache pas qu'il a les ultras en horreur. Il raconte qu'à Verrières le vieux juge de paix, honnête homme jusqu'alors, condamne les abonnés du *Constitutionnel* pour plaire à un jeune vicaire, espion de la Congrégation. Partout il voit l'influence de la Congrégation et il lui prête une puissance formidable. Il assure que les fripons recherchent son appui et que sa tyrannie pèse sur les prêtres qui ne sont pas amis des jésuites. Elle force l'abbé Pirard qui ne l'a ni protégée ni desservie à résigner ses fonctions. Elle règne au séminaire de Besançon par le sous-directeur l'abbé Castanède, et ce Castanède, Julien le retrouve plus tard chef de la police de la Congrégation sur toute la frontière du nord! Castanède sait que Sorel a une mission ; il lui fait refuser des chevaux, l'oblige à s'arrêter dans un village au delà de Metz, verse du laudanum dans son vin, et la nuit, avec le maître de poste, à la lueur d'une lanterne sourde, il fouille la valise du voyageur! Cet épisode du roman manque d'ailleurs d'intérêt et de clarté. Qu'est-ce que cette mission de Sorel? Qu'est-ce que cette réunion secrète où, en présence de Julien, de nobles personnages s'entretiennent de la situation de la France, où un cardinal somme le premier ministre de quitter le pouvoir, où le premier ministre jure de réduire les chambres au rôle du parlement de Louis XV, où un évêque propose d'immoler Paris? Qu'est-ce que ce duc à qui Julien vient réciter dans une auberge d'Allemagne le résumé de la discussion? Ce duc serait-il Polignac, et le ministre Nerval M. de Villèle?

Il y a des scènes attachantes dans *Rouge et noir*. La première entrevue de Mme de Rênal et de Julien rappelle le charmant passage des *Confessions* où Jean-Jacques, timide et manquant de manières, aborde Mme de Warens et voit, au lieu d'une vieille dévote rechignée, une jeune femme à l'air tendre et caressant. Julien, extrêmement pâle et pleurant encore parce que son père l'a battu, est en chemise bien blanche et porte sous le bras sa veste de ratine violette. Il s'arrête au seuil de la maison des Rênal et il n'ose lever la main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal lui demande ce qu'il veut, et, touché par la douce voix de cette belle dame, par son regard plein de grâce, par son sein éblouissant, Julien essuie ses larmes de son mieux : « Je viens, répond-il, pour être précepteur, madame. »

Plusieurs épisodes sont assez comiques, et non sans humour : l'évêque d'Agde s'exerçant devant un miroir à donner gravement des bénédictions, et Julien envoyant à la prude maréchale de Fervaques, sur le conseil du prince Korasoff, des lettres d'amour écrites par un tiers en langage emphatique.

Mais les défauts de l'œuvre sont trop criants. Que de négligences de style, de répétitions, de longueurs! En un endroit, Julien éprouve un bonheur pareil à celui du malheureux qui traverse un désert enflammé et reçoit du ciel une goutte d'eau glacée; quinze lignes plus loin, revient la même comparaison : l'idée du suicide est pour Sorel le verre d'eau glacée offert au misérable qui, dans le désert, meurt de soif et de chaleur!

Il y a surtout dans ce roman trop d'invraisemblances. Stendhal note très subtilement, très minutieusement, les sensations de ses personnages. Mais sont-elles justement celles qu'ils doivent avoir? Le plus souvent il s'amuse à tromper nos prévisions. Oncques n'y eut-il peut-être d'âmes aussi compliquées, aussi déconcertantes. Julien et Mathilde passent d'une extrémité à l'autre avec tant d'aisance et tant de déraison qu'ils nous font aller de surprise en surprise. C'est ce que voulait Beyle. Il aimait l'imprévu; il en a mis partout. Ses héros suivent le conseil du prince Korasoff : « Faites toujours le contraire de ce qu'on attend de vous. » Quelques éloges qu'ait reçus le *Rouge et noir*, il faut se souvenir des jugements de Crozet, de Mérimée

et de Gœthe. Le judicieux Crozet, l'intime ami de Stendhal et son admirateur sincère, refusait d'accueillir le *Rouge et le noir* dans la collection des œuvres complètes. Mérimée déclarait que Julien a « l'air impossible », et que toutes ses actions contredisent son caractère. Gœthe reconnaissait que le livre témoigne « d'une grande observation » et « d'une pénétration psychologique », mais ajoutait qu'il y a « quelques invraisemblances de détail », et que les caractères de femmes sont « un peu trop romantiques ».

Pourtant Julien restera. Son dégoût de la vulgarité, l'inquiétude et l'ardeur impatiente de son âme, son désir effréné de parvenir, la tension constante de sa volonté, le déploiement exagéré de son énergie font de lui l'un des représentants de sa génération. C'est un paysan élevé comme un bourgeois et qui réussit à s'introduire dans la haute société. Voilà la valeur, et peut-être l'unique valeur, du roman. Stendhal a montré dans cette œuvre l'un des faits les plus importants de son siècle : comment un homme, dévoré du besoin de l'action, tourmenté par une vive et amère conscience de son infériorité de condition, tâche de sortir de la classe où il est né, et par quels efforts un plébéien envieux et méchant devient patricien. Il marque certains sentiments de ses contemporains. Il aimait à dire qu'une ambition déréglée était descendue dans les couches les plus basses, et qu'un garçon cordonnier aspirait à être un Napoléon. Comme nombre de jeunes gens qui lisaient le *Mémorial* et admiraient follement l'exilé de Sainte-Hélène, Julien est ambitieux, et, au lieu de copier sa destinée, selon l'expression de Stendhal, il l'invente. Plus de vastes bouleversements à espérer; plus de guerres, plus de batailles, plus d'occasions de se signaler par son courage et par un beau sang-froid sous la pluie des boulets. Il faut, pour arriver, déployer sa vigueur non pas au grand jour et en pleine lumière, mais secrètement, ténébreusement. Plus d'ardeur martiale, plus de belliqueuse activité; mais l'intrigue, la cabale, les menées artificieuses, une rampante prudence. Quelle humiliation! Quelle façon plate et odieuse de faire fortune! Est-il nécessaire de se soumettre à de tels abais-

sements? Oui, sous peine de croupir dans un rang infime. Du temps de l'empereur, dit Beyle, Julien eût été un fort honnête homme; aujourd'hui il est un coquin. Aussi quelle haine il nourrit contre ceux dont il accepte le joug, contre ceux qu'il doit ménager, qu'il doit flatter! Il leur en veut de l'obliger à une vie qui n'est qu'une « suite d'hypocrisies », et les femmes qui l'adorent, il les observe et les traite comme des ennemies, les tourmente et les torture, les blesse dans leur orgueil de grandes dames, leur fait payer ses rancunes contre leur caste. Enfin, il a le mérite d'être le premier type du déclassé, prêt à la révolte et au crime. Dans son monologue de la prison grondent des menaces d'insurrection. S'il en avait le pouvoir, il anéantirait la société, et l'état d'anarchie, l'état où les convoitises brutales et les passions sauvages se donnent librement carrière, lui paraît naturel. Il croit que les salons de Paris sont peuplés d'habiles gredins et de fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit. Partout, même chez les plus vertueux, même chez les plus grands, il voit le mensonge, l'hypocrisie, le charlatanisme. Pour lui, il n'y a pas de Dieu ni de religion; pour lui, il n'y a ni droit ni loi; il n'y a que la « force du lion » et le besoin de l'être qui a faim et qui a froid. Telle est la philosophie de Julien, et, dit Stendhal, elle pouvait être vraie!

CHAPITRE XIX

LA CHARTREUSE DE PARME

Milan et Waterloo. — Les caractères. — Fabrice. — La Sanseverina. — Clélia Conti. — Mosca. — Dénouement du roman. — Son titre. — Italiens de 1820 ou du XVIᵉ siècle. — Rassi. — Ernest IV et François IV de Modène. — Mosca et Saurau. — La Sanseverina et Vannozza. — Fabrice et Alexandre Farnèse. — La vie italienne dans la *Chartreuse*. — Longueurs. — Défauts.

La *Chartreuse de Parme*, qui parut en 1839, fut composée à Paris en 1838, et non, ainsi que dit Stendhal dans l'«avertissement» de l'ouvrage, à douze cents kilomètres de Paris et dans l'hiver de 1830.

Le commencement est très attrayant. En dix pages Stendhal a su retracer d'une façon vive et allègre l'aspect de Milan délivré, réveillé de son sommeil par les Français qui répandent autour d'eux la liberté et la joie. Les aventures de Fabrice del Dongo courant rejoindre l'empereur et assister à la défaite de Waterloo sont narrées avec charme et naturel. On n'a jamais mieux décrit les désillusions d'un pauvre jouvenceau qui croit trouver à la guerre des émotions poétiques, des amitiés sublimes, un noble amour de la gloire, et qui ne rencontre qu'égoïsme et bassesse, qui découvre dans les soldats, au lieu de fiers et vaillants compagnons, au lieu de généreux camarades et de frères d'armes, des gens qui ne pensent qu'à satisfaire leur faim ou à sauver leur peau, et, comme il s'exprime dans son indignation, de vils fripons, des voleurs, des *ladri* qui lui prennent son cheval! On n'a jamais mieux dépeint l'étonnement de quelqu'un qui voit sa première bataille et qui se dit, de même que Beyle devant le fort de Bard ou après la des-

cente du Saint-Bernard : *N'est-ce que ça?* Waterloo, ç'a été pour Fabrice un tapage assourdissant, la terre volant en miettes noires sous le choc des boulets, des branches d'arbres hachées menu et emportées de côté et d'autre, les biscaïens frappant sur les cuirasses, la fumée blanche des feux de peloton; ç'a été une cantinière poussant à coups de fouet sa petite charrette, des généraux galopant dans la boue parmi les morts et les blessés, et au loin de longues files d'hommes qui ne semblent pas plus hautes que des haies. Fabrice n'y a rien compris, et depuis, il se pose cette question : Était-ce Waterloo? Ce bouquet de bois, ce pré bordé d'une rangée de saules, ce large fossé rempli d'eau par la pluie, ces chemins creux, ces terres labourées, était-ce Waterloo? Peut-il même dire qu'il s'est battu? Était-il à l'attaque d'une batterie ou d'une colonne? Si le soir, durant la fuite, il a, de derrière un arbre, tué un cavalier prussien, il n'a fait dans la journée que chevaucher à la suite d'une escorte, et le lendemain il a été blessé, non par les ennemis, mais par un Français, non pendant l'action, mais après la déroute dans une espèce de rixe.

Stendhal s'est rappelé ses propres impressions. De même que Fabrice, pour avoir absorbé trop d'eau-de-vie, de même Beyle, au sortir de Moscou, se trouve gris pour avoir bu du mauvais vin blanc pillé dans la cave d'un club, et à Bautzen, comme Fabrice à Waterloo, il a vu de midi à trois heures tout ce qu'on peut voir d'une bataille, *c'est-à-dire rien*.

Que devient ce chevaleresque Fabrice, avide de gloire et plein d'enthousiasme? Tout autre écrivain eût fait de lui un ami des lumières, un partisan des idées nouvelles, un héros comme ce Santa Rosa que Stendhal a proclamé grand homme et qui, selon lui, eût par sa vie et sa mort honoré tous les pays et toutes les armées, un patriote qui eût lutté pour la cause de la liberté et jeté des cris comme le chanoine Borda : « Il y a encore des âmes en Italie! » ou comme Clélia Conti : « O pouvoir absolu, quand cesseras-tu de peser sur nous? »

Mais ce Fabrice-là ne différait pas assez d'un Français. Fabrice est l'Italien tel que Beyle se le représentait : mélancolique et pourtant capable de gaieté, très dévot et pourtant

voluptueux, allant chaque matin à la chasse du bonheur, rêvant avec plaisir aux impressions qui remplissent son cœur, ne cherchant pas à paraître, ne simulant jamais la passion qu'il n'éprouve pas, mais sacrifiant tout à l'amour, lorsque, après quelques passades, il ressent l'amour véritable, l'amour ardent et fou qui le subjugue et l'occupe entièrement.

Beau, séduisant, fier de son sang bleu, Fabrice ne peut être officier à cause du zèle qu'il a montré pour Napoléon, et d'ailleurs qu'est-ce aujourd'hui que la carrière militaire, sinon « la vie de l'écureuil dans la cage qui tourne » ? Il prend donc le parti de l'Église, et il étudie la théologie comme on étudie les règles du jeu de whist, sans faire d'objection : il compte par avance non sur sa vertu, mais sur sa naissance, sur sa parenté, et il sait bien qu'entré dans la prélature, il sera facilement évêque, puis archevêque. Élevé par des jésuites, lorsqu'il récite en latin la liste de ses péchés, il glisse rapidement sur les articles relatifs à la simonie, sans songer que le crédit du comte Mosca employé en sa faveur est une simonie. Il garde un faible pour Napoléon, et, quand il peut, il lit le *Constitutionnel;* mais il est ultra, et ses principes, auxquels il ne pense pas deux fois par mois, c'est que les mots de liberté, de justice, de bonheur du plus grand nombre sont criminels parce qu'ils donnent à l'homme l'habitude de la discussion et de la méfiance; c'est que l'homme doit accepter l'autorité des princes établis par Dieu, croire à la tradition de la Bible et aux ordres de l'Église, ce qui n'empêche pas Fabrice d'avoir toute sorte d'aventures et de mener l'existence la moins édifiante. Il passe quatre ans à l'Académie ecclésiastique de Naples, et pour se distraire il ne se borne pas à exécuter des fouilles et à découvrir un buste de Tibère (1); il a des maîtresses qui l'amusent, puis l'excèdent. Monsignore aux bas violets et désigné comme le futur coadjuteur de l'archevêque de Parme, il devine que sa tante Gina, duchesse Sanseverina, amante et bientôt femme du ministre Mosca, a du goût pour lui, et quoiqu'il l'aime plus

(1) Tout comme Beyle qui trouva un buste de Tibère et l'offrit au comte Molé.

qu'aucun être au monde, il n'éprouve pour elle que de l'amitié. Il s'amourache d'une petite actrice, Marietta Valserra. Un jour qu'il dirige des fouilles au nom de Mosca dans la plaine tout près de la route qui mène de Parme à la ville autrichienne de Casal-Maggiore, il est attaqué par l'ignoble Giletti, camarade et protecteur de Marietta, et il le tue. De peur des gendarmes, et bien qu'il n'ait commis ce meurtre qu'à son corps défendant, il se sauve à Casal, puis à Ferrare, puis à Bologne. Là il retrouve Marietta et fait taire la femme qui sert de mère à cette jeune personne à force de sequins et de menaces : « Ludovic parlera, et ce n'est pas six coups de couteau que recevra ta vieille carcasse, mais deux douzaines, et tu seras pour six mois à l'hôpital, et sans tabac. » Marietta ne lui suffit pas. Il essaye d'enlever à un fat, le comte M***, la chanteuse Fausta; il lutine la camériste de Fausta, la jolie Bettina; il provoque le comte M*** et lui enfonce son épée dans la poitrine. Mais le prince de Parme, Ernest IV, excité par les ennemis de Mosca, piqué des airs d'indépendance de la duchesse Sanseverina, accuse Fabrice d'avoir voulu se débarrasser du comédien qui lui disputait Marietta. Attiré sur terre parmesane, arrêté, Fabrice est enfermé dans la citadelle de Parme. Il sait alors ce que c'est que l'amour, l'amour de Tancrède et d'Othello. Clélia, la fille de son geôlier le général Fabio Conti, lui inspire une véritable passion. Grâce à la Sanseverina, il s'évade, se réfugie sur les bords du lac Majeur; mais il regrette son cachot : au lieu d'être gai, il s'attriste; il rêve profondément; son âme est ailleurs, à Parme, et il achète et dessine des vues de cette ville qu'il devrait exécrer. Dès que le nouveau prince, Ernest V, prescrit la revision de son procès, il court avec joie se constituer prisonnier dans sa chère citadelle. Ce n'est plus l'homme galant et dissipé de jadis; il ne vit que pour Clélia. Remis en liberté par le crédit de sa tante Sanseverina, il laisse Clélia épouser le marquis Crescenzi; mais il ne l'a pas oubliée; il souffre loin d'elle, il cherche à la revoir, bien qu'elle tente sous les plus divers prétextes de se soustraire à ses regards, et il réussit parce qu'il prêche. Sa charmante figure, son habit râpé, la douleur éloquente de ses discours, l'affluence des

femmes qui s'engouent de lui, tout cela lui vaut une telle réputation que Clélia vient l'entendre, et au sortir du sermon elle lui donne un rendez-vous. « Enfin, s'écrie Fabrice, après quatorze mois et huit jours! Adieu les prédications! » Clélia l'accueille désormais toutes les nuits. Elle meurt lorsqu'elle perd le fils qu'elle a eu de lui. Désespéré, l'archevêque — car Fabrice a obtenu l'archevêché de Parme — se démet de ses places et se confine dans la solitude.

Ce personnage tient évidemment de Julien Sorel. Lui aussi, après avoir eu la fièvre guerrière, se destine à l'Église; lui aussi se détermine à recourir aux manœuvres sourdes et à une marche souterraine; lui aussi se fait hypocrite. Mais il a le bonheur d'être né noble; il est le favori de la Gina, d'une haute et puissante dame qui le protège et le pousse; Stendhal remarque qu'il ne songe à devenir archevêque que parce que Mosca est premier ministre et trouve cette place convenable pour le neveu de la duchesse Sanseverina. Par suite, Fabrice del Dongo n'a pas à peiner et à pâtir comme Julien : pas d'efforts laborieux, pas de menées incessantes. Fabrice, disait un lecteur de 1839, « n'a pas de chances personnelles de tourments; je le voudrais plus froissé, plus réellement molesté ». Il n'est donc guère intéressant, et s'il dégaine volontiers, s'il s'échappe vaillamment de sa prison, son caractère n'a pas la vigueur du caractère de Julien Sorel, qui, d'un bout à l'autre de sa vie, se débat avec une sorte de fureur contre un monde hostile. On ne peut voir en Fabrice la « grande âme » qui se révèle à la Sanseverina.

La Sanseverina et Clélia Conti sont deux aimables Italiennes. Gaie dans la prospérité, courageuse et sereine dans l'adversité, spirituelle et malicieuse, légère comme un oiseau, effleurant à peine le tapis de ses petits pieds rapides, toujours jeune, toujours brillante, pétillante, sémillante, toujours sincère, vive, impatiente, incapable de calme et de prudence, dominée par l'impression du moment, entraînée par la sensation présente, agissant d'une façon imprévue même pour elle, s'embrouillant quand elle se trace un rôle d'avance parce qu'à l'instant de l'action elle suit avec transport une nouvelle idée, très entière

pourtant et ne revenant plus sur ce qu'elle a décidé, superbe en sa colère lorsqu'elle brave le prince de Parme qui l'outrage, aimant son neveu et l'aimant d'instinct, ne pouvant être heureuse s'il n'est pas heureux, allant jusqu'au crime pour le sauver et le venger, faisant empoisonner Ernest IV, donnant ses diamants à un républicain qui les vend pour payer une émeute, se livrant à Ernest V et trente minutes plus tard quittant le Parmesan pour ne plus y rester, telle est la Gina, et sans dire, comme Balzac, qu'elle est une Diane avec la volupté de la Vénus, la suavité des vierges de Raphaël et le mouvement de la passion italienne, sans croire que cette femme qui sait à la fois adorer Fabrice et faire le bonheur de Mosca est plus belle et plus complète que Phèdre, que Corinne est une ébauche misérable auprès de cette ravissante créature, on peut la tenir pour un des meilleurs portraits de femmes que Stendhal ait peints.

A la Sanseverina que Fabrice n'aime pas, Stendhal oppose Clélia Conti que Fabrice aime éperdument, et il a finement décrit les sentiments de cette pauvre Clélia s'armant d'abord de sévérité, s'éprenant du captif tout en se reprochant son inclination pour un homme aussi léger, refusant de se marier afin de rester dans la citadelle et de veiller sur la vie du prisonnier, n'épousant Crescenzi que du consentement de Del Dongo, faisant vœu à la Madone de ne plus voir celui qu'elle adore et tenant son serment à la lettre, ne voyant plus Fabrice, ne le regardant plus en plein jour, mais le recevant dans l'obscurité. Elle a toutefois quelque chose de mou et d'un peu terne. On se souvient de la Sanseverina; la pâle et indécise figure de Clélia s'efface bientôt de la mémoire.

Mosca est-il, comme veut Stendhal, un homme supérieur, l'homme le plus habile et le plus grand politique que l'Italie ait produit depuis des siècles? C'est beaucoup dire. Il a de singuliers procédés de gouvernement, une façon leste de s'enrichir et fort peu de scrupules : pour se rendre indispensable au prince, il s'absente après avoir jeté le plus affreux désordre dans les affaires en mettant à la retraite les quatre ou cinq travailleurs des divers ministères et en les remplaçant par des

nigauds. Lorsqu'il remarque qu'il s'est appauvri, il renvoie les fermiers généraux, qu'il traite de fripons, et leurs successeurs, qui sont d'autres fripons, lui font cadeau de huit cent mille francs. Bien qu'il craigne, s'il ordonne un crime, d'avoir quelquefois à la chute du jour des idées noires, il n'hésiterait pas à recourir au poison ou au stylet pour débarrasser d'un ennemi sa chère duchesse Sanseverina. Mais, ancien soldat de Napoléon, il a de la décision, du sang-froid, de la désinvolture ; il n'est pas pédant, ne prend pas un ton d'importance, ne tranche pas du souverain, et, malgré des airs de légèreté, il ne sait pas oublier les chagrins. Sa passion pour la Gina est sincère, ardente, et il trouve pour l'exprimer des accents vrais et saisissants. Taine admirait le monologue de Mosca délibérant avec lui-même dans sa galerie de tableaux lorsqu'il a deviné l'amour de la duchesse pour Fabrice, changeant sans cesse de résolution, maudissant avec rage la beauté du jeune homme, projetant de le poignarder, examinant si la pointe de son poignard est bien affilée, mais songeant que la vie n'est rien pour lui sans l'amour de la Gina, réfléchissant qu'il est aveuglé par l'excessive douleur et qu'il fera mieux pour l'instant de suivre cette règle approuvée de tous les gens sages qu'on appelle prudence. « Que de reploiements, disait Taine, voilà le conflit des passions modernes (1) ! »

Tels sont les caractères de la *Chartreuse de Parme*. Le dénouement diffère singulièrement du dénouement de *Rouge et noir*. Comme au sortir de terribles épreuves, les personnages semblent se résigner, se retirer dans une existence tranquille et uniforme. Mosca et la Sanseverina vivent à Naples, et le grand diplomate fait des fouilles. A vrai dire, au bout de quelque temps, il revient à Parme, plus puissant que jadis ; mais ce n'est que dans le ministère qu'il trouve la paix de l'âme, et la Gina, qui ne veut plus rentrer dans les États d'Ernest V, tient sa cour sur terre autrichienne. Fabrice del Dongo goûte durant trois ans le « bonheur divin » de voir chaque nuit la marquise Crescenzi, tout en passant pour un prélat de mœurs exemplaires et d'une

(1) *Revue philosophique*, novembre 1900.

infinie piété. Plus de cris d'allégresse triomphants comme ceux qui saluaient l'entrée des Français à Milan; plus de courses héroïques, plus de chevauchées et d'aventures; plus de fêtes et d'intrigues; les passions se calment, et de même qu'il n'y a plus de révolutions ni de guerres, de même il n'y a plus de sentiments fougueux et de violents désirs dans les cœurs; la belle énergie italienne a perdu son ressort; après l'accès d'enthousiasme qui l'avait poussé jadis à Waterloo, après ses folies pour la Marietta et la Fausta, après son brûlant amour pour Clélia et le succès inouï de ses prédications, après un galant commerce qui n'est même pas soupçonné dans une cour dévorée d'ennui et de curiosité, Fabrice, détrompé, dégoûté de tout, s'exile dans une chartreuse, la *chartreuse de Parme*.

Titre bizarre et immérité s'il en fut (1)! Stendhal a beau remarquer vers la fin de l'ouvrage que Fabrice, introduit chez Clélia, se promet, s'il est rebuté, de se réfugier dans quelque chartreuse; il a beau, à la dernière page du livre, insister sur cette chartreuse située dans les bois voisins du Pô, à deux lieues de Sacca, le vrai titre, c'était la *Tour Farnèse*, cette tour élevée qu'on aperçoit de fort loin et dont on raconte des choses terribles, cette tour « terreur de toute la Lombardie » et « reine, de par la peur, de la plaine immense qui s'étend de Milan à Bologne », cette tour où dans sa chambre de bois, parmi de hideux geôliers et au milieu des craintes de poison, Fabrice del Dongo a été plus heureux que dans son magnifique palais, parmi les laquais qui portent sa livrée, au milieu de prêtres et dévots qui lui font une cour assidue. Mais la *Tour Farnèse* sonne moins bien que la *Chartreuse de Parme*, et peut-être le Dauphinois Beyle se rappelait-il cette Grande-Chartreuse, ce bel endroit où il souhaitait en 1804 de s'enfermer pour composer une tragédie, ce site « solitaire et vraiment sublime » qu'il venait de décrire dans les *Mémoires d'un touriste*.

On préfère d'ordinaire *Rouge et noir* à la *Chartreuse de*

(1) La traduction allemande qui parut dans l'année 1845, en trois volumes, porte un meilleur titre : « Prison et église », *Kerker und Kirche*.

Parme. Pourtant, dans la *Chartreuse*, à certains égards, Stendhal progresse — que son ombre nous pardonne d'employer ce mot qui lui déplaisait parce qu'il rime avec « graisse » ; — il progresse, car la *Chartreuse* n'offre pas, comme *Rouge et noir*, d'invraisemblances criantes. Mais la *Chartreuse* n'est pas un chef-d'œuvre. Elle nous présente une Italie de fantaisie. Les personnages de Stendhal ne sont pas des Italiens de 1820; ce sont des Italiens sortis de son cerveau, des Italiens du dix-neuvième siècle auxquels il prête les passions du seizième siècle.

Sans doute certains d'entre eux, Rassi, Ernest IV, Mosca, sont des contemporains de Stendhal.

Rassi, dit Stendhal, « était Allemand, et je lui ai parlé deux cents fois (1) ».

Ernest IV, tremblant dans sa chambre, craignant les jacobins derrière des portes fermées à dix verrous, et croyant qu'un libéral est embusqué sous son lit quand une feuille du parquet vient à craquer, c'est un des petits princes que Stendhal décrivait dans *Rome, Naples et Florence*, dévorés par la peur, changeant de chambre toutes les nuits comme le Pygmalion de *Télémaque*, pâlissant lorsqu'à la chasse, dans un bois où la musique du village voisin s'est cachée pour les fêter, ils entendent un coup de baguette donné sur la grosse caisse. C'est le duc de Modène François IV, ce duc qui disait qu'il n'y a que les jacobins qui voyagent et qui défendait à la diligence de traverser ses États. L'Ernest IV de Stendhal rêve d'être roi de la haute Italie; de même François IV caressait le projet de régner sur le nord de la Péninsule. « Le duc de Modène, mandait Stendhal en 1832, s'est senti obligé à faire un journal ultra, tant l'opinion s'occupe de politique », et Ernest IV a de même un journal officiel qu'il fonde sous l'inspiration de Mosca et qu'il lit chaque matin. Comme François IV, Ernest IV cherche par la noblesse du langage et des gestes, par la façon de sourire et de renverser la tête, à ressembler à Louis XIV.

(1) Allemand donc et non Italien. Peut-être est-ce M. de Manger que Beyle cite en un passage des *Promenades dans Rome* (I, 106), et qui, comme Besini, chef de la police de Modène, « était un homme sans naissance » et « s'appuyait sur la peur ».

Pareillement, le comte Mosca est le comte Saurau, gouverneur général de la Lombardie, et ce Saurau a hanté l'imagination de Beyle. Souvent Stendhal parle de lui : Saurau est un homme très instruit et spirituel, un fin appréciateur des beaux arts, un diplomate profondément habile; Saurau permet la vente de la traduction du livre où M. de Pradt raconte son ambassade à Varsovie, malgré ce que cette œuvre renferme sur l'Italie et l'Autriche; Saurau « tient » les nobles et les prêtres du Milanais avec un talent supérieur, et les propriétaires de Bologne et de Ferrare souhaiteraient de l'avoir pour administrateur, fût-ce au prix de vingt millions; lorsque Saurau est en Toscane, nul ne résiste à « sa haute impulsion », et il empêche la révolution d'éclater parce qu'il fait peur à tout le monde, au peuple, aux ministres et au grand-duc (1).

Mosca n'est donc pas Metternich, comme le prétendait Balzac, pas plus que l'énergique et fière Sanseverina n'est la princesse Belgiojoso. Selon Balzac, on peut trouver plusieurs traits de la Sanseverina dans Christine Trivulce, Milanaise, fine, ingénieuse, qui connut la bonne et la mauvaise fortune. Et, en effet, la princesse Belgiojoso fugitive crut un instant être pauvre; elle loua au cinquième étage un modeste appartement et prit une femme de ménage, de même qu'après la mort de Pietranera, la Gina loue deux chambres à un cinquième étage et prend à son service une pauvre vieille ménagère. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Stendhal n'avait jamais vu la princesse Belgiojoso (2), et la Gina ne pense pas, comme Christine Trivulce, à l'affranchissement de la patrie italienne. En créant la duchesse Sanseverina, Beyle voulut peindre, dit-il, une physionomie à la Corrège, une figure riante, au regard chargé d'une douce volupté, et peut-être pensait-il à la fameuse Vannozza, maîtresse du cardinal Roderic, plus tard Alexandre VI, et mère de César et de Lucrèce Borgia. Il a fait le portrait de Vannozza, et il la représente non seulement gracieuse et douée d'une noble et saisissante beauté, mais vive, très intelligente,

(1) FARGES, *Stendhal diplomate*, 68-69. Cf. *Rome, Naples et Florence*, passim.

(2) Cf. sa lettre à Balzac. *Corr.*, II, 293-299.

« un aimable volcan d'idées brillantes que lui fournissait l'imagination la plus féconde et la plus joyeuse ». N'est-ce pas la Gina? Et cette Gina qui, selon les propres termes de Stendhal, aurait un esprit supérieur, une admirable activité, une volonté terrible, est-elle une femme du dix-neuvième siècle? Quand elle voit Ferrante à ses pieds, quand elle exige de lui sur un ton d'autorité qu'il tue Ernest IV, non par un coup de feu, mais par le poison, quand elle se jette dans les bras de l'assassin qu'elle séduit et qu'elle qualifie d'homme sublime, est-ce la duchesse Sanseverina? N'est-ce pas plutôt une Italienne de la Renaissance, une Vannozza?

Quoi qu'il en soit, et lors même que la Sanseverina ne serait pas Vannozza, son neveu Fabrice del Dongo est sûrement le neveu de Vannozza, Alexandre Farnèse, qui fut pape sous le nom de Paul III. En 1832, Stendhal lut quelques anecdotes de la jeunesse d'Alexandre Farnèse dans un manuscrit italien qu'il avait acheté. Alexandre se livre à tous les plaisirs et se lance dans mille aventures périlleuses. Mais il oublie l'inexorable justice du pape Innocent VIII. Un jour qu'il se promène dans la plaine de Tivoli, il examine des fouilles exécutées par cinq ou six paysans d'Aquila. Passe en carrosse une femme noble accompagnée de trois cavaliers armés. Frappé de sa beauté, il attaque l'escorte en criant au cocher que les chevaux lui appartiennent et qu'il reprend son bien volé. Les trois hommes le chargent. Alexandre, abandonné de ses deux domestiques, appelle à lui les ouvriers aquilans qui se hâtent de venir en brandissant leurs pioches. Il tue un des cavaliers et met en fuite les deux autres. Pendant ce temps, le cocher détale au galop : « Courez, dit Alexandre à deux des paysans, courez après le carrosse et tuez un des chevaux. » La voiture est arrêtée. Alexandre, quoique blessé, la rejoint; il voit la dame évanouie et la fait transporter dans une petite villa qu'il possède à deux lieues de là. Innocent VIII apprend l'attentat, et, malgré le cardinal Roderic, malgré Vannozza qui chérit tendrement son neveu, Alexandre est enfermé au château Saint-Ange. Son procès s'instruit. Ses domestiques, appliqués à la torture, et les paysans d'Aquila, enivrés par des sbires qui

les attirent sur le territoire papal, racontent les détails de l'événement. La vie d'Alexandre Farnèse est en danger. Heureusement, le cardinal Roderic et un parent des Farnèse, Pierre Marzano, lui font remettre une corde d'un poids énorme et d'une longueur de trois cents pieds. A l'aide de cette corde, il a le courage de descendre du haut de Saint-Ange jusque dans les fossés.

Qui ne reconnaît dans cet épisode les scènes principales de la *Chartreuse?* Comme Alexandre Farnèse, Fabrice del Dongo examine des fouilles lorsque passe Marietta. Il tue Giletti, de même qu'Alexandre tue un des cavaliers. Lui aussi est incarcéré, lui aussi s'échappe. Sa prison ressemble absolument au château Saint-Ange; c'est, comme Saint-Ange, une immense tour ronde, située à quelques centaines de pieds au-dessus du sol; le mur antique est construit avec d'énormes blocs de pierre, et l'architecture moderne l'a continué avec des briques; sur la vaste plate-forme existent plusieurs bâtiments, entre autres le palais du gouverneur; en face du palais s'élève la prison dont les fenêtres offriraient une vue magnifique sur la campagne si des abat-jour ne les masquaient.

La Sanseverina et Fabrice sont donc des personnages d'une époque où, comme dit Stendhal, régnait une civilisation qui valait bien la nôtre, et qui n'avait pas ces deux belles choses : la décence et l'hypocrisie. De même que le cardinal Caraffa de la *Duchesse de Palliano*, Fabrice se déguise, et il tire l'épée du fourreau avec autant de vigueur que le neveu de Paul IV. Ne revient-il pas à l'instinct dans certains moments, et lorsqu'à Lausanne, au lieu de parler de duel, il tire son poignard contre l'homme qui le querelle, son premier mouvement n'est-il pas « tout à fait du seizième siècle »? Enfermé dans la citadelle de Parme, il aime sa prison et regrette de la quitter. Pareille aventure était advenue à un patricien de l'ancienne Venise, et dès 1830 Stendhal dramatisait sous le titre de *Francesca Polo* cette anecdote qu'il jugeait fort piquante, et que son ami Corner lui avait narrée d'après un vieux manuscrit de famille. Le héros de l'historiette, Fabio Cercara, incarcéré pour meurtre, est, grâce à son frère le provéditeur, exilé à

Turin; mais il ne s'éloigne qu'à contre-cœur: «J'étais à Venise, j'entendais le son de ses horloges, Francesca m'écrivait (1). »

Peut-on croire d'ailleurs qu'en 1820 un prélat aurait mené la vie de ce Fabrice qui ne garde même pas les apparences, qui passe le temps à faire l'amour, à braver les gendarmes et à renouveler l'amorce de ses pistolets, qui se demande comme un contemporain des Borgia et des Cellini si le péril qu'il court n'est pas la mesure de ses droits sur le voisin? Peut-on croire que ce jeune homme de vingt-deux ans ait à cette époque déployé la fougue et l'énergie que lui prête Stendhal, et en cette année 1820 Stendhal n'écrit-il pas à un ami de Paris que les monsignori sont des enfants qui se laissent conduire par les évêques? Nombre de personnages, le cocher Ludovic qui sauve Fabrice et lui récite ses sonnets à quelques pas des embarcations de la police avec une étrange sécurité; ce fou de Ferrante Palla, le poète vagabond, le tribun du peuple qui compose des vers aussi beaux que ceux de Dante, et qui vole sur les routes, mais ne vole jamais plus de cent francs par mois; les auditeurs de Fabrice qui sanglotent et pleurent à ses sermons, l'interrompent par des cris d'admiration et lui votent une statue, sont-ce des Italiens de 1820? Les incidents qui précèdent l'évasion de Fabrice, les signaux que Gina lui adresse, la conversation qu'il a soir et matin avec Clélia au moyen des alphabets, la balle de plomb que lui envoie un frondeur et qui lui porte une lettre, une vue de la muraille du couchant et un magnifique sonnet, la dose de laudanum versée à Fabio Conti, tout cela, de l'aveu même du prisonnier, est fort beau et fort bien inventé, mais tout cela est romantique, mélodramatique, et n'a pas la couleur italienne de 1820 (2).

Stendhal raconte que son compatriote dauphinois, le baron des Adrets, se fit un soir attendre pour le dîner, qu'on dut l'avertir deux fois, et qu'enfin cet homme froid et ponctuel

(1) *Corr.*, II, 92 et 171.

(2) La vie de Fabrice, dit Panzacchi (*Nuova Antologia*, 1er décembre 1885, p. 390), est un anachronisme énorme. Cf. Al. D'ANCONA, *Spigolature*, 8.

arriva tout en larmes, disant qu'il lisait la *Nouvelle Héloïse* et gémissant : « Ah! Julie est morte! » Il souhaitait que sa *Chartreuse* eût un pareil succès. Mais qui lira d'une traite cette œuvre si feuillue et si touffue? Est-ce un roman, et, si c'est un roman, n'est-ce pas, selon le mot d'un contemporain de Beyle, un roman imbroglio? Cette histoire de Fabrice, exposée tout au long, semble interminable. Ce ne sont que cabales de cour, que menues intrigues et minces querelles de coterie, que manœuvres subtiles et manèges compliqués, que lettres anonymes et dénonciations. Le lecteur s'embrouille dans le pêle-mêle des incidents, et, quoi qu'en dise Stendhal, ce jeu ne lui paraît pas attachant et ne l'amuse pas.

C'est que Stendhal a voulu mettre dans la *Chartreuse* tout ce qu'il savait de la vie italienne (1), et représenter comme autrefois ces bonnes gens de la Péninsule qu'il jugeait si différents des Français, qui n'avaient ni vanité ni désir d'argent, qui se livraient naïvement à leurs passions, qui ne faisaient de péchés que par haine ou par amour. C'est qu'il a voulu peindre la chaleur de leur sang, la force de leur imagination et les idées folles qui les tourmentent, leurs joies intenses et qui durent plus longtemps que les nôtres, la profondeur de leur dissimulation, leur ardeur de représailles et « le bonheur immense qu'ils trouvent à se venger », et tant de choses « improbables hors de l'Italie ». C'est qu'il a fait son livre sans plan ni méthode. C'est qu'il laisse trotter sa plume au gré de ses souvenirs. Il éprouve une jouissance extrême à évoquer le temps heureux de sa jeunesse, les miracles de hardiesse et de génie dont le pays lombard fut témoin à la fin du dix-huitième siècle, les années de progrès et de félicité qui suivirent Marengo, les fêtes brillantes qui marquèrent le règne trop court du prince Eugène. Il décrit à plusieurs reprises les bords ravissants du lac de Côme « qui n'ont point de pareils au monde », les petites îles du Pô situées à fleur d'eau et peuplées de saules, les sommets de cette gigantesque muraille que

(1) « Il protagonista vero di questo romanzo è la vita italiana. » (Mathilde Serao, *L'Italia di Stendhal*, dans la *Vita italiana nel risorgimento,* III, 91.)

les Alpes forment au nord de l'Italie. Il accumule les traits caractéristiques, les détails pittoresques et vivants : les faits et gestes des « amis de Sainte-Marguerite », des espions et agents de la police; les passeports qu'ils exigent, car « en Italie, et surtout aux environs du Pô, tout le monde parle passeport »; les fêtes villageoises où retentissent ces canons de fusil réduits à quatre pouces de longueur et chargés jusqu'à la gueule qu'on nomme les *mortaretti;* les rendez-vous d'amour à l'heure de l'Ave Maria sous un portique désert; les églises servant de passage d'une rue à l'autre, et traversées sans cesse par des hommes qui craignent d'être vus; les sonnets satiriques que les clercs de procureur vendent aux bourgeois (1). Et ainsi entraîné, Stendhal ajoute les scènes aux scènes, les épisodes aux épisodes, les personnages aux personnages.

Que d'événements dans l'existence de Fabrice! Sa fugue de Waterloo, son retour en Lombardie et la vie qu'il mène à Romagnano, ses études à Naples, son arrivée à Parme, son entretien avec Ernest IV, sa tendre intimité avec sa tante, sa liaison avec la Valserra, son voyage à Grianta et sa conversation dans le clocher de l'église avec l'abbé Blanès qui lui prophétise son destin, le meurtre qu'il commet, sa fuite sur le Pô et ses étapes à Ferrare et à Bologne, ses nouvelles amours, l'imprudence qu'il fait en reparaissant à Parme pour voir la Fausta, son duel avec le comte M***, son arrestation, son emprisonnement dans la tour Farnèse, sa passion pour la fille du gouverneur, son évasion, son séjour sur le lac Majeur et sa rentrée à Parme, sa seconde incarcération, son acquittement, son installation dans les fonctions de grand vicaire et de coadjuteur, la retraite que lui impose la perte de Clélia et qui lui vaut une réputation de sainteté, le succès qu'il obtient par ses prédications, son secret commerce avec la marquise Crescenzi!

Que de gens divers! Que de personnages de toute espèce et

(1) Quand Stendhal montre le comte M*** caché derrière un des tombeaux d'une chapelle et observant la Fausta par-dessous le bras d'un personnage sculpté, il se rappelle peut-être qu'au mois d'août 1832, en une église de Rome, il s'était glissé dans la saillie d'un tombeau pour regarder les têtes animées par la peur du choléra. (*Corr.*, II, 161.)

de toute couleur! Que de mondes différents! Monde de la cour, monde de la prison, monde du théâtre, monde de la duchesse Sanseverina, monde de Fabrice del Dongo!

Le comte Mosca et Bruno, son agent fidèle; Ernest IV, qui jalouse et tourmente son indispensable ministre, et joue avec lui comme le tigre avec sa proie; sa femme la princesse Clara-Paolina, qui se donne des airs d'épouse malheureuse; son fils et successeur Ernest V, fou de minéralogie et plus fou encore de la Sanseverina; sa maîtresse, l'avide et avare comtesse Balbi, qui ne se laisse oublier dans aucun marché de fournitures; son espion Carlone, qui lui fabrique des lettres anonymes; la marquise Raversi, l'Égérie du parti libéral (1), et les amants de la Raversi, celui d'hier et celui d'aujourd'hui, le chevalier Riscara et le comte Baldi; le fiscal général Rassi, le Laubardemont du prince, finassier comme le plus adroit procureur, expert dans l'art de faire pendre légalement tout ce qui déplaît au pouvoir, et enchanté de vivre avec les puissants qui le bafouent; l'archevêque Landriani, qui ne manque pas d'assister à chaque fête en costume de grande cérémonie; l'aide de camp général Fontana, qui n'a d'autre mérite que d'être bon cavalier; le marquis Crescenzi, l'homme le plus riche de l'État de Parme; la vieille princesse Isola; le pauvre hère Gonzo, voilà le monde de la cour.

Clélia Conti; son père, le général Fabio, qui se demande anxieusement si les soldats de Son Altesse doivent avoir sept ou neuf boutons à leur uniforme; son oncle, l'économe et premier aumônier don Cesare; l'atroce commis Barbone; le geôlier Grillo, voilà le monde de la prison ou de la tour Farnèse.

La « compagnie comique » qui court de ville en ville, Marietta, le grossier Giletti et l'impudente mammuccia qui sert de mère à la petite actrice, la capricieuse Fausta, sa camériste Bettina et son soupirant, le comte M***, qui ne marche qu'entouré de dix coupe-jarrets revêtus de sa livrée, voilà le monde du théâtre.

(1) Elle est, dit Stendhal, immensément riche : il peint en elle son ennemie mortelle d'autrefois, la Traversi, cousine de Mathilde Dembowski.

Les amis de la Sanseverina, comme le chanoine Borda ; son mari, le vieux duc, qu'elle n'a vu qu'au jour de son mariage, et qui part aussitôt en ambassade pour ne plus revenir; ses domestiques et ses serviteurs dévoués, sa femme de chambre Chékina, son valet de chambre Pépé, son ancien cocher Ludovic, et Ferrante Palla, ce sauvage qu'elle fascine par sa beauté, voilà le monde de la duchesse.

Le père de Fabrice à la grosse figure pâle et dévote ; son frère aîné Ascagne, digne portrait du père ; ses deux sœurs ; sa mère, qui fit en 1796 une si profonde impression sur le lieutenant Robert ; son précepteur Blanès, le curé de Grianta, qui ne sait d'autre latin que les prières de son missel, et qui passe les nuits au haut de son clocher pour lire l'avenir dans les astres à l'aide d'une longue jumelle à tuyau de carton ; la fille du drapier Marini, dont les yeux se baignent de larmes lorsqu'elle entend prêcher le grand vicaire, voilà le monde de Fabrice.

Aussi, dans cet ouvrage qui devait être un tableau complet de la société italienne, Stendhal a-t-il, un peu indiscrètement, semé les mots étrangers. Non seulement il se sert de termes comme *sediola*, *vetturino*, *trattoria*, *porco*, *bulo*, *disinvoltura*, *brio*, *avviamento*, *prepotenze;* mais il dit que le sourcil de Fabrice se fronçait et que son œil était *aggrotato;* que le comte Mosca, jaloux de la duchesse, qu'il croit amoureuse de Fabrice, est un *terzo incommodo;* que le fils de Rassi est un *contino* ou petit comte, qu'Ascagne del Dongo est un hypocrite, un *col torto,* et son père, un ennuyeux, un *seccatore*. Il cite des expressions de la Lombardie, par exemple que les yeux d'Anetta Marini semblaient faire la conversation avec les choses qu'ils regardaient, que la liaison de Fabrice et de Clélia se nomme une *amicizia*, et que la Sanseverina a parfois la *luna*. Il rappelle le dicton *Siamo a cavallo,* Nous sommes sauvés. S'il écrit des phrases légèrement emphatiques, comme celle-ci, que Mosca usait l'épine de son chevet à force d'y piquer ses membres palpitants, il informe le lecteur qu'elles sont traduites de l'italien.

Et pourtant, il oublie ce qu'il y avait alors en Italie de plus

généreux et de plus héroïque. Il oublie le carbonarisme! Dans cette Italie qu'il prétend dépeindre, il n'y a d'autres conspirations que celles de la duchesse et d'autres complots que ceux de la marquise Raversi! Pas de sociétés secrètes; pas de *ventes,* pas de carbonari. Nulle part n'apparaissent ces nobles jeunes gens qui voulaient délivrer des barbares la patrie italienne.

« Vous avez peur d'être long », disait Stendhal à Mérimée. Que n'eut-il cette peur salutaire en composant sa *Chartreuse!* Mais dès le début il s'appesantit, il s'attarde, et vainement il allègue le préambule de la *Princesse de Clèves,* vainement il se couvre du nom de Walter Scott. La description de Milan affranchi et la peinture d'un coin de Waterloo sont en réalité de brillants hors-d'œuvre. Au cours du roman, certains épisodes pouvaient être supprimés sans grand dommage. Le personnage de l'abbé Blanès n'est-il pas inutile, puisque aussi bien Stendhal ne dit pas à la fin de son livre que Fabrice meurt, selon la prédiction du vieillard, assis sur un siège de bois et vêtu de blanc? Pourquoi Fabrice prend-il la fuite lorsqu'il a tué Giletti, puisqu'il était en cas de légitime défense, puisqu'il a trente témoins pour attester son innocence, puisque, de l'aveu de Stendhal, le meurtre de ce ruffian est une bagatelle, et qu'il serait absurde de mettre à mort un del Dongo pour un coup d'épée donné à un histrion? A quoi bon le caprice de Fabrice pour la Fausta et sa querelle avec le comte M***? Ne fallait-il pas s'arrêter après l'assassinat d'Ernest IV et l'autodafé de la procédure, puisqu'en cet endroit Stendhal tire la conclusion que l'homme qui fréquente la cour dépend des intrigues d'une femme de chambre? Et qu'est-ce que cette lubie de Fabrice, qui veut à tout prix dans les dernières pages du volume avoir auprès de lui le fils de la marquise Crescenzi?

Pour que la *Chartreuse* soit un bon et excellent roman, il faut donc en retrancher une notable portion. Encore les personnages agissent-ils avec trop de rapidité. Stendhal les introduit ou les éloigne à sa guise, sans motiver leur entrée ou leur sortie. A peine se sont-ils regardés qu'ils se témoignent

leur amour ou leur haine. Certes, ce sont des Italiens; mais était-il nécessaire de leur donner une promptitude, une ardeur qui déconcerte et étonne le lecteur français? Ne peut-on chicaner Beyle et lui demander si les Italiens ont vraiment cette brusquerie et cette fougue?

Enfin, comme d'ordinaire, la forme fait défaut. Les redites et les répétitions de mots abondent (1). Le style de la *Chartreuse*, dit Balzac, « est négligé, incorrect; la phrase longue est mal construite; la phrase courte est sans rondeur », et il ajoute que lorsqu'il lisait ce récit cahotant, il croyait voyager dans une voiture mal suspendue sur une route de France. Beyle protesta d'abord contre cette critique de Balzac; il déclara que sa *Chartreuse* était écrite comme le *Code civil*. Puis, après réflexion, il avoua que son style fatiguait « comme une traduction française de Tacite », et il entreprit de le corriger (2). Mais il avait prévu qu'il serait bien en peine, et il s'arrêta.

Balzac disait que Stendhal avait dans la *Chartreuse* fait preuve d'un talent immense et d'un vrai génie, que le sublime y éclate de chapitre en chapitre et qu'elle est le *Prince moderne*, le roman que ferait Machiavel banni de l'Italie au dix-neuvième siècle (3). Il faut rabattre de ces pompeux éloges. Il y a sans doute des passages très intéressants dans la *Chartreuse :* les péripéties de la fuite de Fabrice, son séjour à la citadelle, les ruses auxquelles il recourt pour s'entretenir avec Clélia, son évasion, l'amour qu'il garde à la fille de Fabio Conti et qu'il cache en vain

(1) Cf. p. 105, puis p. 107. Mosca était « fou de douleur », p. 102, puis p. 114 Clara Paolina se croyait « la plus malheureuse des femmes », etc.

(2) Pierre Brun, *Henry Beyle-Stendhal*, p. 140; cf. les deux chapitres corrigés que Stryienski a publiés dans la *Nouvelle Revue* du 15 juin 1898.

(3) Selon Sainte-Beuve, Beyle aurait, après l'article dithyrambique de Balzac sur la *Chartreuse de Parme* (*Revue parisienne* du 25 septembre 1840, p. 273-342), donné ou prêté à son critique, « qui fut ainsi payé de son éloge », une somme de 3,000 francs que la *Revue des Deux Mondes* lui avait avancée pour une série de nouvelles italiennes. Mais Beyle n'avait reçu que 1,500 francs; il les toucha l'avant-veille de sa mort, et ils furent rendus à la *Revue*. (Cf. Aug. Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, p. 174.) L'article s'explique par un accès d'enthousiasme, et il tient la place d'une nouvelle inédite que Balzac avait promise aux lecteurs de la *Revue parisienne* et qu'il n'eut pas le temps de composer.

à la duchesse Sanseverina, le crime de la Gina. Mais tout cela est perdu, noyé dans un livre si dense qui ressemble plus à des mémoires qu'à un roman. On ne connaît guère de cet ouvrage que la superbe description de Waterloo, la plus piquante relation qu'une bataille ait jamais inspirée, cette chaude et familière narration que Balzac rêvait pour ses *Scènes de la vie militaire* et qui lui causa, lorsqu'il la lut, un accès de jalousie. Nombre de contemporains crurent sérieusement que Beyle avait cherché aux Cent-Jours une place dans les rangs de l'armée, et qu'il assistait en amateur, comme Fabrice, à la grande affaire du Mont-Saint-Jean.

CHAPITRE XX

DERNIERS ÉCRITS

Lucien Leuwen. — *Lamiel.* — Les *Nouvelles.* — Le *Journal.* — Les *Souvenirs d'égotisme.* — La *Vie de Henri Brulard.* — La *Correspondance.*

Il serait injuste d'apprécier sévèrement les autres romans de Beyle, *Leuwen* et *Lamiel*, qui ne sont que des ébauches inachevées.

Beyle n'aurait jamais publié *Lucien Leuwen* tel qu'il le jeta sur le papier à Civita-Vecchia de 1834 à 1836 dans ses heures d'ennui. Il l'aurait évidemment revu et terminé; il aurait supprimé certaines longueurs, corrigé le style. *Rien à faire,* écrivait Mérimée sur la première page du manuscrit; pourtant on a eu raison d'exhumer, non sans peine, ce curieux ouvrage en son entier (1).

Le roman s'intitula d'abord *l'Orange de Malte,* comme cette pièce inédite de Fabre d'Églantine dont Maisonneuve développait la donnée à Beyle en 1805 (2); puis *l'Amarante et le noir,* titre que Beyle répudia sans doute parce qu'il rappelait trop l'histoire de Julien Sorel; puis *les Bois de Prémol :* la scène se serait passée à Prémol en Dauphiné, mais Beyle aima mieux la transporter en Lorraine, de même qu'il avait mis l'action de *Rouge et noir* en Franche-Comté et à Paris; puis *le Chasseur vert :* c'est le nom d'un café ou plutôt d'une maison forestière établie à six kilomètres de Nancy dans les bois de Burel-

(1) Publié par Jean de Mitty d'abord à la librairie Dentu (sans date), puis en 1901 (édition de la *Revue blanche*); avait paru en grande partie dans ses *Nouvelles inédites*, 1855, p. 6-237, sous le titre *le Chasseur vert.*

(2) Cf. plus haut, p. 296.

viller (1) ; puis *Leuwen et Cie*, puis *Van Peters et Cie*, et finalement *Lucien Leuwen*.

Le héros, Lucien Leuwen, a été renvoyé de l'École polytechnique pour avoir forcé la consigne avec tous ses camarades après une des émeutes qui signalèrent les commencements de la monarchie de Juillet, et son père, riche banquier, associé de la célèbre maison Van Peters, Leuwen et Cie, l'a fait nommer deux ans plus tard sous-lieutenant dans un régiment de lanciers.

Lucien passe pour républicain, et il le serait volontiers. Mais pourquoi troubler, déranger ces bons Français, s'ils veulent être menés monarchiquement? Il n'a d'autre désir que de se battre contre les Prussiens et les Russes. Malheureusement, il n'y a pas et il n'y aura pas de guerre. Louis-Philippe est trop mal en selle pour rompre la paix. Bientôt le métier militaire désenchante Leuwen. Qu'est-ce qu'un officier, sinon un pilier de café, un homme qui, le soir, joue au billard et boit de la bière, et qui parfois, le matin, reçoit les trognons de choux que lui jettent les pauvres ouvriers faméliques?

Encore, si l'union régnait dans le régiment ! Mais le colonel, jadis intrépide soldat, s'est transformé sous la baguette du juste milieu en commissaire de police ; il jalouse la fortune de Leuwen, il le taquine, il le vexe. Le lieutenant-colonel, vieux grognard qui fit sa première communion sous les Bourbons, accepte de Leuwen une pipe en écume et deux caisses de liqueurs. Quelques officiers dénoncent et espionnent leurs camarades.

La population de la ville est hostile au régiment. Les jeunes gens sont républicains enragés. La noblesse et la riche bourgeoisie, menées par les prêtres, se moquent du préfet, du général et des officiers.

Leuwen n'hésite pas : puisqu'il est dans un régiment juste milieu, il ne s'amusera pas à jouer le rôle de républicain ; il place dans sa chambre un grand portrait de Louis-Philippe tout encadré d'or, et il s'abonne aux journaux ministériels. Mais

(1) Beyle donne à ces bois le nom du capitaine lorrain qui lui servit de mentor lorsqu'il passa le Saint-Bernard. Cf. plus haut, p. 45.

puisqu'il n'y a de salons à Nancy que ceux de l'aristocratie légitimiste et dévote, il les fréquentera. S'il est bourgeois et s'il se nomme Leuwen, il a de l'argent. Il prend des domestiques qui « pensent bien » ; il se rend au salut dans une petite église où ne vient que la très bonne compagnie ; il achète un eucologe chez le libraire de l'évêque; il souscrit en faveur de Berryer; il est le seul des officiers qui soit reçu par la comtesse de Commercy et autres personnages de haut parage.

Il ne tarde pas à s'ennuyer: il sait d'avance ce qu'il faut dire aux amis de la comtesse de Commercy et leurs réponses : il connaît les huit ou dix plaisanteries que ces messieurs ont à leur usage : « L'*ultra* de Paris est apprivoisé : ici je le trouve à l'état de nature ; c'est une espèce terrible, bruyante, injuriante, accoutumée à n'être pas contredite, parlant pendant trois quarts d'heure avec la même phrase. » Mais il tombe amoureux d'une veuve, Mme de Chasteller, aux grands yeux un peu tristes, aux cheveux blonds lustrés, à la physionomie franche et chaste, femme « simple et froide, mais de cette simplicité qui charme parce qu'elle daigne ne pas cacher une âme faite pour les émotions les plus nobles, mais de cette froideur voisine des flammes qui semble se changer en bienveillance et même en transports, si vous savez les inspirer », profondément nonchalante, rêvant avec délices, quoiqu'elle fasse attention aux petits événements qui l'entourent et qui servent d'aliment à sa rêverie, nullement hautaine malgré son air dédaigneux, et sous l'apparence d'un sérieux complet que sa beauté rend imposant, gaie et heureuse de vivre.

Mme de Chasteller aime Leuwen. Elle lutte quelque temps contre sa passion. Puis un soir, lorsque Leuwen, prenant congé d'elle, s'enhardit à l'embrasser, elle n'a pas la force de s'arracher aussitôt à cette étreinte. Pendant trois semaines, Lucien la voit deux heures chaque jour. Elle exige toutefois qu'il ne parle pas d'amour; elle cause naïvement avec lui, maniant la frange d'argent de son épaulette, et cette causerie la remplit d'une joie douce et intime qui, pour la pauvre femme, est un bonheur parfait.

Mais tout Nancy se ligue contre ce Leuwen, ce petit officier,

cet étranger qui prétend enlever la plus jolie femme, la plus riche héritière de la ville, et, par une ruse infâme, le médecin Dupoirier, aussi retors qu'audacieux, oblige le sous-lieutenant à déguerpir. Mme de Chasteller est malade. Dupoirier lui prescrit de garder le lit, et un soir que Leuwen est caché dans un coin du vestibule, il sort de la chambre de la dame, tenant un enfant qui vagit et annonçant à la servante le succès de l'accouchement.

Leuwen s'enfuit à Paris. Grâce à son père, il est nommé maître des requêtes et chef du cabinet particulier du ministre de l'intérieur, M. de Vaize, homme à l'air commun, à l'air « valet de chambre », qui s'écoute parler et s'efforce de paraître majestueux. Voilà Leuwen précipité dans un travail de toutes les minutes, exécutant les commissions du ministre qui profite de sa place pour jouer à la Bourse, allant dans deux départements brasser les élections et « donnant dans cette folie de la première jeunesse qu'on appelle le zèle ». Comme naguère, lorsqu'il était soldat, il se méprise : il voit dans son chef un fripon et un voleur; lui-même se traite d'espion.

Son père, qui veut le distraire et le lancer, l'exhorte à courtiser la belle Mme Grandet, chanteuse, aquarelliste et bavarde effrénée, visant à l'esprit, dissertant sur tout avec justesse, mais avec platitude et prétention, fière de la fraîcheur de son teint et prolongeant ses bals jusqu'au jour pour triompher en plein soleil, les volets ouverts, désireuse de se distinguer dans le monde en inspirant un grand amour. Mme Grandet finit par s'éprendre d'une vive passion pour Leuwen; elle n'a pas encore aimé; elle n'a même pas eu de galantes amitiés; elle s'humilie aux pieds de Lucien. Mais le jeune homme garde son cœur à Mme de Chasteller : il demande un congé, court à Nancy...

Par malheur, les feuilles du manuscrit qui retracent le séjour de Leuwen en Lorraine sont absolument illisibles, et l'œuvre de Stendhal se termine en cet endroit. Nous savons seulement que le banquier Leuwen meurt subitement : le héros est ruiné, mais par le crédit de son père il avait été nommé lieutenant et chevalier de la Légion d'honneur; il obtient le poste de second secrétaire d'ambassade à Madrid et part pour l'Espagne.

Les meilleures pages du roman sont celles que Stendhal a consacrées à l'amour naissant de Leuwen et de Mme de Chasteller. Il a décrit d'une façon intéressante et fine les sentiments qu'éprouve la belle veuve dans la soirée où Leuwen danse avec elle pour la première fois : attirée vers ce jeune officier vif et leste qui passe devant ses fenêtres, le jugeant mal d'abord, pensant qu'il n'a pas d'esprit et qu'il n'est qu'homme de cheval, puis, lorsqu'il surmonte son embarras, lorsqu'il lui parle avec une simplicité noble de ton, mais « avec cette nuance de familiarité délicate qui convient à deux âmes de même portée quand elles se rencontrent et se reconnaissent au milieu des masques de ce monde », le prenant pour un personnage adroit et dissimulé qui récite un rôle, mais déjà occupée de lui, l'aimant et, après qu'il a osé se déclarer, rougissant de bonheur, croyant à sa sincérité, lui répondant par un regard décisif qui ne dure qu'une demi-seconde.

Deux femmes, Mme d'Hocquincourt et Mme de Puylaurens, sont, avec Mme de Chasteller, la parure de l'aristocratique société de Nancy : l'une, brillante, toujours gaie, ayant toujours un ami de cœur qu'elle adore et qu'elle renvoie au bout de deux ans parce qu'elle finit par lui découvrir des ridicules et le trouver mortellement ennuyeux; l'autre, contant à ravir, jetant les épigrammes à pleines mains, se moquant de tout et de tous, même de son amant, même du prêtre qui lui reproche de rire trop haut à l'église et de faire un salon du temple de Dieu. Le contraste qu'elles offrent avec Mme de Chasteller la rend plus touchante, plus attrayante. C'est une des figures les plus pures que Beyle ait dessinées. Elle tient de Mme de Rênal : sans aucune expérience du monde, elle n'a connu d'autres sentiments que la timidité, lorsqu'elle était présentée à quelque grande princesse, ou que l'indignation, lorsqu'elle entendait ses entours maudire les jacobins; encore ces sentiments n'ont-ils troublé son âme que pour un instant. Indifférente aux misères et aux petits intérêts journaliers de la vie, grave et tendre tout ensemble, elle est d'autant « plus disposée à s'occuper uniquement des choses qui, une fois, ont pu parvenir à la toucher ».

Leuwen est moins sympathique. Il se rapproche de Julien et de Fabrice par la dissimulation, et pour lui prendre une expression dont il se sert, par la mascarade. Fait-il autre chose à Nancy que jouer la comédie? Il est républicain et il se bat en duel pour prouver qu'il n'est pas républicain. Libéral, il se donne l'apparence d'un ami des privilèges et de la religion qui les soutient. Lui-même avoue, lorsqu'il fréquente les salons de la noblesse lorraine, qu'il ne dit pas un mot de ce qu'il pense, et Stendhal raconte qu'il mentait à tout venant comme chante la cigale. Ainsi que Julien et Fabrice, il a de la bizarrerie, de la hauteur, l'air froid et déterminé, le langage amer et sarcastique. Stendhal écrit qu'il n'a pas d'affectation, mais par deux fois le traite de *fat*.

A beaucoup d'égards, Leuwen ressemble à Beyle. Comme Beyle, il est d'abord sous-lieutenant, puis administrateur. Comme Beyle en 1800, il aime le charmant jardin qu'il voit des fenêtres du ministère et qui contraste avec la tristesse de ses sensations. Comme Beyle au régiment et dans les bureaux de l'intendance, il n'a pas d'abandon, il demeure sur la réserve, garde un « sérieux glacial ». Comme Beyle au 6e dragons, il s'indigne d'être protégé par un chef « dont il ne voudrait pas pour domestique », et comme Beyle auditeur au conseil d'État et inspecteur du mobilier, il promène fièrement par la ville ses livrées élégantes, ses beaux chevaux et sa calèche. Comme Beyle, il fait à chaque moment ce qui lui cause le plus de plaisir en ce moment même. Comme Beyle, il a horreur du vulgaire, et les propos des gens communs, des bourgeois, des sots, lui dessèchent l'âme pour une journée entière, parce que l'imprévu leur manque. Il a, comme Beyle, une lèvre qui, à son insu, trahit l'ironie, et, comme Beyle, il a l'esprit de contradiction, le caractère inégal : il ne peut cacher un changement d'humeur, et une idée, le vent du nord, l'aspect soudain d'une coquinerie suffit pour opérer en lui une métamorphose absolue. Comme Beyle, il croit les affaires plus grandes qu'elles ne sont, et « tend ses filets trop haut ». Comme Beyle, il trouve la démocratie « trop âpre pour sa façon de sentir ». Comme Beyle, il abomine les Américains : « Ils sont

justes, raisonnables, mais grossiers, et ne songent qu'à leurs dollars. Je respecte Washington, mais il m'ennuie. Faire ma cour aux hommes du peuple est au-dessus de mes forces. » Comme Beyle, il goûte les mœurs élégantes, « fruit du gouvernement corrompu de Louis XV », et comme Beyle il s'enthousiasme pour Napoléon : Bonaparte au pont d'Arcole le « transporte bien autant que les plus belles pages d'Homère et de Tacite (1) ».

Autour de Leuwen se groupent quelques types tels que la province les offrait alors. Beyle les a dessinés d'un trait rapide et ferme.

C'est Gauthier, le principal rédacteur de l'*Aurore*, le chef des républicains de Nancy. Et ce Gauthier, ne serait-ce pas Gros, le répétiteur de Beyle en 1799 (2)? Comme Gros, il a de l'embonpoint et de beaux cheveux blonds qu'il porte trop longs; comme Gros, il vit tout juste de son métier d'arpenteur; comme Gros, il a les gestes simples, de la bonne foi et une extrême énergie; comme Gros, il est « prêtre de la République », et ce qui ne tend pas au bonheur de la France se gouvernant elle-même lui semble puéril et indigne d'attention.

C'est le médecin Dupoirier, maigre, élancé, au grand nez, à la bouche qui n'en finit pas, au ton familier, aux gestes vulgaires, aux manières burlesques, donnant à tout ce qu'il dit un tour vif et drôle, cachant sous d'épais sourcils de petits yeux qui brillent comme ceux d'une hyène, fougueux partisan des prêtres et de Henri V, « fine mouche » qui mène en laisse les chefs des légitimistes nancéiens.

C'est l'opulent marquis de Sanreal, prétentieux au possible, affectant la bonhomie et le sans-façon, serrant la main aux gens à les faire crier, clamant à tue-tête par plaisanterie, ivre dès midi ou une heure.

Ce sont les nobles, riches propriétaires qui ne savent parler

(1) Il y a sûrement dans *Leuwen* des souvenirs de Grenoble. La porte de la maison de Mme de Chasteller donne sur une rue qui se nomme, comme la rue natale de Beyle, rue des Vieux-Jésuites.

(2) Cf. plus haut, p. 25.

que de la politique et du prix des avoines; les légitimistes des salons qui ne cessent de redouter un 93 et de débiter d'aigres et longues diatribes contre Louis-Philippe; les pauvres gentilshommes, démissionnaires après les journées de Juillet et privés par leur fidélité de la solde qui les faisait subsister, de l'unique occupation qui les sauvait de l'ennui, de l'unique métier qu'ils pussent exercer sans déroger.

Mais le plus curieux personnage du roman, c'est le père du héros, le banquier Leuwen, cet aimable sceptique qui gagne de l'argent en achetant des nouvelles aux ministres ou en les exploitant de compte à demi avec eux, viveur, spirituel, célèbre par ses coups de langue, le Talleyrand de la Bourse, passant son temps avec les diplomates et les danseuses de l'Opéra, ne craignant que deux choses, les ennuyeux et l'air humide.

Beyle a dans *Leuwen* esquissé la physionomie de Paris et de la province sous le gouvernement de Juillet. Comme dans les *Mémoires d'un touriste,* il préfère Paris à la province. « Il faut, dit Lucien, vivre à Paris, et uniquement avec les gens qui mènent joyeuse vie; ils sont heureux, et par là moins méchants. » En province, au contraire, les gens sont inoccupés, et par là malheureux et méchants; ils ne font que s'espionner les uns les autres; au besoin, ils mentent, ils calomnient, et c'est pourquoi, lorsqu'ils voient un étranger et lui racontent ce qu'ils savent de leurs voisins, ils lui dérobent dans les premiers instants la stérilité de leur esprit.

L'auteur de *Leuwen* a vivement retracé les mœurs électorales du règne et notamment l'attitude de certains ministres dont « l'importance épaisse et sotte plaît tant à la Chambre ». On louera surtout vers la fin du roman des pages amusantes sur la tactique du banquier Leuwen, devenu député : il réunit à sa table vingt à trente de ses collègues, presque tous Méridionaux, ignorants et lourds; il discipline cette troupe, cette « légion du Midi », l'aguerrit, la mène au feu; il monte à la tribune; il prononce de petits discours dont la méchanceté cruelle excite un rire unanime; il fait la majorité; il obtient tout ce qu'il veut des ministres tremblants.

Le caractère du maréchal Soult, ministre de la guerre, est peint avec assez de vigueur : il recommande aux inspecteurs généraux de surveiller les jeunes officiers, et il préfère les « cafards » aux républicains; il aime l'argent et spécule sur une fourniture de chevaux; grognon et brusque, mais net et sagace, il est plein de bon sens et de force quand il ne se laisse pas engourdir par la paresse ou par l'humeur.

Stendhal ose même représenter le roi jouant à la Bourse, profitant d'une dépêche pour faire soudain une lucrative opération que le ministre de l'intérieur s'était imprudemment réservée, appelant en secret à la veille du scrutin sur les dotations les parlementaires influents pour acheter les voix dont ils disposent.

Il n'avait pas assez de puissance d'esprit et assez d'application pour peindre, comme il dit, les Français du roi Philippe. Il n'était pas un Balzac. Mais on regrettera qu'il n'ait pu revoir et finir *Leuwen;* il y a dans ce roman moins de complications que dans *Rouge et noir* et que dans la *Chartreuse*, plus de naturel et plus d'aisance.

Lamiel, qui devait s'intituler d'abord *Un village de Normandie*, puis *Amiel*, est, de même que *Leuwen,* inachevé. Beyle commença ce roman à Civita-Vecchia au mois d'octobre 1839 (1).

Normande, ainsi que Louason (2), Lamiel a été tirée de l'hospice des enfants trouvés par le maître d'école Hautemare et sa femme, qui la traitent comme leur nièce. Elle lit tout ce qui lui tombe sous la main, et notamment l'histoire de Cartouche et de Mandrin, qui lui semblent des gens de courage et d'énergie. C'est donc une créature selon le cœur de Stendhal, et il dit qu'elle a reçu du ciel, outre un esprit distingué, une âme ferme, moqueuse et peu capable d'un sentiment tendre. Elle est belle : elle a des yeux bleus qui ne sont pas assez grands, le menton maigre et long, le coin abaissé de la bouche d'un brochet, mais le front audacieux, les cheveux blonds, un petit nez parfait, une figure qui forme un ovale exquis. A

(1) *Lamiel*, publié par STRYIENSKI. 1889.
(2) Cf. plus haut, p. 32.

quinze ans, elle entre au château voisin en qualité de lectrice et devient l'inséparable compagne de la duchesse de Miossens. Légère, vive, gaie, elle s'ennuie bientôt, et le docteur Sansfin conseille de la renvoyer dans la chaumière des Hautemare. Elle retourne chez ses parents. Sansfin voudrait la déniaiser : quoique bossu et d'extérieur burlesque, il ne désespère pas de la conquérir. Il s'attache à détruire l'affection qu'elle a pour les Hautemare, et il ne cesse de lui répéter qu'il n'y a sur terre que des dupes et des fripons, que la femme doit suivre tous ses caprices, que le monde est une comédie, et le plaisir de l'amour, la seule chose réelle. Mais lorsque Lamiel lui demande ce que c'est que l'amour, il refuse de répondre : « Il y a, dit-il, un extrême danger à chercher de vous en éclaircir. » Lamiel, très piquée, décide d'affronter ce danger extrême. Elle s'avise que le curé défend aux filles d'aller au bois; elle propose à un grand nigaud, Jean Berville, de l'emmener au bois et lui donne dix francs; à ce prix, Berville, sans transport, sans amour, fait de Lamiel sa maîtresse : « Il n'y a rien autre? — Non. — Quoi, l'amour, ce n'est que ça! » Quelques jours plus tard, elle fuit au Havre avec le jeune duc Fédor de Miossens. Au bout de deux semaines elle se dégoûte des éternels compliments du faible et aimable Fédor, qu'elle surnomme le petit Caton. Elle se sauve à Paris. Là, dans un hôtel, elle rencontre le comte d'Aubigné-Nerwinde, qui lui semble plus amusant que Miossens. Ce d'Aubigné lance Lamiel, qui s'appelle désormais Mme de Saint-Serve, et qui par ses piquants attraits obtient aisément la première place dans les salons des femmes faciles. Mais il est âpre et grossier; elle le trompe avec ses amis.

Ici se termine le récit. Stendhal avait écrit le plan de la conclusion. Poussée par une profonde perversité, Lamiel s'associe à Valbeyre, voleur héroïque, émule de ce Mandrin qu'elle admirait jadis. Elle l'a surpris lorsqu'il forçait un secrétaire, et l'a séduit dans l'instant. Il levait le couteau sur elle : « Je fais, dit-il, la guerre à la société qui me fait la guerre; je lis Corneille et Molière; j'ai trop d'éducation pour travailler de mes mains et gagner trois francs pour dix heures de labeur. »

Il plaît à Lamiel par son audace; malgré les policiers qui le traquent, il la conduit fièrement au spectacle. Pour la première fois Lamiel sait ce que c'est que l'amour. Elle vit avec Valbeyre et l'aide à commettre un crime. Il est arrêté, incarcéré. Elle entre comme sous-maîtresse dans une pension où elle retrouve Sansfin. Le médecin la ramène à Fédor de Miossens, et en cet endroit de son roman Stendhal ne manquait pas d'opposer Valbeyre et Miossens, le misérable et le riche, le voleur et le duc, l'homme d'énergique caractère, de génie inventif, et l'homme aux grâces apprises. Le duc se marie, mais sa femme attrape, en allant au bal, une maladie de poitrine. Le voilà veuf, et, par l'intermédiaire de Sansfin, Lamiel, qu'un vieux libertin de Forcalquier, le marquis d'Orpierre, consent à reconnaître comme sa fille naturelle, devient duchesse de Miossens. Elle se rend auprès de son prétendu père, puis de là à Toulon. Au bagne, elle voit Valbeyre enchaîné. Elle le fait évader et le rejoint ensuite. Mais il « assassine au hasard », comme Lacenaire, et de nouveau se laisse prendre. Il est condamné à mort, et, pour le venger, Lamiel incendie le palais de justice; elle-même périt dans les flammes.

A la fin de *Lamiel* comme à la fin de *Rouge et noir*, Stendhal tombait donc dans l'horrible, et il présentait à ses lecteurs

... un bandit
Si monstrueux qu'on l'aime et qu'on fait ce qu'il dit.

On ne peut ni ne doit juger un fragment. Il est sûr toutefois que si Stendhal avait achevé son œuvre, elle eût offert un grave défaut. L'auteur aurait évidemment donné trop d'importance au bouffon Sansfin, ce machiavélique aventurier à l'esprit vif, à l'imagination admirable, aux réflexions profondes, et qui pourtant devait être ridicule et même grotesque par sa difformité physique, par son tempérament de satyre et par sa vanité (1). « Mon premier objet, disait Beyle en parlant de *Lamiel,* c'est le rire. » Mais, compliqué comme il l'est, Sansfin eût-il excité le rire? *Lamiel* eût-il été un roman gai?

(1) Par ses manières burlesques et ses gestes vulgaires il ressemble au Dupoirier de *Leuwen*, qui, comme lui, est médecin.

Tels sont les romans de Stendhal. Ils se développent lentement, longuement, péniblement, et sous la masse des incidents, soit inutiles, soit futiles, qu'ils traînent avec eux, il faut bien qu'ils aient l'allure lourde et pesante. On a dit que le *Gœtz* de Gœthe est une biographie mise en drame : *Armance,* le *Rouge et noir,* la *Chartreuse, Leuwen, Lamiel* sont des biographies mises en roman (1). Stendhal n'a pas su trouver dans l'existence du héros un événement décisif qui serait le pivot sur lequel tournerait toute l'action. La vie d'Octave, de Julien, de Fabrice se déroule presque entière sous nos yeux à travers une foule d'épisodes qui ralentissent la narration et émiettent l'intérêt. « Il faut, disait-il, qu'il y ait beaucoup d'incidents qui peignent les caractères. » Mais, pour peindre un caractère, un grand romancier n'a pas besoin de beaucoup d'incidents. Au fond, Stendhal ne peut construire un ensemble, *ponere totum*. Il n'a ni l'art de la composition, ni le large et rapide courant du récit. En outre, ce fin analyste ne se soucie pas assez de la vraisemblance. Il fait aller ses personnages non où ils doivent aller, mais où il lui plaît qu'ils aillent; il s'amuse à les égarer, à les détourner de leur chemin, à les pousser à droite ou à gauche selon son caprice; il embrouille, complique leur situation pour étudier leurs divers états d'âme, pour jouer et jongler avec leurs sentiments; ses romans sont plutôt des exercices de virtuosité psychologique que des romans. Il écrit en 1805 qu'il « a le diable au corps pour *montrer l'écorché* à tout le monde », et il se comparait au peintre qui garde un tel goût pour l'anatomie qu'il peint, au lieu d'un joli sein, les muscles nus et sanglants de la poitrine. Lui aussi, n'a-t-il pas trop montré l'écorché?

Il faut encore parler des nouvelles de Beyle, de ses journaux (*Journal*, *Vie de Henri Brulard*, *Souvenirs d'égotisme*), de sa correspondance.

(1) « N'est-ce pas, disait Beyle à Balzac, la vie de Fabrice qu'on écrit? »

Beyle avait fait copier des manuscrits dans les archives de famille, chez certains hobereaux italiens, et il possédait, disait-il, plusieurs volumes in-folio d'anecdotes vraies, d'historiettes romaines nullement croustillantes, comme les récits de Tallemant des Réaux, mais sombres, tragiques, fort propres à compléter notre connaissance de l'Italie des seizième et dix-septième siècles.

Il a tiré de cette collection quelques nouvelles : *l'Abbesse de Castro*, *Vittoria Accoramboni*, *la Duchesse de Palliano*, *les Cenci*, *San Francesco a Ripa*. Mais derechef il tombe dans l'excès. Il dit que l'amour est une fleur charmante qu'il faut cueillir sur les bords d'un affreux précipice, et les passions qu'il décrit sont des passions comme on n'en rencontre plus dans notre siècle énervé, des passions qui ne vivent que par le mystère et le sacrifice. Bref, il raconte des histoires de brigands. Dans l'*Abbesse de Castro*, Jules Branciforte attaque en vain un couvent pour enlever Hélène de Campireali, et plus tard, lorsqu'il revient du Mexique, ses bravi pénètrent par un souterrain dans le cachot où sa maîtresse est enfermée; mais l'héroïne ne veut pas être sauvée : elle a cru que Jules était mort; quoique abbesse, elle a, par ennui, tâté de l'amour, elle a eu un enfant, elle a été condamnée à la prison perpétuelle, et, pour ne pas voir un reproche dans les yeux de Branciforte, elle se frappe d'un coup de dague.

Vittoria Accoramboni, la *Duchesse de Palliano*, les *Cenci* ne retracent que des scènes terribles et d'effroyables représailles : meurtre de François Cenci, de Vittoria Accoramboni, de son frère et de son premier mari Félix Peretti; assassinat de la duchesse de Palliano, étranglée par le comte d'Aliffe; de Marcel Capecce, à qui le duc de Palliano donne trois coups de poignard, et de Diane Brancaccio, à qui le même duc scie le cou avec un couteau; supplice des Cenci; exécution du prince Louis Orsini et de ses compagnons, qui, après avoir été torturés, sont assommés et coupés en quartiers, encore presque vifs; décapitation du comte d'Aliffe et du duc de Palliano; Béatrice Cenci mise à la question et suspendue par les cheveux; Jacques Cenci tenaillé sur la charrette qui le mène à

l'échafaud. Et Stendhal déclare qu'il passe sur des détails trop atroces!

Dans *San Francesco a Ripa*, Beyle raconte que le temps, qui « redouble la passion d'une Italienne, tue celle d'un Français ». Le chevalier de Sénecé n'aime plus la princesse Campobasso. Mais cette Romaine a l'humeur vindicative. Une nuit, au Cours, Sénecé ne trouve plus son cocher. Poursuivi par cinq bravi, il se jette dans une église, et le moine qui lui ouvre la porte a le temps de la refermer. Cette église est éclairée par un millier de cierges; un mausolée magnifique occupe tout le parvis; on chante l'office des morts. Sénecé s'approche du catafalque; il reconnaît ses armes, il lit l'inscription : *Sénecé, mort à Rome,* et il pense qu'il a, comme Charles-Quint, l'honneur d'assister à ses propres obsèques. Il se sauve par une porte de derrière, et, malgré les gens qui se mettent à ses trousses, il regagne son logis. Là, son valet lui apprend que son cocher a été tué à coups de couteau, et dans le même instant huit coups de tromblon, partant à la fois d'une fenêtre qui donne sur le jardin, étendent Sénecé et son domestique sur le parquet; chacun a reçu plus de vingt balles. Quel déploiement de vengeance et quelle belle salve de mousqueterie!

Une autre nouvelle, *Vanina Vanini*, met en scène une jeune fille qui s'irrite que son amant lui préfère la patrie. Elle révèle le secret de la *vente* des carbonari. Mais son Pietro, qu'elle croyait garder pour elle seule, se constitue prisonnier afin de partager le sort des conjurés, et plus tard, lorsqu'elle lui confesse sa trahison, il refuse la liberté qu'elle lui offre : « Monstre! » s'écriait-il furieux en se jetant sur elle, et il cherchait à l'assommer avec ses chaînes.

Comme d'ordinaire, Stendhal s'y prend de telle façon que ses personnages finissent par être déplaisants. Mina de Wangel, l'héroïne de la nouvelle qui porte ce titre et qu'il a tirée sans doute de son propre fonds, est pleine d'une grâce charmante et d'une vraie séduction; elle ne veut épouser qu'un homme qu'elle adore; dans le siècle prosaïque où le destin l'a placée, elle ne trouve rien qui soit digne de son âme, et, pour conquérir M. de Larçay, cette jolie personne, qui brûle, à l'en-

tendre, d'une flamme secrète d'honneur et d'héroïsme, commet une infamie (1).

Le *Journal,* la *Vie de Henri Brulard,* les *Souvenirs d'égotisme*, ne sont que des documents. Mais ils font connaître les dessous de Stendhal, et les lire, c'est lire dans son âme.

Le *Journal* éclaire d'un jour intense la période napoléonienne de son existence, et c'est une œuvre sincère. Il l'écrivit pour lui-même, et il ne pensait pas qu'un fervent de sa renommée publierait un jour ces cahiers de notes, incorrects, lourds, pleins de redites et d'insignifiants détails, hérissés d'énigmatiques initiales, de pseudonymes déconcertants et d'allusions obscures qu'il ne comprenait plus au bout d'un an. La peinture qu'il fait de sa propre personne n'a rien d'édifiant. Mais qui jetterait la première pierre à ce jouvenceau enflammé des passions de son âge, avide de jouissances, lâchant la bride à ses caprices? Quand il serait vaniteux, coquet, friand de galantes aventures et un peu niais, que de jeunes gens lui ressemblent! Ne faut-il pas louer, au contraire, l'effort de son intelligence et l'intermittente énergie de sa volonté? Il se laisse entraîner par le torrent du monde; il court de plaisir en plaisir; mais par instants il se ressaisit, et, s'il se trompe sur sa vocation et s'obstine à rimer une mauvaise comédie, il se livre en composant *Letellier* à une occupation littéraire, et son *Journal* même, ce *Journal* qui révèle ses faiblesses et ses vices, prouve qu'il avait l'étoffe d'un psychologue et d'un critique. Il ne cesse pas de juger les œuvres de l'esprit et d'observer ses alentours. Pour qui lève les masques et connaît les noms, le *Journal* est une galerie de portraits. Que de personnages intéressants! Adèle Rebuffet, Louason, la comtesse Palfy, les frères Daru et tant d'autres!

(1) Stendhal, *l'Abbesse de Castro*, nouv. éd., 1897 (contient en outre *Vittoria Accoramboni,* les *Cenci*, la *Duchesse de Palliano* et *Vanina Vanini*). On trouvera *Mina de Wangel* et *San Francesco a Ripa* (avec les *Souvenirs d'un gentilhomme italien*) dans l'édition des *Romans et Nouvelles* de 1854 que Colomb a fait précéder d'une notice sur Stendhal.

Quelle série de curieuses intrigues! Beyle aura-t-il Louason? Quel sera le dénouement de ses amours avec la comtesse Palfy, de ces amours qu'il qualifiait par la suite de grandes et terribles amours? Ses romans datent de bien plus tard, datent de ses années de maturité; le *Journal*, c'est le roman de sa jeunesse.

La *Vie de Henri Brulard* et les *Souvenirs d'égotisme* ont quelque chose de touchant. Beyle songe qu'il descend à pas rapides l'autre versant de la vie, et il écrit sur la ceinture de son pantalon : « Je vais avoir la cinquantaine », comme il avait écrit jadis sur ses bretelles la date de la conquête d'Angela Pietragrua. N'est-il pas temps de se connaître? Ne faut-il pas, avant le suprême départ, se donner le plaisir de jeter un regard en arrière? A-t-il été heureux ou malheureux, gai ou triste, spirituel ou sot, vaillant ou peureux? Il pense avec attendrissement aux femmes qu'il aima, et, assis sur un petit banc dans un chemin solitaire au-dessus du lac d'Albano, il trace avec sa canne sur la poussière les initiales de leurs noms, tout comme son docteur Sansfin dessine avec des pincettes sur la cendre du foyer, dans le salon de Mme de Miossens, les quatre lettres gravées dans son cœur.

Dans les *Souvenirs d'égotisme*, il veut raconter ce qui lui advint de 1821 à 1830, sans excuser les « faiblesses de l'animal ». Ils furent composés à Rome aux mois de juin et de juillet 1832, à vingt pages par séance. Mais ils sont inachevés, et il a, de son propre aveu, de terribles digressions. « Où en étais-je? dit-il une fois. Mon Dieu! comme ceci est mal écrit! » Pourtant, il esquisse de jolis portraits, il fait une piquante peinture de certains salons de la Restauration, il prophétise sa future renommée : « Je regarde mes ouvrages comme des billets à la loterie, et je n'estime que d'être réimprimé en 1900. »

La *Vie de Henri Brulard* contient beaucoup d'inexactitudes (1). Stendhal exagère la contrainte qui pesa sur lui pendant sa première éducation, et avec une implacable rancune il accuse encore ses parents et ses maîtres de l'avoir tyrannisé. Il n'a que des souvenirs effacés et ne se rappelle même pas la

(1) Cf. plus haut, p. 3-7.

physionomie de son père. Il se répète et il avoue qu'à diverses reprises il « s'égare et se laisse emporter » (1). Mais il retrace avec esprit la genèse de son talent. Il fait passer devant nous les personnages dont il subit l'influence : un père avare et bigot, une tante acariâtre, un grand-père voltairien, un oncle qui fut le bourreau des cœurs. Il peint, incomplètement, à vrai dire, l'intérieur d'une famille bourgeoise sous la Révolution. Il raconte avec émotion les funérailles de sa mère et la mort du bon domestique Lambert. Il rend, non sans charme, quelques impressions de son enfance, ses triomphes à l'école centrale, ses amours d'adolescent pour Mlle Kably et Victorine Bigillion, son départ pour cette Italie qui fut sa terre de promission et d'élection.

Qui lira la *Correspondance* comprendra le charme que Beyle exerçait dans la société, et l'on pourrait dire que c'est sa conversation même dans sa vivacité piquante et sa grâce négligée, avec ses saillies, ses soubresauts, ses écarts et tout ce qu'elle avait d'aimable en ses soudainetés. Il manque quelquefois de simplicité, et, à force de fuir l'affectation, il devient affecté. Par instants il se trémousse pour être original et trouver un de ces mots imprévus qui lui sont chers. Sa gaieté n'est pas toujours naturelle et franche. Mais très souvent il écrit comme il parlait dans ces salons où il brillait et faisait des prouesses. Très souvent il écrit avec émotion, et en lui l'émotion excite, surexcite l'esprit. Quelles que soient ses négligences et ses incorrections, cette correspondance, en ses petites phrases courtes, brusques, mordantes, est pleine de vie, parce qu'on y sent un cœur mobile et chaud, une intelligence prompte et ardente qui s'intéresse à tout et s'amuse de tout. Bien que le style manque de couleur et d'éclat, elle fourmille, et pétille, et scintille d'idées.

(1) « Les digressions, dit Colomb dans une note inédite, sont si multipliées, l'ordre des temps est tellement bouleversé, il y a si peu d'enchaînement dans les faits que je n'ai pas pu me bien rendre compte du plan de l'auteur, si plan il y avait. »

CHAPITRE XXI

CONCLUSION

Caractère de Beyle. — Extrême vanité. — Gasconnerie. — Peur du ridicule. — Esprit d'opposition et de contradiction. — Le causeur. — L'écrivain. — Imperfections du style. — Manque de suite. — Mérites. — Le psychologue. — Les petits faits vrais. — Les détails caractéristiques. — Mérimée. — Taine. — Les dévots de Stendhal.

Beyle avait l'humeur instable, l'esprit mobile et changeant. Il ne se plaît, ne se fixe nulle part, et ce n'est pas un de ces hommes réfléchis, persévérants, tenaces, qui se tiennent dans une voie et ne s'en laissent pas détourner. Lui-même reconnaît qu'il n'a pas la constance nécessaire pour « suivre un état ». Il s'est dégoûté de tous les emplois qu'il a successivement exercés. Soldat, commis, adjoint aux commissaires des guerres, auditeur au conseil d'État, consul, il se lasse rapidement de son métier, et ses amis ne peuvent s'empêcher de remarquer qu'il n'est jamais satisfait, qu'il se plaint sans cesse.

A-t-il toujours rempli son devoir? S'est-il toujours acquitté de sa tâche avec conscience? Lorsqu'il était le collaborateur de Saint-Vallier dans la défense du Dauphiné, son zèle se ralentit très promptement, et lorsqu'il gérait un consulat, il se disait « admirablement content » parce qu'il était à trois cents lieues de son chef.

Il était bon, et, selon le mot d'un contemporain, il se donnait trop de peine pour paraître méchant; mais sa bonté ne venait que de son scepticisme.

Il était sensible, et il assurait que chez lui la sensation l'emportait sur la perception; que ce qui ne faisait qu'effleurer les

29.

autres le blessait jusqu'au sang; qu'il cachait sa sensibilité sous l'ironie et sa tendresse sous un manteau de housard. Le naïf Louis Spach le comparait à Henri Heine et le regardait comme un idéaliste qui rougit de son idéalisme (1).

En réalité, ainsi que son grand-père Henri Gagnon et son oncle Romain Gagnon, ainsi que ces oisifs qu'il représente dans l'*Amour*, il fut égoïste et sec. « Je manque absolument de mémoire, avouait-il, pour ce qui ne m'intéresse pas. » Il dit volontiers qu'il n'est pas un être prosaïque, qu'il a l'âme chaude et le cœur poétique, et il aima passionnément Mathilde Dembowski. Mais quels furent ses procédés envers ses maîtresses? Dès que la comtesse Palfy lui eut cédé, il la dédaigna. Il pleurait lorsqu'il parlait de Menta et relisait ses lettres; il ne se rappelait plus qu'il l'avait abandonnée en l'accablant d'injures. S'il s'éprenait d'une femme avec une folle ardeur, il se blasait vite, et sans égard, sans scrupule, une fois la satiété venue, il se dérobait.

Il eut et garda des amis; il trouva, conserva jusqu'au dernier jour et par delà la mort des affections fidèles, comme celles de Crozet et de Colomb. Mais il reçut plus de services qu'il n'en rendit, et il oublia souvent l'amitié pour courir au plaisir. Que d'amertume dans ce mot de Colomb, qu'il avait des défauts de caractère et des accès d'instabilité qui voilaient ses qualités, et que ces qualités, ses intimes les découvraient à grand'peine! Lui-même ne s'étonnait-il pas que Crozet, que Colomb, que Mareste voulussent bien le supporter?

Son *égotisme* était terrible. Malheur à qui l'ennuyait! Un ennuyeux l' « empoisonnait », et il préférait un ennemi. Un jour, à Civita-Vecchia, voyant venir un importun, il le traita de la façon la plus brutale, la plus insolente, et le pauvre homme se sauva sans oser répondre. « J'ai eu tort, dit ensuite Beyle, mais le sang me montait à la tête, et je n'ai pu me contenir (2). » Il ne ménageait personne dans sa conversation, et

(1) Louis Spach, *Zur Geschichte der modernen französischen Literatur. Essays*, p. 136.

(2) Stryienski, *Revue blanche*, 1er mars 1899.

ses sarcasmes lui suscitèrent nombre d'inimitiés. Mais lui-même n'entendait pas la raillerie ; il était très ombrageux, très pointilleux ; une vive riposte, un mot échappé sans malice le blessaient facilement. « Je suis, s'écriait-il, un jeune chien qui joue, et on me mord ! » Il voulait mordre sans être mordu ; il égratignait les autres, et les autres devaient faire patte de velours (1).

Son pire défaut, c'était la vanité. Il ne la souffrait chez personne, et dans la société il cherchait toujours par le feu roulant de ses moqueries à rabattre les prétentions qu'il devinait chez son interlocuteur. Mais cette vanité qu'il reprochait à ses compatriotes et qu'il jurait inutilement en 1807, sur son lit de malade, de dépouiller à jamais, était profondément ancrée dans son cœur. De son aveu, il avait durant son enfance un orgueil intolérable. « Vous avez, lui disait Maisonneuve, un esprit supérieur. — Non, interrompit Martial Daru, il a un orgueil supérieur. » Dans des lettres confidentielles à Mareste. Mérimée juge une préface qu'il projette « la plus puante » qui soit, et le traite ironiquement de grand homme. « Notre illustre ami, ajoute Mérimée, nous dira bientôt que les gens de sa qualité n'ont pas vingt-quatre vertèbres comme nous autres. »

Il était donc impatient de toute contrainte, de toute sujétion, non seulement par goût pour l'indépendance, mais par amour-propre, parce qu'il ne comprenait pas que lui, Henri Beyle, fût soumis à une autorité, quelle qu'elle fût. Un de ses aphorismes favoris était que nos parents et nos maîtres sont nos ennemis naturels quand nous entrons dans le monde.

Dès sa jeunesse il croit être hors de pair, et tous ceux qui l'entourent lui semblent avoir l'âme basse, l'âme des pygmées. Au 6e dragons, ainsi que son Leuwen au 27e lanciers, il pense qu'il « n'a de commun que l'épaulette avec ceux qui s'intitulent ses camarades ». En 1809, en 1812, en 1814, dans les bureaux de Daru et à la préfecture de Grenoble, il ne voit près de lui que « petitesses ». Il assure en 1805 que sa conversa-

(1) Mérimée, *Henri Beyle*, p. 24 ; Desroches (A. Frémy), *Revue de Paris*, 4 février 1844, p. 54.

tion a une physionomie inimitable, que certaines pages de son *Journal* sentent le génie, qu'il a un génie dans le genre de Pascal et de Rousseau, de Racine, de Corneille et de Shakespeare. « Quand je lis Pascal, écrit-il quelques mois auparavant, il me semble que je me relis. » S'il commente en 1816 l'auteur des *Femmes savantes,* il remarque que « chaque homme de génie doit brocher pour soi une poétique de Molière ».

Qu'il est aise sous l'Empire, en son beau temps, dans ses années de splendeur, d'entendre les philistins dire sur son passage qu'il est un *fier fat!* Que de mépris il ressent pour ces philistins, et quels airs superbes il prend avec eux! Il regardait comme la classe la plus ridicule celle du petit bourgeois casanier qui vit de ses rentes : « Le magistrat sait quelque chose; l'expérience instruit le militaire et le négociant; rien ne guérit les erreurs du petit bourgeois. » Mais parmi les bourgeois il rangeait son beau-frère Périer-Lagrange, le brave et prudent Colomb qui s'était acquis de bonnes rentes à force de travail et d'adresse, l'excellent et modeste Fauriel. Il se glorifiait d'avoir donné un vernis de noblesse aux personnages de ses romans : « Il y a, disait-il, une sorte de bassesse bourgeoise qu'ils ne peuvent avoir », et il n'avait qu'une pitié dédaigneuse pour les héros de Picard, pour les Philibert et les Jacques Fauvel. « Je ne puis, écrit-il, faire ma société des gens qui habitent les arrière-boutiques de la rue Saint-Denis; j'ai besoin de quelque chose de noble en musique comme en peinture, et j'ai l'honneur d'être pour les Teniers de l'avis de Louis XIV. »

Dès qu'il put, il s'anoblit et s'attribua cette particule qui fut en 1814 la risée des Grenoblois. Lorsqu'il prit un pseudonyme littéraire, il choisit d'abord le nom bourgeois de Bombet; mais il l'abandonna bientôt pour un nom qui sentait son gentilhomme; il s'appela *de Stendhal,* et les journalistes se moquèrent de « cette petite pudeur aristocratique qui cachait un Français plébéien sous un titre et un nom d'outre-Rhin » ; ils raillèrent les expressions que M. de Stendhal employait dans *Rome, Naples et Florence :* « N'a-t-il pas le ton, les manières, les façons de dire des gens de qualité? Ne dit-il pas mes chevaux, ma calèche?»

Il semblait faire fi des distinctions. Les salons où des grands cordons de la Légion d'honneur étalaient de la morale lui inspiraient une invincible répulsion et, lorsqu'il voyait des hommes qui portaient plusieurs ordres à la boutonnière, il supputait le nombre infini de platitudes, de bassesses et de trahisons qu'ils avaient dû commettre. Il oubliait qu'il avait ardemment ambitionné l'ordre de la Réunion sous l'Empire et le ruban rouge sous le gouvernement de Juillet. Il oubliait que, pour obtenir la croix, il demandait en 1831 la protection de son ancienne maîtresse, de la maîtresse de Mérimée et de Mareste, Mme Alberthe de Rubempré.

On a dit qu'il était modeste, qu'il ne se souciait ni des blâmes ni des éloges de la critique, qu'il n'avait même pas l'idée de solliciter des articles dans les gazettes. Mais pourquoi envoyait-il l'*Histoire de la peinture* aux journaux et à « quatre-vingts gens d'esprit qui dirigeraient l'opinion » ? Pourquoi priait-il Crozet de rédiger un feuilleton qui paraîtrait soit au *Constitutionnel,* soit au *Mercure,* et qui finit par être inséré au *Moniteur?* Pourquoi voulait-il que les *Debats* fissent mention de son livre, « même en mal » ? Pourquoi désirait-il en 1827 de La Pelouze « une annonce pour son *Voyage d'Italie* » ? Il ne dédaignait pas du tout la réclame : « Annonce, écrivait-il à Colomb en 1834, annonce dans les *Débats* pour mon argent l'*Histoire de la peinture*, le *Rouge et le noir*, les *Vies de Mozart, Haydn et Métastase*, ce que tu voudras, pourvu que le journal montre une annonce aux gens à voiture, aux gens qui peuvent me lire et qui s'ennuient à la campagne. » Quel dépit il conçut de l'insuccès de l'*Amour,* et que de bile il exhala contre le public au cœur ossifié ! En revanche, Colomb nous apprend que le panégyrique de la *Chartreuse* entonné par Balzac dans la *Revue parisienne* lui tourna la tête, le « bouleversa de bonheur (1) ».

Il a très bien dit que Cellini et Rossini étaient un peu Gascons. Mais, sans être du pays où, selon son expression, les gens se peignent tout en beau, Beyle est, lorsqu'il parle de lui, aussi

(1) Stryienski, *Souvenirs d'égotisme*, 243, 256, et *Revue blanche*, 1er mars 1898, p. 364; Henri Cordier, *Stendhal et ses amis*, 7; *De l'amour*, xiii.

Gascon que Cellini et Rossini. Il se complaît dans l'attitude du soldat-écrivain, s'intitule sur un de ses ouvrages « ancien officier de cavalerie », se pique d'être un homme qui pense et qui dans sa jeunesse entendit le sifflement des balles, se vante d'avoir estimé l'art de donner un coup de sabre : « Nous tenions la plume d'une main et l'épée de l'autre. » Mais il n'a été dragon que pendant deux ans, et il n'a fait que la campagne du Mincio. En Allemagne, en Russie, en Saxe il a été spectateur, non acteur, et, quoi qu'il dise, il n'a vu ni Marengo, ni Iéna, ni Wagram, ni la Moskova; la seule bataille à laquelle il ait assisté, c'est la bataille de Bautzen, et il était sur les derrières (1).

Il déclarait qu'il fallait prendre aux cheveux la première occasion de duel lorsqu'on débutait dans le monde, et il conseillait, si l'on était visé, de fixer un arbre et d'en compter toutes les feuilles pour se distraire d'une préoccupation par une autre préoccupation plus grave; si l'on visait, de réciter deux vers latins pour ne pas tirer trop vite. Lui-même avait eu trois duels, dont les moindres circonstances s'étaient imprimées dans sa mémoire. Mais son premier duel avec Odru n'a été qu'une gaminerie. Son deuxième duel avec Augustin Petiet ne pouvait être sérieux, puisque les deux adversaires étaient, l'un cousin de Daru, et l'autre fils du ministre; aussi Beyle n'eut-il qu'une légère égratignure, et, comme il dit, une *niole*. Sa troisième affaire avec Raindre fut arrangée. Ce grand duelliste n'est donc allé qu'une seule fois sur le pré (2).

Il assurait qu'il ne devait qu'à lui-même sa sous-lieutenance, ainsi que son emploi d'aide de camp, et lorsqu'il devint auditeur, que « ce changement était son ouvrage. » Mais, sans Daru, il n'aurait été ni sous-lieutenant, ni adjoint aux commissaires des guerres, ni auditeur au conseil d'État. Eût-il été consul sans Di Fiore et les Tracy?

(1) Il ne lésinait pas sur ses campagnes. Lorsqu'il demandait la croix, il écrivait au ministre des affaires étrangères qu'il avait fait les campagnes de 1800, 1801 et 1802, et celles de 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813! Pareillement, il disait qu'il avait été commissaire des guerres, et il ne fut jamais qu'adjoint aux commissaires des guerres. De même, il n'a pas été à Brunswick « intendant des domaines ».

(2) Cf. plus haut, p. 18 et 49.

On ne peut jamais le croire absolument. Lorsqu'il parle de son séjour à Marseille en 1806, il dit qu'il avait accompagné dans cette ville une charmante actrice, et il n'a garde d'ajouter qu'il était commis épicier. Il aime à se mettre en scène dans la plupart de ses livres; mais il s'attribue constamment un rôle qu'il n'a pas joué. Il n'a vu ni Haydn dont il raconte les conversations, ni Guillaume Schlegel dont il trace le portrait. Il n'a pas fait le voyage de Salzbourg avec Mme Gerardi qui l'entretient de la cristallisation. Il n'a pas, comme il dit dans *Rome*, *Naples et Florence*, couru l'Italie six années de suite, de 1820 à 1826 (1).

Cette habitude de se produire est devenue chez Stendhal un procédé, et pour qui connaît sa vie le procédé le plus agaçant qui soit. A tout instant on le prend en flagrant délit de mensonge. Il aurait recueilli l'une des anecdotes de l'*Amour* lorsqu'il empêchait avec vingt-cinq dragons la contrebande sur les bords de la Sesia, et il prétend être passé dans le même lieu cinq ans plus tard avec un détachement d'escorte, lorsque Napoléon se rendait à Milan pour ceindre la couronne de fer : or, quand l'empereur se fit couronner roi des Lombards, Beyle avait démissionné depuis trois années.

Il raconte qu'au 6e dragons, à dix-sept ans, il faillit se battre en duel avec des camarades qui louaient démesurément une expression d'*Atala*, « la cime indéterminée de forêts »; or, au 6e dragons, son *Journal* en fait foi, il n'avait pas encore lu le roman de Chateaubriand (2).

Il rapporte dans *Racine et Shakespeare* un entretien qu'il aurait eu en 1806 à Königsberg avec un écrivain français, son ami d'enfance, et il n'a mis les pieds à Königsberg qu'en 1813.

Il aurait commenté *Cymbeline* en 1802 avec Crozet à la villa Aldobrandini, et il n'a vu Rome pour la première fois qu'en 1811.

Tu en as effrontément menti, lui écrivait Jacquemont, citant un passage de ses œuvres, et Beyle, se rendant justice, répondait en marge de la lettre : *Vrai* (3).

(1) Etc., etc., etc. Voir plus haut ses inexactitudes sur l'affaire de Hongrie, sur la campagne de Russie, sur la Calabre, p. 100, 117, 330.

(2) *Corr.*, II, 294; *Journal*, 7.

(3) Stryienski. *Revue blanche*, 1er mars 1899, p. 339.

Sa vanité se marquait en toutes choses. Il se fait gloire de sa passion malheureuse pour Mathilde et de sa constance. Mais, après la mort de la dame, il prétend qu'elle le payait de retour; seulement, « elle ne voulait pas me dire qu'elle m'aimait », et il ajoute fièrement, comme s'il avait eu des droits sur elle : « Je l'aime mieux morte qu'infidèle (1)! »

Même au cimetière où il reposera, il veut étonner le monde, et en 1820 il désire que sa tombe porte une inscription en langue italienne et en caractères majuscules : « Henri Beyle, Milanais; il vécut, il écrivit, il aima. Cette âme adorait Cimarosa, Mozart et Shakespeare. » *Arrigo Beyle, Milanese; visse, scrisse, amò. Quest' anima adorava Cimarosa, Mozart e Shakespeare.* Et cette inscription lui coûta des méditations et des retouches : il avait d'abord mis « vénéra », *venerò* au lieu d'*adorava*, et rappelé qu'il était à Moscou, *fù a Mosca nel* 1812 (2).

Il ne comprenait que lui, et, sans discuter ni longuement raisonner, il condamnait toute opinion politique, religieuse ou morale qui, pour l'instant, n'était pas sienne : « On ne peut approuver que la route que l'on suit soi-même. » Si la discussion s'échauffait : « Nous ne pouvons nous entendre, disait-il, terminons la conversation; vous êtes un chat, je suis un rat. » Mais il croyait sincèrement que ses adversaires étaient de son avis et qu'ils soutenaient le contraire par un motif d'intérêt ou d'amour-propre, par obstination, pour obéir à la mode. Sou-

(1) Beyle s'en faisait croire à lui-même. Dans une note de son *Journal* que les stendhaliens ont lue avec joie parce qu'elle témoigne d'une robuste nature, il dit (après le baiser qu'il donna le 20 novembre 1809 à la comtesse Palfy) : « Tout cela se termina en six minutes, deux mois après, et je l'ai eue un an de suite six fois par semaine. » Mais en mai 1811 (cf. plus haut, p. 112) Beyle n'a pas « attaqué » la comtesse Palfy, et tout ne s'est pas terminé deux mois après, c'est-à-dire à la fin de janvier 1810. Mettons que la victoire date de mai 1811. Beyle part pour l'Italie le 29 août, revient en décembre, repart le 23 juillet 1812 : cela fait, non un an, mais dix mois, et pas dix mois de suite... et la comtesse Palfy a fait des voyages, et elle n'est presque jamais seule (cf. *Journal*, p. 367), et Beyle a toujours pour maîtresse Angelina Bareyter, et il se livre parfois, comme il dit, à la nouveauté, grande source de plaisir. Donc il n'a pas eu la comtesse Palfy un an de suite six fois par semaine; il est même très probable qu'il ne l'a pas eue du tout.

(2) Cf. plus haut, p. 47. Dire que là encore il pille Carpani ! Il a lu en effet dans Carpani (*le Haydine*, p. 268) que Haydn s'était fait cette épitaphe : *veni, scripsi, vixi.*

vent il en appelait à la logique, et il prononçait ce mot avec emphase en insistant sur la première syllabe : la logique faisait peur à Napoléon; tous les princes redoutaient la logique; le gouvernement du Saint-Père n'avait pas de logique; les populations de la Romagne frémissaient sous le joug, mais la logique leur manquait; les savants ou ce qu'on nomme ainsi parmi nous étaient les ennemis jurés de la logique. Or, cette logique qu'il invoquait, c'était la sienne, celle qu'il se vantait d'avoir apprise à l'école centrale et dans Tracy. « Les jeunes Français, assurait-il sous la Restauration, sont, en fait de logique, bien moins avancés que la génération formée dans les écoles centrales. »

Sans doute, il louait le temps passé, le temps de ses premières années, et quand il dit que tout était jadis énergie et véritable chaleur, et que tout est maintenant chaleur factice et affectation, quand il proclame Fabre d'Églantine un homme de génie, quand il met les chansons de Collé à côté des *Caractères* de La Bruyère, du *Candide* de Voltaire et des pamphlets de Courier, quand il loue les premières œuvres de Rossini et ne loue que celles-là, c'est qu'il adore, comme il s'exprime, et que nous adorons toujours l'opéra et le tableau qui furent à la mode dans notre jeunesse. Mais, en outre, il veut montrer qu'il est de ces hommes qui « osent déserter l'habitude » et aller contre le courant. Jusqu'à la fin de sa vie il citait des auteurs qu'il avait lus autrefois avec passion et qu'il ne relisait pas, et il les exaltait d'autant plus que ses contemporains les ignoraient. N'était-ce pas piquant et original de célébrer Helvétius et Tracy que personne ne connaissait, et de recommander à Gonsolin la lecture de la huitième section du livre *De l'esprit?* Quel triomphe de blâmer Mérimée qui n'a pas lu Tracy et Helvétius, et qui, par suite, préfère les jolies phrases aux raisons! Quel dommage que Tracy n'ait pu éclairer Michel-Ange! « Où ne serait pas allé Buonarroti dans l'art d'effrayer le vulgaire et de donner aux grandes âmes le sentiment du sublime s'il avait lu trente pages de la *Logique* de Tracy! » Et, sérieusement, Stendhal indique ces pages, les pages 533-560 du troisième tome! Il prône le français employé vers 1660 dans les traductions de Port-Royal, et il souhaite d'avoir le style de M. de

Sacy, traducteur des lettres de Pline, et de l'abbé Mongault. traducteur d'Hérodien! Il affirme qu'en 1860 on parlera plus de Viganò que de Mme de Staël, que la plus belle tragédie de Shakespeare ne produit pas sur lui la moitié de l'effet d'un ballet composé par Viganò, que ce Viganò est supérieur à tout ce que l'on compte d'artistes et de littérateurs en 1818. Il place au premier rang des hommes qu'il a connus Napoléon, Canova, Byron, Rossini et... Rasori.

On sait qu'il avait peur de la police. En arrivant dans une ville, il demandait d'abord quelles étaient les douze femmes les plus jolies, les douze hommes les plus riches, et l'homme qui pouvait le faire pendre; partout il voyait des espions, et il croyait au pouvoir secret de la police. Aussi prenait-il les plus extraordinaires précautions dans les affaires les plus vulgaires. Il signait ses billets d'un nom supposé, il affublait ses amis d'un nom de guerre, et peut-être avait-il raison : plusieurs de ses lettres furent interceptées et allumèrent, comme il disait plaisamment, la pipe d'un caporal soit autrichien, soit français. Mais à ses inquiétudes se mêlait, avec un grain de bizarrerie, le désir d'étonner son correspondant. Un soir, dans un salon où il se présentait pour la première fois, il se fit annoncer sous le nom de Cotonnet.

Il se désespérait de n'être pas un homme à bonnes fortunes, un roué, un Lauzun ou un Richelieu, un de ces superbes officiers de l'armée française qui ne trouvaient pas de cruelles, et il s'efforçait de compenser ce qu'il appelait son « infériorité physique ». Tantôt, pour devancer et désarmer la moquerie, il se moquait lui-même de son extérieur et de sa tête de boucher italien, et il narrait en riant qu'à Rome il donnait au garçon du restaurant un double pourboire parce qu'il craignait de briser sa chaise sous le poids de son embonpoint. Tantôt il affectait la singularité : « J'aime mieux, disait-il, être pris pour un caméléon que pour un bœuf. » Il voulait faire oublier sa laideur par l'imprévu de son esprit et de sa conduite, par sa réputation de personnage énigmatique, indéchiffrable, insaisissable. De là ses déguisements et ses travestissements. Il s'élevait contre la crainte du ridicule, et cette crainte le torturait à tout instant.

« Si vous trouvez, écrivait-il à Mareste en lui envoyant le manuscrit de l'*Amour*, du baroque, du faux, de l'étrange, laissez-le, mais si vous trouvez du ridicule, effacez. » Il confesse quelque part qu'il redoute l'ironie d'autrui, qu'elle gâte ses sentiments et que, pour la prévenir, il prend un ton dur et tranchant qui choque les âmes délicates.

S'il nargue donc et s'il blague — c'est son mot — les plus généreuses idées, s'il aime à faire scandale, s'il s'emporte contre le *cant* qui chasse de notre pays le naturel et la gaieté, s'il raille le *bégueulisme*, les *vertus momières* du dix-neuvième siècle et la sotte et sourcilleuse pruderie qui sous Louis-Philippe comme sous la Restauration attriste la France ; s'il répète volontiers qu'il est immoral et qu'il tombe souvent dans le péché d'indécence ; s'il écrit dans la préface de la *Chartreuse* que ses personnages sont entraînés par des passions qu'il a le malheur de ne point partager, et qu'à publier les blâmables aventures de la Sanseverina en un pays qui se pique de pureté évangélique, il court le risque d'avoir le renom d'assassin ; s'il prétend écrire pour cent lecteurs « point hypocrites et point moraux », et non pas pour les gens graves qui ne croient qu'à l'emphase puritaine, c'est surtout par pose, par forfanterie, par peur de donner dans le lieu commun : il joue au libertin pour mépriser les autres et les traiter d'eunuques.

Il racontait, par exemple, qu'il avait fait un drame sur la vie de Jésus-Christ : le Sauveur était représenté comme un homme incapable de commander, simple et naïf, sensible et tendre, si tendre qu'il avait pour saint Jean, son disciple chéri, l'amitié de Socrate pour Alcibiade. « J'ai mis dans mon drame, ajoutait Beyle, beaucoup d'amour. » Il s'étendait complaisamment sur ce sujet ; il citait Alexandre, César, Hadrien, les papes, et prétendait que Napoléon avait du faible pour un de ses aides de camp ; il se nommait en riant l'infâme défenseur d'Antinoüs.

De même, il applaudissait à l'amour lesbien : « En vérité, j'approuve ces pauvres femmes (1). »

(1) *Corr.*, I, 60 (cf. plus haut p. 169 et 260) ; Mérimée, *Henri Beyle*, p. 8 ; *Vie de Henri Brulard*, 100.

Frondeur, possédé de l'esprit d'opposition, prenant le contre-pied de tout ce qu'on disait ou faisait devant lui, il était, témoigne une de ses amies, contrariant par nature et par calcul.

C'est pourquoi il se vante de n'avoir pas la « manie respectante ». Dans les salons royalistes, il affiche des airs de jacobin. « Combien de têtes exigeriez-vous, lui demandait Spach, si vous étiez maître de la situation? — Oh! tout au plus quelques centaines! » Et il assurait aux attachés de l'ambassade à Rome que le torrent était irrésistible, que la nouvelle génération crierait tôt ou tard : « Donnez-moi du pain, de l'or, de l'influence! »

Il soutenait que les esclaves ont un destin mille fois meilleur que les paysans de Picardie : ils sont nourris, habillés, soignés lorsqu'ils tombent malades; ils n'ont nul souci au monde; ils dansent tous les soirs avec leur maîtresse; leur bonheur ne cessera que le jour où l'Europe leur apprendra qu'ils sont malheureux.

En 1800, il défend Shakespeare contre Mazoïer parce que Mazoïer injurie le grand Willy, et en 1818 il adore Mathilde parce que les bourgeois de Milan la critiquent. George Sand lui parle avec enthousiasme de l'Italie, et il lui répond qu'il ne peut souffrir le type italien, que les badauds seuls vont chercher le beau dans ce pays, et qu'elle en sera bientôt lasse.

Il est plein de contradictions. Tantôt il trouve chez le paysan italien, au lieu de la niaiserie champenoise et berrichonne, un bon sens profond, « conséquence des républiques du moyen âge et des admirables coquineries par lesquelles une centaine de familles puissantes parvinrent à dépouiller le peuple de l'autorité ». Tantôt il juge que les paysans français l'emportent en un point sur les paysans italiens, qu'ils ont beaucoup plus de ce bon sens qui s'applique aux circonstances de la vie,

Il affirme un jour que les gens du peuple ont seuls assez d'énergie pour recourir au suicide, parce qu'ils n'ont pas de vanité, et un autre jour il dira que « ce qui fait les suicides en France, c'est la vanité désappointée ».

Qui nous délivrera de Louis XIV? s'écriait-il, et il déplorait

« la sottise exprimée par ces mots *siècle de Louis XIV* ». Pourtant, il avoue que ce monarque était « raisonnable », déployait contre l'étranger une « admirable fermeté ». Lorsqu'il apprécie le tableau de Gérard, *Philippe V salué roi d'Espagne,* il est transporté d'enthousiasme. « C'est une bonne fortune, dit-il, de trouver réunis tous les portraits de tous ces hommes célèbres, Villars, Berwick, Torcy, d'Aguesseau, Bossuet, Boileau, qui dès notre plus tendre jeunesse firent palpiter nos cœurs au souvenir du grand siècle et du grand roi, du plus grand roi du monde! »

Il loue Condillac, il l'exalte, il déclare que l'auteur de la *Logique* a la vue très nette, et à d'autres instants il écrira que Condillac « ne voit pas ce qu'il y a de généreux et de noble dans la vie », que personne n'est plus sec et plus décourageant!

Il jurait par Helvétius et Cabanis, déclarait absurde toute autre philosophie, et dans la brochure qu'il publiait en 1825 sous le titre d'*Un nouveau complot contre les industriels,* il s'érigeait en champion du devoir : il n'y avait pas, disait-il, de mérite sans sacrifice, et aux banquiers et marchands d'argent, aux grands industriels qui se croyaient supérieurs au reste de la société et se vantaient de leur admirable conduite parce qu'ils s'enrichissaient sans manquer à la probité, à ces prétendus bienfaiteurs de l'humanité, il opposait les désintéressés, les *dupes* comme Dupont de l'Eure qui logeait dans une chambre à trente-six francs, comme Carnot languissant à Magdebourg dans la pauvreté, comme Bertrand accompagnant au bout du monde son prince malheureux, comme Santa Rosa qui se faisait tuer dans Navarin et Byron qui mourait en servant la Grèce (1).

Il a décrit la guerre avec une sorte de passion et comme s'il regrettait le temps héroïque où, selon ses propres termes, il mangeait son bien à la suite du grand homme. Mais le démon des combats ne dévore pas un employé de l'intendance ou un auditeur au conseil d'État, et Beyle avait le dégoût de la vie militaire : « J'en suis saoul, disait-il en 1813; c'est un homme

(1) Cf. plus haut, p. 174.

qui a trop pris de punch et qui a été obligé de le rendre. » Il a glorifié les soldats de la Grande Armée, qu'il nommait ses camarades, et sous l'Empire il les méprisait!

Selon l'opinion de son interlocuteur, il était bonapartiste ou antibonapartiste. Tantôt il idolâtrait Napoléon et le portait aux nues; tantôt il le représentait comme un parvenu étourdi de sa grandeur, sottement engoué des friperies monarchiques, entraîné par l'amour de la gloire et des habits de satin, manquant aux règles de la logique.

Il est romantique, et il finit par se tourner contre les romantiques.

Il est libéral, et il finit par trouver les libéraux « outrageusement niais », par traiter Augustin et Amédée Thierry de jésuites.

Il est dantoniste, il approuve la Terreur, il accepte de la Révolution les excès comme les bienfaits, et il ne veut pas de la République.

N'était-il pas sensuel et sentimental tout ensemble? Ce gros homme carré des épaules, très cru dans son langage, un peu cynique, raffolait de la liberté des mœurs italiennes, et, dit une contemporaine, le fond de son esprit trahissait le goût de l'obscénité. Et pourtant, il est romanesque, il s'exalte, se livre à la rêverie tendre. Que de fois il use de ce mot *tendre* soit dans ses lettres, soit dans ses romans! Il nomme Rabelais un « volcan de mauvaises plaisanteries », et il aime les artistes qui touchent l'âme, Cimarosa, Mozart et le Corrège : Cimarosa qui peint l'amour dans toutes ses nuances; Mozart qui, par des images mélancoliques et par ses notes lentes, évoque puissamment l'émotion, et qu'il compare à une maîtresse sérieuse et souvent triste qui plaît davantage par cette tristesse même; le Corrège si doux, si délicat, si gracieux, dont les tableaux lui donnent de « tendres et rêveuses illusions ».

Mais qu'importe l'incohérence de Stendhal, qu'importent ses contradictions et ses bizarreries, qu'importent les défauts de son caractère et les taches de sa vie? Lui-même écrit qu'il ne se soucie pas des qualités morales de l'homme qui prétend

l'amuser, et que, si l'on découvrait que Cervantes est le plus odieux des criminels, cette scélératesse n'ôterait pas un grain au mérite de *Don Quichotte*.

Venons donc à l'œuvre de Stendhal.

Il a su causer. L'endroit du monde où il se sentait le mieux, disait-il, c'est « un salon de huit ou dix personnes dont toutes les femmes ont eu des amants, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi (1) ». Parfois il se taisait ou ne parlait que pour payer sa bienvenue ou, comme il s'exprime, son billet d'entrée. D'autres fois, et plus souvent, il prenait une vive part à l'entretien, et, de son propre témoignage, il électrisait ses auditeurs et rendait le bâillement impossible. Il ne faisait pas de longs récits : il contait de courtes anecdotes, jetait de brèves allusions, et trouvait des mots brillants, des traits caustiques, de piquants ou féconds aperçus. Mais il était un peu subtil et obscur, et il comptait trop sur l'intelligence de ceux qui l'écoutaient. « C'est, disait-il de Fanny Essler, de la grâce qui n'est pas méchante. » Entendez de la grâce allemande, bonne, franche, nullement vaniteuse, et non de la grâce française où il y a toujours un brin de vanité, de raillerie, de méchanceté.

Homme de lettres dans l'âme, passionné pour le métier de plumitif, il répétait à ses amis le précepte *Nulla die sine linea*, et il a dit qu'il avait l'humeur écrivante, qu'il écrivait pour se donner du plaisir, qu'il éprouvait à écrire le même plaisir qu'à lire, mais avec plus d'intensité, qu'il voudrait vivre toujours à Paris au quatrième étage ou dans un grenier en faisant des livres, être aux gages d'un Michel Rey, d'un libraire hollandais, auquel il fournirait, bon an, mal an, un ou deux volumes en échange d'une somme de quatre mille francs. S'il déteste les bourgeois, c'est parce qu'on ne peut leur parler littérature, parce qu'ils ne savent jouir des arts et les décrire à la Jean-Jacques.

Pourtant ce n'est pas un écrivain. Crozet, l'homme qui l'a le mieux connu, a justement remarqué qu'il se laissait entraîner

(1) Stryienski, *Revue blanche*, 1er mars 1898, p. 362.

par l'impression du moment et ne savait pas s'appliquer. Stendhal ignore le rude labeur qu'exigent les œuvres de l'esprit, le long et lent travail de la lime. Il ne se doute pas des difficultés de l'art d'écrire et de la peine infinie que prennent les maîtres de la forme. Il ne prise que la clarté. Lorsqu'il projetait en 1810 de fonder un prix, il demandait que l'ouvrage couronné eût le ton d'une description anatomique exacte et froide, non d'un discours, et il invitait les juges à préférer le style simple au style oratoire et la pensée au style. Le style, selon lui, devait se faire oublier, et il soutenait qu'un auteur atteint la perfection si l'on se souvient, non de ses phrases, mais de ses idées. « Cela, disait-il de *Leuwen*, est écrit comme le Code civil », et il prétendait qu'en composant la *Chartreuse de Parme*, il lisait chaque matin deux ou trois pages du Code « pour prendre le ton ».

Son style se rattache en effet à la prose abstraite, lucide, nullement pittoresque, du dix-huitième siècle. C'est un style d'un emploi commode pour le psychologue qui retrace une suite de pensées et de raisonnements, des revirements d'opinion, les oscillations d'une âme incertaine et flottante. Il a ses qualités : clarté, concision, prestesse. Mais, si vif et dégagé qu'il soit, il est un peu gris et terne, un peu monotone, trop nu, trop dépourvu de relief et d'éclat. Pour éviter l'enflure, Beyle tombe dans la sécheresse. Il craint d'être diffus, d'avoir ce « parler long et figuré des gens diserts du temps de Louis XIV qui passait alors pour de l'esprit », et il est parfois si bref, si serré, qu'il devient obscur. Sous la Restauration, un journaliste faisait semblant de le prendre pour un Allemand et disait que M. de Stendhal était bien de son pays, qu'il ne pouvait être clair, qu'il serait toujours tant soit peu incompréhensible. Il abonde d'ailleurs en répétitions disgracieuses, en négligences, en incorrections ; on peut rétorquer contre lui le reproche qu'il adressait à Mérimée : « Vous avez le style un peu portier. » Mais, selon lui, soigner le style, c'est user de « moyens factices ». Le style de ses contemporains, de Chateaubriand, de Ségur, de Bignan, de Villemain, de George Sand, ces « coryphées du beau langage », lui paraît contourné, prolixe, plein de

petites choses autant inutiles qu'agréables, plein de substantifs abstraits et de fausses élégances, analogue au style de Sénèque, d'Ausone et de Claudien, et il répudiait ce style de décadence.

Il ne savait pas que notre langue, comme dit Balzac, est une dame Honesta qui ne trouve bien que ce qui est irréprochable, ciselé, léché. Ou plutôt il le savait. N'assurait-il pas que si Montesquieu avait eu le style de Bentham, on ne l'aurait pas lu? Ne réfléchissait-il pas quelquefois durant un quart d'heure pour placer un adjectif après un substantif? Mais, pressé par les idées, il ne pouvait s'empêcher d'écrire avec précipitation et — ce sont ses propres termes — horriblement vite, au courant de la plume, *currente calamo*, et à la sans-souci. Pensait-il à lui lorsqu'il disait qu'en France les gens de lettres ne se donnent pas le temps de travailler? Il avait en tout cas une singulière méthode. Il ne corrigeait pas, ne raturait pas. « Mon talent, avouait-il, s'il y a talent, est celui d'improvisateur. » Lorsqu'il était mécontent d'un passage, d'un chapitre, il le recommençait d'un trait, tout au long, sans ennui et avec un véritable plaisir. C'est ainsi qu'il rédigea par trois fois le début de *Lamiel*. C'est ainsi qu'il aurait recopié dix-sept fois l'*Histoire de la peinture* (1). Au temps où il composait la *Chartreuse de Parme*, il égara soixante pages du manuscrit — tout le morceau de la prison, — et après les avoir vainement cherchées dans les monceaux de papier dont sa chambre était encombrée, il les refit : elles étaient imprimées lorsque Colomb retrouva sous un gros tas de brochures les feuillets perdus. Beyle ne voulut même pas les regarder.

Aux imperfections du style s'ajoute le manque de suite et de cohésion. Beyle expose ses idées gaillardement, brusquement, avec une hardiesse imperturbable, avec la sérénité d'une absolue conviction. Mais ces idées, il s'inquiète peu de

(1) Note signée Darlincourt et remise par Beyle à Bussières (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1843, p. 267, note); mais il ment cette fois encore : ses lettres de 1816 prouvent qu'il n'aurait pas eu le temps de recopier dix-sept fois son manuscrit, qu'il avait recours à des copistes, et que ces copies lui coûtaient très cher.

leur liaison et de leur enchaînement. Il les croit vraies, et il les sème d'un geste nonchalant et superbe. Comme il errait à l'aventure par les villes et les sites d'Italie, comme il erra dans la vie au hasard de son humeur, il erre capricieusement à travers son sujet. C'est plus un esprit de premier jet qu'un esprit de réflexion. S'il note des impressions, il ne sait les classer. Il a dit que le caractère des Français, et le sien, par conséquent, était décousu; ses œuvres sont aussi décousues que son caractère. Pas de plan, pas d'ordonnance, pas d'ensemble, et l'on pourrait lui appliquer ses paroles sur Rossini : « Il jette à pleines mains les idées; tantôt il réussit; souvent il manque son objet; tout est entassé, tout est pêle-mêle. »

Il connaît ses défauts et il tâche de les pallier. Que d'excuses il trouve! Les ouvrages des hommes qui ont agi sont pleins d'idées, et leurs auteurs ne songent pas au style; les gens passionnés comme lui supposent qu'on doit les entendre à demi-mot, et c'est pourquoi il n'est pas toujours clair; la part de la forme devient de plus en plus mince dans la littérature; nous sommes loin de la fadeur du règne de Louis XVI, et le fond l'emporte aujourd'hui sur la façon de conter; la première qualité, c'est, non pas d'être correct, mais d'être expressif. Il ajoute qu'il est homme du monde, qu'il écrit comme on fume un cigare, pour passer le temps et se désennuyer; qu'il n'a pas de pédantisme et ne peut avoir cette apparence de gravité qui en impose au vulgaire, que son œuvre ne se conforme pas aux règles académiques. Il croit ainsi désarmer les critiques en leur disant qu'ils n'ont rien à faire avec lui. Mais, très habile sous ses airs détachés, résolu de sortir, coûte que coûte, du commun, convaincu qu' « il n'y a d'intéressant que ce qui est un peu extraordinaire », il emploie toute espèce d'artifices pour intriguer, surprendre, gagner le lecteur. Il met dans *Haydn* la préface à la fin et non au commencement du livre; il place au haut des pages des « annonces générales » pour exciter l'attention et stimuler la curiosité; il jette des notes au bas des pages pour « accrocher les sots et les benêts »; il fait des digressions, pousse des pointes de divers côtés et parle de toutes choses; il saute d'une idée à une autre sans transition et indique à peine

les allusions; il brise et coupe et hache son style; il rompt en visière à toutes les opinions reçues, et, suprême ressource d'une adroite tactique! il assure qu'il voudrait « pouvoir écrire dans une langue sacrée » et qu'il écrit, non pour le « gros public », pour le « public flasque », le « public mouton », pour la « canaille humaine », mais pour un public d'élite, pour les initiés, pour ceux qu'il nomme les *happy few,* pour trente ou quarante personnes de Paris qu'il sait exemptes de préjugés.

Toutefois, Stendhal est un des rares écrivains qui connurent l'Italie. Il a vu dans ce pays non seulement le premier aspect des choses et leur apparence pittoresque, mais leur réalité essentielle, et il a répandu parmi nous nombre de notions piquantes et sérieuses sur les mœurs de la Péninsule. Il est entré à fond dans la nature des Italiens, et il a, avec un sens très délié d'observation, analysé les nuances de leur caractère.

Sur d'autres points, il a eu des éclairs de vue supérieure, et son vif et pénétrant esprit a fait d'utiles remarques, saisi d'ingénieuses vérités, trouvé d'instructifs aperçus.

Après avoir porté l'uniforme, il a pu dire avec autorité que des hommes qui sortaient frémissants encore des luttes tragiques de la Révolution et de l'empire ne pouvaient plus se contenter d'une littérature élégante, correcte et mince.

Il ne se borne pas à réagir contre la rhétorique solennelle des classiques, il combat les excès des romantiques, et à la fougue de leur lyrisme, à leurs désordres d'imagination, à leurs débauches de couleur il oppose sa prose claire, froide et nerveuse. « Ce n'est rien, disait-il, de faire de jolies phrases ; il faut avoir quelque chose à mettre dedans. » Il prémunit ses contemporains contre l'imitation facile de Walter Scott et les exhorte à l'emploi discret du *costume.*

Enfin, il est avant tout un psychologue ou, comme on disait alors, un psychologiste, et les voyages qu'il a de longue date entrepris dans les régions du cœur humain, ce pays « où ne pénètre guère le regard des enrichis et des épiciers », l'ont rendu sagace et fin. Dès sa jeunesse il a, selon son expression, du goût pour la connaissance de la machine nommée homme.

Dès sa jeunesse il a l'habitude de se tâter le pouls et la curiosité de « voir l'intérieur des cerveaux ». Dès sa jeunesse il observe ses semblables « comme l'anatomiste observe les cadavres, sans s'inquiéter de la mauvaise odeur ». A ses yeux, décrire, c'est anatomiser : pour lui, les deux verbes sont synonymes.

Que lui importe un interdit lancé par les Vénitiens ou l'un des cent traités de paix signés par Rome avec Naples? Mais comment un homme du seizième siècle plaisait à une femme ou se vengeait d'un rival, voilà qui est captivant. Lorsqu'il dépouille ses manuscrits italiens, il néglige ce qui lui paraît purement historique; il n'est attentif qu'à ce qui se passait dans les cœurs : ce sont là « des données vraies et inattaquables sur lesquelles on aime à méditer la nuit en courant la poste ».

Dans ses romans, de propos délibéré, il s'abstient de la description matérielle. Il dépeint brièvement le paysage ou les meubles d'une maison. Il ne dessine les visages que d'un rapide et fugitif crayon, et Balzac le blâmait d'avoir oublié « le côté physique dans la nature de certains personnages de la *Chartreuse* ». Raconter clairement et avec vérité la vie morale de ses héros, tel est son but. Aussi les monologues abondent dans ses fictions, et à tout instant reviennent les mots *pensait-il, se disait-il* (1). Il ne cesse d'analyser à fond les gens qu'il met en scène et de démonter le mécanisme de leur âme. Parfois même il creuse trop avant, et Julien, Fabrice, Mosca, la Sanseverina, Clélie abusent du soliloque. Dans la *Chartreuse*, la soirée où Clélie rencontre la Sanseverina après l'arrestation de Fabrice n'est qu'une succession de monologues : monologue de Clélie croyant que la duchesse ignore le destin de Fabrice, monologue des courtisans à qui n'échappe pas la fébrile animation de Clélie, monologue de la duchesse qui se demande pourquoi Clélie est si belle et si touchante, nouveau monologue de Clélie qui plaint le sort de la duchessse et de Fabrice, et le chapitre suivant commence par un monologue qui dure plus

(1) Même dans la *Vie de Rossini*, il prête au maëstro un monologue: « J'ai mis, dit-il... »

de six pages : la Sanseverina se consulte sur le parti qu'elle doit prendre.

De là le reproche que Stendhal adresse à l'auteur du *Télémaque*, de ne pas avoir marqué les caractères par « assez de traits ». De là son dégoût pour Sismondi qui « ne sait pas peindre les mœurs et la physionomie d'un siècle ». De là sa prédilection pour Marivaux : il conseille à un romancier de lire tous les matins dix à vingt pages de *Marianne* ou du *Paysan parvenu*. De là sa passion pour les Mémoires : il aime leurs détails intimes et leurs menus faits; on en tire, disait-il, le « jus » de la connaissance de l'homme. La « notation » de l'homme, voilà ce qu'il a toujours prêché. Il répétait que le dix-neuvième siècle devait se distinguer des siècles précédents par une peinture de l'homme exacte et enflammée, et il souhaitait que chaque passion fût l'objet d'une « monographie », qu'on fit une *Histoire de la crédulité* sur le modèle d'une histoire de la fièvre jaune. S'il dit une fois qu'il n'est guère curieux de savoir les façons de penser et d'agir des habitants de la Nouvelle-Hollande et de Ceylan, il proposa d'établir à Philadelphie une académie qui recueillerait des matériaux sur l'homme à l'état sauvage. Un provincial lui demandait quelle était sa profession : « Observateur du cœur humain », répondit-il gravement, et le sot, s'imaginant qu'il était policier, faillit tomber à la renverse.

Ses romans si mal équilibrés révèlent en une foule d'endroits le profond « observateur du cœur humain ». Mme de Rénal remarque, par exemple, qu'elle aime davantage ses enfants parce qu'ils aiment son amant, et, dans la prison de Besançon, elle partage l'insouciance et la gaieté de Julien. Mathilde de la Môle, racontant qu'elle s'est engouée de Croisenois et de Caylus, ne se plaît à rappeler ces velléités d'amour que parce qu'elle parle à Sorel. Julien, à la réception du roi, dans cette journée de pieuse allégresse qui suffit pour « défaire l'ouvrage de cent numéros des journaux jacobins », perd si bien son sang-froid qu'il « se fût battu pour l'inquisition, et de bonne foi ». Mosca, réprimant l'émeute, éprouve un moment d'enthousiasme et avoue qu'il aurait eu la bêtise en cet

instant de « donner sa vie, sans balancer, pour le prince».

Stendhal est ainsi l'initiateur du réalisme. Non qu'il soit impassible. Spirituel et railleur, ironique et badin, parfois barbouillé de romantisme, il intervient volontiers dans le récit pour louer ou blâmer ses personnages. Mais il a horreur de l'emphase et de la déclamation. Il se sert du mot propre qui « laisse un souvenir distinct ». Il explique l'homme par le tempérament et la race, et, comme il dit dans l'avertissement de la *Chartreuse*, il lui semble que lorsqu'on avance de huit cents kilomètres du midi au nord, il y a lieu à un nouveau paysage et à un nouveau roman. Quoiqu'il ait connu l'étranger, il n'a pas le goût de l'exotisme et il ne place pas ses héros dans des époques et des contrées lointaines. Il se met tout entier dans ses œuvres. En art et en littérature, il décrit moins les choses que les sensations qu'il reçoit des choses; dans ses lettres, il ne parle que de ce qui l'affecte; ses romans sont pleins de lui, de spectacles qu'il vit, d'impressions qu'il éprouva, de théories qu'il soutint et qu'il soutient toujours; comme lui, Julien, Fabrice, Mosca, Leuwen notent les mouvements de leur cœur, analysent leurs sentiments et leurs actes. Il introduit même dans ses œuvres des personnages qui vivent encore : dans le *Rouge et le noir*, M. Appert; dans la *Chartreuse*, ce Rasori qu'il nomme le premier médecin de la Péninsule, et le peintre Hayez; dans l'*Amour*, le général baron Schiassetti, « le plus brave housard de l'armée d'Italie ». C'est dans la *Gazette des tribunaux* et non dans son imagination qu'il a trouvé la donnée des aventures de Julien Sorel. C'est sur le bateau à vapeur, de Honfleur au Havre, qu'il a vu la perverse Lamiel, et ses amis d'autrefois, Martial Daru et Pépin de Bellisle, servent de modèle à son Fédor de Miossens. Avant de composer *Lamiel*, il fait la biographie de la duchesse et de Sansfin, et pour mieux se figurer le village de Carville où se passe l'action, il dessine un plan de l'endroit, de même qu'il esquissait un plan de Parme et des environs lorsqu'il travaillait à sa *Chartreuse*, de même qu'il traçait un plan du collège et de la maison Gagnon lorsqu'il griffonnait sa *Vie de Henri Brulard*. Lui-même a défini sa méthode : « Je prends un personnage de moi

connu ; je lui garde sa façon d'aller à la chasse du bonheur ; seulement, je lui donne plus d'esprit », et il conseille au romancier qui décrit un homme, une femme ou un site, de « songer à quelqu'un, à quelque chose de réel ». Quand il représente le docteur Sansfin couvert de boue par les laveuses, il se rappelle le groom en sabots qui, dans les *Mémoires d'un touriste*, éclabousse les blanchisseuses sur les bords du ruisseau de Granville.

Il est vrai que Stendhal — en quoi il n'était pas réaliste — faisait sans relâche la chasse aux idées. Mieux valait, disait-il, avoir le style heurté que d'être vide. Il aimait à répandre dans ses livres et sa conversation des aperçus, sinon heureux, du moins singuliers, hardis, neufs. Volontiers, il hasarde des considérations générales, et, de son propre aveu, il raisonne à perte de vue sur les conséquences qui découlent d'une simple anecdote. Il écrira très audacieusement que le caractère des habitants du Dauphiné a reçu l'empreinte de Louis XI qui gouverna le pays durant plusieurs années, que les Milanais portent d'énormes nœuds de cravate parce qu'ils sont accoutumés à voir des fresques colossales, que les jeunes Français ne font plus l'amour parce qu'ils examinent si Napoléon fut utile à la France, que la bravoure tient à la vanité et au plaisir de faire parler de soi, et que voilà pourquoi tant de maréchaux de France sont sortis de la Gascogne. Mais il recherche les « petits faits vrais », et il recommande l'exactitude, la précision, la réalité. Pas de phrases vagues, pas de mots ambitieux, pas de pathos, mais des faits. « *Facta, facta, nihil præter facta* : les faits ne sont pas si complaisants que les idées, on les toise, on les mesure, on les prouve ». Il se félicite de vivre dans ce dix-neuvième siècle « qui aime tant les détails et avec raison ». Il se moque des écrivains qui « veulent écrire noblement » et qui « craignent de s'avilir » en donnant des détails de mœurs, des détails pittoresques qu'ils ne trouvent pas dignes de la majesté de l'histoire. Il déclare que, pour raconter, pour dire clairement la vérité, il faut avoir le courage de descendre aux plus minces détails. « Plus de détails, crie le banquier Leuwen à son fils, plus de détails ; il n'y a d'originalité et de vérité que dans les détails ! ».

Dans ces détails, Stendhal choisit le trait qui frappe, le trait principal et qu'il faut détacher. Lui-même reconnaît que le penchant naturel de son imagination est de voir ou d'inventer des détails caractéristiques. Lorsqu'il racontait la trahison de la Pietragrua, il insistait sur ce point que la perfide se traînait à genoux le long d'une galerie. Veut-il décrire dans la nouvelle inachevée de *Féder* le désespoir de Valentine, il la représente incapable de se tenir debout, gagnant néanmoins une serre chaude à côté de sa chambre à coucher, et « s'appuyant sur les caisses de quelques orangers que le froid de l'hiver précédent avait tués et que l'on n'avait point encore remplacés ». Veut-il peindre un servile empressement, il montre dans *Rouge et noir* l'abbé de Frilair, et dans *Leuwen* Deverloy ôtant, l'un pour l'archevêque, l'autre pour l'académicien, les arêtes des poissons.

Il a le culte des « petits faits ». S'il parle de la canaille de Rome, il pense aussitôt à la canaille de Paris, et il rappelle qu'il tient de M. d'Agincourt qu'aux bals du dimanche, à la Râpée, avant la Révolution, il y avait des coups de couteau. Souvent, lorsqu'un de ces « petits faits » contrarie une théorie qui lui est chère, il ne le nie pas, ne l'ignore pas : tant pis pour sa théorie. Il reconnaît qu'un savant allemand peut avoir de l'esprit. Quand il remarque que le Poussin est né aux Andelys et Burns en Écosse : « Cela, dit-il tranquillement, pourrait déranger un peu mon système de climats. » Il apprend que Paris compte beaucoup plus de femmes qui se tuent par amour que toutes les villes d'Italie ensemble, et il avoue loyalement qu'il est fort embarrassé, qu'il ne peut répondre à cette objection.

En un mot, Stendhal inaugure le mouvement qui pousse la seconde moitié du dix-neuvième siècle à la recherche du vrai. Qu'il n'ait pas toujours dit la vérité, qu'il ait pillé Carpani et la *Revue d'Édimbourg*, qu'importe? Il conseillait de recourir aux sources, aux mémoires, aux écrits de l'époque, et non aux ouvrages de seconde main : « Les manuscrits renferment la véritable physionomie des siècles, et à lire les originaux, on gagne des idées et du temps. » Il assurait même — le croira

qui voudra — qu'en courant l'Europe de Naples à Moscou, il avait tous les historiens originaux dans sa calèche.

Son influence a été grande sur certains esprits. Mérimée a dit que les idées de Beyle avaient déteint sur les siennes. Malgré Beyle, il étudie le grec, et vainement son ami lui remontrait qu'une fois sur le champ de bataille, il faut tirer, et non polir son fusil. Mais, comme Beyle, Mérimée ne goûte que les anecdotes dans l'histoire, et il préfère celles qui peignent les mœurs d'une époque. Comme Beyle, il regrette l'effacement des caractères : il représente volontiers les âmes énergiques, sauvages, un peu primitives, et il affectionne les personnages que de fortes passions entraînent au crime. Comme Beyle, il ne voulait pas être dupe, ni laisser percer l'émotion. Comme Beyle, il a quelque chose d'ironique et de narquois : Beyle et Mérimée, écrivait Balzac, c'est le feu dans le caillou. Toutefois, si Mérimée a connu Stendhal de bonne heure, de bonne heure Mérimée était un maître, et Beyle enviait son style sobre et ferme.

Taine a, pour parler comme lui, ramassé des idées de Stendhal qui traînaient par terre, et il leur a fait un sort. Mais il a eu la loyauté de reconnaître sa dette. Il vante les « admirables divinations » de Stendhal; il assure que Stendhal a « importé dans l'histoire du cœur des procédés scientifiques », a « marqué les causes fondamentales, » nationalités, climats, tempéraments, a « traité des sentiments en naturaliste et en physicien ». Stendhal est un de ceux qui lui ont appris à « lire par delà le blanc et le noir des pages », à « voir sous la vieille impression, sous le griffonnage d'un texte, le sentiment précis, le mouvement d'idées, l'état d'esprit dans lequel on l'écrivait ». Il n'eût peut-être pas composé sa *Philosophie de l'art* s'il n'avait lu l'*Histoire de la peinture en Italie*. C'est sous l'influence de Stendhal qu'il explique et juge les tragédies de Racine. C'est de Stendhal qu'il tient cette idée que la France du dix-huitième siècle n'est qu'un salon, et que les gens d'alors ne sont que des gens de salon, des gens dont le grand talent est de savoir vivre, mondains, braves par amour-propre, incapables de cette résistance personnelle dont le journal de L'Estoile

fournit tant d'exemples. C'est à Stendhal qu'il a pris cette pensée, qu'il y a du condottiere dans *Napoléon,* et, avant Taine, Beyle avait dit qu'on ne trouve d'analogue au caractère de Napoléon que parmi les condottieri et les petits princes de l'an 1400 en Italie, les Sforza, les Piccinino, les Castruccio Castracani. Le touriste dont Stendhal publie les mémoires n'est-il pas l'ancêtre de Frédéric-Thomas Graindorge? Enfin, dans son esquisse de la volonté, Taine tire des ouvrages de Stendhal et notamment de la *Chartreuse de Parme* un grand nombre de ses preuves (1).

Voilà ce qui sauvera de l'oubli le nom de Stendhal : l'influence qu'il eut sur Taine et quelques autres qui « sont fiers d'être ses élèves (2) ». Mais il n'a pas, quoi qu'on ait dit, créé le roman d'analyse. La France avait eu la *Princesse de Clèves, Manon Lescaut, Marianne, Gil-Blas,* les *Liaisons dangereuses, René, Valérie, Adolphe,* avant le *Rouge et noir* et la *Chartreuse de Parme.* On a proclamé ces deux romans les deux chefs-d'œuvre de l'école moderne. Mieux vaut dire simplement qu'ils n'ont rien de banal, et, comme s'exprimait un contemporain, que les connaisseurs les mettent à part, les distinguent du fatras de la littérature feuilletonesque (3). Mais *Rouge et noir* est un mélange de réel et d'impossible, et la *Chartreuse,* l'ample chronique d'une Italie fictive. Le meilleur roman de Beyle, et le plus intéressant, c'est sa vie.

Ce fut un amateur et un fantaisiste plutôt qu'un artiste, un original plutôt qu'un écrivain original, un écriveur plutôt qu'un écrivain. Il n'avait pas appris de La Bruyère que c'est un métier de faire un livre, et qu'il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Mérimée disait avec raison qu'il donne aux lecteurs un travail pénible, le travail de l'arrangement des idées qu'il aurait dû prendre à sa charge. Il manque trop souvent de mesure et de justesse. Mais on en voudrait aux historiens de la littérature française qui ne citeraient pas son nom. Il a

(1) Cf. sur ce sujet Droz, *Taine et Stendhal* (*Revue des cours et conférences,* 20 février 1896).

(2) Mot de Taine (*la Vie littéraire,* n° 2, 4 novembre 1875).

(3) Old Neck (Forgues), *National,* 1er avril 1842.

et il aura toujours ses dévots. Ils goûtent en lui l' « égotisme », l'originalité qu'il porte en toutes choses, ses airs cavaliers, ce que sa manière a d'ironique et de hardi, de libre et d'impertinent — *frei und frech,* a dit Gœthe, — ce qu'il a de sentimental et de sensuel, ses contradictions et ses contrastes. Ils préfèrent, selon l'expression de Balzac, la littérature des idées à la littérature des images, et ils mettent un mot fin, un aperçu profond, une pensée neuve au-dessus d'une belle tirade et de ce qu'on nomme une belle page. Tout en reconnaissant que Stendhal écrit mal, ils lui trouvent un véritable talent parce qu'il les intéresse, les frappe, les excite, et un véritable style parce qu'il expose naturellement, sans soin, mais sans effort, d'une façon rapide et comme discrète, des sensations vives, des émotions sincères, des observations piquantes. Ils verraient presque des défauts dans ses qualités, et ils excusent ses négligences et ses faiblesses parce qu'il a tâché, parfois avec succès, de « faire ressemblant ».

NOTICES ET LETTRES INÉDITES

LES JEUNES NOBLES, AMIS DE BEYLE

Raymond-Gabriel de Bérenger était, selon Beyle, un excellent jeune homme, un véritable exemple de la maxime *Noblesse oblige*. Né à Paris le 18 juillet 1786, nommé sous-lieutenant au 7e hussards le 31 mars 1809, il fit la campagne d'Autriche, quitta le régiment à la fin de 1812 pour passer à l'état-major du roi de Naples et périt dans la campagne de 1813.

Félix-François-Marie de Sinard, né à Grenoble le 9 février 1781, se présente à l'École polytechnique comme orphelin et vivant chez sa tante, journalière à Grenoble, la citoyenne Bergerand. Il appartient sans doute à la famille de ce Sinard, conseiller au parlement de Grenoble, qui mourut en octobre 1806 et qui avait trois fils, Jean-Jacques, Prosper et Maxime. L'aîné des trois frères, Jean-Jacques, sous-lieutenant au régiment du Limousin, servit dans l'armée de Condé. Prosper et Maxime firent toutes les campagnes de l'émigration jusqu'en 1797, entrèrent alors comme sous-lieutenants au régiment prussien de Courbière, et ils étaient lieutenants lorsque leur père sollicita de Napoléon par l'intermédiaire de Montalivet, son ancien confrère, la faveur de servir la France. Ils furent nommés capitaines dans la deuxième légion du Nord. Maxime, passé au 1er régiment de Prusse et blessé au siège de Flessingue, se retira dans ses foyers en 1809.

Les Monval disaient que leur famille, alliée aux familles les plus distinguées du Dauphiné, était depuis longtemps en possession de la noblesse. Le père, Jean-Baptiste Gamon de Monval, capitaine du génie, avait servi dans l'armée des princes en 1792, dans celle de Condé en 1793, dans celle du roi de Sardaigne en 1794, et reçut des Bourbons le grade de chef de bataillon; mais il n'avait osé rentrer en France que sous le Consulat, et ses deux fils, Auguste et

Alexandre, déclarèrent lorsqu'ils entrèrent à l'École polytechnique que leur mère vivait de son bien à Grenoble, rue de Beaune.

Le cadet des Monval, Alexandre, né comme Beyle en 1783 à Grenoble, élève de l'École polytechnique en 1798, sous-lieutenant du génie en 1801 à l'École de Metz où il eut le premier rang à l'examen de sortie, lieutenant en 1802 et chef du service de son arme au fort Barraux, puis capitaine au 1er bataillon de sapeurs, fut tué le 9 août 1807 par des brigands entre le Vasto et Termoli.

L'aîné, Auguste de Monval, élève de l'École polytechnique en 1798, entre dans l'artillerie, fait trois campagnes à l'armée d'Italie, sert comme capitaine le roi de Naples et comme chef d'escadron le roi d'Espagne, reprend du service en France dans l'année 1813 et devient lieutenant-colonel sous la Restauration.

Gabriel du Bouchage a été pair de France.

EDMOND CARDON

Avant d'être adjoint aux commissaires des guerres, Cardon devait être, comme l'avait été Pierre Daru, élève commissaire, et ce fut cet emploi que sa mère sollicita pour lui. Elle mit en jeu l'influence de Berthier et celle de Joséphine Bonaparte. Déjà le 17 mai 1799 elle écrivait à Barras qu'elle avait donné tous ses soins à l'éducation de son fils, qu'il avait passé deux ans à l'École centrale de Seine-et-Oise, que la moralité de ses principes et son attachement au gouvernement promettaient en lui un sujet distingué. Par deux fois, le 29 novembre et le 16 décembre, elle écrivit à Berthier que son fils était avancé dans les mathématiques et savait la langue anglaise; Joséphine apostilla la première lettre : « Recommandé particulièrement au ministre de la guerre », et joignit à la seconde le billet suivant:

Paris, 25 frimaire an 8.

Vous m'obligerez infiniment, citoyen, de procurer au citoyen *Edmond Cardon* la place qu'il demande. Je suis liée avec sa mère. Vous me mettriez à même de lui donner une marque d'amitié en étant utile à son fils. Je suis avec des sentiments distingués

Joséphine Bonaparte.

Le 22 décembre, sur le rapport de Petiet, Cardon fut nommé à une place d'élève commissaire des guerres et admis à exercer sans appointements les fonctions attribuées à cet emploi près du commis-

saire-ordonnateur Lefeuvre. Quelques mois plus tard, le 3 avril 1800, il devint adjoint provisoire aux commissaires des guerres et aide de camp de Carnot, ministre de la guerre. Il accompagna Carnot dans son voyage à l'armée du Rhin et à l'armée de réserve. Le 23 septembre suivant, il était promu adjoint aux commissaires des guerres et employé près de Dubreton, ordonnateur de la 17e division militaire. Mais il avait l'esprit inquiet et changeant. Le métier de riz-pain-sel le rebuta, et il déclara soudain qu'il « préférait l'état militaire à la partie administrative ». Le 2 novembre 1800, il était nommé sous-lieutenant au 12e dragons et employé comme aide de camp près du général de brigade et inspecteur des fortifications Carnot-Feulint; il a, disait ce dernier, « toutes les qualités propres à faire un excellent officier soit d'état-major, soit de troupes à cheval ». Mais Carnot-Feulint cessa d'appartenir à l'état-major général de l'armée le 28 mars 1802, et Cardon fut, sur sa demande, admis au traitement de réforme. Un riche mariage avec une cousine des demoiselles Auguié le fit sortir pour toujours de l'armée. Il pria le ministre d'accepter sa démission, et Ney, devenu son cousin par alliance, appuya sa demande : « Veuillez, écrivait Ney le 30 janvier 1804, m'obliger dans la personne d'un de mes cousins qui présente sa démission de sous-lieutenant. Un mariage considérable qu'il doit contracter sous huit jours l'oblige d'être libéré du service militaire. Cette considération sera pour moi le service le plus essentiel et dont je me rappellerai toujours avec le plus grand plaisir. » La démission de Cardon fut acceptée le 2 février suivant. Quatre ans plus tard il entrait dans l'administration. Il fut, le 24 mars 1808, nommé membre du conseil de préfecture du département du Pas-de-Calais avec cette mention : « Propriétaire considérable, capitaine de la garde nationale, jeune homme capable et instruit, ayant l'honneur d'appartenir à M. le maréchal Ney qui le recommande. » Le 1er août 1810 il devenait, comme Beyle, auditeur au conseil d'État. Sous-préfet de l'arrondissement d'Arras (14 janvier 1811), il fut remplacé à la première Restauration. Durant les Cent-Jours (23 mars 1815) il demande à ne pas retourner à Arras, « vu le peu d'importance de la place et l'extrême travail auquel elle assujettit ». Selon Beyle, il se brûla la cervelle lorsqu'il sut l'arrestation de Ney. « Il n'était compromis en rien; ce fut exactement folie éphémère causée par l'extrême vanité de courtisan de s'être vu un maréchal et un prince pour cousin. » Il avait été fait baron de Montigny et, après avoir prouvé qu'il avait 34,800 francs de revenus, autorisé à fonder un majorat auquel il promettait d'affecter six fermes et leurs terres situées dans les arrondissements de Watten, Furnes et Hazebrouck.

LA NOMINATION DE BEYLE
AU GRADE DE SOUS-LIEUTENANT

I

Au quartier-général de Milan, le 1er vendémiaire de l'an IX de la République française, une et indivisible.

Brevet provisoire pour tenir rang de sous-lieutenant.

ÉTAT

DES SERVICES ET CAMPAGNES DU CITOYEN HENRI-MARIE BEYLE né à Grenoble, département de l'Isère, le 23 janvier 1783.

Services. ***Campagnes, actions, blessures.***

Brune, Conseiller d'État, général en chef, nomme le citoyen Henri-Marie Beyle au grade de sous-lieutenant en récompense de sa bonne conduite et de ses talents;

Ordonne qu'il soit reçu et reconnu en cette qualité, et qu'il jouisse à compter du 1er vendémiaire des émoluments et prérogatives affectés à son grade.

Le présent brevet, n'étant que provisoire, sera adressé par le chef de l'état-major général au ministre de la guerre pour être soumis à l'approbation du gouvernement.

Brune.

II

Au quartier-général à Milan, le 24 vendémiaire an IX de la République française, une et indivisible.

Oudinot, général de division, chef de l'état-major général, au citoyen Daru, inspecteur aux revues.

J'ai l'honneur de vous adresser, citoyen inspecteur, le brevet provisoire de sous-lieutenant accordé par le général en chef au citoyen Beyle pour lequel vous vous intéressez. Je me félicite d'avoir trouvé l'occasion de faire quelque chose qui puisse vous

être agréable. Ne doutez pas de mon empressement à la saisir toutes les fois que vous voudrez m'en fournir les moyens.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Oudinot.

III

Au quartier-général à Milan, le 25 vendémiaire an IX de la République française, une et indivisible.

Oudinot, général de division, chef de l'état-major général, au citoyen Daru, inspecteur en chef aux revues, à Milan.

J'ai l'honneur de vous prévenir, citoyen, que le citoyen Beyle, sous-lieutenant, doit être porté sur l'état que je vous ai adressé pour servir à la solde des officiers de l'état-major. Je vous prie d'y comprendre cet officier à la suite de ceux de son grade.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Oudinot.

IV

Milan, le 30 vendémiaire an IX.

Daru à Durosnel.

Vous connaissez, mon cher citoyen, le citoyen Beyle qui travaillait avec moi dans mon salon doré, et que son courage a emporté sur les traces du premier consul au delà des Alpes. Il y a si bien mérité que le général en chef l'a nommé à une sous-lieutenance. En attendant qu'on puisse lui désigner un corps, c'est-à-dire qu'il se présente une vacance, il a été attaché à l'état-major par la lettre dont je joins copie. Je vous prie de faire de votre mieux pour qu'il soit compris sur le tableau que le ministre arrêtera des officiers de l'état-major de notre armée.

Ceci n'est point une recommandation comme tant d'autres. Beyle est mon parent, et il a griffonné dans les bureaux de la guerre. Ainsi vous voyez bien que vous ne pouvez pas en faire moins qu'un sous-lieutenant. Dans quelques mois, je vous demanderai pour lui du galon. En attendant, je charge Martial de vous tourmenter jusqu'à ce que cette affaire soit finie, et, s'il le faut, je vous enverrai pour vous séduire la Vénus de Médicis que Mazeau est chargé d'enlever.

Je vous embrasse, ainsi que Maisonneuve.

Daru.

V

Au quartier-général de Milan, le 1er brumaire an IX
de la République française, une et indivisible.

Lettre de service provisoire pour tenir rang de sous-lieutenant dans le 6e régiment de dragons.

Davout, général de division, commandant en chef la cavalerie de l'armée,

En exécution de l'arrêté des consuls de la République et instructions du ministre de la guerre du 9 fructidor an VIII et des ordres du général Brune, commandant en chef de l'armée d'Italie.

Je nomme le citoyen Henry-Marie Beyle sous-lieutenant en pied au 6e régiment de dragons pour y exercer les fonctions de ce grade,

Ordonne qu'il soit reçu et reconnu en cette qualité, et qu'il jouisse à compter du 1er brumaire an IX des émoluments et prérogatives affectés à son grade.

La présente lettre de service, n'étant que provisoire, sera adressée au ministre de la guerre pour être soumise à l'approbation du gouvernement.

Louis Davout.

Vu et approuvé par le général en chef de l'armée d'Italie. Par ordre du général en chef, le général de division, chef de l'état-major général de l'armée :

Oudinot.

VI

Daru, inspecteur aux revues, au citoyen Duresnel, chef du bureau de la cavalerie au département de la guerre.

Au quartier-général de Milan, le 24 brumaire an IX
de la République française.

Permettez, mon cher et ancien collaborateur, que je réclame vos bontés en faveur du citoyen Beyle, mon cousin, auquel le général Davout a bien voulu accorder une sous-lieutenance dans le 6e régiment de dragons. Le général Brune l'avait promu à ce grade par son arrêté du 1er vendémiaire an IX. En le plaçant dans votre cavalerie, j'ai pensé que vous ne lui refuseriez pas quelque bienveillance et un peu d'amitié. Je désire que vous le fassiez confirmer dans sa nouvelle place; vous m'obligerez particulièrement en ren-

dant service à ce jeune homme que vous avez peut-être connu vous-même lorsque je le faisais travailler avec moi à la première division.

Recevez, mon cher Durosnel, l'assurance de mon attachement.

DARU.

Je vous ai déjà écrit à ce sujet; mais je n'ai pu alors vous envoyer le brevet provisoire que nous n'avions pas encore. Le voici.

VII

DAVOUT, *général de division, commandant en chef la cavalerie de l'armée, au ministre de la guerre.*

Milan, 22 pluviôse an IX.

... Le sous-lieutenant Millot ayant demandé sa retraite, le général en chef a nommé à sa place le citoyen Bayle (*sic*), sous-officier, parent de l'inspecteur Daru.

VIII

Rapport fait aux consuls par le ministre de la guerre.

Paris, le 17 floréal an IX.

Je propose aux consuls de confirmer dans l'emploi de sous-lieutenant en remplacement du citoyen Millot, dont la retraite est proposée, le citoyen Beyle (Henry-Marie), provisoirement nommé à cet emploi par ordre du général en chef Brune le 1er brumaire an IX. Ce jeune militaire, d'abord attaché à l'état-major du général en chef, est noté comme ayant de l'intelligence, une bonne conduite et des connaissances.

IX

Arrêté du premier Consul.

5 messidor an IX.

Les citoyens Canclaux et Beyle sont nommés sous-lieutenants à prendre date du 1er brumaire an IX, le premier en remplacement du citoyen Collignon retiré, et le second en remplacement du citoyen Millot, dont la retraite est ordonnée.

X

Le ministre de la guerre au citoyen Beyle.

Paris, 12 messidor an IX.

Je vous préviens, citoyen, que par un arrêté du 5 de ce mois le premier Consul vous a confirmé à dater du 1er brumaire an IX dans l'emploi de sous-lieutenant vacant au 6e régiment de dragons par la retraite du citoyen Millot. Je donne avis de cet arrêté au commandant du régiment afin qu'il vous fasse reconnaître dans l'emploi qui vous est confié. Il est nécessaire pour l'expédition de votre brevet que vous me fassiez parvenir votre acte de naissance et les pièces justificatives de vos services.

XI

[Le 22 juillet 1801, Beyle envoyait au ministre les pièces exigées. Voici sa lettre.]

Brescia, le 3 thermidor an IX.

Beyle, sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, au citoyen ministre de la guerre.

Conformément à votre lettre du 12 messidor dernier, j'ai l'honneur de vous envoyer, citoyen ministre, trois pièces nécessaires pour l'expédition de mon brevet. Ma nomination de sous-lieutenant de cavalerie faite par le général en chef Brune, le 1er vendémiaire an IX, et la lettre de service dans le 6e dragons que le général Davout, commandant en chef la cavalerie de l'armée, voulut bien m'accorder le 1er brumaire, même année, sont déjà dans vos bureaux.

Salut et respect.

H. Beyle.

Suivent trois pièces; en homme d'ordre et qui sort des bureaux Beyle les a cotées et parafées de ses initiales :

« 1re pièce pour l'expédition du brevet du citoyen Beyle, sous-lieutenant au 6e dragons. H. B. » (C'est son acte de naissance.)

« 2e pièce pour l'expédition du brevet du citoyen Beyle, sous-lieutenant au 6e dragons. H. B. »

A Lody, le vingt-huit vendémiaire an IX de la République française, une et indivisible.

Le Baron, chef de brigade, commandant le 6e régiment de dragons, atteste que le citoyen Henry-Marie Beyle, natif de Grenoble,

est entre au corps comme enrôlé volontaire le 6 thermidor an VIII et a fait partie d'un détachement stationné à Sarreguemines; que, sur le compte qui m'a éte rendu par le commandant de ce détachement de la conduite du citoyen Beyle et de ses connaissances, j'avais envoyé l'ordre de le faire recevoir *brigadier* et *maréchal des logis* pour solliciter pour lui une sous-lieutenance, qu'il est parti du détachement avant l'arrivée de l'ordre de sa réception, et qu'il a rejoint les escadrons dont il fait partie.

Le chef de brigade,
LE BARON.

« 3ᵉ pièce pour l'expédition du brevet du citoyen Beyle, sous-lieutenant au 6ᵉ dragons. H. B. »

Dragons, 6ᵉ *régiment.*

Nous, membres composant le Conseil d'administration du 6ᵉ régiment de dragons, certifions que le citoyen Henry-Marie Beyle, natif de Grenoble, est entré au corps le 6 thermidor an VIII, et qu'il a fait depuis cette époque jusqu'au 1ᵉʳ vendémiaire partie d'un détachement stationné à Sarreguemines et est actuellement en activité de service aux escadrons.

Lody, ce vingt-huit vendémiaire an neuf.

PERROT, LOUP, NARDIN, MEURISSE, LENORMAND,
LE BARON, chef de brigade commandant.

ORDRE ET CERTIFICATS DU GÉNÉRAL MICHAUD

1

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Corps de troupes dans la Cisalpine, 3ᵉ *division.*

Au quartier général à Brescia, le 1ᵉʳ jour complémentaire an IX.

Le général de division Michaud ordonne au citoyen Henry M. Beyle, sous-lieutenant au 6ᵉ régiment de dragons, de partir demain de Brescia pour rejoindre son corps à Savigliano, département du Tanaro en Piémont. Il lui sera à cet effet délivré une route par le commissaire des guerres.

MICHAUD.

II

(Même en-tête et même date.)

Le général divisionnaire Michaud, commandant la 3e division, certifie que le citoyen Henry M. Beyle, sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, a rempli près de lui les fonctions d'aide de camp depuis le 12 pluviôse an IX jusqu'à ce jour, et qu'il ne peut que se louer de la manière délicate et distinguée avec laquelle il n'a cessé de faire son service. Il saisit l'époque de son départ pour rejoindre le corps auquel il est attaché, pour lui donner ce témoignage de son estime et de son amitié, ainsi que de la satisfaction qu'il a eue de son excellente conduite.

MICHAUD.

III

Je soussigné certifie qu'à l'ouverture de la campagne du Mincio (1801), au commencement de l'an IX, ayant à remplacer un de mes aides de camp, j'ai fait choix de M. Henri Beyle sur les rapports avantageux qui m'avaient été faits de cet officier.

Je ne puis que rendre le témoignage le mieux mérité de la bonne conduite de M. Beyle ainsi que de sa bravoure et de l'intrépidité dont il a donné des preuves dans le cours de cette campagne et notamment au combat en avant de Castelfranco. Il s'est d'ailleurs toujours acquitté avec autant de zèle et d'exactitude que d'intelligence des différentes missions dont il a été chargé et dans lesquelles il a fait preuve de connaissances administratives.

Je saisis avec plaisir l'occasion de rendre justice à ce brave officier en lui délivrant le présent.

A Paris, le 25 thermidor an XIII.

Le général de division inspecteur-général d'infanterie,

MICHAUD.

LA DÉMISSION DU SOUS-LIEUTENANT BEYLE

I

6e régiment de dragons.

Je soussigné, sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, déclare donner ma démission de l'emploi que j'occupe au dit corps.

H. BEYLE.

Savigliano, le 1er thermidor an X.

II

[Le général de division Barbou, qui commandait à Turin, accepta la démission de Beyle le 3 août :]

Le conseil d'administration du 6e régiment de dragons est autorisé à accepter la démission du citoyen Beyle, sous-lieutenant au dit corps.

Turin, le 15 thermidor an X.

Le général de division,
G. Barbou.

III

[Le 8 août suivant, le conseil d'administration du régiment acceptait la démission de Beyle :]

Vu l'autorisation du général de division Barbou, le conseil d'administration du 6e de dragons, sauve l'approbation du ministre de la guerre, accepte la démission cy-dessus.

Savigliano, ce 20 thermidor.

Le Baron, *chef de brigade.* Pollet,
Lenormand, Garavaque, Henno,
Debelle, Alexandre Frère.

[Et le 13, il demandait l'approbation du ministre :]

A Savigliano, le 25 thermidor an X
de la République française.

Le conseil d'administration du 6e régiment de dragons au ministre de la guerre.

Citoyen ministre,

Nous avons l'honneur de vous adresser la démission que vient de nous donner le citoyen Beyle, sous-lieutenant au régiment. Nous croyons ne devoir l'accepter que d'après votre approbation.

Nous avons l'honneur de vous saluer respectueusement.

Le Baron, *chef de brigade.* Pollet,
Lenormand, Garavaque, Henno,
Debelle, Alexandre Frère.

[Le 15 septembre (28 fructidor), le ministre de la guerre, Berthier, soumettait à l'approbation du premier Consul quatre démissions

offertes par des officiers de troupes à cheval, Beyle, Bidoyen, Lachapelle et Peigné : Beyle, disait-il, n'avait pas énoncé de motif, mais le conseil d'administration du 6e de dragons, autorisé par le général de division Barbou, avait accepté provisoirement sa démission.]

[Les consuls acceptèrent la démission de Beyle, et le troisième jour complémentaire de l'an X, ou 20 septembre 1802, le ministre écrivait au commandant du 6e régiment de dragons :]

Je vous préviens, commandant, qu'en vertu de l'autorisation des consuls du 28 fructidor dernier, j'ai accepté la démission offerte par le citoyen Beyle de son emploi de sous-lieutenant au régiment que vous commandez. Vous voudrez bien faire rayer cet officier des contrôles dudit régiment.

LE LIEUTENANT ROBERT

Léon-François-Xavier Robert, fils de François-Xavier Robert et de Marie-Ursule Bouchon, était né le 16 mai 1780 à Beurey, dans la Meuse. Entré au 5e régiment de chasseurs en octobre 1798, brigadier en janvier 1799, maréchal des logis le 22 août 1799, il avait fait les campagnes de l'an VII aux armées d'Helvétie et du Danube lorsqu'il fut nommé par Masséna le 28 juillet 1800 sous-lieutenant au 6e dragons pour s'être particulièrement distingué à l'affaire du pont du Var, et confirmé par un arrêté du 15 décembre 1800. Canclaux le juge alors capable d'apprendre et zélé; Kellermann, un peu étourdi, mais plein de bonne volonté. Lieutenant le 27 novembre 1805, aide de camp du général Poinsot le 20 juillet 1806, il est promu capitaine le 27 juillet 1809. Le 17 février 1811, il entre comme lieutenant aux dragons de la garde. Il y devient capitaine (12 octobre 1813) et chef d'escadron (28 novembre 1813). Il était en non-activité lorsque son père, capitaine de la gendarmerie du département de la Meuse, demanda sa retraite en exprimant le désir que son fils fût appelé à lui succéder. Le 16 avril 1815, Robert fut nommé capitaine de gendarmerie à Bar-le-Duc en remplacement de son père, et une ordonnance du roi en date du 29 août 1815 le confirma dans ce commandement. A vrai dire, il avait servi l'usurpateur durant les Cent-Jours; il était alors à Verdun avec sa compagnie. Mais ce fut lui qui porta à Paris, au nom de la garnison, « les expressions de fidélité et de dévouement au roi », et le général Dumolard attestait que Robert avait été chargé par le conseil défensif de tous les pourparlers avec le général-major Wouitch qui

commandait la brigade russe devant Verdun. Wouitch même recommandait Robert au ministre, écrivait que Robert était un brave militaire qu'il fallait conserver dans le commandement de la compagnie de son père, et le ministre de la guerre faisait répondre par une « lettre jolie » que la recommandation de Wouitch était pour Robert un témoignage honorable et un nouveau motif de lui mériter la bienveillance du roi et le maintien de son emploi. Robert eut bientôt l'occasion de rendre à la monarchie des Bourbons un service signalé. Le préfet de la Meuse lui ordonna de se rendre le 9, puis le 12 février 1816, au domicile du conventionnel Courtois à Rambluzin. (Cf. Welvert, *La saisie des papiers de Courtois*, p. 21.) Robert saisit cinq cartons qui renfermaient des papiers, ainsi qu' « un dépôt sacré appartenant à l'auguste famille des Bourbons : 1° une lettre de S. M. la reine de France à Madame Élisabeth ; 2° une lettre de S. M. la reine de France à Mme la duchesse d'Angoulême ; 3° l'interrogatoire de S. M. la reine de France aux Tuileries, lors de son retour à Varennes ; 4° une lettre de S. M. la reine de France au président du tribunal révolutionnaire ; 5° une lettre de Marc-Antoine Martin au président du tribunal révolutionnaire, qui demandait à défendre la reine ; 6° les cheveux de S. M. la reine ; 7° le tricot après lequel S. M. travaillait lors de sa captivité ; 8° un ruban rose qui lui servait de ceinture ; 9° un gant de Mgr le dauphin ; 10° deux autres petits ouvrages appartenant aussi à S. M., le tout écrit et signé de sa main. » Lui-même vint à Paris remettre au ministre de la police générale les papiers de Courtois et la lettre de Marie-Antoinette à Madame Élisabeth, qu'il jugeait « touchante et sublime ». Il fut présenté à la duchesse d'Angoulême et à Louis XVIII : « Je suis content de votre service, lui dit le roi, je ne vous oublierai pas. » Recommandé en outre par Decazes et Oudinot, Robert conserva, malgré l'ordonnance sur la gendarmerie, la place qu'il occupait dans son pays natal, et reçut la croix de Saint-Louis. Nommé chef d'escadron de la compagnie du Pas-de-Calais le 18 décembre 1818, il permuta et le 8 mai 1829 passa dans celle de la Moselle. Promu le 23 juin 1832 au grade de lieutenant-colonel et chargé de commander la 9e légion de l'arme à Niort, il emporta les regrets de la population messine et meusienne. « Il est pénible, disait un député au nom de ses collègues de la Meuse et de la Moselle, de perdre un si excellent citoyen et un officier supérieur qui était en possession de l'estime de tous les hommes de bien », et le général Delort louait sa fermeté et sa prudence, ses manières affables, son excellent ton, qui lui valaient la considération publique et l'affection des habitants. Colonel chef de la 9e légion deux ans après (23 juin 1834), commandeur de la Légion d'honneur (27 avril 1838), Robert fut mis à la retraite le 6 avril 1840. Il était riche d'ailleurs ; une veuve

sans enfants, Mme Jacobé, née Godmard, qu'il épousa en 1827 et qui mourut l'année d'après, lui avait laissé une fortune de 225,000 francs en biens-fonds.

BEYLE ADJOINT PROVISOIRE AUX COMMISSAIRES DES GUERRES

I

Daru à Beyle.

Berlin, le 29 octobre 1806.

MONSIEUR,

D'après les témoignages favorables qui m'ont été rendus sur votre compte, je vous préviens que je vous ai désigné pour être employé en qualité d'adjoint aux commissaires des guerres.

Je ne doute pas que vous ne justifiiez mon choix par votre zèle à remplir vos nouveaux devoirs.

Vous voudrez bien vous rendre sans délai à Brunswick, où vous prendrez le service de la place conformément aux instructions que je vous ferai parvenir.

J'ai, Monsieur, l'honneur de vous saluer.

DARU.

II

Daru à Dejean.

Berlin, le 15 novembre 1806.

MON GÉNÉRAL,

Les circonstances ayant été trop urgentes pour me permettre d'attendre l'envoi des commissaires des guerres venant de l'intérieur de la France, je me suis trouvé dans la nécessité de faire quelques nominations provisoires dont je crois devoir rendre compte à Votre Excellence, et j'ai en conséquence l'honneur de la prévenir que j'ai accordé des lettres de service d'adjoint provisoire aux commissaires des guerres :

A M. Beyle, qui a déjà l'honneur d'être connu de Votre Excellence et qui mérite son intérêt et sa bienveillance.

M. Baudon, beau-frère de M. Villemanzy et frère du commissaire des guerres Baudon, qui réunit tous les titres nécessaires pour bien exercer cet emploi.

M. Besnard, fils de M. le sous-préfet de Saint-Omer, qui a reçu une très bonne éducation et qui annonce de très heureuses dispositions; ce jeune homme appartient d'ailleurs à une famille recommandable que je désire obliger.

En suppliant Votre Excellence de vouloir bien approuver ces nominations, j'ai l'espoir qu'elle daignera accorder sa bienveillance aux trois personnes que j'ai l'honneur de lui recommander.

Agréez, mon général, l'hommage de mon respect.

DARU.

III

Dejean à Daru.

Paris, le 16 décembre 1806.

Le ministre directeur à M. Daru, conseiller d'État, intendant-général de la Grande Armée et des pays conquis.

Je vous préviens, Monsieur l'intendant-général, que sur le compte qui m'a été rendu de votre lettre du 15 novembre dernier, j'ai approuvé les lettres de service que vous avez accordées à MM. Beyle, Baudon et Besnard pour les employer en qualité d'adjoints provisoires à la Grande Armée.

Lorsqu'il y aura lieu, je ferai valoir avec plaisir la bonne opinion et les recommandations que vous m'avez adressées en leur faveur.

Je vous salue avec la considération la plus distinguée.

BEYLE DEMANDE A ALLER EN ESPAGNE

Lintz, le 2 janvier 1810.

A Son Excellence M. le général Dejean, ministre de l'administration de la guerre.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de supplier Votre Excellence de vouloir bien m'employer en Espagne. Adjoint depuis près de quatre ans, ayant constamment fait fonctions de commissaire des guerres, j'espère par mes services en Espagne mériter la bienveillance de Votre Excellence.

Je la prie d'agréer avec bonté l'hommage de mon profond respect.

Le commissaire des guerres adjoint,
DE BEYLE.

BEYLE, AUDITEUR, DEMANDE A RESTER ADJOINT AUX COMMISSAIRES DES GUERRES

Lyon, le 24 août 1810.

MONSEIGNEUR,

Sur la demande de M. le comte Daru, Sa Majesté a daigné me désigner auditeur au Conseil d'État par son décret du 1er août dernier. Je désirerais infiniment ne pas perdre mon rang d'adjoint titulaire aux commissaires des guerres et mon rang d'ancienneté dans le corps. J'ai acquis l'un et l'autre par quatre années de travaux assidus et de quelque distinction, puisque, n'ayant été longtemps qu'adjoint provisoire, je n'ai jamais fait que les fonctions de commissaire des guerres et ai été un an intendant à Brunswick.

Daignez, Monseigneur, agréer l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

DE BEYLE.

BEYLE DEMANDE A ÊTRE COMMISSAIRE DES GUERRES

(Sans date, mais évidemment de février 1812.)

Les titres que M. H. Beyle, adjoint, aurait pour être nommé commissaire des guerres :

Sont d'avoir toujours été employé à l'armée,

D'y avoir toujours fait les fonctions de commissaire des guerres, même n'étant qu'adjoint provisoire,

D'avoir été intendant des domaines à Brunswick.

Il est persuadé que MM. Daru et Villemanzy, sous les ordres desquels il a eu l'honneur de servir, lui rendraient un témoignage avantageux.

Peut-être les fonctions civiles que M. Beyle exerce ne doivent-elles pas le priver d'avancer à son rang par ordre d'ancienneté.

Il sent bien qu'il ne peut demander à être nommé au choix, quoiqu'à Schœnbrunn M. l'intendant-général ait demandé pour lui le grade de commissaire des guerres.

Mais il lui serait cruel de n'être pas nommé à son tour; ce qui pourrait faire croire qu'il y a des reproches à lui faire.

D'ailleurs, s'il sait quelque chose, c'est dans le métier de commissaire des guerres auquel il a été préparé en travaillant dans les bureaux de la guerre sous le ministère de M. le maréchal Berthier, et il espère pouvoir encore être utile en cette qualité.

DE BEYLE.

DÉCLARATION DE BEYLE SUR L'AFFAIRE DU 24 MAI 1813

M. de Beyle, auditeur au Conseil d'État, fait la déclaration suivante :

Se trouvant le 24 mai 1813, au matin, au convoi des voitures du quartier général, a entendu crier *aux Cosaques,* et sur-le-champ M..., capitaine, membre de la Légion d'honneur, employé à la direction du convoi, demanda avec sollicitude aux soldats si leurs armes étaient en état. M. de Beyle s'est approché du groupe de soldats qui était environ à cinquante pas de la tête du convoi, pour voir si leurs armes étaient en état. Ces soldats avaient l'air troublé et mettaient peu d'activité à leurs mouvements. Le soussigné a été frappé de leur petit nombre. L'officier, membre de la Légion d'honneur, dont il a été question, est venu prendre quelques soldats pour les mener à la queue du convoi. La fusillade a commencé. Le soussigné s'informant de la direction que prenaient les Cosaques et de leur nombre, il lui a été généralement répondu qu'ils étaient au nombre de vingt-cinq ou trente. Le soussigné, se trouvant près d'un petit chemin qui traverse le village à gauche de la route et pensant que les Cosaques pourraient pénétrer par cette route, y a fait une centaine de pas. Comme il revenait au grand chemin traversant le village et sur lequel le convoi stationnait, il a trouvé M..., chef de bataillon au service de S. M. le roi de Westphalie, qui entrait dans le petit chemin avec trois ou quatre soldats qu'il allait placer en vedette. Le soussigné, revenant à la tête du convoi, y a trouvé les gendarmes qui ne paraissaient pas s'en être écartés. Il a appris alors que S. E. M. le duc de Frioul avait été gardé dans ce village par quelques compagnies. Il s'est tenu depuis ce moment où il pensait qu'on ne courrait plus aucun risque, sur le flanc des voitures, le long d'un ruisseau assez profond qui borde la route à gauche en venant à Görlitz. Le soussigné a appris qu'un employé des bureaux de S. E. M. le ministre secrétaire d'État avait été grièvement blessé. Il résulte de l'exposé ci-dessus que le soussigné, se trouvant dans une voiture vers la tête du convoi lorsque l'attaque a eu lieu, n'a rien vu d'important.

Görlitz, le 24 mai 1813.

DE BEYLE, auditeur.

LETTRE DE BEYLE A SA SOEUR

[Cette lettre inédite, qui nous est communiquée par M. Stryienski, met hors de doute l'entretien de Napoléon avec Beyle. On y re-

marque la colère de l'auditeur contre son père (le bâtard) qui refuse de lui constituer un majorat et, par là, de lui obtenir la B. (la baronnie). Les mots « prends la baronnie » signifient sans doute que Pauline doit néanmoins donner à son frère le titre de baron. Beyle recommande à sa sœur de lui écrire sous le couvert de M. Meneval.]

Glogau, le 9 juin 1813.

Ma chère amie, je suis en marche pour mon gouvernement de Sagan. Je ne me suis pas ennuyé depuis que j'ai quitté le quartier général et la cour. Chaque jour le billet de logement me donne entrée à une comédie différente. J'aime à tomber ainsi au milieu de sept à huit personnes. Le lendemain, quand je pars, je suis déjà aimé et haï, et j'ai eu la vue de deux ou trois caractères différents.

Je suis outré de la conduite du bâtard. Je le lui ai écrit. Si j'avais eu la B., je serais mieux. Il y a huit jours que j'aie eu une longue conversation avec S. M. Prends la B^ie et écris-moi toujours sous l'enveloppe de M. M^al. J'ai grand tort de dire toujours. Tu ne t'en es jamais servi.

VALLIER,
caporal.

Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près la Tour du Pin, à la Tour du Pin, dép. de l'Izère.

BEYLE DEMANDE LA CROIX BLEUE

Beyle à Montalivet, ministre de l'intérieur.

Paris, le 27 décembre 1813.

MONSEIGNEUR,

A la réception de la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire hier 26, je me suis rendu auprès de M. le comte de Saint-Vallier, que je dois accompagner dans sa mission, pour prendre ses ordres.

J'ai été à Moscou; j'ai fait la campagne dernière pendant laquelle j'ai été intendant à Sagan. Je suis revenu de cette campagne avec la fièvre nerveuse, maladie de laquelle je ne suis pas entièrement remis. J'ai fait les campagnes de Vienne et de Berlin. Enfin, je suis auditeur de 1re classe et inspecteur du mobilier de la couronne depuis près de quatre ans. J'ai pris la liberté de mettre ces titres sous les yeux de V. E. afin que, si je m'acquitte à sa satisfaction de la

mission qu'elle a bien voulu me confier, elle puisse me présenter à S. M. comme digne de quelque distinction.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, de V. E. le très humble et très obéissant serviteur.

De Beyle,
auditeur envoyé à Grenoble.

PROCLAMATIONS DE 1814, CONTRESIGNÉES PAR BEYLE

Le Sénateur, comte de l'Empire, commandant de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre impérial de la Réunion, commissaire extraordinaire de Sa Majesté,

Aux propriétaires et habitants de toutes les classes de la 7e division militaire.

Je viens, braves habitants de la 7e division militaire, mes chers compatriotes, vous apporter des consolations et des espérances de paix qui ne tarderont pas à se réaliser, et dont le succès tient à votre conduite et à l'attitude que vous aurez dans la circonstance critique où se trouve une partie de cette division militaire.

La paix est le vœu général de la France, l'Empereur la désire aussi vivement que vous, et fera tous les sacrifices compatibles avec la dignité de la nation et celle de sa couronne. Vous vous rappelez que, dans son discours au corps législatif, il a dit : « Monarque et père, je sens ce que la paix ajoute à la sécurité du trône et à celle des familles. » Vous ne devez donc pas douter que les vœux du prince ne soient d'accord avec les nôtres. Ayons de la confiance et rendons-nous dignes de ce bienfait.

Les bases des préliminaires de paix ont été proposées par nos ennemis ; ils ont donc jugé qu'elles ne leur étaient pas défavorables ; peut-être espéraient-ils que l'Empereur les refuserait, mais la France, au contraire, les a acceptées sans discussion, sans modification.

Réunissez donc tous vos efforts, mes chers compatriotes ; la patrie, l'honneur vous appellent. Vous ne souffrirez point que votre territoire devienne la proie de l'étranger. Ralliez-vous à la voix de vos fonctionnaires civils et militaires qui jouissent à juste titre de la confiance du gouvernement, de la vôtre et de la mienne. Empressez-vous d'offrir tous les sacrifices qu'exige la défense des frontières.

A Grenoble, le 6 janvier 1814.

Le comte de Saint-Vallier.
L'auditeur au Conseil d'État,
De Beyle.

Le Sénateur, etc.

Considérant qu'il est nécessaire de donner un chef aux gardes nationales, aux corps francs et aux levées en masse qui s'organisent pour expulser l'ennemi du territoire de la 7e division militaire; qu'il est important que ce chef réunisse la confiance des citoyens et des talents militaires éprouvés;

Vu l'urgence,

Arrête:

Article premier. — M. le général de division comte Marchand, grand-aigle de la Légion d'honneur, est nommé commandant en chef des gardes nationales, corps francs et levées en masse qui seront organisées dans les départements du Mont-Blanc et de l'Isère.

Art. 2. — M. le général Marchand est invité à se concerter avec M. le général Laroche, commandant la 7e division militaire.

Art. 3. — Les autorités civiles et militaires obtempéreront aux demandes qui leur seront faites directement, dans les cas d'urgence, par M. le commandant en chef; ces demandes devront ultérieurement être soumises à l'approbation du commissaire extraordinaire de Sa Majesté.

Art. 4. — MM. les préfets des départements du Mont-Blanc et de l'Isère sont chargés de l'exécution du présent arrêté, qui sera adressé sur-le-champ à Son Excellence le ministre de la guerre.

A Grenoble, le 7 janvier 1814.

Le comte de Saint-Vallier.
L'auditeur au Conseil d'État,
De Beyle.

Le Sénateur, etc.

Vu l'urgence, l'état de maladie où se trouve M. le général baron Laroche, la demande qu'a faite ce général d'être remplacé, la nécessité de concentrer l'action des forces destinées à la défense de la division;

En vertu des pleins pouvoirs à nous délégués par Sa Majesté,

Arrêtons ce qui suit:

Article premier. — M. le général comte Marchand, nommé par Sa Majesté commandant en chef des gardes nationales de l'Isère, est nommé commandant en chef de la 7e division militaire.

Art. 2. — MM. les officiers généraux et les troupes existant dans l'étendue de la 7e division sont placés immédiatement sous les ordres de M. le général comte Marchand. MM. les généraux resteront au poste où ils se trouvent jusqu'à ce qu'ils reçoivent des ordres du général Marchand.

Art. 3. — Le présent arrêté sera adressé sans délai à S. E. le ministre de la guerre.

A Grenoble, le 16 janvier 1814.

Le comte de Saint-Vallier.
L'auditeur au Conseil d'État,
De Beyle.

LETTRES DE 1814

Toutes les lettres qui suivent, signées par Saint-Vallier, sont écrites par Beyle, et sans doute il en est l'auteur, car elles ont l'allure plus aisée, plus rapide que les lettres écrites par Saint-Vallier.

Au duc de Feltre.

Grenoble, 12 janvier 1814.

Outre les embarras que nous donne le voisinage de l'ennemi, qui tous les jours fait le coup de fusil à nos avant-postes d'Annecy, j'en éprouve encore un fort grand par la difficulté de savoir ce qu'il est à propos de faire des 1,780 hommes formant les garnisons de Barraux et de Grenoble. Ces troupes sont réunies à Chambéry pour couvrir l'entrée de la vallée de l'Izère (*sic*) et la route d'Italie par le Mont-Cenis. Cette route me semble d'autant plus importante que les pas du Simplon et du Saint-Bernard sont occupés.

Votre Excellence, par sa lettre du 8 janvier, prescrit au général de La Roche de mettre à l'abri d'un coup de main les places des Hautes-Alpes et surtout de ne pas laisser prendre Barraux et Grenoble. Ces deux places exigent une garnison de 1,800 hommes. C'est tout ce que nous avons.

M. le général Musnier, par sa lettre du 11 janvier, demande que nous envoyions nos 1,780 hommes au Pont-d'Ain. Ce général agit, dit-il, en vertu d'ordres de Votre Excellence, en date des 3, 4 et 6 janvier.

L'esprit de l'ancienne Savoye n'est rien moins que sûr. Il est extrêmement probable que quarante-huit heures au plus après le départ de nos 1,780 hommes, Barraux sera pris *comme le fort l'Écluse*. Or il y a à Barraux 48 pièces de canon ; à Grenoble il y a 150 pièces de canon et de grands magasins d'habillement.

Votre Excellence veut-elle que nous embarquions tout cela sur l'Izère et que nous abandonnions le Mont-Blanc et l'Izère?

Les demandes de M. le comte Chaptal et de M. le général Musnier sont si réitérées et fondées sur des ordres qui paraissent si précis

que j'allais mettre en délibération ce parti extrême lorsque j'ai vu la lettre que Votre Excellence a adressée le *huit* janvier au général La Roche; nous restons donc par conséquent dans notre position jusqu'à de nouveaux ordres de Votre Excellence.

Le général La Roche me mande qu'il est toujours malade. Je vous prie, Monsieur le duc, de me mander ce que je dois faire, et vous engage à prendre en grande considération mes précédentes lettres à cet égard. Je vous observe que le général Marchand est sur les lieux, plein de zèle et me secondant de tous ses moyens. Il y aurait beaucoup plus d'ensemble s'il commandait aussi la troupe de ligne.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 12 janvier 1814.

Monsieur le duc, il paraît que l'ennemi reçoit des renforts à Genève. L'esprit de la Savoye est mauvais; nous n'avons que 1,780 hommes pour défendre toutes les places des Hautes-Alpes et le Dauphiné! J'ai donc accepté avec empressement les offres de M. Armand Dubois, inspecteur des douanes. Je l'ai autorisé à former un corps franc de ses douaniers. D'après l'avis de M. le général Marchand, je leur ai donné deux pièces de canon.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une ampliation de l'arrêté organique des corps francs de M. Armand Dubois. Ce chef, ancien capitaine de cavalerie, a la croix de la Légion d'honneur et paraît zélé, ainsi que M. Vinet, qui dirigera son artillerie.

Dans les circonstances actuelles, ce corps franc peut rendre les plus grands services soit contre l'ennemi, soit pour relever par sa présence l'esprit public de la Savoye.

J'adresse à Votre Excellence un second arrêté par lequel j'accorde les vivres de campagne à notre petite armée de 1,780 hommes. Ces jeunes soldats sont souvent au bivouac, et rien ne leur serait plus facile que de déserter. Les dispositions du pays, les montagnes et l'absence de la gendarmerie leur rendraient la désertion très facile. Il convient donc de les bien traiter et de leur payer exactement la solde.

Je mets enfin sous les yeux de Votre Excellence une lettre du préfet des Hautes-Alpes. Elle verra que l'artillerie des places de ce pays est en mauvais état, et l'argent nous manque. La situation des places des Hautes-Alpes deviendrait bien alarmante, si l'ennemi acquérait la possibilité de s'en approcher. Le général Clément de la Rouvière nous a envoyé deux compagnies d'artillerie. Elles doivent arriver aujourd'hui à Briançon et Montdauphin. C'est bien peu.

M. le comte Chaptal a retenu à Lyon 3,000 fusils destinés à Grenoble, où nous avons 150 pièces de canon, mais seulement 800 fusils. Nous sommes hors d'état d'armer les gardes nationales.

Le préfet des Basses-Alpes offre 1,000 hommes de gardes nationales qui défendraient avec plaisir les places qui les couvrent au nord, mais il n'a pas de fusils à donner à cette troupe.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 13 janvier 1814.

Monsieur le duc, les avis que je reçois me confirment dans l'opinion que j'ai mise hier sous les yeux de Votre Excellence. C'est que si nous ne payons pas la solde aux 1,780 hommes formant les garnisons de Barraux et de Grenoble et actuellement devant l'ennemi, ces jeunes soldats se débanderont. L'esprit de l'ancienne Savoye est mauvais, et quoiqu'il y ait du patriotisme dans le département de l'Izère, notre conduite doit être bien différente de ce qu'elle serait, si l'ennemi n'était pas à la frontière. Je vous supplie donc, Monsieur le duc, de donner les ordres les plus précis pour que la solde de retraite et la solde ordinaire soient payées *de préférence* à tout autre objet tant que l'ennemi se trouvera sur le territoire du Léman ou du Mont-Blanc.

Nous avons ici des soldats du 11ᵉ régiment qui n'ont pas de solde depuis plusieurs jours, ont épuisé leurs masses, les fonds de première mise, et enfin ne savent comment vivre. J'ai fait apeler (*sic*) M. Rostaing, inspecteur aux revues, et probablement me déterminerai à faire donner un petit accompte au détachement du 11ᵉ. Mais l'arrêté que je pourrais prendre pour cet objet intervertira l'ordre des payements prescrits à M. le receveur général de l'Izère. Il serait bien à désirer que Votre Excellence pût obtenir un ordre précis pour assurer la solde.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 15 janvier 1814.

Monsieur le duc, Votre Excellence aura eu connaissance des alarmes qu'on a eues à Lyon et qui ne me semblent pas fondées. Il y a lieu de craindre cependant que si les fusils qui doivent nous arriver de Saint-Étienne passaient par Lyon dans de telles circonstances, ils ne fussent retenus.

Notre position peut être bien déplorable. Nous avons 200 pièces de canon, nous aurons 10 ou 12,000 hommes de gardes nationales,

et nous n'avons qu'un millier de fusils. Il serait bien triste que les braves Dauphinois fussent obligés de laisser l'ennemi pénétrer dans leurs vallées, faute de fusils. Votre Excellence sait que nous avons de la poudre et du plomb en abondance.

Je la supplie de donner des ordres précis pour qu'on nous expédie des fusils ou au moins des mousquetons. Il conviendrait que ces armes ne passassent pas par Lyon, où il est possible qu'on les retienne. Il serait affreux de perdre le Dauphiné et un immense matériel en armes et habillement, faute de fusils. Les rues de la ville de Grenoble sont pleines d'hommes que nous ne savons comment armer.

Le receveur général n'a que 5,000 francs dans sa caisse. Les contributions ne se payent point. Les particuliers même entre eux ne se payent pas ce qu'ils se doivent. Nous ne savons comment payer la solde.

P. S. — Je prie Votre Excellence de prendre une décision prompte sur ce que je lui ai mandé relativement au remplacement du général La Roche, qui, vu son âge et ses infirmités, est hors d'état de commander activement. Le général Marchand est sur les lieux et parait très propre à remplacer le général La Roche.

Au duc de Feltre.

Grenoble, 15 janvier 1814.

Monsieur le duc, je fais fabriquer des cartouches à force. On va en expédier un grand nombre par Lyon. On a déjà fait des moules de balles de tous calibres. Je remercie Votre Excellence de la nomination de M. le baron Fiereck; c'est un excellent officier plein de zèle et d'activité.

Mais les fusils nous manquent absolument.

La nouvelle de l'arrivée à Lyon des têtes de colonnes de M. le maréchal duc de Castiglione fait ici le meilleur effet.

A Montalivet.

Grenoble, le 15 janvier 1814.

... Comme on répandait des bruits alarmants sur Lyon, je viens d'inviter M. le baron Renauldon, maire de Grenoble, à faire sur le champ une proclamation, à la suite de laquelle on imprimera deux ou trois lettres particulières reçues de Lyon et annonçant l'arrivée de M. le maréchal duc de Castiglione hier 14 à cinq heures du soir.

Tous les deux jours, le maire de Grenoble fera une semblable proclamation. Elle sera placardée dans tout le département. Comme

on est assez méfiant dans ce pays-ci, j'engage le maire à prendre le ton le plus simple et le plus paternel.

J'ai lieu de craindre que les prêtres dans le confessionnal n'agissent pas dans le même sens que nous ; je vais tâcher d'engager Monsieur l'évêque de Grenoble à publier un mandement sur la nécessité de se réunir au prince pour la défense de la patrie.

Au total, on pourrait tout espérer du Dauphiné, si nous avions quelques milliers de fusils.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une ampliation d'un arrêté que j'ai été obligé de prendre pour la suppression de tous les bacs établis sur le Rhône.

Je reçois la lettre de Votre Excellence du 11 janvier.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 16 janvier 1814.

Monsieur le duc, M. le comte Chaptal m'écrit de Lyon du 15 janvier que cette ville est au moment d'être occupée par l'ennemi.

Je m'empresse de donner avis à Votre Excellence, par la voie de Valence, que j'ai cru indispensable pour les intérêts de Sa Majesté de donner à M. le comte Marchand le commandement en chef de la 7e division militaire. L'arrêté est ci-joint. Votre Excellence aura vu par mes lettres du 15 que le général baron de La Roche demandait à être remplacé dans le commandement des troupes actives.

Le général Marchand vient de donner des ordres pour faire sauter, en cas de nécessité, divers ponts dont la destruction couvrirait Chambéry. Cette mesure était proposée par M. le général de La Roche.

Votre Excellence sait que nous avons ici 150 pièces de canon et seulement 1,000 fusils. Je vais évacuer par l'Izère sur Valence la partie de l'artillerie qui me sera désignée comme inutile par M. le général Marchand et le directeur de l'artillerie Fiereck.

Malheureusement, nous n'avons pas d'argent. Je viens d'écrire aux receveurs et payeurs de Grenoble de consacrer tous les fonds à la solde des troupes et à l'artillerie, et de ne rien payer sans mon autorisation.

Je m'occupe à réunir tout ce qui est possible de moyens de défense dans les places des Hautes-Alpes. Je suis bien secondé. Nous ferons tout pour l'Empereur et pour la patrie.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 17 janvier 1814.

Monsieur le duc, mon collègue M. le comte Chaptal m'ayant éc[illegible] de Lyon le 15 qu'il était probable que l'ennemi allait occuper ce[illegible]

malheureuse ville et qu'il ne fallait plus y envoyer de troupes, j'ai donné à M. le comte Marchand le commandement des troupes de la 7e division militaire. Cette mesure dont j'avais eu l'honneur d'entretenir Votre Excellence dans mes lettres du 12 et du 14 du courant, m'a semblé nécessaire au service de Sa Majesté. J'ai ensuite rassemblé un conseil de guerre dont j'ai l'honneur d'adresser le procès-verbal à Votre Excellence. Les avis y ont été unanimes sur tous les objets, même sur la manière de défendre Grenoble. On a reconnu qu'il fallait défendre cette place aux positions du fort Barraux et du château Bayard au nord, et du côté de Lyon, à Voreppe, si l'on avait une quantité suffisante de troupes, et au pont de Piquepierre (près la Ruinerate), à un quart de lieue de la ville, si l'on n'avait que peu de troupes ; mais qu'il était impossible que les murs de Grenoble arrêtassent l'ennemi une heure. Cependant, par respect pour les ordres de Votre Excellence, on va armer cette place.

Nous n'avons pas de fusils, et il convient de faire évacuer toute l'artillerie qui n'est pas nécessaire à l'armement. Nous espérons venir à bout de cette opération par le zèle que M. le baron Fourier, préfet, apporte à tout ce qui est du service de Sa Majesté. Cet excellent préfet a d'autant plus de mérite que le voisinage de l'ennemi rend très difficile le moyen des réquisitions et que les deux arrondissements les plus populeux de son département, ceux de Vienne et de la Tour-du-Pin, bordant le Rhône, craignent chaque jour de voir arriver les patrouilles ennemies. Les deux sous-préfets se conduisent très bien, et le maire de Pont de Beauvoisin (Izère), le sieur Flandin, se montre animé du zèle le plus vif.

Votre Excellence connaît l'état effrayant des places des Hautes-Alpes, où nous n'avons guère que les deux compagnies d'artillerie envoyées de Turin. Le général Marchand et moi nous sommes déterminés à envoyer un courrier au prince vice-roi et au prince Camille pour leur demander des garnisons pour Briançon et Montlyon, savoir 2,000 hommes pour Briançon et 1,000 hommes pour Montlyon. Ce qui augmente mes inquiétudes pour ces places, c'est qu'il n'y a pas de fusils et qu'ainsi on ne pourrait profiter de la bonne volonté des habitants qui voudraient se jeter dans ces places. Le conseiller de préfecture faisant fonctions de préfet à Gap sert fort bien.

Telles sont, Monsieur le duc, les précautions que nous avons dû prendre. Cependant je ne crois pas que l'ennemi soit en force devant Lyon, et mon opinion particulière est qu'il ne viendra pas à Grenoble, et ne s'engagera pas dans nos montagnes. Je dois vous dire cependant que l'opinion du public n'est pas semblable à la mienne.

Quoi qu'il arrive, je vous prie de mettre sous les yeux de Sa

Majesté l'assurance que je tiendrai ici jusqu'au dernier moment, et que si quelqu'un est capable de défendre ce pays, c'est le général Marchand.

Il n'y a aujourd'hui dans les caisses que 6,700 fr. 54. J'ai ordonné que rien ne se payât sans mon visa.

A Montalivet.

Grenoble, le 18 janvier 1814, à midi.

MONSIEUR LE COMTE,

Je ne sais si la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à V. E. pourra passer par Lyon. Cependant, ayant à cœur de vous donner de nos nouvelles jusqu'au dernier moment, je répéterai à V. E. que le brave général Marchand, le préfet de l'Izère et moi, nous comptons tenir jusqu'à la dernière extrémité. Nos gardes nationales vont bien. Elles seront rassemblées avant le terme prescrit. Mais nous pourvoirons à la solde et à l'habillement des compagnies franches par le moyen de prestations en argent. Je donnerai plus de détails à V. E. par la voie de Valence. J'ai envoyé à Valence un courrier extraordinaire qui a porté plusieurs lettres pour Paris. M. le baron Descorches me mande qu'il est assez embarrassé pour les faire passer à Clermont. Il serait bien essentiel d'organiser le service des postes de Valence ou Avignon sur Paris.

Je prends toutes les précautions; mais mon opinion particulière est que l'ennemi, qui n'est pas en forces devant Lyon, n'osera pas se hasarder dans nos campagnes. Il s'en repentirait certainement.

Les préfets servent bien. Nous espérons tous que S. M. sera contente de nous.

Il serait essentiel pour le service qu'Elle confirmât le général Marchand dans le commandement en chef de la 7e division, troupes de ligne et gardes nationales, et employât ailleurs le général de division La Roche, qui ne convient pas ici.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 19 janvier 1814, à midi.

Monsieur le duc, V. E. verra par nos autres dépêches que nous nous préparions à envoyer un millier d'hommes, six pièces de canon et notre brave général Marchand au secours de Lyon.

Mais à midi, arrive un rapport de M. le général La Roche qui

annonce sa retraite par Barraux. Peut-être le général Dessaix et M. le préfet Finot nous donneront d'autres nouvelles.

Nous n'envoyons plus rien à Lyon. Peut-être cette attaque de l'ennemi n'a-t-elle pour but que de nous empêcher de secourir Lyon. Dans tous les cas, nous ferons tout ce qui sera possible pour la défense de notre Dauphiné et pour le service de S. M.

Je viens de nommer M. le colonel Riverot, homme énergique, au commandement supérieur de Barraux.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 20 janvier 1814.

Monsieur le duc, nous n'avons rien envoyé à Lyon parce que l'ennemi nous pressait du côté d'Annecy. J'y ai envoyé sur le champ le général Marchand. Je crains pour Chambéry même. Par les soins du préfet de l'Izère on évacue l'artillerie inutile à la place de Grenoble, l'artillerie de siège sur Valence, celle de campagne sur les Hautes-Alpes. Le tout par réquisition. Hier nous n'avions dans les caisses publiques que 30,250 francs. J'ai fait payer 26,100 francs de solde. Les gardes nationales vont bien. Mais nous n'avons pas de fusils.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 20 janvier 1814, à midi et demi.

Monsieur le duc, j'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin par l'estafette d'Italie qu'on a cru prudent de diriger par Grenoble. Je n'ai encore aucune nouvelle de Chambéry.

J'adresse à V. E. une lettre que le préfet reçoit à l'instant du maire de Voiron, petite ville à 4 lieues de Grenoble. Elle y verra la preuve de l'excellent esprit qui anime le Dauphiné Les maire du Pont-de-Beauvoisin et de Vizille montrent le même zèle. Que n'aurait pas fait le Dauphiné si on avait pu distribuer aux habitants 50,000 fusils et avoir quelque argent pour les petites dépenses non susceptibles d'être requises! Je prie V. E. de faire connaître à S. M. le bon esprit du Dauphiné.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 21 janvier 1814, à dix heures et demie du matin.

Monsieur le duc, je reçois deux lettres de V. E. en date du 17 janvier. Par la première vous me faites connaître, Monsieur le

duc, que vous avez mis ma première dépêche sous les yeux de S. M. J'en remercie V. E. La seconde est relative aux vivres de campagne et à l'emploi des douaniers comme compagnies de corps francs. L'occupation de Chambéry rend malheureusement inutile ma réponse à cet égard.

Depuis ma lettre d'hier soir, notre situation est très empirée. L'ennemi est à *Pontcharra* et paraît disposé à pousser nos conscrits. Heureusement le général Marchand commande. J'attends de ses nouvelles d'un moment à l'autre. On évacue à force. Je presse de tous mes moyens l'approvisionnement des Hautes-Alpes. Il serait urgent d'y envoyer de l'argent par Valence.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 22 janvier 1814.

Monsieur le duc, je reçois la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire le 18 du courant, relativement aux moyens de mettre les places fortes de la 7e division militaire à l'abri des entreprises de l'ennemi en y faisant entrer des gardes nationales. J'ai pressé vivement à ce sujet M. le préfet des Hautes-Alpes, qui sert avec zèle. Ce préfet, d'après mes instructions réitérées, aura sans doute fait entrer ses gardes nationales dans les places fortes. Mais je dois répéter à V. E. que les hommes qui les composent manquent presque entièrement de fusils.

Dans les circonstances extrêmement critiques où nous nous trouvions hier, j'ai accepté l'offre pleine d'honneur et de franchise du général Jouan qui, quoique souffrant beaucoup de son bras amputé, s'est chargé de surveiller l'approvisionnement des places des Hautes-Alpes, et en cas d'attaque de défendre Briançon. Ce général, qui paraît très ferme et plein de dévouement à S. M., parait très propre à la défense d'une place importante. L'arrêté qui lui est relatif est ci-joint.

En réponse à la lettre de V. E. du 18 janvier, j'aurai l'honneur de lui faire connaitre qu'on a armé autant que possible les gardes nationales avec des fusils de chasse. Dans ce moment où dans les montagnes du pays chacun songe à se défendre, un appel relativement aux armes serait sans effet. Le directeur de l'artillerie a fait faire des balles de tout calibre. Il a de même fait réparer les fusils; mais les ouvriers armuriers qui ont été mis en réquisition, étant malgré cette mesure en très petit nombre, cette réparation avance lentement.

Il serait donc urgent d'envoyer des fusils au moins dans les places fortes des Alpes. Les contributions allant lentement à cause

du voisinage de l'ennemi, il serait essentiel d'envoyer de l'argent dans les places des Hautes-Alpes. J'y ai envoyé hier, au milieu de nos plus grandes alarmes, 10,000 francs. L'argent manquant dans les caisses des receveurs généraux, les crédits ouverts deviennent inutiles.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 25 janvier 1814.

Monsieur le duc, j'ai déjà eu l'honneur de vous adresser une copie du procès-verbal du conseil de guerre tenu le 16 janvier à Grenoble; j'envoie ci-joint à V. E. un original de ce procès-verbal.

Grenoble n'est nullement une place susceptible de défense. C'est l'avis de tous les militaires que j'ai trouvés ici. Il serait important que V. E voulût bien prendre un parti sur la place de Grenoble. Par respect pour ses ordres, on laisse dans cette ville des canons et un approvisionnement qui seraient fort utiles à l'ennemi en cas de malheur.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 26 janvier 1814.

Monsieur le duc, je reçois la lettre de V. E. en date du 20 du courant par laquelle elle m'annonce la confirmation de diverses décisions que j'avais prises le 10 janvier dernier. Je la prie d'en agréer mes remerciements. Par une seconde lettre du 22 du courant V. E. m'annonce qu'elle a donné des ordres pour faire exécuter à Grenoble des travaux de défense et d'armement. Sur cet article, je m'en réfère entièrement à ce que j'ai eu l'honneur de vous mander, Monsieur le duc, en vous adressant le procès-verbal du conseil de guerre que j'ai réuni ici le 16 janvier. Tous les militaires que j'ai trouvés ici, pensent que Grenoble n'est pas même susceptible dans la saison présente d'être mis à l'abri d'un coup de main. Leurs raisons me semblent évidentes. Le 21 janvier, lorsque nous avons craint l'approche de l'ennemi, M. le comte Marchand a formé le projet de défendre la ville à Gières, qui en est à une demi-lieue. Mais tout le monde a répété qu'il ne fallait pas même tenter de défendre Grenoble dans Grenoble sous peine de voir la garnison prisonnière de guerre au bout d'une attaque d'une demi-heure. Je rapporte à V. E. l'opinion des militaires, tous animés du meilleur esprit et décidés, s'ils y sont réduits, à défendre leur pays en organisant des *guérillas*.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 26 janvier 1814.

Monsieur le duc, je reçois à l'instant la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire le 20 du courant pour m'annoncer que M. le général La Roche était admis à prendre sa retraite, et que M. le général Marchand le remplaçait dans le commandement de la 7e division militaire.

Je remercie sincèrement V. E. de cette double décision. Rien ne pouvait être davantage dans les intérêts de S. M. C'est actuellement que nous pouvons dire que si nous avions des fusils, nos braves Dauphinois iraient reprendre Genève.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 28 janvier 1814.

Monsieur le duc, V. E. verra par les deux lettres ci-jointes de M. le général Marchand que notre position est toujours la même ici. Nous défendons le département de l'Izère avec 2,500 conscrits contre un ennemi fort de 3,000 hommes d'infanterie et de 500 bons cavaliers. Nous espérons en venir à bout. Aussitôt que les 10,000 fusils que V. E. fait venir d'Italie seront arrivés, nous aurons 10,000 soldats de plus. Partout où nos troupes paraissent dans nos vallées, les habitants leur offrent du vin, des aliments. L'esprit public est bon.

J'ai écrit plusieurs fois à S. A. I. le prince Camille. Si 2,000 hommes partis de Turin passaient le Mont-Cenis et s'avançaient seulement jusqu'à *Modane*, avec ordre de ne dépasser Saint-Jean de Maurienne sous aucun prétexte, qu'elles pussent rester à *Modane* quatre ou cinq jours, et ensuite repasser le Mont-Cenis, le département serait sauvé, parce que dans l'intervalle nos 10,000 fusils arriveraient. Le grand malheur de notre position, c'est que l'ennemi, qui ne s'avance qu'avec une extrême prudence, n'a aucune crainte sur ses derrières du côté de l'Italie.

J'ai l'honneur d'adresser à V. E. trois arrêtés par lesquels j'ai remis en activité trois officiers en retraite. Je vous renouvelle mes demandes précédentes relatives au général Jouan et au colonel Riverot.

A Montalivet.

Grenoble, le 30 janvier 1814.

Monsieur le comte, j'ai adressé à Votre Excellence la demande d'avoir avec moi un second auditeur. Je n'ai eu aucune nouvelle de M. Balbe Berton-Crillon qu'elle avait eu la bonté de m'annoncer.

Je suis content de M. de Beyle; il travaille beaucoup; mais sa santé n'y peut suffire. Il a fait la campagne de Moscou et celle de Silésie. Il est revenu de ce pays avec une fièvre nerveuse dont il est atteint de nouveau. Malgré sa bonne volonté, il ne peut suffire aux affaires de toute nature pour lesquelles on a recours à moi. La plupart ne peuvent être traitées par des commis sur la discrétion desquels on ne peut compter jusqu'à un certain point, de manière que toutes mes lettres sont écrites de ma main ou de celle de M. de Beyle.

Je prie donc Votre Excellence de m'envoyer le plus tôt qu'elle pourra un auditeur fort et en état de travailler. Je renonce à M. de Crillon qui, apparemment, est malade. Je désirerais que Votre Excellence pût faire ce choix le plus tôt possible.

Je suis très content de M. de Beaujeu, qui fait fonctions de préfet à Gap. J'ai demandé la croix pour M. de Beyle et pour lui.

Je désirerais que Votre Excellence voulût bien faire mettre à l'estafette d'Italie qui, depuis la prise de Chambéry, passe par Grenoble, les lettres qu'elle m'écrit, et même les journaux qui me sont envoyés. Il est essentiel que l'autorité supérieure soit instruite quelque temps avant le public, des nouvelles qui peuvent influer sur la tranquillité d'une province. Cette précaution me mettrait à même de démentir par des publications officielles ou des communications les exagérations auxquelles les récits des voyageurs et les lettres particulières donnent lieu assez souvent.

Je viens d'annoncer le départ du pape que Votre Excellence a bien voulu me faire connaître. Il est essentiel qu'une classe qui n'est pas pour nous, ne puisse pas se donner l'attitude intéressante de gens persécutés.

Au duc de Feltre.

Grenoble, le 1er février 1814.

Monsieur le duc, cette nuit à deux heures, j'ai reçu la nouvelle que l'ennemi avait tourné le passage de la Grotte et occupé les *Échelles*.

Nos troupes se sont retirées à Saint-Étienne de Crossey et au col de la Placette. Ces positions couvriraient Voiron et la route de Grenoble, si nos soldats inspiraient plus de confiance à leurs chefs. Mais malheureusement ceux-ci seulement se sont bien conduits. Le général de Barral, âgé de soixante-seize ans, a montré la bravoure et l'activité d'un jeune homme; ses deux rapports sont ci-joints sous les nos 1 et 2.

Une troisième lettre que je reçois à l'instant m'annonce que le général Barral qui était venu tout organiser à Voreppe, se reporte avec une partie de sa petite troupe aux gorges de Crossey, où il n'avait laissé que peu de monde. Le chef de bataillon Roberjeot s'est chargé de défendre *la Placette*, position près de Pommier, au-dessus de Voreppe.

Le général Marchand et le préfet de l'Izère partent à l'instant pour Voreppe et Voiron. Nous ferons notre possible pour nous défendre.

A Montalivet.

Grenoble, le 4 février 1814.

Monseigneur, j'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 30 janvier. L'esprit qui anime nos autorités et nos généraux continue à être excellent, et je répondrais du Dauphiné si nous avions seulement mille soldats qui le fussent depuis deux ans. Mais dans l'affaire des *Échelles*, quatre-vingt-deux de nos conscrits ont jeté leurs armes. Croyez, Monseigneur, que nous ferons tout ce qui sera humainement possible pour le service de Sa Majesté.

J'ai eu l'honneur de vous demander un second auditeur. M. de Beyle a fait les campagnes de Moscou et de Silésie; la fièvre nerveuse dont il a été atteint dans son intendance en Silésie, revient de temps en temps et le met hors d'état de travailler; ce qui ne m'empêche pas d'être très content de ses services.

L'ennemi ayant occupé en entier l'arrondissement de Chambéry, M. Sirot, auditeur, sous-préfet, se trouvait sans occupation et s'est offert à moi. J'ai accepté son offre avec plaisir. Je prie Votre Excellence, dans le cas où elle n'aurait pas déjà fait partir un auditeur, d'employer M. Sirot dans la commission extraordinaire de la 7e division militaire. Cet auditeur, qui connaît fort bien le pays, peut m'être très utile.

LA DÉCORATION DE BEYLE EN 1814

[Le 27 janvier 1814, Saint-Vallier demandait pour Beyle la décoration de l'ordre de la Réunion; Beyle joignit à la lettre du sénateur la pièce suivante.]

M. le comte de Saint-Vallier, commissaire extraordinaire de S. M., demande la croix pour M. de Beyle, auditeur de 1re classe.

Voici l'état des services de M. de Beyle :

M. Henri de Beyle, né à Grenoble en janvier 1783.

Entre au service à 17 ans dans le 6e régiment de dragons en 1800.

A fait les campagnes de Marengo et du Mincio.

Ayant eu la poitrine écrasée par son cheval tué, il est sorti du service.

Il a fait les campagnes de Vienne et de Berlin avec M. le comte Daru.

Nommé auditeur au Conseil d'État en 1810, il a fait la campagne de Moscou. Sa Majesté a été contente de ses services à *Orcha* et le lui a fait dire par Son Excellence le ministre secrétaire d'État, comte Daru.

Il a fait la campagne de Silésie en 1813 et a été intendant à Sagan.

A peine de retour à Paris, il a été envoyé en Dauphiné avec M. le sénateur comte de Saint-Vallier.

M. Beyle est auditeur de première classe depuis près de quatre ans, et attaché à la section de la guerre.

Depuis le 22 août 1810, il est inspecteur du mobilier et des bâtiments de la couronne.

Il a trente et un ans.

DEMANDE DE RETOUR A PARIS

[Le 22 février 1814, Beyle demande l'autorisation de regagner Paris; il écrit en son nom personnel, et il écrit aussi la lettre que Saint-Vallier se contente de signer.]

Grenoble, le 22 février 1814.

Monseigneur, M. Lamarre, auditeur, est arrivé ce matin. La maladie de M. de Beyle continue; il travaille autant qu'il peut, mais, malgré sa bonne volonté, il n'est que peu utile à la commission extraordinaire. Comme j'ai lieu d'être content de lui, j'accède avec plaisir à la demande qu'il forme de retourner auprès de M. le

duc de Cadore à Paris. M. de Beyle est inspecteur du mobilier de la couronne; rien ne se paye dans cette partie sans son visa ou celui de M. Lecoulteux, son collègue, qui dans ce moment est à Tours avec M. le comte Lecoulteux.

La présence de M. de Beyle peut être utile au mobilier de la couronne. Il a fait de suite les campagnes de Moscou et de Silésie. Il a eu la fièvre nerveuse, et paraît digne d'être traité favorablement par le gouvernement.

Je ne désapprouve donc point, Monseigneur, la demande qui vous est adressée par M. de Beyle. Je suis fâché de perdre un auditeur actif; mais d'un autre côté, il est malade depuis plus d'un mois des suites de sa fièvre nerveuse. Il a payé sa dette et mérite le repos qui lui est nécessaire.

Agréez, Monseigneur, l'hommage de mon respectueux dévouement et de ma très haute considération.

LE COMTE DE SAINT-VALLIER.

Grenoble, le 22 février 1814.

Monseigneur, je viens de faire de suite les deux campagnes de Moscou et de Silésie. J'ai pris dans mon intendance à Sagan une fièvre nerveuse dont je n'étais pas entièrement remis quand j'ai été attaché à la commission extraordinaire de la 7e division militaire.

J'y ai travaillé jour et nuit pendant quarante jours. Au bout de ce temps, je suis tombé malade. J'ai la fièvre depuis vingt et un jours.

M. le comte de Saint-Vallier a eu la bonté d'être content de moi dans les circonstances difficiles où nous nous sommes trouvés. Il a bien voulu demander la croix pour moi en même temps que pour M. de Beaujeu, conseiller de préfecture faisant fonctions de préfet à Gap.

Je suis inspecteur du mobilier de la couronne. Rien ne se paye dans cette partie sans mon visa ou celui de M. Lecoulteux, auditeur, mon collègue, qui dans ce moment est à Tours avec M. le comte Lecoulteux.

Malade comme je suis, je ne puis, Monseigneur, être utile à la commission extraordinaire de la 7e division militaire. M. le comte de Saint-Vallier aura la bonté de vous écrire pour cet objet.

D'après ces diverses considérations, je supplierais Votre Excellence, Monseigneur, de permettre que je vienne me rétablir à Paris, où je puis être utile. Quoique malade, M. Lamarre, auditeur attaché à la commission, est arrivé. M. Sirot, auditeur, nous aide. L'ennemi s'éloigne, et les affaires diminuent. Enfin, si Votre Excellence dai-

gnait demander à M. le duc de Cadore, mon chef immédiat, ses ordres sur mon retour, j'ai lieu de croire que cet avis serait conforme à mon exposé. J'ai une fièvre intermittente très forte et très réglée, des symptômes nerveux s'aggravent. J'ai donné des preuves de zèle. J'ose donc espérer que Votre Excellence voudra bien me permettre de revenir me soigner chez moi à Paris.

Je la prie d'agréer l'hommage de profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant serviteur.

L'auditeur, inspecteur du mobilier et des bâtiments de la couronne,
De Beyle.

ADHÉSION DE BEYLE AUX ACTES DU SÉNAT

Paris, le 7 avril 1814.

M. Henri de Beyle, aud. adjoint aux commissaires des guerres, adhère avec empressement aux actes passés par le Sénat depuis le 1er avril 1814.

De Beyle.

Rue Neuve du Luxembourg, n° 3.

CORRESPONDANCE DE BEYLE AVEC LE MINISTRE DE LA GUERRE (1814-1839)

[Les lettres qui suivent ont rapport au traitement que Beyle toucha jusqu'à sa mort, comme ancien adjoint titulaire aux commissaires des guerres. Il demande d'abord que le ministre lui conserve sa demi-solde d'activité:]

Monseigneur,

J'ai été nommé adjoint aux commissaires des guerres à Königsberg le 11 juin 1807.

J'ai fait en cette qualité toutes les campagnes de Prusse et celle de Vienne en 1809.

Nommé auditeur en 1810, j'ai été mis à la demi-solde d'activité. Je suis le plus ancien des adjoints aux commissaires des guerres. Je supplie Votre Excellence de me conserver avec les appointements de non-activité (900 francs par an).

Mes services sont bien connus de M. le baron Joinville et de M. le comte Dumas, avec lesquels j'ai fait les campagnes de Moscou

et de Silésie en 1813. Le 7 avril j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence mon serment à l'auguste maison de Bourbon.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

De Beyle.

Paris, le 18 juillet 1814.
Chez M. de Longueville, rue de Grammont, n° 13.

[Mais pendant le temps qu'il passe dans sa chère Lombardie, en 1814, en 1815, en 1816, Beyle ne touche pas sa demi-solde, et au mois de mai 1816, lorsqu'il est à Grenoble, il demande ce qui lui est dû. Il envoie au ministre sa réclamation.]

Grenoble, le 19 mai 1816.

Monseigneur,

M. Henri Beyle, adjoint aux commissaires des guerres, demande de toucher à Grenoble, sa patrie et son domicile, la demi-solde de son grade d'adjoint aux commissaires des guerres.

M. H. Beyle, nommé à Königsberg en 1807, a fait toutes les campagnes. Il était à la demi-solde comme auditeur au Conseil d'État en 1814. Malade par suite de la campagne de Moscou, il n'a exercé depuis aucune fonction publique. Il a servi sous les ordres de M. le baron Joinville, commissaire-ordonnateur, qui, en cas de besoin, pourrait donner connaissance de ses services.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

De Beyle,
Commissaire des guerres adjoint.

[En même temps Beyle adresse à un fonctionnaire du ministère, sans doute Joinville, une note pour le bureau de la solde, ainsi que son livret. Voici la lettre à Joinville :]

Grenoble, le 18 mai 1816.

Monsieur,

Serait-ce abuser de la bonté que vous m'avez témoignée quelquefois chez M. Daru que de vous prier d'envoyer au bureau de la solde ou à celui des commissaires des guerres la note suivante?

« M. Henri Beyle, nommé adjoint aux commissaires des guerres à Königsberg en 1807, fit comme tel les campagnes de Berlin et de Vienne. Nommé auditeur au Conseil d'État en 1810, LL. EE. MM. le duc de Feltre et le comte de Cessac décidèrent qu'il toucherait la demi-solde de son grade. M. le sous-inspecteur Baudon fit le

revues. M. Henri Beyle a touché cette demi-solde jusqu'au 31 octobre 1814. Vérifier si, comme il semble, M. Beyle, adjoint aux commissaires des guerres, a droit à toucher la demi-solde de son grade. Écrire à cet effet à l'inspecteur aux revues de la 7e division. M. Beyle est domilié à Grenoble. »

Je prends la liberté de joindre à cette note mon livret, qui est une pièce probante. Je désirerais qu'il fût renvoyé à M. l'inspecteur de la 7e division ou à moi. Daignez, Monsieur, pardonner mon importunité. Cette demi-solde est tout ce qui me reste.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

De Beyle,
Commissaire des guerres adjoint.

[Le ministre répondit quatre mois après, le 21 octobre 1816, qu'il avait reçu lettre et livret, mais qu'avant de prononcer sur la réclamation de Beyle, il désirait savoir par des attestations authentiques en quelle qualité Beyle avait été employé depuis le 1er avril 1814 et quelle avait été sa conduite pendant l'absence du roi en 1815. Beyle envoya un certificat daté du 26 avril 1817 et signé de neuf notables grenoblois qui certifiaient qu'il n'était pas en France pendant les Cent-Jours.]

CERTIFICAT DE NOTORIÉTÉ

Le maire de la ville de Grenoble, sur l'attestation de MM. Michoud, Pison du Galland, conseillers à la cour royale de Grenoble; Félix Faure, conseiller auditeur à la même cour; Romain Mallein, procureur du roi de l'arrondissement de Grenoble; le comte de Reneville, chevalier de Saint-Louis; Alphonse Périer, négociant; Pascal fils, entrepreneur principal; Bigillion, greffier du tribunal civil à Grenoble, et Mallein, contrôleur des contributions directes, qu'il déclare bien connaitre, certifie qu'il est de notoriété publique que M. Henry Beyle, ancien auditeur, fils de M. Beyle, ancien premier adjoint à la mairie de cette ville et chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, arriva à Grenoble, n'étant plus auditeur, le 29 juillet 1814, d'où il repartit peu de jours après pour Milan, le séjour des pays chauds lui étant nécessaire pour une affection de poitrine contractée dans la campagne de Moscou et pour laquelle, peu après son arrivée à Milan, il subit un traitement de plusieurs mois.

Qu'il est encore de notoriété que M. Henry Beyle n'est rentré en France et revenu à Grenoble qu'en avril 1816 pour affaires de famille et pour vendre une maison à lui appartenant, qu'il est

reparti en juin pour Milan, afin de passer l'hiver dans un climat plus chaud que celui de Grenoble.

Qu'il est arrivé à Grenoble, venant de Milan, le 13 avril 1817.

Qu'enfin il est encore de notoriété publique que M. Henry Beyle n'est point venu en France pendant l'absence de Sa Majesté en 1815 et n'a exercé aucune fonction publique depuis la suppression de l'ancien Conseil d'État.

Fait à Grenoble, le 26 avril 1817.

LE COMTE DE RENEVILLE, chevalier de Saint-Louis; Félix FAURE, conseiller auditeur à la cour royale de Grenoble; BIGILLION, greffier du tribunal civil à Grenoble; Alphonse PÉRIER, négociant; PASCAL fils, entrepreneur principal; Romain MALLEIN, procureur du roi de l'arrondissment de Grenoble; MALLEIN, contrôleur des contributions directes; MICHOUD, conseiller à la cour royale; PISON DU GALLAND, conseiller à la cour royale de Grenoble.

Le maire de Grenoble,
BURDEL, *adjoint.*

Vu par nous, préfet du département de l'Isère, pour légalisation de la signature, d'autre part, de M. Burdel, adjoint à la mairie de Grenoble.

Grenoble, en la préfecture, le 28 avril 1817.

Pour M. le préfet et pour le secrétaire général :
Le conseiller de préfecture délégué,
SAVOYE.

[Beyle joignit à ce certificat une lettre au ministre, lettre curieuse qui étonnera ceux qui connaissent son culte pour l'empereur et son horreur des Bourbons, car il déclare qu'il n'eut pas en 1815 la moindre idée de servir l'usurpateur, « de demander une place à Buonaparte », et il se glorifie d'appartenir à une famille « connue par son dévouement à la cause sacrée de la légitimité ».]

Grenoble, 26 avril 1817.

MONSEIGNEUR,

Par la lettre dont Votre Excellence m'a honoré le 21 octobre 1816, Elle me fait espérer que mon traitement de non-activité d'adjoint aux commissaires des guerres me sera payé, si je justifie de *ma conduite pendant l'absence du roi en* 1815.

Attaqué d'une maladie de poitrine après la campagne de Moscou,

que j'ai faite en entier, attaqué de la fièvre nerveuse en Silésie où j'étais intendant (à Sagan) en 1813, les médecins déclarèrent que l'habitation des pays chauds était indispensable; j'allai passer deux mois en Italie en 1813.

A la dissolution de l'ancien Conseil d'État, me trouvant libre, j'allai suivre le traitement de ma maladie à Milan, où je l'avais déjà commencé en octobre et novembre 1813.

J'y arrivai le 14 août 1814. Le 31 mars 1816 je rentrai en France pour vendre une maison. Je repartis en juin. J'ai passé l'hiver à Milan et je rentre en France presque guéri. J'ai été saigné quinze fois, j'ai pris quarante-huit frictions mercurielles, et fait le traitement de la salze pareille (*sic*).

Ce que dessus sera prouvé, si Votre Excellence me l'ordonne, par des certificats de l'autorité municipale de Milan et des médecins qui m'ont traité.

En février, mars, avril, mai, juin et juillet 1815, je n'étais point alité et pouvais voyager. J'habitais à Milan, rue San Pietro all' orto, n° 909; mais je n'eus jamais la moindre idée de demander mes anciennes places à l'usurpateur. Le certificat ci-joint prouve que je ne suis pas rentré en France à cette époque.

Fidèle à l'adresse au Roi que je signai comme auditeur au Conseil d'État (*Moniteur* d'avril 1814, le même numéro où se trouve l'abdication de Buonaparte), je n'ai jamais varié dans ma fidélité et mon dévouement au souverain légitime. Ma famille est connue par son dévouement à la cause sacrée de la légitimité. Mon père a été nommé par le roi 1er adjoint au maire de Grenoble et a fait pendant un an les fonctions de maire. Son Altesse Royale monseigneur le comte d'Artois a daigné lui accorder la croix de la Légion d'honneur.

Après avoir fait toutes les campagnes depuis 1806 et les deux campagnes de Marengo et du Mincio, je me trouve à trente-cinq ans avec une santé et une fortune délabrées. Je ne touche rien du gouvernement. J'ai grand besoin de la solde de non-activité de commissaire des guerres adjoint. J'ai touché cette solde du 1er juin 1810 au 30 octobre 1814, d'après deux décisions expresses portées : 1° dans une lettre de Son Excellence monseigneur le duc de Feltre, ministre de la guerre; 2° dans une lettre de Son Excellence monseigneur le comte de Cessac, ministre de l'administration de la guerre.

Mes bons services comme adjoint aux commissaires des guerres de 1806 à 1810 sont connus de MM. Daru, Joinville et Villemanzy.

J'ai toujours fait fonction de commissaire des guerres et souvent de sous-inspecteur aux revues, particulièrement à Brunswick (1806, 1807, 1808), où j'étais intendant des domaines.

Je supplie Votre Excellence de m'accorder le traitement de non-activité de commissaire des guerres adjoint depuis le mois de novembre 1814, payable à Paris.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Le commissaire des guerres adjoint,
DE BEYLE.

[La réponse du ministre se fit attendre. Beyle reprit la plume, et il écrivit le 1er juin la lettre suivante :]

Grenoble, le 1er juin 1817.

MONSEIGNEUR,

Votre Excellence, par sa lettre du 21 octobre 1816, a daigné m'annoncer que je serais payé de mon traitement de non-activité d'adjoint aux commissaires des guerres aussitôt que j'aurais prouvé que je n'ai pas servi pendant l'absence du Roi en 1815.

Le 26 avril dernier, le maire de la ville de Grenoble, où je suis né, m'a donné un certificat duquel il résulte que je n'ai plus eu de fonctions depuis la suppression de l'ancien Conseil d'État. Depuis l'adresse que j'ai signée le 11 avril 1813 (*sic*) et par laquelle je prêtais serment de fidélité au Roi, je n'ai eu aucune communication avec l'usurpateur. Ma famille est connue depuis les premiers jours de la Révolution par son dévouement à l'auguste famille des Bourbons, et c'est à ce titre que mon père a obtenu la croix de la Légion d'honneur de Son Altesse Royale monseigneur le comte d'Artois.

J'ai adressé le certificat du maire de Grenoble à Votre Excellence. Je lui avais adressé en juillet 1816 mon livret duquel il conste que mon traitement m'est dû depuis le mois de novembre 1814. J'ai fait dix campagnes, y compris celle de Moscou où j'ai perdu ma santé ; il ne me reste que le traitement de non-activité de mon grade d'adjoint aux commissaires des guerres.

Ayant rempli les conditions imposées par la lettre de Votre Excellence en date du 21 octobre 1816, je la supplie d'ordonner que mon traitement soit liquidé sans délai.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Le commissaire des guerres adjoint,
DE BEYLE.

[Quelques jours avant cette lettre, le ministre avait pris une décision. Convaincu par l'acte de notoriété, il arrêta le 26 mai 1817 que

le traitement de non-activité attribué au grade d'adjoint titulaire aux commissaires des guerres serait alloué à Beyle, mais que « dans les circonstances où la France se trouvait, et dans l'intérêt du trésor », Beyle ne toucherait ce traitement qu'à partir du 13 avril 1817, dernière époque constatée de son retour d'Italie, parce que, dans les différentes absences qu'il avait faites sans l'autorisation du ministre, il ne pouvait être « considéré comme étant à la disposition du gouvernement ».

Pour payer cette demi-solde, le ministre exigeait des pièces. Le 13 juillet 1818, l'intendant militaire M. Martellière, chef de la 4e direction, écrivait à Beyle que ses services au 6e dragons n'étaient pas suffisamment justifiés, et le priait d'envoyer les pièces qui les constataient, ainsi que son acte de naissance et des renseignements sur sa nomination d'adjoint provisoire, qu'il fixait au 29 octobre 1806 et que les documents du ministère plaçaient au 15 novembre.

Cette lettre fut envoyée à Tullins; elle y resta une année, et Beyle ne l'a reçue qu'au mois d'octobre 1819. Il fit sur-le-champ une réponse qui devait être inutile, mais qui mérite d'être reproduite.]

Paris, le 12 octobre 1819.

MONSEIGNEUR,

Je réponds à la lettre dont il a plu à Votre Excellence de m'honorer le 13 juillet 1818. Cette lettre m'ayant été adressée dans la commune de Thuélin (Isère), y est restée un an, et je viens seulement de la recevoir.

Pour constater mes services dans le 6e régiment de dragons, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence :

1° Un ordre *original* du général de division Michaud donné au quartier-général de Brescia le 1er complémentaire an 9 pour rejoindre mon régiment, le 6e dragons, alors en garnison à Savigliano, département du Tanaro (Piémont);

2° L'original d'un certificat signé par M. le général de division Michaud et portant que le citoyen Henry-Marie Beyle, sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, a rempli près de lui les fonctions d'aide-de-camp d'une manière distinguée ;

3° Une lettre en original signée de M. le général de division Oudinot, chef de l'état-major général de l'armée d'Italie, en date du 24 vendémiaire an 9. Cette lettre, adressée à M. Daru, annonce l'envoi d'un brevet de sous-lieutenant provisoire en faveur du citoyen Beyle.

Mes services comme sous-lieutenant, commissaire des guerres et auditeur sont bien connus de MM. Daru et Joinville.

4° J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence mon extrait de

baptême, signé de M. le maire de Grenoble. Je n'ai eu qu'un frère, qui n'a vécu que quelques mois, et il est de notoriété publique que je suis le seul fils de feu M. Beyle, chevalier de la Légion d'honneur et premier adjoint au maire de Grenoble.

5° Enfin je mets sous les yeux de Votre Excellence l'état de mes services signé de moi.

J'ai passé le Saint-Bernard avec l'armée de réserve; j'ai fait les campagnes de Marengo, du Mincio, démissionnaire à la paix. J'ai fait les campagnes d'Iéna, de Prusse, de Vienne en 1809, de Moskou. J'ai eu une mission dans Moskou même. J'ai fait la campagne de 1813 et celle de 1814.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Le commissaire des guerres adjoint,
DE BEYLE.
N° 45, rue de Richelieu.

[Par cette lettre et cet envoi de pièces, Beyle répondait très tardivement et sans qu'il y eût de sa faute à la lettre du 13 juillet 1818, partie du bureau de l'intendance militaire. Mais il avait reçu à temps une lettre du 15 juillet qui lui était adressée par le bureau de la cavalerie. Elle lui posait les mêmes questions, et il y fit le 1er août la réponse suivante, qu'il data de Grenoble, bien qu'il fût alors à Milan :]

A Son Excellence Monseigneur le ministre de la guerre.

Grenoble, le 1er août 1818.

MONSEIGNEUR,

Par la lettre dont Votre Excellence m'a honoré le 15 juillet, elle m'annonce que mes services dans le 6e régiment de dragons n'étant point suffisamment justifiés, je dois lui adresser les pièces qui les constatent.

J'ai en conséquence l'honneur d'adresser ci-joint à Votre Excellence et en original :

1° Mon acte de naissance,

2° Un certificat du lieutenant-général Michaud,

3° Le certificat du conseil d'administration du 6e régiment de dragons qui constate que je suis entré dans ce corps le 1er vendémiaire an IX et que j'y ai servi comme sous-lieutenant jusqu'au 13 vendémiaire an XI, observant que je suis réellement entré comme dragon en germinal an VIII, avant Marengo. Mais il a été

reconnu dans le temps que nos contrôles étaient mal tenus, et l'on ne m'y porta qu'au commencement du trimestre de vendémiaire.

Je possède seulement une copie de la lettre que M. le ministre de la guerre m'écrivit le 12 messidor an IX pour m'annoncer que, par un arrêté du 5 messidor an IX, le premier consul m'avait confirmé sous-lieutenant au 6e dragons à dater du premier brumaire an IX. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence cette copie certifiée.

Par ces pièces, mes services dans le 6e dragons me semblent justifiés. Depuis, j'ai fait les campagnes de 1806 à Berlin, 1807, 1808, 1809 à Vienne et 1810 comme adjoint aux commissaires des guerres. J'ai fait la campagne de 1812 et suis allé à Moskou comme attaché à la personne du général en chef en qualité d'auditeur au Conseil d'État, inspecteur général du mobilier et des bâtiments de la couronne. Quoique ma santé ait beaucoup souffert dans la retraite, j'ai fait la campagne de 1813 en Silésie, et ai été intendant à Sagan. J'ai fait la campagne de 1814 dans la 7e division militaire et au corps d'armée commandé sous Genève par M. le général Marchand. Je suis fils de famille ; j'ai perdu dans la retraite de Moskou environ quinze mille francs qui formaient la moitié de ma fortune disponible, et je n'ai plus de santé.

Tels sont mes droits à une *demi-solde de pension*. Je prie Votre Excellence de me pardonner ces détails connus de toutes les personnes sous lesquelles j'ai servi, par exemple de M. le comte Daru et M. Dumas.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

H. Beyle, s.-lt.
à Grenoble.

[Dix jours après, Beyle confirmait en ces termes sa lettre du 1er août :]

A Son Excellence Monseigneur le ministre de la guerre.

Grenoble, le 10 août 1818.

Monseigneur,

Par la lettre dont Votre Excellence m'a honoré le 15 juillet dernier, elle m'annonce que, dans un état fourni par moi, la date de ma nomination d'*adjoint provisoire* est fixée au 29 octobre 1806. Les renseignements existant au ministère ne la font remonter qu'au 15 novembre.

C'est en vain que j'ai recherché la lettre signée de M. le comte Daru et écrite de la main de M. l'ordonnateur Mazeau qui me nom-

mait adjoint provisoire et m'envoyait à Brunswick pour y faire les fonctions de commissaire des guerres. J'en joins ici une copie certifiée. Je suis sûr, d'autre part, d'être parti de Berlin deux jours après l'entrée du quartier-général, c'est-à-dire avant le 1er novembre 1806.

Comme M. l'intendant-général Daru gardait des copies de toutes ses lettres, s'il est nécessaire, je demanderai à M. le comte Daru une copie de sa lettre du 29 octobre 1806 qui m'envoyait à Brunswick.

A Brunswick, j'ai été nommé intendant des domaines et j'ai fait les fonctions de sous-inspecteur aux revues sous les ordres de M. le comte de Villemanzy.

J'ai fait les campagnes de 1800 et 1801 dans le 6e régiment de dragons.

Comme adjoint aux commissaires des guerres, les campagnes de 1806, 1807, 1808 en Prusse, et celles de 1809 et 1810 à Vienne. J'ai toujours fait fonctions de commissaire des guerres et n'ai jamais été employé comme adjoint.

J'ai fait la campagne de 1812 et suis allé à Moskou comme auditeur au Conseil d'État. A Moskou, M. le comte Dumas, intendant-général, me donna une mission pour assurer les subsistances de l'armée durant la retraite. On me fournit une escorte, et à Bober, M. le comte Daru *me félicita au nom du général en chef* sur le succès de ma mission. Sans coûter un centime à la caisse de l'armée, j'ai fait faire des distributions à *Orcha* et lieux voisins. Ces distributions furent infiniment précieuses à cause des circonstances.

J'ai fait la campagne de 1813 en Silésie et ai été intendant à Sagan.

J'ai fait la campagne de 1814 dans la 7e division militaire. Depuis, je n'ai ni demandé ni fait de service. Je suis fils de famille; j'ai perdu dans la retraite de Moskou environ 15,000 francs qui formaient la moitié de ma fortune disponible, et depuis cette retraite je n'ai pas eu deux mois de santé de suite.

Tels sont, Monseigneur, mes droits à une solde ou pension.

Maintenant, pour vivre, je travaille dans la maison de commerce Robert frères et Cie.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

DE BEYLE.

[Ces deux lettres du 1er et du 10 août ne convainquirent pas le ministère. Le 19 octobre 1818 on répondait à Beyle que, d'après l certificat produit et les contrôles, il ne comptait au 6e dragons q du 1er vendémiaire an IX au 13 vendémiaire an XI; qu'il deva

prouver par pièces authentiques la date du jour où il était entré dans ce régiment, et la date du jour où il en était sorti; qu'en outre, la copie de la lettre de Daru qui prouvait que Beyle avait été nommé adjoint provisoire le 29 octobre 1806, ne pouvait être admise que si elle était certifiée par une autorité compétente. Beyle répliqua le 20 mars 1819. (Il data sa lettre de Tullins et donna son adresse à Grenoble; mais il était encore à Milan.)]

Thuélin, Izère (*sic*), le 20 mars 1819.

MONSEIGNEUR,

Après avoir fait douze campagnes et avoir perdu le peu que j'avais à la retraite de Moskou (*sic*) pendant laquelle j'ai rempli une mission importante à Orcha et Bobre, je me trouve sans ressources. Il ne me reste au monde qu'une demi-solde de 900 francs comme adjoint aux commissaires des guerres, nommé à Königsberg en 1807. M. l'intendant militaire de Grenoble m'a suspendu cette demi-solde depuis le mois d'octobre 1817, et ce, parce que je ne pouvais pas me trouver à Grenoble tous les mois à jour fixe. Je réclamai et n'obtins pas de réponse. Depuis 1814, j'ai été fort mal vu des autorités de Grenoble et comme forcé à m'expatrier, tout cela parce que j'avais été envoyé dans la 7e division militaire en décembre 1813 (voir le *Moniteur* du 26 décembre 1813). J'avais cherché par tous les moyens à empêcher l'invasion du territoire français; j'avais contribué à un appel aux anciens militaires dauphinois, et alors, M. le baron Rostaing était employé à Grenoble. Je n'ai jamais eu qu'à me louer de messieurs les intendants militaires de Grenoble. Mais je compris que M. le baron Rostaing étant employé à Paris, j'avais peu d'espoir d'obtenir une réponse à mes réclamations (1).

Par surcroit de disgrâce, je me trouvais à Grenoble lors de l'affaire Didier, à laquelle j'étais parfaitement étranger. Je vis que je n'avais plus d'autre ressource que de m'expatrier. Comme je me trouvais savoir l'anglais et l'italien, j'obtins une place de commis voyageur dans la maison Robert frères de Lyon et Milan. Ces messieurs, anciens militaires, me donnent un appointement de 1,500 francs (2).

(1) Cette lettre a été adressée en duplicata au ministre de la guerre. Le double offre quelques variantes qu'on met ici en note. Après avoir dit que M. Rostaing était alors employé à Grenoble, Beyle écrit : « Je pensai depuis que je n'obtiendrais jamais de réponse de Paris, d'un bureau que M. Rostaing dirigeait. »

(2) Dans le double, tout ce paragraphe est ainsi conçu : « Me trouvant sans ressource aucune, fort mal vu à Grenoble à cause de l'affaire Didier à laquelle j'étais pourtant parfaitement étranger, je profitai de l'offre d'un de mes compatriotes. Comme je me trouvais savoir l'anglais et l'italien, j'obtins une place de

Je renouvelle maintenant la réclamation à laquelle il n'a pas été répondu dans le temps. Je supplie très humblement Votre Excellence de faire vérifier (1) au bureau de la cavalerie et à celui des commissaires des guerres si je n'ai pas fait douze campagnes depuis Marengo jusqu'à Moskou en qualité de sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, d'adjoint aux commissaires des guerres et d'auditeur au Conseil d'État, section de la guerre. Je suis bien connu de M. le général Michaud, dont j'ai été aide de camp, de M. le général Mathieu Dumas, qui m'a employé dans Moskou, et de M. le comte Daru (2). J'ai été à la section de la guerre de 1811 à 1814 lorsque Son Excellence Monseigneur le maréchal Gouvyon (*sic*) Saint-Cyr était conseiller d'État à la même section.

Maintenant, je me trouve absolument sans ressources autres que ma petite place dans le commerce. Le corps des commissaires des guerres étant supprimé, je suis dans une position différente de celle de messieurs les officiers à demi-solde qui, d'un jour à l'autre, peuvent être remis en activité.

A ces titres, je supplie Votre Excellence :

1° De décider que je toucherai à Grenoble l'arriéré de la demi-solde d'adjoint aux commissaires des guerres, à partir du 1er octobre 1817;

2° De m'accorder un congé afin que dorénavant je puisse toucher cette demi-solde sans être toujours présent à Grenoble, ou du moins en me présentant une fois par an. Cette présence à Grenoble me coûtera annuellement 3 ou 400 francs; mes affaires comme commis voyageur de la maison Robert me retiennent toute l'année sur les grandes routes de Lyon à Milan, Livourne, Naples.

Je reconnais que j'ai besoin d'un peu de grâce; mais l'État ne pouvant donner à un Français de trente-six ans et qui sert depuis l'âge de dix-sept ans, qu'un secours de 900 francs, voudra-t-il m'empêcher de faire un métier pour vivre, surtout l'État ayant supprimé le corps dans lequel ce Français servait? Si la pension suffisait pour le faire vivre, ou si le corps n'était pas supprimé, le cas serait différent. J'ose donc espérer qu'en considération des douze campagnes que j'ai faites, Votre Excellence daignera m'accorder le payement de 900 francs par an, montant de la demi-solde qui m'est due comme adjoint aux commissaires des guerres depuis 1807 (3).

commis voyageur dans la maison Robert frères de Lyon et de Milan. J'ai à ce titre un appointement de 1,500 francs. »

(1) Variante : « examiner. »

(2) Dans le double, Beyle ajoute au nom de Daru « pair de France ».

(3) Ce dernier paragraphe est plus court et tout autre dans le double : « Je sens bien que j'ai besoin d'un peu de grâce. Mais ma position très à plaindre et

Je suis, avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

L'adjoint aux commissaires des guerres,
DE BEYLE.

M. Beyle, adjoint à Grenoble, Grande Rue Neuve, n° 13.

[Par cette lettre du 20 mars 1819, Beyle, absent sans autorisation depuis le commencement d'octobre 1817, demandait donc et le rappel de sa demi-solde arriérée et le rétablissement de ce traitement, pourvu qu'il se présentât une fois l'an à Grenoble. Le ministre répondit négativement à ces deux demandes. Le 26 avril 1819, il déclarait que Beyle, ayant voyagé continuellement hors de France sans autorisation, ne saurait obtenir le rappel de son traitement de non-activité à partir du 1er octobre 1817; que d'ailleurs les commissaires des guerres, pouvant être remis en activité dans le corps de l'intendance militaire, étaient maintenus dans la classe des officiers en non-activité et, comme eux, soumis à des règles; qu'ils devaient résider dans la ville où ils touchaient leur demi-solde; qu'ils ne pouvaient s'en éloigner sans autorisation; que toute absence à l'étranger, même autorisée, entraînait la privation du traitement de non-activité.

Beyle revint à la charge. Il se rendit à Paris. Dans les derniers jours de septembre 1819, il voyait son vieil ami le baron Joinville, intendant militaire de la 1re division, et demandait de toucher à Paris, où il comptait fixer sa résidence, la demi-solde qu'il avait cessé de toucher à Grenoble le 1er octobre 1817. Joinville trouva un moyen terme pour satisfaire et la loi et son ami. Il proposa de payer à Beyle la demi-solde à partir du 1er juillet 1818, époque où avait eu lieu le classement général des officiers en non-activité, et où Beyle était effectivement à Grenoble : Beyle, disait Joinville, avait négligé de se conformer aux instructions ministérielles, mais ce serait le punir avec trop de rigueur que de lui refuser tout traitement.

Le ministre n'adopta pas la proposition de Joinville. Il décida que Beyle serait rétabli dans la jouissance de la demi-solde et autorisé à résider à Paris; mais Beyle ne toucherait son traitement qu'à partir du 1er octobre 1819.

Comme le voulait la loi relative aux officiers inscrits sur la liste

la considération de douze campagnes durant lesquelles j'ai été comblé de bons témoignages par mes chefs (M. le général Michaud et M. le comte Daru), ma santé que j'ai perdue à la retraite de Russie et en Silésie durant la campagne de 1813, me font espérer que Votre Excellence daignera m'accorder le paiement des 900 francs par an qui m'est dû comme adjoint aux commissaires des guerres depuis 1807. »

des demi-soldes, Beyle toucha ce traitement de non-activité de 900 francs jusqu'au 30 juin 1828. Il fut alors soumis aux prescriptions de l'ordonnance du 21 mars 1828, et il n'eut plus droit qu'à un traitement de réforme de 450 francs jusqu'au 1er juillet 1833. Mais on lui avait compté jusqu'au 1er juillet 1818 13 ans 7 mois et 28 jours de service, et, s'il avait eu 14 ans, il aurait reçu son traitement de réforme jusqu'au 1er juillet 1834 et touché la même somme comme pension de retraite. Il protesta par la lettre qui suit :]

Paris, le 3 juillet 1828, rue de Richelieu, n° 71.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Excellence ma cessation de payement du 30 juin 1828. Comme on ne me compte que 13 ans 7 mois et 28 jours de services au 1er juillet 1818, j'aurai droit à recevoir 450 francs par an jusqu'au 1er juillet 1833. C'est ce qui me semble résulter de l'ordonnance du 21 mars 1828. Je désire toucher ce traitement de 450 francs à Paris.

Si j'avais eu 14 ans de service au 1er juillet 1818, je serais de droit en réforme jusqu'au 1er juillet 1834 et en mise de retraite à 450 francs par an.

Suivant la note qui était jointe à mon titre en date du 11 janvier 1820, signé, Martellière directeur, j'ai 13 ans 7 mois et 28 jours de service; savoir, 1° dans le 6e régiment de dragons, du 23 septembre 1800 au 5 octobre 1802, 2 ans 12 jours; 2° dans le commissariat des guerres du 15 novembre 1806 au 1er juillet 1818. Je ne réclamai pas dans le temps contre cet état de services. La vérité est que j'ai passé le grand Saint-Bernard avec le premier consul Bonaparte. Le général Berthier avait bien voulu donner l'assurance que j'aurais la première place vacante dans un régiment de cavalerie. Je rejoignis le 6e régiment de dragons, non pas le 23 septembre, mais aussitôt que ce régiment arriva d'Allemagne avec le général Moncey, c'est-à-dire quelques jours avant la bataille de Marengo. Je fus simple dragon jusqu'à ce qu'on me donnât la place du citoyen Mallot (*sic*) sous-lieutenant.

J'ai servi comme adjoint aux commissaires des guerres la veille de la bataille d'Iéna. On ne compte mes services qu'à dater du 15 novembre 1806. Je supplierai Votre Excellence de vouloir bien me faire indiquer quel genre de preuve on serait disposé à admettre pour mes services dans le 6e dragons avant le 23 septembre 1800. J'ai passé ma jeunesse de 1800 à 1814 hors des frontières, j'ai été auditeur au Conseil d'État, et comme tel j'ai fait la campagne de Moscou. Ma santé a été altérée pendant quatre ans. L'état de maladie ne m'empêcha pas de faire la campagne de 1813 pendant

laquelle je fus intendant à Sagan en Silésie; M. le général Latour-Maubourg commandait à Sagan. Pendant la campagne de 1814 j'ai été commissaire dans la 7e division militaire (Grenoble).

J'ai fait les campagnes de 1806, 1807 et 1808, toujours faisant fonctions de commissaire des guerres. J'ai été intendant des domaines à Brunswick. J'ai fait comme commissaire des guerres la campagne de Vienne en 1809. Cet état de services peut peut-être me mériter quelque faveur dont j'ai besoin, étant sans fortune. Je demande à prouver les quatre mois et deux jours qui me manquent pour avoir droit à la retraite de 450 francs par an après le 1er juillet 1834.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

De Beyle.

[L'ordonnance du 2 novembre 1828 modifia la situation. On compta six ans de plus à Beyle : du 1er juillet 1818 au 1er juillet 1824, et il eut dès lors 19 ans 7 mois et 28 jours de service; il toucherait son traitement de réforme de 450 francs jusqu'à ce qu'il pût être replacé dans les cadres de l'armée active.

Il toucha donc ce traitement jusqu'à sa mort. Le banquier Flury-Hérard oublia de lui envoyer son argent en 1837 et en 1838. Beyle réclama le 2 avril 1839, et il obtint sans obstacle par une décision du 11 mai le payement de ses arrérages. C'est la dernière lettre qu'il ait écrite au ministère de la guerre.]

Monsieur le Ministre,

Après 13 années de service comme sous-lieutenant et adjoint aux commissaires des guerres, j'ai obtenu un traitement de réforme de 450 francs; je suis employé comme consul de France à Civita-Vecchia; j'ai chargé M. Flury-Hérard de toucher mon traitement de réforme.

M. Flury-Hérard a oublié de toucher ce traitement pour 1837 et 1838. M. le sous-intendant militaire chargé de cette partie du service dans la 1re division militaire m'a porté parmi les extinctions. Je prie Votre Excellence de donner les ordres nécessaires pour que ce traitement de réforme de 450 francs soit aligné jusqu'au 1er avril et payé par la suite.

Je suis avec respect, Monsieur le Ministre, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

De Beyle.

Paris, le 2 avril 1839.

Rue Godot de Mauroy, n° 30.

JEAN DEMBOWSKI

Le mari de Mathilde Viscontini, Jean-Baptiste Dembowski, était né en 1770 en Pologne, dans le palatinat de Lublin. Il entre au service le 29 mai 1797 comme capitaine attaché à l'état-major de la légion polonaise. Deux ans plus tard, le 29 mai 1799, il est promu adjudant-major. Le 19 juillet suivant, il devient chef de bataillon et premier aide de camp du général Dabrowski, inspecteur général des troupes polonaises. Il avait fait alors cinq campagnes et reçu sous les murs de Cortone une grave blessure à la jambe (23 mai 1799). « Il possède, disait Dabrowski, les qualités distinguées et l'activité qui forment le brave et intelligent officier; sa conduite morale a toujours répondu à ses vertus militaires et lui a acquis à juste titre l'estime et la confiance entière de ses supérieurs. » Nommé le 25 octobre 1803 adjudant commandant et quatre jours après, le 29 octobre, chef d'état-major de la division italienne du général Lechi dans le royaume de Naples, il demande en août 1805 le droit de citoyen italien, et lorsqu'en août 1806 il a l'ordre de se rendre à Naples avec les corps polonais, près le ministre de la guerre. il déclare qu'il veut rester au service du royaume italien. Il obtient ce qu'il désire: il est chargé, le 12 août 1806, de s'occuper de tout le travail relatif à la conscription militaire avec le ministre du vice-roi d'Italie, et admis par décret du 29 septembre suivant à la jouissance des droits de bourgeoisie italienne. On le trouve ensuite chef d'état-major de la division Pino, qui appartient au 7e corps de l'armée d'Espagne, et durant le séjour des corps italiens à Perpignan il se rend très utile, notamment en faisant échanger les mauvais fusils que les réfractaires de la division avaient reçus à Pavie. Le 30 décembre 1810 il est nommé général de brigade après avoir été autorisé le 10 août précédent, sur la désignation de Severoli et de Macdonald, à retourner en Italie. Réformé à la fin de 1813, il prend au mois de mai 1814, à Bergame, le commandement du département du Serio, mais demande vainement, le mois d'après, au général Bianchi d'Adda, ministre de la guerre, que le général autrichien Bellegarde le conserve dans la nouvelle organisation de l'armée.

LETTRE DE BEYLE AU DUC DE BROGLIE

Monsieur le Duc,

Je prie Votre Excellence de me permettre de la distraire un instant des graves intérêts qui l'occupent habituellement, pour appeler son attention sur moi.

J'ai cinquante-deux ans d'âge et vingt-huit ans de services. Dernièrement, quand Sa Sainteté est venue à Civita-Vecchia, je n'ai pu faire les honneurs du bateau à vapeur *la Méditerranée* sur lequel S. S. a fait une promenade de plusieurs lieues. J'avais la fièvre qui me quitte à peine après un mois de souffrances. Tous les étés l'air de Civita-Vecchia me donne la fièvre. En 1831, à mon arrivée de Trieste, j'ai débuté par une maladie qu'on a crue mortelle. M. le comte de Sainte-Aulaire se souviendrait peut-être encore qu'il fut question à Rome d'envoyer quelqu'un pour mettre les scellés sur mes papiers. Ma santé, déjà altérée par la retraite de Moskou, me fait désirer d'être employé dans un climat chaud, exempt, s'il se peut, d'aria cattiva.

Si quelque consulat d'Espagne, sur la Méditerranée, venait à vaquer, j'oserais prier Votre Excellence d'échanger le poste de Civita-Vecchia pour un poste en Espagne. Comme auditeur, j'ai été intendant en Silésie; j'ai administré à Brunswick de 1807 à 1809, et j'ai quelque expérience de la conduite à tenir parmi des populations plus ou moins hostiles.

Je suis avec respect, Monsieur le duc, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

DE BEYLE

Civita-Vecchia, le 10 juillet 1835.

A Monsieur le duc de Broglie, ministre secrétaire d'État des affaires étrangères.

LETTRE DE BEYLE A M. GUIZOT

Civita-Vecchia, le 4 mars 1841.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Je reçois la circulaire du département en date du 16 février dernier, relative à l'admission à libre pratique dans nos ports des provenances des possessions françaises dans le nord d'Afrique. J'ai donné communication de la mesure annoncée aux autorités sanitaires de Civita-Vecchia. Malgré les sentiments d'extrême méfiance qu'inspirent toutes les mesures sanitaires adoptées en France, celle dont il s'agit n'a pas été mal reçue. On m'a répondu que très probablement la Sacra Consulta de Rome, sans l'ordre précis de laquelle on ne se permet aucune démarche à Civita-Vecchia, suivrait la marche qui serait adoptée à Gênes et à Livourne. C'est donc dans ces ports qu'il conviendrait de tenter des démarches s'il restait des doutes sur la façon dont y sera accueillie la suppression de la qua-

rantaine. Les autorités de Livourne se montrent, en général, parfaitement raisonnables, et le souverain est rempli de bienveillance pour le commerce. Je dois avouer que je ne trouve pas les mêmes avantages ici, et je prends la liberté de faire remarquer que je ne rappelle que le plus rarement possible cette vérité peu agréable et que je voudrais me dissimuler. Je m'empresse d'ajouter que je n'ai qu'à me louer de l'esprit de justice de M. Grech Delicata, délégat de la province de Civita-Vecchia, c'est-à-dire gouverneur tout-puissant. Dans toutes les occasions, il cherche à adoucir et à modifier les ordres venus de Rome. Quant à ceux-ci, il serait inutile de s'abuser : on voit toujours dans les voyageurs et dans les communications des occasions de *corruption morale*. Ainsi, quoique les 12,000 voyageurs qui passent annuellement dans le port de Civita-Vecchia enrichissent la ville, on aimerait mieux qu'il n'y eût pas de bateaux à vapeur, et tout ce qui tend à faciliter la navigation est vu de mauvais œil.

LETTRES DE BEYLE AU DUC DE BROGLIE ET AU COMTE DE RIGNY SUR TAVERNIER

Civita-Vecchia, le 22 février 1834.

Monsieur le duc, en exécution de l'article 6 de l'ordonnance du 24 août 1833, j'ai l'honneur de solliciter l'agrément de Votre Excellence en faveur de M. Lysimaque Tavernier-Caftangiu, que je présente pour la place de chancelier du consulat de Civita-Vecchia. M. Tavernier reçoit 1,056 francs environ ; ce qui est fort peu. Les bons commis marchands de Civita-Vecchia gagnent de 13 à 1,400 francs. M. Tavernier se paye en considération.

Plusieurs considérations m'ont engagé à différer un peu la désignation de M. Lysimaque Tavernier. M. Tavernier, qui croit tout savoir et tout mériter, ne sait pas faire les comptes avec la marine, et retarde toujours d'un mois ou deux la confection des états que je dois au ministère. Comme j'ai une mauvaise écriture, cela me gêne. D'un autre côté, donner un successeur à M. Tavernier, c'était lui faire une peine mortelle. J'ai craint une résolution tragique. M. Tavernier est fort obligeant pour les Français que les bateaux à vapeur amènent à Civita-Vecchia, et dont les passeports sont sans cesse un objet de litige avec la police du pays. Ces considérations m'ont fait passer sur l'inconvénient de compter avec la marine...

M. L. Tavernier, petit-fils de M. Tavernier, consul de France à Salonique vers 1798, a exercé gratuitement les fonctions de chancelier auprès de M. le baron de Vaux, mon prédécesseur. M. de Vaux,

qui lui avait donné un remplaçant quelque temps avant mon arrivée, me donna le conseil de ne pas l'employer, me disant que je m'en repentirais fort. M. Tavernier reçoit quinze écus par mois, et je paye son logement. J'aimerais mieux payer davantage un agent plus habile et moins inquiet. Je crois M. Tavernier irréprochable sous le rapport de la probité. M. le comte de Sainte-Aulaire a bien voulu adresser à Votre Excellence plusieurs demandes en faveur de M. Tavernier. Son Excellence M. le marquis de Latour-Maubourg écrira probablement dans le même sens.

Je ne pourrais trouver un homme capable pour le remplacer, un homme qui aurait, par exemple, la moitié de l'exactitude et des connaissances de M. Poggi de Livourne, à moins de 13 à 1,400 francs.

Je suis avec respect, Monsieur le duc, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

De Beyle.

Civita-Vecchia, 7 juin 1834.

Monsieur le comte, Votre Excellence par sa lettre du 19 mai a daigné approuver la désignation que j'avais faite de M. Lysimaque Tavernier-Caftangiu pour la place de chancelier du consulat de Civita-Vecchia.

Le 5 juin, M. Lysimaque Tavernier m'a remis sa démission de la place de chancelier. Conformément à l'article 20 de l'ordonnance du 24 août 1833, je viens d'accepter cette démission.

J'espère pouvoir présenter à l'approbation de Votre Excellence d'ici à un mois la nomination d'un nouveau chancelier. En attendant, je ferai moi-même le travail de la chancellerie.

Je me suis empressé d'écrire à ce sujet à Son Excellence M. le marquis de Latour-Maubourg, ambassadeur du roi près le Saint-Siège.

Civita-Vecchia, 28 octobre 1834.

Monsieur le comte, M. Lysimaque Tavernier-Caftangiu m'a remis le 5 juin dernier sa démission de la place de chancelier du consulat de Civita-Vecchia. J'ai accepté cette démission. J'ai toujours sur la capacité de M. Tavernier l'opinion que j'ai eu l'honneur d'exposer à Votre Excellence au commencement de cette année. Chez M. le baron de Vaux, mon prédécesseur, M. Tavernier n'avait pas d'appointements. M. de Vaux fut obligé de l'éloigner de son bureau. A mon arrivée, M. de Vaux me donna plusieurs fois le conseil de ne pas employer M. Tavernier. J'ai eu le tort de ne pas suivre cet avis. M. Tavernier me demanda à travailler cinq ans chez moi sans appointements; ce que je ne trouvai pas convenable;

je fixai les siens à quinze écus par mois. Il me remercia avec larmes.

Je découvris bientôt que M. Tavernier avait un caractère inquiet; il cherchait à me brouiller avec tout le monde.

Quelque temps après sa démission du 5 juin, M. Tavernier m'a prié de la considérer comme non avenue, et je l'ai autorisé à reprendre ses fonctions de chancelier jusqu'à nouvel ordre. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence par ce bateau à vapeur la comptabilité de M. Tavernier pendant les deux premiers trimestres de 1834. J'enverrai bientôt l'aperçu des dépenses de la chancellerie du consulat de Civita-Vecchia pour 1835.

LYSIMAQUE TAVERNIER

Lysimaque-Mercure Caftangioglou-Tavernier, né en 1805 à Salonique, avait pour père un Grec, et pour mère une Française, Fanny Tavernier. Un certificat qu'il obtint de ses compatriotes constate que son grand-père paternel, Jean-Gouta Caftangioglou, avait été « le primat naturel et l'élu de toutes les affaires de la ville, le plus grand, le plus noble évergète ou bienfaiteur de ses concitoyens », et il assurait que son grand-père maternel, François Tavernier, chargé du consulat de Salonique par suite du départ de Félix de Beaujour, avait été pendant l'expédition d'Égypte persécuté par les Turcs, privé de sa fortune et mis en prison. Lui-même avait été en 1821 incarcéré avec ses deux frères par le pacha de Salonique, et il allait être décapité lorsque arriva Matterer, capitaine de la gabare *la Truite*, qui menaça de tirer sur la ville ses seize canons si le pacha ne rendait pas sous deux heures ces trois enfants de femme française. Le pacha livra les trois frères Caftangioglou, et Matterer, après les avoir gardés à bord, les fit embarquer sur un vaisseau qui se rendait à Marseille. On retrouve Lysimaque à Civita-Vecchia en 1822. Le baron de Vaux, consul de France et prédécesseur de Beyle, s'intéresse à lui et le reçoit trois ans, comme élève chancelier, dans ses bureaux « avec l'espoir de le rendre un jour de quelque utilité dans l'un de nos nouveaux consulats du royaume de Grèce ». Mais Lysimaque est schismatique, et sa mère, qui avait épousé en secondes noces un juif converti du nom de Mordo, a, dit le baron de Vaux, « flétri un nom honorable en érigeant ici une maison de commerce sous son nom de fille et en volant à divers négociants français les deux tiers de la valeur des marchandises qu'ils lui avaient confiées ». Aussi, en 1829, à la mort du chancelier, le baron de Vaux fait-il choix, non de Lysimaque,

mais d'un autre moins capable. Beyle reprit Lysimaque, qui dès lors ne cessa de se pousser. Admis comme chancelier de Beyle par le ministère le 19 mai 1834, naturalisé en 1836, chancelier du consulat de France (27 avril 1840), chevalier de la Légion d'honneur en 1841, Tavernier demande à la mort de Beyle le consulat de Civita-Vecchia, et, à son instigation, les armateurs et négociants de Marseille exposent dans une pétition du 14 avril 1842 que le commerce marseillais désire la nomination de Tavernier, qui « depuis longtemps a suppléé par intervalles M. le consul ». Limperani fut nommé; mais Tavernier avait fait insérer la lettre des négociants de Marseille dans la *Correspondance toulonnaise*, et lorsque Limperani alla seul recevoir le Saint-Père, le même journal publia une lettre de Civita-Vecchia où on lisait que le pape avait été fort étonné de l'absence de M. Lysimaque ; « le Saint-Père, ajoutait le correspondant anonyme, connaît l'intrigue au moyen de laquelle Limperani a pu arriver au consulat de Civita-Vecchia au mépris de droits acquis honorablement. » Ce correspondant, c'était évidemment Tavernier, le seul Français qui fût alors à Civita-Vecchia, et Limperani dénonça cette « effervescence d'une ambition que rien ne justifiait », cette « passion personnelle » et ce « culte exagéré de soi-même ». Tavernier, disait Limperani, « a de l'activité et du zèle; il ne s'est jamais écarté de la ligne de déférence et de subordination que lui commande sa position à mon égard; mais il n'est pas une seule nomination dans le corps consulaire qu'il ne considère comme une atteinte portée à ses droits, et qui ne soit pour lui un sujet de plaintes ». Lysimaque nia être l'auteur de la lettre, et l'incident fut oublié, bien que le ministère eût reconnu dans l'article de la *Correspondance toulonnaise* « l'indice d'inspirations venues des employés du consulat ». Le 14 avril 1848, Lysimaque est promu vice-consul de la République à Civita-Vecchia aux appointements de 8,000 francs. Il est envoyé le 13 mars 1850, comme vice-consul, à Bagdad, et Baraguay-d'Hilliers le juge intelligent, exact dans sa correspondance, mais remarque qu'il « a beaucoup d'intrigue » et qu'il est « disposé à grossir les affaires ». Nommé un instant chancelier de première classe au consulat de France et de Naples (11 mars 1852), il devient chancelier à Tripoli de Barbarie (2 juin 1852). Quatre ans plus tard, il est, sur sa demande, mis en disponibilité (31 octobre 1856). Admis au traitement d'inactivité de son grade le 18 mars 1857, il sollicite au mois de juin de la même année, mais inutilement, le consulat vacant de Civita-Vecchia.

LES GAGNON

I

Gaëtan Gagnon.

Beyle avait, comme on sait (cf. p. 9), un oncle maternel, Romain Gagnon, docteur en droit, bourgeois qu'il méprisait, et qui, à l'âge de quarante-six ans, lui semblait tomber dans la faiblesse morale et physique de la vieillesse. Mais il affectionna, au moins quelque temps, le fils aîné de Romain, Gaëtan. Il le nomme le chanoine Gaëtan, son cher Gaëtan, son jeune pupille; il lui envoie en 1805 une lettre de huit pages; il pense au plaisir qu'il aura si Gaëtan, grâce à ses soins, devient autre chose qu'un provincial.

Voici quelques détails sur ce Gaëtan qui naquit le 19 janvier 1793 et fit ses études au lycée de Grenoble. Son père, Romain, désira qu'il fit comme Henri Beyle son chemin dans le commissariat des guerres. Au mois d'août 1810, lorsque l'impératrice était aux eaux d'Aix, Romain se fit présenter à elle, comme parent du comte Daru et comme ami du prince Eugène (cf. la réception amicale que le prince lui a faite, *Journal* de Stendhal, 101), et finit par demander à Joséphine d'intercéder auprès du ministre de la guerre pour obtenir l'admission de Gaëtan dans le corps des élèves commissaires des guerres. La bonne Joséphine écrivit au comte de Cessac; mais elle connaissait si peu les Gagnon qu'elle estropia leur nom et les appela *Gaillon*.

Monsieur le ministre directeur de l'administration de la guerre, je vous demande vos bontés pour le sieur Gaillon, maire des Échelles, homme de mérite et parent de M. le comte Daru. Il désirerait obtenir l'admission de son fils en qualité d'élève commissaire des guerres. Je connais cette famille, à laquelle mon fils porte beaucoup d'estime, et je vous la recommande avec d'autant plus de plaisir que je profite de cette occasion pour vous renouveler l'assurance des sentiments que vous me connaissez pour vous. — Aux eaux d'Aix, le 23 août 1810.

Joséphine.

Cette lettre de Joséphine fut donnée à Romain Gagnon, qui la confia à Sauzay, l'ex-législateur, lequel la transmit au comte d Cessac.

Romain Gagnon recourait en même temps à l'obligeance d

comte Daru, le tout-puissant cousin. Le 28 janvier 1811, sur ses instances, Daru écrivait à Cessac :

MONSIEUR LE COMTE,

Sa Majesté l'impératrice Joséphine qui daigne porter de l'intérêt à M. Gagnon, médecin fort estimé à Grenoble, a bien voulu vous demander pour le jeune Gagnon, son petit-fils, une commission d'adjoint aux commissaires des guerres. M. Gagnon est mon parent; il a fait donner une excellente éducation à son fils, et se chargerait de lui assurer les moyens de suivre cette carrière avec honneur. Oserais-je espérer, Monsieur le comte, que Votre Excellence voudra bien ne pas rejeter la demande que j'ai l'honneur de lui renouveler? Je puis d'avance lui certifier que M. Gagnon fils s'empressera par son zèle de justifier ses bontés. Je renouvelle à Votre Excellence l'hommage de mon respectueux dévouement.

DARU.

Cessac répondit qu'il se hâterait de saisir l'occasion de remplir les désirs de l'impératrice et de faire quelque chose qui fût agréable au comte Daru.

Quelques jours après, le 15 février, Daru revenait à la charge. Il envoyait à Cessac une lettre de Romain Gagnon qui promettait de servir à son fils une rente annuelle de 2,000 francs, payable tous les trois mois et d'avance, entre les mains d'un banquier dans la ville où Gaëtan ferait sa résidence.

Monsieur le comte, écrivait Daru, Votre Excellence m'a fait l'honneur de me répondre que lorsqu'elle aurait à s'occuper de proposer au grade d'adjoint aux commissaires des guerres, elle n'oublierait pas que j'ai eu l'honneur de lui recommander M. Gaëtan Gagnon, pour qui Sa Majesté l'impératrice Joséphine a bien voulu lui témoigner de l'intérêt. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence la demande de M. Gagnon père et l'engagement qu'il prend d'assurer à son fils le revenu nécessaire pour qu'il soit en état de suivre cette carrière d'une manière convenable. J'ai l'honneur de renouveler à Votre Excellence l'hommage de mon respect.

DARU.

Cessac répondit que lorsque les circonstances le permettraient, il exposerait à l'empereur les titres que Daru faisait valoir en faveur de Gaëtan Gagnon. Mais rien ne vint. Daru reprit la plume, et le 11 juin 1811 envoya cette troisième lettre à Cessac :

Monsieur le comte, j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence, il y a environ trois mois, en faveur de M. Gaëtan Gagnon, qui se destine à l'administration militaire et désire obtenir une place d'adjoint aux commissaires des guerres. Oserais-je prier Votre Excellence de vouloir bien permettre que je lui rappelle cette demande, à laquelle Sa Majesté l'impératrice Joséphine veut bien aussi prendre quelque intérêt? Je renouvelle à Votre Excellence, Monsieur le comte, l'hommage de ma plus haute considération.

Comte Daru.

Pour la troisième fois, Cessac fit répondre qu'il saisirait avec empressement l'occasion de nommer le jeune Gagnon et de prouver qu'il attachait un prix infini aux recommandations de l'impératrice et de Daru. Il avait prescrit de « répondre d'une manière aimable sans s'engager ». Mais Romain Gagnon envoya une nouvelle supplique. Le préfet du Mont-Blanc, Crousaz-Crétet, rappela que la famille Gagnon était « aisée et généralement estimée du département ». Daru enfin, le tenace et terrible Daru, lança, le 26 janvier 1812, une quatrième lettre :

Monsieur le comte, au mois de juin de l'année dernière, Votre Excellence eut la bonté de me faire espérer qu'elle voudrait bien s'occuper de la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire en faveur de M. Gaëtan Gagnon, qui désire être employé comme adjoint aux commissaires des guerres. Sa Majesté l'impératrice Joséphine a bien voulu vous témoigner l'intérêt qu'elle porte à M. Gagnon. Votre Excellence ne me taxera-t-elle pas d'indiscrétion si je lui rappelle cette demande? M. Gagnon, depuis un an, travaille dans les bureaux de M. le commissaire des guerres Bourgeois de Saint-Paul, et l'ordonnateur Boilleau rend un bon témoignage de son zèle et de sa facilité. Je serai bien reconnaissant, Monsieur le comte, de ce que Votre Excellence pourra faire dans l'occasion pour ce jeune homme qui, je n'en doute pas, s'empressera de justifier vos bontés. Je vous renouvelle, Monsieur le comte, les assurances de ma haute considération.

Comte Daru.

Il fallait cette fois s'exécuter. La lettre lue, Cessac traça ces mots à la marge : *Le proposer pour adjoint provisoire.* Cette fois encore, les bureaux regimbèrent : Gaëtan n'avait pas l'âge requis, et le corps des adjoints était au complet. Cessac répondit à Daru que le jeune homme avait dix-neuf ans, qu'il serait nommé lorsqu'il aurait atteint sa vingt et unième année, et dès qu'une vacance se produi-

rait. Mais Romain Gagnon ne se rebuta pas. Il écrivit qu'une armée se formait en Allemagne, que Gaëtan était en état d'entrer en campagne et savait l'allemand, que le moment venait de conférer au jeune homme le brevet promis, et il fit donner la comtesse Daru. Le 5 mai 1812, la comtesse Daru envoyait à Cessac une lettre ainsi conçue :

Permettez-vous, Monsieur le comte, que je rappelle à votre souvenir M. Gaëtan Gagnon? C'est un parent de mon mari, pour lequel Sa Majesté l'impératrice Joséphine vous a demandé une place d'adjoint aux commissaires des guerres, et que vous avez eu la bonté d'admettre en qualité de surnuméraire dans le bureau des fourrages.

M. Gaëtan Gagnon désirerait pouvoir profiter des circonstances pour aller en Allemagne et commencer à acquérir l'expérience nécessaire à l'état auquel il se destine. Il demande d'être employé comme adjoint provisoire, ou sous un titre moins élevé, s'il y en a, et ne désire que l'occasion de travailler d'une manière active. J'ose répondre, Monsieur le comte, que ce jeune homme est digne par l'éducation qu'il a reçue et par son zèle que Votre Excellence le mette à même d'acquérir quelque talent, et je serais infiniment reconnaissante de ce qu'Elle voudrait bien faire pour lui.

Agréez, Monsieur le comte, l'assurance de ma haute considération.

NARDOT, comtesse DARU.

Faire ce qui sera possible, tel fut l'ordre de Cessac à la réception de cette lettre. Or Gaëtan ne désirait que d'aller à la Grande Armée et d'être utilisé dans l'administration. Les bureaux proposèrent de le faire commis aux écritures, et le 10 mai 1812 Gaëtan fut nommé aide-garde-magasin.

« Je l'avancerai promptement », avait fait dire Cessac à la comtesse Daru. Le ministre tint parole. Le 28 juillet 1812, Gaëtan était nommé adjoint provisoire aux commissaires des guerres. Il voulut le 23 partir avec son cousin Henri Beyle, qui se rendait à Vilna. (Cf. p. 117.) Mais Beyle n'avait de place dans sa calèche que pour lui et son domestique. Gaëtan lui écrivit une lettre impertinente. Beyle, que l'oncle Romain avait naguère traité de charlatan, jura que Romain et Gaëtan Gagnon n'existaient plus pour lui.

Gaëtan fit toutefois la campagne de Russie, sans beaucoup de résolution, le pauvre! Durant la retraite, Daru le trouva à Vilna, pleurant et regrettant sa mère. Le comte prêta de l'argent au jeune homme et lui donna sa dernière paire de bottes et son dernier cheval; ce qui, disait Beyle, est réellement très beau en un temps où un cheval était la vie.

Grâce à Daru, Gaëtan échappa. Il fit encore la campagne de Saxe. Après la chute de Napoléon, il dut quitter l'armée. Les adjoints provisoires aux commissaires des guerres n'étaient pas maintenus sur le tableau d'activité; ils ne recevaient même pas la demi-solde, puisqu'ils n'étaient pas brevetés et n'avaient qu'une commission temporaire; ils étaient divisés en trois classes, et Gaëtan, appartenant à la troisième classe, ou à ceux qui n'avaient que deux à trois ans de service, eut, à titre de gratification une fois payée, les trois dixièmes de sa solde d'activité ou 540 francs.

Il entra, croyons-nous, dans l'administration civile et prit sa retraite comme conservateur des hypothèques.

II

Oronce Gagnon.

Le fils cadet de Romain Gagnon, Oronce, est cité par Beyle dans la *Vie de Henri Brulard* (p. 30), et Stendhal dit simplement qu'Oronce a tué un homme en duel; ce n'est donc pas un « niais ».

Oronce naquit le 20 novembre 1796 au bourg des Échelles. A quatorze ans, il entrait à l'école militaire de Pavie (24 novembre 1810). Trois ans plus tard, le 2 mars 1813, il était sous-lieutenant au 7e régiment de ligne italien, et le 24 octobre suivant, après Bautzen, lieutenant au même corps. Il assista aux batailles de Jüterbock, de Leipzig, de Hanau, et fit la campagne de 1814 en Italie.

La nouvelle du débarquement de Napoléon le surprit lorsqu'il était en demi-solde à Grenoble. Il partit le 6 mars pour Lyon, où le comte d'Artois ne put l'employer, puis pour Paris, où il fut agrégé le 19 mars à la compagnie de Noailles, et après avoir accompagné les princes jusqu'à Béthune, après avoir perdu son cheval et ses équipages, il regagna ses foyers.

A la seconde Restauration, il demanda du service dans la cavalerie de la garde royale, et le comte Antoine d'Agoult, maréchal de camp et aide-major général des gardes du corps, appuya sa demande. Il fut nommé le 13 février 1816 lieutenant au régiment des dragons du Rhône ou 8e dragons. Au bout de quatre ans (11 avril 1821) il était capitaine, et il fit en cette qualité la campagne d'Espagne. Au retour, en mars 1826, il devint capitaine commandant au 12e dragons.

Il était le plus ancien capitaine et commandait le dépôt du r[illegible]i-ment à Vienne, lorsqu'il reçut, sur la recommandation d'Augu[illegible]in Périer et du comte d'Agoult, qui le signalaient au ministre co[illegible]e « parent de feu M. le comte Daru », un avancement que son colo[illegible]l.

ainsi que le général Cavaignac et le maréchal comte Lobau, sollicitait pour lui. Le 25 avril 1835, il était envoyé comme chef d'escadron au 5e dragons. Il se fit remarquer dans ses nouvelles fonctions, et l'inspecteur général Subervie le notait ainsi : « Très bon chef d'escadron ; il sert avec zèle et seconde bien le colonel dans toutes les parties du service ; il pourra un jour être bon chef de corps ; il a de l'esprit et de l'instruction. »

Lieutenant-colonel au 7e hussards (15 octobre 1840), il fut nommé colonel le 31 juillet 1843 au 2e hussards, l'ancien Chamborant. Il conduisit bientôt son régiment en Afrique (juin 1844) et accrut son glorieux renom dans une campagne qui dura trois ans.

Après Isly, où débuta le régiment, il fut, pour sa belle conduite, cité à l'ordre du jour de l'armée et promu officier de la Légion d'honneur (18 septembre 1844).

L'année suivante (1845), au mois d'août, il réprimait une insurrection en menant une petite colonne sur Sebdou et jusqu'aux sources de l'Isser. Au mois de septembre, il sortait de Tlemcen, où il était commandant supérieur, pour escorter un fort convoi jusqu'à l'oued Messaâd, et de concert avec le général Cavaignac, qu'il rencontrait en cet endroit, suivait les marches et contremarches d'Abd-el-Kader dans la province d'Oran. Le 9 octobre, l'emir voulait barrer aux Français le passage du col d'Aïn-Kebir ; la position fut enlevée après un brillant combat où se signala le 2e hussards.

Mêmes prouesses en 1846. Le 25 janvier, pendant que la colonne Cavaignac arrivait à Lalla-Maghrania, le 2e hussards, courant à deux lieues de là, tombait sur le camp des Ouled-Riah, où il jetait la panique ; les fugitifs couvraient deux lieues de terrain ; ils demandèrent l'aman, et le régiment ramena 6,000 personnes et 12,000 bestiaux. De nouveau Oronce Gagnon fut cité à l'ordre de l'armée.

Un mois ne s'était pas écoulé, et le 25 février Oronce Gagnon renouvelait son exploit, mettait en déroute aux puits Del Aricha les Ouled-Ennar.

Le 26 mars, au plateau de Terni, près de Sidi-El-Afir, il attaque les Arabes avec une telle ardeur qu'il est séparé de ses hommes, entouré, démonté. Heureusement ses cavaliers le dégagent, et par trois fois Gagnon fait derechef charger l'ennemi, qui, sous les balles et les sabres des hussards, disparaît bientôt à l'horizon. Quatre drapeaux sur sept avaient été enlevés par le 2e régiment. Cavaignac embrassa Gagnon sur le champ de bataille, et pour la troisième fois le colonel fut cité à l'ordre de l'armée parce qu'il avait « entraîné son régiment avec une vigueur digne d'éloges ». Aussi reçut-il la croix de commandeur (26 avril 1846).

Il se distingua de même en 1847, et son nom figure dans les rapports qui relatent les combats de cette année.

Un an après son retour en France, le 10 juillet 1848, il fut nommé général de brigade. Il commanda la 1re brigade de la subdivision de cavalerie de l'armée des Alpes, puis une brigade de cavalerie dans la 6e division militaire, puis la subdivision de Dijon.

Général de division le 18 mars 1856, inspecteur général de cavalerie de 1856 à 1858, commandant la division militaire de Montpellier, il passa le 25 novembre 1861 dans le cadre de réserve et fut le 25 février 1879, sur sa demande, admis à la retraite.

Il mourut à Grenoble, le 24 avril 1883. Promu grand officier de la Légion d'honneur (15 août 1860), il était en outre chevalier de l'ordre royal de Charles III d'Espagne et décoré de la médaille commémorative de Sainte-Hélène. Il avait épousé le 20 mai 1835 la fille aînée du lieutenant général baron Jacquinot.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

VIE D'ARTISTE

CHAPITRE V

EN ALLEMAGNE

CHAPITRE VI

AU CONSEIL D'ÉTAT

CHAPITRE VII

MOSCOU

CHAPITRE VIII

L'INVASION

CHAPITRE IX

LA RESTAURATION

CHAPITRE X

CONSULATS ET CONGÉS

CHAPITRE XI

LE BEYLISME

CHAPITRE XII

ART

CHAPITRE XIII

LITTÉRATURE

CHAPITRE XIV

TOURISME

CHAPITRE XV

DE L'AMOUR

CHAPITRE XVI

NAPOLÉON

CHAPITRE XVII

ARMANCE

CHAPITRE XVIII

LE ROUGE ET LE NOIR

CHAPITRE XIX

LA CHARTREUSE DE PARME

CHAPITRE XX

DERNIERS ÉCRITS

CHAPITRE XXI

CONCLUSION

NOTICES ET LETTRES INÉDITES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2482.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. — **Le Comte d'Antraigues,** par Léonce Pingaud. Un vol. in-8° accompagné de trois portraits en héliogravure. 7 fr. 50

Lectures historiques. Un Partisan. — Un Émigré. — Mémoires de soldats. — Le Drame de Vincennes. — Talleyrand et ses Mémoires. — Une Agence d'espionnage sous le Consulat. — Le Consulat de Stendhal. — Napoléon et Alexandre. — Deux précurseurs de l'alliance russe. — M. Thouvenel et la question romaine. — La Révocation de l'édit de Nantes. — Bossuet historien de la Réforme. — Tolstoï historien, par Albert Sorel, de l'Académie française. 2e édit. Un vol. in-18. Prix . . . . 3 fr. 50

Stendhal diplomate. — Rome et l'Italie de 1829 à 1842, *d'après sa correspondance officielle inédite*, par Louis Farges. Un vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

Un Général hollandais sous le premier Empire. **Mémoires du général baron de Dedem de Gelder** (1774-1825). Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50

Journal d'Eugène Delacroix. Tome Ier (1823-1850), précédé d'une étude sur le Maître, par M. Paul Flat. — Tome II (1850-1854). — Tome III (1855-1863), suivi d'une table alphabétique des noms et des œuvres cités. — Notes et éclaircissements par MM. Paul Flat et René Piot. Trois volumes in-8° accompagnés de portraits et fac-similé. Prix . . . . 22 fr. 50
Le tome III séparément. . . . . 7 fr. 50

Un Salon à Paris. **Madame Mohl et ses intimes,** par O'Meara. Un volume in-18 . . . . 3 fr. 50

Correspondance intime du général Jean Hardÿ, de 1797 à 1802, recueillie par son petit-fils, Hardÿ de Périni. Un vol. in-16 avec portrait. . . . . 3 fr. 50

Bernadotte, Napoléon et les Bourbons (1797-1844), par Léonce Pingaud, correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques). Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. 7 fr. 50

Bonaparte et les Bourbons. Relations secrètes des agents de Louis XVIII à Paris sous le Consulat (1802-1803), par le comte Remacle, avec introduction et notes. Un vol. in-8°. . 7 fr. 50

Souvenirs (1829-1830), par Amaury-Duval. Intérieur de ma famille. — Salon de Charles Nodier. — Soirées du quai Conti. — Voyage en Morée. — Lettres du maréchal Pélissier. — Retour en France. — Révolution de Juillet. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Napoléon intime, par Arthur-Lévy. 11e édition. Un vol. in-8°. 8 fr.

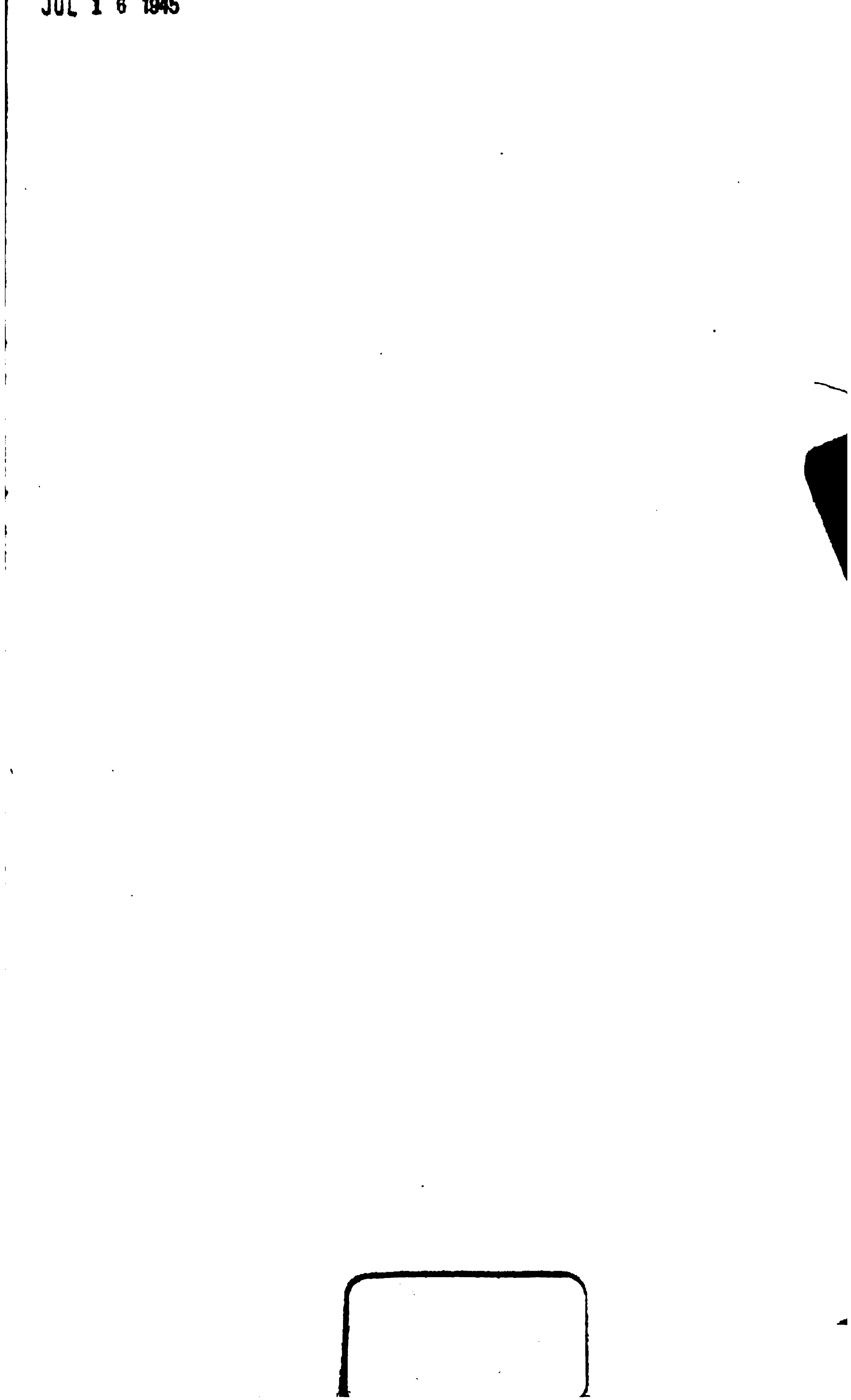
Mémoires du général baron de Marbot. 45e édition. Trois vol. in-8° avec portraits en héliogravure. Prix de chaque vol.. . 7 fr. 50

Mémoires du général baron Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par Fernand Calmettes (1769-1820). 9e édition. Cinq vol. in-8° avec portraits. Prix de chaque vol. . . . . 7 fr. 50

L'Europe et la Révolution française. par Albert Sorel, de l'Académie française. 4e édition. Quatre vol. in-8°. Prix de chaque vol. 8 fr.
(Ouvrage couronné deux fois par l'Académie française, grand prix Gobert.)

Essais de psychologie contemporaine, par Paul Bourget, de l'Académie française. Édition définitive. Deux vol. in-16. . . . 7 fr.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3365.


JUL 1 6 1945